Saisir l'insaisissable

Les formes et les traductions du discours indirect libre dans des romans suédois et français

Acta Wexionensia
Nr 86/2006
Humaniora

Saisir l'insaisissable

Les formes et les traductions du discours indirect libre dans des romans suédois et français

Kristina Jansson

Växjö University Press

Saisir l'insaisissable. Les formes et les traductions du discours indirect libre dans des romans suédois et français. Akademisk avhandling för filosofie doktorsexamen vid Institutionen för humaniora vid Växjö universitet 2006.

Skriftserieredaktörer: Tommy Book och Kerstin Brodén
ISSN: 1404-4307
ISBN: 91-7636-499-2
Tryck: Intellecta Docusys, Göteborg 2006

Abstract

Jansson, Kristina, 2006. *Saisir l'insaisissable. Les formes et les traductions du discours indirect libre dans des romans suédois et français.* Acta Wexionensia nr 86/2006. ISSN: 1404-4307, ISBN: 91-7636-499-2. Written in French.

The purpose of this study is to explore the possible forms and translations of free indirect discourse (discours indirect libre) in some French and Swedish novels written between 1880 and 1920.

For the study, two corpora containing free indirect discourse (FID) were established: one with Swedish FID from some 40 novels written by August Strindberg, Selma Lagerlöf, Hjalmar Bergman and Hjalmar Söderberg and one with FID from one novel each by Émile Zola and Guy de Maupassant, and two by Anatole France. These two corpora were compared in order to examine the influence of grammar, translational norms and individual translators on the final result. Another purpose was to compare the forms of FID in French and Swedish since they differ somewhat. The biggest difference seems to be that Swedish has a greater aptitude for mixing elements from several levels of narration.

The study itself is divided in two parts. The first one explores the individual characteristics that create FID, their forms and their translation. There seems to be no syntactical difference in the treatment of personal pronouns, the alterations seem to be the result of a change made by the translators. The treatment of verb tenses and adverbials differs somewhat. One of the characteristics of FID is that it combines deictic adverbials focalised through the characters with verb tenses focalised through the narrator. French adverbials, above all deictic time adverbials, are restricted in that they cannot occur juxtaposed to all verb tenses, whereas Swedish is free to do so to a higher extent, a difference that influences the translation. Verb tenses are also a problem in that the French language has two, passé simple and imparfait, the former rare in FID, where Swedish only has preteritum. Other characteristics of FID, such as repetitions, hesitations, the use of proper names etc. cause fewer problems in translation.

The second part of the analysis handles the destiny of all of FID in translation. 91% of the French FID remain in the Swedish translations, whereas 82% remain in the French translations, numbers that show that there is a difference between the languages. This final part also analyses the reasons behind the transformation of FID into other forms of speech rendering in translation, including the translator's influence over transformations that can be compared to that of the narrator over speech rendering.

Avant-propos

Le discours indirect libre est un phénomène polyphonique, tout comme la création d'un travail comme celui-ci. Parmi toutes les « voix » qui m'ont aidé à écrire cette analyse, je tiens ici à remercier quelques unes en particulier.

En premier lieu M Olof Eriksson, mon directeur de thèse qui est une source intarissable de remarques pertinentes sur les structures du suédois et du français et qui m'a toujours aidé à comprendre ce qui m'échappait. Ensuite Mme Monica Hjortberg qui a contribué à un éclaircissement dans une perspective littéraire. Knut et Alice Wallenberg et l'école de recherches FoRom m'ont fourni les conditions matérielles sans lesquelles un tel travail n'aurait pas été possible. Travaillant en « exile » à Karlstad, les séminaires et les voyages organisés par FoRom ont été une excellente occasion pour m'instruire davantage. Un grand merci à tous ceux, à l'université de Växjö et de Stockholm, qui ont lu mes textes et qui ont contribué par des commentaires édifiants.

Un grand merci aussi à M Jacques Ferrat qui m'a aidé à détourner les barbarismes suédois qui s'étaient cachés dans le texte et à M Bengt Wahlgren qui a assisté avec des commentaires sur l'Antiquité et avec d'autres corrections. Cependant les opinions exprimées et les erreurs qui restent dans les pages qui vont suivre sont les miennes.

Ma famille et mes ami ont pris le sujet de ma thèse comme point de départ à des commentaires sur la similitude entre l'abréviation DIL (discours indirect libre) et les deux expressions suédoises homonymes : *dill*, « aneth » et *ha dille på något*, « avoir la manie de ». Je préfère les remercier pour le traité *DILLens betydelse för svensk samtidshistoria i teori och praktik. En avhandling i homofon lingvistisk botanik*. Je ne pourrais rendre la monnaie de leur pièce en les forçant de lire ma thèse, car un seul d'entre eux parle français, mais je trouverais autre chose…

Finalement, je tiens à remercier mon ami le plus fidèle au cours de tout ce travail, mon ordinateur. Toujours de bonne humeur et prêt à m'aider, il a été (et est) un compagnon inestimable.

Table des matières

Table des matières 3
Abréviations désignant les formes du discours rapporté 6
Conventions typographiques 6

1 Introduction 7

1.1 Terminologie utilisée pour décrire les actants de l'énonciation 8

2 Le discours indirect libre 12

2.1 Recherches antérieures sur le DIL 13
2.2 Description et analyse du DIL 27
2.3 Recherches antérieures sur la traduction du DIL 33

3 Le corpus et la méthode 37

3.1 Le corpus suédois-français 38
3.1.1 Les traductions de Strindberg 38
3.1.2 Les traductions de Lagerlöf 40
3.1.3 Les traductions de Söderberg 40
3.1.4 Les traductions de Bergman 41
3.1.5 Le dépouillement 41
3.2 Le corpus français-suédois 43
3.2.1 Les traductions de Zola 43
3.2.2 Les traductions de Maupassant 44
3.2.3 Les traductions de France 44
3.2.4 Traitement des exemples 45
3.3 Prolégomènes à une méthode 46
3.3.1 La linguistique contrastive 49
3.3.2 La traductologie 50
3.4 Méthode 57
3.5 Bilan 58

4 La traduction des indices du DIL 60

4.1 Les pronoms personnels 61
4.1.1 Les formes des pronoms personnels dans le DIL en perspective contrastive 64

4.1.2 Les normes et l'influence des traducteurs 69
4.1.3 Les pronoms personnels dans le corpus français-suédois .. 74
4.2 Adverbes 77
4.2.1 Les adverbes de perspective 79
4.2.2 Les adverbes de lieu 84
4.2.3 Les adverbes de temps 92
4.3 Le mode l'aspect et les temps des verbes 108
4.3.1 La simultanéité 111
Le *preteritum*, l'imparfait, le passé simple et le passé composé 111
Le présent grammatical dans les exemples hybrides et le DD 123
Le présent grammatical et les expressions idiomatiques 125
4.3.2 L'antériorité 128
4.3.3 La postériorité 136
4.3.4 Le *konjunktiv* et le subjonctif 137
4.4 Les discordanciels 140
4.4.1 La rupture lexicologique 142
4.4.2 La focalisation 152
4.4.3 Les noms propres et les SN désignant les personnages 154
Les noms propres dans le DIL 157
Les SN désignant les personnages 162
Les noms de parenté 167
Les SN démonstratifs 170
4.4.4 La rupture modale 174
4.4.5 Les particules énonciatives et les adverbes explétifs 181
Le corpus français-suédois 184
Le corpus suédois-français 187
4.4.6 Les interjections 190
Les morphèmes d'assertion et de dénégation 194
4.4.7 Les expressions associées à la langue parlée 204
4.4.8 L'ordre des mots 206
4.4.9 Les phrases inachevées et les phrases nominales 208
4.4.10 Les hésitations et les interruptions 209
4.4.11 Les répétitions 210
4.4.12 Les connecteurs 211
4.4.13 La typographie 214
Les points de suspension 215
Les points d'exclamation et d'interrogation 217
Les guillemets et les italiques 220
4.5 Les indices extérieurs 227
4.5.1 Les incises 231
La variation des verbes utilisés dans les incises 233
La temporalité des incises 239
Le placement des incises 241
Les incises ajoutées ou omises 243
L'emploi d'un complément d'attribution 244
4.5.2 La typographie 245
4.6 Conclusion à l'analyse des indices individuels 249

5 La traduction du DIL et le glissement vers d'autres formes de DR 250

5.1 Méthode 251
5.2 Étude statistique du corpus suédois-français 253
5.3 Le glissement dans le corpus suédois-français 260
5.3.1 DIL > DN 260
5.3.2 DIL > DD 264
5.3.3 DIL > DI 268
5.3.4 DIL > M 270
5.4 Étude statistique du corpus français-suédois 272
5.5 Le glissement dans le corpus français-suédois 278
5.5.1 DIL > DN 278
5.5.2 DIL > DD 280
5.5.3 DIL > DI 282
5.5.4 DIL > M 283
5.6 Bilan des glissements dans les deux corpus 284
5.6.1 Les DIL > DIL et l'évaluation de la traduction du DIL ... 285
5.7 Conclusion à l'analyse des glissements 288

6 Conclusion 291

Bibliographie 293

Abréviations désignant les formes du discours rapporté[1]

DD	Discours direct
DDL	Discours direct libre
DI	Discours indirect
DIL	Discours indirect libre
DIM	Discours indirect mimétique
DN	Discours narratif
DR	Discours rapporté

Conventions typographiques

Dans ce travail, les italiques seront employés pour désigner les termes techniques et les mots en tant que tels, c'est-à-dire l'emploi autonymique. Les guillemets seront employés pour marquer les citations dans le texte et les traductions de mots ou d'expressions suédoises ou françaises. Nous y aurons aussi recours pour désigner des mots « empruntés » aux exemples. Donnons un exemple pour illustrer les emplois. Si nous discutons le pronom *il* de manière générale ou dans plusieurs traductions, nous emploierons les italiques. Si le pronom se trouve dans un exemple, comme : « Il entra dans la cabane », nous emploierons les guillemets autour du pronom « il » pour montrer que nous discutons un cas particulier. Les gras et les crochets dans les exemples sont tous de nous (sauf indication contraire). Les gras ont aussi été employés pour souligner les thèmes dans la discussion théorique.

[1] Les abréviations employées pour désigner les romans étudiés se trouvent dans la bibliographie.

1 Introduction

> … translation, when it occurs, has to move whatever meanings it captures from the original into a framework that tends to impose a different set of discursive relations and a different construction of reality (Lewis 1985: 36).

Comme le montre la citation ci-dessus, la traduction est loin d'être un simple transcodage d'un vocabulaire à un autre. Il faut aussi adapter le message de l'original au cadre de la langue cible. Pour arriver à ce but, il faut considérer les différences et les similitudes langagières, les contraintes grammaticales et les normes en jeu dans la culture d'arrivée, mais aussi les normes et les idées sur les traductions intériorisées par le traducteur. Ces adaptations se font sur plusieurs plans, du lexical à la question de genre.

Ces problèmes de traduction sont de plus en plus discutés dans le domaine de la reproduction de paroles et de pensées, c'est-à-dire le discours rapporté (DR). Il s'avère que les formes canoniques des formes du DR ne couvrent qu'une partie des emplois, ce qui nécessite un inventaire plus précis des formes et de leurs traductions. Il s'avère aussi que les formes et les emplois diffèrent entre les langues, ce qui a de l'importance pour la traduction du DR. Pour bien comprendre les mécanismes qui sous-tendent la traduction, il faut donc connaître les formes possibles, les différences syntaxiques, les différences normatives et l'avis personnel des traducteurs sur les formes du DR et sur la traduction.

Une des formes du DR les plus discutées est le discours indirect libre (DIL). La découverte théorique relativement tardive du DIL (fin du XIX^{e} siècle) a eu un rôle catalyseur pour l'étude de toutes les formes de DR. La forme canonique du DIL a une définition rigide, mais il s'avère qu'il y a de nombreux DIL qui n'entrent pas dans cette description, car il s'agit vraiment un DR protéiforme. Difficile à décrire syntaxiquement de manière succincte, il se prête plus facilement à une description de son effet : dans la majorité des cas, il s'agit simplement d'un discours rapporté déguisé en texte du narrateur, ce qui est illustré dans (1).

(1a) Gumman tyckte att det gick väl raskt och ville först ta ut kläderna för att de inte skulle bli tobaksrökta, men Carlsson lovade att inte röka tobak och bad och besvor att kläderna skulle få vara kvar : **han ville inte alls se åt dem, och moster skulle inte göra sig omak och rusta för hans räkning. Han skulle krypa i säng om kvällen och slå ut själv och bädda om morgon, och ingen skulle behöva titta in där, för han förstod nog, att moster var rädd om sina tillhörigheter, och här tycktes vara fasligheter med moltum.** (*Hemsöborna* 43).

(1b) La patronne le trouva un peu pressé et insista pour retirer d'abord les vêtements qui risquaient de s'imprégner de l'odeur de tabac ; Carlsson jura ses grands dieux qu'il ne fumerait pas et la pria de laisser les vêtements à leur place : **il ne les regarderait même pas et la patronne n'avait aucun sujet de s'inquiéter ni de changer ses habitudes pour lui. Il se coucherait tranquillement et ferait son lit tous les matins et personne n'aurait besoin d'y venir voir ; il comprenait bien que la patronne tenait à ses affaires et ce qu'il y avait là semblait avoir de la valeur.** (*Gens de* 35)

Les passages marqués en gras sont du DIL (sauf, peut-être, la dernière partie de la dernière phrase qui pourrait aussi être interprétée comme le texte du narrateur), caractérisé par un mélange des niveaux de l'énonciation. Le lecteur y trouve le temps des verbes (passé) et les pronoms (troisième personne) de la narration juxtaposés à des éléments plutôt pris dans le discours direct, par exemple les adverbes déictiques (les adverbes anaphoriques sont aussi possibles). Dans un roman comme *Hemsöborna*, où le narrateur est omniscient, le lecteur peut aussi identifier le DIL grâce à son contenu. Le lecteur apprend par la suite que ce passage n'est nullement une description de ce qui va suivre, mais plutôt les arguments qu'emploie Carlsson pour obtenir ce qu'il veut : la chambre. En réalité, il ne fera rien de ce qu'il promet. La discordance est donc un autre indice du DIL.

Dans cette étude, nous analyserons la traduction du DIL en suédois et en français dans une quarantaine de romans écrits entre 1880 et 1920. Le but ultérieur de cette analyse est de voir de quelle manière la traduction du DIL (en soi et comme symptôme général des traductions) est influencée par des différences structurales et normatives entre le suédois et le français. En même temps, nous ferons une description détaillée des DIL dans les romans employés. Étant donné les effets multiples que peuvent avoir le DIL, nous ne voulons aucunement suggérer une traduction « correcte », seulement voir comment et si la traduction rend l'effet du texte de départ. Nous mélangeons analyse qualitative et analyse quantitative, mais nous nous attarderons surtout sur des exemples particulièrement intéressants, sans prendre en compte s'ils sont représentatifs ou non. L'analyse est divisée en quatre chapitres. Après cette introduction vient une présentation du départ théorique qui contient une discussion théorique sur le DIL, une description du DIL comme forme et l'étude sur la traduction du DIL. Dans le troisième chapitre, nous présenterons le corpus et la méthode. Le quatrième chapitre contient l'analyse de la traduction des indices individuels, tels les pronoms personnels, les adverbes, les répétitions etc. Finalement, au chapitre 5, nous ferons l'analyse des DIL entiers pour voir s'ils restent dans les traductions ou s'ils ont été transformés en d'autres formes de DR. Bien que ce dernier chapitre soit basé sur les conclusions de l'analyse des indices individuels, il est possible de le lire séparément par ceux qui le souhaitent. Avant la discussion théorique initiale, nous présenterons, dans 1.1, la terminologie de l'énonciation qui sera employée dans ce travail.

1.1 Terminologie utilisée pour décrire les actants de l'énonciation

Avant de commencer la description de notre départ théorique, il est nécessaire d'introduire les termes que nous emploierons pour décrire l'énonciation en général. Cette mise en place de la terminologie est nécessaire à cause des nombreux termes qui existent pour décrire les phénomènes dans cette discipline. Nous étudierons les termes l'un après l'autre pour éviter la confusion dans l'analyse.

Commençons par le terme ***énonciation***[2] qui a plusieurs définitions. Selon Benveniste, c'est « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (1974 : 80). Le sens même de la définition semble postuler un sujet parlant qui soit le responsable de l'énonciation, conclusion que Ducrot (1984) trouve hâtive. Selon lui, il est préférable d'avoir recours à la définition : « l'événement constitué par l'apparition d'un énoncé », car « c'est simplement le fait qu'un énoncé apparaisse » (1984 : 179). Pour notre part, le fait que le sujet soit un discours rapporté suppose un sujet (soit-il « réel » ou inventé), c'est pourquoi les deux définitions sont utiles. La relation qu'a le verbe ***énoncer*** avec l'énonciation ressort de la définition qu'en donne Culioli. Selon lui, énoncer, c'est construire un espace, un système de repérage : « Tout énoncé est repéré par rapport à une situation d'énonciation, qui est définie par rapport à un sujet énonciateur [… et] à un temps d'énonciation » (1999 : 49). L'énonciation, c'est donc la contextualisation d'un énoncé.

Le résultat de l'énonciation, mise en fonction par le fait de l'énoncer, est donc un ***énoncé***, terme « polysémique qui prend son sens à l'intérieur des oppositions où il se trouve » (*Dictionnaire d'analyse du discours* 2002 : 221). Le sens de base de cette notion devient plus clair si elle est comparée à la notion de *phrase*. Les explications diffèrent, mais les théoriciens semblent être d'accord sur la différence fondamentale entre les deux notions : la *phrase* est une entité linguistique abstraite alors que l'*énoncé* est l'occurrence d'un acte de langue (qui peut, mais ne doit pas, contenir une phrase complète). Une autre différence est que la phrase peut exister hors d'un contexte particulier, alors que l'énoncé suppose un destinataire, un locuteur et un moment et un lieu précis (Maingueneau 2003 : 7).

Nous arrivons à « celui qui parle », une instance qui est divisée en plusieurs sous-catégories selon les théories, par exemple chez Ducrot (1984) qui la divise en *sujet parlant*, *locuteur* et *énonciateur*. Par la suite, il divise aussi *locuteur* en *locuteur en tant que tel* (le locuteur en son activité énonciative, locuteur-L) et *locuteur en tant qu'être du monde* (une personne complète qui est, entre autre, l'origine de l'énoncé, locuteur-λ) (1984 : 199)[3]. Pour notre analyse, une catégorisation aussi détaillée n'est pas nécessaire. Il nous semble aussi que la différence classique entre *locuteur*, une personne qui a un certain point de vue, et *énonciateur*, l'instance qui exprime ce point de vue selon une des multiples stratégies conversationnelles, est aussi encombrante. Dans le contexte du DIL, les deux instances se confondent souvent, de sorte qu'une analyse linguistique du genre que nous comptons faire risque de devenir brouillée si ces deux notions sont employées. Nous emploierons donc le seul terme ***énonciateur*** pour décrire « celui qui parle ».

Par contre, il est très important, pour la clarté de la présentation, de faire la différence entre « celui qui a dit les paroles » et « celui qui les rend ». Nous

[2] Pour un survol de l'évolution de l'emploi du terme *énonciation* nous renvoyons à *Le discours rapporté* de Rosier (1999 : 51–6).

[3] Pour affiner davantage les rôles dans l'énonciation à l'intérieur de la théorie de la polyphonie, les Polyphonistes scandinaves ont introduit encore des termes, aussi bien qu'une critique des termes qu'emploie Ducrot. Une présentation de leurs propositions nous amènerait trop loin ici, c'est pourquoi nous renvoyons aux descriptions de la *ScaPoLine* (Théorie scandinave de la Polyphonie Linguistique), surtout Nølke (2002) et l'article qu'il a écrit avec Olsen (2002), pour cette discussion.

emploierons le terme *énonciateur* pour les deux, mais nous ajouterons un déterminateur pour les différencier. La littérature abonde en termes employés pour décrire ces deux instances. Dans le tableau suivant nous présenterons quelques propositions qui se trouvent dans la littérature théorique sur le discours rapporté.

Celui qui dit	**Celui qui rend**	**Source**
sujet	rapporteur	Bally (1912 et 1914)
Énonciateur / locuteur	rapporteur	Rosier (1999)
cité	citant	Rosier (1999)
rapporté	rapporteur	Authier (1979)
originaire	ré-énonciateur	Folkart (1991)
rapporté	origine	Poncharal (2003)
rapporté	origine	Guillemin-Flescher (1993)
rapporté	primaire	Danon-Boileau (1982[4])
primaire	secondaire	Perret (1994)

Bally, qui ne fait pas la distinction entre *énonciateur* et *locuteur*, se sert du terme *sujet* pour désigner l'origine de l'énoncé et *rapporteur* pour celui qui rend les paroles. Ce dernier terme, indiquant clairement le statut des paroles, qu'elles sont rapportées, est employé aussi par d'autres théoriciens comme Rosier (1999) et Authier (1979). Par analogie, le terme *rapporté* est employé pour désigner ce qui est, en effet, rapporté. Les termes *rapporté* et *rapporteur* montrent donc de manière neutre la relation entre les deux instances, sans trop insister sur la nature exacte de l'influence qu'a le rapporteur sur ce qui est rapporté. Mais il existe aussi des termes qui commentent la relation entre les deux instances. C'est le cas avec les disciples de Culioli qui, tout en employant le terme *rapporté* pour désigner « celui qui dit », préfèrent le mot *origine* pour désigner celui qui rend les paroles. Le terme vient de ce que le narrateur est l'origine des repérages : dans le DIL, par exemple, la troisième personne et le temps du passé montrent la perspective du narrateur (c'est-à-dire l'*énonciateur origine*) et non pas celui de l'*énonciateur rapporté*. Il semble pourtant difficile d'employer ces deux termes en dehors de la théorie de Culioli à cause de l'ambiguïté du mot *origine*, car il est aussi possible de l'interpréter comme « l'origine de l'énoncé ». Folkart emploie précisément *originaire* dans ce sens, alors qu'elle emploie le terme *ré-énonciateur* pour désigner l'autre versant. Le préfixe indique clairement la reproduction d'un énoncé, alors que le mot *énonciation* risque de causer confusion s'il est nécessaire de parler aussi de *locuteurs*.

Perret a recours à des termes plus élémentaires, *primaire* et *secondaire*. La relation entre les deux est pourtant ambiguë : il est possible d'interpréter *primaire* comme « ce qui a été dit le premier », ce qui est l'intention de Perret, mais il est aussi possible de l'interpréter comme venant du narrateur, c'est après tout lui qui rend, il est au premier rang, alors que le personnage est mis au second rang. En plus, l'expression *énoncé primaire* est employée pour désigner l'incise dans certaines théories, par exemple celle proposée par Danon-Boileau (cité par Poncharal 2003 : 65, note 48). Il semble donc que ces termes, d'apparence simple, puissent prêter à confusion.

Pour ne pas avoir à employer les désignations *énonciateur* et *locuteur* après les désignations que nous venons de discuter, *énonciateur rapporté*, etc., il est

[4] Cité par Rosier (1999).

possible d'avoir recours aux termes *discours citant* et *discours cité*, ce que fait, entres autres, Rosier (1999). Cette dépersonnalisation peut poser problèmes lors de la discussion de certains points de vue, ce qui limite l'emploi de ces termes. En outre, une construction comme « énonciateur citant » peut donner l'impression d'être une instance qui rend compte de manière fidèle, ce qui est loin d'être le cas. Le terme parfait n'existant pas, nous avons décidé de choisir ceux qui indiquent aussi clairement que possible la différence entre les niveaux dans l'énonciation, c'est-à-dire *rapporteur – rapporté* et *citant – cité*. Le premier couple a aussi l'avantage de montrer clairement leur relation au discours *rapporté*, ce qui peut faciliter la compréhension.

Il existe encore dans l'énonciation quelques actants qu'il faut discuter, notamment la position de *tu*, c'est-à-dire celui ou celle à qui l'énoncé est destiné. Un des mots les plus neutres pour désigner cette position de réception est *destinataire*. Son emploi peut pourtant prêter à équivoque, car le terme désigne le récepteur virtuel aussi bien qu'un récepteur idéal, deux instances qui doivent être séparées dans certains contextes. Le terme *allocutaire* a aussi des acceptions différentes. Les théoriciens sont d'accord sur le fait qu'il désigne celui à qui le locuteur / énonciateur s'adresse, mais non pas sur le statut exact de cette personne. Selon certains (Maingueneau 2003 et Nølke & Olsen 2002), le terme peut être employé pour chaque occurrence de *tu*, alors que d'autres (Guillemin-Flescher 1993 et Perret 1994) l'utilisent uniquement pour les *tu* qui ne prennent pas la parole par la suite. Pour l'étude linguistique du DIL, cette différence n'a pas une grande importance ; c'est pourquoi le terme *allocutaire* convient bien pour désigner celui à qui l'énoncé s'adresse. Folkart propose le terme *énonciataire* pour cette position (1993 : 85), mais le terme ne semble pas être adopté dans le reste de la littérature théorique.

Pour ce qui est de la troisième personne, elle ne peut pas, dans le contexte du DIL, être nommée *non-personne* (Maingueneau 2003 : 9), le terme par lequel elle est désigné dans d'autres contextes, car le pronom désigne, en réalité, un *locuteur* / *énonciateur*. Par contre, il est possible d'employer le terme *délocuté* pour désigner « ce dont parle l'énoncé, autre que les interlocuteurs » (*Dictionnaire d'analyse du discours* 2002 : 226).

Il est aussi nécessaire d'avoir un terme pour désigner la relation entre les actants dans l'énonciation. Plusieurs termes existent pour la décrire. Celui d'*interlocuteur* est souvent employé dans ce contexte, mais dans des sens différents. Souvent il est employé simplement pour désigner le destinataire de l'énoncé, mais il y a d'autres emplois, comme chez Perret (1994 : 10), où c'est un terme générique subsumant locuteur et allocutaire. Charaudeau (*Dictionnaire d'analyse du discours* 2002) fait une description plus détaillée des rôles dans l'échange. Pour lui, *interlocuteur* « désigne, du point de vue de celui qui parle, la personne qui, dans un échange verbal oral, représente à la fois le destinataire du sujet parlant et celui qui a droit à prendre la parole à son tour […] Chaque locuteur qui prend la parole est donc l'interlocuteur du précédent, et les deux s'instituent ainsi en interlocuteurs » (2002 : 326), explication qui montre clairement comment les rôles changent lors de l'énonciation. Dans la linguistique, il y a pourtant deux définitions différentes de ce terme : au pluriel, *interlocuteur* désigne « les partenaires d'un échange verbal, en situation de communication orale, chacun prenant successivement la parole » (*Dictionnaire d'analyse du discours* 2002 : 326–7), alors qu'il désigne, au singulier, le

récepteur, mais aussi celui qui peut prendre la parole à son tour. Il est donc nécessaire de distinguer cette instance de ce que Charaudeau nomme *auditeur* : un récepteur qui n'a pas droit à la parole (2002 : 327). Cette distinction n'est pourtant pas maintenue ; chez Perret, par exemple, *interlocution* subsume les deux instances : celle qui peut prendre la parole et celle qui reste un récepteur passif (1994 : 11). Il est aussi possible d'employer le terme de manière plus vague : Poncharal le définit simplement comme « un échange de paroles » (2003 : 40) sans préciser les rôles qu'y jouent les actants.

Interlocution n'est pas le seul terme à être employé pour décrire l'énonciation, Culioli, et les tenants de sa théorie, emploient *co-énonciateur* ou *co-locuteur*. Leur définition exacte de la notion diffère pourtant. Poncharal la définit simplement comme le récepteur (2003 : 52), tout en employant aussi le mot *interlocution* (2003 : 40), sans expliquer la différence entre les deux. Guillemin-Flescher propose une définition plus détaillée : « Dans une situation de communication, il y a deux énonciateurs qui deviennent successivement l'un énonciateur, l'autre co-énonciateur » (1993 : 416), description qui exprime les mêmes relations que Charaudeau (*Dictionnaire* 2002) indique par le terme *interlocuteur*. Guillemin-Flescher développe pourtant la définition avec une distinction entre : *co-énonciateur*, un point de référence dans les repérages, et *co-locuteur*, celui à qui on s'adresse dans une situation de locution, une personne qui prendra ultérieurement elle-même la parole (1993 : 417). Le terme *co-énonciateur* pose pourtant problèmes au pluriel. Au singulier, le terme désigne la place du destinataire, alors que le pluriel renvoie aux deux partenaires de la communication verbale qui peuvent représenter soit *je* + *tu* soit *tu* + *tu*. Il est donc nécessaire d'expliquer lequel des deux sens est visé dans le contexte (*Dictionnaire d'analyse du discours* 2002 : 169).

Les termes *interlocution* et *co-énonciation* sont donc proches l'un de l'autre. Nous préférons pourtant employer le premier des deux pour désigner l'échange d'énoncés, car il ne contient pas le mot *énonciateur*, qui peut poser des problèmes dans les contextes où il est difficile, ou bien important, de faire la différence entre *énonciateur* et *locuteur*.

2 Le discours indirect libre

Dans ce chapitre, nous essayerons de mieux cerner le DIL, procédé nécessaire pour comprendre l'analyse des indices que nous ferons. Dans un premier temps, nous considérerons l'histoire de l'étude du DIL (l'histoire du DIL en soi est un sujet beaucoup trop vaste pour ce travail). Puis, nous ferons une description du DIL comme forme et finalement nous ferons un survol des études faites sur la traduction du DIL.

2.1 Recherches antérieures sur le DIL

Plusieurs disciplines et théories sont à la base du DIL comme il est connu aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle ce survol est divisé en deux parties : d'abord l'histoire générale du discours rapporté (DR), pour contextualiser la notion, puis quelques théories pour illustrer le parcours théorique du DIL, cette fois-ci sur le plan conceptuel plutôt que syntaxique[5]. Le choix a été fondé sur la volonté de présenter quelques aspects spécifiques comme le traitement littéraire / linguistique / narratologique, la différence entre la reproduction de pensées et de paroles, la question de transformations, l'approche générative, la polyphonie, la typification, la mixité et les recherches concentrées sur une langue particulière (dans ce cas le suédois).

L'histoire du DIL est étroitement liée à celle de tout discours rapporté et contient des questions d'ordre syntaxique mais aussi idéologique où le contenu des énoncés est catégorisé selon sa relation avec la « réalité », ce qui a des conséquences pour leurs fonctions dans certains contextes. Souvent le DD est donné comme fidèle, le DI comme infidèle et le DIL comme un mélange difficile à placer, mais cette catégorisation, qui semble si évidente, n'existe que depuis un siècle.

Bien que la découverte théorique du DIL ne date que d'une centaine d'années, le débat sur le DR lui est plus ancien. Dans le premier chapitre de son ouvrage *Le discours rapporté Histoire, théories, pratiques* (1999), Laurence Rosier trace l'histoire du DR afin de montrer les origines de toutes les questions qui ne cessent de se poser dans ce domaine. Elle constate, entre autre, qu'il y a souvent confusion entre les trois pairs de notions *oratio recta* / *oratio obliqua*, *mimésis* / *diégésis* et le DI et le DD. Il faut observer que la réflexion grammaticale sur les formes du discours rapporté est récente et que l'opposition entre *mimésis* / *diégésis*, discutée par Platon dans le livre III de la République, est une question de genres. Dans le latin classique la théorisation du couple *oratio recta / oratio obliqua*, par contre, est liée à la narration historique (Rosier 1999 : 12). Il s'agit donc d'une opposition d'ordre rhétorique. Les vestiges de ce lien se trouvent dans l'emploi d'expressions comme *style indirect* et *style direct*. La réflexion grammaticale sur les formes du DR, presque la seule connue aujourd'hui, est la résultante d'une construction théorique *a posteriori*. La tradition grammaticale moderne maintient souvent que la relation entre les DR est une transformation où les autres formes sont dérivables à partir du DD (théorie réfutée par la suite, voir ci-dessous), tandis que la relation entre les formes du DR dans l'Antiquité est sur un autre plan[6] .

[5] Les grammaires sont en général très en retard sur le sujet, de sorte qu'elles ne peuvent servir comme point de départ pour ce survol. Il suffit d'étudier la dernière édition de *Le bon usage* (1997) pour trouver la citation suivante : « Le discours indirect libre est surtout fréquent dans l'usage littéraire, mais il n'est pas ignoré de la langue parlée » (629), commentaire qui ne montre pas l'importance du DIL à l'oral. Il en va de même pour la grammaire de Le Goffic (1993), où les caractéristiques les plus simples du DIL sont données dans une note. Arrivé *et al.* (1986) et Riegel *et al.* (2002) notent les traits syntaxiques du DIL et mentionnent en plus l'importance du contexte, ce qui est bien rare dans des grammaires. Finalement, Arrivé *et al.* donnent l'imparfait comme marque du DIL, catégorisation généralisante.

[6] *Cf.* Rosier 1999 pour une discussion plus détaillée.

Ce n'est que qu'au XVIIe siècle, dans la grammaire de Port-Royal, que les questions de discours rapporté sont discutées du point de vue grammatical. L'idée de deux formes qui se transforment y est présente, mais les catégorisations n'étaient pas aussi rigides qu'elles le devinrent par la suite. L'analyse se concentre sur le jonctif *que* et la transposition de personne en donnant le DI comme forme privilégiée parce qu'il aide à garder l'uniformité de la prédication, but visé par la langue classique. D'autres éléments à transposer étaient repérés, mais puisque la langue n'était pas encore standardisée, les formes étaient loin d'être aussi rigides que dans les grammaires plus contemporaines où les deux formes sont données comme *dire que…* et *dire : « … »*, où la dernière formule montre les signes graphiques qui l'accompagnent souvent. Pendant longtemps, le DI était discuté dans le chapitre sur les subordonnées tandis que le DD se trouvait dans celui de la ponctuation, indication qui prouve que les deux ne fonctionnaient pas en couple. Pour que la dichotomie s'établisse, le DIL doit être repéré théoriquement. C'est aussi le moment où les deux formes se fossilisent parce qu'il faudra des définitions spécifiques pour que le DIL puisse être caractérisé comme mixte, ce qu'il était longtemps et ce que il est toujours d'une certaine manière. Mais bien que l'aspect grammatical reste longtemps dominant dans la description du DIL, les questions rhétoriques et stylistiques sont présentes dans la désignation *style*, comme chez Bally en 1912. Il faut attendre encore un demi-siècle pour qu'un terme générique, *discours rapporté*[7], soit employé pour désigner tous les types de reproduction de discours. Cette hésitation dans la théorisation est probablement la source de tous les mythes et de toutes les idées reçues dont foisonne la discipline.

Les théories sur le DIL peuvent être décrites comme allant de la plus simple à la plus élaborée, avec d'abord une description à partir du français et de l'allemand avec le DIL comme forme uniquement littéraire, jusqu'à l'application de la théorie polyphonique et à la découverte du DIL dans plusieurs genres et langues[8]. Mais il s'agit aussi d'une évolution allant du plus restreint, soit des formes canoniques fondées sur la notion de fidélité, au plus large avec l'inclusion des formes mixtes. Il va de soi que le DIL ne se manifeste pas de la même manière dans toutes les langues, ni dans tous les genres, de même qu'il n'a pas toujours eu le même effet stylistique (Auerbach 2002 : 565), ce qui nous force à faire une délimitation assez radicale. Le matériel employé dans ce travail est tiré uniquement de la prose littéraire, de sorte que les théories concernant d'autres genres, comme le journalisme[9], le DIL oral, etc., tombent hors de

[7] Le terme contient l'idée d'antériorité (*rapporté*), notion problématique dans les genres littéraires où tout est fiction, ce qui réduit son efficacité. Le mot *discours*, par contre, montre qu'il s'agit de la reproduction de paroles et de pensées.

[8] Le DIL a été trouvé dans les langues romanes, germaniques et slaves, l'estonien, le japonais, le chinois, le coréen, le hongrois, le finnois, le turc, le hindi, et Yoruba (Fludernik 2002 : 99) ce qui montre l'universalité de ce phénomène. Fludernik mentionne aussi une discussion sur la présence du DIL dans les langues classiques, notamment dans l'accusatif avec infinitif (2002 : 99–100). Il faut pourtant noter que les critères ne sont pas les mêmes dans toutes les langues à cause des structures différentes. Il y a aussi des langues sans discours indirect ; Charles N. Li mentionne le paez, le navajo et l'amharique (1986 : 39) et Taivalkoski-Shilov mentionne le kurde moderne (2003 : 54).

[9] Un exemple récent est *La citation mode d'emploi* par Ulla Tuomarla (2000), où sont étudiées les formes du DR dans les textes scientifiques et dans la presse.

l'étude. Une autre limitation est langagière : pour ce survol de l'histoire du DIL ne seront considérées que des œuvres françaises, anglaises, suédoises, russes et danoises. Nous avons malheureusement dû laisser de côté les recherches sur l'allemand, d'une part pour restreindre le sujet, mais aussi par manque de temps.

Pour diverses raisons, la discipline garde toujours certains mythes que nous essayerons de prouver comme faux ou exagérés. Un mythe répandu est que le DIL fut inventé par Flaubert, ce qui est loin de la vérité, mais son usage spécial de la forme, en combinaison avec l'universalité du DIL dans les romans de Zola, ont probablement contribué à son intégration dans la linguistique. Le phénomène était présent dans les discussions depuis assez longtemps, Olsen cite par exemple un Baden de 1785 (2002b : 38), avant tout dans les cercles littéraires où le DIL était interprété comme faisant partie du style individuel de plusieurs auteurs. Mais ce fut un Allemand, Otto Behagel, qui ouvrit **la discussion grammaticale** dans un article écrit en 1878 (Gullberg 1939 : 131). Suivirent en ordre des articles allemands de Tobler en 1897, de Kalepky en 1899 et la thèse de Herdin en 1905 (Gullberg 1939 : 131). Mais ce ne fut qu'avec l'article « Le style indirect libre en français moderne » de Charles Bally (1912, suivi par d'autres en 1914 et en 1930), que le phénomène reçut un terme et que la grande discussion éclata. L'influence de son article se voit dans le choix du terme français qui lui est emprunté. L'article est écrit comme une réponse à l'Allemand M. F. Strohmeyer selon lequel le français préfère introduire les phrases indirectes à l'aide d'une conjonction subordinative (cité dans Bally 1912 : 549). Bally n'est pas d'accord et montre qu'il existe bien « un style indirect libre non conjonctionnel » (1912 : 550), mais qu'il ne se trouvait pas encore dans les grammaires qui ne décrivaient que la langue classique, où la subordination était de rigueur. Sa définition diffère de la définition moderne puisqu'il divise ce que nous connaissons comme DIL en deux. Selon lui « le caractère fondamental et commun des trois styles [DI, DD et DIL] est que le narrateur (**R**) reproduit objectivement l'énoncé des paroles ou des pensées, sans rien y ajouter de lui-même » (1914 : 407). Toutes les autres formes sont des figures de style, définies comme : « une représentation qui n'est pas conforme à la réalité objective ou à la 'logique linguistique' » (1914 : 407). Ceci exclut tous les exemples ironiques, qui pour Bally sont des antiphrases (1930 : 334–340). Cette division peut être expliquée par sa thèse évolutionnaire où le DIL serait la manifestation du rapprochement de la langue littéraire à la langue parlée, causé par la perte de *que*. Cette division bipartite explique aussi pourquoi les exemples ironiques n'entrent que tard dans les discussions. Une autre limitation influente est l'opinion que « le style indirect libre est bien littéraire » (1912 : 604), constatation difficilement conciliable avec ceci : « Dans la conversation, le style indirect libre, [sic] sert à reproduire les pensées ou les paroles d'une autre personne, présente ou absente » (1912 : 555). Les exemples que donne Bally sont de Marivaux et de Racine, mais ils contiennent des tournures fréquentes dans les discussions quotidiennes. Contradiction ou non, l'opinion resta longtemps, mais fut réfutée par la suite.

Dans l'article de 1914, Bally divise l'analyse du DIL en quatre catégories : indices extérieurs à l'énoncé, indices contenus dans l'énoncé, indices syntaxiques et indices identifiant **S** (l'énonciateur rapporté). Le terme *indices* n'est pas pris au hasard, parce qu'il souligne qu'ils sont facultatifs et que le contexte est important puisque le DIL « ne renferme par lui-même aucun signe d'attribution au sujet mis en scène, [et qu'il] pourrait être attribué à **R** [le

rapporteur ou l'auteur] si on le détachait du contexte » (1914 : 412). Toutefois son analyse reste sur le plan syntaxique, bien que Bally note la présence de DIL marqués que par le contexte. Le fait qu'il n'admet pas d'intervention de la part du narrateur implique qu'il n'y a pas de dissonances ni de consonances à discuter, de sorte qu'il puisse se concentrer sur les formes syntaxiques. Comme indices intérieurs il note : expressions équivalentes au sens de « penser / dire », expression intercalée en incidente, expression postposée ou situation sans autre indice. Comme indice extérieur il note l'oscillation entre DIL, DI et DD et montre plusieurs séquences présentes dans la littérature en les classant selon leur fréquence (avec DI qui continue en DIL comme le plus fréquent), classification ensuite développée en 1926 par son élève Marguerite Lips. Bally concède qu'il y a des parties où ces formes se mélangent, mais sans suggérer d'autres catégories. Les indices syntaxiques consistent dans le rapprochement des temps verbaux et des pronoms aux formes du DI. Sous les indices identifiant **S**, il rassemble divers faits qui empêchent la confusion entre le narrateur et l'énonciateur rapporté, comme des appellatifs focalisés à travers les personnages, des traits caractéristiques du langage parlé. Dans cette catégorie, Bally note aussi des exemples qui avoisinent avec ceux qu'il catégorise comme figures de pensée. Il réussit donc à repérer la majorité des indices, hormis la combinaison entre le temps passé et les adverbes associés avec le présent, chose notée par Käte Hamburger (Pascal 1977 : 20 et 143–4). Finalement il déclare que les trois modes du DR ont en commun le fait qu'ils font une distinction rigoureuse entre celui qui pense / parle et celui qui reproduit le discours (1914 : 421), constatation qui coïncide avec son critère d'objectivité, mais qui n'est pas empiriquement soutenable. Les classifications de Bally contiennent beaucoup d'observations intéressantes, mais il semble qu'il se soit décidé sur une forme pour ensuite construire des théories *ad hoc* pour expliquer les exemples qui n'y entrent pas.

Les grammairiens réussirent donc à nommer le phénomène que les littéraires avaient attribué au style individuel de certains auteurs, mais sans pouvoir y voir un phénomène général. Proust semble être le catalyseur des **recherches littéraires** dans la domaine du DIL, avec son article de 1920, où il discute « l'imparfait éternel » de Flaubert (Ullmann 1964 : 94), article qui remarquait un des traits caractéristiques du DIL, à savoir l'usage de l'imparfait qui n'est nullement unique pour Flaubert puisqu'il se trouve dans chaque texte qui y recourt fréquemment. L'article est un excellent exemple des traits typiques pour le DIL interprétés comme caractérisant le style d'un auteur[10]. L'article inspira Thibaudet qui publia son *Gustave Flaubert* en 1922[11]. Il y corrobora en partie les vues de Bally tout en les élargissant de même qu'il introduisait les raisonnements de Bally dans le cercle littéraire (1973 : 246–251). Ses exemples sont toujours

[10] Il y a d'autres manières de s'approcher du DIL. Dominick LaCapra (1982) voit le DIL chez Flaubert comme une manifestation de sa critique contre la société, vue réductrice, mais explicable par le fait que LaCapra travaille sur le procès contre *Madame Bovary*. Une autre analyse littéraire etayée sur Flaubert est *The Free Indirect Mode* de Vaheed K. Ramazani, qui examine la relation entre l'ironie et la représentation de pensées. Il trouve la définition de DIL trop large, de sorte qu'il invente Free Indirect Mode, qui doit couvrir la lacune entre le DIL et ce que Cohn nomme la psychonarration, des états non-verbaux intérieurs (1988 : 47). Une catégorie qui semble bien étrange et qui ne nous servira pas, bien qu'il montre le problème des lacunes entre les termes.

[11] Nous travaillons sur une édition de 1973.

discutés dans les cercles linguistiques, bien que sa division entre le DIL au premier et au second degré ne soit plus employée.

Quand **la narratologie** se développe, le DIL y prend place parmi les autres formes du discours rapporté, mais pas toujours sans hésitation, ce que montre la réaction de Wayne Booth qui, selon Stanzel, le trouvait « [a] 'typically German' exercise in terminological hair-splitting » (1996 : 143). Le DIL fut combiné avec des structures narratives, notamment des genres, les rôles des narrateurs et l'effet obtenu[12]. Genette, dans *Figures III* (1972), part des dichotomies classiques : « la mimésis se [définit] par un maximum d'information et un minimum d'informateur, la diégésis par le rapport inverse » (1972 : 187), ce qu'il divise en récit d'évènements et récit de paroles (1972 : 186 et 189). Il note trois niveaux de discours : 1. Le discours narrativisé (DN) ou raconté, ce qui équivaut à peu près au DR le plus réduit où seule la pensée ou l'intention derrière est rapportée, mais aucun des mots ne le sera, 2. Le discours transposé, le style indirect subordonné, divisé en discours prononcé et discours intérieur, ce qui est la dichotomie classique pour ceux qui étudient le DR du point de vue littéraire et 3. Le discours rapporté où le narrateur « feint » de laisser la parole au personnage (1972 : 191–2). Mais le DIL alors ? Il est bien là, sous le nom de style indirect libre et parfois de DIL (sans explication), dans la deuxième catégorie. Genette le qualifie de variante sans subordination, « un début d'émancipation » (1972 : 192). Il éclaire davantage son point de vue quand il discute le DIL versus le monologue immédiat (tout dépourvu de l'influence du narrateur) : « dans le discours indirect libre, le narrateur assume le discours du personnage, ou si l'on préfère le personnage parle par la voix du narrateur, et les deux instances sont alors *confondues* » (1972 : 194, c'est Genette qui souligne). Il privilégie donc l'amalgame plutôt que la démarche qui examine la domination d'une voix sur l'autre, ce qui semble valable pour quelques exemples, mais pas pour d'autres. Genette explore la focalisation, mais sans la mettre en rapport avec le DR, omission qui crée de la confusion puisqu'il est nécessaire de souligner que le DR est confiné à la reproduction de paroles / pensées tandis que la focalisation inclut aussi la perception et les autres stades préréflexifs.

La différence entre les analyses linguistiques et les analyses littéraires est illustrée davantage par Dorrit Cohn dans *Transparent Minds* de 1978. Pour l'analyse linguistique il n'y a pas de **différence entre la représentation de paroles et de pensées** à cause de leur ressemblance syntaxique, tandis que dans l'analyse littéraire il y a des différences liées au rôle du narrateur. Cohn se limite à l'analyse de la reproduction de pensées, tout en divisant les exemples en narration à la première et à la troisième personne. Leur relation au narré diffère en ce que la première doit se souvenir des pensées tandis que la suivante les rend comme citation. Elle divise la reproduction de pensées en trois catégories qui ont des implications différentes selon la situation narrative : *psychonarration*, « the narrator's discourse about a character's consciousness », *quoted monologue*, « a character's mental discourse » et *narrated monologue*, « a character's mental discourse in the guise of the narrator's discourse » (1978 : 14). Fondée sur le triptyque classique, sa catégorisation n'ajoute rien à l'analyse linguistique. Son

[12] Des exemples anglais se trouvent dans : Bal 1997 : 46–52, Kearns 1999 : 152–161 et Toolan 2001 : 119–140. Ils travaillent tous avec des sous-catégories, notamment avec la division entre la représentation de pensées et de paroles.

commentaire sur l'aspect temporel mérite pourtant d'être mentionné. Selon Cohn la psychonarration ne coïncide pas avec le temps narré, tandis que *quoted* et *narrated monologue* doivent toujours concorder. Ceci est vrai pour les deux extrêmes, mais *narrated monologue* (DIL) peut, selon nous, soit coïncider avec l'action, soit reprendre des énonciations étendues dans le temps, bien qu'il soit toujours moins libre que la psychonarration. Comme tant d'autres, Cohn suggère l'épreuve de transposition en DD pour vérifier si l'exemple est du DIL (1978 : 100–1), ce qui semble étrange étant donné qu'elle continue en disant : « But the point is, of course, that the language a 'translation' yields is *not* in the text » (1978 : 103, c'est elle qui souligne). Deux autres paires de notions méritent notre attention. Cohn note la sympathie et l'ironie comme les deux pôles du DIL, mais elle a aussi recours aux termes consonance et dissonance (1978 : 139) qui semblent plus généralement valables puisqu'ils sont liés à la vérité fictive (si cette expression est permise) et à la cohérence du DIL à cette réalité, chose qui est souvent un très bon critère pour l'analyse. Elle ne met pas les deux paires ensemble et elles sont loin d'être synonymes puisque dissonance / consonance portent sur la relation entre le discours et la vérité fictive tandis que ironique / sympathique montrent comment les différences ou les similarités sont présentées par le narrateur qui rend le discours. Olsen note que les exemples discordants semblent être le pôle marqué. Aussi, faut il faire la différence entre les concordances / discordances épistémiques (vrai – faux), axiologiques (bon – mauvais) et esthétiques (beau – laid) (2002b : 58). Ici se voient les restes de la division établie par Bally, bien que le critère d'objectivité ait été remplacé par sympathie et par consonance.

Dès que le DD et le DI ont commencé à travailler en couple il fut présumé qu'ils étaient dérivables l'un de l'autre avec le DD comme point initial puisqu'il était vu comme simple juxtaposition. Pour obtenir le DI, il fallait ajuster les déictiques (au sens large) et faire un enchâssement tandis que le DIL était vu comme un DI sans marque de subordination. Mais des analyses, par exemple Vološinov / Bakhtine 1929 (cité par Authier 1979 : 212), montraient que cette présupposition était fautive et que le DIL n'est pas un hybride, mais **une forme à part** (Authier 1979 : 224). Selon Authier, « les formes du discours rapporté ne sont pas des variantes morphosyntaxiques, mais correspondent à des modalités radicalement différentes de l'appréhension de la parole d'autrui » (1979 : 212). Cette différence se voit dans le traitement des énoncés : le DI est un traitement par traduction, le DD est un traitement par citation et le DIL est un traitement par connotation autonymique (1979 : 212). Un système expliqué par Maingueneau comme la subversion de la différence entre usage et mention, c'est-à-dire cité et assumé, puisque l'énonciateur emploie une expression tout en montrant qu'elle n'est pas pertinente. Ce mécanisme est proche de celui des parties en italiques ou entre guillemets (1997 : 87–8). On peut se demander si l'effet est le même pour des DIL consonants dans un récit à la première personne, mais cela n'empêche que cette explication soit valable pour la majorité des exemples. Cornulier (1978, cité dans Vetters 1994 : 184–5) montre que le DIL n'est pas dérivable à partir du DI parce que plusieurs incises sont incapables d'introduire un DI (*Elle s'esclaffa qu'on se moquait d'elle ; 1994 : 184). Il est aussi impossible de le dériver à partir du DD parce que plusieurs SN devraient être changés en pronoms, ce qui est défendu par « a recoverability condition » (1994 : 185). Les transformations (présumées) étaient un sujet que la grammaire générative, basée

sur la théorie standard étendue de Chomsky, essaya de formaliser. Mais, hormis les problèmes mentionnés ci-dessus, il y en avait encore un : l'impossibilité de formaliser le contexte.

Ce problème est au cœur de *Phrases sans parole* (*Unspeakable Sentences*) de 1982 (traduction française de 1995) d'Ann Banfield, analyse du DIL basée sur la théorie standard étendue de Chomsky, ouvrage qui est surtout connue pour ses conclusions généralisantes. Dans ce travail volumineux, qui prend corps dans une série d'articles parus dans les années soixante-dix, elle essaie d'appliquer la **méthode générativiste** au DIL, élargie pour inclure aussi la psychonarration et *vision avec*, qu'elle nomme *represented speech and thought*. Le but est de montrer qu'il y a certains éléments qui sont impossibles dans ces phrases (c'est-à-dire les DIL) qui, selon elle, ne peuvent pas exister à l'oral (1995 : 162). Il a été démontré plusieurs fois que son analyse comporte des fautes (voir Violi 1986, Yamaguchi 1989 et Jahn 1983). D'abord, la variante de la théorie standard étendue qu'elle emploie fut abandonnée par Chomsky assez vite après la publication du livre (mais pas à cause du livre), de sorte que la base du travail peut être mise en cause. Son corpus est assez homogène et contient des structures narratives assez similaires de sorte que ses conclusions ne sont valables que pour ce type de narration. Le problème de généralité se montre aussi dans le fait que plusieurs des exemples qu'elle donne comme impossibles en anglais, sont possibles en français. Elle polémise contre la notion de voix double de Pascal (1977) en argumentant qu'une même phrase ne peut pas contenir deux points de vue différents (1977 : 311), ce qui relève du fait qu'elle ne peut pas inclure le contexte dans son analyse, démarche absurde, mais nécessaire parce qu'il fallait éliminer tout ce qui n'était pas formalisable. Mais le livre a une valeur justement parce qu'il montre les limites de la théorie et parce qu'il a suscité un grand intérêt[13].

Dans les années 70, les œuvres de Bakhtine, contenant sa notion de **polyphonie**, furent traduites en français, ce qui eut une grande influence sur l'analyse littéraire. Dans *Le Marxisme et la philosophie du langage* (1929, trad. fr. 1977), il consacre deux chapitres au DR. Le dernier est consacré uniquement au DIL qu'il nomme *Uneigentlich direkte Rede* d'après Lerch, terme qu'il accepte un peu à contrecœur, surtout parce qu'il n'est pas applicable au français (1977 : 194). Le chapitre traite avant tout des recherches occidentales en relation avec le DIL en russe. Pour Bakhtine, les changements dans le DR émanent de changements dans la langue, de sorte qu'ils sont le résultat d'une évolution où il est difficile de séparer les éléments provenant du schéma de base ou d'une variante, c'est-à-dire, la différence entre grammaire et stylistique (1977 : 173), idée qui rejoint celle de Bally. Selon Bakhtine, cette différence est sans intérêt, parce que ce sont les cas limites qui montrent l'évolution. Pour lui le DIL est « le cas le plus important et le mieux fixé syntaxiquement (en tout cas en français) de convergence interférentielle de deux discours orientés différemment » (1977 : 189) et il le définit comme une forme mixte qui « emprunte au discours direct *le ton et l'ordre des mots* et au discours indirect *les temps et les personnes des verbes* » (1977 : 195, c'est Bakhtine qui souligne). Il ne le catégorise pas comme

[13] Pour voir ce que Banfield pensait de son livre dix ans après la publication, la préface à la traduction française est très instructive et contient des arguments intéressants que nous ne pouvons pas discuter ici.

un mélange parce qu'il ne s'agit pas de deux éléments confondus mais d'une nouvelle manière de comprendre et rendre l'énoncé d'autrui (1977 : 195), bien que certaines tournures soient impossibles dans certaines formes (1977 : 176). Il faut noter qu'il traite souvent le français comme plus formalisé que les autres langues, chose qui est importante pour nos analyses où les normes influencent les traductions, mais il souligne aussi la difficulté de repérer le DIL avant la formalisation de la concordance des temps (1977 : 208). Le contexte n'est pas discuté, mais implicite dans la mention des niveaux de langue, les accents et les intonations propres du héros (1977 : 214).

Dans *Esthétique et théorie du roman* (écrit en 1940, trad. fr. 1978), Bakhtine examine le sujet sous un autre angle, à savoir la *plurivocalité* ou l'actualisation de plusieurs voix dans un même texte, trait qu'il nomme comme caractérisant la prose. Il donne trois catégories principales pour la « création de l'image de la langue dans le roman »[14] ; 1. l'hybridisation, 2. l'interrelation dialogisée des langues et 3. les dialogues purs (1978 : 175). Il est donc loin du triptyque traditionnel employé par les autres chercheurs à cette époque puisqu'il ne se limite pas à la reproduction des paroles / pensées, mais observe tout type de mélange de discours. Ce qui nous intéresse est pourtant un aspect de l'hybridisation qui correspond au DIL (bien qu'il n'emploie pas le terme dans cette étude). Comme point de départ il prend le genre plurivocal par excellence, le roman humoristique où les stylisations de langues représentant le langage commun ou l'opinion publique, ici dans un but parodique, sont mélangées avec ce qu'il nomme le discours direct du narrateur (1978 : 123), notion sans définition, mais qui semble correspondre au texte du narrateur. La plurivocalité se crée donc dans l'oscillation entre les opinions du narrateur et l'opinion publique, oscillation qui peut prendre toutes les positions entre une correspondance complète entre opinions, passant par la réfraction et l'écartement pour arriver à un discours privé des intentions de l'auteur[15] (1978 : 119) où la représentation est complètement objective[16]. Dans quelques exemples pris dans Dickens, Bakhtine montre des passages où le texte du narrateur semble contenir des paroles des autres qui pourront aussi bien être mises entre guillemets, mais qui ne le sont pas puisqu'elles sont présentées « *sous une forme dissimulée* (c'est-à-dire sans indication formelle de leur appartenance à 'autrui' directe ou indirecte) » (1978 :124, c'est Bakhtine qui souligne). Cette forme, sans terme, est décrite comme « un énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul énonciateur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux 'langues', deux perspectives sémantiques et sociologiques » (1978 : 125–6). Il souligne qu'il n'y a pas de frontière entre ces deux perspectives qui s'entrecroisent souvent. La définition est plutôt stylistique que syntaxique et compliquée par le terme « pseudo-objective […] variante de la construction hybride » (1978 : 126) qu'il emploie pour décrire les exemples introduits avec des constituants comme les conjonctions subordonnés qui, combinés avec des mots d'introduction logiques,

[14] Il ne s'agit pas de la reproduction de paroles, mais de la création d'une image qui peut ou ne peut pas être vraisemblable.

[15] « L'auteur » ne réfère pas à l'être physique, mais à celui qui crée l'énoncé (Bakhtine, cité dans Todorov 1984 : 61).

[16] Le même vaut pour le dialogue intérieur où il y a deux voix : le personnage et la société. Pour une élaboration voir Todorov 1984 : 70.

contribuent à l'éloignement des paroles des opinions de l'auteur en les réfractant. Les aperçus syntaxiques se bornent à observer que dans l'hybride typique, le discours du narrateur se trouve dans la proposition subordonnée tandis que les paroles du personnage se trouvent dans la principale (1978 : 127). Sa méthode qui consiste à combiner la plurivocalité et les discours sociaux ouvrait de nouvelles voies pour l'analyse littéraire, mais influençait aussi d'autres disciplines.

Oswald Ducrot s'inspira de Bakhtine quand il élabora la notion de polyphonie, mais au lieu de l'aspect littéraire, il considéra l'application linguistique. Chez lui, le terme polyphonie couvre les discours rapportés, mais aussi les points de vue, et il les confond parfois. Dans *Les Mots du discours* de 1980, il présente sa théorie qui consiste en l'analyse de la polyphonie des négations et de certains connecteurs. À titre d'exemple, voici l'analyse de *d'ailleurs* : « r : P d'ailleurs Q », où **r** est la conclusion, **P** l'argument principal et **Q** un argument non décisif rajouté après-coup (chapitre 6). Ce qui est intéressant du point de vue de ce travail c'est que P et Q peuvent faire partie de différents cadres énonciatifs (1980 : 212) et créer une dualité (1980 : 213), ce qui pourrait marquer le DIL (bien que Ducrot n'emploie pas ce mot). Un de ces exemples montre cette dichotomie : « La linguistique américaine moderne lui semble à rejeter en bloc : il n'y a pas un seul fait de langue observable dans toute l'œuvre de Chomsky (P), que d'ailleurs il n'a probablement pas lue » (Ducrot 1980 : 212). L'énonciateur de la phrase (Q), qui ridiculise le linguiste, ne prend pas en charge ce qui est énoncé dans (P), qui rend les opinions du linguiste.

En 1984, dans *Le Dire et le dit*, il élabore davantage la polyphonie. Le but principal dans ce livre est de réfuter la thèse de Banfield sur l'unicité du sujet, qui d'ailleurs n'est pas de son invention, et de montrer qu'un énoncé isolé peut faire entendre plusieurs voix. Il mentionne Bakhtine comme source d'inspiration, et veut montrer que ses idées sont applicables aussi aux phrases isolées (1984 : 171), méthode qui le différencie de la polyphonie littéraire qui examine des textes entiers.

La polyphonie est un objet d'étude en pleine expansion, notamment dans le groupe des polyphonistes scandinaves (ScaPoLine) où travaillent ensemble des littéraires et des linguistes pour élaborer une théorie commune. Un bilan de leurs notions, fait par un des participants du groupe, se trouve dans Olsen (2002b) qui contient des termes permettant de décrire certaines occurrences qui se sont montrées difficiles à formaliser. La notion de polyphonie couvre plus que le DR, ce que Olsen montre par une division tripartite de la notion. La catégorie la plus étendue est la polyphonie intertextuelle qui revêt plusieurs formes, comme par exemple des citations plus ou moins explicites ou des formules comme « selon X… ». Elle se trouve dans des genres comme la parodie et l'imitation mais peut aussi se manifester dans le rejet d'un discours officiel (la mise en cause de certaines valeurs). Le deuxième type est la polyphonie diffuse, nommée ainsi parce qu'elle peut figurer dans un segment isolé, ou se disséminer dans toute une œuvre. La notion centrale dans cette catégorie est le *mot bivocal*, d'origine bakhtinienne, élargi jusqu'à comprendre tout discours, qui fait partie de la contagion stylistique, polyphonie qui peut consister en un mot isolé mais aussi en des parties plus étendues. La contagion stylistique abonde dans le DR, mais elle se trouve aussi dans le récit d'auteur. Le terme *contagion stylistique* est emprunté

à Cohn qui à son tour l'a pris chez Spitzer[17]. Le mot ou expression bivocal doit être marqué soit typographiquement soit par répétition soit par le contexte, sinon il risque de passer inaperçu, mais il y a plusieurs cas sans marque qui par conséquent ne seront repérés que par des experts. La contagion stylistique peut être une citation directe, mais aussi un mot pris dans le code du personnage (2002b : 27). Le mot bivocal peut être rendu de plusieurs manières : citation implicite (sans marquage), citation explicite (avec marquage), évocation du code du personnage (résulte souvent dans des parties difficilement attribuables aux énonciateurs précis), citation textuelle (qui résume les paroles prononcées) et contestation de la signification (usage ironique où le mot n'a pas été prononcé mais résume une pensée) (2002b : 27–33). Chaque définition du DIL contient l'évocation de ces éléments, notamment dans la mention du lexique, mais il est important de noter que la contagion stylistique peut aussi être incorporée dans le récit du narrateur. Cette notion devient encore plus intéressante dans le traitement de ce qui parfois reçoit le nom de discours indirect mimétique (DIM), qui est un DI avec un effet du direct dans la subordonnée. Pour Olsen il s'agit simplement d'un DI avec contagion stylistique, catégorisation qui nous semble plus éclairante quant à l'effet. Le fait qu'il y ait deux termes pour le phénomène s'explique par leur point de départ. Le DIM est à base syntaxique en ce que la subordination est soulignée, tandis que le DI avec contagion stylistique se fonde sur une analyse lexicologique. Les deux termes sont donc utiles, mais pour nos travaux nous avons employé la notion de contagion stylistique.

La dernière catégorie est la polyphonie sectorielle (souvent combinée avec la polyphonie diffuse) qui contient le DR mais aussi le récit des sensations. Dans cette catégorie entrent l'analyse des négations, des adverbes et des connecteurs, mais nous nous concentrerons sur le DR propre que Olsen divise en quatre catégories : DD, discours direct libre (DDL), DIL et DI[18]. Hormis ces formes, Olsen note aussi : la substantivisation (résumé de paroles / pensées), la formule « selon X… », l'usage précis du conditionnel et la contagion stylistique comme les marques du DR. Pour rendre compte du DIL il propose deux axes de recherche : concordant / dissonant (d'après Cohn) et expression / contenu. Le dernier couple différencie les DIL marqués syntaxiquement ou par la contagion stylistique de ceux qui ne sont repérables que par le contexte (le contenu). Le choix des termes semble ambigu parce que le « contenu » est important pour les deux de sorte que le mot *contextuel* aurait été plus motivé. Olsen présente aussi une sous-catégorie du DIL, le proto-DIL[19] (notion empruntée à Rabatel), qu'il caractérise comme un DIL où il y a des problèmes de délimitation et d'identification, bref : une catégorie pour les cas ambigus.

Finalement, la notion de *discours rhétorique* (empruntée à Bakhtine 1977 : 190) frappe l'attention. Pendant longtemps le point d'exclamation et

[17] Bakhtine le nomme *coloration* (1977 : 182). Schuelke emploie le terme *slipping* (Fludernik 2002 : 127) pour ce phénomène, terme impliquant une faute faite par l'auteur, ce qui n'est pas nécessairement le cas.

[18] Il nomme le DD discours direct rapporté (DDR) et le DI discours indirect rapporté (DIR), ce qui nous paraît plus correct, mais risque de donner des abréviations ambiguës : est-ce que DIR veut dire direct ou indirect ?

[19] Ne pas à confondre avec le *proto-DIL* de Fludernik où il s'agit d'exemples si anciens que leurs formes grammaticales n'ont que peu en commun avec celles formalisées au siècle dernier (2002 : 93 et 98).

d'interrogation furent considérés comme des marques du DIL, mais ils peuvent aussi bien figurer dans le texte du narrateur, souvent avec un effet rhétorique ou pour augmenter la tension et c'est cet usage que le terme couvre. Le discours rhétorique peut aussi exprimer deux voix presque à l'unisson, celle du narrateur et celle du personnage. (2002b : 87). Souvent le DIL et le discours rhétorique sont très proches l'un de l'autre, mais il y a une grande différence en ce que le dernier admet parfaitement le passé simple (2002b : 86). Olsen le divise encore en discours rhétorique direct (avec présent) et indirect (avec passé), mais cette distinction ne semble pas pertinente pour ce travail. La théorie polyphonique, comme présentée par Olsen, nous fournit donc des termes utiles pour rendre compte de certains usages qui ne peuvent pas être expliqués uniquement à partir du DR. La lenteur avec laquelle le raisonnement polyphonique s'intègre dans un contexte plus grand se voit dans le fait que Stanzel ne le mentionne pas dans son article sur les recherches sur le DIL, publié en 1996, bien qu'il y discute grammaire et narratologie ensemble.

Il a déjà été noté plusieurs fois que le modèle tripartite du DR reste un idéal qui ne rend pas compte de la réalité, chose qui a passionné plusieurs chercheurs. Monica Fludernik, dans son *The Fictions of Languages and the Languages of Fiction*[20], s'attaque au modèle tripartite qu'elle préférerait remplacer par des échelles et par la notion de *framing* où la manière de percevoir le jeu entre les modes de DR influence la manière dont il est perçu par les lecteurs. Elle met aussi en question la notion de fidélité, qui est si souvent employée comme justification pour le modèle tripartite. La conclusion qu'elle tire est que la reproduction de discours ne peut jamais être mimétique puisqu'il y a toujours **typification** : « Reproduction of language in the medium of language is never an *actual*, *complete* reproduction but only the reproduction of an *ideal type* » (2002 : 17, c'est elle qui souligne). Elle remarque que le type idéal n'est pas celui qui se trouve dans le texte puisqu'il n'existe que comme modèle. Par conséquent, il y a deux sortes de typification : typification formelle, qui consiste en l'élimination d'éléments uniques pour la langue parlée (balbutiements, reprises etc.) et une typification plus radicale qui influence le contenu puisqu'il élimine les marques individuelles dans le but de le rapprocher d'un type (2002 : 19). La typification formelle est moins pertinente dans l'analyse des exemples littéraires puisqu'ils n'ont pas d'énoncés originaux, tandis que la typification « radicale » est employée à des fins stylistiques. Dans le cas du DIL, la présence du narrateur est plus forte dans les exemples typifiés, soit parce qu'ils sont ironiques (par exemple une harangue passionnée qui se voit réduite à un énoncé ridiculisé par sa brièveté), soit parce qu'il s'agit d'une *vox communis* où les paroles ou pensées de plusieurs ont été amalgamées, soit parce qu'il rend, en brièveté, un énoncé fréquemment utilisé par un protagoniste. La typification est donc marquée stylistiquement par l'intervention du narrateur. Du point de vue syntaxique, la typification n'est pas une catégorisation à part puisqu'elle contient les mêmes indices que les autres DIL.

Dans son livre, Fludernik fait l'inventaire de tous les éléments possibles en DIL, toujours comme des indices, avec l'emphase mise sur des formes rares. Elle part de l'anglais, mais y ajoute souvent des exemples allemands et français pour montrer les similarités et les différences, même si le livre est loin d'un traité

[20] Paru en 1993, mais nous travaillons sur l'édition de 2002.

contrastif. Elle note aussi l'impossibilité de définir la fonction ou l'effet global du DIL puisque « The very best analyses of free indirect discourse […] are always too specific to allow generalization, and metaphorical interpretations of free indirect discourse in particular seem to depend on the thematic and formal set-up of the individual text » (2002 : 80).

Laurence Rosier suit un cours semblable dans *Le discours rapporté* (1999), mais elle y inclut toute reproduction de paroles / pensées. Elle fait l'inventaire des notions et leur histoire en s'appuyant surtout sur des aspects comme la question de fidélité et d'infidélité dans la reproduction, l'effet, la syntaxe, la typographie et **les formes mixtes** comme le « DD avec *que* » et le « DI avec guillemets ». Elle met aussi en question les catégories canoniques puisqu'elles sont basées sur des notions idéalisées qui ne représentent qu'une partie du DR. Contrairement à Fludernik, elle préfère la notion de continuum parce qu'il n'y a pas de catégories fixes. Mais le continuum pose d'autres problèmes, notamment celui du statut de ce qu'elle appelle les formes mixtes : « les cas qui, du point de vue syntaxique et typographique, ne rentrent pas dans les catégories canoniques du *discours rapporté* grammaticalisé, mais qui sémantiquement expriment un rapport à autrui » (1999 : 9). La création de cette catégorie hétérogène est une réaction contre l'évolution qui a fait du DIL une catégorie fourre-tout. La catégorie mixte ne rentre pas dans un endroit fixe dans la hiérarchie puisqu'elle mélange des éléments pris sur toute l'étendue du continuum, mais le travail de Rosier est important parce qu'il montre combien la catégorisation classique est incapable de rendre compte de la réalité linguistique. Mais l'appellation *mixte* pose toujours des problèmes puisqu'elle implique qu'il y ait des formes plus « naturelles ». Il faudra plutôt voir les trois formes canoniques comme des points de départ et de repère qui servent de base pour la discussion. Le travail sur les formes mixtes continue dans le projet *Ci-Dit*, groupe de recherches international et interdisciplinaire qui vise à articuler l'histoire, les théories et les pratiques du DR.

Jusqu'ici **les recherches suédoises** ont été passées sous silence et c'est parce que la discussion, sauf au début du siècle, est restée sur un plan national[21]. Nous voulons pourtant faire le bilan des recherches faites ces derniers cent ans, en choisissant quelques noms prépondérants. Pendant la grande discussion franco-allemande au début du siècle dernier, les chercheurs suédois y prenaient part. La plus grande inspiration venait de Lerch et la plupart des chercheurs discutaient des exemples allemands. Dans cette discussion à grande longévité, la question de terme à employer pour désigner cette forme de DR fut centrale. En général toutes les théories concèdent que le DIL est une forme intermédiaire, mais il y a une différence entre ceux qui le trouvent plus proche du, ou même intégré au DI (Låftman 1918, Herdin 1919 et Låftman 1919, Låftman 1930 et Häggkvist 1935) et ceux qui le trouvent plus proche du DD (Gullberg 1939). Il est intéressant de noter que la plupart des exemples renvoient aux DIL sans ironie, ce qui montre l'influence de Bally, et que plusieurs prétendent même que l'emploi ironique reste minoritaire (Gullberg 1939 :132). Gullberg est intéressant aussi parce qu'il est le seul à dire explicitement que le DIL (qu'il nomme *inlevande framställning*) peut aussi consister en un seul mot ou expression (1939 : 136). Gullberg pense aussi que le flou qui caractérise le DIL est un désavantage (1939 : 137), point de

[21] Pour un excellent survol des études suédoises, nous renvoyons à Liljestrand 1982.

vue un peu surprenant qui fait penser à un structuraliste engagé, mais il est possible qu'il ait le même problème que les autres chercheurs : que les formes et les interprétations du DIL dépendent du matériel employé. La terminologie reste un sujet controversé et toujours contesté, mais la force de l'habitude fait que le terme allemand, *erlebte Rede*, reste.

En Suède, *Romanens formvärld* de Staffan Björck (1953[22]) introduit le DIL à un public plus large. Le livre couvre tous les aspects de la littérature, et, bien sûr, le DIL, qu'il divise en deux : *färgad indirekt framställning* (1970 : 121), qui pourrait être traduit comme « représentation indirecte colorée » (le DI avec contagion stylistique), tandis que les autres exemples sont nommés *erlebte Rede*. Il note que le DIL est parfois proche du DD et parfois du DI et que les guillemets sont fréquents (1970 : 122). Peut-être est-ce une marque de timidité, comme le constate Genette à propos de quelques emplois similaires chez Proust (1972 : 200). Il divise la section sur le discours en langue parlée et langue pensée, mais les formes sont les mêmes, encore que les exemples de la reproduction des pensées soient en minorité. Il faut noter que le DD a un statut plus élevé que les autres DR dans l'analyse, ce qui se voit dans le fait qu'il voit la présence du DIL comme une manière de rendre une conversation qui est trop triviale pour être honorée par l'usage du DD (1970 : 125).

Ce n'est qu'au début des années 80 qu'une étude suédoise est consacrée entièrement au DR, mais certaines notions, comme celle du DD comme l'origine des autres formes du DR, restent. Dans *Tal i prosa*, publié en 1983, Birger Liljestrand fait l'inventaire du DR dans le suédois avec un corpus qui se concentre sur la reproduction de paroles dans la littérature suédoise entre 1800 et 1970. Ses catégories, en partie inspirées par Norman Page (1973 : 35), sont plus détaillées parce qu'il essaie d'inclure les formes mixtes. Il mentionne une autre catégorisation qu'il n'emploie pas, mais qui pose des questions intéressantes, à savoir la relation à la langue parlée. Cette catégorisation (inexistante) se fonderait sur les réactions des lecteurs qui notent plus fortement l'intégration des éléments propres à la langue parlée, que les formes grammaticales de la représentation (1983 : 12–3), c'est-à-dire qu'un mot discursif donne l'impression du direct indépendamment du contexte grammatical dans lequel il se trouve. Le problème est bien sûr la définition des éléments propres à la langue parlée et c'est pour cette raison qu'il ne développe pas cette notion. Il inclut aussi la notion de quantité, notant que le DI peut s'employer en parties plus courtes à cause de la monotonie et que le DD peut s'employer dans des parties plus longues (1983 : 161), constatation qui montre le danger de telles conclusions parce qu'il suffit de considérer les nouvelles dans *Giftas* d'August Strindberg pour voir que le DIL peut aussi s'employer sur des parties presque infinies. Liljestrand range ses exemples en deux catégories principales (DD et DI) avec, au total, neuf sous-catégories. Le DI est divisé en « relation dépendante » (*beroende indirekt anföring*) et en « relation indépendante » (*självständig indirekt anföring, dold anföring*), où le dernier, *dold anföring* (discours caché), est le terme qu'il propose comme terme suédois pour le DIL. La catégorisation est faite à partir de la prépondérance des éléments directs dans la narration (1983 : 10–1). Plus tard, il fait une autre catégorisation du DI (cette fois sans DIL) en trois catégories principales, où la première est le DI classique tandis que

[22] Nous travaillons sur une édition de 1970.

la deuxième montre des DI avec des citations de DD et la troisième le DI qui aboutit en DD (1983 : 136–8), ce qu'Olsen nommerait DI avec contagion stylistique. Liljestrand hésite sur la catégorisation de ce DI qui contient des parties en DD, forme relativement fréquente dans la langue suédoise. Dans une étude de 1987 il décide de mettre ce type d'exemples dans une catégorie spéciale qu'il nomme *fri indirekt anföring / fri att-sats* (discours indirect libre). Pour toutes ses catégories, il part de la forme canonique, motivée par sa constatation que ces formes sont les plus fréquentes (1983 : 10), pour ensuite classifier les exemples selon les emprunts et les citations qu'ils contiennent. Donnons la classification du DIL à titre d'exemple : 1. coloré par la langue parlée phonologiquement, syntaxiquement, morphologiquement et / ou lexicalement avec la possibilité de passages cités, 2. non coloré par la langue parlée et 3. passage au DD coloré par la langue parlée phonologiquement, syntaxiquement, morphologiquement et / ou lexicalement (1983 : 11). Il énumère aussi les critères utiles lors de l'identification du DIL : l'adaptation de la langue à la langue parlée, la possibilité de suppléer un verbe *dicendi*, l'interaction, un DI précédent et un contexte indiquant un acte d'énonciation (1983 : 161). Il complète la liste par la constatation que le DIL peut avoir ou pas un verbe *dicendi*, que le cadre d'énonciation est variable et que le temps verbal suit celui de la relation, pour ne donner que quelques-unes de ses catégorisations qui sont très détaillées, mais qui se superposent parfois.

L'année suivante (1984), et sans connaître le travail de Liljestrand, Staffan Hellberg publie « Satsens subjekt och textens », où il fait l'inventaire des éléments de subjectivité dans le suédois. Il part des recherches de Banfield et de Kuno & Kaburakis (1977), auxquelles il emprunte le terme *empathie* qu'il emploie. Le problème est que l'empathie implique la sympathie, ce qui se montre dans ses exemples où manquent les cas d'ironie. L'article contient un mélange étrange entre point de vue et DIL, qu'il nomme *erlebte rede* [sic] ou un cas spécial d'empathie (1984 : 31), sans qu'il explique en quoi consiste cette spécialité. Les exemples contiennent le texte du narrateur et DR mélangés, ce qui est un peu déroutant. Il est vrai que Hellberg ne veut pas faire de catégorisations strictes, mais parfois il est difficile de voir à quoi il vise. La liste est longue et impressionnante, mais contient des étrangetés comme la constatation que la répétition n'existe pas dans le DIL suédois (1984 : 33), bien qu'il en donne un exemple plus tard (1984 : 48).

Avec cet article sur l'empathie se termine le survol de l'évolution des recherches concernant le DIL et le DR. Nous nous sommes concentrée sur l'évolution conceptuelle afin de pouvoir intégrer autant de points de vues que possible sur ce sujet complexe où des notions héritées de la rhétorique romaine influencent toujours les concepts.

Après avoir considéré toutes les théories discutées ci-dessus, nous pouvons constater que celle de Michel Olsen nous a inspirée plus que les autres. Il est vrai que nous n'emploierons ni le proto-DIL ni le DDL ; le premier puisque nous avons préféré soit interpréter un exemple comme étant du DIL, soit l'exclure, tandis que le deuxième, DDL, a été exclu parce qu'il est plus proche du DD, de même qu'il est fortement lié à la typographie, ce qui nous pose des problèmes puisque nous ne pouvons pas vérifier si cette forme se trouve déjà dans les manuscrits ou s'il s'agit de fautes ou d'ajouts faits par la maison d'édition. D'autres notions, notamment la *contagion stylistique* et le *discours rhétorique*,

seront par contre employées. Il est vrai que le *discours rhétorique* n'appartient point au DIL ; or son traitement dans la traduction devrait ressembler à celui du DIL, de sorte qu'il permet d'observer le traitement des questions et des exclamations en biais. En plus, il y a certains exemples où la limite entre les deux est floue, comme dans (2) où l'on peut voir soit un commentaire du narrateur, soit une typification contenant la réaction des autres.

(2a) – Skogen måste gallras, om den skall bli mogen ! Så säger åtminstone den rationelle lanthushållaren ; jag vet *inte* [it], jag.
Och när Carlsson inte visste det, hur skulle då de kunna veta det ! (*Hemsöborna* 171)

(2b) Il faut éclaircir la forêt, si l'on veut que les arbres grandissent. C'est au moins ce que disent les fermiers progressistes du continent. Je ne sais pas, moi !
Et, puisque Carlsson ne savait pas, qui l'eût su ? (*Gens de* 137)

Après avoir fait ce survol de l'histoire du DR et du DIL, suivi par quelques commentaires sur la terminologie et le cadre théorique, il est nécessaire d'examiner de plus près la forme et l'analyse du DIL, à l'aide des théories et des notions discutées ci-dessus.

2.2 Description et analyse du DIL

Vu le problème avec le DD et le DI classiques versus la mixité, l'on peut se demander si le DIL (et le DDL) n'est pas une catégorie *ad hoc* qui ne sert qu'à sauver la première dichotomie. La réfutation du terme (et du phénomène) pourrait être soutenue à un certain degré dans le domaine syntaxique puisque le DIL ne contient pas d'éléments qui lui soient propres. Or, une telle conclusion ne pourrait jamais être maintenue en face de l'application en contexte où l'effet produit est bien spécifique de sorte que la catégorisation a bien une raison d'être.

Avant de commencer cette description du DIL, attardons-nous sur **le terme** lui-même, sujet de grands débats et indicateur des propriétés qui lui sont attribuées. Liljestrand a fait une évaluation des termes employés pour désigner le phénomène (1983 : 153–4 et 262–3), et note qu'il y a souvent des désignations comme *libre* et *indirect* tandis que d'autres se concentrent plutôt sur l'aspect grammatical avec des références à l'usage de l'imparfait, l'absence de conjonctions et les types de phrases. D'autres soulignent le problème d'identification avec des termes comme *couvert*, *caché* et *indécis*. Les différences entre discours et style ont déjà été commentées. En français et en anglais – qui n'a fait que traduire l'expression française (*free indirect discourse*) – les termes sont bien établis, encore que tout le monde ne partage pas cet avis et qu'il existe une pléthore de termes alternatifs. Le suédois reste curieusement indécis. Nos expériences personnelles montrent que le terme *erlebte Rede* semble être le plus connu, mais d'autres comme *beslöjad* ou *täckt anföring* (Svanberg 1966 et Cassirer 1979), *färgad indirekt framställning*, qui semble être du DI avec contagion stylistique, *erlebte Rede* (Björck 1970) ou *dold anföring* (Liljestrand 1983) foisonnent. Hellberg (1984) se contente de nommer quelques termes, sans choisir. Puisque nous écrivons en français, nous n'avons pas à choisir entre ces termes ; pourtant, il est intéressant de noter que les Allemands et les Suédois ont plusieurs termes tandis que le français reste sur un,

le premier en date à avoir été proposé[23]. Le terme de Bally, *style indirect libre*, est syntaxiquement motivé en ce que le mot *libre* sert à montrer le manque de subordination (l'énoncé est libre d'exister sans être introduit par *que*), caractéristique du DIL français (bien qu'il y ait des exceptions), mais moins que l'anglais ou le suédois, pour ne donner que deux exemples. Le terme *indirect* sert à montrer que le DI et le DIL partagent les mêmes formes des temps verbaux et des pronoms personnels, chose qui est vraie dans la majorité des cas, mais pas dans tous. Il s'avère donc qu'une terminologie basée sur la syntaxe ne peut couvrir toutes les occurrences. Le terme peut aussi être interprété plus largement, ce que fait Pascal avec sa constatation que la liberté existe dans l'ordre des mots, dans la relation entre le narrateur et les paroles et entre les temps des verbes (1977 : 31). Les termes qui focalisent uniquement l'effet, comme le fait l'allemand, ne peuvent être appliqués à la totalité des exemples ; le DIL employé ironiquement est bien loin du DIL sympathique. Étant donné ces problèmes, le terme français n'est ni plus mauvais ni meilleur que les autres suggestions ; il a le grand avantage d'être connu, et c'est pourquoi il est employé dans ce travail.

La discussion sur le DIL contient un imbroglio, à savoir la **non-transformabilité** des DR face à la nécessité de les relier l'un à l'autre. Les formes du DR se rapportent différemment à la « réalité », qu'elle soit réelle ou fictive, en ce que le DD est censé être le plus fidèle et le DIL un amalgame. Liljestrand note pour le DIL que les auteurs ne s'imaginent pas les paroles en DD avant de les traduire en DIL (1983 : 154). Pour discuter les composants, cette reconstruction peut pourtant être utile. La notion d'un énoncé original et théorique plane donc toujours sur les descriptions. Il suffit de s'apporter aux analyses de Fludernik (2002) où elle consacre un chapitre entier (numéro 8) à montrer l'impossibilité de reconstruire l'énoncé original. Or, en même temps, elle construit son inventaire sur des changements faits à partir du direct, par exemple les pronoms, pour lesquels elle donne d'abord le pronom que l'on trouverait dans le DD pour ensuite montrer ce qu'il devient dans le DIL. Cette démarche *ad hoc* semble être justifiée et sera employée dans la suite malgré les impossibilités sous-jacentes.

L'évolution des recherches a créé une foule de **mythes** qui ont eu plus ou moins de longévité. Carl Vetters (1994) réfute la majorité des mythes en constatant que le DIL existe bien dans la langue parlée, qu'il se trouve dans des romans à la première personne[24], qu'il se trouve dans des dialogues, que la deuxième personne peut en faire partie, qu'il y a bien présence des voix, que toute langue n'appartenant pas au narrateur n'est pas automatiquement du DIL, que tous les italiques ne sont pas des DIL, que l'emploi des déictiques référant au présent dans une narration au passé n'est pas toujours marque du DIL, que le plus-que-parfait dans des propositions principales n'est pas toujours une indication du DIL, que des questions et des doutes peuvent aussi venir du

[23] Il y a quelques listes avec termes employés dans plusieurs langues ; nous renvoyons à Steinberg 1971, Liljestrand 1983 et Vetters 1994.

[24] La ténacité de l'idée que le DIL soit impossible à la première personne, se voit dans les nombreuses citations contenant la formule « les paroles d'autrui », dans la discussion sur les recherches antérieures (2.1). Marnette note que le terme *autrui* n'est pas exact puisqu'il ne couvre pas les cas où le discours peut être celui « du *je*, passé ou virtuel » (2002 : 18, c'est elle qui souligne). Son commentaire est correct si l'on interprète la formule textuellement ; or il serait possible d'y voir la différentiation entre l'énonciateur rapporté et rapportant.

narrateur, que des points d'exclamation peuvent faire partie du discours du narrateur, que les temps verbaux peuvent être irréguliers même en dehors du DIL et que le passé simple peut se trouver dans un DIL[25]. Il démontre donc que les critères formels ne sont pas universels et que les limites entre le DIL et les autres parties du texte sont bien flottantes. Il remarque pourtant que « les mythes » sont applicables dans la plupart des cas et que les exemples déviants sont peu nombreux, mais également importants (1994 : 222).

Les formes du DIL varient selon les genres et les modes de reproduction ; une difficulté générale est cependant celle de la délimitation puisqu'un des effets du DIL est de permettre des glissements entre les registres, problème qui nous suivra tout au long de nos recherches, de sorte que nous ne donnerons pas de définition précise de la forme. Une des difficultés du DIL est qu'il ne contient pas d'éléments propres, et que tout l'effet reste dans la combinaison de plusieurs éléments. Cela fait qu'il n'y a pas de marques du DIL, seulement des indices, ce qui a des conséquences pour la définition du terme. Svanberg note que des définitions délimitées sont bien éloignées du phénomène dans ce cas (1966 : 152). Une opinion radicale est que le DIL « est repérable syntaxiquement au prix de sa propre disparition » (Rosier 1999 : 263), interprétation qui implique que le DIL n'existe que quand il n'existe pas, conclusion que Rosier n'accepte pas complètement. Dans plusieurs grammaires et traités stylistiques, on trouve des définitions qui peuvent être résumés en ceci : Le DIL se place quelque part entre DD et DI parce qu'il peut combiner presque à l'infini leurs traits. Il prend les pronoms et les temps verbaux du DI et les combine avec l'expressivité, le vocabulaire, les éléments déictiques et la liberté relative dans les constructions de phrases du DD. Cette définition décrit parfaitement le DIL canonique ou classique, mais ne couvre pas tous les exemples. Souvent, ces théories se fondent sur la notion de transformation entre les trois modes. Il s'avère donc que les grammaires ne rendent pas compte de toute la complexité du DIL. Puisqu'il est impossible de partir des grammaires pour une description du DIL, nous avons décidé de suivre quelques axes de recherches structurées pour clarifier la discussion ; or le lecteur doit toujours garder en mémoire la simplification nécessaire dans de telles discussions.

Une première dichotomie est celle entre **littérature** et **linguistique**, qui, dans leurs extrêmes, considèrent le phénomène de deux manières différentes. Nous passerons assez vite sur la première pour nous concentrer sur la dernière. L'analyse littéraire se concentre surtout sur l'effet stylistique (qui, bien sûr, s'appuie sur l'analyse syntaxique que nous traiterons avec la linguistique). Le DIL peut être employé d'une manière assez neutre pour varier l'expression, usage exploré par Marguerite Lips en 1926. Plusieurs chercheurs ont essayé de trouver l'effet du DIL, mais leurs résultats dépendent toujours de leur matériel et les conclusions ne peuvent concerner que le corpus spécifique, de sorte que des généralisations sont impossibles. LaCapra, par exemple, trouve que le DIL existe dans la littérature où l'auteur connaît bien les problèmes de la société, sans pourtant pouvoir présenter d'alternatives viables (1982 : 140), analyse qui n'est

[25] L'exemple que donne Vetters est réfuté par Vuillaume 1998, qui ne permet le passé simple en DIL que quand il fait partie de l'énonciation rapportée. Il construit l'exemple suivant où l'énonciateur parodie l'usage du passé simple : « Pierre m'a conté sa carrière universitaire. Il fut étudiant à la Sorbonne où, au bout de douze ans, il obtint brillamment une licence ès Lettres. » (1998 : 199).

applicable qu'à une minorité d'exemples. Il en est de même pour la lecture foucaldienne du phénomène faite par John Bender (1987). D'après Genette (1972) la question « qui parle ? » acquiert de plus en plus d'attention, notamment avec le DIL où l'attribution reste indécise. Pascal (1977) emploie « voix double » pour montrer que celles de l'auteur et des personnages sont mélangées. Ceci fut contesté par Banfield (1982), qui essaya de montrer qu'une phrase ne peut contenir qu'un seul point de vue, mais ses arguments ont facilement été réfutés par Ducrot (1980 et 1984) dans sa théorie polyphonique. Une autre différence entre l'analyse littéraire et l'analyse linguistique est celle entre la reproduction de paroles et de pensées, où la linguistique ne voit pas de différence, alors que la littérature le fait. Selon Dorrit Cohn (1978), les différences sont si grandes que la reproduction de pensées a besoin d'autres catégories, qu'elle développe dans *Transparent Minds* (voir 2.1). Sophie Marnette note que le mot *parole* est souvent employé comme terme générique, au lieu de *discours*, ce qui montre le peu d'attention que reçoit la reproduction de pensées (2002 : 9).

Passons maintenant à l'analyse « linguistique », qui prend bien en compte les notions mentionnées ci-dessus. Une notion qui plane sur tous les exemples est celle de typification, c'est-à-dire que chaque DR a été adapté à l'écrit et à certaines normes d'écriture. Cette typification peut être plus ou moins apparente ; dans le dernier cas un effet d'ironie est souvent obtenu. Cette typification peut aussi se montrer dans des condensations de discours, soit les paroles / pensées d'une personne ou de plusieurs, une sorte de *vox communis*. Il faut aussi ajouter qu'il peut s'agir de discours hypothétiques ; un caractère ou un narrateur qui s'imagine des paroles / pensées, ou le narrateur qui impute des paroles aux personnages quand en « réalité » ils n'ont rien dit. Les paroles peuvent aussi apparaître dans un contexte futur (elle dira…) ou négatif (elle n'a pas dit…) (Fludernik 2002 : 398 sqq. et Rosier 1999 : 238 sqq.). Ces remarques démontrent encore une fois l'impossibilité de rétablir « l'énoncé original ».

La faute classique des grammaires est d'oublier l'importance du contexte (*cf.* Le Goffic 1993 : 270–71), notion fondamentale lors de l'analyse puisque le DIL ne contient pas de marques qui lui soient propres. La notion de contexte peut être comprise de façon différente selon les textes. Il y a une sorte de contexte global lié à la logique du texte, qui à son tour est dépendant du genre, du mode de narration, du rôle du narrateur, du monde fictionnel (l'interprétation d'un conte de fées est bien différente de celle d'un roman réaliste), etc. L'indication peut se trouver quelques pages ou même chapitres, plus loin (ou auparavant), de sorte que certains DIL ne sont repérables que lors de la deuxième lecture. Michel Olsen nomme ces exemples *proto-DIL* puisqu'ils « se [signalent] par une indécidabilité locale. Il ne s'agit pas d'une indécidabilité dans un sens strict : il peut y avoir des indices qui font pencher la balance soit vers un personnage, soit vers l'auteur » (2002b : 43). Jørgensen nomme le même phénomène *DIL embryonnaire* et le définit comme « un discours indirect libre qui n'est qu'en germe » (2002b : 152) et elle définit la différence entre celui-ci et le DIL propre comme la distinction entre la conscience réflexive et la conscience préréflexive (2002b : 175). Il y a aussi le co-texte que l'on peut nommer indices extérieurs du DIL, constitué par des verbes dénotant un acte langagier ou mental (préposé ou postposé), des SN désignant l'acte de parler ou des gestes montrant l'acte de

parler plus ou moins explicitement, bref : tout sauf une construction où le DIL est l'objet direct d'un verbe indiquant l'énonciation.

Nous arrivons maintenant aux **indices internes** que sont la grammaire, la syntaxe (que nous traiterons ensemble), le vocabulaire et la typographie. En ce qui concerne la syntaxe, l'élément le plus caractéristique est que les temps verbaux et les pronoms personnels suivent les formes de la narration / relation, tandis que les éléments expressifs et les marques déictiques, et parfois l'ordre des mots, restent ceux du DD. Parmi les pronoms, ceux dépourvus d'antécédent textuel indiquent que la source est autre que le narrateur ; il en est de même pour des SN remplaçant des pronoms. Normalement les derniers sont remplacés par des pronoms, mais parfois ils gardent la focalisation « originale » ; or cet usage est aussi possible dans la contagion stylistique dans le texte du narrateur. Des irrégularités comme répétitions, hésitations et phrases incomplètes, ce que Rosier nomme discordanciels (1999 : 152), peuvent aussi faire partie du DIL. Les combinaisons sont arbitraires et aucun des éléments n'est obligatoire, de sorte que le contexte reste un élément primordial. Il y a aussi la possibilité d'incises, catégorie longtemps contestée puisque censée trop proche du DD[26], et qui est à cheval sur les indices extérieurs et les indices intérieurs. Des connecteurs comme *mais, donc, d'ailleurs*, etc. et les négations sont polyphoniques et peuvent intégrer deux points de vue dans une phrase, ce qui peut être employé pour marquer le DIL. Un exemple souvent employé est « Ce mur n'est pas blanc », constatation impliquant que quelqu'un l'a trouvé blanc. Le terme *point de vue* (pdv) se trouve souvent employé de différentes manières[27]. Nous suivons Norén (2002), qui pense que la notion d'énonciateur ne doit pas faire partie de la définition puisque le terme lui-même implique que quelqu'un voit. Dans une analyse littéraire, il vaut mieux repérer les différents points de vue et les attribuer soit au personnage soit au narrateur, tandis que dans la linguistique il faut repérer les divers points de vue en désignant celui pris en charge par l'énonciateur.

L'évaluation du vocabulaire fait aussi partie de l'analyse, mais l'écart entre la langue du narrateur et celle du personnage varie. Le DIL peut contenir une langue complètement conforme à celle du narrateur, mais aussi de longs passages de contagion stylistique. Souvent le décalage entre la langue du narrateur et celle du personnage est le seul indice, mais il ne peut jamais être analysé hors contexte puisque le narrateur peut emprunter des expressions aux personnages sans qu'il y ait de DIL. Un cas limite est le discours indirect mimétique (DIM), que nous préférons interpréter soit comme un DI avec contagion stylistique, où la phrase subordonnée contient des éléments proches du DD, soit comme un DIL avec une subordination. Pour nous, la limite entre les deux se fait à partir de l'effet obtenu dans le texte. Les éléments « pris » dans le DD peuvent être marqués typographiquement, comme dans (3), mais souvent l'ordre des mots, le vocabulaire ou la focalisation, comme dans (4), montrent le mélange entre les niveaux dans l'énonciation. L'exemple (3) contient une contagion stylistique, tandis que (4), la fin de la première phrase, est un DIL.

[26] Longtemps, les exemples contenant une incise étaient exclus du DIL puisqu'ils étaient « impurs », mais au fur et à mesure que la notion de mixité s'est développée, ces exemples ont été admis dans le DIL (Rosier 1999).

[27] *Cf.* Norén « Remarques sur la notion de point de vue » (2002) pour un bref inventaire de l'histoire et de l'application de la notion.

(3a) Med flyttfåglarne kommo också sommargästerna, och professorn nickade i god mening som i fjor och tyckte att allt var « skön » som förut, i synnerhet att det skulle hållas bröllop. (*Hemsöborna* 5:124)

(3b) Les oiseaux migrateurs et les locataires de l'été revinrent en même temps. Le professeur opinait du bonnet, comme l'an passé, trouvant que tout était « schön », surtout en raison du prochain mariage. (*Gens de* 100)

(4a) Sedan allt var översett och befunnet i lägervall, förklarade Carlsson, att här inte var annat att göra än att komma med kniven.
– Sex kor som mjölkar är mer än tolv som svälta! (*Hemsöborna* 2:32)[28]

La typographie reste proche de celle du DD puisque le DIL admet les points d'exclamation et d'interrogation, aussi bien que les italiques (qui pourtant donnent un effet d'éloignement et de marquage) et les tirets.

Quelques DIL sont plus proches du DD, syntaxiquement et stylistiquement (typification minimalisée, éléments expressifs, concordance ou dissonance et subjectivité) et d'autres plus proches du DI (typification plus ou moins prononcée, des éléments plus proches de la narration et un contenu discordant, concordant, sympathique ou ironique), mais n'oublions pas que toutes les combinaisons de ces deux extrêmes sont possibles.

Pour conclure, nous avons regroupé les indices majeurs qui seront analysés plus profondément dans la suite.

Indices d'ouverture et de clôture / indices extérieurs

- Alinéa
- Changement entre les formes du DR (DI en DIL, DD en DIL, etc.)
- Verbe ou SN qui dénote un acte langagier ou mental
- Gestes et situations qui dénotent un acte langagier ou mental
- Connecteurs (*mais*, *puisque*, *car*, etc.)
- Incises

Indices intérieurs

- Pronoms personnels sans antécédent textuel
- Pronoms personnels alignés sur ceux du narrateur
- SN remplaçant pronoms et noms propres
- Pronoms où un SN aurait été possible
- Temps verbaux
- Adverbes de temps et de lieu
- Typographie (point d'exclamation, point d'interrogation, tiret, etc.)
- Discordanciels (hésitations, éléments expressifs, etc.)
- Ordre des mots
- Connecteurs (*mais*, *donc*, *puisque*, etc.)
- Contagion stylistique

[28] Les traductions optent pour d'autres solutions :
Ayant constaté l'abandon et le délabrement partout où il était passé, Carlsson déclara que le seul moyen d'en sortir était de trancher dans le vif.
– Six vaches à lait valent mieux que douze vaches affamées, dit-il. (*Les gens de Hemsö* 27)
Carlsson déclara qu'il fallait trancher dans le vif. Six vaches donnant du lait valent mieux que douze qui meurent de faim. (*Dans les îles* 36)

L'intégralité des notions examinées ci-dessus a été considérée lors du dépouillement (décrit au 3.1.5), tandis qu'une autre démarche a été choisie pour l'analyse ; dans un premier temps, seuls les indices intérieurs seront analysés, afin d'élucider comment ils sont traités dans les traductions. Certains indices ne peuvent pas être analysés hors contexte, comme par exemple l'alternance entre les pronoms personnels et les noms propres. Nous considérerons donc : les pronoms, les SN remplaçant un pronom ou un SN focalisé, les incises, les temps verbaux, la deixis (les adverbes), la typographie, la contagion stylistique (les niveaux lexicaux du point de vue de la focalisation) et les discordanciels comme les hésitations, les répétitions et les particules énonciatives (PEN). Les DIL que nous avons choisis pour l'analyse sont ceux que nous voyons comme un DIL. Le choix est donc subjectif, mais nous avons été aussi conséquente que possible dans nos choix. L'analyse se fonde donc sur notre conception assez large du DIL (par exemple, nous permettons la subordination dans quelques cas).

2.3 Recherches antérieures sur la traduction du DIL

Encore plus jeune que l'étude du DIL est celle de sa traduction. Principalement, les travaux se placent dans le domaine de la traductologie et dans celui de la linguistique contrastive (la différence entre ces deux disciplines sera discutée dans 3.3).

Dans la traductologie, le DIL est souvent considéré comme un trait stylistique ayant la possibilité d'influencer aussi la structure syntaxique des propositions. Un exemple est la méthode que propose Lambert pour la description des traductions (1995, cité par Gullin 1998). Parmi les quatre niveaux qu'il emploie, il y en a un où l'étude de la structure narrative, le lexique, mais aussi le DR, est au centre (1998 : 267). Ingo préfère mettre l'étude des discours rapportés dans l'analyse stylistique (1991 : 156), sans pourtant l'exclure de l'analyse syntaxique. Le problème de ces méthodes est pourtant qu'elles n'indiquent pas la manière dont le DIL (et le DR) doit être évalué. Pour contourner le problème, il est possible d'aborder le sujet sous un autre angle, notamment celui de l'effet du DIL.

Un des traits principaux du DIL est l'indécidabilité, notion qui pose toujours des problèmes lors de la traduction : « when the whole point of the text is to provide an example of ambiguity […] then translation is virtually impossible » (Catford 1969 : 95). Cette remarque couvre un grand nombre de problèmes que pose la traduction, y compris la traduction du DIL. Un bon exemple est donné par les différences entre les systèmes verbaux. En suédois, le *preteritum* peut être employé dans le DIL, mais aussi dans le texte du narrateur, ce qui a pour résultat des cas où il est impossible de catégoriser le passage : celui-ci peut être le DIL ou le texte du narrateur quand les indications contextuelles ne permettent pas de décider. En français, les différences entre le passé simple et l'imparfait forcent le traducteur à décider à qui attribuer le passage. Ce problème peut pourtant être résolu, dans certains contextes, par la flexibilité du DIL. Le DIL reste un DIL indépendamment des indices employés pour le créer, fait que Fludernik commente de la manière suivante : « It may, however, be doubted whether the

form of free indirect discourse is all that important […] What one might instead consider to be of primary importance is of course the *functions* or the *purposes* of free indirect discourse in a specific text or in a specific passage (2002: 79, c'est elle qui souligne). Cette constatation donne donc presque libre cours aux traducteurs pourvu qu'ils gardent la fonction d'un certain passage.

Selon une théorie proposée par Folkart (1991), développée par Taivalkoski-Shilov (2003), l'acte de traduire influence le DR parce que la traduction peut être interprétée comme une sorte de DR. Dans *Le Conflit des énonciations* (1991), Barbara Folkart constate qu'il y a une homogénéisation des DR dans la traduction. Selon elle, ce fait est le résultat de la traduction, car le traducteur y laisse la marque de sa propre voix. Cette nouvelle voix expliquerait pourquoi les autres formes de DR doivent se simplifier : c'est nécessaire, car il n'y a pas un nombre illimité de niveaux dans un texte. Pour comprendre comment elle conçoit cette voix, il faut d'abord connaître sa définition du traducteur et de la fidélité dans la traduction. Contrairement aux autres chercheurs dans le domaine de la traductologie, par exemple comme Gullin (1998), Folkart souligne que « c'est uniquement comme actant énonciatif, comme position dans l'espace sociotemporel, que le sujet traducteur nous intéresse » (1991 : 385). Il ne s'agit donc nullement d'une compréhension du projet personnel d'un traducteur, mais d'un rôle dans le texte traduit. En plus, elle critique la définition traditionnelle de la fidélité. Selon elle – et selon nous – le traducteur ne peut pas rester fidèle à un absolu ; il ne peut rendre que l'idée qu'il se fait du texte (1991 : 374). Il faut donc faire la différence entre le rôle du traducteur dans le texte, et l'influence que la personne a sur ce texte : l'analyse des DR dit autant sur l'objet que sur l'observateur (1991 : 376) car le traducteur ne peut rendre que ce qu'il a reçu (1991 : 394). Il n'y a donc rien d'objectif dans la traduction : « Le sujet ré-énonciateur *rend sien* lors de la réception et y *met du sien* lors de la remédiation » (1991 : 398, c'est elle qui souligne). Folkart souligne pourtant que le traducteur n'est aucunement à l'abri d'influences externes : les normes le guident aussi (1991 : 398). Il est pourtant intéressant de constater une contradiction dans le raisonnement. Selon Folkart, la traduction est donc quelque chose de subjectif, ce qui est difficile à comprendre si l'on considère le fait qu'elle fonde sa conception du DR sur la fidélité (l'objectivité) : le DD est fidèle et le DI moins fidèle[29].

Ce qui nous intéresse est pourtant le point central dans sa discussion : la relation entre les voix dans le DR et l'influence qu'exerce sur elles le traducteur. D'abord, sa conception des formes du DR est non-syntaxique : elle préfère les décrire par les voix qui s'y trouvent. Le DI est une voix, le DD deux tandis que le DIL est un mélange de voix. La traduction devient donc une forme de DR car le traducteur y laisse la trace de sa voix. Folkart essaie même de trouver à quel type de DR cette voix ressemblerait. Elle arrive à la conclusion qu'elle est *sui generis*, désigné par le terme *discours direct traductionnel* (1991 : 265) : quelque chose comme deux voix juxtaposées. Il est donc possible de dire qu'il ne s'agit pas exactement de traduction, mais plutôt d'une ré-énonciation ou bien d'une

[29] Elle fait une remarque intéressante sur l'emploi des DR : si la langue de ce que le narrateur veut rapporter est proche de sa propre langue, il peut employer le DI, tandis que le DD est employé dans les cas où il y a une déviance (1991 : 231). Le choix du DR renseigne donc autant sur l'attitude de l'énonciateur rapporteur que sur l'objet rapporté (1991 : 380).

transformation (1991 : 363) qui conserve un noyau d'invariance (1991 : 216). La traduction ne peut donc pas devenir exactement ce qu'était l'original, tout comme les DR se transforment quand ils sont changés d'un type à un autre (1991 : 364). Une autre similitude entre la traduction et les DR est l'irréversibilité : de même qu'il est impossible de récupérer le texte original à partir d'une traduction, il est impossible de reconstruire le DD à partir du DI ou à partir du DIL. Ceci montre donc qu'il s'agit de transformations et non pas de réduplications (1991 : 361). Il y a donc de nombreuses similarités entre la traduction et le DR ; en fait, la seule grande différence semble être que l'une est interlingue tandis que l'autre est intralingue (1991 : 216).

La discussion que tient Folkart étant purement théorique, il faut consulter Taivalkoski-Shilov (2003) pour une application pratique. Le but de ses recherches est d'étudier la traduction du DR de l'anglais en français dans les romans de Fielding traduits au cours du XVIII^{e} siècle. Son hypothèse, qu'elle réussit à démontrer, est que la standardisation croissante des traductions est la raison pour laquelle les DR mixtes deviennent plus canoniques dans la traduction. Taivalkoski-Shilov trouve que l'avantage de la théorie de Folkart est qu'il est possible de se débarrasser de la notion d'équivalence, toujours aussi difficile à cerner puisqu'elle change selon les époques. Selon elle, le fait que la traduction est un discours rapporté explique aussi plusieurs changements courants dans la traduction, notamment la mise en abyme du DR : « cela explique pourquoi il y a souvent, d'une part, davantage de voix (celle du traducteur), et d'autre part moins de voix (de mixité ou de polyphonie) dans les traductions » (2003 : 46). Selon elle, il y a un certain nombre de facteurs influençant la traduction du DR :

- Différences structurales entre les langues (notamment la dissymétrie des systèmes aspectuo-temporels).
- La présence de formes mixtes dans la langue cible. L'absence de telles formes expliquerait le glissement ou l'omission.
- La condition de travail du traducteur : il se peut qu'elle ne permette pas une traduction aussi détaillée.
- L'omission des formes mixtes peut faire partie de la stratégie globale du traducteur.
- La simplification de la structure énonciative peut être le résultat du travail herméneutique des traducteurs : souvent le texte traduit est moins ambigu que l'original, ce qui se reflète entre autre dans le DR.
- Le traducteur peut se sentir mal à l'aise devant la mixité, ce qui explique l'omission.
- Le glissement peut être une lutte entre la voix de l'auteur et celle d'un traducteur qui, voulant devenir écrivain, s'impose (2003 : 52–7).

Les résultats qu'obtient Taivalkoski-Shilov montrent que les transformations dans le DR dépendent de différences structurales, des normes, des cultures réceptrices et de la psychologie des traducteurs. Olsen (2002b) n'est pas complètement d'accord sur les conclusions qu'elle tire. Selon lui, les différences structurales sont moins importantes que les différences culturelles. Il mentionne

la tradition littéraire, surtout l'idéal du « cloisonnement des énoncés », comme un facteur important pour l'évolution des formes du DR (2002b : 115–6).

Tous ne sont pas aussi sceptiques envers l'influence de la structure langagière sur la traduction, ce qui ressort de quelques études contrastives sur le sujet. Dans sa comparaison entre l'anglais et le français, Guillemin-Flescher (1993) a pour but de trouver des différences et des similarités structurales entre les langues. Le DIL, auquel elle consacre un chapitre, n'est donc qu'un des éléments à étudier pour arriver à une plus grande compréhension des structures langagières. Elle, comme tant d'autres, trouve que la différence entre le DIL et un commentaire est difficile à maintenir dans la traduction : le traducteur doit souvent choisir entre les deux (1993 : 438). Elle constate aussi que les verbes d'assertion (incises, verbes introducteurs) sont souvent omis dans les traductions françaises. Tout en commentant le fait qu'un type de DR peut être changé en un autre, elle avoue l'incapacité de la linguistique contrastive à définir les facteurs qui gouvernent le choix (1993 : 439). L'incapacité de répertorier tous les facteurs ne l'empêche aucunement de constater une différence fondamentale dans l'emploi du DR dans les deux langues : en anglais, le mode de narration et les différentes formes du DR peuvent varier à l'intérieur d'une phrase tandis que ceci est moins fréquent en français. Les niveaux énonciatifs ne se mélangent pas aussi facilement en français qu'en anglais.

Poncharal s'est inspirée des recherches de Guillemin-Flescher pour *La Représentation de paroles au discours indirect libre en anglais et en français* de 2003, livre auquel nous aurons l'occasion de nous référer tout au long de l'analyse. Là où Guillemin-Flescher se contente d'une perspective structuraliste, Poncharal introduit un dialogue entre la linguistique et l'analyse textuelle, tout en gardant la même théorie de base qu'elle, à savoir la théorie des opérations énonciatives de Culioli. Contrairement aux études présentées jusqu'ici, Poncharal travaille sur un corpus varié diachroniquement aussi bien que synchroniquement. Il constate dans la conclusion que la différence entre les langues consiste en un privilège accordé à l'énonciateur rapporteur dans la construction de la référence en français (2003 : 186, Poncharal emploie le terme *énonciateur original*). Tout comme Guillemin-Flescher, il voit la différence entre le commentaire et le constat comme le résultat des différences dans les structures temporelles. L'anglais est plus souple en ce qu'il peut intégrer plusieurs formes de discours dans un continuum tandis que le français doit faire une rupture, ce qui à pour résultat une séparation plus nette entre les niveaux de l'énoncé. Guillemin-Flescher et Poncharal arrivent donc à la même conclusion.

Comme dernier point dans ce survol, nous avons mis les commentaires que font deux traducteurs sur le DIL. Le premier, le traducteur japonais Shiguéhiko Hasumi, commente les grandes difficultés qu'il y a à traduire ce genre de représentation dans une langue contenant tant de différences structurales. Il fait pourtant un commentaire général sur l'impression qu'un traducteur peut avoir du DIL : il se sent « mal à l'aise devant le phénomène de l'indécidable » (Perruchot 1975 : 285), ce qui montre combien la conception que le traducteur se fait du DIL influence le résultat final. Gallagher, auteur d'un article intitulé « Le Discours indirect libre vu par le traducteur » (2001), étudie la traduction du DIL latin, français, allemand et anglais. Dans la section sur le DIL français, il montre les deux extrêmes du DIL : il est possible de trouver des auteurs français qui mélangent les DR d'une manière considérée comme impossible en français

(2001 : 216), fait indiquant que ce sont les normes et les traductions qui imposent des restrictions sur l'emploi. À l'autre extrême se trouvent des chercheurs comme Cohen-Steiner et Soulas qui exigent qu'on évite « en français de mêler au sein de la même phrase relation dans le style direct et relation dans le style indirect » (cité par Gallagher 2001 : 216, note 18). Étant donné le fait qu'il est plus facile d'avoir recours aux formes innovatrices dans un original que dans une traduction, il faut probablement s'attendre à trouver des formes plus « traditionnelles » dans les traductions. Finalement, Gallagher constate que la traduction du DIL se complique du fait que les marques d'oralité se traduisent difficilement, mais aussi du fait que les zones dans lesquelles les DR s'emploient ne coïncident pas. Par contre, il n'est pas d'accord sur les conclusions que tire Guillemin-Flescher. Quand elle explique l'omission des verbes assertifs par des différences structurales, il préfère l'expliquer par une stratégie employée par les traducteurs.

Il s'avère donc qu'il y a plusieurs manières d'expliquer les transformations que subissent les formes du DIL lors de la traduction. Nous essayerons de développer ces observations dans notre analyse qui sera faite sur la base du corpus que nous présentons dans le chapitre suivant.

3 Le corpus et la méthode

Pour l'analyse des traductions du DIL, il a fallu établir un corpus bilingue. Puisque le DIL se trouve dans chaque genre, les exemples auraient pu être pris un peu partout ; or, pour trouver des traductions qui se prêtaient au genre d'analyse dont il était question, il fallait prendre des exemples littéraires. Deux critères ont guidé notre travail : la disponibilité des traductions et les structures narratives. Les romans dont nous nous servons ont été publiés entre 1880 et 1920 (avec quelques exceptions). Nous avons voulu avoir des romans présentant une structure narrative relativement pareille pour ne pas avoir à considérer un trop grand nombre de formes de DR. De ce fait, nous avons évité les « romans modernes » qui traitent le DR de manière différente. Aussi, nous n'avons pas voulu faire une étude du DIL à travers le temps ; par contre, il a été intéressant de voir, pour une époque précise, comment le DIL en français et en suédois est présenté et employé.

Nous avons choisi d'établir deux corpus : un avec des originaux suédois et leurs traductions françaises, et un avec des originaux français et leurs traductions suédoises. C'est le premier des deux corpus qui est le principal (et le plus large avec quelque mille exemples). Le corpus français-suédois (avec seulement un peu plus de 300 exemples) sert principalement de contrôle. Dans ce chapitre nous présenterons les deux corpus, ainsi que la méthode que nous emploierons pour les étudier.

3.1 Le corpus suédois-français

Le choix du corpus suédois-français est tombé sur quatre auteurs actifs à peu près simultanément : August Strindberg, Selma Lagerlöf, Hjalmar Söderberg et Hjalmar Bergman. Presque la totalité des romans des deux premiers ont été traduits. Ballu (2001 et 2004) les note parmi les auteurs dont la popularité ne cesse en France, tandis que les autres sont moins connus. Ils ont été ajoutés pour élargir le matériel du point de vue stylistique. Pour homogénéiser et limiter, seuls des romans et des nouvelles en prose ont été employés. Pour faciliter le dépouillement, seuls les traductions répertoriées dans *Libris*, le catalogue de toutes les bibliothèques publiques en Suède, ont été employées[30]. Parmi celles-ci, la totalité des traductions de Söderberg et de Bergman a été employée, quasiment la totalité des traductions de Strindberg, mais seulement une majorité des romans de Lagerlöf, limitation due au manque de temps[31]. Les quelques romans que Strindberg a écrits en français, ainsi que leurs traductions suédoises, ont aussi été employés pour vérifier quelques faits. Au total, nous avons répertorié quelque mille exemples. Puisque l'analyse se fera à partir des exemples et sans vue d'ensemble des romans, une présentation initiale des traductions est à sa place. Nous aurons recours, dans cette thèse, au terme *traduction double* pour parler des cas où il y a deux traductions d'un roman suédois.

3.1.1 Les traductions de Strindberg

Pour les 17 romans de Strindberg employés il y a vingt-trois traductions, divisées en deux groupes comprenant les premières traductions de 1885–1909, les suivantes de 1980–2000 et quelques-unes faites dans les années soixante et une en 1921, répartition temporelle qui introduit le problème des attitudes changeantes envers le but et la forme des traductions[32]. Le nombre de traducteurs est assez important ; sur les 25 noms figurant sur les traductions, quatre seulement ont traduit plus d'un livre, si bien que la diversité est grande. Or, pas si grande puisque 15 travaillent en couple[33], notamment Pierre Morizet et Eva Ahlstedt qui ont fait quatre des traductions.

Dans la plupart des cas, un roman n'a qu'une seule traduction, mais il y a des exceptions. À première vue il semble y avoir trois traductions de *Röda rummet* ; or il s'avère que *La chambre rouge* (1925), n'est qu'une réédition de *Bohème*

[30] Avec une exception : la première traduction de *Giftas*, *Les mariés* de 1885, mentionnée dans Ballu (1995), mais manquant dans le catalogue. Des recherches à la Bibliothèque Nationale montraient que le livre faisait partie de la collection de Nyhlin qui se trouve dans Strindbergsrummet.

[31] Pour la liste intégrale des originaux et des traductions employés, nous renvoyons à la bibliographie, où se trouvent aussi les abréviations employées pour référer aux romans.

[32] La plupart des analyses et des commentaires de la traduction française de Strindberg traitent de la traductions des drames, par exemple la thèse de Karin Tidström sur la traduction et la réception de *La sonate des spectres* (1999), mais aussi Meidal 1995, Jenner 1995, Steene 1989 et Bjurström 1988. Engwall (1995) écrit sur Strindberg comme traducteur de lui-même, mais aussi deux articles sur *Le plaidoyer d'un fou* (1980 et 1983), contenant des remarques sur les changements faits par Loiseau dans le manuscrit. Ahlstedt (1994) analyse la réception des deux traductions de *Giftas*, mais sans commenter la traduction en soi, sauf le changement du titre fait par la maison d'édition.

[33] Le chiffre impair vient de ce que Carl-Gustaf Bjurström a travaillé avec deux personnes différentes.

suédoise (1908) puisqu'elles ont tous les deux Étienne Avenard comme traducteur. Pour *Le Cabinet rouge* (1969), le traducteur désigné est Roger F. Rodoniy, mais il n'y a que des différences minimales entre les éditions. Parmi nos exemples il n'y en a qu'une et c'est l'orthographe du nom « Västmanland » qui est devenu « Vestmanland » dans *Le cabinet rouge* (1969 : 123). Pour cette raison nous n'emploierons qu'une édition, celle de 1908. *I havsbandet* a aussi deux titres : *Axel Borg* (1898) et *Au bord de la vaste mer* (1993[34]) mais les deux traductions sont de L. Littmansson. Pourtant il y a une différence un peu curieuse entre les deux dans nos exemples ; un point d'exclamation a été ajouté dans l'édition de 1993 (page 40, à comparer avec 1898 : 9). Puisqu'il s'agit d'un ajout qui n'influence pas le DIL, nous avons décidé de n'employer que l'édition de 1898. Pour *En häxa*, nous avons trouvé deux éditions (1985 et 1990) avec le même titre et les mêmes traducteurs, Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, mais parmi nos exemples il y en a deux qui contiennent des différences. L'édition de 1990 sera employée dans l'analyse, complétée par les deux exemples déviants de l'édition de 1985. Il existe deux traductions de *Giftas* (*Les mariés* 1885 et *Mariés !* 1986), mais la première ne couvre que la première partie et ne porte pas la préface ni « L'interview » qui se trouve au début, de sorte que seulement la moitié des exemples ont deux traductions. *Hemsöborna* existe aussi en deux traductions (*Dans les îles* 1909 et *Les gens de Hemsö* 1962[35]). Malgré le fait que la première comporte un nombre considérable de coupures[36] et de changements, plusieurs parties intéressantes pour l'analyse n'ont pas été transformées de sorte que les deux ont été employées. Deux autres romans existent en deux traductions : *Tjänstekvinnans son* (*Le fils de la servante* 1921[37] et 1990) et *Den romantiske klockaren på Rånö* (*Le sacristain de Ranœ* 1909 et *Le sacristain romantique de Rånö* 1999).

Strindberg se sert d'une forme un peu particulière du DIL, à savoir un DIL marqué typographiquement comme un DD. C'est-à-dire, une combinaison entre les tirets et l'alinéa et un temps verbal au passé et les pronoms à la troisième personne. Pour plus de brièveté, nous nommerons parfois cette forme *DIL dialogique*, terme qui n'est pas très heureux, car tout DIL est dialogique par définition. Nous employons ce terme pour faire allusion à la mise en page qui est typique pour lui (les autres auteurs l'emploient aussi parfois, mais pas autant que Strindberg).

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des traductions vers le français ; or Strindberg a aussi écrit directement en français, notamment *Légendes*, *Le plaidoyer d'un fou* et *Inferno*, qui ont été édités dans l'Édition Nationale en versions bilingues. L'emploi de DIL y est relativement restreint à cause de la narration à la première personne où le repérage du DIL est davantage compliqué par le fait que, dans ce contexte autobiographique, le narrateur et l'énonciateur rapporté sont souvent les mêmes. En plus, les DIL sont souvent consonants, ce qui les rend difficiles à repérer. Un grand nombre d'entre eux dépendent du contexte global, le type de DIL qui ne sera pas analysé, de sorte que ce corpus

[34] Première édition de 1981.

[35] L'édition sur laquelle nous travaillons date de 1991.

[36] Des omissions se trouvent aussi dans des éditions plus récentes : dans *Destins et visages* (1985), certaines parties de la nouvelle « Une arme nouvelle » manquent.

[37] Nous travaillons sur l'édition de 1973.

contient moins d'exemples, une soixantaine. Nous avons toutefois gardé les quelques exemples trouvés afin de pouvoir comparer le degré de fidélité et l'influence des conventions littéraires. Nous y aurons recours le cas échéant, mais ces exemples ne feront pas partie de l'analyse principale.

3.1.2 Les traductions de Lagerlöf

Pour Selma Lagerlöf, treize originaux[38] ont été employés avec leurs dix-sept traductions. Le but était de faire la totalité des traductions disponibles en Suède, mais le manque de temps nous a forcé à choisir les romans majeurs et ceux ayant deux traductions. Le nombre de traducteurs, seulement huit, est beaucoup plus restreint que pour Strindberg et deux noms, ceux de Thekla Hammar et de Marthe Metzger, dominent. La première devrait être mentionnée aussi pour les deux tomes de *Jérusalem*, car André Bellessort, le traducteur nommé sur les traductions, ne fit probablement que prêter son nom pour garantir la qualité de la traduction (Salevid 1994 : 135). Être étranger et traduire posa des problèmes, mais il était aussi difficile d'être femme, ce qui se voit dans le pseudonyme Marc Hélys qui cache Marie Léra (Torpe 1994 : 26)[39].

Cinq romans ont des traductions doubles : *En herrgårdssägen*, *Gösta Berlings saga*, *Herr Arnes penningar*, *Körkarlen* et *Nils Holgersson*. La traduction de *Nils Holgersson*, de 1912 (nous travaillons sur une réédition de 1985), contient plusieurs omissions, parfois des chapitres entiers, mais nous l'avons employé malgré ces différences. Ce que nous avons évité, dans ce type d'analyse, c'est la multitude d'éditions de jeunesse qui contiennent des réécritures demandant un autre type d'analyse que le nôtre. Dans ces doubles traductions se voit d'ailleurs une des limitations de notre choix d'originaux, puisqu'ils sont souvent des rééditions de sorte que leur « vraie » date de publication ne se voit pas. Or les premières sont contemporaines de Lagerlöf, tandis que les retraductions datent des dix dernières années, à l'exception de *Gösta Berling*, dont la traduction (de Bellessort) date de 1904 (nous travaillons sur une réédition de 1928) et celle de Hammar / Metzger de 1937 (la nôtre de 1957). La grande différence entre les deux traductions c'est que la première contient des omissions, par exemple un chapitre entier, « Gamla visor ». La première traduction de *Jerusalem* contient aussi des omissions, les plus grandes étant les chapitres nommés « L'Univers undergång » et « Gordonisterna ». Ces omissions ont pourtant été autorisées par Lagerlöf, qui proposa une réécriture mineure pour faire entrer le naufrage dans la deuxième partie (Torpe 1994 : 24).

3.1.3 Les traductions de Söderberg

Strindberg et Lagerlöf s'étaient tous les deux engagés dans la traduction de leurs romans, mais Söderberg semblait indifférent (Balzamo 1995 : 175–6). Le seul roman traduit en français de son vivant est *Gertrud* (non employé dans l'analyse), pourtant sans la permission de l'auteur. Les quelques autres tentatives de traductions n'aboutirent à rien. L'indifférence de Söderberg s'explique peut-

[38] *Jerusalem* n'a été compté qu'une fois, alors que la traduction est en deux parties.
[39] Pour l'histoire de la réception de Lagerlöf en France nous renvoyons à l'article de Torpe.

être par une citation de *Doktor Glas* où le protagoniste se plaint de la langue suédoise :

> *L'ombre d'un vieux poète erre dans la gouttière*
> *Avec la triste voix d'un fantôme frileux…* [it]
> Quelle chance pour Baudelaire de n'avoir jamais entendu ce que ces merveilleuses sonorités donnaient dans notre langue ? Cette langue qui ne me plaît pas du tout. Les syllabes se marchent sur les talons. Tout y devient matériel, grossier. Aucun esprit, pas de demi-teintes, pas d'allusions légères, d'habiles transitions. Une langue qui paraît faite pour assener des vérités populaires. (*Doktor Glas* 156) [40]

L'indifférence de Söderberg semble aussi avoir atteint les français puisque quatre romans seulement ont été traduits. Elena Balzamo a fait trois des traductions, tandis que la dernière, *Doktor Glas*, nous pose des problèmes puisque c'est une traduction du danois en français faite par Marcellita de Moltke-Huitfeld et Ghislaine Lavagne. Nous avons choisi d'y avoir recours malgré ce filtrage, en partie parce qu'il n'y avait que quatre exemples du DIL. Du point de vue de la diversité des exemples, les romans de Söderberg conviennent parfaitement puisque le DIL rend souvent des pensées, catégorie sous-représentée ailleurs.

3.1.4 Les traductions de Bergman

Bergman, comme Söderberg, n'est que modestement traduit ; seulement trois romans, traduits par autant de traducteurs, étaient disponibles. *Markurells i Wadköping* existe pourtant en deux traductions, la première datant de 1919 (notre édition date de 1931). Ballu caractérise son œuvre comme : « un doigt de littérature à risque » (2001 : 19), quand il décrit les traductions de l'entre-deux-guerres, un risque qui semble avoir mal tourné puisque la traduction suivante ne se faisait qu'en 1998. Ueberschlag, le traducteur de *Herr von Hancken*, explique la difficulté d'introduire Bergman en France parce qu'il est « un peu atypique pour son pays » (2001 : 175).

Pour contextualiser les DIL qui dépendent des formes du texte entourant, quelques corpus supplémentaires contenant la contagion stylistique et le discours rhétorique ont été constitués ; par manque de temps, uniquement à partir des romans de Strindberg. Plusieurs de ces éléments font partie du DIL, mais le fait qu'ils se trouvent aussi dans d'autres contextes peut servir de contrôle.

3.1.5 Le dépouillement

Après avoir décidé quelles traductions employer, il fallait choisir les originaux suédois, ce qui a posé des problèmes. Du point de vue littéraire, c'est-à-dire dans le but d'évaluer comment les intentions originales de l'auteur ont été respectées, une édition établie sur le manuscrit de l'auteur aurait été la plus adaptée. À notre

[40] « En gammal skalds skugga irrar i takrännan med den sorgsna rösten hos ett fruset spöke. » Det var tur för Baudelaire att han slapp höra hur det låter på svenska. Det är på det hela taget ett förbannat språk vi ha. Orden trampa varandra på tårna och knuffa varandra i rännstenen. Och allt blir så påtagligt och rått. Inga halvtoner, inga lätta antydningar och mjuka övergångar. Ett språk som tycks vara skapat till bruk för den outrotliga pöbelvanan att plumpa ut med sanningen i alla väder. (*Doktor Glas* 343)

connaissance, seul Strindberg a été publié dans une Édition nationale (*Nationalutgåva*) et c'est toujours un travail en chantier puisque plusieurs textes attendent leur publication[41]. Ceci, en combinaison avec son apparition relativement récente, fait que l'Édition nationale n'a pas été employé par tous les traducteurs, encore que la plupart des traductions récentes l'aient comme source. Il est donc impossible de tracer les intentions originales de l'auteur à travers les traductions que nous utilisons.

Vu le but linguistique de notre travail, la meilleure source aurait bien sûr été la traduction sur laquelle les traducteurs ont travaillé. Étant donné le nombre de traductions et de traducteurs, chercher ces originaux aurait pris trop de place dans nos recherches. Aussi avons-nous, encore une fois, opté pour une voie intermédiaire ; nous nous sommes servie tout simplement des éditions qui nous sont tombées sous la main (pourvu qu'elles soient intégrales) de sorte que des originaux de différentes époques ont été employés. La diversité temporelle entre les éditions constitue un problème lié à l'évolution de la langue suédoise qui a été assez radicale au cours du siècle dernier, notamment dans le domaine de l'orthographe et dans celui de la conjugaison des verbes. Ces différences n'ont pas été prises en compte puisque le traducteur traduit pour son temps, de sorte que les formes originales n'interviennent pas. Dans des cas douteux, où la traduction et l'original s'éloignaient trop l'un de l'autre dans le temps, une autre édition a été consultée pour vérifier les faits.

La démarche du dépouillement des textes présentait aussi des alternatives. Pour pouvoir juger l'effet objectivement il aurait fallu lire l'original suédois et la traduction française sans connaître l'un et l'autre, tâche impossible dans un projet comme le nôtre. L'autre démarche est de prendre une version comme point de départ et de l'employer pour évaluer l'autre. Nous avons opté pour une synthèse entre les deux possibilités. L'original a toujours été le point de départ pour le dépouillement avec une analyse consécutive de la traduction. Dans le but de rester aussi neutre que possible, des comparaisons entre les deux versions n'ont jamais été faites pendant la lecture. La démarche qui prendrait la traduction comme point de départ aurait peut-être été meilleure du point de vue du jugement de l'effet, mais le fait que plusieurs des livres employés font partie de la culture générale en Suède compliquait cette démarche.

Puisque le DIL ne contient pas d'élément qui lui soit propre, le repérage des exemples ne peut pas être mécanique et contient toujours un élément de subjectivité. Mais dans une étude comme la nôtre, où il ne s'agit pas d'analyser le style des auteurs spécifiques, mais le phénomène en soi, le choix exact des exemples importe moins. Les critères selon lesquels l'analyse a été faite viennent de plusieurs champs : la syntaxe, la lexicologie, etc. Il faut aussi tenir compte de la forme des romans et de leur structure, puisqu'une même phrase introduite dans des situations narratives différentes peut appartenir à des catégories différentes. Pendant la lecture, nous avons donc tenu compte de la situation, du contexte et bien sûr des indices internes. L'importance du contexte, immédiat ou éloigné, nous a fait inclure, dans les exemples, les phrases entourant le DIL. Dans la plupart des cas, nous avons gardé les phrases qui introduisent le DIL, souvent une phrase ou expression qui a la fonction d'incise ou de verbe introducteur.

[41] Au cours de 2006 commencera le travail de faire une Édition nationale de l'œuvre de Selma Lagerlöf.

Le DIL revêt plusieurs formes, allant des exemples où les marqueurs syntaxiques abondent jusqu'à ceux où seul le contexte du roman entier montre l'appartenance au DIL, des exemples qui peuvent rester ambigus jusqu'à une deuxième lecture. La dernière catégorie sera en général laissée de côté puisqu'elle relève de l'analyse littéraire plutôt que linguistique (Bally 1914: 459). Nous nous sommes donc concentrée sur les exemples où la syntaxe, le lexique et le contexte créent ensemble le DIL. Soulignons que nous n'avons nullement répertorié « tous » les DIL, tâche impossible à cause du grand nombre de possibilités dans le dépouillement : nous avons simplement pris un grand nombre de DIL dans chaque roman. Après la lecture des originaux et des traductions, nous avons mis les exemples dans un corpus informatisé afin de pouvoir chercher mécaniquement les quelques indices qui s'y prêtent. La même démarche a été suivie dans le corpus français-suédois.

3.2 Le corpus français-suédois

Pour compléter les DIL trouvés dans le corpus suédois-français, nous avons décidé d'ajouter un corpus contenant des originaux français. Évidemment, le choix des textes était plus grand, car la littérature française est largement traduite en suédois. Nous avons toutefois voulu avoir des textes offrant une structure narrative similaire aux romans suédois produits à peu près à la même époque. Le choix est tombé sur quatre auteurs : Guy de Maupassant, Émile Zola, Anatole France et Georges Sand. Malheureusement, Sand emploie très peu de DIL ; par conséquent nous avons dû renoncer à l'inclure dans le corpus[42].

Pour limiter l'ampleur du corpus, nous avons décidé de n'employer qu'un roman de chaque romancier. Ce critère de rédaction s'adapte bien à Zola qui est prolixe en DIL et à Maupassant qui en use régulièrement, mais ce critère posait des problèmes pour France, ce sur quoi nous revenons ci-dessous. Le dépouillement a été fait de la même manière que dans le corpus suédois-français ; les traductions ont été répertoriées à travers *Libris*, puis nous les avons parcourues dans le but de marquer les passages contenant la traduction des DIL français. Pour les traductions françaises il était facile, grâce aux travaux de Ballu, d'apprendre le nom des traducteurs et la date de la première publication. Malheureusement, une telle compilation ne semble pas exister en Suède. Nous avons cherché dans les traductions, dans *Svensk bokkatalog* et sur www.bibliotek.se (le catalogue des bibliothèques publiques en Suède). Malgré nos efforts, le nom du traducteur reste impossible à repérer dans quelques cas. Ainsi, la date de la première publication reste incertaine pour quelques éditions. Ci-dessous nous présenterons brièvement les romans et leurs traductions.

3.2.1 Les traductions de Zola

Zola semblait incontournable à cause de la haute fréquence de DIL dans ses romans. Le choix est tombé sur lui et non pas sur Flaubert, car le DIL chez ce dernier a déjà été très étudié. Selon certaines théories, la découverte du DIL

[42] Un seul roman contient un peu plus de DIL, *La mare au diable*. Malheureusement, la traduction, qui n'est pas complète, omet le troisième chapitre qui contient la majorité des DIL.

serait la faute de Zola qui en abusait à tel point que les théoriciens se sont demandés de quoi il s'agissait. Comme nous l'avons vu ci-dessus, il y a aussi d'autres raisons à la découverte théorique du DIL ; il est pourtant vrai que Zola y recourt souvent. C'est pourquoi nous avons décidé de n'employer qu'un de ses romans pour le corpus. Le choix est tombé sur *L'Assommoir*, car il est bien connu et a été traduit plusieurs fois en suédois. La lecture du roman a montré qu'il y avait un DIL presque dans chaque page. Par conséquent, nous avons décidé de ne pas les employer tous. Finalement nous sommes arrivée à 240 exemples, dont la majorité couvrent plus d'une demi-page. Après la recherche dans *Libris* et la consultation des traductions qui y sont nommées, nous avons pu constater qu'il existe six traductions différentes : la première de 1910 et la dernière de 1975 (les autres de 1913, 1919, 1928 et 1946). Finalement, nous avons décidé de ne pas avoir recours à la traduction de 1919 qui était trop raccourcie. Le DIL reste souvent, quoique raccourci. La traduction de 1975 est aussi expurgée, comme c'est le cas avec tous les romans publiés par cette maison d'édition, Niloé. Il s'est pourtant avéré que les DIL ont souvent survécu aux coupures ; c'est pourquoi nous avons décidé d'employer aussi cette traduction.

3.2.2 Les traductions de Maupassant

Le choix est tombé sur Maupassant à cause de sa célébrité en Suède. Pour ne pas avoir un corpus trop grand, nous avons décidé de n'employer qu'un seul de ses romans. Le choix est tombé sur *Bel-Ami*, qui contient moins de DIL que *L'Assommoir*, une soixantaine d'exemples, mais qui présente des emplois plus variés que le roman de Zola. Notamment, les DIL courts sont plus fréquents chez Maupassant, ainsi que les DIL de pensées. La célébrité du roman en Suède se reflète dans le nombre de traductions : à travers *Libris*, nous en avons trouvé neuf, la première de 1885 (la même année de publication que l'original) et la dernière de 1979 (les autres de 1915, 1923, 1940, 1945, 1946, 1971 et 1974[43]). Deux des traductions ont été faites avec seulement une année d'écart (1945 et 1946) et deux des traductions sont quelque peu raccourcies. Celle de 1940 omet quelques scènes (par exemple le duel), mais garde le reste du roman sans changements et celle de 1974 omet quelques phrases de part et d'autre, sans pourtant trop entamer l'histoire.

3.2.3 Les traductions de France

Nous avons choisi France, car son style narratif s'apparente parfois à celui de Bergman, mais il s'est avéré que France préfère au DIL le DI avec plusieurs *que* consécutifs, comme dans (5), pris dans *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, un roman dans lequel aucun DIL n'a été employé.

(5a) Elle s'approcha de moi, s'assit sur la borne où j'étais et me dit avec douceur de ne point m'affliger, **que** ce dont je me faisais un monstre était en réalité peu de chose, **qu**'il fallait se faire une raison, **que** j'étais trop homme d'esprit pour vouloir une femme à moi tout seul, **qu**'en ce cas on prenait une ménagère sans esprit et sans beauté, et **qu**'encore c'était une

[43] La traduction de 1974 est une de celles pour lesquelles il a été impossible de trouver la date de la première publication. Nous savons seulement que cette édition a été remaniée par Christer Topelius ; aucune mention n'est faite du traducteur d'origine.

grande chance à courir. (*Rôtisserie* 231)

Les traducteurs ont été fidèles à cet emploi de DI, car il a été retenu dans les trois traductions : (5b) garde tous les *que*, tandis que (5c) et (5d) enlèvent les deux derniers, ce qui donne un DIL. Cette interprétation est encore soulignée par l'emploi des connecteurs *för* et *ty* qui sont des indices du DIL (voir 4.4.12).

(5b) Hon kom fram till mig, satte sig på samma sten som jag och bad mig milt att icke vara ledsen på henne, i det hon sade mig, **att** det som föreföll mig så förskräckligt i verkligheten var en obetydlighet, **att** man måste vara förnuftig, **att** jag var en alltför upplyst man för att göra anspråk på att få ha en kvinna för mig ensam, **att** jag i så fall finge skaffa mig en hustru utan varken huvud eller behag, och **att** jag till och med då löpte den största fara att bli lurad. (*Gåsfot* (HS) 186)

(5c) Hon kom fram till mig, satte sig bredvid mig på avvisaren och bad mig milt att inte vara ledsen, sade därpå, **att** det, som jag blåste upp till något oerhört, i verkligheten var något ytterst obetydligt, **att** man måste vara förståndig, **att** jag hade ett alltför gott huvud för att begära att få ha en kvinna för mig själv, **ty** i så fall borde jag ta mig en hustru, som varken hade huvud eller såg någonting ut, och jag skulle löpa stor risk i alla fall.
– Nu måste jag lämna er, tillade hon. (*Gåsfot* (FA) 248–9)

(5d) Hon kom fram till mig och satte sig på samma sten som jag och sade sakta till mig **att** inte gräma mig över något som jag gjorde till ett vidunder, fast det egentligen bara var en småsak, **att** man måste vara förnuftig och **att** jag borde vara klok nog att inte vilja ha en kvinna alldeles för mig själv, **för** i så fall fick jag skaffa mig en hemmafru utan intelligens och skönhet och till och med då riskera att bli bedragen.
– Nu måste jag lämna er, tillade hon. (*Gåsfot* (BH) 167)

Nous avons parcouru trois de ses romans, pour ne trouver que 18 DIL : 6 dans *Monsieur Bergeret à Paris* et 12 dans *Les Dieux ont soif*. Malgré la pénurie de DIL, nous avons décidé de les employer pour avoir un plus grand choix. France est aussi bien connu en Suède, mais il n'y a que *La rôtisserie de la Reine Pédauque* qui a été traduite plus d'une fois. La majorité des DIL dans le corpus français-suédois viennent donc de Zola et de Maupassant.

3.2.4 Traitement des exemples

Pour ne pas avoir un travail trop long, et pour faciliter la lecture, les exemples seront presque toujours écourtés, ou plutôt concentrés autour de l'élément étudié. Dans le corpus, le DIL entier, aussi bien que les phrases antérieures et postérieures sont inclus, mais dans le texte, seul l'élément en question (et les phrases qui l'entourent) sera présenté. Malheureusement, le lecteur n'obtient pas une vue d'ensemble des DIL de cette manière. Pourtant, il est impossible de garder les DIL entiers parce que plusieurs d'entre eux sont très longs (parfois plusieurs pages). Le lecteur peut aussi se poser des questions sur la référence aux pages dans les exemples. Nous avons simplement gardé les références au DIL entier, ce qui permet au lecteur d'avoir une idée de la longueur de tout le DIL.

Pour marquer une citation qui commence ou termine au milieu d'une phrase, nous avons employé le symbole […], mais si ce signe se trouve à l'intérieur de l'exemple, et sans crochets, il s'agit de signes présents dans l'original. Mis au début, après un tiret, – […], il montre que le début de la citation fait partie du DD, mais que le début n'a pas été rendu. De même, nous avons marqué les italiques en italiques mais aussi avec un [it] suivant pour souligner que l'italique

fait partie de l'original. Tous les gras ont été ajoutés pour souligner l'indice ou le passage discuté.

Finalement, quelques mots sur le comptage. Il a fallu inventer une manière pratique pour compter les exemples, puisqu'il y a tant de romans avec plusieurs traductions. Dans les statistiques, nous avons compté chaque traduction comme ayant un original. C'est-à-dire qu'un original ayant cinq traductions est compté comme cinq originaux. Cette méthode explique pourquoi le nombre d'occurrences semble élevé dans le corpus français-suédois qui ne contient qu'à peu près 300 originaux. L'explication se trouve donc dans le fait que *Bel-Ami* a neuf traductions et que *L'Assommoir* en a cinq.

3.3 Prolégomènes à une méthode

Tout au long des chapitres 2 et 3, nous avons discuté la base sur laquelle sont situées nos recherches : les théories sur le DIL et le corpus sur lequel nous travaillerons. Ayant donc établi le sujet de nos recherches, il est temps de discuter les méthodes utiles pour arriver à notre but. Nous allons présenter quelques théories tout en les comparant à notre corpus.

Pour mieux comprendre dans quel sens nous allons, nous voulons d'abord montrer comment nous voyons les traductions. Selon Berman, on peut avoir deux attitudes envers l'original : *sourciste* ou *cibliste* (1995 : 16). Notre vue personnelle est cibliste : nous pensons donc qu'une traduction est bonne dès qu'elle s'insère dans les structures de la langue cible (contexte, grammaire, etc.). Pourtant, dans cette analyse, nous adopterons souvent une vue sourciste, ce qui est nécessaire si nous voulons comprendre ce qui se passe avec le DIL suédois. Ce point de départ n'implique nullement que le DIL doit être traduit littéralement. Les commentaires que nous faisons sur les changements, les omissions et les ajouts visent uniquement à décrire, jamais à juger, même si certaines de nos tournures peuvent paraître critiques. Pour avoir un tel point de départ il faut donc croire que la traduction est possible, malgré le nombre de problèmes qu'elle pose. Mounin (1971) souligne qu'il est nécessaire d'accepter certains faits pour comprendre pourquoi la traduction est possible : 1. la langue nous force à voir le monde d'une certaine manière, 2. la langue change moins vite que notre expérience du monde, 3. les changements de l'expérience humaine ne se montrent pas immédiatement dans la langue, 4. la langue garde à l'état fossile des structures dépassées, 5. la traduction n'est possible qu'à une certaine limite, qu'il faut chercher (1971 : 273–4). Nous avons donc une vue positive de la traduction comme activité. De même, nous sommes aussi d'accord sur la relativité de chaque traduction : puisque la traduction définitive n'existe pas (malgré ce que prétendent Vinay & Darbelnet). Il y a toujours plusieurs solutions possibles. Ce point de départ est illustré de manière claire par Chesterman (1997) qui compare l'acte de traduire à la méthode scientifique de Popper. Selon lui chaque problème traverse plusieurs stades :

P1 > TT > EE > P2 (Popper cité par Chesterman 1997 : 16)

Chaque prise de connaissance commence par un problème (P 1), ce qui, dans le cas de la traduction, équivaut à la question « comment traduire ce passage / cette

phrase / ce trait stylistique ? ». Pour résoudre le problème, il est nécessaire d'employer une théorie expérimentale (*tentative theory*, TT), ce qui équivaut à une première traduction. Cette première traduction est par la suite suivie par l'élimination de fautes (*error elimination*, EE), ce qui aboutit à P2 et ainsi de suite. La traduction définitive n'existe donc pas, car il y aura toujours un P*n*.

Après cette discussion sur notre point de départ, continuons par la description de notre méthode. Étant donné que notre but principal est d'étudier les paramètres influençant la traduction française des DIL suédois et vice versa, des recherches antérieures basées sur un corpus contenant des textes traduits semblent être une bonne source d'inspiration. Nous avons déjà mentionné en 2.3 les deux disciplines qui fondent leurs recherches (entre autre) sur un matériel qui nous intéresse, à savoir la traductologie et la linguistique contrastive.

Dans son introduction à *Språk i kontrast* (1997), Olof Eriksson note que les deux disciplines sont souvent confondues, bien qu'il s'agisse de méthodes différentes. Pour différencier les deux disciplines, il propose l'emploi du terme *traductologie* pour désigner l'analyse des traductions, tandis que le terme *linguistique contrastive* doit être employé pour désigner la comparaison de langues (Eriksson 2000 : 14). Ces deux termes seront présents aussi dans nos travaux. Il est vrai que les deux disciplines ont des buts en commun, notamment la « comparaison », soit des traductions, soit de l'original et de sa traduction, tandis que leurs buts diffèrent. La traductologie met, comme l'indique le nom, le processus de traduction au centre de ce qu'elle étudie, entre autres, le travail des traducteurs (méthodes, réussites, styles personnels, etc.), la réception, les réussites stylistiques, etc. Il s'agit donc principalement d'étudier « le processus de traduction en tant que processus et […] le rôle du traducteur individuel dans ce processus » (Eriksson 2004 : 91), ce qui la différencie de la linguistique contrastive qui emploie les traductions comme une méthode parmi d'autres pour élucider des structures langagières, c'est-à-dire « neutraliser le rôle que joue le traducteur individuel dans le processus de traduction » (Eriksson 2004 : 90). Si les textes et leurs traducteurs sont au centre de l'étude des traductions, la langue comme système structuré est donc au centre de l'étude contrastive.

Les deux disciplines sont pourtant critiquées. La traductologie l'est le plus souvent pour son manque de rigueur scientifique. Étant donné qu'il n'existe aucune base objective pour l'analyse, la subjectivité joue un grand rôle. Dans le pire des cas, le résultat est une critique négative qui se vante d'avoir trouvé un grand nombre de « fautes » dans la traduction. La comparaison des langues sur la base de traductions est aussi mise en cause. Selon les critiques, il est impossible de neutraliser l'influence de la langue source sur le texte (*cf.* par exemple Lauridsen 1994).

Une autre différence entre les deux disciplines est le choix du matériel. Dans l'étude d'une traduction (ou plusieurs), on se concentre soit sur un auteur particulier soit sur un traducteur, ou bien sur un élément particulier dans le texte (thème, style, etc.). Il est donc possible d'étudier le projet de traduction aussi bien que l'influence qu'exercent les normes et la société sur le résultat final. Il s'agit donc de contextualiser autant que possible, c'est-à-dire d'étudier le système dans lequel s'insère le texte traduit. Pour la linguistique contrastive, le matériel doit être choisi en fonction d'autres critères. Avant tout, il est nécessaire de neutraliser l'influence des traducteurs sur le texte, ce qui est possible par un choix du matériel selon quelques critères proposés par Eriksson (1997) :

- Le nombre de textes doit être important
- Les textes doivent représenter autant d'auteurs et de traducteurs que possible
- Le traducteur doit avoir la langue cible comme langue maternelle (si les traducteurs travaillent en couple, il suffit qu'un seul des deux remplisse ce critère)
- Les passages analysés ne doivent pas être trop courts
- Les textes doivent être « fidèles », c'est-à-dire être aussi proches des originaux que possible (sans pourtant être des calques incompréhensibles)
- Finalement, il est nécessaire de vérifier les résultats par l'emploi de trois contrôles : 1. faire la même étude dans le sens inverse, 2. faire encore un corpus comme celui sur lequel l'étude repose, mais sur d'autres parties dans les mêmes œuvres et 3. diviser le corpus original en deux parties dans le but de comparer les résultats statistiquement (1997 : 12–4)[44]

Quel est donc le statut de notre corpus ? Il ne correspond qu'à certains des critères indiqués sur la liste ; le nombre de textes est assez grand, une quarantaine, le nombre de traducteurs est relativement grand, une vingtaine ayant le français comme langue maternelle (ceux qui ont le suédois travaillent en couple avec des Français[45]). Le nombre d'auteurs se limite à quatre, ce qui permet une certaine diversité, mais pas suffisante. La longueur des exemples est hors de notre contrôle, étant donné que nous travaillons sur un phénomène particulier qui se limite lui-même. Pour ce qui est de la fidélité, la majorité des romans sont aussi proches de l'original que permettent les différences structurales et lexicales, tandis qu'il y a un certain nombre de traductions, surtout parmi les traductions les plus anciennes, dans lesquelles des passages, parfois même des chapitres entiers, ne sont pas traduits. Nous pouvons donc constater que notre matériel ne peut pas être employé dans une étude uniquement contrastive. Par contre, les résultats obtenus dans cette discipline seront très utiles dans l'étude des structures langagières.

Dans notre analyse, nous voulons connaître l'influence qu'exercent les structures langagières, les traducteurs et les différences de tradition littéraire. Pour le premier facteur, les structures langagières, toute la discipline de la linguistique contrastive nous sera utile. Il y a quelques études dans la linguistique contrastive basée sur les traductions qui méritent une attention particulière.

---

[44] Il y a pourtant des exceptions, comme l'analyse contrastive que fait Guillemin-Flescher (1993). Elle se base sur *Madame Bovary* et ses traductions, pour ensuite vérifier le résultat par l'emploi d'autres sources.

[45] Peut-être avec quelques exceptions ; Hammar et Metzger travaillaient souvent ensemble sur les traductions, mais dans la majorité des cas, seul le nom de Hammar figure dans les éditions. Il est donc difficile de savoir si le texte a été contrôlé par un Français ou si Hammar a vraiment travaillé seule. On avait toutefois coutume de ne noter qu'un des traducteurs, tandis qu'un nom plus connu fut employé dans d'autres cas (Torpe 1994 : 24). Puisque nous ne faisons pas une étude sur le travail de traducteurs individuels, nous avons décidé d'employer les noms indiqués dans les traductions, tout en ayant conscience des manipulations.

3.3.1 La linguistique contrastive

Nous avons montré ci-dessus en quoi consiste le matériau sur lequel travaille le *contrastiviste* (Eriksson 2004 : 90). Le but de l'analyse est de démontrer des différences et des similarités entre deux langues afin de comprendre certaines structures. Les textes ne sont donc pas intéressants en tant que traductions, mais en tant que représentants d'une langue particulière. Comme nous l'avons noté ci-dessus, le traducteur en soi n'est pas intéressant : il est même nécessaire de neutraliser son rôle, ainsi que les interférences, afin de trouver les choix linguistiques que fait chaque personne employant la langue en question (Eriksson 2000 : 14).

Les deux pionniers de la discipline sont Vinay & Darbelnet avec leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais* écrit en 1958[46]. Leurs travaux ont été discutés fréquemment depuis la publication, surtout les sept procédés de traduction qui sont difficiles à appliquer puisque certains se superposent tandis que d'autres décrivent des usages figés sur lesquels les traducteurs n'ont pas d'influence. Un autre problème dans le système de Vinay & Darbelnet, relevé par Larose (1989 : 18), est le manque de hiérarchie, ce qui bloque toute possibilité d'évaluer le résultat. Il y a aussi des problèmes plus fondamentaux, notamment la manière qu'ont Vinay & Darbelnet de voir la traduction comme « une discipline exacte » (1963 : 23), où chaque unité ne peut être traduite que d'une manière particulière dans la langue cible. Cette conclusion vient de leurs unités de traduction qui couvrent des éléments trop réduits : ils ne considèrent jamais l'influence du contexte. Leurs résultats doivent donc être appliqués avec une certaine prudence. Malgré ces problèmes, leurs idées continuent à influencer la discipline, ce qui ressort du travail de Chuquet & Paillard (1989). Ils réduisent les sept procédés de traduction à deux : transposition (changement de catégorie syntaxique) et modulation (changement de point de vue) pour leur comparaison entre l'anglais et le français. Dans nos travaux, deux des notions employées par Vinay & Darbelnet, *servitude* et *option* (1963 : 31) seront utiles. Les deux termes indiquent si un choix dans une traduction est nécessaire ou s'il est facultatif. Il est pourtant nécessaire de souligner que la vraie servitude n'existe pas dans la traduction. En revanche, on peut voir ces deux notions comme des pôles entre lesquels les traducteurs voyagent avec plus ou moins de liberté selon les situations. Il est impossible de trancher entre ces deux notions dans chaque cas, notamment quand les critères se fondent sur une « tradition littérale » pas toujours définie. Les deux notions en tant que telles sont pourtant intéressantes dans certains cas : c'est par exemple une servitude de choisir entre l'imparfait et le passé simple (ou bien le passé composé) là où le suédois a recours au *preteritum* : le choix entre les deux temps peut pourtant être soit facultatif, soit obligatoire selon les contextes.

Jusqu'ici, il n'y a pas d'études contrastives globales sur la base de traductions entre le suédois et le français qui traitent du discours rapporté. C'est pourquoi nous nous sommes servie de quelques études qui s'occupent de l'anglais et du français, surtout celles de Poncharal (2003) et celles de Guillemin-Flescher (1993) (discutées sous 2.3). Si l'on compare le corpus qu'emploie Eriksson et celui qu'utilise Guillemin-Flescher dans *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : Problèmes de traduction*, il y a quelques différences. Eriksson veut

[46] Nous travaillons sur l'édition corrigée de 1963.

autant de variation que possible, tandis que Guillemin-Flescher se concentre avant tout sur *Madame Bovary* et ses traductions anglaises. Pour vérifier les résultats, elle emploie aussi des romans anglais et leurs traductions, ce qui lui permet de « dégager les opérations qui sous-tendent l'activité langagière et la façon dont elles se réalisent en français et en anglais » (VII), donc une analyse qui veut cerner les différences structurales qui ne sont pas traitées par les grammaires. Contrairement à Vinay & Darbelnet, elle outrepasse les représentations de surface des activités langagières, comme les catégories grammaticales, afin de trouver les « opérations langagières qui mettent en jeu les catégories grammaticales et […] leur rapport avec le domaine référentiel » (1993 : VII). Sa méthode devient intéressante dans l'analyse du discours rapporté car elle a recours à l'énonciation comme base pour ses recherches. Dans son analyse, elle arrive à la conclusion que la différence entre l'anglais et le français consiste dans le choix entre l'emploi de *constat* (opération de désignation) et de *commentaire* (une opération de reprise). Nous reviendrons dans l'analyse sur l'importance de cette différence.

3.3.2 La traductologie

La construction de notre corpus, ainsi que le but ultérieur de nos recherches, l'étude du DIL dans les traductions, nous place donc dans le domaine de la traductologie. Il ne faut pourtant pas voir la traductologie comme une discipline homogène, au contraire, elle est très diversifiée parce qu'elle étudie tout ce qui se trouve entre l'interprétariat, la traduction des textes techniques, la traduction de textes littéraires et les traductions automatiques. La traductologie concerne donc plusieurs genres de médias, mais même dans l'analyse de la traduction de textes littéraires il y a plusieurs domaines. Cette diversité est probablement le résultat du grand nombre d'opinions émises sur ce que doit être une traduction. La liste suivante contient un certain nombre des avis contradictoires en jeu :

1. Une traduction doit rendre les mots de l'original
2. Une traduction doit rendre les mêmes pensées que l'original
3. Une traduction doit avoir l'air d'être un original
4. Une traduction doit avoir l'air d'une traduction
5. Une traduction doit garder le style de l'original
6. Une traduction doit refléter le style du traducteur
7. Une traduction doit avoir l'air d'être contemporaine de l'original
8. Une traduction doit avoir l'air d'être contemporaine de la traduction
9. Une traduction peut omettre et ajouter des passages
10. Une traduction ne doit rien ajouter ou omettre (Savoury 1957, cité par Mesterton 1998 : 173).

Dans *Les belles infidèles* (1994[47]), Georges Mounin fait un excellent commentaire sur les critiques contre la traduction : « Tous les arguments contre la traduction se résument en un seul : elle n'est pas l'original » (1994 : 13). Sa thèse est pourtant que la traduction peut, en effet, résoudre « jusqu'à un certain point » (1994 : 102) tous les problèmes que lui pose le texte original. Nous

[47] Édition originale de 1955.

sommes d'accord avec lui : la traduction pose des problèmes, mais trouve aussi les solutions nécessaires.

Il y a d'innombrables études sur la traduction, sur son histoire, sur les théories, etc. Malheureusement, nous n'avons pas la possibilité de discuter en détail toutes les recherches faites dans le domaine. Après avoir lu un grand nombre de livres théoriques, nous avons choisi quelques notions et approches qui seront utiles lors de notre analyse. Nous discuterons la notion de *fidélité*, d'abord en soi, puis de deux points de vue : la démarche pour obtenir la fidélité (le travail du traducteur) et l'évaluation du résultat (le travail des traductologues). Finalement, nous discuterons l'importance des normes pour la compréhension des traductions.

Une des questions de base des traductions est le degré de **fidélité**, notion qui a presque autant de définitions que le mot *traduction*. Ceci montre que la fidélité est fortement liée au contexte, par exemple le genre de message, les intentions de l'auteur et le genre de public (Nida 1964 : 156). À la base de la difficulté se trouve la dichotomie entre forme et contenu. Il est difficile d'être fidèle aux deux notions si le texte doit, à la fois, être compréhensible, montrer l'âme de l'original, être dans une forme « naturelle » pour la langue cible et avoir la même forme que l'original (Nida 1964 : 164). Pour Nida, ce conflit ne peut être résolu que par le choix entre ce qu'il nomme traduction dynamique et traduction formelle, choix qui dépend des éléments formels et fonctionnels, des équivalents optionnels et obligatoires et du degré de compréhension (1964 : 171). Chaque traducteur (et théoricien) doit donc décider sur lequel des deux axes il veut travailler et comment. Les deux versants, la traduction dynamique et la traduction formelle, diffèrent aussi à d'autres égards : la forme peut être analysée assez facilement, tandis que le contenu, ou le sens, n'est pas quelque chose qui se prête aussi facilement à une analyse objective (Mounin 1971 : 31). Il y a aussi un aspect diachronique à considérer : la définition de la fidélité et du sens varie aussi à travers le temps. Ce qui, dans son temps, était vu comme une traduction « fidèle », sera peut être vu comme une adaptation dans la terminologie moderne. Hurtado Albir (1990), qui consacre tout un livre à la notion de fidélité, trouve que le point central est que ce sont des textes et des discours qui sont traduits, et pas des langues : il faut donc être fidèle au sens. Avoir le sens comme base de l'analyse pose pourtant des problèmes : il n'y a pas qu'un sens. Le traducteur ne peut que rendre le sens que le texte a pour lui (1990 : 78), fait qui pose des problèmes lors de la traduction de textes écrits dans un contexte difficilement compréhensible par notre temps : le sens original d'un texte peut même être perdu dû à la disparition du contexte socioculturel dans lequel il a été écrit (1990 : 157). Dans ce travail, nous nous plaçons entre les deux extrêmes : tout en ayant un respect profond pour la nécessité de rendre le sens d'un texte, nous nous occuperons beaucoup de la forme de l'orignal. La raison pour laquelle nous accordons tant d'attention aux formes dans l'original est que nous voulons élucider les transformations que ces formes doivent subir afin de s'insérer dans la langue cible. Ce qui nous importe est donc de voir si le DIL, comme forme, peut exister dans la traduction (et sous quelle forme) sans que le sens du texte en soit atteint.

Après avoir discuté la dichotomie entre la forme et le contenu, il est temps de discuter ceux qui doivent faire le choix entre les deux : **les traducteurs**. Il y a toute une branche de la traductologie qui s'occupe de l'analyse de l'influence des

traducteurs sur les traductions ; un exemple récent est la thèse de Gullin (1998), où elle étudie le projet de traduction de quelques traducteurs suédois. Dans notre corpus, il y a une bonne vingtaine de traducteurs, fait qui limite nos possibilités de faire une analyse détaillée du style et des méthodes de chacun. Nous ferons donc plutôt comme Folkart (1991), qui voit le traducteur comme ayant un « rôle » dans le système. Ceci est évident dans notre décision d'employer toujours le terme *traducteur*, quel que soit le sexe de la personne ayant fait la traduction. Le choix de ce terme dépend aussi d'autres facteurs, car il permet d'éviter un autre problème que nous avons mentionné lors de la description du corpus (3.1. et 3.2) : le nom indiqué sur la traduction n'est pas toujours celui du traducteur. Par exemple, *Jérusalem* donne André Bellessort comme traducteur : son nom était plus connu que celui de Thekla Hammar qui est la vraie traductrice (Torpe 1994 : 24).

Beaucoup de recherches ont été faites sur ce qui se passe lors d'une traduction ; ce n'est pas le lieu ici de les présenter. Constatons simplement que le traducteur doit maîtriser un grand nombre de compétences. Il doit avoir une bonne connaissance des deux langues sur lesquelles il travaille, mais il est aussi important qu'il connaisse le milieu culturel vers lequel il travaille. Le traducteur doit aussi savoir quand il faut transformer, omettre ou ajouter dans le texte. Nida souligne pourtant que l'ajout influence la traduction plus que ne le fait l'omission (Nida 1964 : 188). La dernière compétence des traducteurs que nous discuterons est aussi celle qui a le plus d'importance pour le DIL : le traducteur doit aussi être un bon lecteur avec une grande capacité interprétative. Il y a pourtant une grande différence entre l'analyse que fait le traducteur et celle que fait un critique littéraire. Nida compare le traducteur à une accoucheuse : expert en sa matière mais qui n'ajoute rien au résultat final (1964 : 153). Le traducteur qui prétend faire une traduction (et non pas une adaptation ou une réinterprétation) doit donc faire de son mieux pour ne pas présenter un texte analysé (Gullin 2002 : 42–3). Le traducteur n'étant pas une machine, il y laisse aussi du sien. Jan Stolpe, un des meilleurs traducteurs suédois, constate que la traduction oscille entre les contraintes imposées par l'original et la créativité qu'implique l'acte de traduire (1998 : 90). Naturellement, il est impossible de garder une neutralité absolue, le traducteur ne peut que rendre ce qu'il a compris et analysé : par conséquent les traductions ont tendance à devenir plus intellectuelles surtout parce que les liens et les conclusions implicites dans l'original deviennent, en quelque sorte, explicites dans la traduction (Levý 1998 : 164).

L'évaluation du travail des traducteurs est un domaine critiqué pour son manque d'objectivité étant donné la grande influence qu'a l'avis personnel du critique. En effet, comme le constate Ingo, le problème central de la discipline est justement le manque d'un modèle objectif (1991 : 240). Pourtant, il ne faut pas croire que tous les critiques aient ce problème, car il y a eu un grand nombre d'efforts pour développer des modèles plus scientifiques.

Dans son livre *Från källspråk till målspråk* (1991), Ingo présente une méthode linguistico-pragmatique prenant en considération tous les niveaux de la traduction : les structures grammaticales, la variation langagière, la sémantique et la pragmatique (le contexte). La globalité de son approche se complique pourtant du fait qu'il ne propose pas de termes utiles lors de l'étude des textes. Il est donc clair que l'analyse est influencée par son propre point de vue sur les

traductions : le traducteur doit rester aussi proche de la langue source que possible sans « violenter », « våldföra sig på », la langue cible (1991 : 221). Sa méthode se situe donc dans une optique fortement sourciste.

Selon Berman, il faut plutôt s'approcher du texte sans mettre autant d'emphase sur l'original. Dans *Une critique des traductions : John Donne* (1995), il décrit une méthode en cinq étapes : 1. lectures séparées de la traduction et de l'original, 2. identification du traducteur, 3. analyse comparative de l'original et la traduction, 4. description des résultats selon quatre paramètres : la clarté de l'exposition, la réflexivité, la digressivité, et la commentativité, 5. réception immédiate de la traduction (1995 : 16–7). Cette méthode a pourtant un but particulier : au lieu de critiquer la traduction étudiée, l'analyse doit arriver à des conclusions utiles lors d'une retraduction, sans pourtant proposer de solutions toutes faites (1995 : 17). Cette méthode est intéressante par son respect pour la traduction. Pourtant la visée n'est pas la nôtre : nous voulons décrire la traduction du DIL, non pas l'améliorer. Cependant, nous sommes d'accord avec le projet de Berman : la critique des traductions ne doit pas s'occuper uniquement des défauts, elle doit être constructive, productive et nuancée. Ceci se reflète aussi dans son point de vue sur les traductions : là où par exemple Nida (1964) exige une correspondance aussi exacte que possible entre l'original et la traduction, Berman considère que le traducteur est libre de faire ce qu'il veut, pourvu qu'il joue « franc jeu » (1995 : 93). Nous sommes complètement d'accord avec lui ; c'est pourquoi nous avons aussi employé des traductions quelque peu raccourcies, car nous voulons connaître le sort du DIL dans de telles conditions aussi.

La théorie qui semble être la plus intéressante pour nos recherches est celle qui est présentée dans *Descriptive Translation Studies* (DTS) comme la définit Toury (1995) :

> … the cumulative findings of descriptive studies should make it possible to formulate a series of coherent *laws* which would state the inherent relations between all the variables found to be relevant to translation (1995 : 16; c'est Toury qui souligne)

Cette méthode a donc le même but que la nôtre, c'est-à-dire de chercher les paramètres influençant la traduction du DIL. Toury souligne qu'il faut considérer les résultats de toutes les analyses faites dans ce domaine avant de formuler des « lois ». C'est pourquoi nous chercherons des tendances dans les traductions, et non pas des réponses définitives. Notre point de départ diffère cependant de celui de Toury qui propose une approche cibliste. Selon lui, l'analyse doit commencer dans la traduction afin de repérer les passages qui, pour des raisons différentes, ont dû être transformés. Nous procèderons d'une autre manière, car nous partons de l'original pour ensuite chercher les différences et les similarités dans les traductions. Toury est, comme Berman, fortement convaincu que la meilleure analyse est celle qui évite de faire une critique négative de la traduction (1995 : 84). Il y a toutefois une différence entre sa méthode et la nôtre. Toury trouve que le critique travaillant dans le DTS doit avoir recours aux textes qui sont des équivalents de l'original, c'est-à-dire des traductions fidèles. Par conséquent, le but de la recherche est de trouver les stratégies employées pour arriver à un texte fidèle, notamment par l'étude des passages changés et des passages gardés (1995 : 86). Pour notre part, nous avons choisi de nous servir de textes fidèles,

mais aussi des textes contenant des transformations, fait que nous avons déjà commenté dans la discussion sur la théorie de Berman.

Finalement nous voulons introduire la notion de **normes**, que nous emploierons dans nos recherches. Berman constate qu'il est, en effet, impossible de juger une traduction sans « remonter au système de normes qui l'a modelée » (1995 : 53). Or, chaque époque et chaque société a ses propres normes que leurs traducteurs doivent suivre pour arriver à un produit accepté. Il est difficile de formuler exactement les normes qui gouvernent les traductions car dans la majorité des cas il s'agit de normes floues que les traducteurs ont intériorisées pendant leur socialisation (Taivalkoski-Shilov 2003 : 14). Cela ne veut pourtant nullement dire que les normes ne font partie d'aucune structure, au contraire. Dans ce qui suit, nous présenterons deux manières de systématiser les normes, notamment par les théories que présentent Toury (1995) et Chesterman (1997). Cette discussion peut paraître éloignée de celle sur les normes particulières gouvernant les traductions que nous étudions, mais il est nécessaire de comprendre la structure générale des normes pour saisir leur importance dans le texte. Nous avons choisi les textes de Toury et de Chesterman car ils présentent le sujet de deux points de vue qui se complètent. Chesterman travaille surtout au niveau théorique avec un nombre de normes qui ont joué des rôles différents au cours des siècles, mais aussi dans certains genres de textes. Toury décrit plutôt les changements que les normes traversent lors de leur existence dans un système. Les normes que Chesterman décrit sont donc liées à la langue elle-même, tandis que Toury se concentre sur leur évolution. Ils sont pourtant d'avis que les normes sont nécessaires pour maintenir un certain ordre social.

Selon Toury, les contraintes sociales sur une traduction existent entre deux extrémités : des lois (par exemple la grammaire) et des idiosyncrasies (l'influence des traducteurs). Les normes gouvernent le domaine entre ces deux pôles. Mais chaque norme n'a pas la même influence, ce que Toury exprime en les divisant en une structure tripartite contenant les normes de base, celles qui ne peuvent pas être contournées, les normes secondaires ou tendances, dans lesquelles la majorité des traducteurs restent et, finalement, ce qui n'est même pas une norme, mais un comportement toléré (1995 : 67). Mais les normes évoluent constamment à cause de facteurs comme la société, l'influence des textes source ou bien à cause du travail des traducteurs. Par conséquent il y a toujours un mouvement entre les normes précédentes, en train de s'évanouir ou bien en train de disparaître pour quelque temps, les normes actuelles et les nouvelles normes, en train de s'imposer. Ce raisonnement démontre donc le statut et l'évolution des normes.

Ces normes en évolution continue sont donc en jeu quand le traducteur choisit un texte ou une méthode. Pour mieux illustrer les phases à travers lesquelles le traducteur passe, Toury emploie encore un modèle tripartite. La première phase est gouvernée par la norme initiale (*initial norm*), à travers laquelle le traducteur choisit entre sourcisme et ciblisme, un choix qui n'est jamais absolu car les deux points de vue sont présents dans chaque traduction de sorte que chaque traduction est un mélange unique des deux. Puis viennent les normes préliminaires (*preliminary norms*) qui gouvernent la sélection de texte et de langue de départ, mais aussi le choix entre méthodes obliques et directes. Finalement, il y a les normes opérationnelles (*operational norms*) qui guident la reformulation du texte de départ, mais aussi l'écriture du texte d'arrivée. Le

contenu de cette norme est à son tour dépendant de la culture source, mais aussi du genre auquel appartient le texte. C'est elle qui gouverne les omissions, les changements et les réécritures dans la traduction. C'est donc en cette instance que les textes prennent leur forme finale.

Voilà le cadre théorique que propose Toury pour les normes littéraires. Il souligne pourtant qu'il est difficile de trouver des normes isolées, car elles ne sont que rarement aussi nettement divisées que dans les modèles théoriques. Pour y accéder, il faut les chercher dans les textes traduits, dans les préfaces aux traductions ou bien dans les conseils que donnent les maisons d'édition. Toutefois, il faut se méfier d'une analyse trop rigide, car un traducteur n'est jamais complètement conséquent. Il peut toujours s'écarter de la norme ; s'il le fait d'une manière acceptée par convention, il conserve sa « réputation », sinon il est réprimandé.

Chesterman (1997) est aussi d'accord sur ce mélange, mais sa présentation permet de mieux comprendre les forces qui gouvernent les normes, ce qui facilite la compréhension de cette notion si difficile à cerner. Comme idée de base pour ses théories, Chesterman emprunte à la sociobiologie la notion de *meme* qui décrit l'évolution de phénomènes culturels. Chesterman se sert de cette notion pour outrepasser l'idée que la traduction serait un transfert statique. Selon lui, le rôle de la traduction n'est pas de conserver, mais de propager, de diffuser et de développer, comme dans l'évolution biologique. Un *meme* est donc une idée qui peut se trouver sur plusieurs niveaux de généralité. Si un *meme* domine, il est vu comme une norme. Par consequent, une norme est « memes which are accepted (for whatever reasons – even threats) by a community as being conducive to behaviour perceived as useful » (1997: 51). Chesterman souligne aussi la nécessité d'employer le mot *norme* de manière exacte pour éviter la confusion. Par exemple, une norme est par définition valable, il est même impossible d'avoir une norme non valable (une ex-norme est par contre tout à fait possible). Pour avoir le droit de recevoir la désignation *norme*, le *meme* doit remplir certaines conditions, ce que Chesterman illustre par le schéma suivant, qui vaut pour les normes dans tous les domaines, pas seulement celles qui se trouvent dans la traduction :

> Let S = a given society, C = a given set of conditions, X = any individual belonging to S, A = a given act.
> Then: there exists a norm governing A if and only if all the following conditions hold:
> 1. Most members of S regularly do A under C.
> 2. If X does not do A, members of the society may criticize X and other members of S will regard such criticism as justified.
> 3. Members of S use such expressions as « X ought to do A under C » or « it is the rule that under C people in S do A » or « the right thing to do under C is A » in order to justify their own or others' actions or criticisms (1997: 54–5).

Les normes gouvernant les traductions sont validées par deux instances, par une autorité, par exemple les éditeurs, et par ceux qui font la traduction. Chesterman constate, tout comme Toury, qu'il y a un certain flou dans les normes en ce que certaines sont plus impérieuses que d'autres, mais aussi qu'elles changent au cours du temps et qu'elles se situent à des niveaux de généralité différents. Les normes se trouvent à plusieurs niveaux. Au niveau le plus élevé se trouvent celles qui concernent le langage en soi, c'est-à-dire les normes de produit (*product norms*) qui surveillent la phonétique, la grammaire, etc. (notons que

Toury les catégorise comme une loi), les normes de communication (*communication norms*), qui ont pour but d'optimiser la communication, et normes d'honnêteté (*norm of honesty*), qui exige que les cas où les normes sont mises à part soient indiqués clairement. Pour ce qui est du choix entre les normes de la langue source et de la langue cible, les dernières dominent, tout en étant influencées par les premières. À un niveau plus inférieur se trouvent deux autres normes ; les normes d'attente (*expectancy norms*) et les normes professionnelles (*professional norms*). Les normes d'attente comprennent ce que les gens attendent d'une traduction, c'est-à-dire qu'elles soient adaptées aux genres. Il s'agit donc de questions stylistiques, mais aussi de la cohésion et de la distribution de certains éléments dans le texte (la longueur des phrases, la complexité du lexique, etc.). Ces normes influencent donc le résultat final, tandis que les normes professionnelles gouvernent l'acte de traduire, c'est-à-dire le point de vue du traducteur. Les normes professionnelles sont donc dépendantes des normes d'attente, car les dernières déterminent les formes des premières. Les normes professionnelles sont aussi gouvernées par trois normes, situées à un niveau plus élevé, auxquelles les traducteurs essaient d'obéir autant que possible.

Premièrement, il y a la norme de responsabilité (*accountability norm*), une norme éthique qui oblige le traducteur à tenir compte de sa responsabilité envers l'original. Ce « respect » prend des formes variées selon les genres et les siècles. Deuxièmement vient la norme de communication (*communication norm*), une norme sociale qui a pour but d'optimiser la compréhension du texte, ce qui est un des *supermemes* dans la traduction (ainsi que dans toute communication). La seule de ces trois normes à ne concerner que la traduction est la dernière, la norme de relation (*relation norm*), une norme linguistique qui exige une similarité pertinente entre le texte source et le texte cible. Le système des normes que propose Chesterman comprend donc tous les aspects de la traduction, des assises (la langue), jusqu'à la particularité (le traducteur). Selon lui, la définition d'un traducteur professionnel est donc celui où celle qui reste dans la norme ou qui ne s'en écarte que dans les contextes où la norme est en effet de contourner la norme. Parce que Chesterman travaille sur des normes plutôt générales, il passe à côté du fait central commenté par Toury, à savoir le fait qu'il est impossible d'expliquer chaque écart de la norme que font les traducteurs.

Au cours de sa discussion sur des normes plus générales, Chesterman voit aussi des structures qui échappent à Toury. Ceci est particulièrement évident dans ce que Chesterman nomme l'éthique de la traduction. Selon lui, la raison d'être des normes est de promouvoir certaines valeurs centrales pour la traduction. En partant des normes traductionnelles, il nomme quatre valeurs fondamentales qui se manifestent dans quatre des normes traductionnelles : 1. la clarté (*clarity*) qui s'incarne dans les normes d'attente, 2. la vérité (*truth*) qui comprend les normes de relation, 3. la confiance (*trust*) exprimée dans la norme de responsabilité et 4. la compréhension (*understanding*), manifeste dans la norme de communication, même si la manière de les définir et de les comprendre varient considérablement.

Les normes que discutent Toury et Chesterman sont donc importantes pour la compréhension d'une traduction, mais elles montrent aussi une difficulté, soulignée surtout par Toury : il est difficile de trouver les normes propres à chaque langue car elles ne sont que rarement visibles. Pour contourner ce problème dans une thèse qui n'a pas la possibilité de se concentrer uniquement

sur cette question, nous avons décidé de travailler avec la notion de norme en dernier ressort. Ainsi, si aucune autre explication ne se présente pour un problème, qui pourtant semble contenir une certaine uniformité, nous discuterons la possibilité d'y voir une norme.

3.4 Méthode

Pour l'élaboration de notre méthode, nous nous sommes inspirée d'un grand nombre de théories, entre autre celles décrites dans les chapitres précédents. Nous n'avons pas voulu avoir recours à une méthode existante ; nous sommes plutôt partie du corpus pour en créer une. Trois auteurs nous ont donné de l'inspiration pour ce travail. Comme mentionné ci-dessus, nous nous plaçons dans le cadre de *Descriptive Translation Studies* (DTS), qui a pour but d'élucider les éléments influant sur la traduction. Les études de Poncharal (2003) sur la traduction du DIL dans un cadre combinant la linguistique et l'analyse textuelle nous ont inspirée par leur méthodes d'approche où sont combinées une attention aux détails et une visée globale. Tout comme Toury, Poncharal part des problèmes de traduction dans le but d'arriver à une compréhension des systèmes langagiers, des résultats qui seront utiles lors de l'analyse des indices individuels. Finalement, l'étude de Taivalkoski-Shilov (2003) sur les transformations que subissent les différents types de DR dans la traduction nous a aussi inspirée, avant tout parce qu'elle considère aussi l'influence du contexte sur le résultat final. Selon elle, il faut considérer l'influence qu'ont les différences structurales des langues, la présence et l'emploi des DR dans la langue cible et la disposition qu'a le traducteur envers les DR. Voilà donc les paramètres que nous étudierons afin de comprendre ce qui influence la traduction du DIL.

Lors de l'étude de la traduction, on essaie souvent d'identifier des *unités de traduction*, c'est-à-dire les segments dans lesquels le traducteur divise le texte pendant la traduction. Les traductologues essaient de trouver ces unités dans l'espoir d'en pouvoir tirer des conclusions sur les mécanismes gouvernant la traduction. Pendant longtemps, des théoriciens comme Nida (1964) et Vinay & Darbelnet (1958) se sont penchés sur les parties du discours dans l'espoir d'y trouver les réponses à leurs questions. Mounin constate pourtant que cette catégorisation ne contient pas de hiérarchie, car ces éléments « semblent égaux syntaxiquement » (1971 : 256). Un autre argument contre l'étude d'unités trop petites est que les textes ne sont pas traduits mot par mot, mais dans des unités plus larges, difficiles à définir (Gellerstam 1998 : 135). Toury propose pourtant de faire la comparaison à l'aide de concepts intermédiaires, ce qui permet de mieux comprendre les transformations (1995 : 80). Pour nous, le choix d'unité à étudier est plus facile si l'on part du DIL. Pour bien connaître les mécanismes intérieurs, nous avons choisi d'étudier les indices du DIL. Il y a un problème en ce qu'aucun élément ne lui est propre, ce qui demande une attention particulière à l'effet qu'ont les indices dans le contexte précis. Dans un premier temps (chapitre 4), nous examinerons donc des unités minimales, étude qui nous permettra de dégager quelques paramètres influençant la traduction. Dans un deuxième temps (chapitre 5), nous examinerons les glissements entre les différents types de DR, tout comme le fait Taivalkoski-Shilov (2003). Pour elle, un DR se change en un autre quand les énonciateurs et le type de discours

changent. Dans les cas indécidables elle laisse le changement dans le rhème décider de la classification (2003 : 168). Le but de cette partie de l'analyse est de connaître le sort du DIL dans les traductions : est-il omis, et si non : quelle forme revêt-il ? Dans quel contexte se trouvent les différences et pourquoi, etc. ?

Pour décrire ce qui se passe dans les traductions, nous emploierons la notion de point de vue (pdv), ou celle de focalisation, que nous voyons comme des synonymes dans ce contexte. Ces termes sont souvent employés pour marquer plusieurs niveaux de ce que Genette nomme *focalisation*. Nous emploierons pourtant cette notion pour indiquer à travers qui les actions, etc. sont focalisées : un des personnages, le narrateur, les deux, etc. Le choix de cette notion comme base pour la discussion vient de ce qu'elle est au centre du DIL. Par la focalisation, le narrateur peut marquer, plus ou moins fortement, les origines des paroles rapportées. Des changements dans la focalisation influenceront par conséquent le DIL. Nous sommes consciente du fait qu'il y a des exemples dans lesquels des changements dans la focalisation n'influencent pas l'effet global du DIL. Ces exemples sont bien sûr particulièrement intéressants parce qu'ils montrent la flexibilité et la capacité d'adaptation du DIL.

Hormis les focalisations, nous examinerons aussi les procédés de traduction, notamment les ajouts et les omissions : sont-ils nécessaires ou facultatifs ? Dans un deuxième temps, nous allons aussi étudier comment les normes et le contexte textuel et culturel influencent les traductions. Comme le DIL est un DR relativement flexible, nous ne définissons pas la traduction du DIL comme une reproduction exacte des indices employés dans l'original. Au contraire, nous voyons la traduction comme un texte où le même « effet » a été obtenu. Il est important de souligner que nous ne comprenons pas le mot « effet » d'une manière littérale. L'important est que le DIL se montre, ou se cache, autant que dans l'original.

L'hypothèse que nous voulons corroborer est que les structures langagières (grammaire, lexique, etc.) et les éléments pragmatiques (normes, contextes, cultures) empêchent une traduction littérale du DIL ; la traduction influence forcément la forme que peut avoir le DIL.

3.5 Bilan

En guise de conclusion à ce chapitre, nous ferons un bilan des facteurs influençant la traduction du DIL, ceux qui seront étudiés dans les analyses qui suivent.

Comme toute autre traduction, la traduction du DIL est soumise à des conditions générales gouvernant cette activité. Chesterman (1997) résume ces conditions dans ce qu'il appelle les quatre valeurs éthiques de la traduction. Les deux premières concernent la relation entre les textes. D'abord il faut de la **clarté** : les idées principales du texte doivent être visibles ; puis vient la relation de **vérité** entre le texte et le traducteur : ceci n'est pas une valeur absolue car elle dépend de la situation et de la culture d'arrivée (ici nous ajouterons aussi l'influence de la culture de départ). Les deux dernières valeurs éthiques concernent la relation entre le traducteur et le public : premièrement il faut de la **confiance**, le traducteur doit sentir sa responsabilité envers le public, deuxièmement il y a la **compréhension** car le traducteur doit éliminer les

malentendus linguistico-culturels et optimaliser la compréhension (par des notes, des commentaires, etc.). Nous pensons pourtant que cette dernière valeur ne va pas de soi, car le traducteur peut avoir un autre projet de traduction dans lequel la culture de départ prend beaucoup plus de place.

Dans 2.3, nous avons présenté les facteurs qui, selon Taivalkoski-Shilov (2003), influencent la traduction du DR :

- Les différences structurales entre les langues (notamment la dissymétrie des systèmes aspectuo-temporels)
- La présence de formes mixtes dans la langue cible. L'absence de telles formes expliquerait le glissement ou l'omission
- La condition de travail du traducteur : il se peut qu'elle ne permette pas une traduction aussi détaillée
- L'omission des types mixtes peut faire partie de la stratégie globale du traducteur
- La simplification de la structure énonciative peut être le résultat du travail herméneutique des traducteurs : souvent le texte traduit est moins ambigu que l'original, ce qui se reflète entre autre dans le DR
- Le traducteur peut se sentir mal à l'aise devant la mixité, ce qui explique l'omission
- Le glissement peut être une lutte entre la voix de l'auteur et celle d'un traducteur qui, voulant devenir écrivain, s'impose (2003 : 52–7).

Dans ces points se voient donc l'influence de tout ce qui se trouve entre les systèmes langagiers et le traducteur, facteurs que d'autres théoriciens aussi voient comme centraux pour la traduction du DR. Il faut pourtant y ajouter l'importance des normes qui planent sur tous ces points. Folkart souligne particulièrement que le traducteur ne peut que rendre ce qu'il a reçu (1993 : 374) : il ne peut pas rendre le DIL de manière consciente s'il ne le connaît pas. Pour cette raison, l'époque dans laquelle le traducteur travaille influence ses possibilités de comprendre et de traduire le DIL. De même, il doit connaître les formes que prend le DIL dans des langues différentes. Comme nous l'avons constaté dans notre survol des recherches antérieures, les conditions du DIL diffèrent entre le suédois en le français, notamment à cause des différences aspectuo-temporelles qui à leur tour relèvent de la nécessité de séparer les niveaux de l'énoncé en français. Le français ne mélange pas aussi facilement que le suédois les différentes formes de DR, en partie parce qu'il y a la nécessité de maintenir la différence entre énonciateur rapporté et énonciateur rapporteur (Poncharal 2003).

Vu la similarité entre l'acte de traduire et la reproduction de paroles, la question des voix s'impose. Taivalkoski-Shilov (2003) constate, nous l'avons vu, qu'il y a davantage de voix dans la traduction car celle du traducteur s'y intègre, de même qu'il y a moins de voix, car le fait de traduire diminue la mixité des discours, le tout selon la loi de la standardisation croissante formulée par Toury. En même temps, Taivalkoski-Shilov constate que les retraductions réintroduisent la mixité. Selon nous il semble pourtant difficile de corroborer cette théorie car il est difficile de savoir si c'est la retraduction qui introduit cette augmentation de

mixité, ou si ce changement est uniquement dû aux transformations dans le polysystème de la langue.

Guillemin-Flescher (1993) constate que le français a besoin de clarté, ce que Taivalkoski-Shilov (2003) exprime d'une manière qui fait penser à Vinay & Darbelnet. Selon elle, « la logique de la langue française » (2003 : 53) influence la traduction. Cette assertion est difficile à saisir et semble être fondée sur une relativité difficile à prouver. De même, si le français était complètement clair et logique, il n'y aurait pas de DIL comme nous les connaissons dans les romans de, par exemple, Flaubert, qui est tout sauf « clair ». Par contre, il est possible que l'*horizon d'attente* du public influence la manière dont le DIL est traduit, mais cette question est plutôt liée à une idée préconçue des formes possibles dans différents genres de littérature, ce qui relève d'une autre tradition.

On peut donc constater qu'il y a une interaction entre plusieurs facteurs – normes, syntaxe, genres littéraires, horizon d'attente, traducteurs, etc. – dans la traduction du DIL. Il s'avère difficile de voir exactement comment les facteurs individuels influencent la traduction. Dans les analyses qui suivent, nous essayerons d'élucider autant de facteurs que possible, sans pourtant avoir le dessein d'arriver à une conclusion définitive.

4 La traduction des indices du DIL

Pour mieux comprendre comment le DIL est traduit, nous avons décidé d'étudier les indices qui le créent, étude qui permettra d'entrer dans le détail des problèmes particuliers que certains d'entre eux posent. Une analyse de ce genre n'est pourtant pas sans complications puisque les indices doivent se trouver dans un certain contexte pour créer le DIL, fait qui ne sera pas étudié dans cette partie de l'analyse. Par contre, tous les originaux dans notre corpus sont des DIL, c'est-à-dire que le contexte a déjà été considéré lors du dépouillement.

Les indices du DIL peuvent être divisés en trois groupes, un premier contenant « la triade énonciative » (Rosier 1999 : 141) : la personne, le temps et la deixis, un deuxième contenant les éléments discordants, c'est-à-dire ceux qui sautent aux yeux dans ce qui devrait être le texte du narrateur (exclamations, contagion stylistique, etc.) et un dernier contenant les indices indiquant les limites du DIL, les indices extérieurs. Le but est de voir comment les indices sont traduits et, si possible, pourquoi. Pour cette raison, chaque analyse aura une structure adaptée aux problèmes particuliers à l'indice en question : parfois ces problèmes peuvent être liés à la traduction, dans d'autres cas, leur fonction dans le DIL recevra davantage d'attention.

Le corpus français-suédois a été ajouté après l'analyse du corpus suédois-français. Par conséquent, la manière d'insérer les résultats obtenus dans le corpus français-suédois diffère. Dans la majorité des cas, ils ont été ajoutés à la fin,

comme un commentaire des résultats obtenus dans le corpus suédois-français. Nous avons choisi de concentrer l'analyse autour des exemples ou des phénomènes problématiques. Il est important de souligner que la traduction des indices individuels ne pose pas de grands problèmes. Avant de commencer l'analyse des pronoms personnels, nous voulons rappeler que tous les mots écrits en gras dans les exemples le sont par nous.

4.1 Les pronoms personnels

Un des traits les plus pertinents du DIL est le pronom personnel qui prend les mêmes formes que la narration[48], c'est-à-dire : « **Je** te déteste » devient « **Il / elle** le détestait ». Les systèmes pronominaux étant presque similaires entre le suédois et le français, on s'attend à ce qu'il n'y ait pas de changements lors de la traduction, ce qui est vrai dans la majorité des cas. Or, il s'avère que des différences existent aussi. L'analyse sera faite en trois parties. D'abord viendra une discussion théorique sur l'emploi des pronoms dans le DIL. Dans 4.1.1, les pronoms seront illustrés et analysés du point de vue contrastif et 4.1.2 discutera les différences liées à l'influence des normes et des traducteurs. Le corpus français-suédois sera étudié séparément dans 4.1.3.

Parmi les théoriciens, il y a consensus sur la troisième personne comme forme emblématique du DIL, mais pour la première et la deuxième personne il y a deux camps. En minorité sont ceux, comme Banfield (1995) et Helkkula-Lukkarinen (1999), qui excluent ces deux pronoms du DIL. Cette exclusion n'empêche pas qu'elles en trouvent des exemples. Pour défendre leur théorie, elles les catégorisent comme étant des exceptions (1995 : 212 et 1999 : 73 note 10). Elles ne sont pas seules à exclure la première et la deuxième personne du DIL ; un grand nombre de grammaires fait ce même rejet. Dans l'autre camp, celui qui réunit la majorité des théoriciens, par exemple Bally (1914), Liljestrand (1983), Vetters (1994) et Jørgensen (2002c), il y a accord sur la nécessité d'inclure la première et la deuxième personne dans le DIL. Selon Rosier « toute personne locutive, c'est-à-dire le *je* et le *tu*, personnes de l'interlocution, peuvent également être délocutives » (1999 : 142). Nølke et Olsen (2002b) expliquent la répartition des trois personnes dans le DIL à partir de leur position dans la narration ; les personnes non présentes dans la communication sont à la troisième personne ; le rapporteur rapportant ses propres paroles reste à la première personne tandis que l'allocutaire est transposé de la première ou de la troisième à la deuxième personne (2002b : 19). Fludernik (2002) consacre tout un chapitre, « The referential shift in free indirect discourse », à la question des pronoms. Pour illustrer ces formes, elle part d'un énoncé original (hypothétique), qu'elle « transforme » en DIL selon le schéma suivant : référence au locuteur original (je > je, je > tu, nous > tu, je > troisième personne et nous > ils / elles,), référence au locutaire (tu > je, tu > tu et tu > troisième personne) et référence à une troisième personne (troisième personne > je, troisième personne > tu et troisième

[48] Précisons qu'il s'agit ici de pronoms dans le DIL et non pas dans les incises ou dans le co-texte.

personne > troisième personne)[49]. Dans le même chapitre, Fludernik discute ce qu'elle nomme des *narrative oddities*, « étrangetés narratives », formes qu'elle a trouvées avant tout dans le roman moderne et postmoderne et qui, par conséquent, ne sont pas très pertinentes pour notre analyse. Ses commentaires sur les expressions idiomatiques méritent néanmoins attention. La question est de savoir si ces expressions doivent s'aligner sur la narration ou si elles doivent rester dans leur forme originale comme elles sont plus ou moins figées, problème qui est aussi discuté par Banfield (1982) et Hellberg (1984). Soulignons qu'il n'y a pas de consensus. Ainsi il est possible de voir une expression comme « Mon Dieu ! » dans sa forme directe aussi dans un DIL à la troisième personne. Il est aussi possible de trouver, dans des cas plus rares, et plus marqués, une forme alignée sur la narration : « Son Dieu ! »[50].

Au lieu d'avoir les pronoms comme point de départ, il est possible de partir des situations narratives, ce que fait aussi Fludernik. Si le narrateur est hétérodiégétique, toutes les positions référentielles doivent être transformées à la troisième personne, ce qui pose peu de problèmes. Les transformations sont plus compliquées dans des œuvres ayant un narrateur homodiégétique : les références au narrateur / protagoniste, présentées à la première, deuxième ou troisième personne dans un énoncé original hypothétique, deviennent première personne tandis que les références aux autres positions sont rendues à la troisième personne[51]. Fludernik semble si concentrée sur ces structures globales qu'elle oublie que les répliques avec un DIL à l'intérieur d'un DD, où les protagonistes s'auto-désignent, subissent les mêmes transformations, comme en (1).

(1a) – Jo, klok var hon nog », säger jag. « Hon gjorde det för att ta hämnd på mig, därför att jag hade tvingat mig till henne. Hon skulle ändå inte ha gjort det, om **jag** hade gift mig med henne, sa hon, men då **jag** inte gjorde det, hade hon tänkt, att när **jag** inte ville ha **mitt** barn med ära, skulle **jag** inget barn ha. » Far blir alldeles tyst av bedrövelse. (*Jerusalem* I 12)

(1b) – Pourtant elle n'était pas folle… Elle avait fait cela, paraît-il, pour se venger de moi, parce que je l'avais prise de force. Elle ne l'aurait point fait, disait-elle, si **je** l'avais menée à l'église ; mais, dans son idée, du moment que **je** ne voulais pas **mon** enfant avec honneur, **je** ne devais pas en avoir."
« Père demeure saisi : (*Jérusalem* I 20)

Il est impossible de reconstruire l'énoncé original, surtout parce qu'il n'y en a pas dans la fiction. Faisons-le pour illustrer la procédure. Brita, la femme dont il est question, a tué son enfant pour se venger d'Ingmar, l'homme qui parle. Elle aurait pu dire quelque chose comme : « Je ne l'aurais point fait si vous m'aviez menée à l'église. Du moment que vous ne voulez pas mon enfant avec honneur, vous ne devez pas en avoir ». Comme pour la narration homodiégétique, toutes les références au locuteur sont transformées à la première personne : « si je l'avais menée à l'église », etc.

C'est à partir des faits mentionnés ci-dessus que nous avons élaboré la méthode pour l'analyse qui a été faite en trois étapes. D'abord, les romans ont

[49] Étant donné que les transformations sont les mêmes aussi en français, nous avons simplement traduit les observations que fait Fludernik sur l'anglais. Nous n'avons pas inclu le pronom *on* ici, mais il fera partie de notre analyse.

[50] Que cette transformation soit inhabituelle se voit dans le fait que les expressions idiomatiques gardent souvent leurs formes canoniques dans notre corpus.

[51] Les transformations sont encore plus compliquées dans la narration à la deuxième personne. Étant donné que cette narration n'existe pas dans le corpus, elles ne seront pas discutées ici.

été classés selon leur narration, homodiégétique ou hétérodiégétique, car cette forme détermine les pronoms de base qui à leur tour déterminent leurs formes au DIL. Les DIL à l'intérieur de DD ont été inclus dans le premier groupe à cause de leurs pronoms d'origine. Tandis que tous les romans de Strindberg en français ont un narrateur homodiégétique, quatre seulement des originaux suédois – *Ensam*, la moitié de *Taklagsöl*, *Herr von Hancken* et *Doktor Glas* –en présentent. Les romans hétérodiégétiques dominent donc. Après cette division en deux groupes, nous avons répertorié les pronoms en deux étapes : d'abord les formes présentes dans le DIL, puis « la reconstruction » du pronom en DD[52]. Après avoir étudié les formes, fonctions et origines des pronoms, nous avons comparé les pronoms dans les originaux et dans les traductions. Étant donné que la référence originale, c'est-à-dire les formes d'un DD hypothétique, n'influait pas sur la traduction, cette classification n'est pas rendue ici. L'analyse a montré qu'il y avait des différences inattendues dans la fidélité des traductions. Les exemples homodiégétiques étaient peu nombreux et scrupuleusement traduits avec les mêmes pronoms que dans les originaux. Une explication serait que les romans françaises de Strindberg, qui représentent la majorité des exemples dans ce groupe, sont parus dans l'Édition nationale, qui a été corrigée à partir des manuscrits originaux. Les conditions pour ces traductions sont donc différentes que pour les romans publiés en France. Par conséquent, nous ne les discuterons pas davantage dans cette analyse. Restent donc les exemples hétérodiégétiques qui seront présentés dans deux parties. Dans 4.1.1 l'analyse contrastive sera faite alors que 4.1.2 se concentrera sur l'influence des normes littéraires et des choix personnels des traducteurs. Cette division a été inspirée par quelques remarques faites dans des études sur les différences entre l'anglais et le français.

Les études comparatives constatent que les pronoms personnels ne posent pas de problèmes fondamentaux ; les seuls notés par Chuquet & Paillard dans leur étude sur l'anglais et le français sont le genre et le nombre ainsi que la difficulté de rendre *on* ou *vous* génériques en anglais (1989 : 65–70). Guillemin-Flescher (1993), non plus, ne note pas de difficultés spécifiques. Pour elle, les différences relèvent du fait que le français n'accepte qu'avec difficulté un changement de type d'énonciation à l'intérieur d'une séquence. Comme cette limitation n'existe pas en anglais, les traducteurs français doivent, selon Guillemin-Flescher, faire une « normalisation » vers le DD ou le DI (1993 : 439). Dans une étude du DIL en français et en anglais, Poncharal (2003) arrive à la même conclusion. Ce sont donc les normes littéraires, plutôt que la grammaire, qui sont à la base des différences entre le DR en anglais et en français. Il nous semble que ce soit aussi le cas pour le suédois et le français, ce que nous montrerons dans ce qui suit.

[52] Tâche compliquée dans certains cas où plusieurs solutions semblent possibles, par exemple ce passage tiré de *Den allvarsamma leken :* « – Får jag se, sade Dagmar, du har glömt din ring ? Arvid sökte efter den men kunde inte finna den. Det var rent oförklarligt. **Han** måste ha förlagt den på något märkvärdigt ställe. De sökte överallt, men ringen var borta. » (*Allvarsamma leken* 137). La difficulté réside dans le pronom « han » qui pourrait venir soit du narrateur (ce qui serait bizarre vu l'expression « märkvärdigt »), soit de la femme (remplaçant l'adresse direct, *du*) soit de l'homme (remplaçant un *je*) soit des deux comme un amalgame (ils constantent simultanément que la bague manque). Ceci n'a pourtant pas d'importance pour la traduction qui emploie un pronom à la troisième personne (*Le jeu sérieux* 110).

4.1.1 Les formes des pronoms personnels dans le DIL en perspective contrastive

Du point de vue grammatical, l'organisation des pronoms personnels se ressemble entre le suédois et le français, sauf que le français a des formes disjointes (Grevisse 1993 : 968) sans équivalents suédois. Les conditions de base pour le DIL sont donc les mêmes. La troisième personne, la personne la plus fréquente en DIL, peut néanmoins poser des problèmes pour l'interprétation. Le suédois peut avoir recours à la troisième personne en adresse directe dans certaines circonstances, notamment dans un parler plus provincial où elle réfère souvent à un titre officiel (*SAG* 2 : 268). Il n'y a pas d'équivalent exact selon Grevisse qui ne note que l'emploi de la troisième personne dans l'adresse aux personnes de haut rang (1993 : 964). Dans (2), qui n'est pas du DIL malgré les pronoms à la troisième personne, ce phénomène a été traduit par la deuxième personne.

(2a) – Hör nu, Lundstedt […] skulle **han** inte vilja ta min eka och ro ut till honom ?
Jo, det ville Lundstedt gärna, isynnerhet som han kände sig stå i stor tacksamhetsskuld hos honom […] (*Romantiske klockaren* 124–5)

(2b) – Écoutez, Lundstedt [...] ne voudriez-**vous** pas prendre une barque et la lui porter ?
Lundstedt le veut, avec autant plus d'aise qu'il se sent une dette de reconnaissance envers le pasteur […] (*Sacristain* 716)

(2c) – À propos, Lundstedt [...] que diriez-**vous** de prendre ma barque et d'aller jusque-là ?
Lundstedt accepta volontiers, d'autant qu'il se sentait très obligé vis-à-vis de celui […] (*Sacristain romantique* 77)

Dans un autre exemple, (3), la référence à la troisième personne a été gardée dans les deux traductions. Comme les époux qui parlent s'adressent souvent à la troisième personne, la première phrase, qui en plus contient des verbes au présent, ne peut être qu'un DD. Il est pourtant impossible de savoir si les traducteurs ont traduit un DD avec la troisième personne, ou s'ils ont vu un hybride qui s'approche du DIL. Comme la phrase qui suit, « Fru Markurell hade ingenting hört… », est un DIL, les deux interprétations sont possibles.

(3a) Va säger **hon** ? Har **hon** hört något ?
Fru Markurell hade ingenting hört, men det stod klart för henne, att rektor Blidberg måste känna sig mycket illa berörd av häradshövdingens svårigheter. (*Markurells* 110)

(3b) Il soufflait d'un ton menaçant : « Qu'est-ce qu'**elle** dit ? A-t-**elle** entendu quelque chose ? » Mme Markurell n'avait rien entendu, mais elle était persuadée que le proviseur Blidberg devait être fâcheusement impressionné par les difficultés du notaire. (*Markurell* (KDH) 105)

(3c) – Que dit-**elle** ? A-t-**elle** entendu quelque chose ?
Mme Markurell n'avait rien entendu du tout, mais il était absolument évident pour elle que le proviseur Blidberg devait être désolé à cause des difficultés du notaire. (*Markurell* (GU) 94)

Après ces commentaires généraux, continuons par des remarques sur quelques emplois qui diffèrent entre les langues. Les propositions interrogatives en français doivent reprendre le nom propre par un pronom, procédé qui ne pose pas de problèmes majeurs[53].

[53] Le français préfère aussi indiquer l'objet grammatical dans les phrases, différence qui n'influence pas le DIL, comme illustré par l'exemple suivant : « Om någon berättat att hans vänner Levin eller Nyström blivit arresterade för förfalskning, så skulle han helt enkelt ha förnekat bekantskapen, ty han syntes aldrig ute med dem » (*Röda rummet* 50), devient « Si quelqu'un **lui** eût raconté que ses amis Lévine et Nyström avaient été arrêtés pour faux, il aurait tout simplement nié les connaître,

(4a) Vickberg framförde sitt ärende. Jo, Jacob ville gärna rida in till staden.
– Då får Blenda ta Lisa, så rider jag Fingal.
Va för något ? Skulle kanske **Blenda** följa med till staden ? Till häradshövdingen ? För att överlämna hans nåds brev, ett högst viktigt brev ? Det borde då **Jacob** begripa –
– Ja men vad ska Blenda göra, då jag är borta ? (*Hans nåds* 20)

(4b) Vickberg exposa l'affaire. Oui, Jacob voulait bien se charger de la lettre.
– Blenda montera Lisa, et moi je prendrai Fingal.
Quoi ? **Blenda** l'accompagnerait-**elle** en ville ? Pour porter la lettre de Sa Grâce, une missive de haute importance ? **Jacob** ne comprenait-**il** pas…
– Oui, mais que va-t-elle faire pendant mon absence ? (*Testament* 36)

En français, les désinences des verbes indiquent la personne grammaticale, phénomène qui existait aussi en suédois[54]. Cette différence ne pose que rarement des problèmes. Le verbe *tänka* à l'impératif mérite attention quand il est employé dans la reproduction de pensées si le contexte ne montre pas clairement celui ou celle qui est visé. Le français ne peut contourner le problème et doit choisir une personne grammaticale. C'est le cas dans (5) où le verbe suédois semble être une particule énonciative plutôt qu'une exhortation.

(5a) Det gick an så länge som de höll sig stilla, men **tänk**, om en av dem skulle sträcka ut en arm och rycka till sig någon, som gick förbi ! (*Kejsarn* 19–20)

(5b) La terreur qu'ils inspiraient était supportable tant qu'ils se tenaient tranquilles, mais **songez** à ce qui se passerait si l'un d'eux, étendant un bras, allait saisir un des passants ? (*Empereur* 30–1)

Jan marche à travers la forêt à côté de sa femme et sa fille. Son imagination l'entraîne : les arbres deviennent des êtres mystiques qui veulent enlever sa fille. L'attribution de la citation est incertaine ; il se peut aussi que ce soit le narrateur qui explique ce que Jan éprouve. En ce cas, la traduction avec le *Vous* de politesse est bien choisi parce qu'il inclut le lecteur qui doit s'engager dans les horreurs que cache la forêt. Mais si c'est Jan qui pense cette partie, la forme française semble marquée, bien qu'elle soit moins marquée que la deuxième personne du singulier. Une construction avec un infinitif aurait peut-être résolu le problème, ce qui a été fait en (6c), bien que (6b) ait opté pour l'impératif.

(6a) De hade tagit sig tre rum i Passy. Ateliern låg mitt i ; herrns rum på ena sidan och fruns på andra sidan. De skulle icke ha gemensam säng ; ett sådant svineri, som icke hade den minsta motsvarighet i naturen och som bara gav anledning till överdrift och okynne. Och, **tänk**, att klä av sig i samma rum, hu ! (*Giftas* : Reformförsök 113)

(6b) Ils avaient loué un appartement de trois pièces à Passy. L'atelier était au milieu ; la chambre de monsieur d'un côté, et la chambre de madame de l'autre. Ils n'auraient pas de lit commun ;

---

car il ne sortait jamais avec eux. » (Bo*h*ème 67). Le contraire peut aussi se produire, ici avec un affaiblissement du DIL :

Hur skönt, menade hon, att få sluta så, och just nu, då livet icke erbjöd **henne** något mera än att långsamt pinas ihjäl av en man som hon skjutit undan... (*Häxa* 200)

Comme il devait être bon, pensait-elle d'en finir ainsi, maintenant que la vie n'offrait plus rien que la longue torture d'un mari qu'elle avait repoussée […] (*Sorcière* 164–5).

[54] L'usage était en train de se simplifier pendant l'époque où ces romans furent écrits, mais ne fut reconnu officiellement que vers 1945 (Lindberg 1998 : 123). Dans la plupart des romans employés ici la langue a été modernisée de sorte que très peu de traces s'y trouvent. Par exemple : « Man hade kappridningar i syndfullhet, där den sämsta vann priset, man hade schnitzeljakter efter fattiga själar som skulle frälsas, men man hade också, **erkännom** det, skallgångar efter offer, på vilka man skulle öva sig i bättring genom att göra dem till föremål för den grymmaste välgörenhet. » (*Röda rummet* 79).

une cochonnerie qui n'avait pas son pareil dans la nature et qui ne pouvait conduire qu'à des excès et à des vices. Et **pensez donc**, se déshabiller dans la même chambre ! (*Mariés* : Tentative de réforme 135)

(6c) Ils avaient loué trois chambres à Passy. L'atelier était au milieu, la chambre de monsieur d'un côté, celle de madame de l'autre. Ils ne possédaient pas de lit commun, une saleté qui n'avait rien d'analogue dans la nature et qui n'était qu'un prétexte d'excès et de polissonneries. **Se déshabiller** dans la même chambre ! Fi ! (*Les mariés* : Essais de réforme I 316)

L'infinitif peut s'employer dans d'autres situations aussi ; dans le corpus il remplace, par exemple, les pronoms *han* et *man*, comme en (7).

(7a) I alla fall var han så säker på att hon skulle finnas där, att när de började dra in landgången, ropade han till kaptenen, att **han** för all del inte fick gå med båten. Det var en till, som skulle i land.
Kaptenen frågade sjöfolket, (*Kejsarn* 75–6)

(7b) Pourtant il était certain qu'elle était sur le bateau et, lorsqu'on se mit en devoir de retirer la passerelle, il cria au capitaine d'**attendre** pour l'amour du ciel avant de repartir : quelqu'un devait descendre encore.
Le capitaine interrogea les matelots, (*Empereur* 109)

L'original est un hybride avec la conjonction *att* suivie par le DIL. Une hybridisation semblable semble exister dans la traduction : l'infinitif, qui a remplacé le pronom, distancie le contenu de la phrase du point de vue de Jan, tandis que l'expression « pour l'amour du ciel », qui n'est pas marquée graphiquement, relève du vocabulaire de Jan. Il existe aussi des exemples suédois avec l'infinitif, par exemple (8), qui imite les pensées troublées de Johan. Il est possible de s'imaginer un « aldrig skulle han gå… » implicite. En (8c) la rapidité a été gardée, alors que (8b) opte pour leur réinsertion, ce qui donne au texte une certaine lourdeur.

(8a) Hela proceduren hade för honom antagit hiskliga former. Kamraterna i skolan hade smittosamma sjukdomar, talade om varandra såsom förstörda. Nej, aldrig **gå** till sådana flickor, men **gifta** sig, **bo** tillsammans med den enda han älskade, **omhulda** och omhuldas, **se** vänner hos sig, det var hans dröm, och i varje kvinna han blossade för såg han en bit av en moder. (*Tjänstekvinnan*s 110)

(8b) Toute la procédure avait pris à ses yeux une forme hideuse. Les camarades à l'école avaient des maladies contagieuses, ils racontaient que tel ou tel était pourri et celui-ci en disait autant d'eux.
Non, jamais **il** n'irait chez des filles ; **il** se marierait, **il** demeurerait en compagnie de la seule femme **qu'il** aimait, **il** la choierait et en serait choyé, **il** recevrait des amis : tel était son rêve, et dans chaque femme pour laquelle il s'enflammait, il voyait poindre la mère. (*Fils* (CP) 169–70)

(8c) Toute l'opération avait pris à ses yeux une forme affreuse. À l'école, ses camarades parlaient de maladies contagieuses et disaient les uns des autres qu'un tel ou tel était pourri. Non, ne jamais **aller** chez ces files-là, mais se **marier**, **habiter** ensemble avec celle qu'il aimait, **choyer** et être choyé, **voir** des amis chez lui, voilà son rêve et, dans chaque femme pour qui il brûlait, il voyait une part de mère. Il n'adorait que celles qui étaient douces et se sentait honoré d'être bien accueilli. (*Fils* (CGB) 215)

L'expression « Il faut » est employée une vingtaine de fois pour remplacer *han*, *hon*, *man*, *de* et *vi*. Puisqu'il s'agit d'une expression impersonnelle, le DIL risque de disparaître, sauf quand il remplace *vi*, où c'est le contraire.

(9a) – Jo, visst ville han det ! Men han hade haft så fasligt tråkigt om kvällen, att han aldrig ville ha en sådan kväll mer.
– Ja, men det skulle **vi** glömma nu !

Ja, och så glömde de det, och hon var hans lilla fru igen. (*Giftas* : Naturhinder 118)

(9b) – Si bien sûr, il le voulait ! Mais il s'était tellement ennuyé la veille, qu'il ne voulait jamais plus vivre une telle soirée.
– Oui, mais **il fallait** l'oublier maintenant !
Oui, et ils oublièrent, et elle fut de nouveau sa petite femme. (*Mariés* : Cas de force majeure 142)

(9c) – Mais oui, mais oui, sans doute ! Mais il s'était tellement ennuyé cette soirée, qu'il n'en voudrait plus une pareille.
– Oui, mais **nous** oublierons tout cela maintenant !
Ils oublièrent et elle redevint sa petite femme. (*Les mariés* : Essais de réforme II 330)

Cet exemple est curieux, car il est très long (nous l'avons raccourci) et presque uniquement dans la forme « dialogique » du DIL, sauf à la fin, où un pronom direct, marqué en gras en (9a), se glisse, presque par défaut, dans le texte. Dans (9c), il a été rendu, mais dans un DD puisque le verbe est au futur. Dans (9b), l'expression impersonnelle est au passé, ce qui indique le DIL dans ce contexte où toutes les autres répliques contiennent cet hybride entre le DIL et le DD.

Dans la plupart des cas, l'expression « il faut » semble être un amalgame entre le contenu du DIL et le verbe introducteur.

(10a) Han höjer sitt glas för Sellén och anser att man kan säga, vilket han redan sagt å ena sidan, att Sellén lyckats. Å andra sidan åter igen taget, kunde man åter igen mena att så icke var fallet. Sellén vore icke utvecklad, **han** behövde många år ännu, ty konsten är lång, det visste Yggberg själv, (*Röda rummet* 110)

(10b) Il lève son verre en l'honneur de Sellén, et il déclare qu'on peut dire ce qu'il a déjà dit, que, d'une part, Sellén a réussi, d'autre part, en prenant les choses à un nouveau point de vue, on pourrait dire que ce n'était pas tout à fait cela, que Sellén n'en était pas à son complet développement, qu'**il lui fallait** encore bien des années, car l'art est long, et Ygberg le savait, (*Bohème* 161–2)

En même temps qu'elle rend le contenu, l'expression distancie le délocuté et le texte : le délocuté devient objet indirect au lieu de sujet. À cause de ce changement, le lecteur peut interpréter l'expression « il lui fallait » comme verbe introducteur, bien qu'elle s'adapte parfaitement au DIL.

Dans plusieurs cas, des phrases entières sont réduites à des exclamations ou à des questions sans verbe, ou sans pronom. L'absence de verbes et de pronoms complique l'attribution qui dépend complètement du contexte. Dans (12b), le fait que les phrases précédentes sont au DIL facilite l'interprétation : il s'agit probablement d'un DIL à cause de l'obstination dans la lecture : le lecteur continue de voir un même genre de DR jusqu'à ce que d'autres indices adviennent dans le texte.

(12a) Nu var han här, i ett litet tarvligt möblerat rum med brunrosiga tapeter, i landets huvudstad. **Var skulle han hamna ?** (*Allvarsamma leken* 42)

(12b) À présent, il vivait dans la capitale, dans cette pièce chichement meublée aux tapisseries lie-de-vin fanées. **Et ensuite ?** (*Jeu sérieux* 36)

L'ajout d'un pronom peut aussi être une stratégie pour garder la focalisation dans les cas où une particule énonciative s'avère intraduisible, comme en (13).

(13a) När slutligen timmen var ute och intet besked hördes av om rummet, reste sig intendenten och frågade, om det var färdigt ännu.
Jo, menade värdinnan, det var **nog** färdigt på **visst sätt**, men…
Intendenten anhöll i en befallande ton att genast bli förd på sitt rum […] (*Havsbandet* 15–6)

(13b) Enfin, l'heure écoulée, et personne ne soufflant mot de la chambre promise, l'inspecteur se leva et demanda si celle-ci n'était pas encore prête.
– Certainement, expliqua la maîtresse, elle était bien prête **si on voulait**, mais…
Alors, d'un ton impérieux, l'inspecteur exigea qu'on l'y conduisît […] (*Axel Borg* 22)

Jusqu'ici nous avons observé l'omission ou l'ajout de pronoms, mais il y a aussi des cas intermédiaires qui relèvent de différences lexicales. Dans (14), l'original emploie la formule « här skulle » suivie du passif pour rendre les paroles typifiées de Carlsson. Les deux traductions optent pour *on* qui est le seul choix possible, hormis *ils*, étant donné le fait que les activités énumérées concernent tout le monde.

(14a) Men det var icke blott de kontanta pengarne i hyran, som fallit ned över dem, det skulle även regna indirekta förmåner, vilka Carlsson målade upp i raska drag för de lyssnande åhörarne.
Här skulle säljas fisk, mjölk, ägg, smör ; och vedbrand finge inte gå av för inte, för att inte tala om Dalaröbuden efter en krona stycket. Och så kunde man kanske få sätta av en kalv, ett får, en utvärpt höna, potatis och grönsaker. (*Hemsöborna* 57)

(14b) Ce n'était pas seulement l'argent du loyer qui tombait du ciel ; il allait échoir quantités d'avantages indirects dont il brossa un rapide tableau devant ses auditeurs. **On** vendrait du poisson, du lait, des œufs, du beurre ; le bois ne serait pas pour rien et la course de Dalarö coûterait une couronne. On pourrait peut-être placer un veau, un mouton, une poule qui ne pondrait plus, des pommes de terre et des légumes. (*Gens de* 46)

(14c) Il expliqua à tous qu'aux bénéfices provenant de la location, il fallait ajouter tous les petits avantages qu'**on** en retirerait : le poisson, le lait, les œufs, le beurre et le bois qu'**on** allait leur vendre. De temps en temps on leur céderait un veau, un agneau ou quelque poule qui ne voudrait plus pondre. Et les pommes de terre ! Et les légumes ! Sans compter les traversées à Dalarœ qu'on pouvait bien taxer à une couronne. (*Dans les îles* 62)

Quant aux pronoms possessifs, la séparation centrale, celle entre la première, la deuxième et la troisième personne, reste la même dans les deux langues, tandis que l'accord diffère. En suédois c'est le genre naturel du possesseur qui décide de la forme du pronom[55] (*hans* si c'est un homme, *hennes* si c'est une femme, les mêmes formes s'emploient au pluriel), tandis qu'en français c'est le genre de l'objet possédé qui décide (*son* si c'est masculin et *sa* si féminin, *ses* au pluriel). Les problèmes que ces différences posent, référence incertaine quant au possesseur pour le français, ne sont aucunement particuliers au DIL. Dans les traductions, les différences sont presque toujours le résultat d'une réinterprétation, comme en (15) où l'original a un pronom possessif à la première personne tandis que la traduction choisit la troisième.

(15a) Men alla stodo som en man mot mig : *han* [it] var en utmärkt människa ; de trodde inte det var sant ; och så vände det mot mig. Jag blev en baktalare, en otacksam lymmel, som lönade **min** bästa vän på det sättet. När jag då ville försvara mig och framlägga bevis, vägrade man taga del av dem. (*Taklagsöl* 56)

(15b) Mais tous se levèrent contre moi comme un seul homme ; *il* [it] était une excellente personne ; ils ne croyaient pas à mon histoire ; et c'est ainsi que cette affaire se retourna contre moi. Je fus considéré comme un calomniateur, comme un voyou ingrat qui récompensait **son** meilleur

[55] Le suédois moderne est une langue avec deux genres, *neutrum* et *utrum* (*SAG* 2 1999: 58–9), qui ont évolué à partir du neutre, du féminin et du masculin. Ce procès dura 400 ans (Davidsson 1990) et n'était pas tout à fait achevé au XIX^{e} siècle. Des traces sont présentes dans nos textes. L'exemple que nous avons n'est pas du DIL, mais illustre la différence avec le suédois moderne qui aurait *den* ici : « Men **stugan** själv såg inte heller dålig ut, när han mönstrade **henne** i det flammande skenet från spiseln » (*Hemsöborna* 11–12).

ami de cette façon. Lorsque je voulus me défendre en apportant des preuves, on refusa de les prendre en considération. (*Couronnement* 100)

Voici le protagoniste qui rend les jugements que ses amis portent sur lui. Pour ce genre de DIL il y a deux choix : adapter toutes les références au point de vue du locuteur, ce qu'a fait Strindberg, ou employer la troisième personne, ce qui a été fait dans la traduction. La référence originale peut soit être à la troisième personne, si le locuteur a intercepté les paroles, ou à la deuxième personne si elles lui ont été destinées. Impossible de savoir.

4.1.2 Les normes et l'influence des traducteurs

Une étude fondée seulement sur les pronoms personnels pose des problèmes quant à l'identification des cas où une « normalisation » vers le DI ou le DD a été faite. La similitude la plus évidente est celle entre le DIL et le DI qui emploient les mêmes pronoms. Il en va de même pour les DIL où la référence originale (hypothétique) est à la troisième personne puisque les formes sont les mêmes en DI et en DD. Pour illustrer ces similitudes, nous avons choisi deux exemples : en (16) le DIL est devenu DI et en (17) le DIL est devenu DD.

(16a) Som hon vaknar, känner hon en stark korianderlukt som genomträngt och utplånat fisklukten, och när modern frågar hur hon befinner sig, **tror hon att det är bättre nu**. (*Häxa* 136–7)

(16b) Lorsqu'elle se réveille, une forte odeur de coriandre domine celle du poisson. À sa mère qui lui demande comment elle se sent, **elle répond qu'elle va mieux**. (*Sorcière* (1990) 112)

(17a) Ja, det var ju helt naturligt, menande zigenaren, men kom **hon** bara så långt som till proven, så – för se Magelone var då den skickligaste kokerska i hela landet och hade lärt sig laga mat hos själva riksmarsken. (*Tschandala* 315)

(17b) – Oui, c'est tout naturel, dit le tzigane, mais si **elle** arrive jusqu'à l'examen, alors… car, voyez-vous, Maguelonne a été la cuisinière la plus habile de tout le pays, elle a fait son apprentissage chez le connétable. (*Tschandala* 254)

Nous avons déjà pu constater que les deux langues ont les mêmes conditions grammaticales pour le DIL. Comment donc expliquer les différences qui se trouvent dans quelques traductions, par exemple du DIL devenu du DD ? Il y a au moins deux facteurs : les normes littéraires et l'influence des traducteurs. Nous avons au total 30 cas avec les changements : *han* > *je* / *tu* / *on* / *nous*, *hans* > *votre*, *hon* > *on* / *vous*, *de* > *on*. Le couple *han* > *je* mérite une mention car il apparaît sept fois. Il s'agit chaque fois de DIL « dialogiques » qui ne s'étendent que sur une ou deux phrases. Ce changement est fait deux fois dans *L'empereur de Portugal* (pp. 25 et 82) et dans *Jérusalem I* (pp. 82 et 126), et trois fois dans *Le fils de la servante*, la traduction de Polack. Chez elle, ce changement est pertinent, surtout comparé à Bjurström qui garde le DIL.

(18a) Smärtan och fruktan att icke få slut på uppträdet avtvang honom följande lögn :
– **Han** hade stulit dem.
– Var ? (*Tjänstekvinnans* 46)

(18b) La douleur et la peur de ne pas voir finir cette scène lui arrachèrent le mensonge qui suit :
– **Je** les ai volés.
– Où ? (*Fils* (CP) 71)

(18c) La douleur et la peur de ne pas pouvoir arrêter la scène lui arrachèrent le mensonge suivant :
Il les avait volés.

– Où ? (*Fils* (CGB) 97–8)

(19a) Då kommer husmamselln och frågar, om han vill gå med syskonen till mammas grav. – Nej, **han** hade inte tid. – Om nu det onda samvetet slog honom och störde hans arbete, eller han var nervös ändå, nog av : försöket misslyckades. (*Tjänstekvinnans* 64)

(19b) Mais voici qu'arrive la gouvernante qui lui demande s'il veut aller avec ses frères et sœurs sur la tombe de maman. – Non, **je** n'ai pas le temps. – Fut-ce le remords qui troubla son travail ? était-il déjà énervé ? toujours est-il que l'essai échoua. (*Fils* (CP) 99)

(19c) Alors la gouvernante se présenta pour lui demander s'il voulait accompagner ses frères et sœurs sur la tombe de leur mère. – Non, **il** n'avait pas le temps. – Est-ce la mauvaise conscience qui le frappa et qui vint ainsi déranger son travail ou était-il déjà suffisamment nerveux, quoi qu'il en soit ; l'essai aboutit à un échec. (*Fils* (CGB) 130)

(20a) Han frågade Johan om han ville predika. – Men **han** var icke student. – Det gjorde ingenting. – Hm ! Det var något att tänka på ! (*Tjänstekvinnans* 126)

(20b) Il demanda à Jean s'il voulait prêcher. – Mais **je** ne suis pas étudiant. – Cela ne fait rien. – Hem ! cela demande réflexion ! (*Fils* (CP) 194)

(20c) Il demanda donc à Johan s'il avait envie de prêcher. – Mais **il** n'avait pas encore passé son baccalauréat. – Ça ne faisait rien. – Hum ! il fallait y réfléchir ! (*Fils* (CGB) 244)

Ces cas deviennent d'autant plus intéressants parce qu'ailleurs Polack traduit le DIL sans changer les pronoms. Elle se sent peut-être tout simplement mal à l'aise devant cette forme peu canonique. Il semble pourtant que la longueur des exemples y soit pour quelque chose : chaque fois que la forme « dialogique » s'étend sur plusieurs répliques, elle les traduit sans hésitation.

La majorité des changements faits sur les pronoms, une vingtaine, ont été faits vers *on* qui est suffisamment neutre pour garder le DIL. Que ce pronom ne soit pas tout à fait équivalent se voit dans l'affaiblissement du contenu et dans un changement de point de vue. Dans (21), la femme exprime ses propres pensées sur le mariage qui n'est pas ce qu'elle s'était imaginé. Dans (21c), le pronom neutre donne l'impression qu'elle fait une réflexion générale. Il n'est donc plus question d'un outrage personnel, mais plutôt d'une discussion générale. (21b) garde la référence à la femme.

(21a) Hon förstod inte bilder. Hade inte fått så fin uppfostran, att hon förstod bilder, men pikar förstod hon ! Å aldrig hade **hon** trott, att det var så att vara gift. Mannen var ju aldrig hemma, och när han var hemma sov han eller grälade han. Och så lät han henne förstå att det var hans alltsammans.
Olyckligtvis hade långa Carl […] (*Giftas*: För att bli gift 67–8)

(21b) – Elle ne comprenait pas les métaphores. Elle n'avait pas reçu l'éducation nécessaire pour comprendre les métaphores, mais elle comprenait les allusions ! Oh, jamais **elle** n'aurait pu s'imaginer que c'était ça, être mariée. Le mari n'était jamais à la maison et, quand il était à la maison, il dormait ou la grondait. Et puis il lui faisait comprendre que tout était à lui.
Malheureusement, le grand Carl […] (*Mariés* : Pour être marié 75–6)

(21c) – Madame ne comprenait pas le langage figuré ; elle n'avait pas reçu une éducation assez soignée. Mais elle sentait parfaitement bien les allusions. Oh ! qui aurait pu croire que ce fut là ce qu'**on** appela mariage ! Son mari n'était jamais à la maison, et quand il s'y trouvait comme par hasard, il dormait ou la querellait et lui faisait entendre que tout était à lui.
Malheureusement le long Charles […] (*Les mariés* : Pour être mariés 92–3)

Des références étranges se trouvent ailleurs aussi, notamment dans un exemple de *Hemsöborna*, où le passage (22c) imite les formes pronominales de l'original, tandis que (22b) combine l'*on* neutre avec le *nous* direct. Le « nous » semble un peu étrange puisque Carlsson ne fait que parler de lui-même. Mais des étrangetés se trouvent aussi dans (22c). La dernière partie de la phrase « il était sûr de son

effet », contrairement à la phrase « så det skulle inte felas », ne peut pas être un DIL de paroles, mais de pensées.

(22a) Och när gumman yttrade oro över att hon ej skulle kunna läsa, var Carlsson genast redo att åtaga sig värvet.
– Ock- ock- ock ! **han** hade läst så många predikningar i sin dar hos advokatfiskaln, så det skulle inte felas. (*Hemsöborna* 38)

(22b) Comme la patronne craignait de ne pas savoir lire comme il faut, Carlsson dit qu'il était prêt à assumer cette nouvelle responsabilité.
– Qu'à cela ne tienne ! **On** a lu tant de sermons, dans le temps, chez l'avocat général, que cela ne **nous** embarrasse guère ! (*Gens de* 31)

(22c) La veuve objectant qu'elle ne savait pas lire, Carlsson s'offrit. **Il** en avait tant lu de ces sermons, chez M. le procureur qu'**il** était sûr de son effet. (*Dans les îles* 42–3)

Un dernier cas mérite l'attention. Dans (23b) un syntagme nominal, « pigan », a été remplacé par le pronom « on ». Les servantes aiment taquiner Hede qui ne jouit pas de toutes ses facultés mentales. L'original semble plutôt bizarre. La question n'est pas posée par quelqu'un de particulier « de frågade » / « elles lui demandaient », tandis que Lagerlöf laisse « pigan » (la servante), c'est-à-dire une personne particulière, poursuivre la conversation. Dans la traduction, le pronom « on » ne désigne aucune personne particulière, ce qui semble plus logique vu la situation : une cuisine où des gens ne cessent de passer.

(23a) De frågade honom vem han nu skulle gifta sig med.
Hede smålog ; han var mycket nöjd med att bli tillfrågad om sådant. « Hon heter Gravlilja, vet du väl, » sade han.
Nej, **pigan** hade inte vetat, att hon hade ett så fint namn.
« Nå, men var är hon hemma då ?» (*Herrgårdssägen* 97)

(23b) Elles lui demandaient à qui il allait se marier.
Hede sourit. Il était très content de parler.
– Elle s'appelle Lys du Tombeau. Vous le savez bien.
Non, **on** ne savait pas qu'elle avait un si joli nom.
– Mais où est sa maison ? (*Vieux manoir* 112)

Dans un autre cas, (24), la généralité exprimée par le pronom *de* en suédois a été remplacée par la spécificité d'un nom propre ; par erreur ou par réinterprétation ? De toute façon, le sens de la phrase est changé : Mrs Gordon ne parle que pour elle-même, tandis que dans l'original elle donne le conseil à tous. Il est vrai qu'elle est respectée de tout le monde tout et si bien qu'il est possible que ses actions soient imitées par les autres.

(24a) Hon svarade Karin, att hon ogärna ville driva någon ur kolonien, allra minst den, som hade kommit så långt bortifrån och hade så många kära släktingar bland kolonisterna. Om nu Gud hade sänt Gertrud en prövning, sade hon, så borde **de** väl vakta sig för att inte låta henne genomgå den. (*Jerusalem* II 376)

(24b) Elle répondit à Karine qu'il lui déplairait de chasser quelqu'un de la colonie, et surtout un homme venu de si loin, qui avait tant de parents et d'amis parmi les colons. Si Dieu envoyait cette épreuve à Gertrud, **Mrs. Gordon** se garderait bien de la lui épargner. (*Jérusalem* II 137)

Jusqu'ici nous avons considéré les exemples présentant un emploi pronominal plutôt canonique. Des déviances existent en faible nombre. Söderberg, par exemple, mélange souvent *je* et *il*, avec le même référent, à l'intérieur de la

même phrase[56]. Ce qui est intéressant, c'est que ces mélanges ont été gardés dans les traductions. Chez Strindberg, il y a un exemple qui mérite l'attention. Il s'agit d'un passage de « Kärlek och spannmål » dans *Giftas* où le narrateur emprunte les pronoms à la première personne qui se sont faufilés dans le DIL. Pour faciliter la description nous avons numéroté les phrases. Regardons d'abord l'original.

(25a) [1] Sedan han sovit middag på salssoffan, bad frun att få säga honom ett ord. [2] Men **han** skulle inte bli ond !
[3] – Ond ? **Han** ! [4] Gudbevars : Hushållspengar kan **jag** tro ?
[5]– Nåväl, ja ! [6] Kryddboken var obetald ! [7] Slaktarn fordrade, hyrkusken « sprang », det var med ett ord krångligt !
– [8] Inte annat ! [9] De skulle få varenda skilling i morgon dag ! [10] Så oförskämt, komma och kräva sådana där smulor ! [11] De skulle få varenda skilling imorgon, och så skulle de förlora en kund ! [12] Men nu skulle **vi** inte tala mer om den saken. [13] **Vi** skulle gå ut och promenera. [14] Ingen vagn ! [15] **Vi** skulle åka på spårvägen till Djurgården och ruska av **oss** litet.
[16] Och så åkte **de** till Djurgården, och när **vi** gingo in på Alhambra och togo enskilt rum, så viskade ungherrarne ute i stora salen. [17] De trodde att **vi** voro ute på äventyr. [18] Så roligt ! [19] Så galet ! [20] Men frun tyckte inte riktigt om det [21] – Och en sådan nota sedan ! [22] Tänk om **vi** varit hemma istället, vad **vi** fått för de pengarne !
[23] Månader gå ! (*Giftas*: Kärlek och spannmål 61)

Dans la phrase [2], les paroles que la femme adresse à son mari sont rendues en DIL. La première partie de la réponse, [3], marquée par un tiret, est en DIL, tandis que [4] est du DD marqué par le présent et la première personne. La première partie de sa réaction à ce que sa femme lui raconte, phrases [8] à [11], n'ont rien de particulier : elles sont simplement du DIL. Dans les phrases [12] à [15] vient le mélange qui nous intéresse. Les verbes sont toujours au passé, tandis que le pronom est à la première personne. L'exemple devient encore plus intriguant quand le narrateur continue après l'alinéa. La première partie de la phrase [16] contient le pronom *de* auquel on s'attend dans le discours du narrateur (qui, bien sûr, est hétérodiégétique). Pour la dernière partie, il semble emprunter le pronom employé par l'homme au début. Cette hybridisation permet au narrateur de continuer sa description tout en se rapprochant de ses personnages à l'aide du pronom direct. La phrase [17] peut être soit le discours du narrateur, soit un DIL contenant les paroles de l'homme. L'homme semble reprendre dans les phrases [18] à [19], tandis que [20] doit être le discours du narrateur qui a besoin de montrer que ce qui suit est prononcé par la femme. En [22], la femme se sert du pronom direct, mais en combinaison avec le présent grammatical : il s'agit donc d'un DD. La dernière phrase, un discours rhétorique, indique la fin de cet épisode.

Dans les traductions, ces étrangetés, si l'expression est permise, ont été traitées de différentes manières. Commençons par la traduction centenaire.

(25c) [1] Après qu'il eût fait sa méridienne sur le sopha de la salle, madame demanda à lui dire quelques mots. [2] Mais **il** ne devait pas se fâcher !
[3] – Se fâcher ? **Lui** ? [4] Dieu l'en garderait ! De l'argent pour le ménage, sans doute !
[5] – Eh bien, oui ! [6] Le carnet de l'épicier n'était pas réglé ! [7] Le boucher demandait son argent, le cocher de louage venait de toute heure. [8] En un mot, cela ne marchait plus !

[56] *Den allvarsamma leken* pp. 37–8, *Le jeu sérieux* pp. 32–3, *Martin Bircks ungdom* pp. 238–9 et *La jeunesse de Martin Birck* pp. 111–2.

[9] – Pas autre chose ! [10] Demain **il** les payerait jusqu'au dernier sou. [11] Les impertinents ! [12] Ennuyer les gens pour de telles bêtises ! [13] Ils seraient tous payés demain, et on les remercierait en même temps ! [14] Mais ne **parlons** plus de cette affaire ! [15] Allons **nous** promener ! [16] Pas de voiture ! [17] **Nous** irons au Parc en tram pour **nous** secouer un peu !
[18] **On** alla donc au Parc, **on** se rendit à l'Alhambra et l'**on** prit un cabinet particulier, à la joyeuse hilarité des célibataires qui se trouvaient dans la grande salle, et qui croyaient qu'il s'agissait d'une partie fine ! [29] C'était drôle, c'était falot ! [20] Mais la jeune dame ne le trouvait pas précisément à son goût.
[21] – Et quelle note ensuite ! [22] Pense, si **nous** étions restés à la maison, ce que **nous** aurions eu pour cet argent !
[23] Les mois s'écoulent […] (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 123–4)

Les phrases [1] à [4] restent sans changement, sauf la fin de [4] où le mélange de pronoms n'est plus visible. Le lecteur l'interprète probablement comme un DIL, car les phrases précédentes le sont. La réaction de l'homme dans les phrases [9] à [17] contient aussi des différences. La première partie est du DIL, car l'homme est désigné par la troisième personne. Les quatre dernières phrases contiennent le pronom qui nous intéressait déjà dans l'original, mais il ne s'agit pas d'un hybride à cause du présent grammatical. Le traducteur a simplement opté pour un DD classique, bien que le contexte, surtout les premières phrases, soit inhabituel. La plus grande différence se trouve pourtant en ce que le narrateur n'emprunte plus les pronoms directs. Il se sert du pronom *on*, qui, dans certains contextes, a le même sens que *nous*. Ici pourtant, la contagion stylistique si caractéristique de l'original ne se fait plus sentir. La fin de l'exemple est plus proche de l'original. Le DD dans les phrases [21] et [22] est plus marqué grâce à l'alinéa, mais cette différence est mineure. Cette traduction semble donc préférer des représentations plus canoniques, hormis le mélange entre le DIL et le DD à l'intérieur d'une même réplique (phrases [9] à [17]). Les tendances similaires se trouvent aussi dans la traduction de 1986.

(25b) [1] Après qu'il eut fait une petite sieste sur le sofa du salon, sa femme demanda la permission de lui dire quelques mots. [2] Mais **il** ne fallait pas qu'**il** se fâchât !
[3] – Se fâcher ? **Lui** ? [4] quelle idée ! Il s'**agissait** sans doute d'argent pour le ménage.
[5] – Eh bien, oui ! [6] **On** n'avait pas payé la note de l'épicier ! [7] Le boucher réclamait son argent, le cocher était continuellement « devant la porte » ; en un mot, c'était gênant !
[8] – Rien d'autre ! [9] Le lendemain, ils auraient leur argent jusqu'au dernier centime ! [10] Quelle insolence de venir exiger de telles broutilles ! [11] Le lendemain, ils auraient leur argent jusqu'au dernier centime, ensuite ils perdraient un client ! [12] Mais maintenant il ne fallait plus parler de cela. [13] **On** allait se promener. [14] Pas de voiture ! [15] **On** prendrait le tramway jusqu'à Djurgården pour **se** secouer un peu.
[16] **On** alla à Djurgården ; quand **on** entra à l'Alhambra et que **l'on** prit un cabinet particulier, les jeunes messieurs dans la grande salle chuchotèrent. [17] Ils croyaient qu'il s'agissait d'une aventure galante. [18] Comme c'était drôle ! [19] Comme c'était fou ! [20] Mais, l'épouse n'était pas très à l'aise ! [21] Et quelle addition ensuite ! [22] **Pense**, donc, ce que **nous** aurions pu acheter avec une telle somme si **nous** étions restés à la maison.
[23] Les mois passent ! (*Les mariés* : Amour et céréales 67–8)

Cet exemple commence aussi en DIL, mais l'hésitation dans la quatrième phrase n'existe plus puisque le verbe est à l'imparfait. Pour la première fois, la réponse de la femme, phrase [6], contient un pronom : *on*, qui rend bien la généralité de ses remarques. La réponse du mari débute en DIL, mais là où l'exemple (25b) opte pour le DD, cet exemple préfère garder le DIL à l'aide du pronom *on* qui convient mieux puisque la femme l'a déjà employé. L'hybridation manque aussi

dans les commentaires que fait le narrateur dans les phrases [16] et [17], bien que ce soit un emploi peu habituel. La phrase [17] donne une autre impression que dans les deux autres exemples. Dans (25a) et (25b), il était assez certain que c'est l'homme qui faisait le commentaire sur les chuchotements. Dans l'original, le pronom *vi* marque ce fait, tandis que le point d'exclamation donne la même impression dans (25b). Il est vrai que l'attribution reste incertaine dans les deux cas, mais dans ce dernier exemple, (25c), la phrase semble plutôt être une constatation faite par le narrateur omniscient. La réponse de la femme, phrases [21] et [22], est du DD, mais cette fois, le tiret a été omis. Aucune des traductions n'a donc essayé de suivre l'emploi inhabituel de l'original. Le choix du pronom neutre *on* semble pourtant être une bonne solution, malgré la « déshybridation » qui en résulte.

Dans cette discussion, nous avons pu constater que les systèmes pronominaux des deux langues se ressemblent suffisamment pour ne pas poser de problèmes. Les changements relèvent donc plutôt de différences normatives, surtout de la difficulté du français à mélanger plusieurs types de DR, mais aussi des choix personnels des traducteurs, qui, avant tout, semblent éviter la forme « dialogique » du DIL qu'ils reproduisent en DD.

4.1.3 Les pronoms personnels dans le corpus français-suédois

La situation est un peu différente dans le corpus contenant des originaux français, car le DIL y est plus canonique. Il n'y a, par exemple, que très peu de DIL dialogique. La narration n'y est qu'hétérodiégétique, structure gardée aussi dans les traductions qui sont très fidèles du point de vue des pronoms. Dans le corpus suédois-français, il y avait quelques cas où le changement de pronom avait pour effet un glissement vers le DD. Dans le corpus français-suédois il n'y a qu'un seul cas qui fait preuve d'un tel glissement, (26c). Les huit autres traductions gardent les formes de l'original, comme par exemple (26b). Le glissement semble donc être le résultat du choix personnel du traducteur.

(26a) Georges ne disait plus rien. Il songeait : Donc, si cette petite avait un peu d'audace, **il** allait réussir, enfin ! Depuis trois mois il l'enveloppait dans l'irrésistible filet de sa tendresse. (*Bel-Ami* 357)

(26b) Georges var mycket tystlåten på hemvägen. Om nu den här lilla ungen verkligen hade kurage tillräckligt, tänkte han för sig själv, kunde **han** anse sig äntligen ha nått sitt mål ! Under de senaste tre månaderna hade han skickligt snärjt henne i ett oemotståndligt nät av finkänslig ömhet. (*Bel-Ami* II (GÅ) 181)

(26c) Georges yttrade sig inte mera. Han tänkte : « Alltså, om den där ungen är en smula djärv, så lyckas **jag** äntligen. » Sedan tre månader höll han på att snärja in henne i ett oemotståndligt nät av ömhet. (*Bel-Ami* (VH) 300)

Par conséquent, il n'y a pas de changements qui semblent uniquement dus aux normes littéraires. Les différences constrastives, non plus, n'influencent pas le DIL, comme par exemple le fait de remplacer une expression impersonnelle par un pronom personnel. C'est le cas avec l'expression « il faut » qui est remplacée par des pronoms (*han, hon, de,* et *jag*) une dizaine de fois. L'emploi de ces pronoms à la troisième personne pour remplacer l'expression fait que le DIL se maintient, comme dans (27), où Bel-Ami essaie de trouver un moyen pour

épouser Mme Forestier. Dans l'original, il emploie des expressions impersonnelles pour se décider à lui parler avant de rentrer. Les neuf traductions sont d'accord sur la décision de remplacer l'expression impersonnelle par un pronom personnel (et le verbe *måste*). Le fait que toutes les traductions sont d'accord sur ce changement, suggère qu'il s'agit d'une stratégie propre à la langue, plutôt que d'un choix libre.

(27a) Il devait repartir le surlendemain, ne pouvant demeurer seul avec cette jeune femme, dans cette maison. Donc **il fallait** se hâter, **il fallait**, avant de retourner à Paris, surprendre avec adresse, avec délicatesse, ses projets, et ne pas la laisser revenir, céder aux sollicitations d'un autre peut-être, et s'engager sans retour. (*Bel-Ami* 190-1)

(27b) Han måste avresa redan om ett par dar, eftersom han inte gärna kunde stanna kvar ensam i huset med den unga änkan. Därför **måste han** också skynda sig, innan han återvände till Paris, att på ett listigt men samtidigt finkänsligt sätt sondera hennes planer, så att hon inte vid sin egen återkomst skulle låta överrumpla sig av någon annan och kanske binda sig utan återvändo. (*Bel-Ami* (GÅ) 200–2)

(27c) Han måste resa i övermorgon, han kunde inte stanna i huset ensam med den unga kvinnan. **Han måste** alltså skynda sig, det gällde att innan han återvände till Paris skickligt och taktfullt lista ut hennes planer och inte låta henne länge överväga och kanske ge vika för en annans eventuella enträgenhet och binda sig för all framtid. (*Bel-Ami* (VH) 158–9)

(27d) Han måste resa om ett par dagar, då han inte kunde stanna i detta hus ensam med denna unga kvinna. **Han måste** då skynda sig, **han måste**, innan han återvände till Paris, skickligt och finurligt ta reda på hennes planer och inte låta henne komma tillbaka och kanske ge vika för en annans böner och oåterkalleligt binda sig. (*Bel-Ami* (HL) 159)

(27e) Han måste avresa i övermorgon, enär han inte kunde stanna ensam i huset med den unga kvinnan. Därför **måste han** raska på före sin avresa till Paris, skickligt, finkänsligt utforska hennes planer och inte låta henne återvända hem för att kanske ge vika för en annans böner och binda sig oupplösligt. (*Bel-Ami* (ON) 126–8)

(27f) Han var tvungen att resa i övermorgon och skulle alltså icke få bli ensam med den unga kvinnan i detta hus. **Han måste** alltså skynda sig, **han måste** före återresan till Paris överrumpla henne med skicklighet och finess och icke låta henne återvända, icke låta henne ge vika kanske för böner från en annan och sedan binda sig utan återvändo. (*Bel-Ami* (ES) 188–9))

(27g) Han måste resa tillbaka om två dar, ty han kunde inte stanna ensam i huset med den unga kvinnan. **Han måste** alltså skynda sig, **måste**, innan han återvände till Paris, skickligt och grannlaga ta reda på hennes planer, inte låta henne återvända hem för att kanske ge vika för en annans böner och oupplösligt binda sig med honom. (*Bel-Ami* 1 (CT) 197–9)

(27h) Han borde resa till baks till Paris dagen derpå, ty han kunde icke gerna stanna ensam i huset med den unga qvinnan. **Han måste** således skynda sig att före sin afresa sätta sina planer i verket på ett fintligt, men grannlaga sätt, innan hon hann tänka på någon annan. (*Qvinnogunst* 234–6)

(27i) Han skulle resa om två dagar, enär han icke kunde stanna ensam med den unga kvinnan i detta hus. **Han måste** fördenskull skynda sig, innan han återvände till Paris, behändigt och grannlaga utforska hennes planer och icke låta henne återkomma för att måhända ge vika för en annans böner och föreställningar och ingå en orubblig förbindelse. (*Kvinnogunst* 160–1)

(27j) Han måste resa tillbaka om två dagar, ty han kunde inte stanna ensam i huset med den unga kvinnan. **Han måste** således skynda sig, **måste**, innan han återvände till Paris, skickligt och grannlaga ta reda på hennes planer, inte låta henne återvända hem för att kanske ge vika för en annans böner och oupplösligt förbinda sig med honom. (*Bel-Ami* (RM) 186–7)

Le remplacement de « il faut » par le pronom « jag » (première personne) est dû à ce que le traducteur a choisi une expression figée qui ne se transforme que difficilement à la troisième personne.

(28a) Coupeau, lui aussi, ne comprenait pas qu'on pût avaler de pleins verres d'eau-de-vie. Une prune par-ci par-là, ça n'était pas mauvais. Quant au vitriol, à l'absinthe et aux autres

cochonneries, bonsoir ! **il** n'en **fallait** pas. (*Assommoir* 43)

(28d) Coupeau kunde heller ej begripa, att man kunde vilja kolka i sig det ena glaset brännvin efter det andra. Litet plommonlikör då och då skadade däremot inte. Vad beträffar finkel, absint och all den andra smörjan, **så ger jag den så många som flyger och far.** (*Fällan* (EA) 43)

La quinzaine de cas où un pronom français à la troisième personne a été remplacé par un pronom à la première personne, sont tous le résultat de l'emploi d'une expression figée ou idiomatique, qui est si liée à la première personne et à la langue parlée qu'elle ne se transforme pas à la troisième personne. Il n'y a jamais de consensus sur ce choix ; la majorité des traductions emploient une expression plus facile à aligner sur le DIL. Il est pourtant intéressant de noter que tous les traducteurs font ces « ajouts » une ou deux fois. Ils semblent donc faire partie de la compensation du retrait d'une autre expression. Un bon exemple de ce genre d'expressions se trouve dans (29e). Le traducteur n'a pas voulu employer « tacka visste hon » (bien que c'eût été possible), tandis qu'il emploie un pronom possessif à la troisième personne, « hennes eget trevliga hem » ; c'est donc un bon exemple de mixité.

(29a) […] madame Lorilleux, ne se contenant plus, éclata. Elle fichait le camp, elle ! Voilà ce qu'elle faisait ! Est-ce qu'on se moquait du monde ? Elle s'habillait, elle recevait la pluie, et c'était pour s'enfermer chez un marchand de vin ! Non, non, elle en avait assez d'une noce comme ça, **elle préférait son chez elle**. (*Assommoir* 73)

(29e) Nu var det slut med fru Lorilleux's tålamod. Hon gick sin väg, det var vad hon gjorde ! Var det meningen att driva gäck med folk ? Hade hon klätt sig, hade hon gått i regnvädret för att springa gatlopp eller för att stänga in sig på en krog ? Nej, minsann ! Men nu hade hon också fått nog ! Bevare en Gud för ett dylikt bröllop ! ... **Tacka vet jag hennes eget trevliga hem** ! (*Fällan* 1913 : 63)

Parfois, les pronoms à la première personne semblent toutefois être mis dans des endroits où ils ne sont pas tout à fait nécessaires, ce qui est le cas dans (30b), où l'expression « de skulle ta mig sjutton » est employée pour traduire « du diable s'ils… ». Là aussi il y a juxtaposition des formes *mig* et *de*, donc première et troisième personne, qui, dans la même phrase, réfèrent à la même personne. Il aurait été possible (mais pas nécessaire) d'avoir recours à l'expression similaire « för sjutton » qui a l'avantage de ne pas contenir de pronom personnel.

(30a) Ah ! pour le coup, les Lorilleux ne la retinrent pas ! Bon voyage, **du diable s'ils lui ouvraient encore** ! Ils avaient assez vu sa figure, ils ne voulaient pas chez eux de la misère des autres, quand cette misère était méritée. (*Assommoir* 371)

(30b) Nej, Lorilleuxs höllo henne då inte kvar den här gången ! Lycka till, **de skulle ta mig sjutton** inte öppna för henne en gång till ! De hade fått nog av henne, de ville inte veta av andras elände hemma hos sig, när detta elände var välförtjänt. (*Krogen* (KdL) 510)

Les traducteurs ne sont pas les seuls à employer des formes mixtes ; Zola le fait aussi dans quelques cas, souvent quand il veut éviter l'emploi d'un mot cru. C'est le cas dans l'exemple (31[57]) où Gervaise se plaint de Coupeau et de Mes-Bottes, ce dernier à ce point du récit est marié à une femme aisée. On peut se demander à qui ce *vous* se réfère : au lecteur (avec le narrateur comme énonciateur) ou à n'importe qui (Gervaise ne s'adresse à personne de particulier ; le lecteur peut deviner qu'elle dit ces paroles à tous ceux qui la rencontrent).

[57] (c) raccourcit ce passage.

Impossible de savoir, mais sa fonction est d'insinuer que la femme n'a pas gagné l'argent de manière honnête. Les traductions (31b), (31c) et (31f) traduisent fidèlement le pronom, tandis que les autres traductions ont recours à une autre stratégie pour rendre le contenu implicite de la phrase. Elles se concentrent sur la qualité de l'argent plutôt que sur la femme.

(31a) […] il avait dû jeter le grappin sur le magot de sa bourgeoise, des économies gagnées au joli jeu que **vous savez**. Ah ! ils buvaient là du propre argent, capable de flanquer toutes les mauvaises maladies ! (*Assommoir* 395–6)
(31b) Han hade antagligen lagt vantarna på käringens skatter, besparingar som hon förtjänat på det där lättvindiga sättet **ni vet**. Å, där söpo de upp fina silverslantar, som kunde ådra dem alla möjliga otäcka sjukdomar ! (*Krogen* (KdL) 543–4)
(31d) Han hade väl lyckats lägga vantarna på gummans penningpung. Och så söpo de upp de slantar, som hon förtjänat på, ja, **ni begriper** själv, på vilket sätt. Det var väl mindre underligt, om Coupeau blev sjuk på kuppen ! (*Fällan* (EA) 371–2)
(31e) […] han hade väl lagt vantarna på sin hustrus hopsparade pengar. Jo, **det var just snyggt** förtjänta slantar de söpo opp ! Det vore riktigt rätt åt Coupeau, om han bleve sjuk ! (*Fällan* 2 1913 : 163)
(31f) Han måste ha lagt vantarna på sin hustrus pengar, på de besparingar hon gjort sig på sitt snygga yrke, **som ni vet**. Å ! det var just vackra slantar de söpo upp, i stånd till att ådraga dem alla otäcka sjukdomar ! (*Krogen* (O.D.H.) 297)

Zola se sert de la même expression dans encore un cas quand il veut éviter de préciser exactement où Gervaise met le propriétaire de la maison quand il lui demande de l'argent, exemple (32[58]). Les traductions (32c) et (32f) choisissent une traduction similaire, tandis que (32d) et (32b) précisent exactement ce qu'elle veut faire avec le propriétaire, mais sans avoir recours à des mots aussi crus.

(32a) Vrai, elle le trouvait trop rossard, cet entripaillé, **elle l'avait où vous savez**, et profondément encore ! (*Assommoir* 367)
(32b) Han var något till fräck, den isterbuken, **honom önskade hon dit pepparn växer**, och det av fullaste hjärta […] (*Krogen* (KdL) 504)
(32c) Hon skulle ha velat **be honom dra åt..., ja, ni förstår**. (*Krogen* (JG) 281–2)
(32d) Hon **gjorde en konst** i hela karlen, det var just, vad hon gjorde ! (*Fällan* (EA) 346–7)
(32f) Sannerligen fann hon inte den där isterburken alltför otäck, och hon skulle velat **be honom dra åt... ni förstår**, och det riktigt ändå ! (*Krogen* (O.H.D.) 275)

Il s'avère donc que les traductions suédoises ne font que très peu de changements dans les pronoms, et que les quelques cas qui se trouvent sont dus à des emplois mixtes déjà dans l'original, ou bien qu'ils sont dus à l'emploi d'expressions idiomatiques qui contiennent des pronoms à la première personne.

4.2 Adverbes

Parmi tous les adverbes, ceux de temps et de lieu, marqueurs déictiques indiquant le point de vue ou la focalisation dans le texte, peuvent être considérés comme des indices fondamentaux du DIL. Pour le DIL canonique, les adverbes doivent rendre le point de vue de l'énonciateur rapporté, par exemple « Il voulait

[58] (e) ne contient pas l'expression qui nous intéresse.

venir **ici** » pour indiquer un lieu qui est « là » pour l'énonciateur rapporteur (le contraire de l'énonciateur rapporté). Il y a pourtant un conflit entre les libertés du DIL et les contraintes grammaticales qui s'y superposent, fait qui sera étudié ci-dessous.

Il existe deux manières de marquer les repères dans un texte : du point de vue de l'énonciateur rapporté, repérage déictique, ou bien du point de vue du narrateur (l'énonciateur rapportant), repérage anaphorique. L'adverbe déictique *aujourd'hui*, par exemple, employé anaphoriquement devient *ce jour-là*. Il en est de même pour des couples comme *là-bas – ici* et *le lendemain – demain*[59]. Toute narration consiste en un jeu entre les niveaux que créent ces adverbes. Par ce choix entre les adverbes déictiques et anaphoriques, le narrateur marque soit le niveau de l'énonciation (*maintenant*) soit le niveau de la narration (*alors*) (Fludernik 2002 : 45). Un troisième emploi existe quand le narrateur peut, par l'emploi d'adverbes déictiques, marquer « un espace énonciatif particulier qui n'est pas celui du personnage mais celui de l'auteur mettant en scène le processus de déroulement narratif vu par / pour le lecteur » (Rosier 1999 : 151). Il s'agit souvent de l'adverbe *maintenant* ajouté pour actualiser la narration.

Tous les adverbes n'ont pas la même importance pour le DIL et ne seront étudiés que de manière superficielle ici. Il s'agit, avant tout, de ceux qui ne marquent pas ce que Lewinson nomme « deictic centre », c'est-à-dire le *hic et nunc* d'un énonciateur (Fludernik 2002 : 44). Dans ce groupe, Fludernik met les adverbes marquant une référence absolue, comme les dates, et ceux à référence indéfinie, comme « un jour » (2002 : 44).

Étant donné la position centrale des adverbes de temps et de lieu dans le DR, il n'y a rien d'étonnant à ce que les grammaires s'efforcent de montrer comment les adverbes doivent être transformés. Grevisse, qui étudie le DIL et le DI en même temps, constate que « les indications de lieu et de temps sont considérées du point de vue du narrateur » (1993 : 635), c'est-à-dire *maintenant* > *alors*, *il y a trois jours* > *trois jours avant*, *prochain* > *suivant*, etc. Grevisse semble donc avoir omis une des particularités du DIL[60] : la faculté de ne « transformer » que certaines parties de l'énoncé. Une des caractéristiques du DIL est notamment la transformation « moi–ici–maintenant » > « lui / elle–ici–maintenant » (Olsen et Nølke 2002b : 20), ce que constatent aussi plusieurs autres théoriciens. Pour certains, comme Perruchot, un critère, et non pas un indice, du DIL se trouve dans cet « écart entre le temps du verbe et le temps de l'adverbe » (1975 : 284). Banfield voit dans cet écart « une des caractéristiques essentielles de ce style [le DIL] » (1995 : 162). Banfield et Perruchot considèrent donc l'écart entre l'adverbe et le temps du verbe comme un trait spécifique pour le DIL, un critère parmi tous les indices. Or, une recherche dans la littérature montre que leur classification est trop rigide. Vetters (1994) souligne que des combinaisons comme *demain / maintenant* + imparfait se trouvent aussi en dehors du DIL et que, par conséquent, ce critère ne peut pas être employé pour le distinguer de la

[59] Guillemin-Flescher note que les démonstratifs comme *that – this* peuvent marquer l'anaphore ou le deixis (1991 : 436). Nous y reviendrons implicitement dans 4.4.3.

[60] Grevisse n'est nullement le seul à avoir fait cette généralisation. Un autre exemple est Låftman (1930). Selon lui, les repères temporels et spatiaux dans le DI et le DIL doivent être les mêmes pour l'énonciateur rapporteur et rapporté (1930 : 112), ce qui est rarement le cas pour le DIL.

narration (1994 : 203–4)[61]. En outre, ces discussions sont fondées sur la division traditionnelle du DR. Or, les formes hybrides contiennent aussi cette combinaison, par exemple le DI contenant des adverbes déictiques (Fludernik 2002 : 229). Il faut donc conclure que l'emploi d'adverbes déictiques n'est qu'un indice du DIL.

Le suédois et le français font les mêmes transformations de base pour les adverbes, mais les emplois diffèrent quelque peu. Bouquet (2000) commente la souplesse du suédois qui, sans faire contresens, peut employer des expressions comme « härborta i Amerika » (2000 :10). Pour un Suédois cette contradiction (*härborta* veut dire « ici là-bas ») est logique. Elle est le plus souvent employée par les Suédois immigrés en Amérique du Nord (surtout ceux partis vers la fin du XIX^{e} siècle) quand ils s'adressent à ceux qui sont restés en Suède. Les immigrés restent mentalement entre les deux lieux : l'Amérique est un lieu loin de leur pays natal, ce qui explique l'emploi de « borta », tout en étant le lieu où ils se trouvent, ce qui explique « här » ; ils juxtaposent donc les points de vue américain et suédois. Ce genre de contradictions n'est pas possible en français où les plans d'énonciation sont plus séparés. Les deux types d'adverbes diffèrent aussi en ce que les adverbes de temps sont gouvernés par le temps des verbes, tandis que les adverbes de lieu jouissent d'une plus grande liberté, même en français (Poncharal 2003 : 171).

Dans le suédois, il y a un groupe d'adverbes, proche des adverbes de lieu, désignant la destination ou la direction, comme « uppåt skogen », catégorie que *SAG* nomme « perspektiva adverb » (1999 2 : 672), ce que nous avons traduit par « adverbes de perspective ». Ces expressions peuvent aussi marquer le centre déictique, tandis que le manque d'équivalent en français demande d'autres solutions.

Les adverbes de perspective, de lieu et de temps coopèrent pour créer le point de vue dans le DIL. Nous avons pourtant décidé de les analyser à part, notamment à cause de leurs relations particulières avec les temps verbaux.

4.2.1 Les adverbes de perspective

La différence entre les adverbes de perspective et les adverbes de lieu en suédois est que les premiers marquent le point de vue de l'énonciateur ou bien d'un autre actant dans le contexte, alors que les adverbes de lieu décrivent la direction ou la position indépendamment de la perspective (*SAG* 2 : 672), ce qui ressort de la différence entre « upp i skogen » et « till skogen ». Quelques morphèmes, comme *in, upp, ovan*, etc., font souvent partie de la construction, mais d'autres éléments, comme les termes désignant les points cardinaux, par exemple *norrut*, sont aussi possibles. Certains appartiennent à la catégorie que *SAG* nomme *dubbeladverbial* (complément circonstanciel double) comme « här i hörnet » ou « där uppe » (*SAG* 2 : 654). Ces adverbes sont fréquents dans le suédois et posent des problèmes lors de la traduction : Pedersen *et al.,* qui nomment cette catégorie *riktningsadverb* (adverbes de direction), constatent que le français n'a pas une telle catégorie, mais que certains autres éléments, comme les verbes *entrer* ou *descendre*, peuvent compenser cette lacune (1989 : 344).

[61] Hellberg note que les adverbes déictiques peuvent aussi marquer l'empathie hors du DIL (1984 : 35), ce que constate aussi la grammaire de l'Académie suédoise (*SAG* 4 : 873).

Il y a une trentaine d'adverbes de perspective dans le corpus et la moitié a été traduite. Les traducteurs se sont servis de locutions décrivant la direction ou le point de vue, mais dans la majorité des cas, un verbe, par exemple *entrer* pour *gå in*, *retirer* pour *ta ut*, a été employé. Ces stratégies ne sont pas des contraintes : dans plusieurs cas, les adverbes sont simplement omis dans la traduction. Le français considère souvent l'information qu'ils contiennent comme redondante (constatation aussi vraie pour des constructions comme « sitta och läsa », etc.). Dans (1a), Ulrika se plaint de la situation dans la famille où elle travaille.

(1a) Kapten var **borta** i skogen igen och skulle väl komma hem med en seg hare, som man finge kosta på mer smör vid anrättningen, än den själv var värd. (*Gösta Berling* 53)
(1b) Le capitaine, lui, **était parti à la chasse** et rapporterait sans doute un vieux lièvre coriace qui coûterait son pesant de beurre. (*Légende* 49)
(1c) Le capitaine **était parti à la chasse**, sans doute rapporterait-il un vieux lièvre coriace qui coûterait à accommoder plus de beurre qu'il n'en valait. (*Gösta Berling* 54)

Le capitaine est parti chercher de quoi manger, éloignement souligné par l'emploi de l'adverbe « borta ». Les deux traductions ont recours au verbe *partir* pour montrer ce mouvement, mais ils ajoutent aussi le but « était parti à la chasse », formule moins critique que l'original, où Ulrika ne veut pas employer le terme *chasse* pour désigner les activités qui, selon elle, n'ont rien à voir avec l'héroïsme associé à cette activité.

Une autre fonction des adverbes de perspective est illustrée dans l'exemple suivant.

(2a) Det var inte så roligt att gå förbi en sådan sten på julmorgonen, och **Jan tittade bort** till Kattrina för att se om hon höll den lilla flickan säkert tryckt intill sig. (*Kejsarn* 19)
(2b) Ce n'était pas bien réjouissant de passer devant une pierre pareille le matin de Noël, et **Jan jeta un coup d'œil** à Kattrinna pour voir si elle serrait bien contre elle la petite fille. (*Empereur* 30)

Le passage que nous citons est l'introduction à un DIL. C'est donc le narrateur qui « voit avec » Jan qui marche à côté de sa femme. Même si le narrateur n'est nullement présent dans la scène, la direction est clairement indiquée : Jan regarde vers Kattrina. L'adverbe « bort » désigne le mouvement qui part de lui pour aller jusqu'à elle. La direction, mouvement partant de Jan, est rendu dans l'expression « jeta un coup d'œil » employée dans la traduction, surtout avec l'emploi du verbe *jeter* qui a exactement ce sens.

Dans (3a) se trouve un complément circonstanciel double, « upp till dem ».

(3a) Visste hon av, att redan första gången han predikade i Finnerudskapellet, hade finngubbarna och finngummorna suttit och undrat vad han kunde ha gjort för ont, som hade blivit skickad **upp till dem** ? (*Liljecronas* 187)
(3b) La première fois qu'il prêcha à la chapelle de Finnerud, les bonnes gens du pays s'étaient demandés ce qu'il avait pu faire de mal pour être envoyé **là-haut chez eux**. (*Maison* 131)

Le prêtre, « han », est en train de décrire combien les Finnois dans le nord du Värmland se méfient de lui. Ils savent que c'est plus ou moins une punition d'être appointé prêtre chez eux et que les prêtres n'y restent pas longtemps. La direction *upp* marque donc que leur pays est situé au nord de la partie « civilisée » du Värmland, (on emploie même de nos jours « uppe i Värmland », ou bien « uppåt Värmland » pour décrire la partie septentrionale de cette

province). En (3b), l'adverbe double a été gardé en « là-haut chez eux ». Cette combinaison ne semble pas aussi naturelle en français, même si l'expression est tout à fait logique.

Dans d'autres cas, on pourrait presque parler d'un adverbe triple, par exemple dans (4a).

(4a) Jan hade ryckt till av obehag, när han hörde, att Linnart Björnsson hade kallat honom för en tiggargubbe. Men han förstod ju, att det berodde därpå, att han varken hade haft kasketten eller kejsarkäppen med sig **dit upp i obygden**. (*Kejsarn* 117)

(4b) Jan avait eu un haut-le-corps en s'entendant traiter de vieux mendiant par Linnart Bjœrnsson. Mais il comprenait bien que cela provenait de ce qu'il n'avait pris ni sa casquette, ni son bâton d'empereur pour se rendre **dans ces régions sauvages**. (*Empereur* 165)

Il est vrai que « dit upp » fonctionne comme une unité, surtout parce que *upp* ne peut pas figurer seul dans cette construction. Dans la traduction, la direction n'est pas marquée par des adverbes. L'adjectif démonstratif désigne la même chose que *hit*, focalisation étrange dans ce contexte. Les régions sauvages auxquelles pense Jan ne sont pas l'endroit où se passe l'enterrement, le lieu où Jan se trouve au moment de penser aux événements, mais la forêt où il est allé chercher Linnart Björnsson pour le conduire chez son père mourant. Dans la forêt, Jan n'avait pas les attributs impériaux auxquels il fait allusion, tandis qu'il les a mis pour l'enterrement. Il ne s'agit donc pas du même endroit, ce qui n'est pas clair dans la traduction.

La moitié des adverbes de perspective est traduite d'une manière ou d'une autre, alors que l'autre moitié reste sans traduction, comme en (5).

(5a) Varför hade Gaetano inte varit med **uppe på torget** och hört på musiken ? frågade donna Elisa. Varför kom han aldrig och hörde och såg hennes bror, don Ferrante ? (*Antikrists* 77)

(5b) – Pourquoi ne vas-tu jamais écouter la musique **sur la place** ? commença donna Elisa. Pourquoi ne vas-tu jamais voir don Ferrante ? (*Antéchrist* 52)

La scène se joue à Catania, une ville accidentée : l'adverbe « upp » marque donc l'emplacement de la place par rapport aux personnages : il faut monter pour y arriver. Mais l'adverbe est plus qu'une simple indication géographique : aller sur la place c'est montrer son intérêt pour la vie des autres, un engagement social, nuance qui se perd dans la traduction. En plus, le sens de la phrase a été changé dans la traduction. Dans l'original, donna Elisa fait allusion à un jour spécifique, alors que la traduction est formulée de manière plus générale ; « il est possible d'écouter de la musique sur la place, ne peux-tu pas y venir un jour ? » Cette différence n'influence pas le DR ; le DIL est devenu DD à cause des changements faits dans les pronoms et le temps des verbes.

Il y a d'autres exemples où le texte suédois indique le but du mouvement aussi bien que sa direction. Dans ce cas, le français omet toute mention de direction pour ne garder que le but, la forge en (6b) et le presbytère en (7b), tandis que (7c) omet toute mention de la position du tonneau.

(6a) Rundqvist gick svart i ansiktet och höll sig mest **uppåt smedjan**, förklarande att han frågade fan efter hela världen, om det också vore änkedrottningen själv, medan Norman återupptog sin beväringsmössa, (*Hemsöborna* 60)

(6b) Rundquist, lui, faisait grise mine et passait presque tout son temps **à la forge**, déclarant qu'il se foutait bien de tout le monde, fût-ce de la reine mère en personne, tandis que Norman ressortait son képi de conscrit, (*Gens de* 48)

(6c) Rundquist devenait sombre et roulait des yeux terribles : il ne quittait pas **la forge** et criait à tout venant qu'il se moquait de tout et envoyait tout le monde au diable. Norman mettait son bonnet de soldat, (*Dans les îles* 65)

(7a) Så kom man i båt, men då erinrade Carlsson att han hade en tjärtunna **oppe i kyrkboden** att hämta. (*Hemsöborna* 130)
(7b) Au moment d'embarquer, ce dernier se souvint qu'il devait aller prendre un baril de goudron **dans la réserve du presbytère**. (*Gens de* 105)
(7c) Lorsque tout le monde fut installé dans la barque, celui-ci, se rappela tout à coup qu'il avait oublié une tonne de goudron. (*Dans les îles* 145)

Il s'avère donc que les adverbes de perspective posent des problèmes pour le français, parce que leur contenu est vu comme redondant dans plusieurs cas, notamment là où la direction et le but d'un mouvement sont indiqués simultanément. Ils n'influencent pourtant pas le DIL de manière décisive ; leur omission aboutit à une focalisation moins forte, mais pas inexistante. Dans les cas où le DIL a disparu d'autres changements ont aussi été faits.

Dans le corpus avec des originaux français, la situation est différente, car les originaux français n'en contiennent pas. Ils ont pourtant été employés pour traduire sept des exemples français. Dans trois des cas, il y a presque consensus sur cet ajout (il s'agit de l'emploi d'adverbes comme *därinne* et *däruppe)*, tandis qu'il y a des différences dans les autres exemples. Tel est le cas en (8), où les traducteurs ont, en effet, choisi des solutions différentes.

(8a) Et il expliqua que la chambre au linge sale, nettoyée, ferait une jolie pièce. Étienne coucherait **dans la boutique**, **sur un matelas jeté par terre**, voilà tout. (*Assommoir* 226)
(8b) Och han förklarade att rummet med smutskläderna kunde bli riktigt trevligt, om det gjordes rent. Étienne kunde ligga **ute i strykrummet på en madrass på golvet** helt enkelt. (*Krogen* (KdL) 304)
(8c) Han förklarade att det rum där man förvarade det smutsiga linnet skulle kunna bli en bra lägenhet. Etienne kunde sova på en madrass **på golvet i butiken**. (*Krogen* (JG) 162)
(8d) Och han förklarade, att rummet med smutskläderna skulle bli en riktigt trevlig bostad, bara där blev rengjort. Etienne kunde ligga på en madrass **på golvet i butiken**. Värre var det inte. (*Fällan* (EA) 213)
(8e) Han tillade, att rummet, där de orena kläderna förvarades, skulle bli mycket trevligt, om det reparerades. Åt Etienne kunde man mycket väl bädda **på golvet i boden**. (*Fällan* 2 1913 : 10)
(8f) Han förklarade, att det rum, där det smutsiga linnet förvarades, skulle vara en vacker lägenhet, om det rengjordes. Etienne kunde ligga **i butiken på en madrass på golfvet**, det var allt. (*Krogen* (O.H.D.) 166–7)

Coupeau est en train de convaincre Lantier de venir habiter chez eux, tout en lui expliquant comment il lui trouvera une chambre ; son fils va dormir « dans la boutique », une formule assez neutre dont se servent toutes les traductions, sauf (8b). Dans ce dernier, l'adverbe *ute* est ajouté, ce qui souligne le rejet que fait Coupeau.

L'emploi de ces adverbes peut aussi rendre un DIL moins ambigu, ce qui est le cas en (9) où il est difficile de décider, dans l'original, si la description de la chambre est faite par le narrateur (*vision avec*), ou si ce sont les pensées de Bel-Ami[62].

(9a) Et le jeune homme, plus maître de lui, considéra avec attention l'appartement. Il n'était pas

[62] (d) et (e) omettent ce passage en entier.

grand ; rien n'attirait le regard en dehors des arbustes ; aucune couleur vive ne frappait ; mais on se sentait à son aise **dedans**, on se sentait tranquille, reposé ; il enveloppait doucement, il plaisait, mettait autour du corps quelque chose comme une caresse. (*Bel-Ami* 43)

(9b) Den unge mannen, som nu kände sig mera obesvärad, såg sig uppmärksamt om i rummet. Det var inte särskilt stort och ingenting tilldrog sig blicken mer än plantorna **därinne**, där fanns inga våldsamma färgklickar och det gav ett intryck av ro och avspänning. Det var med ett ord ett behagligt rum, där man kände sig liksom insvept i en mjuk, smeksam atmosfär. (*Bel-Ami* I (GÅ) 38)

(9c) Den unge mannen, nu mera i jämvikt än tidigare, betraktade uppmärksamt rummet. Det var inte stort, ingenting drog blickarna till sig utom växterna, inga starka färger föll en i ögonen, men man kände sig väl till mods **där**, det var lugnt och vilsamt ; man tyckte om det, kände sig omsvept av något som liknade en smekning. (*Bel-Ami* (VH) 29)

(9f) Den unge mannen, nu mera herre över sig själv, betraktade uppmärksamt rummet. Det var icke stort, ingenting tilldrog sig särskilt ens blickar utom växtema, inga bjärta färger skuro igenom, men man kände sig trivas **härinne**, man kände sig lugn och vilsam. Man omsveptes av rummet ljuvt och stilla. Det smög sig över ens kropp som en smekning. (*Bel-Ami* (ES) 36–7)

(9g) Och den unge mannen, som nu var mera herre över sig själv, betraktade uppmärksamt rummet. Det var inte stort ; ingenting drog blicken till sig förutom de två bladväxtema, ingen bjärt färg fångade uppmärksamheten, utan man kände sig väl till mods **där inne**, man kände sig lugn, kände sig i ro. (*Bel-Ami* 1 (CT) 39)

(9h) Den unge mannen, som nu hunnit fullständigt bli herre över sig sjelf, såg sig uppmärksamt omkring i rummet. Det var ocke stort och ingenting derinne drog särskildt till sig blicken, utom de båda märkvärdiga krukväxterna ; inga skarpa färger bländade ögat, men man kände sig hemmastadd, lugn och belåten **derinne**. Det var en behaglig omgifning som liksom omgaf hela ens kropp med en smekning. (*Qvinnogunst* 40)

(9i) Den unge mannen, som nu var fullt herre över sig själv, betraktade uppmärksamt rummet. Det var icke stort ; ingenting utom växterna ådrog sig blicken ; ingen livlig färg väckte uppmärksamhet, men man kände sig hemmastadd, lugn och glad **Ø** ; dess hemtrevnad behagade och verkade liksom en smekning. (*Kvinnogunst* 28)

(9j) Och den unge mannen, som nu var mera herre över sig själv, betraktade uppmärksamt rumme [sic]. Det var inte stort ; ingenting drog blicken till sig förutom de två bladväxterna, ingen bjärt färg fångade uppmärksamheten, utan man kände sig så väl till mods **där inne**, man kände sig lugn, kände sig i ro. (*Bel-Ami* (RM) 34–5)

La majorité des traductions gardent l'ambiguïté de l'original par l'emploi de l'adverbe *därinne*, mais il y a des variantes. La traduction (9i) omet l'adverbe complètement, ce qui souligne l'interprétation que c'est le narrateur qui décrit l'intérieur de l'appartement des Forestier. (9c) à recours à un adverbe simple, *där*, qui garde la focalisation de l'original, tandis que (9b) met l'adverbe dans une autre phrase, ce qui n'a pourtant pas une trop grande influence sur l'interprétation. Seule la traduction (9f) choisit un adverbe déictique : *härinne*, ce qui fait pencher l'analyse vers un DIL dans lequel Bel-Ami décrit ses impressions de l'appartement.

Dans tout le matériel, il n'y a qu'un complément circonstanciel double qui ait été ajouté, exemple (10h), ce qui est probablement dû à une volonté de souligner la différence entre ceux qui s'amusent au-dessus et ceux qui regardent des combattants dans la cave. Le point de vue de ceux « en-dessous » est aussi souligné par l'emploi de l'adverbe déictique. Les autres traductions se servent toutes de l'adverbe *däruppe* pour traduire « au-dessus », sans rien ajouter.

(10a) On trouvait drôle cette idée de bal organisé par les retardataires. Ils ne devaient pas s'embêter, ceux-là. On aurait bien voulu être **au-dessus**. (*Bel-Ami* 256)

(10h) Man fann den der idén att arrangera en bal för de utestängda mycket lustig och man hade mycket helre velat vara **der uppe** än **här nere**. (*Qvinnogunst* 317)

Les ajouts d'adverbes de perspective sont donc peu fréquents, sans être inexistants, dans les traductions suédoises.

4.2.2 Les adverbes de lieu

Dans cette analyse seront traités les adverbes de lieu comme *ici*, *là*, etc., mais aussi les SP employés comme des compléments circonstanciels de lieu, par exemple « dans cette salle même ». Comme nous l'avons constaté dans la discussion théorique, les adverbes de lieu posent moins de problèmes que les adverbes de temps puisque leur lien avec le temps verbal est moins étroit. Par contre, il y a une tendance dans le français à ne pas mélanger les perspectives à l'intérieur de la phrase, tendance qui n'existe pas en suédois ou des combinaisons antonymiques comme *hitbort* sont tout à fait normales. Pour compenser cette rigidité, le français ajoute parfois des démonstratifs ou des possessifs.

Deux couples de mots s'avèrent particulièrement intéressants pour l'étude des adverbes de lieu, à savoir *här – där* et *hit – dit*. La différence entre les deux est que le premier indique l'état tandis que le dernier indique la direction. En français, un seul couple, *ici – là*, couvre les deux emplois. Grevisse constate pourtant que *là* tend à remplacer *ici* et que *là-bas* prend la place de *là* (1993 : 1442). Malheureusement, il ne mentionne pas le développement chronologique de cette tendance, ce qui nous pose des problèmes, car ce changement a dû se produire pendant les cent ans que couvrent les traductions sur lesquelles nous travaillons. À cette difficulté s'ajoute la question de savoir comment les traducteurs interprètent ce développement. Nous avons donc décidé de traiter les adverbes synchroniquement, tout en partant de l'impression qu'ils font sur le lecteur d'aujourd'hui.

L'adverbe *här* est traduit avant tout par *ici*, qui garde la même focalisation que l'adverbe suédois, mais les exemples contenant *là* sont presque aussi fréquents. Deux traductions peuvent ne pas être d'accord, ce qui est le cas en (11). Dans ce contexte, l'adverbe *là* ne semble pas avoir la même valeur que *här* : il a plutôt le sens de *là-bas*.

(11a) Han skulle krypa i säng om kvällen och slå ut själv och bädda om morgon, och ingen skulle behöva titta in där, för han förstod nog, att moster var rädd om sina tillhörigheter, och **här** tycktes vara fasligheter med moltum. (*Hemsöborna* 43).

(11b) Il se coucherait tranquillement et ferait son lit tous les matins et personne n'aurait besoin d'y venir voir ; il comprenait bien que la patronne tenait à ses affaires et ce qu'il y avait **là** semblait avoir de la valeur. (*Gens de* 35)

(11c) Il se coucherait le soir, viderait les eaux sales tout seul et ferait son lit le matin : il n'avait besoin de personne. Il comprenait très bien que la mère tint à son bien ! Il y en avait, **ici**, du bien, et pour de l'argent encore. (*Dans les îles* 48–9)

Il en est de même avec l'adverbe *là* dans (12).

(12a) Det var naturligtvis inte i ordning, men det skulle bli om en timme, bara han nu ville ligga stilla **här** och vänta.
Och nu låg intendenten **där** och fördrev en odräglig timme […] (*Havsbandet* 13)

(12b) On ne l'avait pas encore apprêtée, bien entendu, mais elle le serait dans une heure s'il voulait bien rester **là** tranquillement couché en attendant.
Et l'inspecteur demeura **là**, passant cette heure insupportable […] (*Axel Borg* 18)

Dans l'original, l'adverbe déictique rend le point de vue d'Axel, « han », tandis que le texte du narrateur qui termine porte l'adverbe anaphorique « där », changement qui montre parfaitement les niveaux de discours. Dans la traduction, le même *là* est employé pour les deux niveaux. Il est impossible de les remplacer par un *là-bas* de sorte que *là* semble être anaphorique dans les deux emplois.

Selon Poncharal (2003), le français préfère ne pas brouiller les plans d'énonciation, constatation qui semble expliquer le changement fait dans (13).

(13a) **Här** skulle kapellet resas på högsta åsen av skäret och dess lilla spira sticka upp över utkik och flaggstång och hälsa de sjöfarande på långt håll som en erinran om att… **Här** stannade han och reflekterade. (*Havsbandet* 81)

(13b) **Ici**, sur l'extrême sommet du petit groupe d'îles, était la place de la chapelle ; la place où s'élèverait sa flèche, bien au-dessus du mât-pilote, pour saluer de loin les navigateurs, comme un rappel au….. **Là**, il s'arrêta et réfléchit. (*Axel Borg* 124)

Axel est en train de s'imaginer l'effet que ferait la chapelle qu'il veut construire au sommet de l'île. Il marche sur le sommet en pensant aux installations (qui n'existent que dans son imagination). L'emploi du premier « här » est démonstratif : « ici à cet endroit où s'élèvera la chapelle ». Cette référence déictique a été gardée dans la traduction. Sans cela, le lecteur ne reconnaîtrait le DIL que par les points de suspension à la fin. La dernière phrase est le discours du narrateur. Il est possible que « här » fasse référence à la position où se trouve Axel, un endroit particulier sur l'île, mais il est plus probable que cet adverbe désigne ses pensées, c'est-à-dire : « arrivé à ce point dans son argumentation ». Il s'agit donc d'un adverbe déictique employé par le narrateur pour marquer « le processus de déroulement narratif vu par / pour le lecteur » (Rosier 1999 : 151), ce que nous avons mentionné au début de cette analyse. Le traducteur a préféré changer cette référence en un adverbe anaphorique.

L'adverbe *här* est presque toujours traduit. Quelques-unes des omissions méritent pourtant l'attention. Dans quelques cas, l'adverbe fait partie d'un complément circonstanciel double qui semble gêner les traducteurs. Leur solution est simplement d'omettre une partie du complément circonstanciel, ce qui est le cas dans (14).

(14a) Men fänrikens gamla vän och bror **här på Lövdala** hade det ju helt annorlunda ställt för sig. En så kunnig matmor som hans fru fick man leta efter. (*Liljecronas* 207)

(14b) Heureusement que le vieil ami de l'enseigne **à Loevdala** avait su mieux organiser sa vie. Une maîtresse de maison aussi expérimentée que Mme Raklitz était chose rare. (*Maison* 154–5)

Dans d'autres cas, l'omission est le résultat d'une autre manière de comprendre la scène. Dans (15a) le pasteur fait référence à l'endroit où a lieu l'enterrement. L'adverbe « här » indique le lieu précis où se trouve le pasteur (formule qui d'ailleurs est établie par la liturgie). Dans la traduction, il y a plutôt mouvement exprimé par le verbe *mener* et par la préposition *vers*.

(15a) Och nu höll han på att säga ett par ord till folket. Han tackade dem alla för att de hade kommit så mangrant till denna begravning. Det var ingen hög och förnäm man, **som här vigdes åt vilan**, sa han, men det var kanske den, som hade ägt den ortens varmaste och rikaste hjärta. (*Kejsarn* 184)

(15b) […] à présent, il adressait quelques paroles à l'assistance. Il remercia les gens d'être venus si nombreux à cet enterrement. Ce n'était pas un personnage haut placé, quelqu'un

d'illustre, **qu'on menait vers l'éternel repos**, mais c'était peut-être l'homme qui avait eu le cœur le plus riche, le plus chaud du pays. (*Empereur* 251)

L'autre élément du couple, *där*, est souvent traduit par *là*, *là-bas* ou *y*, ce qui est tout à fait logique. Même si cet adverbe peut être employé par un personnage, le narrateur emploie les mêmes formes, de sorte qu'il n'y a pas beaucoup de changements. Quelques cas méritent pourtant l'attention.

En analysant le temps verbal dans le DIL, Poncharal constate que *voici* marque un point de vue subjectif, car il fonctionne comme « marqueur de fléchage » (2003 : 166). La notion de *fléchage* est définie par Guillemin-Flescher comme l'établissement d'une relation entre un élément extrait et une reprise anaphorique de cet élément (1993 : 451). Quand un personnage parle pour la première fois dans un texte de quelque chose qui lui est connu, il est possible d'avoir recours à une référence anaphorique, là où le lecteur s'attend à une expression déictique. Ceci est bien illustré par les premières lignes de *Gösta Berlings saga* (16). Le lecteur est jeté *in medias res* dans l'histoire où l'apparition de Gösta Berling est décrite à travers les personnes assemblées dans l'église. Dans les deux traductions, le fléchage est employé, toutefois avec deux focalisations différentes dans l'emploi de « voici » et « voilà ». Le lecteur comprend donc vite que cet événement est quelque chose d'attendu, mais aussi quelque chose de surprenant : depuis quelque temps, le prêtre ne s'est pas montré à l'église, mais voici qu'il arrive enfin.

(16a) Äntligen stod prästen i predikstolen.
Församlingens huvuden lyftes. **Så, där var han ändå !** Det skulle inte bli mässfall denna söndagen såsom den förra och många söndagar förut. (*Gösta Berling* 5)

(16b) Enfin, voilà le pasteur en chaire… Les paroissiens relevèrent la tête. **Ah, ah, le voilà pourtant !** Il y aurait donc un service aujourd'hui : ce ne serait pas comme dimanche dernier, et comme tant d'autres dimanches ! (*Légende* 5)

(16c) Enfin, voici le pasteur qui monte en chaire.
Les paroissiens relèvent la tête. **Ah ! le voici donc !** Il ne manquerait pas aujourd'hui comme le dimanche précédent et bien d'autres dimanches. (*Gösta Berling* 13)

Comme avec l'adverbe *här*, il est aussi possible de faire une réinterprétation, comme dans (17b).

(17a) Men den, som var svår att övertala, det var söta far. Skulle han ha jungfrun gående **där** i hela sex veckor och vara tvungen att sitta till bords med henne ? (*Liljecronas* 113)

(17b) Ce fut le pasteur qui émit des objections. Il faudrait donc qu'il supportât cette femme **autour de lui** pendant six grandes semaines et qu'il dînât en tête-à-tête avec elle ? (*Maison* 44–5)

Dans cette scène, la fille du pasteur raconte à une amie les événements précédant le mariage de son père. Pour dérouter Nora qui les écoute, elle « réinvente » l'histoire de Blanche-Neige pour ne pas avoir à donner les vrais noms des personnes. L'exemple (17) contient donc les paroles de son père, rendues par elle. Dans l'original, la deixis a été adaptée au point de vue de la fille reproduisant les paroles de son père. Le père semble encore plus irrité dans (17b), ce qui est exprimé par le fait qu'il voit la femme comme rôdant « autour de lui ».

Le nombre d'omissions est faible et les quelques cas sont dus à des adverbes doubles ou, comme dans (18), par une redondance. Ajouter un équivalent à « där

borta » aurait été un non-sens: la direction est déjà donnée dans l'expression « venait à sa rencontre ».

(18a) Plötsligt stannade han. Var det icke Ellen, som **kom emot honom där borta**… I sin urblekta gråa kappa… Jo, visst var det Ellen ! (*Förvillelser* 68–9)
(18b) Soudain, il s'arrêta. N'était-ce pas Ellen qui **venait à sa rencontre** ?… Ellen, dans sa tenue grise et délavée… Bien sûr, c'était elle ! (*Égarements* 109–10)

Fludernik note que la deixis du narrateur se rencontre rarement dans la représentation des pensées (2002 : 230). Dans le corpus il y a pourtant quelques exemples de ce mélange, par exemple (13b), commenté ci-dessus. Dans (19a) l'absence de verbe et de pronom fait que l'emploi de *här* aurait indiqué un DD plutôt que le DIL. C'est probablement pourquoi Jan emploie *där* pour désigner l'endroit où il se trouve. Dans la traduction, un SN, « la présence », remplace l'adverbe.

(19a) Det var bara en enda sak, som fattades. Tänk, om den stora kejsarinnan, den lilla Klara Gula från Skrolycka, också hade varit med **där** !
Han hade knappt tänkt ut tanken, (*Kejsarn* 107–8)
(19b) Il n'y avait qu'une chose qui manquait à son bonheur : **la présence** de la grande impératrice, la petite Claire-Belle de Skrolycka.
A peine eut-il formulé cette pensée qu'une lueur rose […] (*Empereur* 153)

Le deuxième couple qui nous intéresse est *hit – dit* qui désigne la direction. Ces mots font souvent partie d'adverbes doubles et sont donc omis de la traduction, comme dans (20).

(20a) Och nu hade hon alltså varit här med dessa rosor.
Underligt att hon hade kommit **hit till tidningen** med dem i stället för att sända dem **dit där han bodde** […] (*Allvarsamma leken* 93–4)
(20b) Et voilà qu'elle vient ici avec des roses.
Curieux qu'elle les ait apportées **au journal** plutôt que de les envoyer **chez lui** […] (*Jeu sérieux* 77)

Dans cet exemple, la focalisation est moins marquée dans la traduction, car les expressions « au journal » et « chez lui » représentent aussi le point de vue du narrateur. Dans l'original, les adverbes « här » et « där » montrent la position d'Arvid, en même temps qu'ils soulignent le fait qu'il considère l'action comme une intrusion.

Les autres occurrences de l'adverbe *dit* sont traduites par *y*, tandis que *hit* se voit souvent traduit par le verbe *venir*. Dans (21), qui peut aussi être analysé comme contenant un adverbe de perspective, la focalisation a changé.

(21a) Lars Gunnarsson slog ifrån sig med handen.
Nej, inte ville han lägga beslag på stugan, bevars nej, det hade han ju sagt att han inte ville, men det var så, att handelsman i Broby hade **skickat hit** bodbetjänten med några räkningar, som han inte hade fått betalt för. (*Kejsarn* 57)
(21b) Lars Gunnarsson fit un geste de la main.
Oh ! non, jamais il n'avait pensé à réclamer la cabane ; il avait affirmé qu'il ne la voulait pas. Mais voilà ! l'épicier de Broby avait envoyé son commis **porter à Jan** quelques factures non acquittées. (*Empereur* 83)

Lars prétend, dans l'original, que les factures ont été envoyées « ici », à l'endroit où ils se trouvent, tandis que Jan est devenu la référence dans la traduction, ce qui reflète la perspective du narrateur et pas celle de l'énonciateur.

Les adverbes de lieu sont donc traduits avec la même focalisation que dans l'original. Les quelques changements sont souvent dus à des adverbes doubles ou à des réinterprétations. Mais il y a aussi d'autres constructions qui peuvent servir comme des compléments circonstanciels de temps. Cependant, il y a toutes celles qui sont neutres et qui ne marquent pas de centre déictique, constructions qui ne sont pas intéressantes dans ce contexte. Par contre, nous avons relevé une quinzaine de compléments circonstanciels qui marquent la focalisation par l'emploi de démonstratifs. Dans la majorité des cas, ces démonstratifs sont présents aussi dans les traductions, par exemple dans (22), où la différence entre les traductions consiste dans le choix du terme pour désigner la ville de Wadköping.

(22a) Han började undra om han icke, när allt kom omkring, var bättre än sitt rykte ? Bättre än han själv tänkt sig ?
Han erinrade sig, vad han måst genomgå **i detta Wadköping**, som låg vid hans fötter. (*Markurells* 116)

(22b) Il commença à se demander si, tout bien pesé, il n'était pas meilleur que sa réputation. Meilleur qu'il ne l'avait pensé lui-même.
Il se rappelait ce qu'il avait dû subir **dans cette ville** couchée à ses pieds. (*Markurell* (KDH) 111–2)

(22c) Il se remémorait tout ce qu'il avait dû endurer **dans ce Wadköping** étendu à ses pieds. (*Markurell* (GU) 99–100)

Une autre stratégie consiste à ajouter un adverbe de lieu, de préférence *ici*, ce qui a été fait par exemple dans (23b), où se trouve un adverbe de lieu plus neutre, « à Munkhyttan ».

(23a) Mor Anna Stina berömde Ingrid och sade, att hon var en bra flicka. Hon hade hittills haft tjänst i en prästgård, men nu, sedan hon hade blivit vuxen, hade hon fått lust att lära något riktigt, och då hade mor Anna Stina velat föra henne till en, som kunde lära henne mera än någon hon visste. (*Herrgårdssägen* 76)

(23b) Mère Anna-Stina vantait Ingrid : c'était une bonne et brave jeune fille. Elle avait servi jusqu'ici dans un presbytère ; mais, maintenant qu'elle était grande, elle avait envie d'apprendre davantage, et mère Anna-Stina l'avait amenée **ici**, à Munkhyttan, où il y avait une personne plus capable que n'importe qui de lui enseigner beaucoup de choses. (*Vieux manoir* 86)

Des ajouts de ce genre peuvent être faits pour compenser l'omission des adverbes temporels déictiques, tout comme l'omission d'un terme ou d'une expression peut être compensée par un ajout ailleurs dans le texte.

Les traductions françaises peuvent aussi servir de base à une étude sur les démonstratifs remplaçant certains adverbes. Une recherche dans le corpus montre que seulement cinq démonstratifs sont employés dans cette fonction, distribués de la manière suivante : l'adverbe *här* est remplacé trois fois par le démonstratif, *där* une fois. Dans le cinquième cas, l'ajout du démonstratif compense l'omission de l'adverbe « här » indiquant la focalisation d'Arvid.

(24a) Han stannade vid kartan över soffan. Kartan över Norra Värmland. Där var han född ; där hade han levat längsta delen av sitt liv. Nu var han **här**, i ett litet tarvligt möblerat rum med brunrosiga tapeter, i landets huvudstad. Var skulle han hamna ? (*Allvarsamma leken*

42)

(24b) Il s'arrêta devant la carte. Le nord du Värmland. Il y était né ; il y avait passé la plus grande partie de son existence. A présent, il vivait dans la capitale, **dans cette pièce** chichement meublée aux tapisseries lie-de-vin fanées. Et ensuite ? (*Jeu sérieux* 36)

Les adverbes de lieu ne posent donc pas de problèmes majeurs dans les traductions, soit parce que la focalisation est marquée par d'autres compléments circonstanciels, soit parce que des marques d'empathie comme des démonstratifs ont été ajoutés.

Malheureusement, il y a peu d'adverbes de lieu dans les originaux français, ce qui nous empêche de faire une comparaison complètement symétrique. Par contre, nous partons des résultats, tout en les comparant aux résultats obtenus dans l'analyse des originaux suédois quand cela est possible.

Un des marqueurs déictiques par excellence, *ici*, est complètement absent des originaux français, tandis que des constructions avec *là* existent. Par conséquent *hit* n'existe pas, tandis que *dit* a été ajouté dans deux traductions de (25), conséquence de l'adverbe implicite dans le sémantisme du verbe *venir*.

(25a) Il avait envie de se lever, de s'en aller, de se sauver, de retourner à Paris tout de suite ! Oh ! s'il avait su, il ne serait pas venu. (*Bel-Ami* 181)

(25d) Han kände lust att resa sig, att gå därifrån, att fly, att genast återvända till Paris ! Om han hade vetat detta, hade han inte farit **dit** ! (*Bel-Ami* (HL) 150)

(25h) Han kände en liflig lust att springa upp, skynda ut och återvända till Paris på ögonblicket. Åh, om han hade vetat det här, om han hade haft någon aning om att han skulle komma att känna hvad han nu kände, så skulle han aldrig kommit **dit**. (*Qvinnogunst* 221)

Bel-Ami, arrivé chez Forestier mourant, regrette d'être venu. Dans la majorité des traductions (pas inclues ici), tout comme dans l'original, il n'est pas précisé où il est arrivé (le lecteur le sait déjà). Par contre, la même phrase sans l'adverbe semble inachevée en suédois, ce qui ressort des deux traducteurs qui ont ajouté un adverbe. Pourtant, ils n'ont pas osé employer un adverbe déictique.

L'adverbe *där* est le plus souvent employé pour traduire les constructions avec *là*, mais l'adverbe déictique *här* a aussi été employé, ce qui souligne le point de vue de l'énonciateur rapporté. Il n'y a jamais de consensus sur ce choix, ce qui semble indiquer que c'est un choix libre (bien que plus ou moins délibéré) fait par le traducteur, ce qu'on observe dans les traductions de (26a)[63]. Le passage est clairement un DIL, malgré l'emploi de l'adverbe anaphorique, ce qui a été gardé dans la majorité des traductions. L'adverbe déictique a pourtant été choisi pour (26d), ce qui souligne le point de vue de Lantier (l'homme qui parle).

(26a) Lui, d'ordinaire, se piquait le nez dans les cabinets, parce que c'était plus convenable. Est-ce que les camarades n'étaient pas bien **là** ? On se serait cru chez soi, on y aurait fait dodo sans se gêner. (*Assommoir* 248)

(26b) Vanligtvis installerade han sig i ett sådant bås för att ta sig ett rus, det var mera passande. Hade de det inte bra **där** kanske ? Man kunde ju nästan tro att man var hemma hos sig, man kunde ta sig en liten tupplur utan att behöva känna sig generad. (*Krogen* (KdL) 336)

(26d) Han kilade vanligen in i de enskilda rummen för att skilja sig en smula från mängden. Tyckte inte kamraterna också, att det var bättre **här** ? Där var så hemtrevligt, och om man kände sig hågad, fanns det ingenting, som hindrade, att man tog sig en tupplur. (*Fällan* (EA) 235)

(26e) Hattmakaren trivdes alltid bäst i de enskilda rummen, emedan man där kunde supa bäst man ville utan att väcka uppseende. Var det inte trevligt **därinne** kanske ? Man var ju

[63] (c) omet la phrase qui nous intéresse.

alldeles som hemma hos sig ; man kunde till och med ta sig en lur, om man ville. (*Fällan* 2 1913 : 31)

(26f) Vanligen tog han sitt rus i enskilda rum, därför att detta var mera passande. Voro de inte bra **där** kanske ? Man skulle kunnat tro sig vara hemma hos sig och kunnat ta en lur utan att genera sig. (*Krogen* (O.H.D.) 184)

Il semble aussi y avoir des indications montrant que le contexte a de l'influence sur le choix de l'adverbe. Le matériel est trop restreint pour faire une analyse très détaillée, mais l'exemple (27) semble quand même indiquer que la modalité du verbe peut influencer le choix.

(27a) Alors, avec son entêtement, il lui demanda encore si elle voulait. Dès qu'ils auraient un lit, ils **loueraient là**. Mais elle se sauvait, elle se hâtait sous le porche, en le priant de ne pas recommencer ses bêtises. (*Assommoir* 49)

(27b) Envis som han var frågade han henne ännu en gång om hon inte ville säga ja. Så snart de skaffat sig en säng, **kunde de hyra där**. Men hon undvek att svara, skyndade ut genom porten och bad honom att inte börja med de där dumheterna igen. (*Krogen* (KdL) 59)

(27c) Med sin vanliga envishet frågade han henne på nytt, om hon hade lust. Så snart de hade fått en säng, **skulle de hyra här**. Men hon skyndade ut genom porten och bad honom att inte börja med de där dumheterna nu igen. (*Krogen* (JG) 36)

(27d) Ständigt med samma tanke i sitt huvud frågade han ännu en gång, om hon var hågad. Så fort de finge en säng, **skulle de hyra här**. Men hon räddade sig genom att skynda ut i portgången, i det hon bad honom upphöra att prata dumheter. (*Fällan* (EA) 48–9)

(27e) Alltid behärskad av samma idé, frågade Coupeau henne åter om hon ville. Så snart de köpt det nödvändiga bohaget, **kunde de hyra där**. Men hon sprang ut genom portgången och bad honom inte börja om med dumheterna. (*Fällan* 1913 : 41)

(27f) Med sin vanliga envishet frågade han henne om igen, om hon hade lust. Så snart de fått en säng, **skulle de hyra här**. Men hon gick ifrån honom, skyndade sig ut genom porten och bad honom att inte börja om sina dumheter. (*Krogen* (O.H.D.) 32)

Toutes les traductions qui ont choisi le verbe *kunde* emploient l'adverbe anaphorique, alors que ceux ayant choisi *skulle* emploient l'adverbe déictique. *Här*, donnant la position de Coupeau, est employé quand il pose leur déménagement comme un fait, c'est-à-dire ce qu'il désire ardemment, tandis que l'adverbe anaphorique est employé quand un verbe plus modéré, comme *kunna*, « pouvoir », est employé.

Dans quelques cas, les différences semblent faire partie de l'interprétation du passage, ce qui est particulièrement net dans (28)[64] qui contient une forme mixte. Il y a le subordonnant *que*, qui dans l'original, semble indiquer que c'est un DI. Cette impression est encore soulignée par le fait que la contagion stylistique « rudement bon » a été mise entre guillemets, mais aussi par le fait que l'adverbe est déictique. Il semble donc que tout, sauf le mot cru (il est employé pour désigner l'intérieur d'une église) soit le discours du narrateur. C'est aussi l'interprétation que font la majorité des traductions qui gardent les guillemets et l'adverbe anaphorique. (28b) précise ce lieu en ajoutant « i kyrkrummet ». Une seule traduction, (28f), a choisi un adverbe déictique, tout en gardant les guillemets, ce qui rend la citation beaucoup plus ambiguë.

(28a) Du Roy trouva qu'il faisait « rudement bon » **là-dedans**. (*Bel-Ami* 266)

(28b) Du Roy fann plötsligt, att det var « förbaskat skönt » **därinne i kyrkorummet**. (*Bel-Ami* II (GÅ) 78)

(28c) Du Roy tyckte det var « förbannat bra » **därinne**. (*Bel-Ami* (VH) 224)

(28d) Du Roy tyckte att det var « förbaskat skönt » **där inne**. (*Bel-Ami* (HL) 224)

[64] (e) omet ce passage.

(28f) Du Roy fann att det var « förbaskat skönt » **här inne**. (*Bel-Ami* (ES) 269)
(28g) Du Roy tyckte att det var « mycket skönt » **där inne**. (*Bel-Ami* 2 (CT) 81)
(28h) Du Roy tyckte att han « mådde fördömdt bra » **derinne**. (*Qvinnogunst* 330)
(28i) Du Roy fann, att det var « rysligt skönt » **därinne**. (*Kvinnogunst* 227)
(28j) Du Roy tyckte, att det var « mycket skönt » **därinne**. (*Bel-Ami* (RM) 270)

Comme nous l'avons constaté pour les originaux suédois, il est possible d'avoir recours à des SP démonstratifs pour exprimer la subjectivité dans les adverbes. Ce genre de constructions est peu fréquent dans les originaux français, deux emplois seulement chez Maupassant. Le suédois préfère pourtant des solutions différentes, ce qui est illustré dans (29)[65].

(29a) Il eut envie de sourire. Comment aurait-il abusé d'elle **en ce lieu** ? Il posa sur son cœur la main qu'il tenait, (*Bel-Ami* 269)
(29b) Nu blev han nästan full i skratt. Hur i fridens dar skulle han kunna missbruka någonting **på det här stället** ? Därför nöjde han sig med att lägga hennes hand mot sitt hjärta, (*Bel-Ami* II (GÅ) 81)
(29c) Han fick lust att skratta. Hur skulle han kunna förföra henne **här** ? Han lade hennes hand som han höll i sin mot sitt hjärta […] (*Bel-Ami* (VH) 226–7)
(29d) Han hade lust att dra på munnen. Hur skulle han kunna förföra henne **på detta ställe** ? Han lade den hand han höll i sin, (*Bel-Ami* (HL) 227)
(29e) Han kände god lust att skratta. Hur skulle han kunna förleda henne **på denna plats** ? Han tryckte mot sitt hjärta hennes hand, som han höll, (*Bel-Ami* (ON) 175)
(29f) Han kände lust att le. Huru skulle han kunna förföra henne **på denna plats** ? Han lade hennes hand, som han höll, mot sitt hjärta, (*Bel-Ami* (ES) 272)
(29g) Han fick lust att le. Hur skulle han kunna förleda henne **på denna plats** ? Han tryckte hennes hand mot sitt hjärta […] (*Bel-Ami* 2 (CT) 84)
(29i) Han kände lust att skratta. Hur skulle han kunna missbruka henne **på detta ställe** ? Han lade hennes hand, som han höll i sin, på sitt hjärta […] (*Kvinnogunst* 230)
(29j) Han fick lust att le. Hur skulle han kunna förleda **på denna plats** ? Han tryckte hennes hand mot sitt hjärta […] (*Bel-Ami* (RM) 273)

La majorité des traductions se servent de la même construction ; une seule préfère avoir recours à un adverbe déictique, *här*. Les deux solutions rendent bien l'effet de l'original dans lequel Bel-Ami réagit sèchement quand Mme Walter le prie de ne pas abuser d'elle quand ils sont dans l'église. La définition qu'il a de « l'abus » diffère considérablement de celle qu'a cette femme mariée. Selon lui, il est impossible d'abuser de qui que ce soit dans une église.

Comme dans le corpus suédois-français, il y a des ajouts et des omissions. La majorité des omissions sont le résultat de l'omission de passages entiers, ou bien de l'omission d'une phrase que le traducteur (ou la maison d'édition) a considéré comme superflue. Des ajouts n'ont été faits que dans Maupassant. Dans la majorité des cas, une seule traduction contient des ajouts, comme c'est le cas pour (30b), où *här* a été ajouté pour renforcer *nu* (employé aussi dans les autres traductions) qui à son tour traduit *voilà*. L'emploi s'apparente donc à la fonction des particules énonciatives, et non pas à un adverbe déictique propre.

(30a) Il s'était imaginé jusque-là que pour aborder et conquérir une de ces créatures tant désirées, il fallait des soins infinis, des attentes interminables, un siège habile fait de galanteries, de paroles d'amour, de soupirs et de cadeaux. **Et voilà que** tout d'un coup, à la moindre attaque, la première qu'il rencontrait s'abandonnait à lui, si vite qu'il en demeurait stupéfait. (*Bel-Ami* 96–7)
(30b) Han hade ju inbillat sig, att det för att närma sig och erövra en av dessa så åtrådda varelser,

[65] (h) omet ce passage.

skulle erfordras en oändlig möda, en ändlös väntan och en skicklig belägring bestående av tusen galanterier, ömma kärleksord, suckar och presenter. **Och här hade nu** den första han givit sig på givit efter vid första anfallet och skänkt sig åt honom så hastigt, att han häpnade. (*Bel-Ami* (GÅ) 94)

Le seul exemple dans lequel plusieurs traductions ont décidé d'ajouter un adverbe de lieu, c'est (31)[66], où Mme Walter cherche un moyen pour atténuer son angoisse après l'enlèvement de sa fille.

(31a) Il lui fallait un prêtre tout de suite ! Mais où le trouver ? Où aller ? Pourtant elle ne pouvait rester **ainsi**. (*Bel-Ami* 364–5)

(31b) Ja, hon måste få tag i en präst, och det genast ! Men var skulle hon finna en sådan, så här mitt i natten ? Vart skulle hon vända sig ? Men samtidigt kunde hon ju inte bara bli stående overksam **på det här viset**, utan att göra någonting alls ! (*Bel-Ami* II (GÅ) 189–90)

(31c) Hon hade genast behov av en präst. Men var kunde hon få tag i en ? Vart skulle hon gå ? Och hon kunde inte stanna **där** hon var. (*Bel-Ami* (VH) 306)

(31d) Hon måste genast få tala med en präst ! Men var skulle hon finna någon ? Vart skulle hon gå ? Hur som helst kunde hon inte härda ut längre **så här**. (*Bel-Ami* (HL) 306–7)

(31f) Hon måste genast ha en präst ! Men var få tag i honom ? Varthän skulle hon gå ? Hon kunde i alla fall inte stå kvar **så här**. (*Bel-Ami* (ES) 369)

(31g) Hon behövde genast en präst. Men var skulle hon finna en ? Vart skulle hon gå ? Hon kunde ju inte stanna **här** ! (*Bel-Ami* 2 (CT) 181)

(31h) Ja, hon måste ha en prest, genast ! Men hvar finna en sådan ? I hvad fall som helst kunde hon icke stanna **der hon var**. (*Qvinnogunst* 447–8)

(31i) Hon behövde en präst, genast ! Men var få tag i honom ? Vart skulle hon gå ? Hon kunde emellertid icke stanna **där hon var**. (*Kvinnogunst* 314)

(31j) Hon behövde en präst genast ! Men var finna en ? Vart skulle hon gå ? Hon kunde ju inte stanna **här** ! (*Bel-Ami* (RM) 363)

Dans l'original, Maupassant a mis un adverbe de manière, « ainsi », emploi qui a été gardé dans deux des traductions avec l'expression « så här » et dans une avec « på det här viset ». Les deux solutions contiennent un adverbe déictique, ce qui sert à renforcer la forte émotion de Mme Walter dans cette situation extraordinaire. Les autres traductions choisissent un adverbe de lieu, trois choisissent l'adverbe anaphorique *där*, ce qui diminue l'impact du passage, tandis que les autres choisissent l'adverbe déictique *här*.

Nous avons donc pu constater qu'il y a plus d'adverbes de lieu déictiques dans les traductions suédoises. Il semble difficile de déterminer pourquoi ils ont été choisis, mais les résultats corroborent la thèse qui veut que le suédois mélange plus les niveaux de l'énonciation et aussi que les adverbes déictiques sont plus souples en suédois qu'en français. Pourtant, cette différence n'influence pas le DIL de manière décisive, car, pourvu qu'il y ait le bon contexte, les deux sont possibles dans le DIL.

4.2.3 Les adverbes de temps

Pour les adverbes de temps, il faut considérer leur relation avec le temps verbal qui influence la traduction. Nous avons déjà constaté ci-dessus que les adverbes de temps à référence déictique peuvent être combinés avec le temps du passé à l'intérieur du DIL et que le narrateur peut les employer dans un sens anaphorique. Poncharal constate que le français ne peut pas combiner aussi

[66] (e) omet ce passage.

librement que l'anglais les temps verbaux et les adverbes déictiques (2003 : 171) et que le décalage de temps entre le DI et le DIL est plus fortement marqué dans le français que dans l'anglais (2003 : 63). Dans la littérature théorique, la majorité des discussions se concentrent sur la combinaison *maintenant* + temps du passé. Pour cette raison, nous commencerons l'analyse par l'adverbe *nu* pour ensuite continuer avec les autres expressions et adverbes.

SAG note que l'adverbe de temps *nu* peut marquer une action désignant le passé ou le futur, mais qu'il est nécessaire pour l'énonciateur de faire partie d'un temps qui comprend l'énonciation, par exemple « **Nu** ringde det på dörren » (*SAG* 2 : 643). Pålsson note que l'adverbe *nu* s'accompagne du *preteritum*, ce qui peut être expliqué par la focalisation de la narration et l'empathie (2003 : 85–7). L'adverbe *nu*, comme l'adverbe *now*, peut donc résister à certaines transformations : « Once a time frame has been chosen, *now* in the narrator's description signals the simultaneity with that temporal frame or temporal interval » (Fludernik 2002 : 50). Hellberg donne aussi des exemples de la combinaison *nu* + temps du passé, et constate que cette combinaison marque l'empathie même en dehors du DIL (1984 : 34–5). Cette souplesse n'existe pas en français, ce qui ressort de l'analyse que Poncharal (2003) fait de l'emploi de *now* + temps du passé et de sa traduction en français. En anglais, cet adverbe peut faire référence au moment de l'énonciation, mais aussi au moment de l'énonciation rapportant ou au moment de l'énonciation rapportée, tout comme en suédois. Cette liberté n'existe pas en français où il est nécessaire de faire la différence : « la traduction de ce ***now*** par ***maintenant*** nous ramènerait au contraire inexorablement au plan de l'énonciation origine ; c'est pourquoi il sera difficile de le maintenir » (2003 : 189, c'est Poncharal qui souligne). Il propose trois stratégies pour la traduction : la non-traduction, la traduction par *désormais* et la traduction par *à présent*. Nous verrons dans l'analyse qu'il existe encore d'autres possibilités.

Les grammaires ne semblent pas commenter ces combinaisons de manière exhaustive. Boysen note que *maintenant* se combine avec l'imparfait, mais que, dans des cas où l'adverbe suédois *nu* a un sens limitatif, il doit être traduit par *alors* et le passé simple (1996 : 302). L'exemple (32a) illustre cette différence.

(32a) Oh ! **maintenant**, puisque rien ne **pouvait** le corriger, pas même la peur de sa crevaison prochaine, elle jurait de ne plus se gêner ; le ménage irait à la six-quatre-deux, elle s'en battait l'œil ; et elle parlait de prendre, elle aussi, du plaisir où elle en trouverait. **Alors**, l'enfer **recommença**, une vie enfoncée davantage dans la crotte, sans coin d'espoir ouvert sur une meilleure saison. (*Assommoir* 318–9)

Olsen (2002b) essaie d'expliquer cette combinaison par deux notions qu'il prend chez Vuillaume : « le récit primaire », qui est la fiction, et « le récit secondaire », l'endroit du récit où en sont l'auteur et le lecteur (2002b : 118, note 28). Selon Olsen, les emplois du passé simple avec des adverbes comme *maintenant* sont des récits secondaires qui ne réfèrent pas au « maintenant » des personnages, cet emploi est donc le seul où *ici* puisse être employé avec le passé simple (2002b : 128–9), ce qui n'est pas toujours le cas, selon nous.

L'adverbe *nu* est utilisé une cinquantaine de fois dans le corpus suédois-français (les particules énonciatives, que nous analyserons en 4.4.5, n'ont pas été inclues ici). Les narrateurs et les énonciateurs les emploient presque autant. Il n'est pas possible de les traduire par *maintenant* car le français fait davantage de

différence entre les niveaux dans le discours. Dans notre corpus, le nombre d'omissions s'élève à une dizaine de cas. Dans quelques cas, cette omission est le résultat d'un DIL glissé dans un DI, genre de DR dans lequel l'adverbe n'est pas aussi naturel. C'est le cas dans (33a) où l'adverbe *nu* marque la situation dans laquelle la femme dit « Maintenant je me sens mieux », tandis que l'emploi du DI dans la traduction demande l'omission.

(33a) Till sist fick hon fram någonting om att hon hade ont i halsen. **Ja, det var för resten bättre nu.** – Jag kommer igen i morgon, sade hon, jag har så bråttom nu.
Ännu har hon inte kommit igen. (*Doktor Glas* 264)

(33b) Puis, la rougeur au front, elle est entrée dans mon cabinet, et a réussi à dire **qu'elle avait mal à la gorge mais qu'elle se sentait mieux**… Elle reviendrait. Tellement à faire, vous comprenez ? Je ne l'ai pas revue. (*Doktor Glas* 22)

Une autre raison pour les omissions est que les traducteurs considèrent l'adverbe comme redondant. En (34a), l'adverbe souligne la situation dans laquelle se trouve la femme. Elle constate qu'elle n'a pas obtenu ce qu'elle a souhaité : Gaetano n'a pas été sauvé par le petit Christ. Dans la traduction, l'adverbe a été omis, laissant la conjonction « mais » comme marque de l'argumentation, ce qui donne le même effet.

(34a) Hon hade trott, att Gaetano var i fängelse, därför att Kristusbilden skulle få bryta ned hans fängelsemurar. Han var ditförd av Guds nåd, därför att han skulle nödgas böja sitt huvud för Kristusbarnet och säga : « Min Herre och min Gud ».
Men nu var det inte bilden, som hade befriat honom. Han skulle komma ut samma hedning som förr. Samma gapande klyfta skulle alltjämt finnas emellan dem. (*Antikrists* 374)

(34b) Elle avait cru que Gaetano était prisonnier pour que le petit Christ pût briser les murs de sa prison. Gaetano serait forcé de s'incliner devant l'image en disant : « Mon Seigneur et mon Dieu. »
Mais l'image ne l'avait point sauvé. Il reviendrait athée comme avant. L'abîme resterait ouvert entre elle et lui. (*Antéchrist* 240)

La combinaison *men* + *nu* peut aussi être vue comme une collocation, ce qui est illustré dans un exemple similaire au (34) chez Strindberg, à savoir (35).

(35a) Hon erkände, att hon var ett enfaldigt kräk, som inte förstod teater och religion, men hon hade ju sagt honom det, fastän han icke ville tro det. **Men nu** trodde han det inte alls.
Och de sjöngo […] (*Giftas* : Ersättning 92)

(35b) Elle avouait qu'elle était une pauvre sotte qui ne comprenait rien au théâtre, ni à la religion, mais elle le lui avait bien dit, même s'il n'avait pas voulu la croire. **Cependant** il ne le croyait plus du tout.
Et ils chantaient […] (*Mariés* : Compensation 106)

(35c) Elle avouait qu'elle n'était qu'une pauvre petite ignorante, qui ne comprenait ni le théâtre ni la religion, mais elle le lui avait dit, puisqu'il n'eût pas voulu le coire. **Cependant** il ne le croyait plus du tout.
Ils chantaient […] (*Les mariés* : Compensation 149–50)

Dans (35a), l'adverbe s'approche de la fonction qu'ont les particules énonciatives en ce qu'il marque l'énonciation : « Il faut que tu comprennes : je ne te trouve pas stupide ». Il se peut aussi qu'il ait une valeur temporelle : « maintenant je ne le pense pas ». Dans les traductions, un autre connecteur, *cependant*, a été employé. L'effet est purement rhétorique et reste proche de la fonction qu'a la particule *nu*.

Dans d'autres cas, l'omission est le résultat d'une traduction plus libre, comme dans (36b), où le deuxième « nu » a été omis : la focalisation est déjà établie au début du passage et il n'est pas nécessaire de la souligner encore.

(36a) Hon sade, att hon var ledsen, att Gaetano hade hunnit till sitt tolfte år, utan att någon av hans egna hade frågat efter honom. Men hon hade inte vetat, att det fanns någon av den andra grenen i livet. **Hur hade hon då fått veta det nu ?** Jo, Luca hade läst namnet i en tidning. Det hade stått bland dem, som hade fått premium. **Det var nu ett halvt år sedan**, men det var en långresa till Palermo. Hon hade måst spara och spara för att få respengar. (*Antikrists* 32–3)

(36b) Elle était désolée que Gaetano eût atteint sa douzième année sans qu'aucun des siens se fût occupé de lui, mais on n'avait su qu'il restait quelqu'un de la seconde branche da la famille. **Elle l'avait appris par hasard.** C'est Luca qui avait lu le nom de Gaetano dans un journal, où il figurait dans une liste de palmarès. **Il y avait six mois de cela** ; le voyage était long pour venir à Palerme. Il avait fallu faire des économies, compter l'argent sou par sou pour payer le trajet. (*Antéchrist* 20)

Comme avec les adverbes de lieu et de perspective, quelques omissions résultent d'adverbes doubles, comme dans (37), qui est un bon exemple de la flexibilité du suédois, qui combine des adverbes désignant le présent et le futur : « nu » et « imorgon ».

(37a) […] guldsmedens dotter trodde honom, då han upplyste om att han sett många rike mans döttrar lykta sin bana som tiggerskor. Men i denna sista sköna stund, på detta rum, där de voro avstängda från världen och stodo alla inför Guds ansikte som barn, skulle de glömma att därute i det grymma, stygga livet människorna värderade varandra på ett annat sätt, efter lägre grunder, och när de **nu i morgon** skulle vid nådabordet ära kärlekens måltid tillsammans, glömma att många, många aldrig mer skulle sitta vid samma bord, (*Häxa* 123–4)

(37b) […] la fille de l'orfèvre le crut lorsqu'il raconta qu'il avait vu nombre de filles d'hommes riches terminer leur chemin en mendiantes. Mais en ce dernier beau moment, en cette pièce où, coupés du monde, ils se retrouvaient enfants face au Seigneur, il leur fallait oublier que dehors en la vie cruelle et laide, les hommes se jaugeaient d'une autre manière, selon des bases plus mesquines ; et puisque **demain**, à la sainte table, ils allaient partager le repas de l'amour, (*Sorcière* 1990 : 100–1)

Une quinzaine d'expressions ont été employées pour rendre l'adverbe *nu*. Le mot *désormais* n'est jamais employé pour rendre *nu*, mais il est employé deux fois pour rendre *numera*, par exemple dans (38b). Dans (38c), l'aspect temporel a été remplacé par la négation qui exprime le même désespoir.

(38a) Hela förmiddagen gick han som en sörjande och betraktade sig som död. Vad kunde livet **numera** ge honom ? Och barnet utan mor ! (*Giftas* : Otur 98)

(38b) Toute la matinée il se comporta comme une personne en deuil, et il se considérait comme mort. Que pouvait **désormais** lui donner la vie ? Et l'enfant sans mère ! (*Mariés* : Malchance 112–3)

(38c) Durant toute la matinée, il se sentit comme quelqu'un qui porte un grand deuil, parfois même comme mort. La vie **n'avait plus rien à lui donner**. Et l'enfant qui n'avait plus de mère ! (*Les mariés* : Guignon 215–6)

Le mot *désormais* ne peut pourtant pas être considéré comme un passe-partout, car il désigne un intervalle bien précis : l'action se déroule infiniment à partir du « maintenant » du texte. Dans (39a) l'homme qui pense semble faire le bilan de la situation.

(39a) Hon var ju dum, tyckte han. Det var ju sig själv han lyssnat på, och djupet i hennes blickar,

det var ju bara det, att hon hade så stora pupiller, så ovanligt stora pupiller. Han talade **numera** öppet med henne om sin forna kärlek, som något passerat. (*Giftas* : Ersättning 91)

(39b) En fin de compte, elle était stupide, pensait-il. Il s'était écouté parler lui-même, et la profondeur de son regard venait de ce qu'elle avait de grandes prunelles, des prunelles d'une grandeur exceptionnelle. **Maintenant**, il lui parlait ouvertement de son ancien amour pour elle, comme d'une chose passée. (*Mariés* : Compensation 104)

(39c) Il trouvait sa femme stupide. Il s'était écouté lui-même quand il lui parlait ; elle avait des prunelles magnifiques, qui faisaient croire à la profondeur de ses regards. Il se mit **désormais** à l'entretenir ouvertement de son ancien amour, comme d'une chose passée ! (*Les mariés* : Compensation 145–6)

Il s'agit donc de « numera » faisant référence au passé proche, quelque chose comme « ces derniers jours / mois », mais aussi au présent, car il parle toujours de leur amour comme d'une chose passée. Le mot « désormais » dans (39c) semble plutôt indiquer qu'il commence en ce moment à parler autrement à sa femme. L'adverbe « maintenant » employé dans (39b) semble plus motivé, bien qu'il semble un peu trop concentré sur le présent sans prendre en compte le passé.

L'expression *à présent* se rencontre plus souvent, mais il n'y a pas de consensus, ce qui se voit dans (40).

(40a) Men **nu** tog frun och talade allvarsamt med sin man ! Han hade icke haft någon översättning eller något korrektur sedan de blevo gifta. Och bara lönen räckte inte. (*Giftas* : Kärlek och spannmål 60)

(40b) Mais **à présent** la femme commença à parler sérieusement à son mari ! Depuis le mariage, il n'avait eu ni traduction, ni épreuve à corriger. Et son salaire seul ne suffisait pas. (*Mariés* : Amour et céréales 65–6)

(40c) Mais **maintenant** la jeune femme commença à parler sérieusement à son mari. Il n'avait eu ni traductions, ni épreuves d'imprimerie depuis leur mariage, et ses appointements seuls ne suffisaient pas. (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 121)

Poncharal note qu'un *now* référant au moment d'énonciation rapportée ne peut pas être rendu par *maintenant*, qui fait partie du cadre de l'énonciateur rapporteur et non pas de celui de l'énonciateur rapporté (2003 : 189). Dans (40a), l'adverbe « nu » fait référence précisément au moment de l'énonciation rapportée, focalisation qui a été gardée par « à présent » dans (40b). L'exemple (40c), qui à recours à « maintenant » est plus à la limite, mais il semble difficile d'y voir une référence à l'énonciation rapportée. Il semble plutôt être un hybride où le *hic et nunc* de la femme fait intrusion dans la narration.

La même différence, avec les mêmes traducteurs, se trouve dans (41).

(41a) Men det var ju mer än illusioner ! Han älskade ju henne ! Gjorde han icke ? Och hon sade ju, att hon älskade honom igen, **nu** när han låg på knä vid soffan och kysste hennes ögon. Ja, de älskade varann ! (*Giftas* : Ersättning 90)

(41b) Mais c'étaient pourtant plus que des illusions ! Il l'aimait malgré tout ! n'est-ce pas ? Elle avait bien dit de nouveau qu'elle l'aimait, **à présent** qu'il était à genoux près du sofa et qu'il l'embrassait sur les yeux. Oui, ils s'aimaient ! (*Mariés* : Compensation 103)

(41c) Il y avait cependant ici plus que des illusions ! Il l'aimait, c'était positif ! Elle disait aussi qu'elle l'aimait, **maintenant** qu'il était à genoux près du sopha et qu'il lui baisait les yeux. Oui, ils s'aimaient ; (*Les mariés* : Compensation 142–3)

Comme nous l'avons constaté ci-dessus, l'adverbe *nu* doit être traduit par *alors* en combinaison avec un verbe au passé simple quand l'adverbe suédois a un sens limitatif, ce qui est le cas dans (42).

(42a) Kommissionen övergick **nu** till granskningen av vittnenas ojävighet, och sedan man tackat assessorn Hjärne, vilken med sin skarpsinnighet och sitt otröttliga tålamod gjort slut på den sorgligaste av alla sorgliga sjukdomar, skred man till domens avfattande. (*Häxa* 208)

(42b) La commission passa **alors** à l'examen de la récusation des témoins et, après avoir remercié l'assesseur Hjärne dont la perspicacité et la patience inlassable venait de mettre fin à la plus triste de toutes les tristes maladies, on procéda à la rédaction du jugement. (*Sorcière* 1990 : 171)

Poncharal ne range pas le mot *dorénavant* parmi les mots qu'il propose pour traduire l'adverbe *nu*, mais il est employé dans notre corpus dans un sens qui est proche de *désormais*. Que l'adverbe *nu* ait plusieurs sens se voit dans (43a) où la traduction présente des mots différents.

(43a) Stammen sammankallades och Snagg höll följande tal.
– Jägarlivet har icke varit utan sina ansträngningar och olägenheter. Ibland hade de haft överflöd på kött, så att det legat och ruttnat bort, ibland brist. Svaga försök att genom torkning bevara överflödet hade visserligen blivit gjorda, men bristfälliga metoder hade gäckat deras förhoppningar. **Nu** hade emellertid Peter Snagg och Lasse Hulling hittat på en hemlig sten, som kunde bevara kött, fisk och hudar mot förruttnelse. Följden av denna tidevarvets största uppfinning voro oberäkneliga. **Nu** kunde man jaga på vissa tider och sedan sitta i ro, och att sitta i ro var dock livets största, renaste och säkraste njutning. Ville nu stammen giva Lasse och Peter tribut, skulle de få deras uppfinning.
Ett dundrande ja blev svaret. (*Lycksaliges* 56–7)

(43b) La tribu fut convoquée et Snagg prononça le discours suivant :
La vie des chasseurs n'avait pas été sans aléas ni difficultés. Parfois ils avaient eu une telle abondance de viande qu'elle s'était avariée au bout d'un moment, d'autres jours ils en avaient manqué. On avait bien essayé de garder le surplus en le séchant, mais des méthodes très peu fiables avaient trahi leurs espérances. **Aujourd'hui,** cependant, Peter Snagg et Lasse Hulling avaient en leur possession une pierre secrète qui préservait la viande, le poisson et les peaux de la putréfaction. Les conséquences de cette meilleure invention du siècle étaient innombrables. **Dorénavant** on pourrait chasser à certaines époques et ensuite rester tranquille, et rester tranquille était bien la plus grande, la plus belle et la meilleure des jouissances qu'offre la vie. Si désormais la tribu accepterait de payer son dû à Lasse et à Peter, elle disposerait de leur invention.
La réponse fut un oui tonitruant. (*Bienheureux* 58–9)

Le premier emploi marque quelque chose de nouveau (de manière ironique : « la pierre secrète » est en réalité le sel), ce qui a été rendu par l'adverbe déictique « aujourd'hui ». Le contenu de la phrase a aussi été changé pour mieux rendre le sens d'*aujourd'hui* : il n'est plus question de la découverte, mais de la possession de la pierre. Cette explicitation va bien dans le contexte, car il fait référence à l'énonciation et le contexte dans lequel ils parlent. Le deuxième *nu* semble marquer l'avenir et non pas le présent : les gens n'ont pas encore la pierre (le sel) et ne peuvent donc jamais se reposer. La référence à l'avenir a été rendue par le mot « dorénavant » qui a précisément ce sens.

Sur ce, nous concluons la discussion sur la traduction de *nu* par *maintenant*. Nous avons donné quelques exemples ci-dessus, mais dans la plupart des cas le mot fait référence au *hic et nunc* de l'énonciateur, ce qui ne pose pas de problèmes spécifiques. Dans la majorité des cas, l'imparfait, qui se combine sans problème avec les adverbes déictiques, est employé. Dans un exemple, le passé simple est employé avec un *maintenant* qui traduit le *nu* suédois, ce qui, selon Klum (1961) serait impossible. Dans son étude sur les relations verbo-adverbiales dans la prose française, il ne trouve aucun exemple de la combinaison passé simple + *maintenant*, malgré le fait qu'il discute le DIL.

Selon lui « le passé simple est incompatible avec les expressions adverbiales de la seule actualité réelle : *en ce moment – maintenant* » (1961 : 63, note 9, c'est lui qui souligne). Nous avons déjà discuté l'exemple en question, à savoir dans (40). Le même temps verbal, le passé simple, a donné lieu à deux traductions différentes : « à présent » et « maintenant ». Le dernier choix est en effet surprenant en ce que l'adverbe *maintenant* est censé être impossible en combinaison avec le passé simple. L'exemple devient encore plus intéressant étant donné le fait que la phrase ne fait même pas partie du DIL.

(40a') Men **nu** tog frun och talade allvarsamt med sin man ! Han hade icke haft någon översättning eller något korrektur sedan de blevo gifta. Och bara lönen räckte inte. (*Giftas* : Kärlek och spannmål 60)

(40b') Mais **à présent** la femme **commença** à parler sérieusement à son mari ! Depuis le mariage, il n'avait eu ni traduction, ni épreuve à corriger. Et son salaire seul ne suffisait pas. (*Mariés* : Amour et céréales 65–6)

(40c') Mais **maintenant** la jeune femme **commença** à parler sérieusement à son mari. Il n'avait eu ni traductions, ni épreuves d'imprimerie depuis leur mariage, et ses appointements seuls ne suffisaient pas. (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 121)

Il semble pourtant que le DIL, et les phrases qui l'entourent, contiennent des combinaisons intéressantes entre les adverbes et les temps verbaux. Poncharal note que le plus-que-parfait est difficilement acceptable, mais pas impossible, avec les adverbes déictiques, (2003 : 170). Malheureusement, le plus-que-parfait est rare dans nos exemples, où l'imparfait domine. Dans les quelques exemples contenant le plus-que-parfait même l'original contient des adverbes anaphoriques. Pour traduire le seul adverbe déictique utilisé dans ce cotexte, un adverbe anaphorique a été employé.

(44a) Han for ut emot den köpmansanda, som nu gripit omkring sig, och han förklarade skämtsamt, att han visst icke saknade självkänsla, oaktat han i hög grad saknade ekonomiskt oberoende ; han **hade just i dag på förmiddagen haft** en affär av ganska obehaglig art – men det oaktat ägde han nog karaktärsstyrka att gå bort på denna middag, och vad hans position beträffade, ansåg han den vara så god som någons – och det ansågo nog de andra med, eftersom han kunde få den äran sitta vid detta bord, hos detta charmanta värdfolk ! (*Röda rummet* 217)

(44b) Il s'éleva contre l'esprit mercantile qu'il rencontrait autour de lui et il déclara en plaisantant qu'il ne manquait certainement pas de dignité, bien qu'il manquât au plus haut point de l'indépendance économique ; **ce jour-là même, dans la matinée**, **il avait eu** une affaire d'une nature très désagréable, mais, malgré cela, il avait eu assez de force de caractère pour venir à ce dîner, et, quant à sa position, il la tenait pour aussi bonne que celle de personne et d'autres étaient de ce sentiment, puisqu'on lui faisait l'honneur de l'inviter à cette table, dans cette charmante société. (*Bohème* 329)

Il n'y a qu'une dizaine d'emplois de *maintenant* dans le corpus français-suédois (nonobstant cette faible occurrence, c'est l'adverbe de temps le plus fréquent), tous employés avec des verbes à l'imparfait. Il est impossible de défendre la thèse que cet adverbe serait impossible avec d'autres temps verbaux à partir de si peu d'exemples. Par contre, les adverbes de temps désignant le présent dans le texte, en l'occurrence *maintenant* et *à présent*, sont intéressants pour d'autres raisons. Contrairement à ce que prétend Poncharal (2003 : 189), il est possible de se servir de *maintenant* pour indiquer le moment d'énonciation rapporté, ce que

montrent les exemples qui suivent. *Maintenant* est presque toujours traduit par l'adverbe *nu* en suédois, ce qui était attendu, comme dans (45)[67].

(45a) Elle lui jurait qu'elle ne souffrait plus du tout. Elle songeait seulement à se relever le plus tôt possible, parce qu'il ne fallait pas se croiser les bras, **maintenant**. (*Assommoir* 103)

(45b) Hon försäkrade att hon inte hade något ont längre. Hon ville bara stiga upp så snart som möjligt, för **nu** gällde det minsann att inte ligga på latsidan. (*Krogen* (KdL) 133)

(45d) Hon bedyrade, att det inte alls gjorde ont nu. Hon ville bara stiga upp så fort som möjligt, för **nu** dugde det ej att ligga på latsidan. (*Fällan* (EA) 99–100)

(45e) Hon förklarade, att hon inte hade ont alls. Hon ville bara snart kunna stiga upp igen, ty **nu** var det minsann inte tid att lägga armarna i kors. (*Fällan* 1913 : 89)

(45f) Hon försäkrade, att hon inte hade något ondt alls längre. Hon tänkte bara på att stiga upp så snart som möjligt, ty **nu** dög det inte att lägga armarna i kors. (*Krogen* (O.H.D.) 73)

Il y a pourtant une exception, la traduction (46b) qui emploie « just då ». Cet emploi change pourtant la structure du passage, qui devient plus mixte. Les autres traductions utilisent toutes le *nu* dans la traduction.

(46a) Il fallut lui enlever son arme qu'il tenait toujours serrée dans sa main. Il lui semblait **maintenant** qu'il se serait battu contre l'univers entier. C'était fini. Quel bonheur ! il se sentait brave tout à coup à provoquer n'importe qui. (*Bel-Ami* 170)

(46b) De fick ta pistolen ifrån honom, då han alltjämt höll den kramad i högra handen. Det var över ! Vilken lycka ! **Just då** kände han sig så karsk och modig, att han skulle kunnat slåss mot vem som helst, ja, utmana hela världen! (*Bel-Ami* I (GÅ) 177)

Les quelques non-traductions sont le résultat de l'omission de toute la phrase ou de tout le passage. Il y a pourtant une exception dans (47) où l'omission de l'adverbe dans quelques traductions (47b et e) aboutit à un glissement vers le DN.

(47a) […] celle-ci lui cria très vertement qu'elle n'acceptait pas la leçon ; elle avait dit à sa nièce tout ce qu'elle devait dire contre les hommes, ce n'était pas sa faute si la gamine gardait du goût pour ces salopiauds ; **maintenant, elle s'en lavait les mains**, elle jurait de ne plus se mêler de rien, (*Assommoir* 341–2)

(47b) […]ropade denna mycket ampert att hon inte tog åt sig. Hon hade talat om för brorsdottern allt ofördelaktigt som hon borde säga om karlarna, det var inte hennes fel om snärtan i alla fall var förtjust i de där lymlarna. **Hon tvådde sina händer** och bedyrade att hon inte skulle blanda sig i saken vidare. (*Krogen* (KdL) 468–9)

(47c) Då Coupeau förebrådde fru Lerat, svarade hon skarpt att det där var något som inte angick henne. Hon hade sagt sin brorsdotter allt som hon kunde hitta på för att varna henne för karlarna, och det var inte hennes fel, om flickan hade smak för dessa uslingar. **Nu tvådde hon sina händer** och svor på att inte blanda sig i någonting, (*Krogen* (JG) 257–8)

(47d) Coupeau ville kasta skulden på fru Lerat, men då sade denna mycket skarpt till honom, att hon inte tänkte ta emot ovett. Hon hade berättat sin brorsdotter, allt denna behövde veta om männen, och det var inte hennes fel, om ungen ändå kände sig dragen till stollarna. **Nu frånsade hon sig allt ansvar** och tänkte inte lägga sig i någonting vidare, (*Fällan* (EA) 323–4)

(47e) Coupeau blev arg och ville ställa fru Lerat till ansvar, men hon snäste av honom och bedyrade att hans skrik inte rörde henne ett Guds skapande grand. Hon hade varnat sin brorsdotter för karlarna och sagt henne allt vad hon borde säga, det var således inte hennes fel om ungen hade hin håle i kroppen. **Hon tvådde sina händer** och svor på att aldrig mera ta hand om andras barn ; (*Fällan* 2 1913 : 118–9)

(47f) Då Copeau förebrådde fru Lerat, lät denna honom på skarpen veta, att det alls inte angick henne ; hon hade sagt sin brorsdotter allt, som hon kunde säga för att varna henne för karlarna, och det var inte hennes fel, om flicksnärtan hade smak för dessa uslingar ; **nu**

[67] (c) omet ce passage.

tvådde hon sina händer och svor på att inte blanda sig i något,eftersom hon visste hvad hon visste, (*Krogen* (O.H.D.) 256)

L'adverbe *à présent* est aussi traduit par *nu*, sauf dans deux cas. Dans (48d), on aurait pu avoir l'adverbe *nu*, comme dans les autres traductions, mais le traducteur a choisi de transformer la phrase en une exclamative. Aussi la traduction ne rend-elle pas la conclusion que tire Gervaise (comme dans l'original où le lecteur assiste au moment même où Gervaise comprend, ou croit comprendre, la raison pour laquelle Virginie agit comme elle le fait), seulement la conclusion qu'elle en tire.

(48a) Mais il eut la maladresse de prononcer encore le nom de Virginie, et elle s'entêta alors furieusement. Non, non, jamais ! Elle avait toujours douté du cœur de Virginie ; si Virginie ambitionnait la boutique, c'était pour l'humilier. Elle l'aurait cédée peut-être à la première femme dans la rue, mais pas à cette grande hypocrite qui attendait certainement depuis des années de lui voir faire le saut. Oh ! ça expliquait tout. **Elle comprenait à présent pourquoi des étincelles jaunes s'allumaient dans les yeux de chat de cette margot.** (*Assommoir* 274)

(48d) Men han var klumpig nog att än en gång nämna Virginies namn, och hon vägrade än mer hårdnackat. Nej, nej, aldrig i världen ! Hon hade alltid tvivlat på Virginies vänskap, och om Virginie ville ha hennes butik, så var det för att förödmjuka henne. Hon hade kunnat avstå den åt första bästa fruntimmer på gatan men inte åt den där långa, skenheliga markattan, som säkert gått och hoppats på detta i åratal. Det förklarade så mycket ! **Det var därför den där maran fick gula gnistor i sina kattögon ibland !** (*Fällan* (EA) 258)

Nous avons déjà constaté ci-dessus que l'adverbe suédois *nu* peut s'employer plus librement que ne le peut l'adverbe français *maintenant*. Cette constatation s'avère aussi pour les traductions où l'adverbe est employé pour traduire aussi des expressions comme *à cette heure* et *aujourd'hui* qui, toutes les deux, sont aussi déictiques, ce qui ressort de (49), qui illustre aussi la possibilité d'interpréter le même passage de plusieurs manières.

(49a) Aussi jamais son fils n'aurait prêté les cinq cents francs, s'il l'avait écoutée. **Aujourd'hui**, il serait marié, il ne crèverait pas de tristesse, avec la perspective d'être malheureux toute sa vie. (*Assommoir* 264)

(49b) Hennes son borde aldrig ha lånat dem dessa femhundra francs, om han velat lyda hennes råd. Han kunde ha varit gift **nu**, han skulle inte ha varit alldeles uppriven av sorg vid utsikten att bli olycklig hela sitt liv. (*Krogen* (KdL) 358)

(49c) Fru Goujets son hade aldrig lånat dem femhundra francs, om han hade lyssnat till henne. Han skulle ha gift sig i stället för att bli olycklig i hela sitt liv **Ø**. Hon hetsade upp sig och beskyllde Gervaise […] (*Krogen* (JG) 189)

(49d) Och om hennes son lytt hennes råd, så skulle han aldrig lånat ut de där 500 francsen. Då hade han varit gift och haft det bra **nu** i stället för att sörja ihjäl sig eller gå och vara olycklig i hela sitt liv. (*Fällan* (EA) 249)

(49e) Om sonen lytt henne, hade han heller inte lånat dem några femhundra francs. Då hade han **för länge sedan** varit gift och lycklig i stället för att han **nu** skulle få gå och sörja hela livet igenom. Hon (*Fällan* 2 1913 : 45)

(49f) Hennes son skulle aldrig ha lånat dem femhundra francs, om han lyssnat till hennes råd. **Nu** skulle han ha gift sig och skulle inte dö af sorg med utsikt att vara olycklig hela sitt lif. (*Krogen* (O.H.D.) 195)

Dans l'original, Mme Goujet se sert de l'adverbe « aujourd'hui » pour référer à la situation présente : sans l'emprunt fait à Gervaise, Goujet serait marié et heureux (selon elle). Les traductions (49b) et (49d) gardent cette interprétation par l'emploi de l'adverbe « nu ». La traduction (49e) a recours à l'adverbe pour

désigner la situation présente, et non pas les rêves de Mme Goujet, alors que (49f) se sert de l'adverbe d'une manière étrange, car il est impossible de l'employer dans une situation hypothétique au *pluskvamperfekt*. Une seule traduction, (49c), omet complètement l'adverbe, mais dans cette situation, l'omission n'influence pas le DIL.

Comme nous l'avons constaté ci-dessus, *nu* est un bon équivalent suédois de l'adverbe *voilà* et de ses variantes, thèse qui se confirme aussi dans ce corpus, comme par exemple dans (50).

(50a) Depuis deux ans, elle rêvait d'avoir ce cœur, et **voilà** qu'on le lui aplatissait ! Non, elle trouvait ça trop fort, ça finirait à la fin ! (*Assommoir* 341)
(50b) I två år hade hon drömt om att få ett sådant hjärta, och **nu** trampade han sönder det ! Nej, det gick för långt, det måste bli ett slut ! (*Krogen* (KdL) 467–8)
(50c) I två år hade hon önskat sig ett sådant hjärta, och **nu** trampade han sönder det ! Nej, detta var för mycket. Det måste någon gång få ett slut. (*Krogen* (JG) 257)
(50d) Det hjärtat hade hon gått och längtat efter i två års tid, och **nu** trampade han sönder det för henne. Nej, det gick verkligen för långt, det tänkte hon inte finna sig i ! (*Fällan* (EA) 322)
(50e) I två år hade hon önskat sig ett dylikt hjärta och **nu** trampade han sönder det för henne. Nej, detta liv måste ta ett slut ! (*Fällan* 2 1913 : 117)
(50f) I två år hade hon önskat sig ett dylikt hjärta, och **nu** trampade han sönder det ! Nej detta var för mycket ; det måste någon gång få ett slut. (*Krogen* (O.H.D.) 255)

Lors du dépouillement des adverbes dans le corpus, nous avons aussi noté les ajouts qui se chiffrent à une bonne soixantaine d'occurrences. Poncharal constate des ajouts similaires dans les traductions anglaises d'œuvres françaises (2003 : 189). La grande majorité de ces ajouts sont faits en employant l'adverbe *nu* qui renforce donc son caractère de passe-partout. Souvent, leur fonction est de souligner un changement dans la situation, qu'il faut réévaluer, mais l'adverbe sert aussi à renforcer d'autres mots (comme nous l'avons constaté pour les originaux suédois), par exemple dans (51f). Il est évident que cet ajout est une *option*, car une seule traduction l'emploie.

(51a) Puis, vers cinq heures, Virginie parut ; elle avait **encore** vu Lantier ; décidément, on ne mettait plus les pieds dans la rue sans le rencontrer. (*Assommoir* 188)
(51b) Vid femtiden på eftermiddagen uppenbarade sig Virginie. Hon hade sett Lantier **igen**. Man kunde faktiskt inte gå utom dörren längre utan att råka på honom. (*Krogen* (KdL) 251)
(51c) Klockan fem kom Virginie. Hon hade **än en gång** sett Lantier – man kunde inte sätta sin fot på gatan utan att stöta på honom. (*Krogen* (JG) 136)
(51d) Framemot klockan fem uppenbarade sig Virginie. Hon hade sett Lantier **igen**. Numera kunde man ej sticka näsan utom dörren utan att möta honom. (*Fällan* (EA) 178)
(51e) Vid femtiden kom Virginie ; hon hade **återigen** sett Lantier ; man kunde icke mera sticka näsan utom porten utan att träffa honom. (*Fällan* 1 1913 : 163)
(51f) Klockan fem kom Virginie ; hon hade **nu igen** sett Lantier, man kunde sannerligen inte sätta sin fot ut på gatan utan att möta honom. (*Krogen* (O.H.D.) 138)

Mais il y a des cas où l'adverbe a été ajouté dans toutes les traductions, comme dans (52)

(52a) Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, racontait qu'il y avait une commande pressée dans sa boîte. Oh ! **Ø** le singe était coulant pour le quart d'heure ; on pouvait manquer à l'appel, il restait gentil, il devait s'estimer encore bien heureux quand on revenait. (*Assommoir* 247–8)
(52b) Truten, kallad Fyllsvampen, berättade att man hade en brådskande beställning på hans jobb. Å, den apan, **nu** var han minsann mör i munnen, man kunde skolka, han var snäll i alla fall, han fick allt skatta sig lycklig om man kom tillbaka över huvud taget. (*Krogen* (KdL) 334–5)

(52c) Stortrut berättade att hans verkstad hade fått en brådskande beställning. **Nu** var chefen mör i mun och sade ingenting, om man tog sig ledigt en kvart. (*Krogen* (JG) 179)

(52d) Slängakäft, även kallad Bottenlös Törst, berättade, att de hade ett mycket brådskande jobb i hans verkstad. **Nu** var minsann basen mör i mun. Han sade icke ett ljud, om man också kom en kvart för sent, och han kunde tacka till, om man alls kom tillbaka. (*Fällan* (EA) 234)

(52e) Grov-i-truten berättade, att hans mästare fått en stor beställning, som brådskade. Å, **nu** var han mör i munnen ; han teg till och med, när man klickade vid uppropet, i glädjen över att man kom igen. (*Fällan* 2 1913 : 30)

(52f) Stortrut, kallad « Svampen », berättade, att verkstaden fått en brådskande beställning. Å ! **nu** var babianen mör i käften och öfversåg med kvartstimmarna ; man kunde utebli vid uppropet, men han var ändå hygglig och måste skatta sig lycklig, att man kom. (*Krogen* (O.H.D.) 183)

Dans (53d), l'adverbe a été ajouté pour souligner le verbe « måste » : Coupeau a besoin d'embrasser Gervaise tout de suite.

(53a) – […] Reste tranquille, nous avons fini.
Non, il voulait l'embrasser, **il avait besoin de ça**, parce qu'il l'aimait bien. (*Assommoir* 138)

(53d) – [...] Håll dig lugn nu, vi ha snart slutat.
Nej, han **måste** nödvändigt få kyssa henne **nu**, för han tyckte så mycket om henne. (*Fällan* (EA) 133)

Ailleurs, il semble difficile de déterminer exactement pourquoi l'adverbe a été ajouté ; peut être est-ce une stratégie (plus ou moins consciente) pour renforcer le point de vue du protagoniste dans le passage. Il est pourtant possible de constater que le suédois ajoute des *nu* même dans la traduction, ce qui indique la place centrale de cet adverbe dans le DIL (et en suédois aussi).

Les autres adverbes de temps déictiques présents dans le corpus suédois-français, *igår*, *imorgon*, *idag*, *ikväll*, sont traduits de plusieurs manières. À peu près la moitié de ces adverbes est restée déictique tandis que le reste est devenu anaphorique. Nous ne commenterons que quelques cas particulièrement intéressants. Par exemple (54), où les deux occurrences de l'adverbe déictique ne sont traduites qu'une seule fois : en (54b), par l'adverbe anaphorique « le lendemain », tandis que l'autre, (54c), fait voir l'adverbe déictique « demain ». Le temps du verbe ne peut pas influencer car c'est le conditionnel dans les deux exemples. Les différences sont donc dues aux choix personnels des traducteurs.

(54a) – Nåväl, ja ! Kryddboken var obetald ! Slaktarn fordrade, hyrkusken « sprang », det var med ett ord krångligt !
– Inte annat ! De skulle få varenda skilling **i morgon dag** ! Så oförskämt, komma och kräva sådana där smulor ! De skulle få varenda skilling **imorgon**, och så skulle de förlora en kund ! (*Giftas* : Kärlek och spannmål 61)

(54b) – Eh bien, oui ! On n'avait pas payé la note de l'épicier ! Le boucher réclamait son argent, le cocher était continuellement « devant la porte » ; en un mot, c'était gênant !
– Rien d'autre ! **Le lendemain**, ils auraient leur argent jusqu'au dernier centime ! Quelle insolence de venir exiger de telles broutilles ! **Le lendemain**, ils auraient leur argent jusqu'au dernier centime, ensuite ils perdraient un client ! (*Mariés* : Amour et céréales 67–8)

(54c) – Eh bien, oui ! Le carnet de l'épicier n'était pas réglé ! Le boucher demandait son argent, le cocher de louage venait de toute heure. En un mot, cela ne marchait plus !
– Pas autre chose ! **Demain** il les payerait jusqu'au dernier sou. Les impertinents ! Ennuyer les gens pour de telles bêtises ! Ils seraient tous payés **demain**, et on les remercierait en même temps ! (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 123–4)

La flexibilité du suédois ressort bien de (55a), où le texte du narrateur contient un adverbe déictique qui fait référence au moment de l'énonciation rapportée.

(55a) – Ock– ock– ock ! han hade läst så många predikningar i sin dar hos advokatfiskaln, så det skulle inte felas.
Gumman tog almanackan och slog upp dagens text, som **idag på andra söndan efter påsk** befanns handla om den gode herden. (*Hemsöborna* 38)

(55b) – Qu'à cela ne tienne ! On a lu tant de sermons, dans le temps, chez l'avocat général, que cela ne nous embarrasse guère !
La patronne ouvrit l'almanach et chercha le texte du jour. **Ce jour-là, deuxième dimanche après Pâques**, c'était la parabole du Bon Pasteur. (*Gens de* 31)

(55c) Il en avait tant lu de ces sermons, chez M. le procureur qu'il était sûr de son effet.
La vieille prit le calendrier pour s'assurer du texte du jour : **c'était le deuxième dimanche après Pâques**, la parabole du Bon Pasteur. (*Dans les îles* 42–3)

La phrase ne peut pas être une énonciation, mais plutôt une constatation inspirée par la phrase plus ou moins figée qu'emploient les prêtres dans la liturgie. L'adverbe « idag » semble donc être une contagion stylistique ou une marque de focalisation. Dans (55b) il s'agit d'un adverbe anaphorique, tandis que (55c) omet l'adverbe de temps pour le remplacer par une constatation : le narrateur donne l'information que c'est le deuxième dimanche après Pâques.

Ce genre d'adverbes est plutôt rare dans le corpus français-suédois. Par exemple, il n'y a que deux adverbes déictiques dans les originaux, *aujourd'hui* et *demain,* tous les deux dans (56).

(56a) Madame Lorilleux se tourna et la regarda fixement. En voilà une peloteuse qui venait les empaumer. **Aujourd'hui**, elle les tapait de dix sous, **demain** ce serait de vingt, et il n'y avait plus de raison pour s'arrêter. (*Assommoir* 370)

(56b) Fru Lorilleux vände sig om och såg stint på henne. En sådan skenhelig en som kom bara för att tigga av dem. **I dag** viggade hon tio sous**, i morgon** skulle det bli tjugo, och sen fanns det ingen anledning att bromsa. (*Krogen* (KdL) 508–9)

(56c) Fru Lorilleux vände sig om och betraktade henne skarpt. En sådan skrymterska, som kom till dem för att låna ! **I dag** pungslog hon dem på tio sous, **i morgon** skulle det vara tjugo, och sen skulle det inte vara någon hejd på det. (*Krogen* (JG) 284)

(56d) Fru Lorilleux vände sig och betraktade henne hårt. Här kom en slampa igen och ville pungslå dem. **Ena dagen** var det tio sous, **den andra** tjugo, och sedan blev det ingen ände på det. (*Fällan* (EA) 350)

(56e) Fru Lorilleux vände sig om och betraktade henne skarpt. Man kände till det där. **I dag** tio sous, **i morgon tjugu** och så vidare... och så vidare ! (*Fällan* 2 1913 : 143)

(56f) Fru Lorilleux vände sig an och betraktade henne skarpt En sådan skrymterska som kom till dem för att låna. **I dag** pungslog hon dem på tio sous, **i morgon** skulle det vara tjugu, och se'n fanns intet skäl att hejda sig, nej nej, däraf blef ingenting. (*Krogen* (O.D.H.) 277)

Toutes les traductions, sauf une, emploient des adverbes déictiques. Seule (56d) a choisi une autre solution, celle de rendre l'énoncé plus général : au lieu de parler des jours suivants, elle parle des jours en général.

Seulement cinq adverbes anaphoriques différents ont été employés dans les originaux. Parmi ceux-ci, à peu près un tiers a été traduit par un adverbe déictique, ce qui corrobore la thèse selon laquelle le suédois peut mélanger les niveaux de l'énonciation plus librement, chose que nous avons constatée aussi pour le corpus suédois-français. Parmi les adverbes français, un seul, *la veille*, a été utilisé six fois. Les traductions se servent d'adverbes déictiques et anaphoriques pour le traduire. Comme avec l'emploi de *nu*, il semble difficile de

déterminer exactement pourquoi l'un ou l'autre a été choisi. L'exemple (57) donne pourtant une idée de la variation.

(57a) Enfin, la **veille**, elle avait compris. C'était une grosse affaire, une très grosse affaire préparée dans l'ombre. Elle souriait maintenant,heureuse de son adresse. (*Bel-Ami* 293)

(57b) Och till sist, **igår kväll**, hade hon kommit underfund med hela historien. Det gällde en mycket stor affär, som man förberedde i all hemlighet. Hon log belåtet vid tanken på hur listig hon hade varit, (*Bel-Ami* II (GÅ) 109)

(57c) **I går** hade hon slutligen kommit underfund med hela intrigen. Det gällde en stor affär, en mycket stor spekulation, förberedd i skymundan. Hon smålog nu, lycklig på hans vägnar, (*Bel-Ami* (VH) 247)

(57d) Nåväl, **dagen förut** hade hon förstått, vad som var i görningen. De hade i hemlighet förberett en affär, en mycket stor affär. Och hon log, (*Bel-Ami* (HL) 245)

(57e) **I går kväll** hade hon slutligen förstått allt. Det var en stor affär, en mycket stor affär, som förbereddes i skymundan. Nu smålog hon, lycklig över sin fintlighet […] (*Bel-Ami* (ON) 197)

(57f) Och **kvällen förut** hade hon äntligen förstått. Det gällde en fet affär, en mycket fet affär, som förberetts i skymundan. Nu smålog hon, lycklig över sin slughet, (*Bel-Ami* (ES) 297)

(57g) **Nu** hade hon slutligen förstått. Det var en stor affär, en mycket stor affär som förbereddes i skymundan. Hon smålog, lycklig över sin slughet. (*Bel-Ami* 2 (CT) 108)

(57h) **Dagen förut** hade hon ändtligen fått allt klart för sig. Det var en stor, mycket stor affär man förebereddе i all tysthet. Hon smålog vid tanken på sin egen klipskhet. (*Qvinnogunst* 361)

(57i) **Föregående afton** hade hon emellertid förstått. Det var en stor affär, en mycket stor affär, som förbereddes i skumrasket. Hon smålog nu, (*Kvinnogunst* 251)

(57j) **Nu** hade hon slutligen förstått. Det var en stor affär, en mycket stor affär som förbereddes i skymundan. Hon smålog nu, lycklig över sin slughet. (*Bel-Ami* (RM) 296)

Dans l'original, la première phrase est ambiguë, mais l'adverbe anaphorique, « la veille », semble indiquer que c'est du DN. Cet emploi met aussi en question la phrase suivante qui pourrait aussi bien être un DIL qu'un DN. C'est pourtant probablement un DIL à cause de la répétition qu'elle contient. Cet aspect a été gardé dans les traductions qui se servent des expressions « dagen / kvällen förut » et « föregående afton ». Trois des traductions contiennent l'adverbe déictique « i går (kväll) », ce qui transforme la phrase en un DIL. Deux des traductions emploient l'adverbe « nu » qui pourtant semble étrange dans ce contexte où le verbe est au plus-que-parfait, car l'adverbe indique la simultanéité tandis que le verbe indique l'antériorité.

Il y a toutefois quelques ajouts et quelques omissions aussi parmi ces adverbes, mais ils sont peu fréquents. Notons un exemple, le seul à ajouter un adverbe déictique, (58d). L'ajout sert à souligner l'angoisse de Gervaise affamée.

(58a) Brusquement, elle se mit debout, réveillée en sursaut par un grand frisson d'angoisse. Mon Dieu ! est-ce qu'elle allait mourir ? Grelottante, hagarde, elle vit qu'il faisait jour encore. **La nuit** ne viendrait donc pas ! Comme le temps est long, quand on n'a rien dans le ventre ! Son estomac s'éveillait, lui aussi, et la torturait. (*Assommoir* 368–9)

(58d) Hon reste sig häftigt upp, klarvaken och gripen av ångest. Herre Gud, hon höll visst på att dö ! Huttrande av köld märkte hon, att det ännu var dager. Skulle det då aldrig **bli kväll i dag** ? Vad tiden går långsamt, då man är hungrig ! Hennes mage vaknade den också och gjorde sig påmind. (*Fällan* (EA) 348)

Plusieurs compléments circonstanciels de temps dans le corpus suédois-français sont déterminés par un adjectif démonstratif en suédois pour marquer la focalisation. Ces démonstratifs se retrouvent à chaque occasion dans la traduction, avec une exception quand la phrase contenant le complément a été

omise. Par contre, il y a quelques démonstratifs ajoutés dans les traductions, notamment pour compenser le changement d'un adverbe déictique en anaphore.

Les originaux français contiennent une dizaine de circonstanciels de temps déterminés par un adjectif démonstratif. Nous avons constaté dans le corpus suédois-français que des adverbes déterminés par des adjectifs démonstratifs étaient ajoutés pour compenser le changement d'un adverbe déictique. Si cette conclusion est vraie aussi pour le corpus français-suédois, il sera donc possible de trouver des adverbes déictiques ajoutés dans la traduction des adverbes déterminés par un adjectif démonstratif. Il s'avère, en effet, que c'est le cas. Il est intéressant de noter qu'il n'y a jamais de consensus sur la traduction de ces expressions : parfois elles ont été omises, parfois changées en adverbes déictiques et parfois un adverbe déterminé par l'adjectif démonstratif a été employé. L'exemple (60) montre la variation.

(60a) Le soir, il mangeait la pot-bouille chez les Lorilleux ; c'était une économie pour tous les trois. Même, il passait chez eux les avertir de ne pas l'attendre, parce qu'il était invité **ce jour-là** par un ami. (*Assommoir* 46)

(60b) På kvällen brukade han äta sin soppa hos dem. Det var en besparing för dem alla tre. Han skulle bara gå upp och säga till att de inte skulle vänta på honom, eftersom han var bjuden ut av en kamrat **på kvällen**. (*Krogen* (KdL) 54–5)

(60c) På kvällarna brukade han äta hos Lorilleux ; det var en besparing för dem alla tre. Nu skulle han gå upp till dem för att säga till, att de inte behövde vänta på honom, eftersom han var bjuden av en kamrat **Ø**. (*Krogen* (JG) 33–4)

(60d) Han brukade äta middagarna där, det var uträkning för dem alla tre. Nu skulle han just gå för att säga till dem att ej vänta honom **idag**, därför att han var bortbjuden till en god vän. (*Fällan* (EA) 45–6)

(60e) Han åt middag hos dem. Det var en besparing för dem alla tre och han skulle just säga åt dem att han ej kunde komma **i afton**, emedan han var bortbjuden. (*Fällan* 1913 : 38–9)

(60f) Om aftonen åt han sin soppa hos Lorilleux ; det var en besparing för dem alla tre, nu skulle han gå upp till dem för att säga till, att de inte skulle vänta honom, eftersom han var bjuden af en kamrat **Ø**. (*Krogen* (O.H.D.) 29)

Deux des traductions ont omis le circonstanciel de temps, mais le contenu de la phrase indique qu'il s'agit d'une invitation pour le soir même. Deux des traductions emploient des expressions déictiques (*idag* et *i afton*). L'expression « på kvällen » est plus difficile à classer. En réalité, il s'agit d'un adverbe anaphorique, mais la conjonction « eftersom » indique que la phrase est un DIL.

Il y a aussi des exemples où la solution consiste à recourir à l'adjectif démonstratif. Ainsi dans (61)[68], où il y a des adverbes déictiques et une omission.

(61a) Et une inquiétude le mordait au cœur. S'il allait échouer ? Mais que pouvait-il craindre ? Il se tirerait toujours d'affaire ! Pourtant c'était une grosse partie qu'il jouait, **ce soir-là** ! (*Bel-Ami* 358)

(61b) Och plötsligt greps han av oro – tänk, om han inte lyckades ? Men vad hade han väl att frukta ? Han skulle alltid kunna klara sig på något sätt. Fast nog var det ett högt spel han spelade **den här kvällen** ! (*Bel-Ami* II (GÅ) 182)

(61c) Då och då kastade han en blick på pendylen och tänkte : « Nu går det nog hett till där borta. » Om han skulle misslyckas ? Men vad hade han att vara rädd för ? Han skulle nog kunna rädda sitt skinn. Men det var ett högt spel som han inlåtit sig på **Ø** ! (*Bel-Ami* (VH) 301)

(61d) Och han greps av en tärande oro. Tänk om planen skulle stranda ! Bah, vad hade han att frukta ? Nog skulle han kunna dra sig ur affären ! Men det var dock ett högt spel han skulle spela **den kvällen**. (*Bel-Ami* (HL) 302)

[68] (e) omet ce passage.

(61f) Och en oro sved i hans hjärta. Om han misslyckades ? Men vad hade han att frukta ? Han skulle alltid klara sig ! Emellertid var det ett högt spel, han spelade **i kväll** ! (*Bel-Ami* (ES) 362)

(61g) Och hans hjärta betogs av ängslan. Om han skulle misslyckas ? Men vad hade han att frukta ? Han skulle nog dra sig ur klämman ! Visserligen spelade han **i kväll** ett högt spel, men...! (*Bel-Ami* 2 (CT) 175)

(61h) Och en mördande oro gnagde hans hjerta. Tänk om alltsammans skulle gå om intet, om den så väl anlagda planen skulle stranda ! Men hvad hade han egentligen att frukta ? Han kunde ju alltid dra sig ur affären. I hvad fall som helst var det ett högt spel han spelade **i detta ögonblick**. (*Qvinnogunst* 438)

(61i) […] och hans hjärta klappade av oro. Om han skulle misslyckas ? Men vad kunde han väl frukta ? Han skulle alltid draga sig ur klämman ! **Denna afton** spelade han emellertid ett högt spel ! (*Kvinnogunst* 308)

(61j) Och hans hjärta intogs av ängslan. Om han skulle misslyckas ? Men vad hade han att frukta ? Han skulle nog dra sig ur klämman ! Visserligen spelade han **denna afton** högt spel, men… ! (*Bel-Ami* (RM) 357)

Une expression qui se trouve quatre fois chez Zola, *à cette heure*, donne lieu à plusieurs traductions, car son sens varie selon les contextes. Dans (62)[69], l'expression n'est pas proprement temporelle, car il indique l'indignation de Mme Lorilleux : Gervaise a déjà tout, pourquoi aussi vouloir une boutique. Les traductions ont interprété ce fait différemment.

(62a) Madame Lorilleux resta saisie. Comment ! la Banban allait avoir une boutique, **à cette heure** ! (*Assommoir* 109)

(62b) Fru Lorilleux stod som fallen från skyarna. Vad för slag, tänkte Ett opp och ett i minne lägga sig till med egen butik **Ø**? (*Krogen* (KdL) 141–2)

(62d) Fru Lorilleux blev stum av häpnad. Vad i all sin dar, skulle Halta Malena slå sig ned i egen butik **i dessa tider** ! (*Fällan* (EA) 106)

(62e) Fru Lorilleux blev häpen. Halta bolinkan tänkte hyra bod och bli sin egen **Ø** ! (*Fällan* 1 1913 : 94)

(62f) Fru Lorilleux blef alldeles häpen. Hvad för slag ! tänkte « Ett upp och ett i minnet » öppna egen affär **Ø** ! (*Krogen* (O.H.D.) 77–8)

On aurait pu s'imaginer ici l'adverbe *nu*, dont on se sert pour marquer que quelqu'un veut trop, comme dans : « Vad vill du nu ? », expression qui implique une certaine irritation. Aucune des traductions n'a choisi cette solution. Apparemment, l'expression a été considérée comme superflue, car elle a été omise de toutes les traductions sauf une, qui fait une traduction littérale, « i dessa tider », qui ne donne pas le même effet, tout en contenant un démonstratif qui permet de souligner le point de vue de Mme Lorilleux.

L'adverbe *nu* a été choisi pour traduire l'expression « à cette heure » dans (63) où il s'agit d'un emploi temporel.

(63a) Jamais on ne se serait fâché sans cette Banban, qui aurait fait battre des montagnes. Ah ! les Boche la connaissaient **à cette heure**, ils comprenaient combien les Lorilleux devaient souffrir. (*Assommoir* 149–50)

(63b) Man skulle ju aldrig ha blivit osams, om det inte varit för den där halta människan, som kunde reta gallfeber på folk. Jojo, Boches visste vad hon gick för **vid det här laget**, de förstodo så väl vad Lorilleuxs hade att utstå. (*Krogen* (KdL) 199)

(63c) Man skulle aldrig ha blivit osams, om inte « Ett upp och ett i minne » hade funnits, ty hon kunde verkligen reta gallfeber på folk. Men **nu** kände makarna Boche henne, och de kunde gott förstå vad makarna Lorilleux måste ha lidit. (*Krogen* (JG) 105)

(63d) Om inte Halta Malena varit, skulle man aldrig blivit osams, men hon kunde sannerligen

[69] (c) omet cette phrase.

reta isberg på varandra. Å, **nu** visste Boches nog, vad hon gick för, och de kunde så väl förstå, vad Lorilleux' hade utstått. (*Fällan* (EA) 144)

(63e) De skulle aldrig ha blivit osams, om inte halta bolinkan hade varit, men hon kunde minsann reta stenar mot varandra. Men **nu** kände Boches henne i grund och botten och kunde nog förstå, hur mycket Lorilleux's hade lidlt. (*Fällan* 1 1913 : 131)

(63f) Man skulle aldrig blifvit osams, om inte den där « Ett upp och ett i minnet » funnits, ty hon kunde då verkligen reta stenar. Men **nu**, kände Boche'ns henne och kunde väl förstå, hvad makarna Lorilleux måste ha lidit. (*Krogen* (O.H.D.) 109)

Après tout ce que Gervaise a fait, les Boche la considèrent comme une mauvaise personne (jugement qui est loin d'être juste). La seule traduction à choisir une autre solution, c'est (63b), qui emploie l'expression « vid det här laget » qui, en plus d'exprimer l'aspect temporel par une expression plus proche de la langue parlée, contient l'adverbe déictique *här*.

Ce même emploi de l'expression « à cette heure » se trouve aussi dans un autre exemple, (64), mais deux traductions seulement emploient l'adverbe *nu*.

(64a) La blanchisseuse rentra bouleversée. Son homme était fou **à cette heure** ! La vie allait devenir drôle, si on le lâchait. (*Assommoir* 316)

(64b) Tvätterskan kom hem från sjukbesöket upp och nedvänd. **Nu** hade hennes man blivit tokig ! Det vore just muntert, om de släppte ut honom. (*Krogen* (KdL) 431)

(64c) När tvätterskan gick hem, var hon mycket upprörd. Hennes man hade **alltså** blivit tokig ! Vilken tillvaro hon skulle få, om de släppte ut honom ! (*Krogen* (JG) 233)

(64d) Strykerskan gick bestört hem igen. **Nu** var hennes man tokig också ! Det skulle bli trevligt för dem, då han blev förargad. (*Fällan* (EA) 298–9)

(64e) Tvätterskan blev alldeles bestört. Hennes gubbe hade **således** blivit tokig ! Det skulle bli ett skönt liv, om man släppte ut honom ! Nana skrek och menade att man borde låta honom vara kvar på dårhuset. (*Fällan* 2 1913 : 95)

(64f) Tvätterskan kom hem mycket upprörd. Hennes man var **således** galen vid det här laget ! Lifvet skulle just bli härligt, om man släppte ut honom. (*Krogen* (O.H.D.) 236)

Les autres traductions renferment des adverbes qui soulignent l'angoisse de Gervaise : elle fait le bilan de la situation et se trouve mariée à un homme fou. Nous ne citerons pas le quatrième exemple[70], qui montre les mêmes solutions.

L'emploi d'adverbes de perspective, de lieu et de temps est donc différent en suédois et en français. Le suédois emploie les adverbes déictiques beaucoup plus librement que ne le fait le français, qui a besoin de marquer plus soigneusement les différents plans de l'énonciation. L'adverbe *nu*, qui peut se faufiler un peu partout dans les textes suédois, ne peut pas se traduire tel quel en français où l'adverbe *maintenant* a un emploi beaucoup plus restreint en ce qu'il fait référence au moment d'énonciation rapportée, et non pas au cadre du DIL, comme c'est la cas en suédois. En revanche, l'adverbe est souvent ajouté dans les traductions pour renforcer le point de vue exprimé dans le DIL. Nous avons aussi constaté que les adverbes de lieu, moins étroitement liés aux temps des verbes, peuvent être combinés plus librement avec les formes déictiques, parfois même pour compenser l'omission d'un adverbe de temps. Quant aux adverbes de perspective, le français a plusieurs stratégies pour compenser le manque de forme similaire, mais souvent les adverbes sont omis dans la traduction, car le français voit l'information qu'ils contiennent comme superflue. Le fait que les adverbes anaphoriques sont plus fréquents en français implique donc que

[70] *Assommoir* 371, *Krogen* (KdL) 509–10, *Krogen* (JG) 285, *Fällan* (EA) 350, *Fällan* 2 1913 : 144, *Krogen* (O.D.H.) 278.

certains DIL, souvent marqués par des adverbes déictiques, disparaissent ou s'affaiblissent en traduction. Les formes hybrides qui en résultent peuvent pourtant garder l'hétérogénéité que contient le DIL. Ce problème n'existe pas en français où l'emploi d'adverbes anaphoriques dans le DIL est compensé par l'emploi d'autres indices. Pourtant, le suédois semble préférer ajouter des adverbes déictiques dans les traductions.

4.3 Le mode, l'aspect et les temps des verbes

L'étude des temps des verbes dans le DIL pose des problèmes, car il est impossible d'attribuer des fonctions spécifiques aux temps sans considérer le contexte. C'est pourquoi Hellberg, par exemple, les exclut de son analyse des marques d'empathie (1984 : 45). Sans être d'accord sur l'impossibilité de classer les temps verbaux parmi les indices, nous reconnaissons l'importance du contexte. Comme le corpus ne contient que du DIL, le contexte a donc déjà été considéré lors du dépouillement, ce qui nous permet de tirer des conclusions sur l'emploi du temps verbal dans le DIL.

Dans cette discussion, nous étudierons les temps et les aspects admissibles dans le DIL, les différences entre le suédois et le français et comment celles-ci influencent les traductions. Nous avons choisi de ne pas étudier le subjonctif en tant que tel, parce qu'il n'existe presque pas en suédois et que son usage en français est largement dicté par la grammaire. Le subjonctif en tant que tel ne marque pas le DIL. Or il s'avère que le temps grammatical du subjonctif a une importance pour le DIL, ce que nous étudierons dans 4.3.4.

Comme point de départ, nous prenons la concordance des temps qui est gouverné par des contraintes particulières dans le DIL. Selon Arrivé *et al.*, la concordance des temps, « est la relation qui s'établit, dans le système constitué par une principale et une subordonnée, entre le temps du verbe de la principale et celui du verbe de la subordonnée » (1986 : 133). Le DIL en soi n'est pas une proposition subordonnée, mais les mêmes transformations y ont lieu pour marquer l'antériorité, la simultanéité et la postériorité (Riegel 2002 : 599). Soulignons encore une fois que la formule « transformation » n'est qu'une manière de décrire théoriquement le DIL. Dans la littérature il y a rarement d'énoncé d'origine, ce que nous nommons *énoncé rapporté*, comme source de la transformation. Les transformations principales dans la concordance des temps sont les suivantes :

- Le présent (PRÉ) / le *presens* (PRE) > l'imparfait (IMP) / le passé simple (PS), le passé composé (PC) / le *preteritum* (PRET),
- Le passé composé (PC) / le *preteritum* (PRET) / le *perfekt* (PERF) > le plus-que-parfait (PQP) / le *pluskvamperfekt* (PKP)

- Le futur (FUT) / le *futurum* (FUTS) > le conditionnel (COND) / le *konditionalis* (KOND)[71].

L'apparence structurée de cette liste n'est qu'illusoire : en réalité la concordance des temps est loin d'être quelque chose de « mécanique » (Grevisse 1993 : 1269). Des exceptions existent, comme par exemple quelques emplois du présent grammatical dans le DIL. En plus, Vetters constate que le DIL « normatif » ne contient que trois temps verbaux : l'imparfait, le plus-que-parfait et le conditionnel (cité par Rosier 1999 : 147), ce qui impose encore des contraintes à ces transformations.

Les systèmes temporels du suédois et du français contiennent des différences qui influencent la traduction du DIL. Au centre sont les formes du passé où le *preteritum* suédois doit être rendu en français par le passé composé, l'imparfait ou le passé simple. Il est impossible de traiter ces différences sans discuter les théories de Benveniste (1966[72]) et de Weinrich (1972). Il a été noté maintes fois que leurs systèmes ne peuvent être employés que dans certains cas, et qu'ils ne sont pas applicables à d'autres langues que le français. La seule existence du DIL, même en français, met en question la division weinrichienne entre *discours commentatif* et *discours narratif*, notamment à cause de l'importance de l'imparfait qui chez Weinrich est vu comme « arrière-plan » (Riegel 2002 : 596). Dans la discussion sur les adverbes, nous avons déjà illustré des problèmes que pose la dichotomie entre *discours* et *histoire* de Benveniste. Il s'agit, entre autre, des exemples où l'adverbe *maintenant* s'emploie avec le passé simple. Mais Benveniste fait allusion à une exception à la dichotomie : « l'énonciation historique et celle de discours peuvent à l'occasion se conjoindre en un troisième type d'énonciation, où le discours est rapporté en termes d'événements et transposé sur le plan historique ; c'est ce qui est communément appelé 'discours indirect' » (2002 : 242). En omettant de préciser ce qu'il entend par « discours indirect », Benveniste implique peut-être la possibilité d'une quatrième catégorie, ou un sous-type du discours indirect, le DIL (Poncharal 2003 : 154).

Pour éviter les dichotomies de Weinrich et de Benveniste, qui en plus ne s'accordent pas avec l'anglais que Poncharal compare avec le français, Poncharal introduit les deux notions de *spatio-temporalité* (T) et de *subjectivité* (S) (1998 : 5) qui se combinent de manière plus ou moins saillante pour créer l'imparfait et le passé simple. Ensuite Poncharal lie ces notions aux fonctions temporelles et quantitatives (QNT) de temps comme le passé simple, et les fonctions qualitatives (QLT) de temps comme l'imparfait (1998 : 5). Dans le même article, ainsi que dans la version élaborée de 2003, Poncharal établit une typologie aspectuelle contrastive des temps verbaux du DIL en anglais et en français. Dans notre analyse, nous sommes partie de ces typologies, pour ensuite les compléter par l'étude contrastive entre les systèmes verbaux du suédois et du français faite par Sandberg (1997). De cette manière nous avons pu combiner les remarques contrastives sur les systèmes verbaux du suédois et du français de Sandberg avec l'analyse des temps verbaux dans le DIL que fait Poncharal.

---

[71] *SAG* nomme cette forme *preteritum futurum* (*SAG* 4 : 266) ce qui équivaut à l'expression *futur du passé* » en français. Sandberg (1997) se sert de *konditionalis*, terme que nous emploierons pour éviter des confusions avec le *preteritum*.

[72] Nous travaillons sur une réédition de 2002.

Comme ailleurs dans nos analyses, nous avons décidé de concentrer les discussions sur les emplois contestés, comme le passé simple dans le DIL, plutôt que sur les formes dominantes, par exemple la traduction du *preteritum* par l'imparfait et la traduction de l'imparfait par le *preteritum*, qui ne posent pas de problèmes particuliers. Nous avons choisi d'étudier plus profondément les emplois du passé simple et du présent, qui ne sont que rarement admis dans le DIL et ce dans des conditions particulières. La question qui s'impose est de savoir si le passé simple et le présent peuvent faire partie du DIL ou s'ils font irruption. Nous n'allons pourtant pas répondre à cette question qui est liée à l'hybridité et à la manière plus ou moins rigide de définir les discours rapportés comme le DIL. Par contre, nous allons présenter les situations dans lesquelles ces questions s'imposent.

Certaines formes verbales, comme les participes et les infinitifs, qui ne marquent pas la temporalité, n'ont pas été analysées, non plus les formes verbales suédoises qui correspondent aux constructions nominales en français. Ces différences entre les langues sont fondamentales et n'influencent pas le DIL ; les relations temporelles sont marquées ailleurs ou autrement dans le texte. C'est le cas dans (1b), où l'imparfait et le plus-que-parfait dans les phrases entourant le participe marquent les relations temporelles dans la traduction.

(1a) Men när de väl var borta och Jan igen hade tagit till med dikningen på Erik i Fallas träde, då kom det en sådan förskräcklig ängslan över honom. Tänk, om Erik i Fallas häst skulle skena, eller tänk, om prästen skulle tappa barnet, när han **tog emot** det av gudmodern, eller tänk, om mor i Falla skulle lägga för många schalar omkring den lilla flickan, så att hon vore kvävd, när de kom fram till prästgården med henne ! (*Kejsarn* 11)

(1b) Mais lorsqu'ils se furent éloignés et que Jan se remit à travailler au drainage de la jachère, il fut saisi d'une terrible angoisse. Et si le cheval d'Erik de Falla **prenait** le mors aux dents ! Ou bien si le pasteur **laissait tomber** la petite **en** la **recevant** des mains de la marraine ! ou bien si la maîtresse de Falla l'**avait enveloppée** de trop de châles et qu'elle fût étouffée en arrivant au presbytère ! (*Empereur* 19)

Pour les mêmes raisons, nous avons choisi de ne pas étudier les différences résultant des règles qui gouvernent le temps verbal dans les propositions subordonnées, surtout parce que c'est un emploi contraint.

L'analyse a été divisée en quatre parties, avec les trois premières inspirées par les commentaires de Riegel sur les trois relations temporelles marquées dans le DIL : la simultanéité, l'antériorité et la postériorité (2002 : 599). À partir de cette division tripartite, nous avons répertorié les exemples en trois groupes qui seront discutés en trois études consécutives. Dans celle discutant la SIMULTANEITE sont traités les emplois du *preteritum*, de l'imparfait, du passé composé et du passé simple. Elle contient aussi l'analyse de l'emploi du présent et de *presens*, surtout dans les expressions idiomatiques ou figées. La discussion sur la POSTERIORITE contient l'analyse du conditionnel et du *konditionalis*, tandis que celle sur l'ANTERIORITE couvre les emplois du plus-que-parfait, du *pluskvamperfekt* et du *preteritum*. Nous avons choisi de ne pas inclure le SUBJONCTIF dans les autres discussions, car son emploi est soumis à des lois strictes. Pour cette raison, le subjonctif en soi ne peut pas être un indice du DIL. En revanche, le choix du temps verbal du subjonctif en est un, ce que nous étudierons dans 4.3.4, comme nous l'avons mentionné ci-devant.

Les temps des verbes peuvent aussi être des signes d'ouverture et de clôture pour le DIL, question qui sera discutée avec les indices extérieurs (4.5). Pour

structurer l'analyse, le point de départ dans chaque discussion est la forme du verbe dans l'original. Comme ailleurs dans ce travail, la majorité des exemples est prise dans le corpus suédois-français, et les exemples pris dans le corpus français-suédois ont été ajoutés pour commenter les résultats. Commençons donc par l'analyse des verbes désignant la simultanéité, ceux qui ont suscité le plus grand intérêt parmi les théoriciens.

4.3.1 La simultanéité

L'analyse des temps marquant la simultanéité, c'est-à-dire ce qui désigne le *hic* et *nunc* dans le DIL, est divisée en trois parties : d'abord l'emploi du *preteritum*, de l'imparfait et du passé simple, puis l'emploi du présent / *presens*, qui sera étudié de deux points de vue : le présent dans les constructions hybrides et le présent dans les expressions idiomatiques.

Le *preteritum*, l'imparfait, le passé simple et le passé composé

La majorité des exemples du DIL décrit quelque chose qui se passe dans le *hic et nunc*, ce qui dans le DIL est rendu par un temps du passé, en français presque toujours l'imparfait et en suédois le *preteritum*. Ce n'est donc pas par hasard que « l'imparfait éternel » a été vu comme un trait caractéristique du style de Flaubert (Proust, cité par Ullmann 1964 : 94).

Comme le montre la rubrique, là où le suédois n'a qu'un seul temps (à la limite deux avec le *perfekt*), le français en a trois, ce qui importe pour la traduction. Selon une manière de voir, l'hésitation (c'est-à-dire la difficulté d'attribuer un passage soit au narrateur, soit à un personnage) est au centre du DIL. Avec des langues comme le suédois et l'anglais, qui ne font pas la différence entre *histoire* et *discours*, cette hésitation peut être maintenue plus facilement que dans une langue comme le français. Dans la traduction vers le français, on peut donc s'attendre à ce que les exemples ambigus soient moins nombreux que dans l'original suédois, tandis que le nombre d'exemples ambigus devrait être plus grand dans les traductions vers le suédois. Avant d'illustrer cette différence, regardons les fonctions des temps verbaux dans le DIL à travers la typologie de Poncharal (2003).

En suédois, le *preteritum* est le temps employé pour marquer la simultanéité dans le DIL. Le *perfekt*, par contre, est rare dans le DIL et fait plutôt une irruption ce qui résulte souvent dans le glissement vers une autre forme de DR. Le *preteritum* suédois peut, comme le prétérit anglais, être ouvert à droite (ce qui équivaut à l'IMP) ou fermé à droite, ce qui équivaut au PS (Poncharal 2003 : 183). Dans la typologie :

> Prétérit [QNT – QLT] ici il y a équipondération entre les deux paramètres, et il va falloir des déterminations extérieures pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le paramètre S [subjectivité] va être activé s'il y a dans le co-texte un locuteur susceptible d'occuper cette place, ou si des marqueurs modaux ou déictiques (NOW) impliquent la construction en co-énonciation d'un tel S. Dire que le paramètre S est activé, ou entre en jeu, c'est dire, par exemple, que même

si nous avons une troisième personne, celle-ci sera interprétée comme l'image d'un 'Je' (Poncharal 2003 : 184)[73].

Dans cette typologie, Poncharal parle de « déterminations extérieures » comme éléments influant sur l'interprétation de chaque emploi. En suédois, ces déterminateurs peuvent être, par exemple, le sémantisme du verbe, le contexte, des adverbiaux ou d'autres expressions (*SAG* 4 : 225). Le suédois a deux temps pour décrire le temps entre le présent et le PKP : le *preteritum* et le *perfekt*. Les sens des deux temps s'approchent parfois : ils décrivent tous les deux des actions simultanées, mais là où le *perfekt* marque le lien, le *preteritum* le laisse implicite (*SAG* 4 : 234). Le *perfekt* est toutefois rare dans le DIL et se voit souvent remplacé par le PKP qui sera traité ailleurs. C'est d'ailleurs aussi le cas avec le passé composé en français, qui fait plutôt irruption dans le DIL. Le PKP et le PERF ont aussi ceci de commun que l'auxiliaire peut être omis. Cette omission ne laisse que le participe, *supinum*, forme qui est la même pour les deux. Dans certains cas, comme par exemple dans (2a), il est donc difficile de décider de quel temps il s'agit.

(2a) En piga erinrar sig att på eftermiddagen **anlänt** en resande som nu sover i ett vindsrum bredvid, och vilken lätt **kunnat** vandra genom rummen. (*Klostret* 88)

(2b) Une bonne se rappelle qu'au cours de l'après-midi il **est arrivé** un voyageur qui dort maintenant dans une mansarde à côté et qui aurait pu sans difficulté se déplacer entre les chambres. (*Abbaye* 123)

La proposition subordonnée dans (2a) demande le *pluskvamperfekt*, mais il est loin d'être rare de voir le *perfekt* même dans ces propositions. La traduction contient une forme verbale qui est difficile à catégoriser : à savoir la combinaison d'*être* et du participe passé. Ces deux en combinaison peuvent être employés soit pour le passé composé, soit pour un verbe dénotant un état. Malgré le fait que les deux interprétations soient possibles dans (2b), le passé composé semble être le plus probable à cause du contexte.

Le *preteritum* peut aussi remplacer le présent pour atténuer une énonciation, par exemple comme dans « Hur var namnet » (*SAG* 4 : 228) ou bien comme en (3a) où le *preteritum* souligne le lien avec une action passée.

(3a) – Det var då en satans krumelur att föra leverne ! Vill hon kujonera oss, vasa ? – **Nå, hur va det Vickberg sa' ? Va var det han föreslog ?** (*Hans nåds* 52)

Le sens de ce que dit Hans Nåd (l'homme qui parle ici) est donc quelque chose comme : « Vous avez dit quelque chose qui m'a plu » et « Pourriez-vous le répéter ? ». Il est aussi possible d'interpréter cet exemple comme un DIL, c'est-à-dire : Hans Nåd demande à Vickberg ce qu'il propose. La suite du texte (omise) montre que Hans Nåd connaît déjà la proposition que fait Vickberg. Le *preteritum* marque donc le lien avec une action passée, tout en atténuant l'énonciation.

En français, les différences aspectuelles entre le passé simple et l'imparfait ont fait couler beaucoup d'encre et le font toujours. Le temps par excellence du

[73] Dans chaque mention de la typologie, les premiers crochets avec les désignations QNT et QLT sont ceux de Poncharal, tandis que les autres sont les nôtres. Nous renvoyons au début de 4.3 pour la discussion des paramètres : QLT-QNT et S versus T.

DIL est l'imparfait qui, entre autre, a suscité tant d'intérêt chez ceux qui étudient les textes de Flaubert. Que l'imparfait soit particulièrement apte à marquer l'actualité, « le présent », se voit dans la désignation « présent du passé », qu'emploie Wilmet (cité par Rosier 1999 : 145). Klum exprime la même chose en le nommant le « temps de substitution par excellence » (1961 : 179). Il ne s'agit donc pas nécessairement d'un emploi à valeur temporelle ; l'élément de subjectivité est beaucoup plus fort, ce qui est exprimé de la manière suivante dans la typologie de Poncharal :

> Imparfait [(QNT) – QLT], ici c'est le paramètre S [subjectif] qui est mis en relief, tandis que T [temps] est préconstruit, ou bien si un tel préconstruit manque, il est à construire par le co-énonciateur (2003 : 184).

L'imparfait comme temps du DIL n'a jamais été mis en question, mais son versant subjectif en relation avec le passé simple a suscité de l'intérêt dans un domaine adjacent : les verbes introducteurs et les incises[74]. La discussion fut ouverte par le premier article sur le DIL écrit par Bally (1912). Un de ses exemples, qu'on ne cesse de citer depuis presque un siècle, est tiré de *Colomba* de Mérimée. À cause de sa célébrité nous ne citons que les lignes les plus discutées :

> … elle [Miss Lydia] ne craignait rien ; elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval ; elle se faisait une fête de coucher au bivouac ; elle **menaçait** d'aller en Asie Mineure (1993 : 316, nous soulignons).

Miss Lydia, fermement décidée à partir en voyage, explique en DIL qu'elle supporte toutes les lourdeurs que cette activité impose[75]. Le débat théorique s'est ouvert autour du choix de l'imparfait du verbe *menacer*, là où la grammaire demande un passé simple. Elle n'aurait pas pu dire « Je menace d'aller… » : c'est plutôt au narrateur d'expliquer la situation aussi bien que le ton dont elle se sert. Selon Bally, il s'agit d'une « attraction » (1912 : 600) ; l'imparfait dans le DIL influence le temps du verbe du narrateur. Le problème est que Bally cite d'autres exemples avec le même emploi et qui contiennent des verbes au passé simple, sans pouvoir vraiment expliquer pourquoi l'attraction opère dans certains cas, tandis qu'elle ne laisse pas de trace dans d'autres (voir 1912 : 601). Plusieurs explications ont été proposées, la dernière en date par Poncharal selon laquelle l'extrait serait focalisé à travers le père de Miss Lydia, ce qui donnerait l'imparfait (2003 : 162). Selon Poncharal, l'emploi du PS bloquerait le retour au

---

[74] Les incises en tant que telles seront analysées parmi les indices extérieurs.

[75] Un emploi similaire se trouve dans notre corpus :

> Alors, il entrait en rage. Qui est-ce qui lui avait fichu une voirie pareille ! Elle perdait l'argent, maintenant ! Et il **menaçait** de lui enlever le troufignon, si elle ne ramassait pas l'argent tout de suite. Quand la petite hésitait, elle recevait un premier avertissement, (*Assommoir* 311)

Ici non plus, il n'est pas possible d'interpréter le verbe « menaçait » comme faisant partie de l'énoncé. Dans l'exemple suivant, par contre, il est possible de voir les deux interprétations :

> Et il en arrivait à dire que chacun aurait dû poser son zinc sur sa maison. Dame ! en bonne justice, on devait en venir là : si tu ne veux pas être mouillé, mets-toi à couvert. Puis, il **regrettait** de ne pas avoir appris un autre métier, plus joli et moins dangereux, celui d'ébéniste, par exemple. (*Assommoir* 118)

Le verbe « regrettait » peut être interprété comme faisant partie de l'énoncé de Coupeau : « Je regrette… ».

DIL vers la fin de la citation. Les polyphonistes scandinaves ont relevé plusieurs cas d'imparfait utilisé pour la *vision avec* ou pour marquer la subjectivité, mais il s'agit alors du proto-DIL (ou de *DIL-embryonnaire* pour employer le terme de Rabatel). Ce type ne sera pas étudié ici.

Les notions de proto-DIL et de DIL embryonnaire ont aussi été employées pour expliquer la présence du passé simple dans le DIL. Olsen constate, dans un domaine contigu, le discours rhétorique et la contagion stylistique, que le passé simple s'y emploie sans difficultés (Olsen 2002a : 104 et 2002b : 127), comme en (4b).

(4b) Carlsson se mit à table, drapé dans la dignité du sabbat, mais Rundquist **parla** en termes mystérieux de « très remarquables progrès de l'agriculture », d'où Carlsson conclut qu'on l'avait mis au courant et enrôlé dans les rangs de l'opposition. (*Gens de* 34)

Cet emploi existe aussi dans les originaux français. Dans (5a), il y a pourtant un cas indécidable.

(5a) Non certes il n'aurait pas peur puisqu'il était résolu à aller jusqu'au bout, puisqu'il avait cette volonté bien arrêtée de se battre, de ne pas trembler. Mais il se sentait si profondément ému qu'il se demanda : « Peut-on avoir peur malgré soi ? » **Et ce doute l'envahit, cette inquiétude, cette épouvante !** Si une force plus puissante que sa volonté, dominatrice, irrésistible, le domptait, qu'arriverait-il ? Oui, que pouvait-il arriver ? (*Bel-Ami* 163)

Le contenu de la phrase semble indiquer que c'est Bel-Ami qui pense ces mots, tandis que le passé simple semble indiquer que ce soit les paroles du narrateur.

La difficulté d'insérer le PS dans le DIL réside en ce qu'il renvoie à quelque chose de révolu et qu'il y a rupture avec le moment de l'énonciation rapporté (Guillemin-Flescher 1993 : 33 et 504). Ses propriétés aoristiques bloquent, selon Poncharal « toute possibilité de repérage hybride, type de repérage qui est la marque du DIL » (2003 : 156). Selon sa typologie :

> Passé simple [QNT – (QLT)], le paramètre subjectif n'est pas pris en compte, seule la classe des *t* [temps] est pertinente, il y a construction d'une occurrence validée du procès en dehors de toute prise en charge subjective (aoristique pur, auto-validation) à chaque occurrence du passé simple. (2003 : 183)

Il y a donc une validation inhérente dans le PS. Olsen n'est pas d'accord parce que ce qu'il appelle « le passé simple subjectif » sort des limites imposées par ce temps. Cette catégorie, qui fait partie des proto-DIL, peut rendre « le contenu irréfléchi, athétique d'une conscience » (Olsen 2002a : 118). Olsen note ailleurs que le passé simple ne garantit pas nécessairement la vérité d'un énoncé dans l'univers narré, ce que prétend Vuillaume (1998 : 198). L'exemple qu'Olsen donne vient de Proust : « je compris que j'avais eu doublement raison de renoncer à elle » (Olsen 2002b : 133). Mis dans son contexte, cet énoncé est clairement discordant, car le narrateur change ensuite d'avis. Jørgensen, qui parle de « passé simple subjectivisé », souligne que cet emploi ne se trouve que dans certains contextes proches du DIL en ce qu'ils créent un point de vue subjectif (2002b : 178).

Selon Vuillaume, seuls les verbes avec un contenu sémantique particulier peuvent être employés au passé simple dans le DIL. Il s'agit de verbes qui expriment « soit une réaction affective suscitée par un état de choses (*envier,*

souhaiter, regretter etc.), soit une attitude épistémique à l'égard d'un contenu propositionnel (*supposer*) » (1998 : 193, c'est lui qui souligne). Il est cependant vrai qu'il reste difficile de décider à qui, entre le personnage et le narrateur, attribuer le verbe, ce qu'on voit dans (6a). Dans ce cas, il semble pourtant difficile d'attribuer l'énoncé au narrateur à cause du contenu.

(6a) Au premier moment il crut qu'on lui avait rendu, la veille, vingt francs par mégarde, puis il comprit, et il sentit une palpitation de cœur sous l'humiliation de cette aumône persévérante.
Comme il **regretta** de n'avoir rien dit ! S'il avait parlé avec énergie, cela ne serait point arrivé. (*Bel-Ami* 117)

Dans un cas particulier, le PS peut être employé sans problème dans le DIL, à savoir quand l'énoncé rapporté (nous sommes dans un contexte où il existe un énoncé rapporté) est formulé au PS. Cette théorie a été proposée par Vuillaume (1998 : 199) et l'exemple qu'il construit est ironique : quelqu'un rend les paroles d'une personne qui essaie de montrer son érudition en employant à l'oral le PS au lieu du PC.

Poncharal dit ne pas avoir trouvé de PS dans les DIL traduits (2003 : 155). Dans notre corpus, il y a quelques DIL dialogiques contenant le PS, notamment dans *Bohème suédoise*. Dans ce contexte il n'y a pas d'énoncé rapporté dans lequel puisse figurer le passé simple. Il est vrai que les exemples du PS que nous présentons n'ont pas le DIL, mais l'emploi est digne de notre attention[76] car c'est un hybride. L'original suédois, que nous ne citons pas, a le *preteritum* (*Röda rummet* 12).

(7b) – Oui, je **souhaitai** le bonjour. Un faible mouvement du dos de ces messieurs, à la manière des serpents, **indiqua** que mon salut était accueilli sans antipathie déclarée. L'un **fit** même, de la semelle de sa botte de droite, un geste qui devait tenir lieu de poignée de main. Je **demandai** si quelqu'un de ces messieurs avait le loisir de me montrer les salles. Ils se **déclarèrent** empêchés ; ils avaient ordre de ne pas quitter l'antichambre. Je **demandai** s'il n'y avait pas d'autres garçons. Si, il y en avait bien d'autres. Mais le chef des garçons avait ses vacances ; le premier garçon était en congé, le second avait une permission, le troisième était à la poste, le quatrième était malade, le cinquième était à la provision d'eau, le sixième était dans la cour « et il y demeure toute la journée » ; du reste, il était d'usage qu'aucun employé ne montât avant une heure. Cela me **fit** sentir combien déplacée était ma troublante visite matinale, et souvenir que les garçons de salle sont aussi des employés. (*Bohème* 9)

Vuillaume (1998) constate que l'emploi de la négation influence le choix entre l'IMP et le PS. La négation d'un verbe *dicendi* à l'imparfait ne comprend que le contenu de l'énonciation : « Il ne regrettait pas que l'échafaud politique fût aboli », phrase qui équivaut à « Il dit qu'il ne regrettait pas que l'échafaud politique fût aboli ». Au passé simple, le verbe est nié : « Il ne regretta pas cette fois que l'échafaud fût aboli », ce qui équivaut à « Il ne dit pas qu'il regrettait… » (Vuillaume 1998 : 194). Dans (8b) l'imparfait est employé, pour marquer que Blomgren ne veut pas parler de sa gloire (et non pas qu'il ne le mentionne pas du tout, ce qui serait le cas avec un exemple au PS) ; ce qui lui permet de ne pas se vanter, en même temps que Blomgren indique qu'il a de quoi se vanter. Le choix du temps verbal est aussi influencé par la présence du

[76] Deux autres exemples se trouvent dans *Les mariés* (mais pas dans *Mariés !*), *cf.* p. 301 et 304 et un dans *Le couronnement de l'édifice* p. 23.

verbe *vouloir* qui marque la subjectivité. Dans l'original, seul le contexte indique cette interprétation.

(8a) Herr Blomgren **ville inte tala** om all den ära han och fru Blomgren hade skördat under den tid de hade tillhört en riktig cirkus. Men direktören hade avskedat fru Blomgren, under förevändning att hon hade blivit för korpulent. (*Herrgårdssägen* 18)

(8b) M. Blomgren **ne voulait point parler** de toute la gloire que madame Blomgren et lui avaient récoltée jadis, quand ils appartenaient à un cirque. Mais le directeur avait congédié madame Blomgren sous prétexte qu'elle avait trop d'embonpoint. (*Vieux manoir* 17-8)

À cause du système aspectuel, il y a donc en français une rupture plus prononcée entre le DIL et le texte du narrateur. Cette rupture n'existe pas en suédois, car le DIL peut, grâce au *preteritum*, rester sans limites fixes. Du point de vue contrastif, il est intéressant de noter que Sandberg considère ce groupe comme celui qui contient la plus grande correspondance entre les langues (1997 : 57) tandis que Poncharal note des glissements vers le PQP (2003 : 169). La raison pour laquelle Sandberg obtient une telle conformité est qu'elle met les trois temps, PRET, IMP et PS, dans le même groupe.

Commençons notre analyse du DIL avec l'emploi du passé simple. La facilité ou la difficulté d'inclure ce temps verbal est une des différences entre le DIL et le proto-DIL / la *vision avec*. Les deux derniers intègrent sans difficulté le passé simple comme dans (9b) où Tomas, le personnage à travers lequel la scène est focalisée, parcourt les rues de Stockholm.

(9b) Elle [la cloche] se balançait, en effet, menaçante ; elle grondait ; elle tonnait ; elle roulait, ce jour du Jugement dernier – et il était temps : n'avait-on pas assez péché ? Un cocher **assena** un coup de fouet à son cheval gris qui **rua** sauvagement au-dessus de la foule en hennissant, les membres antérieurs battant l'air. Et le cocher de fouetter et de jurer. (*Égarements* 154-5)

Nous avons constaté que le *preteritum* suédois combine temporalité et subjectivité, ce qui permet une certaine fluidité dans les phrases, comme dans (10a) où les verbes soulignés peuvent émaner du « frère », mais aussi du narrateur. Dans la traduction, la différence entre les deux plans est beaucoup plus marquée car les verbes décrivant l'énonciation sont tous au PS.

(10a) – […] Vad säger bror om det här ?
Bror **ansåg** att det var oförskämt, helt enkelt, och han **ville** som en vän **råda** herrn att bli ämbetsmålare. (*Röda rummet* 104)

(10b) « […] Que dis-tu de ça, frère ? »
Le « frère » **estima** que c'était de l'imprudence, tout simplement, et il **voulut**, en ami, **conseiller** au peintre de se faire peintre officiel. (*Bohème* 152)

Il en va de même avec (11), où l'original contient une expression fortement colorée par le DD, « att inte bli klok på något » dont le verbe *bli* fait partie de l'expression, tandis que le PS et le choix des mots dans les traductions en font des discours du narrateur.

(11a) – Ja si det vet jag inte ! Ja si, det kan jag inte säga ! Ja si, det vet jag rakt inte.
Så dem **blev** han inte klok på ! (*Hemsöborna* 8)

(11b) – Ça, je ne sais pas. Je n'en sais rien. Vous m'en demandez trop, pour sûr.
Il ne **put** en tirer autre chose. (*Gens de* 8)

(11c) « Nous ne savons pas ! Ah ! Si seulement nous pouvions savoir »
Bref, il n'en **tira** rien du tout. (*Dans les îles* 7)

Les verbes dénotant l'énonciation posent le plus grand problème. En suédois, l'élément d'incertitude reste en ce que les deux niveaux, celui de l'énoncé rapporté et celui de l'énoncé rapportant, contiennent les mêmes formes verbales, tandis que le français se sert parfois du PS, qui bloque le niveau des protagonistes. Un bon exemple se trouve dans (12a).

(12a) **Johan ville upplysa sällkapet om**, att i deras kretsar brukade man vara betäckt på offentliga ställen, och att detta *där* [it] icke var något uttryck av missaktning. Men det togs illa upp. *Där*, [it] och deras *kretsar* [it] ! Vad fan pratade han för lort ! Skulle han lära dem vad som passade ? Och så vidare. (*Jäsningstiden* 205)

(12b) **Johan voulut faire savoir à la compagnie** que dans leur milieu on avait l'habitude de rester couvert dans les endroits publics et que ce n'était pas là une manière de mépris. Mais ce fut mal pris. « Là » et « leur milieu » ! Bon sang qu'est-ce que c'était que cette merde ! Était-ce à lui de leur apprendre ce qui convenait ! Et ainsi de suite. (*Fermentation* 387)

Le lecteur sait que Johan se sent supérieur aux hommes avec lesquels il parle dans cette scène : la première phrase rend donc ce qui en DD serait « Jag vill upplysa sällskapet om… ». Le PS de la traduction empêche cette interprétation ; c'est plutôt le narrateur qui informe : « Voilà ce qu'il dit : ». Ce qui suit est un DIL, puisque les hommes reprennent les mots dont se sert Johan.

Dans (13), la focalisation de la traduction diffère de celle de l'original. Le texte de Strindberg semble rendre les mots de Kristian : « Jag lovar heligt », même si la formule raccourcie de « jag lovar på allt som är heligt » laisse la possibilité d'y voir le narrateur. Le contexte indique que l'action se déroule au même moment que la phrase : la description et l'énonciation sont synchroniques. Dans la traduction c'est plutôt chose faite ; l'acte est présenté comme accompli.

(13a) – Far bad honom bekänna att han rövat. – Kristian sade : ja ! – Far frågade med kniven i hand om han också ville bekänna för befallningsmannen. – **Kristian lovade heligt**. Fadren skar av repen och de följdes åt in i stugan. (*Svenska öden* : En ovälkommen 58-9)

(13b) – Le père le pria d'avouer qu'il avait volé. – Oui ! dit Kristian. – Le couteau libérateur à la main, le père lui demanda s'il voulait bien avouer aussi devant le bailli. **Kristian promit par tout ce qui était sacré**. Le père coupa les liens et ils descendirent dans la maison. (*Destins* : L'enfant du mauvais désir 77-8)

Que le choix entre le PS et l'IMP soit souvent basé sur l'interprétation que font les traducteurs du texte, c'est ce qui se montre dans les cas où deux traductions ne sont pas d'accord sur la forme à choisir, comme en (14).

(14a) – Kunde han tala om det ? – Nej ! – **Han ville bara sitta här hos henne !** Så som han satt hos sin mor, en gång, för längesedan ! (*Giftas* : Slitningar 108)

(14b) – Pouvait-il en parler ?
– Non ! – **Il voulait seulement rester là avec elle !** Comme il restait avec sa mère, autrefois, il y avait bien longtemps ! (*Mariés* : Dissensions 126)

(14c) – Pouvait-il en parler ?
– Non ! **Il voulut seulement appuyer sa tête sur ses genoux** comme il le faisait sur ceux de sa mère, il y avait longtemps de cela. (*Les mariés* : Déchirements intimes 181–2)

Dans l'original et dans (14b), c'est l'homme qui explique ce qu'il veut faire pour se consoler. L'imparfait rend donc ses paroles: « Jag vill sitta här hos dig ». Dans (14c), c'est le narrateur qui parle, ce qui se voit dans le PS, mais aussi dans l'intégration de la phrase suivante.

Avec les *verba sentiendi*, il est plus facile de comprendre l'emploi du passé simple car il est rare que quelqu'un soit conscient de sentiments comme « sentir » et « maintenir », qui appartiennent plutôt à la force illocutoire. Mais rien n'empêche ces verbes de se trouver à l'imparfait, comme dans (15b), où « sentait » fait partie de la réponse que donne Roger.

(15a) – Käre, käre Roger ! Hur mår du ?
Jo tack, för all del, baronen **kände** sig skapligt kry. Men det satt någonting i halsen – (*Hans nåds* 63–4)

(15b) – Mon cher, cher Roger ! Comment te sens-tu ?
Ça allait, merci, le baron se **sentait** plus ou moins en forme. Mise à part cette gorge un peu râpeuse […] (*Testament* 88–9)

Chez Lagerlöf, il y a plusieurs DIL dialogiques très longs avec un seul énonciateur rapporté. Cette forme pose des problèmes pour les traducteurs : l'imparfait n'est pas toujours possible, alors que le PS sort du DIL. Un exemple (tiré d'un long passage) suffit pour illustrer ce problème. Le pasteur est en train de raconter les réactions de ses paroissiens, qui se méfient de lui.

(16b) – C'est qu'ils sont malins, ces gens-là, Monsieur le Pasteur.
– Alors, puisqu'ils avaient appris avec certitude que leur pasteur n'avait commis aucun crime, il fallait bien y croire. Mais ils ne se **contentèrent** pas avant d'avoir trouvé une raison plausible. C'est qu'il était sans doute venu là pour s'exercer à prêcher et pour s'initier aux devoirs de sa charge. Il les quitterait certainement aussitôt qu'il se sentirait à l'aise dans une chaire. (*Maison* 132)

Il semble difficile d'interpréter ces exemples comme étant un discours du narrateur, alors que le PS sort du DIL.

Dans le corpus français-suédois, la question se pose autrement ; dans les originaux il y a le choix entre l'imparfait et le passé simple, ce qui veut dire que les limites entre les niveaux de la narration sont plus marquées. Par contre, les traductions ne contiennent que le *preteritum*, ce qui pourrait donner lieu à un nombre plus grand d'exemples ambigus. Il s'avère pourtant que le contexte montre comment il faut interpréter le passage dans la majorité des cas, comme par exemple dans (17), où nous avons marqué les phrases au passé simple dans l'original.

(17a) **Lacrisse résista.** Il était royaliste et n'entendait pas mettre son drapeau dans sa poche. **M. Bonnaud insista.** Il connaissait l'électeur. Il savait quelle bête c'était et comment il fallait la prendre. Que M. Lacrisse se présentât comme nationaliste et Bonnaud enlevait l'élection. Sinon, il n'y avait rien à faire.
Joseph Lacrisse était perplexe. **Il pensa en écrire au Roi**. Mais le temps pressait. D'ailleurs le Prince pouvait-il, à distance, être bon juge de ses propres intérêts ? **Lacrisse consulta ses amis.** (*Monsieur Bergeret* 169)

(17b) **Lacrisse opponerade sig.** Han var rojalist och ämnade icke sticka under stol med sin övertygelse. **Herr Bonnaud vidhöll vad han sagt**. Han kände valmännen. Han visste hurudana de voro och hur man skulle ta dem. Herr Lacrisse behövde bara framställa sig som nationalist, så ansvarade Bonnaud för valets utgång. Varom icke, stode intet att göra.
Joseph Lacrisse var villrådig. **Han funderade på att skriva till konungen.** Men saken hastade. Kunde väl fursten för resten på avstånd rätt bedöma sina egna intressen? **Lacrisse rådfrågade sina vänner.** (*Herr Bergeret* (AB) 179–80)

Pour les deux premières phrases et la dernière, le contexte montre clairement qu'il s'agit de DN servant à marquer les changes d'énonciateur. Pourtant,

l'avant-dernière phrase est moins certaine dans la traduction. La phrase précédente : « Joseph Lacrisse var villrådig. » sert déjà de marqueur d'ouverture. La phrase suivante devrait donc être interprétée comme un DIL, ce qui est, en effet, le cas dans la traduction, alors que l'emploi du passé simple dans l'original semble indiquer que le DIL ne commence que par la phrase « Mais le temps pressait ».

Même s'il est possible d'attribuer correctement le passage grâce au contexte, il y a aussi des cas où il semble difficile de faire un choix. L'exemple (18a) et ses neuf traductions peuvent servir d'illustration des différences. Le passé simple de l'original semble indiquer que c'est le narrateur qui rend ce que pense Bel-Ami. Dans les traductions, il est possible de voir différentes interprétations.

(18a) En arrivant au second étage, il aperçut une autre glace et ralentit sa marche pour se regarder passer. **Sa tournure lui parut vraiment élégante.** Il marchait bien. Et une confiance immodérée en lui-même emplit son âme. (*Bel-Ami* 33)

(18b) I andra våningen fanns en likadan spegel, och han saktade sina steg för att iaktta hur han tog sig ut då han gick förbi. **Han tyckte, att han gick väl och förde sig riktigt elegant, och plötsligt uppfylldes han av ett omåttligt självförtroende.** (*Bel-Ami* I (GÅ) 27–8)

(18c) Då han kom till nästa trappavsats fick han syn på en ny spegel, och han saktade stegen för att kasta en blick i den då han gick förbi. **Han verkade sannerligen elegant och hans gång var det ingenting att anmärka på.** Han fylldes av ett omåttligt självförtroende. (*Bel-Ami* (VH) 21)

(18d) Då han kom upp i andra våningen, upptäckte han en ny spegel och han saktade sina steg för att se sig gå förbi. **Hela hans utseende föreföll honom verkligen elegant och han förde sig väl.** Han fylldes av ett omåttligt självförtroende. (*Bel-Ami* (HL) 23)

(18e) I nästa farstu såg han ännu en spegel och gick långsammare för att kunna spegla sig i den, när han gick förbi. **Hans hållning föreföll honom verkligen elegant.** Han gick väl. Och ett omåttligt självförtroende uppfyllde hans själ. (*Bel-Ami* (ON) 21)

(18f) I andra våningen fick han syn på en annan spegel och saktade gången för att se sig själva [sic] passera. **Hans hållning verkade sannerligen elegant.** Han gick väl. Och han fylldes av ett omåttligt självförtroende. (*Bel-Ami* (ES) 26)

(18g) Då han kom upp på andra våningen, fick han syn på ännu en spegel och han saktade in sina steg för att kunna se sig själv gå förbi. **Hans hållning föreföll honom verkligen elegant.** Och han uppfylldes av en omåttlig självsäkerhet. (*Bel-Ami* 1 (CT) 28–9)

(18h) Då han kom upp till andra våningen fann han der en likadan spegel och saktade nu sin gång för att ännu en gång ta sin bild i skärskådande och tyckte då att han föreföll riktigt elegant. **Hans hållning var korrekt och han gick väl.** Ett obegränsadt sjelfförtroende fick med ens makt med honom. (*Qvinnogunst* 26–7)

(18i) Då han kom upp till andra våningen, såg han en annan spegel och saktade sin gång för att i denna se sig gå förbi. **Han tyckte, att han verkligen hade en elegant hållning.** Han hade en vacker gång, och ett överdrivet självförtroende uppfyllde hans själ. (*Kvinnogunst* 19)

(18j) Då han kom upp på andra våningen, fick han syn på en spegel till och saktade in sina steg för att kunna se sig själv gå förbi. **Hans hållning föreföll honom verkligen elegant.** Han gick väl. Och han uppfylldes av ett omåttligt självförtroende. *Bel-Ami* (RM) 25)

Dans quatre des traductions (18d, e, g et j), le choix du verbe *förefalla* (et dans quelques cas l'emploi d'une proposition subordonnée) semble indiquer que la phrase est un DN. Dans trois cas (18c, f et g) la phrase semble être un DIL à cause de l'ajout d'adverbes comme *sannerligen* et *verkligen*. Dans (18h) et (18i), il semble impossible de faire l'attribution, car il y a un ajout d'adverbe, ce qui indique le DIL, mais aussi l'emploi d'un verbe qui indique le DN. L'attribution reste plus indécise dans les traductions que dans l'original.

Le nombre d'exemples ambigus augmente donc dans les traductions à cause de l'emploi de certains temps verbaux, mais cette augmentation n'est pas très

importante, car dans la majorité des cas, le contexte ou d'autres indices facilitent l'interprétation du passage.

Les *verba dicendi* et *sentiendi* peuvent aussi être à l'imparfait. Dans (19b), les paroles de Falk sont données à l'imparfait. Par ce choix est marqué le fait qu'il prononce ces paroles : « Jag tror till och med att… ». Il n'a pas besoin de chercher sa copie, il sait bien où elle est. La scène a simplement pour but d'irriter les deux hommes qu'il a invités pour qu'ils lui donnent des louanges.

(19a) […] men Falk, som retades av den tysta oppositionen, och som redan var för långt ute för att vända om, insisterade. Han **trodde** till och med att han hade en avskrift av verserna på sig ; han sökte i plånboken och, jaha, där lågo de. (*Röda rummet* 45)

(19b) […] ; mais Falk qui était irrité de cette opposition silencieuse, et qui s'était déjà trop avancé pour revenir sur ses pas, insista. Il **croyait** même avoir une copie des vers sur lui ; il chercha dans son portefeuille et, ma foi, oui, ils y étaient. (*Bohème* 59)

L'emploi de l'imparfait n'est pas toujours aussi aisé à cause du sémantisme du verbe. C'est le cas dans (20b), où le premier « comprenait » semble contredire l'adverbe « enfin » : *enfin* est ponctuel, tandis que le verbe à l'imparfait ne l'est pas. Le deuxième emploi du verbe *comprendre* admet plus facilement l'imparfait, car le paramètre subjectif est activé dans l'exclamation.

(20a) Men bäst som fru Sundler satt och funderade på detta, kom hon till klarhet. Hon **begrep** alltsammans. Hon **begrep** Charlotte. Hon hade spelat ett högt spel, men Thea Sundler begrep henne. (*Charlotte* 162)

(20b) Thea Sundler se creusait la tête sans arriver à une conclusion. Or, soudain la lumière se fit. Elle **comprenait** enfin ! Elle **comprenait** Charlotte ! Celle-ci avait joué gros jeu, mais Thea Sundler n'en voyait pas moins au travers de ses combinaisons. (*Charlotte* 82)

Le *preteritum* peut aussi être traduit par d'autres temps, notamment le conditionnel et le plus-que-parfait, tout comme l'imparfait peut être traduit par le *pluskvamperfekt*. Le conditionnel est souvent présent dans les cas où le *preteritum* fait référence à l'avenir (c'est-à-dire que le *preteritum* est la forme transformée d'un présent désignant l'avenir). Le futur grammatical dans le DIL devient conditionnel en français, ce qui est illustré dans (21b).

(21a) Kattrina hade gått ner i björkhagen för att skära ris till en kvast, men dessförinnan hade hon sagt till honom, att hädanefter måste de väl ställa det så, att hon gick till Falla och grävde diken. Han **kunde** ju stanna hemma och laga mat och lappa kläder, eftersom han hade blivit för fin att arbeta hos andra. Han hade inte svarat henne med ett ord. (*Kejsarn* 110)

(21b) Kattrinna était partie pour le bois de bouleaux afin de couper des rameaux pour un balai, mais, en s'éloignant, elle avait crié que dorénavant ce serait sans doute elle qui aurait à aller creuser des fossés à Falla. Il **pourrait** rester ainsi à la maison faire les repas et les raccommodages, puisqu'il considérait au-dessous de lui de travailler chez les autres. Jan n'avait pas répondu un seul mot, (*Empereur* 157)

Dans le corpus français-suédois il y a deux cas où l'imparfait a été traduit par le *konditionalis* (qui remplace le futur grammatical), par exemple dans (22).

(22a) Quand Gervaise, indignée, parlait de la détacher, elle la suppliait de ne pas déranger une corde, parce que son père **devenait** furieux, s'il ne retrouvait pas les nœuds faits de la même façon. (*Assommoir* 310)

(22b) När Gervaise uppbragt ville göra loss henne, bönföll hon henne att inte röra vid repen. Fadern **skulle råka** i raseri, om han upptäckte att knutarna voro gjorda på ett annat sätt än hans. (*Krogen* (KdL) 423)

C'est une différence dans l'interprétation du déroulement temporel. L'emploi de l'imparfait dans l'original souligne le fait que c'est une habitude, quelque chose qui arrive souvent à cette pauvre enfant (Lalie), tandis que la traduction décrit l'événement futur qui se produira si les nœuds sont défaits. Les cinq traductions sont d'accord sur ce choix, c'est pourquoi nous n'en citons qu'une seule.

Ce même changement a lieu dans encore un exemple, cette fois-ci dans Maupassant (23), avec le même contenu. Dans ce cas aussi, toutes les neuf traductions sont d'accord sur ce changement, ce qui implique que c'est la solution préférée. Nous ne donnons qu'une traduction à titre d'exemple.

(23a) On lui ordonnait de passer l'hiver dans le Midi ; mais le **pouvait**-il ? Il était marié et journaliste, dans une belle situation. (*Bel-Ami* 20)

(23b) Man tillrådde honom att tillbringa vintern i Södern, men hur **skulle** han **kunna göra** det? Han var ju gifta karlen och därtill tidningsman i synnerligen ansvarsfull ställning. (*Bel-Ami* I (GÅ) 12)

Le conditionnel peut aussi introduire un élément d'incertitude, même s'il n'est que rhétorique, quand l'original est assertif. Dans (24a), Karl-Artur, « han », raconte ce qu'il pense de l'anneau, tandis que dans (24b) il pose une question rhétorique, transformation typique pour le français ; nous y reviendrons dans l'analyse des discordanciels.

(24a) Han sade, att han hade litet svårt att tro på alla detaljer, men för honom låg det en djup mening under alltsammans. **Han ansåg ringen vara en symbol för kärleken till detta jordiska, som håller själen fången och gör den oskicklig att ingå i Guds rike.** (*Charlotte* 135)

(24b) Il confessait qu'il ne croyait guère à tous les détails de cette histoire, mais à son avis il y avait là-dessous un sens profond et caché. **L'anneau ne serait-il pas le symbole de l'amour des biens terrestres qui garde l'âme prisonnière et l'empêche d'entrer dans le royaume de Dieu ?** (*Charlotte* 50)

Dans (25a), l'homme qui parle est convaincu qu'un miracle a eu lieu, tandis que le conditionnel de la traduction présente la situation comme une possibilité qui n'a pas été réalisée, ce qui demande l'ajout du connecteur *pourtant*.

(25a) – Du är så snäll i afton, och därför är du så vacker !
Han vacker ? **Det var ju ett underverk,** och sådana ske ju icke numera, men han måste tro på det, då han visste han var ful. (*Sagor* : Triumfatorn och narren 69)

(25b) – Tu es si gentil ce soir, et c'est pour ça que tu es si beau !
Lui, beau ? **Ç'aurait été un miracle**, or il ne s'en produit plus de nos jours, et pourtant il fallut bien qu'il y croie puisqu'il savait qu'il était laid. (*Tribulations* : Le triomphateur et le bouffon 80)

L'emploi du conditionnel dans les traductions peut aussi aboutir à un changement de focalisation, comme dans (26).

(26a) Såsom sjuka förföljas av sin plåga, så jagades de av tanken på Antikrist. Och de sågo honom framför sig. Han **var** lika rik, som Kristus hade varit fattig, lika ond, som Kristus hade varit god, lika ärad, som Kristus hade varit förnedrad.
Han **förde** starka vapen och **for** fram i spetsen för blodiga illgärningsmän. Han **välte**

kyrkorna, **mördade** präster och **väpnade** människorna till strid, så att broder **kämpade** mot broder och var och en **fruktade** den andre och ingen frid fanns. (*Antikrists* 15–6)

(26b) Comme des malades sous l'oppression de leurs douleurs, ils vivaient, harcelés par la crainte de l'Antéchrist. Ils se le représentaient si bien ! Il **serait** aussi riche que le Christ avait été pauvre, aussi méchant que le Christ avait été bon, aussi honoré que le Christ avait été honni. Il **porterait** des armes tranchantes et **serait suivi** de malfaiteurs couverts de sang. Il **renverserait** les églises, **tuerait** les prêtres et **armerait** les hommes qui se **battraient** frère contre frère et se **haïraient**. Chacun **craindrait** son voisin et il n'y aurait plus de paix. (*Antéchrist* 8)

Les moines, « de », dans (26a) savent parfaitement comment est l'Antéchrist, car ils vivent chaque jour dans la crainte de son arrivée ; il ne peut donc être décrit qu'au « présent », c'est-à-dire au *preteritum*. L'emploi du conditionnel dans la traduction distancie la menace, car il équivaut à un futur grammatical : « le jour où il arrivera… » au lieu de « ce qu'il est déjà ». C'est une crainte saugrenue que décrit l'original, mais comment expliquer autrement la foi désespérée qu'ont les moines en l'Enfant Jésus qu'ils gardent avec tant d'assiduité?

Le corpus suédois-français contient une vingtaine d'exemples où le *preteritum* a été traduit par le plus-que-parfait ; un nombre faible comparé aux résultats qu'a obtenus Poncharal (2003) en comparant l'anglais et le français. La majorité des PQP dans notre corpus ont été employés pour montrer l'antériorité là où le suédois se sert du *preteritum*, comme dans (27b). Le suédois exprime la potentialité tandis que le français souligne l'antériorité.

(27a) Kanske att det var någon storkarl, som väntades till kyrkan, eller att det var en annan präst än den vanliga, som skulle predika ? De bodde ju så långt ur vägen där borta i Askedalarna, så att det **kunde** hända mycket i socknen, utan att de fick reda på det. (*Kejsarn* 179)

(27b) Attendait-on la venue à l'église de quelqu'un de haut placé, ou un pasteur étranger à la paroisse devait-il prêcher ce dimanche-là ? Dans l'Askedal, là-bas, on était si loin de tout qu'il **avait** parfaitement **pu arriver** quelque chose dans la commune, sans qu'on en eût entendu parler. (*Empereur* 245)

Les traductions peuvent ne pas être d'accord sur l'analyse, ce qui est le cas dans (28). Johan regarde les filles qui sont au même bal que lui, tout en essayant de comprendre la différence entre lui et elles. Dans (28b), il constate qu'elles ont une éducation, tandis que dans (28c), il parle du procès d'apprentissage comme de quelque chose d'accompli.

(28a) När han talade med en flicka, hörde han sin egen röst, sina ord, dömde dem, och så tyckte han hela balen fånig. Och flickorna sedan ! Vad var det som fattades dem ? De **hade** ju uppfostran som han, kunde världshistoria och levande språk, läste isländska på seminarium och voro styva i ordrötter, räknade algebra, allt. (*Tjänstekvinnans* 109)

(28b) Lorsqu'il causait avec une jeune fille, il entendait sa propre voix, ses paroles ; il les jugeait et alors il trouvait tout le bal idiot. Et ensuite les jeunes filles. Qu'est-ce que leur manquait donc ? Elles **avaient** la même éducation que lui, elle connaissaient l'histoire universelle et les langues vivantes, étudiaient l'islandais au lycée, étaient ferrées sur les racines des mots, faisaient des calculs algébriques, tout y était. (*Fils* (CP) 168)

(28c) Quand il parlait à une fille, il entendait sa propre voix, ses paroles, les jugeait et, après, il trouvait que tout ce bal était stupide. Et les filles ? Qu'est-ce qui leur manquait ? Elles **avaient reçu** la même éducation que lui, elles connaissaient l'histoire universelle et les langues vivantes, elles étudiaient l'islandais au séminaire et étaient calées en racines étymologiques, elles faisaient de l'algèbre, tout. (*Fils* (CGB) 214)

Dans le corpus français-suédois il y a une trentaine de cas où l'imparfait a été traduit par le *pluskvamperfekt*. Il est pourtant intéressant de noter qu'il n'y a jamais de consensus sur ce choix.

C'est dans ce groupe que les plus grandes différences entre les deux langues s'observent : le suédois peut garder une certaine fluidité entre le récit du narrateur et le DIL, tandis que le français doit choisir plus souvent entre les deux niveaux, ce qui ressort des deux corpus.

Le présent grammatical dans les exemples hybrides et le DD

Dans quelques cas, le DIL est devenu DD à cause de l'emploi du présent grammatical dans les traductions. Il y a une différence entre les deux corpus : celui des originaux suédois contient une quarantaine d'exemples de ce changement, tandis que le corpus français-suédois n'en comporte qu'une dizaine. Cette différence implique que les traductions vers le suédois sont plus « fidèles » quant à la reproduction des mêmes formes du DR. Soulignons qu'il ne s'agit pas du présent gnomique, sur lequel nous reviendrons.

Commençons par les changements faits dans le corpus suédois-français. Dans la majorité des cas, c'est un *preteritum* que traduit le présent. Parfois ce changement est dû à la volonté du traducteur d'éviter des DIL dialogiques courts. Ce fait est nettement reflété dans les traductions de *Tjänstekvinnans son* : là où Bjurström garde le DIL, Polack le change en DD (soulignons qu'il s'agit uniquement de DIL courts, et qu'il y a des exceptions). Par exemple :

(29a) Då kommer husmamselln och frågar, om han vill gå med syskonen till mammas grav. – Nej, han **hade** inte tid. (*Tjänstekvinnans* 64)

(29b) Mais voici qu'arrive la gouvernante qui lui demande s'il veut aller avec ses frères et sœurs sur la tombe de maman. – Non, je n'**ai** pas le temps. (*Fils* (CP) 99)

(29c) Alors la gouvernante se présenta pour lui demander s'il voulait accompagner ses frères et sœurs sur la tombe de leur mère. – Non, il n'**avait** pas le temps. (*Fils* (CGB) 130)

(30a) Han frågade Johan om han ville predika. – Men han **var** icke student. –Det gjorde ingenting. – Hm ! Det var något att tänka på !
Komministern tog fast på honom. (*Tjänstekvinnans* 126)

(30b) Il demanda à Jean s'il voulait prêcher. – Mais je ne **suis** pas étudiant. – Cela ne fait rien. – Hem ! cela demande réflexion !
Le pasteur auxiliaire se cramponna à lui. (*Fils* (CP) 194)

(30c) Il demanda donc à Johan s'il avait envie de prêcher. – Mais il n'**avait** pas encore **passé** son baccalauréat. – Ça ne faisait rien. – Hum ! il fallait y réfléchir ! (*Fils* (CGB) 244)

Dans d'autres romans, les traductions emploient le DD pour varier les DIL longs. C'est le cas des premières deux pages de *Hans Nåds testamente* (31), où les pensées qu'ont Fru Enberg au sujet des deux enfants de la maison sont au DIL. Dans la traduction, le début est en DIL, tandis que le milieu et la fin ont été changés en une forme hybride avec les verbes au présent et les pronoms à la troisième personne. Nous ne citons qu'une partie de cet exemple.

(31a) Gud signe i alla fall ungarna. Hade Gud givit dem liv, och var det Hans mening, att de skulle leva i denna världen, Blenda och Jacob – ja, så var det väl inte lönt för andra att komma och göra sig lustiga över Hans vilja. Med Lovisa Enberg kunde ju hans nåd få skämta så mycket han behagade. Hon hade rent samvete, hon visste att hon endast älskat

tvenne män. Hur många kvinnor hade baronen älskat ? Och hade han älskat dem en i sänder – eller kanske många på en gång ? Nå, hans nåd hade ju sin fulla frihet. (*Hans nåds* 5–6)

(31b) En tout cas, que Dieu les bénisse, ces deux-là. Il les a fait naître, Blenda et Jacob ; Il veut donc qu'ils vivent ici-bas, sur cette terre – alors, ça ne sert à rien de se gausser de Sa volonté. Pour ce qui est de Louise Enberg, le baron peut plaisanter autant qu'il veut : elle a la conscience tranquille, et dans toute sa vie elle n'a aimé que deux hommes. Tandis que le baron, lui, combien de femmes a-t-il aimées ? Et les a-t-il aimées l'une après l'autre, ou plusieurs à la fois ? Bah, après tout, ça ne regarde que lui. (*Testament* 17–8)

Des verbes au présent peuvent aussi être le résultat d'ajouts, comme dans (32), où les deux traductions donnent une explicitation assertive au présent. Dans (32b), la forme devient hybride à cause du pronom personnel à la troisième personne qui suit directement au verbe, tandis que l'hybridité est moins soulignée en (32c) par le fait que le pronom (et le conditionnel) ne surgit que plus loin dans la phrase.

(32a) Och Gud vad han hade mycket att göra ! Acceptera växlar, springa i banker, söka hantverkare, få våning, sätta opp gardiner. Och han räckte till. **Arbetet fick ligga litet efter,** men vänta, bara han blev gift, så skulle han nog ta igen det ! (*Giftas* : Kärlek och spannmål 56)

(32b) Mon Dieu, que de choses avait-il à faire ! Signer les traites, courir les banques, embaucher des artisans, trouver un appartement, poser les rideaux. Il réussit à tout faire. **Il est vrai que son** travail en pâtit, mais attendez, une fois mariés, il saurait rattraper le retard ! (*Mariés* : Amour et céréales 61)

(32c) Dieu sait combien il avait à faire ! Souscrire des traites, courir les banques, accélérer les artisans, aller en quête d'un logement, poser des rideaux. Et il suffit à tout. **Il est vrai que** le travail fut passablement négligé, mais attendez, **quand il serait marié**, il saurait bien retrouver le temps perdu. (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 107–9)

Dans certains exemples, l'adverbe *maintenant* semble être la raison pour laquelle le verbe ait été mis au présent, comme dans (33b).

(33a) – Men far svarade, att han hade trott att ryttmästarn skulle låta hänga honom, om han hade bekänt sin gärning. Han hade inte något att välja på, utan var tvungen att behålla den. **Men nu visste han, att han skulle dö**, och nu ville han lämna ringen till prosten, för att den skulle bli nerlagd i graven till generalen och vi barn komma lös ur förbannelsen och kunna flytta ner till bygden. (*Löwensköldska* 27–8)

(33b) – Mais le père dit qu'il pensait que le capitaine le ferait pendre s'il avouait son crime. Il n'avait pas le choix et a été obligé de garder l'objet volé. **Mais maintenant il sait qu'il va mourir** et il veut remettre l'anneau au pasteur pour qu'il soit déposé dans la tombe du général, et que nous, enfants, soyons délivrés de la malédiction, et puissions retourner au village. (*Anneau* 54)

Dans le corpus français-suédois, ce genre de transformations est peu fréquent. Il n'y a que quatre originaux qui ont été traduits de cette manière. Il s'agit toujours de DIL très courts, et proches du DD (comme dans le corpus suédois-français, d'ailleurs). Il n'y a jamais de consensus sur ce choix, mais il y a quelques exemples ou presque toutes les traductions contiennent ce changement (les autres gardent le temps du passé), comme par exemple dans (34)[77]. Toutes les traductions qui ont changé le DIL en DD ont aussi ajouté des marques typographiques pour ce genre de DR.

(34a) Georges ne disait plus rien. Il songeait : Donc, si cette petite **avait** un peu d'audace, il

[77] (e) omet ce passage.

allait réussir, enfin ! (*Bel-Ami* 357)

(34b) Georges var mycket tystlåten på hemvägen. Om nu den här lilla ungen verkligen **hade** kurage tillräckligt, tänkte han för sig själv, **kunde** han anse sig äntligen ha nått sitt mål ! (*Bel-Ami* II (GÅ) 181)

(34c) Georges yttrade sig inte mera. Han tänkte : « Alltså, om den där ungen **är** en smula djärv, så **lyckas** jag äntligen. » (*Bel-Ami* (VH) 300)

(34d) Georges sade nu knappt ett ord. Han tänkte : « Om den där lilla flickan **är** en smula djärv, **skulle** jag vara framme vid målet. » (*Bel-Ami* (HL) 301)

(34f) Georges sade icke längre någonting. Han tänkte : – Om flickungen där verkligen **ägde** en smula mod, så **skulle** han lyckas. Äntligen ! (*Bel-Ami* (ES) 361)

(34g) Georges sa ingenting mera. Han tänkte :
– Om nu bara denna lilla flicka **är** en smula djärv, kommer det att lyckas. (*Bel-Ami* 2 (CT) 174)

(34h) Georges sade ingenting mera. Han drömde.
– Om den der lilla tösen bara **besitter** en smula djerfhet, tänkte han, så **skulle** jag ändligen ha nått mitt drömda mål. (*Qvinnogunst* 437)

(34i) Georges sade ingenting mera. Han tänkte : om den där lilla flickan **vore** litet djärv, **skulle** han omsider **lyckas** ! (*Kvinnogunst* 307)

(34j) Georges sade ingenting mera. Han tänkte.
– Om nu bara denna lilla **är** en smula djärv, **kommer** det äntligen att lyckas. (*Bel-Ami* (RM) 356)

Mais les guillemets ou les tirets ne sont pas réservés qu'au DD, ce que montre (35), qui contient une contagion stylistique qui a été maintenue dans quelques cas, et changée en DD dans d'autres.

(35a) Mais Coupeau entendit sa sœur qui disait entre ses dents que « ça **commençait** bien ». (*Assommoir* 67)

(35b) Men Coupeau hörde systern mumla mellan tänderna att « det **började** bra ». (*Krogen* (KdL) 83)

(35c) Coupeau hörde emellertid sin syster halvhögt säga : « Det här **börjar** bra ! » (*Krogen* (JG) 50)

(35d) Coupeau hörde systern mumla mellan tänderna, att « det här **börjar** just vackert ». (*Fällan* (EA) 65)

(35e) Systern däremot mumlade mellan tänderna, så att han hörde det : « Det **börjar** just bra ! » (*Fällan* 1913 : 57)

(35f) Coupeau hörde emellertid sin syster halfhögt säga, att « det där **började** bra ». (*Krogen* (O.H.D.) 45)

Dans les exemples cités, le verbe a été mis au présent à cause des choix faits par les traducteurs ou à cause du contexte ; dans la discussion qui suit seront analysés quelques autres emplois du présent.

Le présent grammatical et les expressions idiomatiques

La concordance des temps n'est pas quelque chose d'automatique, ce qui s'illustre par le fait que le présent grammatical reste dans certains contextes en suédois et en français. Il s'agit du présent gnomique et du présent de définition ou de vérité générale. Il est aussi possible de garder le présent si l'énonciateur prend en charge les paroles présentées. Comparez : « Il a dit que tu étais un idiot » et « Il a dit que tu es un idiot ». Dans le premier exemple, l'énonciateur prend ses distances par rapport aux paroles prononcées, alors qu'il les prend en charge dans le dernier (Riegel 2002 : 600). Les expressions idiomatiques ou figées, associées au DD, peuvent aussi garder le présent grammatical, mais les temps du passé sont aussi possibles et deviennent alors un indice du DIL

(Fludernik 2002 : 182). Quand la narration est au présent, le DIL garde cette forme.

Il y a donc de grandes correspondances entre l'usage du présent en suédois et en français. Dans bon nombre de cas, le présent est employé dans les deux langues pour exprimer une vérité générale, comme dans (36) où Jan, « han », est en train d'élaborer un code de conduite pour lui-même.

(36a) Kasketten fick han ju lov att lägga av sig, för det **får** till och med en kejsare lov att göra, när han kommer till kyrkan, men han lät den sitta på så länge som möjligt, för att folk skulle få se sitt lystmäte på den. (*Kejsarn* 98)

(36b) Il dut ôter sa casquette, car même un empereur **est obligé** de se découvrir à l'église, mais il l'avait gardée sur la tête aussi longtemps que possible pour que l'assistance pût s'en repaître les yeux. (*Empereur* 141)

Le narrateur a choisi, par l'emploi du présent grammatical, de ne pas marquer la distance entre lui-même et Jan. L'énoncé est présenté comme une vérité générale : un empereur doit enlever sa casquette à l'église. Cette *vision avec* est typique pour ce roman où le narrateur ne critique jamais Jan. Ce n'est qu'à travers les autres personnages que le lecteur apprend ce qui est vraiment arrivé à sa fille. Les exemples (36) et (37) décrivent une vérité générale, mais ils se différencient dans le sujet de la discussion. Rares sont les paysans qui doivent connaître le code de conduite des empereurs (le sujet dans 36), tandis que les gens âgés qui pensent tout haut, comme dans (37), sont innombrables. La différence semble donc être que la vérité n'est générale que pour le roman dans (36), tandis qu'elle vaut pour un plus grand nombre de situations dans (37).

(37a) – […] Men sedan är det slut.
Detta kunde ju inte vara sagt åt sonen. Gubben tänkte väl högt bara, såsom gammalt folk **brukar**. (*Kejsarn* 143)

(37b) – […] Ensuite, il sera trop tard.
Ceci ne pouvait pas viser le fils. Le vieillard ne faisait sans doute que penser tout haut, comme **font** souvent les gens âgés. (*Empereur* 199)

Une vérité générale est aussi exprimée dans (38)[78], où toutes les traductions ont choisi le présent grammatical.

(38a) Le sergent de ville s'inclina, ça ne le gênait pas du tout ; on **s'entend** toujours entre amis, malgré les idées politiques. (*Assommoir* 291)

(38b) Poliskonstapeln bugade sig, det generade honom inte det ringaste. Vänner **samsas** alltid trots olikhet i politiska åsikter. *Krogen* (KdL) 396)

(38d) Polisen bugade sig. Det hade han ingenting alls emot ; man **kan** väl **komma** överens, fastän man **hyser** olika politiska åsikter. (*Fällan* (EA) 275)

(38e) Polissergeanten bugade sig ; det generade honom inte alls ; vänner **komma** alltid överens, till och med när de **äro** av olika politiska åsikter. (*Fällan* 2 1913 : 71)

(38f) Poliskonstapeln bugade sig ; det besvärade dem visst inte ; vänner **komma** nog öfverens, om de också **ha** olika politiska åsikter. (*Krogen* (O.H.D.) 216)

Le narrateur peut aussi se servir du présent quand il n'est pas d'accord, ce qui est le cas dans (39), où les paroles d'un monsieur ignare sont rendues de manière ironique. Le narrateur, un des protagonistes, ose assumer les paroles du monsieur, car il sait bien que le contenu factuel de la phrase montre la

[78] (c) omet la phrase qui nous intéresse.

discordance. En français, le premier verbe a été mis à l'imparfait pour ne pas confondre les plans d'énonciation.

(39a) – Därför att jag på en repetition sade Don Pasquale, ehuru han förklarat att det heter Paskal. Resultatet : att jag blev ålagd vid vite att säga som han befallde, varvid han förklarade, att det må heta vad fan det vill över hela världen, men här **ska** det heta Paskal, för *så **heter** det !* [it] (*Röda rummet* 150)

(39b) – Parce que, à une répétition, je disais Don Pasquale bien qu'il eût déclaré que le nom était Pascal. Résultat : je fus mis en demeure de prononcer comme il l'ordonnait, car il déclara que l'on pouvait épeler le mot comme diable on voulait de par tout le monde, mais qu'ici il **fallait** l'épeler Pascal *parce qu'il s'**épelle** Pascal.* [it] (*Bohème* 226)

Il n'y a pas toujours conformité entre les traductions, la différence impliquant que le choix est libre. Dans (40a) et (40b), les paroles de la femme sont rendues au *preteritum* et à l'imparfait, alors que (40c) en fait une vérité générale par l'emploi du présent grammatical. Du point de vue de l'ensemble du livre, le temps du passé rentre mieux dans le cadre de cette histoire, qui traite des tribulations et des soucis des oiseaux. L'emploi du passé grammatical peut donc être interprété comme une discordance qui va dans le sens du texte : dans le roman, les oiseaux ont bien des soucis.

(40a) Men så kom hon ihåg sig. Det var ju bara fåglar, som hon hörde klaga. De **hade** väl inga bekymmer. (*Nils* 228)

(40b) Et puis, tout à coup, elle se rendit compte qu'elle avait affaire à des oiseaux qui n'**avaient** sans doute pas le moindre souci. (*Nils* (TH) 190)

(40c) Puis elle se dit que ce n'étaient que des oiseaux qu'elle entendait, et que des oiseaux n'**ont** pas de soucis. (*Nils* (MG / LG) 266)

Ces différences existent aussi dans le corpus français-suédois, comme par exemple dans (41).

(41a) Puis, tout d'un coup, elle lui demanda ce qu'elle ferait, si Lantier venait rôder autour d'elle ; car, enfin, les hommes **sont** si drôles, Lantier était bien capable de retourner à ses premières amours. (*Assommoir* 177)

(41b) Så frågade hon henne helt apropå vad hon tänkte göra, om Lantier åter började slå sina lovar omkring henne. För se karlarna, det **var** då ett konstigt släkte. Lantier var faktiskt kapabel att gå tillbaka till sin gamla kärlek. (*Krogen* (KdL) 236)

(41c) Plötsligt frågade hon vad Gervaise skulle göra, om Lantier sökte kontakt med henne. Karlar **är** ju så konstiga, och han kunde nog tänkas återvända till sin första kärlek. (*Krogen* (JG) 128)

(41d) Därpå frågade hon helt oväntat, vad Gervaise skulle göra, om Lantier åter började visa sig angelägen om henne. Manfolk **äro** ju så tokiga, att de kunna tänkas vilja återvända till sina gamla flammor. (*Fällan* (EA) 168)

(41e) Därpå frågade hon henne plötsligt vad hon skulle ta sig till, om Lantier började stryka omkring henne ; karlarna **äro** så konstiga, Lantier kunde nog vara i stånd till att vända om till sin första flamma. (*Fällan* 1 1913 : 153–4)

(41f) Plötsligt frågade hon henne hvad hon skulle göra, om Lantier började stryka omkring henne ; männen **äro** ju så konstiga, och Lantier vore nog i stånd att återvända till sin första kärlek. (*Krogen* (O.H.D.) 130)

Quelques expressions figées ou fortement colorées par le DD sont parfois rendues par le temps du passé, ce qui sert de marque de DIL, emploi qu'on observe dans (42a). Dans (42b), ce décalage n'est plus là à cause de l'infinitif, mais à cause du contexte, et l'expression « pour l'amour du ciel », montrent l'hybridité de l'énoncé.

(42a) I alla fall var han så säker på att hon skulle finnas där, att när de började dra in landgången, ropade han till kaptenen, **att han för all del inte fick gå med båten.** Det var en till, som skulle i land. (*Kejsarn* 75–6)

(42b) Pourtant il était certain qu'elle était sur le bateau et, lorsqu'on se mit en devoir de retirer la passerelle, il cria au capitaine **d'attendre pour l'amour du ciel avant de repartir** : quelqu'un devait descendre encore. (*Empereur* 109)

La traduction peut admettre le présent grammatical là où l'original a le passé, ce qui est le cas pour (43b), ou bien recourir à une expression sans verbe, comme dans (43c).

(43a) Mittunder det att han beklagar sig som värst, håller han stilla och lyssnar ansträngt en hel minut. **Jo, så sant han levde !** Åkdonet har farit Långgatan i ända, men det har inte vikit av neråt torget. (*Körkarlen* 298)

(43b) Au beau milieu de sa complainte, il se calme et s'efforce d'écouter une bonne minute durant. **Oui, aussi vrai qu'il est là !** Le véhicule est arrivé au bout de la Grand-Rue, mais il n'a pas tourné vers la place. (*Cocher* 37)

(43c) Tout à coup il s'arrête et écoute attentivement une longue minute. **Mais oui !** La voiture a descendu la grand-rue jusqu'au bout, mais n'a point tourné vers la place. (*Charretier* 30)

C'est aussi le cas dans (44)[79], où l'original se sert de l'imparfait dans une phrase qui pourrait être vue comme une vérité générale. Quelques traductions emploient le *presens* alors que d'autres emploient le *preteritum*.

(44a) […] et il s'en allait, quand Mes-Bottes se fâcha. Tonnerre de Dieu ! est-ce que le Bourguignon allait les empêcher de boire la goutte ? Les hommes **n'étaient** plus des hommes, alors ? (*Assommoir* 245)

(44b) […] och skulle just ge sig av, då Pyret blev arg. Blixt och dunder, skulle den där Bourguignon hindra dem från att ta sig en sup ? En karl **är** väl ändå en karl ? […] (*Krogen* (KdL) 330–1)

(44d) […] men då han gick sin väg, blev Stöveln förargad. Det var väl själva fan, skulle Bourguignon hindra dem att dricka ett glas tillsammans ? Man **var** väl karl för sin hatt ! (*Fällan* (EA) 231)

(44e) Men nu blev Stövelknekt ond. Det vore då väl självaste fan, om Bourguignon skulle hindra dem att dricka ett glas ! Då **vore** de inte längre fria människor ! (*Fällan* 2 1913 : 27–8)

(44f) […] då Stöfvelknekt blef ond. Hvad tusan, skulle Bourguignon hindra dem från att dricka ett glas ? **Är** inte karlar karlar längre ? (*Krogen* (O.H.D.) 181)

Il semble donc que l'emploi du présent dans le DIL soit lié aux thèmes principaux des romans et que le terme *vérité générale* doive être interprété à partir des univers fictifs. Les traducteurs peuvent toutefois choisir d'interpréter selon d'autres critères, ce qui peut influencer le DIL.

4.3.2 L'antériorité

L'antériorité dans le DIL est marquée par le plus-que-parfait qui « remplace » le *preteritum* et le passé composé. Le plus-que-parfait marque, selon Grevisse, « un fait accompli qui a eu lieu avant un autre fait passé, quel que soit le délai écoulé entre les deux faits » (1993 : 1255). En dehors de cette fonction temporelle, le PQP a aussi la fonction d'atténuer une énonciation (Grevisse 1993 : 1255), ce

[79] (c) omet la phrase qui nous intéresse.

qu'on constate dans (45b), où Beate veut éviter Charlotte, « l'horrible créature », sans trop insulter Mme Forsius à qui elle s'adresse. L'original porte le verbe *måste* qui a la même forme au *preteritum* et au *presens* : ici l'effet d'atténuation qu'avait le PQP n'existe pas.

(45a) Ville inte den kära Beate stiga ur vagnen och vila ut efter den långa resan under detta låga tak ?
Jo visst, överstinnan begärde inte bättre, men först **måste** hon **veta** om den förskräckliga människan ännu fanns kvar i huset. (*Charlotte* 220)

(45b) Mais, après ce long voyage, sa chère Beate consentirait bien à descendre de voiture et à venir se reposer sous l'humble toit du presbytère ?
Certes, la colonelle ne demandait pas mieux, mais elle **avait voulu s'assurer** au préalable que l'horrible créature ne se trouvait plus dans la maison. (*Charlotte* 152)

Le *pluskvamperfekt* suédois peut marquer deux temps : soit le temps de l'action de la phrase, soit le temps de la situation après cette action. Normalement, ceci se fait avec un circonstanciel : « Han hade gett sig av klockan 12 », « Han hade redan gett sig av klockan 12 » (*SAG* 4 : 243). Dans quelques cas, seul le contexte peut montrer quelle interprétation il faut choisir, tandis que dans la majorité des cas, il est impossible de choisir entre les deux. Le PKP peut aussi marquer l'irréalité d'une locution (*SAG* 4 : 268), comme dans (46).

(46a) Men kanske att galenskapen aldrig **hade behövt** bita sig så fast, som den nu hade gjort ? Det föll ingenjörn in, att om man kraftigt och obarmhärtigt hade ryckt ner honom från hans kejsartron strax i början, skulle han ha kunnat räddas. (*Kejsarn* 120–1)

Le suédois est cependant plus souple que le français. D'abord, il peut omettre l'auxiliaire, tout au moins après une première mention, ce qui rend la forme moins encombrante. Puis, il est possible de marquer le décalage temporel par un premier *pluskvamperfekt* pour ensuite continuer avec le *preteritum* (Liljestrand 1983 : 162, la même constatation pour l'anglais chez Poncharal 2003 : 173). Le *pluskvamperfekt* des langues germaniques ne fait donc pas partie de « l'obstination » temporelle (Weinrich, cité par Fludernik 2002 : 181). Une fois établis, le contexte et le cadre temporel permettent d'interpréter correctement le passage. Dans ces cas, le français doit garder le plus-que-parfait avec l'auxiliaire (Poncharal 2003 : 173). Sandberg constate la même chose pour le suédois et le français : il est plus important de marquer l'antériorité en français qu'en suédois (1997 : 119). Poncharal ajoute que le français a besoin de marquer la dissociation entre les différents plans d'énonciation, tandis qu'en anglais (et en suédois) énonciation rapportée et énonciation rapporteur sont souvent sur le même plan (2003 : 172). La raison pour laquelle il n'y a pas un très grand nombre de PQP dans les textes français est qu'ils contiennent souvent des formes non-conjuguées ou bien des constructions nominales.

Il y a des cas où il est possible de choisir entre PQP / PKP et PS / PC / PRET pour marquer qu'un événement est antérieur à un événement ou qu'il est simplement dans le passé (Sandberg 1997 : 105–6, Guillemin-Flescher 1993 : 35). Le choix est donc libre dans certains contextes. Ni Poncharal, ni Sandberg, ni Guillemin-Flescher ne semblent avoir remarqué les changements PKP > IMP, qui se trouvent partout dans le corpus suédois-français, et sur lesquels nous reviendrons. Le changement PQP > PRET existe aussi, mais il n'est pas aussi fréquent.

Selon Guillemin-Flescher, la différence entre le prétérit et le plus-que-parfait est que le premier est actualisé tandis que le second est désactualisé ou accompli (1993 : 42). Dans plusieurs cas, l'anglais préfère l'actualisé là où le français a l'accompli (1993 : 36 et 41). Étant donné les imparfaits dans les traductions, le contraire semble être le cas pour le DIL suédois et français, surtout quand l'énonciateur arrive au cœur de son récit : « c'est donc le moment d'énonciation rapportée qui devient origine du repérage temporel, sans pour autant bloquer le DIL » (Poncharal 2003 : 174). De plus, le *pluparfait* d'un *private verb* en anglais impliquerait la non-validation de l'action : dans ce cas le prétérit est donc nécessaire (Poncharal 2003 : 179). En français, il est impossible de passer à l'imparfait ou au passé simple dans ces contextes.

Comme avec les autres groupes, le DIL est parfois changé en DD, ce qui donne le PC au lieu du PQP, comme dans (47b).

(47a) Han ville så gärna bli vaccinerad, sa han. Han **hade** aldrig **blivit** vaccinerad mer än en gång, och det fanns ingenting i världen, som han var så rädd för som för smittkoppor. (*Kejsarn* 15)

(47b) – Je voudrais beaucoup être vacciné, dit-il. Je n'**ai été** vacciné qu'une seule fois dans ma vie et il n'y a rien au monde qui me fasse plus peur que la petite vérole ! (*Empereur* 25)

Dans un seul cas, le présent remplace le PKP (le PQP n'est jamais remplacé par le PRÉ). Le contenu de la phrase reste le même, mais la manière de le présenter change. Dans (48a), donna Elisa fait des reproches à Gaetano : « tu n'es pas venu, pourquoi ? », alors que la traduction semble plutôt indiquer une suggestion : « Viens avec nous. Tu verras, c'est agréable ».

(48a) Varför **hade** Gaetano inte **varit** med uppe på torget och hört på musiken ? frågade donna Elisa. (*Antikrists* 77)

(48b) – Pourquoi ne **vas**-tu jamais écouter la musique sur la place ? commença donna Elisa. (*Antéchrist* 52)

Le conditionnel peut être employé pour marquer la non-acceptation du contenu, une mise à distance, ce qui est le cas dans (49b).

(49a) Nu kommer det oförklarliga :
Sångaren **hade räddat** mig en gång ur ett förtvivlat läge och jag **hade besvarat** hans vänliga uppoffring med svart otacksamhet !
Jag tvangs då berätta sakens sammanhang, men såg att jag icke blev trodd. (*Svarta fanor* 85)

(49b) – Voici ce qui est incompréhensible :
Le chanteur m'**aurait sauvé** une fois d'une situation désespéré, et je l'**aurais remercié** pour son sacrifice généreux avec la plus noire ingratitude !
Je fus alors obligé de raconter les véritables circonstances, mais je vis bien qu'on ne me croyait pas. (*Drapeaux noirs* 141)

L'homme qui parle a aidé le chanteur qui par la suite prétend autre chose. Le suédois peut aussi employer le *konditionalis* dans cette fonction, mais le narrateur ne montre le décalage que par le contexte.

L'événement antérieur rendu au *pluskvamperfekt* peut être plus ou moins éloigné dans le temps. Parfois le français préfère la construction *venir de* pour des actions récentes, comme dans (50b).

(50a) Ja, de älskade varann ! Det var bara ett moln som **dragit** förbi ! Stygga tankar i ensamheten.

Hon skulle aldrig, aldrig vara ensam mer. (*Giftas* : Ersättning 90)

(50b) Oui, ils s'aimaient ! Ce n'était qu'un nuage qui **venait de passer** ! De vilaines pensées dans la solitude. Jamais, jamais plus elle ne serait seule. (*Mariés* : Compensation 103)

Cette construction, *venir de*, est traduite par le PKP, comme dans (51). La seule traduction à choisir le PRET le fait probablement en raison de l'ajout de l'adverbe *nu*, qui change l'interprétation du passage, qui reste actualisé.

(51a) Mais madame Lerat n'accepta pas la leçon. Ce qu'elle **venait de dire**, elle l'avait entendu dans les meilleures sociétés. (*Assommoir* 302)

(51b) Men fru Lerat fann sig inte i tillrättavisningen. Vad hon nyss **sagt**, det hade hon hört i de finaste kretsar […] (*Krogen* (KdL) 410–1)

(51c) Men fru Lerat fann sig ingalunda i den tillrättavisning hon hade fått. Vad hon nyss **hade sagt**, hade hon hört i de finaste sällskap. (*Krogen* (JG) 220)

(51d) Men det hade ej haft någon inverkan på fru Lerat. Det hon **nu sade**, hade hon själv hört i förnämare kretsar än denna. (*Fällan* (EA) 285)

(51e) Men fru Lerat undanbad sig alla läxor. Det hon **sagt** hade hon hört i de finaste kretsar. (*Fällan* 2 1913 : 81)

(51f) Men fru Lerat fann sig alldeles icke i den tillrättavisning hon fått. Hvad hon nyss **sagt**, hade hon hört i det bästa sällskap. (*Krogen* (O.H.D.) 224–5)

Poncharal (2003) et Guillemin-Flescher (1993) ont noté que le PQP de l'anglais n'a pas d'obstination temporelle : une fois l'antériorité établie, le prétérit peut être employé, là où le français n'accepte que le PQP. Un exemple suffit pour illustrer cette différence. Curieusement, il y a deux imparfaits dans la traduction, ce qui indique une certaine souplesse aussi dans le français. La différence consiste toutefois en ce que le suédois peut se servir du *preteritum*, qui remplace le PQP dans plusieurs phrases consécutives tandis que le français ne se sert de l'imparfait que de manière ponctuelle.

(52a) Man skulle bara höra grevinnan berätta om huru greve Henrik **måste enlevera** henne. Munkar och kardinaler **hade råkat** i vrede över att hon **hade velat** överge sin moders religion, som hon förut **hade tillhört**, och bli protestant. Hela pöbeln **hade varit** i uppror. Hennes fars palats **belägrades**. Henrik **förföljdes** av banditer. Mor och syster **bönföllo** henne om att avstå från giftermålet. Men hennes far **blev** rasande över att det italienska packet skulle hindra honom att ge sin dotter åt vem han ville. Han **befallde** greve Henrik att enlevera henne. Och så, eftersom det **var** omöjligt för dem att bli vigda hemma, utan att det **upptäcktes**, så **smögo** sig hon och Henrik på bakgator och alla möjliga mörka vägar till svenska konsulatet. Och när hon där **hade avsvurit** sin katolska tro och blivit protestant, så **blevo** de ögonblickligen **vigda** och **sända** åstad norr ut i en raskt körd resvagn. (*Gösta Berling* 143)

(52b) Il fallait entendre la comtesse raconter comment le comte Henrik **avait dû** l'enlever – oui, l'enlever. Sa mère et ses sœurs la **suppliaient** de renoncer à ce mariage avec un hérétique. Les moines, les prêtres, les cardinaux **s'étaient ligués** contre elle. La foule **avait failli** s'ameuter. Leur palais **était assiégé** ; et Henrik, **poursuivi** par des bandits. Et son père, furieux qu'on voulût l'empêcher de donner sa fille à qui bon lui semblait, **avait ordonné** à son futur gendre d'enlever sa fiancée ! Ils **avaient dû** se glisser par de petites rues et de petites venelles jusqu'au consulat suédois où elle **avait abjuré** sa foi catholique. Quel mariage bâclé ! Bref, ils s'**étaient enfuis** dans un carrosse fermé. (*Légende* 117)

Dans les traductions suédoises, cette tendance n'est pas aussi manifeste. Pourtant, il y a souvent des cas où il n'y a pas de consensus sur la solution à choisir. L'exemple (53a) montre un emploi intéressant de l'imparfait, qui est employé aussi pour désigner des actions accomplies (comme celle de s'habiller).

(53a) […] madame Lorilleux, ne se contenant plus, éclata. Elle fichait le camp, elle ! Voilà ce qu'elle faisait ! Est-ce qu'on se moquait du monde ? Elle **s'habillait**, elle **recevait** la

pluie, et c'était pour s'enfermer chez un marchand de vin ! Non, non, elle en **avait** assez d'une noce comme ça, elle **préférait** son chez elle. Coupeau et Lorilleux durent barrer la porte. (*Assommoir* 73)

(53b) […] kunde fru Lorilleux inte behärska sig längre. Hon tänkte smita för egen del, det var just vad hon tänkte göra. Var det verkligen tillåtet att driva med folk på det viset ? Hon **hade klätt** sig fin, **givit** sig ut i regnet, och alltsammans bara för att stänga in sig på en sylta... Nej pass, hon **hade fått** nog av det här bröllopet, då **föredrog** hon att stanna hemma. Coupeau och Lorilleux måste ställa sig i vägen för henne, framför dörren. (*Krogen* (KdL) 91)

(53c) […] utbrast fru Lorilleux att hon skulle gå sin väg, det skulle hon minsann göra ! Gjorde man narr av folk ? Hon **hade klätt** om sig, **gått** ut i regnet och detta bara för att låta spärra in sig hos en vinhandlare ! Nej, hon **hade fått** nog av det här bröllopet, hon **ville** gå hem. Coupeau och Lorilleux måste hindra henne från att gå sin väg. (*Krogen* (JG) 53–4)

(53d) […] kunde fru Lorilleux ej styra sig längre. Nu exploderade hon. Hon ville gå hem igen ! Det skulle hon minsann göra ! Var det meningen att driva gäck med folk ? Hon **klädde** om sig och **störtade** ut i regnet och det bara för att stänga in sig på en liten krog ! Nej, sådana bröllop **betackade** hon sig för, då **hade** hon det mycket bättre hemma. Coupeau och Lorilleux ställde sig i vägen för henne vid dörren. (*Fällan* (EA) 71)

(53e) Nu var det slut med fru Lorilleux's tålamod. Hon gick sin väg, det var vad hon gjorde ! Var det meningen att driva gäck med folk ? **Hade** hon **klätt** sig, **hade** hon **gått** i regnvädret för att springa gatlopp eller för att stänga in sig på en krog ? Nej, minsann ! Men nu **hade** hon också **fått** nog ! Bevare en Gud för ett dylikt bröllop ! ... Tacka **vet** jag hennes eget trevliga hem !
Coupeau och Lorilleux nödgades spärra vägen för henne […] (*Fällan* 1913 : 63)

(53f) […] kunde fru Lorilleux icke hålla sig längre, utan utbrast, att hon skulle gå sin väg, hon; det skulle hon göra! Gjorde man narr af människor? Hon **hade klädt** sig, **varit** ute i regnet och det **hade varit** endast för att låta spärra in sig hos en vinhandlare! Nej, hon **hade fått** nog af ett så'nt där bröllop, hon **föredrog** att vara hemma. Coupeau och Lorilleux måste spärra dörren för henne. (*Krogen* (O.H.D.) 50)

Les traductions choisissent soit le PKP soit le PRET (une seule, (53e), choisit le présent, mais le verbe fait partie d'une expression idiomatique qui peut garder le présent même dans le DIL). La plupart des traductions choisissent pourtant le PKP (avec ou sans auxiliaire, selon le désir de souligner l'action) pour marquer que l'action est accomplie. Seule la traduction (53d) emploie le *preteritum*.

L'emploi du *preteritum* peut aussi, dans certains contextes, donner lieu à un glissement vers le DN, comme dans (54e) ; les autres traductions emploient le PKP.

(54a) Coupeau voulait tout piller ; mais elle défendait ses affaires avec rage, c'était à elle, des dames les lui avaient données, ou encore elle avait fait des échanges à l'atelier. Par exemple, le cœur, elle l'**avait trouvé** rue d'Aboukir (*Assommoir* 341)

(54e) Hon försvarade sina saker så mycket hon kunde ; de tillhörde henne, hon hade fått dem av något fruntimmer eller också hade hon bytt sig till dem av kamraterna. Men fadern var obeveklig. Hjärtat **påstod** hon sig **ha hittat** på rue d'Aboukir. (*Fällan* 2 1913 : 117)

Comme mentionné ci-dessus, le suédois peut omettre l'auxiliaire après une première mention, ce qui est le cas dans (55a).

(55a) Jan hade ju förstått, att de behövde den tiden för att göra sig i ordning, och han hade rest sig upp och sagt adjö. Men då **hade** hans halvmoster **skyndat** sig bort till matskåpet, **plockat** fram smör och fläsk, **fyllt** en liten påse med gryn och en annan med mjöl och **bundit** ihop alltsammans till ett knyte, som hon hade gett Jan i handen vid avskedet. (*Kejsarn* 27–8)

(55b) Jan avait trouvé tout naturel qu'ils eussent besoin de cette demi-heure pour s'habiller et il s'était levé pour prendre congé.
Mais déjà sa tante avait couru à l'armoire aux provisions, en **avait tiré** du beurre, du lard, puis elle **remplit** un sac de grains, un autre de farine et **fit** du tout un paquet qu'elle **mit** dans les mains de Jan au moment de son départ : (*Kejsarn* 32)

À travers ce passage, le lecteur découvre les pensées de Jan, qui vient de sortir de chez ses parents aisées. La visite est décrite par lui après coup. Après une première mention avec auxiliaire et participe, seul le participe est employé. Dans la traduction, seul le premier verbe est au PQP, tandis que les autres sont au PS. Il semble donc que le français puisse aussi préparer le cadre énonciatif pour ensuite retourner aux temps qui rendent la simultanéité. Le passé simple s'apparente ici à celui des DIL dialogiques que nous avons discutés dans le groupe « simultanéité ». Il semble donc encore une fois que l'emploi du PS nous porte à nous poser des questions : Est-il employé dans le DIL, où est-ce que ce passage a été changé pour décrire les événements du point de vue du narrateur, qui est proche de Jan ? Difficile de trancher sans donner une définition plus stricte du DIL.

Il en est de même dans (56b), où l'imparfait et le PQP alternent pour rendre l'histoire vécue.

(56a) Medan rymmaren åt, började gossen fråga ut honom om hans rymning, och han berättade alltsammans helt uppriktigt från början till slut. Det **hade** inte **varit** något överlagt, men han **hade funnit** ett tillfälle en gång, då han **hade haft** arbete nere på fängelsegården och porten **hade blivit** uppkastad, därför att man **skulle** köra in med ett par lass kol. (*Körkarlen* 365)

(56b) Tandis que le fugitif mangeait, le gamin entreprit de le questionner sur son évasion, et il raconta tout avec sincérité, du début jusqu'à la fin. Il n'**avait** pas **prévu** de s'échapper, mais l'occasion s'**était présentée** un jour, alors qu'il **était** de corvée dans la cour de la prison et que le portail **était resté ouvert** pour laisser entrer une livraison de charbon. (*Cocher* 125)

La possibilité d'omettre l'auxiliaire marque fortement les cas où ils sont maintenus. Ces emplois sont avant tout faits pour marquer le décalage temporel et l'insistance, comme dans (57a).

(57a) Smycken av guld, kläder av siden **hade** han **givit** henne, fint vett och boklig lärdom **hade** han **låtit inplanta** hos henne. Hon **hade varit** hans stolthet, hans ära. Han **hade yvts** över henne, som om hon **hade burit** en krona. Å, hans drotting, hans gudinna, hans firade, sköna, stolta Marianne ! **Hade** han **sparat** något för henne ? **Hade** han inte **hållit** sig rent för simpel att vara hennes far ? Å, Marianne, Marianne ! (*Gösta Berling* 78–9)

(57c) Cette enfant, qui avait été son orgueil, sa gloire, il l'avait couverte de bijoux, de soie, lui avait donné une éducation princière. Lui avait-il jamais rien refusé ? Il **était** aussi fier d'elle que si elle avait porté une couronne, sa belle, son orgueilleuse Marianne, fêtée partout où elle apparaissait ! (*Gösta Berling* 74)

Le père a vu sa fille embrasser Gösta Berling qu'il méprise. Dès ce moment, Marianne n'est rien pour lui. Dans la scène citée, elle veut rentrer, mais son père refuse d'ouvrir la porte. Il reste dans son lit à penser à tout ce qu'il a fait pour elle. Le PKP marque la rupture, surtout « Hon **hade varit** hans stolthet, hans ära » : il avait été fier d'elle, mais à présent elle n'est rien pour lui. L'insistance sur l'auxiliaire met donc en relief sa déception parce qu'elle souligne la rupture temporelle. La traduction garde le PQP, sauf dans « Il **était** aussi fier d'elle que si elle avait porté une couronne », ce qui est un contresens dans le DIL où l'imparfait est employé pour décrire ce qui est actuel.

Le français peut éviter la répétition du PQP par l'emploi d'une forme non-conjuguée, comme dans (58) où il y a une construction nominale :

(58a) Lars Gunnarsson slog ifrån sig med handen.
Nej, inte ville han lägga beslag på stugan, bevars nej, det hade han ju sagt att han inte ville,

men det var så, att handelsman i Broby **hade skickat** hit bodbetjänten med **några räkningar, som han inte hade fått betalt för**. (*Kejsarn* 57)

(58b) Lars Gunnarsson fit un geste de la main.
Oh ! non, jamais il n'avait pensé à réclamer la cabane ; il avait affirmé qu'il ne la voulait pas. Mais voilà ! l'épicier de Broby **avait envoyé** son commis porter à Jan **quelques factures non acquittées**. (*Empereur* 83)

Des participes peuvent aussi être employés : dans (59b) le mot « fiancé » marque l'antériorité.

(59a) I nästa ögonblick undrade hon om Karl-Artur kunde ha gjort det med vilja och överläggning. **Han, som hade varit hennes fästman i fem år**, han borde väl veta, att ingenting kunde såra henne så djupt, som att han talade om henne och hennes kärlek inför en sammanrafsad hop människor och sålunda gjorde henne till ett föremål för åtlöje eller för ett närgånget deltagande. (*Charlotte* 335)

(59b) Ses pensées retournaient ensuite à Karl Artur. Avait-il agi après mûre réflexion ? **Fiancé avec elle pendant cinq ans**, il ne pouvait ignorer que rien ne serait susceptible de la froisser autant que de savoir qu'il avait parlé d'elle et de son amour devant un ramassis de gens, la transformant en un objet de risée ou de pitié indiscrète. (*Charlotte* 293)

Nous avons déjà pu constater que le PQP n'est pas toujours employé pour marquer l'antériorité. Une autre différence entre le suédois et le français influence aussi le choix du temps verbal : le suédois représente la plupart des actions comme accomplies, tandis que le français préfère souvent les présenter comme actualisées. Ceci se remarque par le grand nombre (une trentaine de cas) de PKP devenus des imparfaits (un nombre plus grand que les PRET devenus PQP). Quelques-uns de ces changements sont dus à l'adverbe *depuis* qui préfère une forme actualisée (Sandberg 1997 : 62), comme dans (60). Le suédois marque le moment où le poste est devenu vacant, tandis que le français implique qu'il l'est toujours.

(60a) Till slut förklarade Schagerström, att han var ordförande i en bruksstyrelse i Uppland och att det var han, som hade rätt att tillsätta bruksprédikanten. **Platsen hade blivit ledig för ett par veckor sedan.** Lönen var visst inte stor, men prästgården var trevlig, och den förre innehavaren hade trivts gott där. (*Charlotte* 202)

(60b) Schagerström finit par expliquer qu'il présidait le conseil d'administration d'une aciérie d'Uppland et qu'en cette qualité il avait le droit de nommer l'aumônier attaché à l'usine. **Le poste était vacant depuis deux semaines.** Les appointements n'atteignaient pas un chiffre considérable, mais le presbytère était agréable, et le vicaire précédent s'y était bien plu. (*Charlotte* 129–30)

La même différence se trouve dans plusieurs autres exemples, sans *depuis*. Dans (61a), Jan trouve soudainement la réponse à une question qu'il a posée (acte accompli), tandis que la traduction donne la réponse à une question qu'il ne cesse de se poser.

(61a) Och nu slog det honom, att här var svaret på det, som han **hade frågat** om. Nu visste han vad det var, som den lilla flickan hade varit missnöjd med hela vintern. Det var mot Stoll-Ingborg, som han hade handlat orätt ! (*Kejsarn* 154)

(61b) Et soudain, comme frappé d'un éclair, il comprit que c'était là la réponse qu'il **cherchait** : la petite fille lui en voulait parce qu'il avait mal agi envers Ingborg. (*Empereur* 213)

Dans (62), le sens diffère entre l'original et les traductions en ce que (62a) parle des enfants qui ont été portés à l'église (cette fois), alors que (62b) parle des enfants qu'il faut toujours porter. (62c), à son tour, décrit les enfants qui, au

moment de la narration, sont portés par les parents dans l'église. Aucun de ces changements n'affecte le DIL.

(62a) Det kom en visshet över honom, medan han stod där, att han hade idel fiender i kyrkan, fiender i alla bänkar. [...] Alla hatade honom, alltifrån de små barnen, som **hade burits** in i kyrkan, ända till kyrkvaktaren, en stel och styv soldat, som hade varit med vid Leipzig. (*Gösta Berling* 6)

(62b) […] cette idée lui vint à l'esprit qu'il n'avait que des ennemis dans l'église, des ennemis à tous les bancs. […] Tous lui en voulaient, depuis les petits enfants qu'on **portait à l'église,** jusqu'au gardien, un vieux soldat, raide et fier, qui avait vu la bataille de Leipzig. (*Légende* 6)

(62c) Et comme il regardait ses paroissiens, la certitude de n'être entouré que d'ennemis l'envahit : […] Tous le haïssaient, depuis les petits enfants qu'on **portait dans les bras** jusqu'au vieux gardien, un rude soldat qui avait pris part à la bataille de Leipzig. (*Gösta Berling* 14)

Le sens peut être transformé davantage, comme dans (63). Le PKP de l'original implique que les aïeuls de Markurell sont morts, tandis que les deux traductions les ressuscitent (à l'exception de l'arrière grand-père dans 63c).

(63a) För resten kunde han, om han gitte, på ett dräpande sätt besvara insinuationen. Hans egen far, länsman Markurell, **hade varit** korpsvart ; farfadern åter rävröd. Troligen **hade farfarsfar** i sin tur varit svart. (*Markurells* 52)

(63b) Du reste, s'il l'avait voulu, il lui eût été facile de rétorquer ces insinuations. Son propre père, l'huissier, **était** noir comme un corbeau, et le grand-père, rouge-renard. (*Markurell* (KDH) 41)

(63c) Du reste, s'il l'avait voulu, il aurait pu répondre de manière cinglante à de telles insinuations. Son propre père, le commissaire de police Markurell, **était** noir comme un corbeau, et son grand-père rouge comme un renard. Probablement que l'arrière grand-père à son tour **avait été** noir. (*Markurell* (GU) 43)

Ces résultats se vérifient aussi dans le corpus des originaux suédois, où il y a une quarantaine de changements de IMP en PKP. Il est pourtant intéressant de noter qu'il n'y a jamais de consensus complet entre les traductions, mais ceci peut, en partie, être expliqué par le fait que ni les phrases, ni les expressions ne sont identiques. L'exemple (64) peut illustrer ce changement. Le contenu sémantique de l'adverbe *enfin* en suédois semble demander le PKP, ce qui se voit par le fait que presque chaque traduction a choisi ce temps. L'original constate donc que Bel-Ami tient la femme, tandis que les traductions se concentrent sur le fait accompli : il l'a eue.

(64a) Il en **tenait** une, enfin, une femme mariée ! une femme du monde ! du vrai monde ! du monde parisien ! Comme ça **avait été** facile et inattendu ! (*Bel-Ami* 96–7)

(64b) Äntligen **hade** han **erövrat** en gift kvinna, och en dam av värld, en riktigt fin dam ur parisersocieteten! Och så oväntat lätt det hela **hade gått** ! (*Bel-Ami* I (GÅ) 94)

(64c) Äntligen **hade** han **fått** tag i en kvinna, en gift kvinna, en dam ur societeten, ur de verkligt fina kretsarna, ur Paris överklass. Vad det **hade gått** oväntat lätt ! (*Bel-Ami* (VH) 75)

(64d) Äntligen **hade** han **fångat** en kvinna, en gift kvinna, en kvinna ur societeten, ur den fina societeten, parissocieteten ! Så lätt det hade varit, så oväntat det **hade kommit** ! (*Bel-Ami* (HL) 77)

(64e) Äntligen **hade** han **haft** en gift kvinna ! En kvinna av värld ! En parisiska ! Vad det **hade gått** lätt och oväntat ! (*Bel-Ami* (ON) 72)

(64f) Äntligen **hade** han tag i en gift kvinna ! En fin dam, en verkligt fin dam, en parisiska ! Vad det **hade gått** lätt och oväntat. (*Bel-Ami* (ES) 92)

(64g) Äntligen **hade** han **fångat** en kvinna, en gift kvinna ! En kvinna av värld ! Av den

parisiska världen ! Vad det **hade gått** lätt och oväntat ! (*Bel-Ami* 1 (CT) 98)

(64h) Ändligen **hade** han då **lyckats** eröfra en gift qvinna, en dam av värld, af den parisiska verlden ! Och hvad detta **hade kommit** lätt och oväntadt ! (*Qvinnogunst* 110)

(64i) Nu **hade** han omsider en, en gift kvinna ! en kvinna av värld ! av verklig värld ! av den parisiska världen ! Vad detta varit lätt och oförmodat ! (*Kvinnogunst* 75)

(64j) Nu **hade** han slutligen en, en gift kvinna ! En kvinna av värld ! Av den parisiska världen ! Vad det **hade gått** lätt och oväntat ! (*Bel-Ami* (RM) 84)

L'analyse a montré des différences entre le suédois et le français en ce que le premier fait un usage plus souple du PKP : l'auxiliaire peut être omis et, une fois établi le cadre temporel indiquant l'antériorité, le *preteritum* peut être employé. Le français use d'une façon plus rigide le PQP, bien qu'il y ait des cas où les traductions rendent les actions comme actualisées plutôt qu'accomplies.

4.3.3 La postériorité

Dans ce groupe, il s'agit du futur vu du passé (Riegel 2002 : 599), ce qui dans les deux langues est marqué par le conditionnel[80]. Le conditionnel en soi reste tel quel, ou est transformé en conditionnel du passé. Dans le DIL, le conditionnel de transposition confond donc les idées de futur et de potentialité (Lips 1926 : 26). Ceci peut donner des exemples où il est difficile, même à l'aide du contexte, de savoir s'il s'agit du COND ou du FUT. Le futur grammatical n'est pourtant pas complètement impossible. Il peut être conservé s'il marque l'avenir par rapport au moment de l'énonciation (Riegel 2002 : 600, *SAG* 4 : 267), c'est-à-dire le temps du narrateur, et non pas celui de l'énoncé rapporté.

Le conditionnel remplace les deux constructions au futur du français, et les deux du suédois, ce qui neutralise la différence entre les deux formes (Sandberg 1997 :44). Comme il n'y a pas d'énoncé d'origine auquel il soit possible de remonter, ceci n'a pas d'importance pour cette analyse. Sandberg constate qu'il y a des différences entre les emplois du conditionnel dans les deux langues, mais que le groupe « futur du passé » contient peu de différences (1997 : 162). Ici ne seront étudiées que les différences qui sont causées par d'autres facteurs que ceux de la grammaire ; la différence entre les constructions conditionnelles ne sera donc pas étudiée.

Dans quelques cas, le futur a été employé pour traduire un conditionnel, notamment dans (65), où les deux traductions ont fait ce choix, ce qui donne un hybride à cause de l'emploi de la troisième personne.

(65a) De voro alla frestare. Sintram, grevinnan, alla människor ville locka Gösta Berling till det, som ont var, men hon **skulle försvara** honom, mot alla **skulle** hon **försvara** honom. Om det så **skulle kosta** hennes hjärteblod, **skulle** hon **göra** det. (*Gösta Berling* 179)

(65b) Tous, Sintram, la comtesse, oui, tous veulent tenter Gösta Berling et l'entraîner au mal. Mais elle le **défendra**, fût-ce au prix de ce qu'elle a de plus cher. Elle ne **quittera** pas le boudoir que ces fleurs tombées à terre n'y aient été foulées aux pieds. (*Légende* 145–6)

(65c) Ce sont tous des tentateurs, Sintram, la comtesse, tous, tous. C'est à qui **entraînera** au mal Gösta Berling. Mais elle, Anna, le **défendra** envers et contre tous. Elle ne **quittera** pas le cabinet bleu sans avoir arraché ces fleurs des mains de la comtesse et les avoir foulées aux pieds. (*Gösta Berling* 147)

[80] *SAG* se sert du terme *preteritum futurum* pour le futur du passé et le terme *villkorsfallet* pour le conditionnel modal. Les formes sont pourtant les mêmes : *skulle* + infinitif. Comme il est souvent difficile de faire le départ entre ces deux emplois dans DIL, nous avons décidé d'employer le terme *konditionalis* pour les deux.

Dans l'exemple (66), le traducteur a trouvé bon de se servir du PQP pour rendre le KOND.

(66a) Men när de väl var borta och Jan igen hade tagit till med dikningen på Erik i Fallas träde, då kom det en sådan förskräcklig ängslan över honom. Tänk, om Erik i Fallas häst skulle skena, eller tänk, om prästen skulle tappa barnet, när han tog emot det av gudmodern, eller tänk, om mor i Falla **skulle lägga** för många schalar omkring den lilla flickan, så att hon vore kvävd, när de kom fram till prästgården med henne ! (*Kejsarn* 11)

(66b) Mais lorsqu'ils se furent éloignés et que Jan se remit à travailler au drainage de la jachère, il fut saisi d'une terrible angoisse. Et si le cheval d'Erik de Falla prenait le mors aux dents ! Ou bien si le pasteur laissait tomber la petite en la recevant des mains de la marraine ! ou bien si la maîtresse de Falla l'**avait enveloppée** de trop de châles et qu'elle fût étouffée en arrivant au presbytère ! (*Empereur* 19)

Le *konditionalis* indique que la petite n'était pas trop enveloppée avant le départ, mais qu'elle peut le devenir au cours du trajet, tandis que (65b) montre que la maîtresse de Falla l'enveloppe trop déjà avant le départ ; du coup postériorité est devenue antériorité.

Le contraire existe aussi, c'est-à-dire la traduction du COND par le PKP, comme dans (67b) et (67c). (67d) emploie le *preteritum*, alors que (67f) garde le conditionnel[81].

(67a) Et, comme de juste, ça montait encore le quartier contre Gervaise. Elle bouffait tout, elle aurait bientôt fait d'achever sa baraque. Oui, oui, plus que trois ou quatre bouchées, la place **serait** nette comme torchette. (*Assommoir* 269)

(67b) Allt detta gjorde med rätta grannarna ändå mera avogt inställda till Gervaise. Hon gjorde av med allting, hon skulle snart göra slut på hela butiken. Ja då, tre eller fyra munsbitar till och hon **hade gjort** rent hus. (*Krogen* (KdL) 364)

(67c) Detta med spriten gjorde att grannarna blev ännu mer ovänligt stämda mot Gervaise. Snart **hade** hon **gjort** slut på hela butiken, sade de. (*Krogen* (JG) 193)

(67d) Och hela kvarteret kände en rättmätig harm mot Gervaise för detta. Hon levde sannerligen, som om var dag vore den sista. Hela butiken **var** snart renrakad, och det kunde ej fortsätta länge på det sättet. (*Fällan* (EA) 253 [faussement marquée par 233 dans le livre]

(67f) Och som rättvist var, så stämde äfven detta hela kvarteret afvogt mot Gervaise. Hon slumpade bort allt och skulle snart göra slut på alltihop. Ja, ja, tre eller fyra munsbitar till, och butiken **skulle vara** fullständigt renskrapad. (*Krogen* (O.H.D.) 199)

La traduction de la postériorité ne pose pas de problèmes particuliers ; les quelques changements ne sont pas dus à la grammaire : ils proviennent des choix qu'ont faits les traducteurs.

4.3.4 Le *konjunktiv* et le subjonctif

Le mode appelé *konjunktiv* mène dans le suédois actuel une existence précaire. Pendant les dernières cent années, l'emploi a presque disparu ; il ne s'emploie plus que dans quelques phrases figées comme « Leve kungen » (il vient même de disparaître dans la version moderne de la bénédiction). Dans les textes étudiés ici, il reste relativement vivant, notamment dans ce que *SAG* nomme *villkorsfallet*, c'est-à-dire le conditionnel. Liljestrand constate que son emploi

[81] (e) omet ce passage.

peut parfois s'approcher du *conditionnel* français, surtout le conditionnel dit journalistique, en ce qu'il peut marquer l'énonciation (1983 : 143 et 158). Une fonction similaire se trouve en français, où l'imparfait du subjonctif dépendant d'un verbe au présent a une valeur d'irréel (Arrivée 1986 : 136), forme qui ne se trouve pas souvent dans DIL. Il n'y a qu'un seul exemple dans le corpus, et il se trouve à la limite du DIL.

(68b) Arrivé là, Jan s'arrêta et regarda en arrière. Avait-il envie de retourner dans la maison ? **Ce n'est pas qu'il eût lieu de regretter d'être venu.** On les avait bien reçus de toute manière. (*Empereur* 41–3)

Cette construction ne figure pas dans le corpus français-suédois.

Malgré le fait que le subjonctif français est bien vivant, son emploi est presque toujours gouverné par la grammaire, ce qui le rend moins intéressant pour le DIL. Il y a cependant la concordance des temps qui entre en jeu et qui influence le DIL, notamment parce que les transformations sont déclenchées par le sens et non pas par des stratégies automatisées (Brunot 1936, cité dans Grevisse 1993 : 1269). La concordance des temps du subjonctif donne :

- Le présent et le futur > le subjonctif présent,
- Le passé > l'imparfait du subjonctif si l'action du verbe au subjonctif est simultanée ou postérieure par rapport à celle du verbe principal et subjonctif plus-que-parfait si l'action est antérieur au verbe principal (Grevisse 1993 : 1269–70).

L'imparfait du subjonctif est absent de la langue parlée, celle qui est représentée dans le DR. Poncharal note que, par conséquent, l'imparfait du subjonctif marque « la présence ironique du narrateur » dans le DIL (2003 : 2003). Le problème de cette interprétation c'est que Poncharal part d'une volonté de récupérer l'énoncé d'origine. Le décalage entre le DD et le DIL est plus grand avec l'imparfait du subjonctif, mais une des caractéristiques du DIL est que son niveau stylistique peut être loin de celui d'un énoncé d'origine hypothétique. C'est pourquoi il semble plus logique de partir du niveau stylistique du roman (et de sa traduction) afin de le comparer avec celui du DIL.

Les textes étudiés ne contiennent que peu de DIL présentant un niveau stylistique qui diffère de manière saillante de celui du narrateur. C'est plutôt l'inverse qui est vrai : les narrateurs chez Strindberg et Lagerlöf empruntent souvent le ton des protagonistes, tout comme le fait Maupassant et surtout Zola. À cause de cette « homogénéité » stylistique, l'imparfait du subjonctif peut être intégré sans être trop marqué, comme dans (69) et (70).

(69a) Nu bad skepparen, att sir Archie och alla hans män i denna kväll skulle göra sin packning i ordning och komma ombord. Stormen hade tagit vid på nytt, och havet hade börjat rensa långt borta i väster. Det kunde hända, att de skulle ha öppen väg över till Skottland före dagningen. (*Herr Arne* 62)

(69b) Le capitaine priait Sir Archie et ses hommes de faire leurs paquets ce même soir et de venir à bord. La tempête avait repris et la mer commençait à être dégagée bien loin vers l'ouest. Il pourrait bien se faire qu'on **eût** la voie libre pour l'Écosse avant le jour. (*Écus* 106–7)

(69c) Avant que Sir Archie ait pu lui répondre, un marin entra dans la salle et vint parler à Sir Archie de la part du capitaine de la galéace emprisonnée. On lui faisait dire de monter à

bord le soir même, avec ses hommes et ses bagages, car la tempête avait repris avec une nouvelle force, la glace commençait à céder, et il n'était pas impossible que le chemin de l'Écosse **fût** libre avant la nuit. (*Argent* 82)

(70a) Puis, brusquement, il fut pris d'une rage folle contre Lantier. Ah ! le brigand, ah ! la crapule ! Il fallait que l'un des deux **restât** sur le trottoir, vidé comme un lapin. Cependant, Lantier paraissait ne pas comprendre, (*Assommoir* 197)

Il en est de même pour le plus-que-parfait du subjonctif, comme dans (71b).

(71a) Det kom upp nya förväntningar hos Jan. Det vore ju inte så orimligt, om Klara Gulla hade vänt sig till mor i Falla och bett henne tala om för föräldrarna det stora, som hade hänt henne. (*Kejsarn* 84–5)

(71b) Un nouvel espoir se glissa dans l'esprit de Jan. Il ne serait pas impossible que Claire-Belle se **fût adressée** à la maîtresse de Falla et l'**eût priée** de raconter à ses parents la chance qui venait de lui échoir. (*Empereur* 121–2)

Comme le niveau stylistique du narrateur est proche de celui des protagonistes, de même des DIL influencés par le DD peuvent contenir l'imparfait du subjonctif ou le plus-que-parfait du subjonctif. L'exemple (72) est un fragment de la longue histoire que raconte Donna Elisa pour convaincre Gaetano de venir avec elle.

(72b) Elle était désolée que Gaetano **eût atteint** sa douzième année sans qu'aucun des siens se **fût occupé** de lui, mais on n'avait su qu'il restait quelqu'un de la seconde branche da la famille. […] Elle n'avait donc pas pu venir plus tôt, mais il fallait à tout prix qu'elle **vînt** voir l'enfant. Santissima madre, quelle joie pour elle ! (*Antéchrist* 20)

L'imparfait du subjonctif employé dans des contagions stylistiques est plus marqué dans quelques contextes. Quand l'emploi est entouré de guillemets, l'imparfait du subjonctif peut sembler incongru. C'est le cas dans (73b) où ce sont les paroles de Mme Flod, une simple paysanne, qui sont rendues.

(73b) Carlsson se tenait éveillé et envisageait l'avenir. Les paroles de la vieille demeuraient fichées en sa tête comme autant de clous. Elle voulait qu'il « **s'imposât** devant les garçons » et « **qu'il remît** de l'ordre dans la maison ». Ces mots enflaient dans sa tête douloureuse comme s'il allait lui pousser une bosse. (*Gens de* 19)

L'imparfait du subjonctif s'intègre pourtant sans grands problèmes dans les traductions du DIL. Dans les originaux, il existe aussi sans faire irruption dans le DIL.

Comme nous l'avons constaté, la grammaire a une grande influence sur la traduction des formes verbales dans le DIL. Le temps des verbes est un des indices les plus difficiles à traduire, surtout parce que les limites floues entre les niveaux d'énonciation que permet le *preteritum* ne se retrouvent pas en français où la nécessité de choisir entre le passé simple et l'imparfait crée une rupture entre les plans de l'énonciation. Le choix des temps verbaux en français est aussi influencé par d'autres éléments comme le sémantisme du verbe et le contexte, ce qui complique encore l'analyse. Les formes verbales indiquant la postérité ne posent pas de problèmes lors de la traduction : les quelques différences sont dues à des choix libres faits par les traducteurs. Pour ce qui est des formes indiquant l'antériorité, le suédois fait un usage plus souple du *pluskvamperfekt*, qui peut figurer sans auxiliaire, ou bien être remplacé par le *preteritum*, une fois le cadre

temporel établi. Le français ne jouit pas autant de cette liberté, même si les actions peuvent être présentées comme actualisées plutôt qu'accomplies dans quelques cas. Le présent semble plutôt faire irruption dans le DIL, ce qu'on observe dans les exemples où l'emploi de ce temps transforme le DIL en DD. Finalement, nous avons constaté que le choix temporel pour l'imparfait du subjonctif dépend du niveau stylistique du texte.

4.4 Les discordanciels

Jusqu'ici, nous avons étudié le temps et l'aspect des verbes, les pronoms et les adverbes. En les comparant aux formes employées dans le DI et le DD, on constate que l'emploi des pronoms dans le DIL s'approche de celui du DI, alors que l'emploi des adverbes s'approche de celui du DD. Par contre, l'emploi des temps et de l'aspect des verbes est plus difficile à comparer à celui des autres DR, car il consiste dans les formes du DI influencées par la subjectivité du DD, problème que nous avons décrit dans (4.3).

Dans cette analyse seront étudiés « les autres » indices, c'est-à-dire les éléments dans le texte qui permettent au lecteur d'identifier le DIL. Comme le DIL se « déguise » facilement en texte du narrateur, ce sont les éléments propres à la langue parlée (dans la littérature imitée par le DD) qui ressortent dans ce contexte. Ici nous étudierons des domaines tels que la focalisation, les interruptions, les particules énonciatives, etc. Comme terme global pour désigner tous ces indices, nous avons choisi celui de *discordanciel*. C'est Rosier (1999) qui s'en sert pour analyser :

> les mots ou locutions permettant d'attirer le dire du narrateur (rapporteur) vers le dit du personnage (locuteur dont on rapporte les propos) : ils confrontent le discours citant au discours cité. Ces discordances vont toujours dans le sens d'une actualisation du discours cité (1999 : 153).

Selon elle, les connecteurs, les ruptures modales, les morphèmes d'assertion ou de dénégation à tendance polémique (oui, non etc.), les interjections, les phrases sur le mode nominal et les ruptures lexicologiques font partie des discordanciels. Elle souligne, avec justesse, que ces éléments se trouvent « indifféremment au DD, au DI, au DIL ou au DDL mais toujours comme signes actualisateurs » (1999 : 153). Nous nous arrêterons sur leur emploi et leur traduction dans le DIL, tout en reconnaissant qu'ils existent aussi ailleurs dans le texte. Parfois nous commenterons leur l'emploi hors du DIL, mais dans la majorité des cas, nous nous concentrerons sur leur emploi dans le DIL. Pour encore élargir le champ de recherche, nous avons décidé d'ajouter quelques autres catégories ayant la même fonction, notamment les particules énonciatives, les noms propres et les SN qui les remplacent, la focalisation, l'ordre des mots, les hésitations, les répétitions et la typographie. Soulignons que le but n'est pas de faire une analyse approfondie des indices individuels ; nous les étudierons avant tout du point de vue de la traduction. Un indice qui est traduit sans difficulté reçoit donc moins d'attention qu'un indice qui pose des problèmes. La profondeur de l'analyse est donc liée aux problèmes survenus lors de la traduction et non pas à l'importance d'un indice donné. De même, la liste des indices n'est certainement pas complète. Il

est impossible de répertorier chaque indice du DIL parce que chaque texte crée les conditions des indices. Il faut donc considérer cette analyse comme un inventaire partial des indices.

Avant de commencer l'analyse, nous voulons brièvement revenir sur une notion qui plane sur toutes les recherches faites sur le DIL : la « discordance » et en partie l'ironie. Ces deux types de figures ou manières de présenter un texte permettent de marquer certains passages déviants qui, dans une narration hétérodiégétique, ne peuvent pas être le discours du narrateur. La discordance peut n'être repérée qu'après coup, tandis que dans d'autres cas elle est évidente instantanément à cause des commentaires faits par le narrateur, comme dans (1), où le narrateur, par l'emploi des expressions « eget nog » et « curieusement », avertit le lecteur : l'explication donnée par les hommes n'est qu'un prétexte. Le lecteur comprend donc tôt la situation, qui se trouvera confirmée par la suite, quand les hommes vont ailleurs qu'au concert.

(1a) Alla hade samma förevändning **eget nog** ; de ville höra sista numret på symfonikonserten. Och så voro de äntligen fria. (*Svarta fanor* 20)

(1b) **Curieusement**, tous présentèrent le même prétexte ; ils voulaient entendre la dernière partie du concert symphonique.
Enfin, ils furent libres. (*Drapeaux noirs* 34)

Comme c'est le cas avec toute sorte de citations, le narrateur peut aussi marquer la discordance plus fortement par l'emploi d'expressions comme *d'après* et *selon*. Dans (2), le narrateur marque, par les expressions « så uppgav han » et « d'après ce qu'il me disait », qu'il ne croit pas tout à fait à ce que lui raconte un de ses amis.

(2a) År 1870 omkring våren var jag naiv, då en studentkamrat kommer upp på min fattiga kammare för att taga avsked. Han hade nämligen, **så uppgav han**, måst avbryta sin examen för fattigdom, och hade nu tagit anställning hos en vintappare i Uddevalla. (*Svarta fanor* 84)

(2b) Un printemps dans les années 1870, j'ai été naïf quand un de mes camarades d'étude est venu me voir dans ma misérable chambre pour me faire ses adieux. Il avait dû, **d'après ce qu'il me disait**, interrompre ses études faute de moyens et avait trouvé un travail chez un embouteilleur de vin à Uddevalla. (*Drapeaux noirs* 139–40)

Mais la discordance peut aussi n'être marquée que par le contexte, comme dans (3a) où Bel-Ami désespère. Le lecteur comprend par la suite que rien n'est « fini », car il arrive à réaliser ses rêves.

(3a) Toute sa joie disparut en une seconde avec sa confiance en lui et sa foi dans l'avenir. C'était fini ; tout était fini, il ne ferait rien ; il ne serait rien ; il se sentait vide, incapable, inutile, condamné.
Et il retourna s'accouder à la fenêtre, (*Bel-Ami* 50)

D'une certaine façon, tous les indices sont une sorte de discordance par leur contenu ou bien par leur forme : une interjection à l'intérieur du texte du narrateur marque celui-ci comme discordant (qu'il soit discours rhétorique ou DIL). La notion de discordance permet donc de décrire un des effets des indices étudiés, ce qui est souligné par le terme de Rosier, *discordanciels*. La discordance n'est donc pas liée à un indice particulier, c'est le contexte qui en décide, comme nous l'avons constaté ci-dessus. Il est donc possible que le même

indice marque un DIL concordant dans un texte et qu'il marque un DIL discordant dans un autre, ce que nous verrons dans l'analyse qui suit.

4.4.1 La rupture lexicologique

La majorité des mots et des expressions employés dans le DIL ont le même niveau stylistique que le texte entourant. Ici seront étudiés les quelques exemples contenant une déviation stylistique. La dénomination *rupture lexicologique* se trouve chez Rosier qui y inclut « variations de langue + appellatifs » (1999 : 157). Dans notre analyse, les appellatifs seront traités dans 4.4.3. L'analyse des variations de langue que nous entreprendrons ici concerne le plus souvent l'emploi de sociolectes, de dialectes ou de mots dans lesquels la prononciation a été marquée graphiquement : c'est-à-dire, des mots pris dans le code du personnage (Olsen 2002b : 27). Nous avons voulu éviter le terme de *contagion stylistique*, car c'est une notion qui comprend beaucoup plus que les catégories énumérées. Exprimé à l'aide de la terminologie bakhtinienne, ce qui nous intéresse, ce sont des *mots bivocaux* qui, selon Olsen (2002b), s'insèrent de cinq manières dans le texte.

Premièrement, l'emprunt peut être indiqué par des signes typographiques ou par des commentaires, ou bien être inséré dans le texte sans aucune indication de la source. Puis, il est possible de l'employer pour évoquer le code du personnage, procédure qui permet deux interprétations : le passage contient une expression que le narrateur cite ou il emprunte le mot. Toutefois, il y a aussi la possibilité d'insérer les mots comme une citation à l'aide des signes propres à cet emploi (guillemets etc.). Finalement, il y a la contestation de la signification où le mot peut être employé ironiquement (Olsen 2002b : 27–33). L'intégration du *mot bivocal* dans le texte se fait donc selon une échelle où il y a tout entre l'intégration totale (le mot reste inaperçu) et une signalisation (guillemets, etc.).

Un des facteurs exerçant une influence sur la traduction de ces mots est le fait que les lexiques ne se correspondent pas exactement entre les langues ; il est donc nécessaire d'adapter chaque mot à la langue cible. Levý fait quelques commentaires sur le caractère de ce qu'il nomme la « langue des traductions » (1998 : 159, notre traduction). Il trouve que les compromis nécessaires faits lors de la traduction ont pour effet une langue moins vivante que celle de l'original, surtout parce que les traducteurs doivent souvent avoir recours à un terme plus général ou stylistiquement neutre. Une autre conséquence est que le nombre de synonymes diminue dans la traduction (1998 : 158). Les remarques de Levý sont influencées par le fait qu'il travaille sur des originaux tchèques. Kundera (1998) observe le problème du point de vue de la langue cible, en l'occurrence le français. Dans les traductions il trouve, contrairement à Levý, une synonymisation systématique : les traducteurs cherchent à varier la langue autant que possible, au détriment des thèmes du texte (1998 : 291). Le fait que les répétitions soient omises des traductions est probablement lié aux mêmes mécanismes[82]. Cependant, le style de l'auteur et du traducteur, de même que le contexte, influencent la langue des traductions. Tegelberg constate pourtant que certains traits sont communs pour toutes les traductions : le texte devient plus

[82] Nous renvoyons à Eriksson (2002a) pour une étude détaillée de l'influence qu'exercent ces stratégies sur le style dans les traductions de textes écrits par Pär Lagerkvist.

plat et plus général, sémantiquement, stylistiquement et culturellement (2001 : 135). Ces tendances existent hors du DIL aussi, car il s'agit de différences lexicales fondamentales entre le suédois et le français, sujet qui a fait couler beaucoup d'encre. Tegelberg (2000) nomme les différences principales : le français se sert de constructions nominales beaucoup plus souvent que ne le fait le suédois, qui, par contre, contient des mots avec une plus grande complexité sémantique. Cette complexité est compensée, en français, par le fait que le contexte ajoute au sémantisme. Du point de vue du français, le suédois favorise les informations redondantes, ce qui ressort des phrases suivantes : « Den förr vita handen, som vänt *bokblad* i hela sin ungdom » et la traduction « Les mains, jadis blanches, et qui avaient tourné tant de *pages* au cours de leur jeunesse » (Tegelberg 2000 : 164, c'est elle qui souligne). En français, le contexte suffit pour montrer qu'il s'agit des pages d'un livre alors que le suédois préfère préciser. Cette différence est présente partout dans les langues. C'est donc un non-sens, dans un travail comme le nôtre, d'étudier son influence sur le DIL uniquement.

Un autre sujet, qui a également fait couler beaucoup d'encre, est plus intéressant pour le DIL. Il s'agit de la traduction des sociolectes et des dialectes, domaines fortement influencés par la langue et l'univers sociolinguistique dans lesquels ils ont été développés. Commençons par une remarque sur l'emploi des sociolectes et des dialectes dans la littérature. Folkart (1993) souligne la différence entre « les variétés diastratiques ou dialectiques qui sont réellement parlées par différents groupes à l'intérieur d'une communauté linguistique donnée et, d'autre part, les parlers qui n'existent pour ainsi dire que dans l'écriture » (1993 : 178–9). Même mise à part cette différence, la traduction de ces éléments pose des problèmes par le fait qu'il est « virtuellement impossible de remédiatiser dans une langue un segment dialectal ou sociolectal de façon à lui assurer la même insertion dans l'économie sociolinguistique du système d'arrivée » (Folkart 1993 : 232). À cette réalité s'ajoute aussi « la loi de la standardisation croissante » proposée par Toury. La conséquence de cette loi est que la mixité tend à diminuer dans la traduction, ce qui influence normalement l'emploi de dialectes et de sociolectes.

Pour les sociolectes et les dialectes, il y a deux tendances en traduction : le *gladkopis*, qui les neutralise, et le *dialecte à dialecte* qui essaie de trouver un équivalent dans la langue d'arrivée (Taivalkoski-Shilov 2003 : 48–51). Aucune de ces deux méthodes n'offre une solution valable pour chaque texte : c'est le caractère du texte qui influence le choix entre les deux. Le *gladkopis* est la stratégie la plus employée, mais il devient absurde quand la langue en soi est au centre, ce qui, par exemple, est le cas avec plusieurs romans finnois, et d'une certaine manière, aussi avec *Hemsöborna* sur lequel nous travaillons. L'« empreinte » dialectale est très importante aussi pour Lagerlöf. Le même problème se pose pour *L'Assommoir*, qui contient beaucoup d'expressions empruntées au parler des ouvriers parisiens. Le *dialecte à dialecte* pose pourtant des problèmes pour la diffusion d'un roman. Bouquet (1999) constate qu'il est rare de voir un traducteur ayant une bonne connaissance d'un dialecte, mais qu'il est presque aussi rare de trouver des lecteurs pour une telle traduction : « combien de lecteurs français seraient capables de lire un texte en dialecte – et prêts à le faire ? » (1999 : 11). Du point de vue commercial, c'est donc le *gladkopis* qui semble le plus praticable.

Folkart (1993) a pourtant raison en disant que la majorité des romans qui emploient des sociolectes ou des dialectes « littéraires » contient des paroles qui imitent un emploi réel de paroles, sans pourtant les copier complètement. La contagion stylistique peut combiner les deux procédés, la manipulation de l'orthographe et l'emploi des guillemets. Cette technique n'est pourtant pas toujours possible. Banfield constate qu'il est impossible de l'employer pour la représentation de pensées, qui, par définition, contient quelque chose qui n'est pas prononcé (1995 : 183). Étant donné le côté artificiel de la littérature, il est souvent difficile de savoir s'il s'agit de l'imitation d'un sociolecte ou de celle d'un dialecte, car ils sont souvent liés. Il nous semble pourtant que le contexte permet parfois au lecteur de comprendre le dessein de l'auteur. De cette manière il est au moins possible de savoir si le narrateur, par l'emploi d'un mot particulier ou bien par une orthographe particulière, veut imiter un dialecte ou s'il veut indiquer la position sociale du personnage. Pour cette raison, nous étudierons les exemples à partir de l'effet plutôt qu'à partir d'une catégorisation rigide entre les sociolectes et les dialectes.

Aucun des auteurs étudiés n'emploie des ruptures lexicologiques de manière conséquente. Il est vrai que *L'Assommoir* contient beaucoup de mots pris dans le parler des ouvriers, mais cet aspect de la langue est si intégré au roman qu'il ne donne pas l'impression d'y faire irruption. La langue dans les DIL est le plus souvent sur le même plan stylistique que celui du narrateur. Les cas où un DIL peut être repéré uniquement grâce à une différence au niveau stylistique sont rares. Dans plusieurs cas, notamment dans *Hemsöborna*[83], mais aussi dans les romans de Lagerlöf et dans *L'Assommoir*, c'est plutôt le contraire, c'est-à-dire que le narrateur adapte sa langue à celle des protagonistes (*cf*. Björck 1964 : 114–5 et Svanberg 1966 : 31–2 et 63).

Avant d'entrer dans les commentaires sur les différentes méthodes employées pour traduire les dialectes / sociolectes, nous voulons commenter deux exemples illustrant quelques emplois de la rupture lexicologique. Le DIL dans (1) est indiqué par l'emploi de mots techniques empruntés à la langue de la loi, une sorte de sociolecte.

(1a) Talaren på Uppsalabänken ansåg (enligt Struves anteckningar) : att motionären a priori hade rätt, att hans premiss : den fosterländska odlingen måste hävdas, var riktig, att konklusionen, tiotusen rdr måste utbetalas, var bindande, att ändamålet, syftet, tendensen var vacker, lovvärd, fosterländsk, men här var ett fel begånget. Av vem ? Av fosterlandet ? Staten ? Kyrkan ? Nej ! Av motionären ! Förståndsmässigt taget hade motionären rätt, och därför kunde icke talaren, han anhöll att få upprepa det, annat än lovorda ändamålet, syftet, tendensen, och han skulle följa motionens öde med de varmaste sympatier, och han uppmanade kammaren att i fosterlandets namn och i odlingens namn och i konstens namn giva densamma sina röster ; själv måste han, då han ansåg motionen, begreppsmässigt taget, falsk, omotiverad, oegentlig då densamma avsåg att subsumera ortens begrepp under statens, yrka avslag å densamma. (*Röda rummet* 90–1)

(1b) L'orateur du banc d'Upsal estimait (d'après les notes de Struve) : que l'auteur de la motion avait raison *a priori* [it] ; que sa prémisse : il faut développer la culture nationale, était juste ; que sa conclusion : il faut affecter à cet objet dix mille écus, était péremptoire ; que le but, dessein, la tendance étaient beaux, louables, patriotiques, mais qu'il y avait là une faute de commise. Par qui ? Par l'État ? Par l'Église ? Non ! Par l'auteur de la motion ! En raison, sa motion était fondée, aussi l'orateur ne pouvait-il pas, qu'on lui permît de la répéter, faire autrement que de louer le but, le dessein, la tendance ; il lui réserverait ses plus chaudes

[83] Pour une étude de la traduction du lexique dans *Hemsöborna*, nous renvoyons à Koller 1972 : 161-70.

sympathies, et il exhortait la Chambre, au nom du pays, au nom de la civilisation et au nom de l'art, à lui donner ses suffrages ; quant a lui, considérant, au point de vue abstrait, la motion comme fausse, non motivée, déplacée, puisqu'elle tendait à faire entrer le concept de lieu dans le concept de l'État, il devait voter contre le projet. (*Bohème* 130–1)

Comme les notions juridiques sont presque identiques dans les deux systèmes juridiques, un tel exemple ne pose pas de problèmes particuliers pour le traducteur. Dans ce cas particulier, il n'y a même pas le souci de compréhension qui se poserait dans d'autres contextes : le passage doit être plus compliqué que nécessaire, c'est l'effet qu'a voulu obtenir Strindberg.

Certains genres d'intertextualité peuvent aussi être vus comme des ruptures lexicales. C'est le cas de Gösta Berling dans *Gösta Berlings saga*. Prêtre destitué ou non, il connaît toujours sa Bible et y fait souvent référence. Ces références traversent tout le roman, mais sont particulièrement frappantes dans la scène où Gösta revoit Marianne qui a été très malade (2).

(2a) Men Gösta hade kommit, tagande trappan i två steg, skälvande av iver och längtan. Vad brydde han sig om smittan ! Han ville njuta **saligheten** av att se henne.
Ty hon var skön, hans älskade. Ingen ägde ett så mjukt hår, en så klar, strålande panna. Hela hennes ansikte var ett spel av skönt svängda linjer.
Han tänkte på ögonbrynen, skarpt och klart tecknade som honungstecknen på en **lilja**, och på näsans djärva kroklinje och på läpparna, mjukt svängda som rullande vågor, och på kindens långsträckta oval och hakans utsökt fina form.
Och han tänkte på hyns skära färg, på det trolska intrycket av de nattsvarta ögonbrynen under det ljusa håret och på de blå ögonstenarna, simmande i klart vitt, och på ljusglansen i ögonvrån.
Härlig var hon, hans älskade. Han tänkte på vilket varmt hjärta hon gömde under sin stolta yta. Hon hade krafter till hängivenhet och uppoffring, dolda under det fina skinnet och de stolta orden. Det var **salighet** att se henne. (*Gösta Berling* 125)

(2b) Mais Gösta qui, tremblant du désir de la revoir, avait monté l'escalier en quelques bonds, ne craignait guère la maladie contagieuse. Il lui tardait de contempler le beau visage de sa bien-aimée. Personne n'avait le front plus clair et plus lumineux, le teint plus frais. Que de fois il avait rêvé de ses sourcils dont le dessin était aussi pur que celui des lignes sur les pétales d'un **lis**, et dont l'arc noir, sous ses cheveux blonds, avait une grâce ensorcelante ! Et il savait aussi quelle âme fière et chaleureuse se cachait dans son apparente roideur et quelle énergie courait sous sa peau fine. (*Légende* 106)

(2c) Mais Gösta, qui avait monté l'escalier en quelques bonds, tremblant de joie à l'idée de la retrouver, ne songeait guère à la contagion. Il avait soif de la revoir, **car elle était belle, sa bien-aimée**… Où trouver plus douce chevelure, front plus lumineux, traits plus harmonieux ? Il avait rêvé de ces sourcils au dessin aussi net que celui des nervures délicates sur les pétales d'un **lis**, et dont l'arc noir, sous les cheveux blonds, avait une grâce ensorcelante, de ces lèvres qui imitaient l'ourlet de la vague, de l'ovale gracieux de la joue et de la ligne si ferme du menton. Il avait rêvé de ces prunelles bleues et de l'étincelle de lumière au coin de l'œil. Et il savait quelle âme passionnée et tendre se cachait sous une froideur hautaine et sévère, et quelle énergie courait sous cette frêle apparence. Ah ! quelle félicité de la revoir ! (*Gösta Berling* 112)

Tout en montant l'escalier, Gösta se décrit le visage et la physionomie de sa bien-aimée, dans un passage fortement inspiré par « Le cantique des cantiques ». Le passage abonde en phrases contenant des inversions, des topicalisations, etc., tout comme dans la Bible, mais les emprunts se situent aussi au niveau lexical, par exemple les mots comme *lilja* et *skön*, fréquemment employés dans le Cantique. Le passage s'inspire aussi de la poésie, la source sur laquelle les traductions se sont appuyées. Au lieu de références bibliques aussi évidentes, les traductions, qui sont quelque peu raccourcies, emploient une langue

caractéristique de la poésie profane (qui à bien des égards s'inspire de la Bible). Cette différence n'influence pourtant pas le DIL en tant que tel.

Il y a cependant plusieurs expressions d'origine biblique qui se sont intégrées à la langue, ce qui se voit dans (3a) et sa traduction.

(3a) La vieille essuya, d'un coin de son tablier, la sueur de son front et exhala ses plaintes au ciel, accusant Dieu d'injustice quand il faisait une dure vie **à ses créatures**. Son homme tenait un bouchon, au bord de la rivière, à Saint-Cloud, et elle montait tous les jours aux Champs-Élysées, agitant sa cliquette et criant : « Voilà le plaisir, mesdames ! » (*Dieux* 62–3

(3b) Den gamla torkade svetten ur pannan med en flik av sitt förkläde och höjde sin klagolåt mot himlen, förebrående Gud för orättvisa, som lät **sina skapade varelser** slita och släpa på det viset. Hennes man hade ett värdshus vid floden, vid Saint-Cloud, och hon kom alla dagar upp till Champs-Élysées, skramlande med sin skallra och ropande : « Färska strutar ! Färska strutar ! » (*Gudarna* 51–2)

L'expression « à ses créatures » ne peut pas être vue comme un emprunt, car elle est intégrée à la langue. Le narrateur emprunte l'expression à la vieille femme, mais il n'a pas senti le besoin de la marquer typographiquement.

L'emploi de mots marqués par des sociolectes ou par des dialectes sont rares dans le corpus suédois-français : il n'y a qu'une quinzaine d'exemples. Il est rare que les traductions gardent cette rupture, mais des exceptions existent, comme dans (4), où les termes d'adresse colorés par le sociolecte ont été traduits par des mots situés à un niveau stylistique qui convient à un homme inculte comme Johnsson.

(4a) Men på samma gång var han ganska förargad över att ingen ville lyssna till hans visdom. Icke heller fanns det så mycket som en **drängluns** eller en **fördömd lagårdspiga** att hunsa åt. Söndag **gubevars** – då ska det skalas ikring i skogar och hagar och kättjas i backarna. **Åååårr tvi vale** ! **Sku** de inte drivas till kyrkan som boskap till fållan i stället ! Så bleve det färre ungar och flera äktenskap stiftade i himlen. –
Se ! Kom där icke en **gök** traskandes mitt över gödselstan. Kom direkt från hagen förstås, och **jäntan** slank väl någonstans i snåren. För det kunde väl icke vara en sådan där **fördömd idiot**, som är ensam ute och vallar ! – (*Hans nåds* 117)

(4b) Mais il était vexé de ne trouver personne désireux d'écouter ses réflexions. Impossible de mettre la main sur quelque **benêt de valet de ferme**, pas la moindre **vachère** à **enguirlander** ! Dimanche, jour du Seigneur – on s'ébat dans des bois, on s'amuse dans des bosquets, on se poursuit par monts et par vaux. Ah, **abomination de la désolation** ! On devrait tous les conduire à l'église, à coups de fouet, les y parquer comme du bétail ! Il y aurait alors moins de **mômes** et davantage de mariages conclus là-haut… Tiens ! Quel est cet **oiseau** qui s'amène là. du côté du fumier ? Un qui sort tout droit d'un bocage, à coup sûr, et la **souris** a dû se tirer par la broussaille. Peux pas croire qu'il soit assez niais pour se promener seul […] (*Testament* 151)

Ces traductions *dialecte à dialecte* sont pourtant en minorité, car le *gladkopis* domine dans le corpus. Soulignons que la focalisation peut être gardée par l'ajout d'autres éléments, comme dans (5), où l'expression marquée par le dialecte, « långan tid », a été remplacée par une exagération, « depuis des siècles », qui exprime l'exaspération qu'éprouve Ingmar. Dans cet exemple il y a un autre paramètre : le DIL est devenu DD, changement qui n'influence pas le choix du *gladkopis*.

(5a) Om en stund gick Stark Ingmar från arbetet. Han ville gå ner till kyrkbyn och tala med sin vän korpral Fält. Han hade inte samspråkat med någon klok människa på **långan tid**, sade han. (*Jerusalem* I 125)

(5b) Ces paroles imposèrent silence au vieux tenancier, qui, un instant après, s'en alla. Il descendait au bourg, chez son ami le caporal Falt.
« **Depuis des siècles**, bougonna-t-il, je n'ai pas causé avec une personne sensée. » (*Jérusalem* I 126)

Il en est de même avec des mots comme *mackel,* qualifié par l'Académie suédoise de familier et de provincial, qui a été traduit par des formules plus neutres, bien que non nécessairement moins expressives, comme dans (6b).

(6a) Han tog torpet i besittning, men började längta efter sin Anna. Skulle hon inte få hälsa på honom åtminstone. Nej, det ville inte frun. **Inte något mackel !**
Anna började minska och lilla baron skrek. (*Giftas* : Onaturligt urval eller rasens uppkomst 112)

(6b) Il prit possession de la petite ferme, mais il commençait à languir de son Anna. Ne pouvait-elle pas venir lui dire bonjour, au moins ? Non, madame ne le voulait pas. **Pas d'histoires !**
Anna commençait à ne plus donner de lait, et le petit baron criait. (*Mariés* : Sélection contre nature, ou l'origine de la race 132)

(6c) Il prit la ferme en possession, et commença à avoir l'ennui de son Anna. Ne pourrait-elle pas du moins venir lui faire visite ?
– Non, Madame ne le voulait pas, **et il n'y avait pas à regimber.** (*Les mariés* : L'élection contre nature ou l'origine de la race 195)

Les DD dans les romans étudiés contiennent régulièrement des passages en dialecte, emploi rare en DIL : deux exemples seulement relevés dans le même passage de *Kejsarn av Portugallien*. Linnart est en train de raconter sa rencontre avec Jan à Klara Gulla qui lui rend visite. Linnart lui-même parle en dialecte, ce qu'on voit dans le DD de (7). Il est donc difficile de savoir s'il imite le dialecte de Jan dans le DIL ou s'il y superpose sa propre manière de parler. Dans la traduction le *gladkopis* est choisi pour les deux niveaux.

(7a) – Jag stog ute på gårn en dag i höstas å satte för en häst, därför att jag skulle åka te handelsbon, fortfor Linnart Björnsson, å då fick jag se kejsarn komma springande framåt vägen. Han hade stor brådska, det märktes nog, men han stanna i alla fall, när han fick syn på mej, för te å fråga om kejsarinna hade rest förbi. Det kunde jag ju inte neka te, å då kom tårarna störtande ur ögona på'n. **Han hade vart på väg te Bro**, sa'n, **men han hade känt en sån oro, så han hade vänt om. Å när han kom hem, var stuga tom. Kattrina var också borta. Di skulle säkert fara mä ångbåten, å han visste inte hur han skulle komma ner te Borg i tid, innan di var resta.**
Klara Gulla tvärstannade. (*Kejsarn* 174)

(7b) – Je me suis trouvé un jour de l'automne dernier dans la cour en train d'atteler un cheval, car j'allais me rendre à l'épicerie, reprit Linnart Bjœrnsson, et alors j'ai vu l'empereur qui arrivait en courant sur le chemin. Il était très pressé, je le voyais bien, mais il s'arrêta quand même en m'apercevant pour me demander si l'impératrice avait passé par là. Naturellement, je n'ai pu dire que oui, et alors ses larmes se sont mises à couler. **Il avait été en route pour Bro**, disait-il, **mais il s'était senti pris d'une telle inquiétude qu'il avait dû revenir sur ses pas. Et en rentrant, il avait trouvé la maison vide. Kattrinna aussi était partie. Elles comptaient sûrement prendre le bateau et il ne savait comment arriver à Borg avant leur départ.**
Claire-Belle s'arrêta net. (*Empereur* 238)

Dans le corpus français-suédois, les mots pris dans des sociolectes sont beaucoup plus fréquents à cause de l'argot qui caractérise *L'Assommoir*. L'importance de ces emprunts a été sentie par les traducteurs, car ils s'efforcent de se servir du *dialecte à dialecte*. Tout comme dans l'original, ils n'emploient jamais des signes typographiques pour marquer ces mots « déviants », ce qui souligne leur importance pour le texte : ce ne sont pas des « emprunts », mais simplement des

mots nécessaires pour décrire ce milieu. Zola emprunte aux sociolectes des mots qu'il intègre parfois dans les passages entiers et les traductions s'efforcent de le suivre. Contrairement à ce que nous avons constaté pour les traductions françaises, les traductions suédoises gardent plus de la moitié des emprunts : entre 52 et 73 %, sauf pour la traduction de Gunnarsson qui est raccourcie. Il y a cependant cette différence que l'original emploie l'argot parisien, là où les traductions emploient un argot plutôt littéraire. Il n'y a pas de consensus sur les passages à garder : chaque traducteur semble avoir décidé à l'avance de traduire un certain nombre d'emprunts pour garder le ton du roman. Sur les 40 exemples contenant des emprunts, un quart a été traduit d'un commun accord, c'est-à-dire que toutes les traductions emploient le *dialecte à dialecte* (7 exemples) ou bien le *gladkopis* (3 exemples). N'ayant eu l'occasion de nous entretenir avec les traducteurs, il est impossible de savoir exactement pourquoi une stratégie particulière a été choisie, ce qui est évident, entre autre, pour la traduction de l'expression *faire dodo* qui figure dans deux DIL différents. Dans (8)[84] le mot a été traduit par des mots qui ne sont pas de l'argot, mais qui relèvent de la langue familière.

(8a) Lui, d'ordinaire, se piquait le nez dans les cabinets, parce que c'était plus convenable. Est-ce que les camarades n'étaient pas bien là ? On se serait cru chez soi, on y aurait **fait dodo** sans se gêner. Il demanda le journal, (*Assommoir* 248)

(8b) Vanligtvis installerade han sig i ett sådant bås för att ta sig ett rus, det var mera passande. Hade de det inte bra där kanske ? Man kunde ju nästan tro att man var hemma hos sig, man kunde **ta sig en liten tupplur** utan att behöva känna sig generad. Han bad om tidningen, (*Krogen* (KdL) 336)

(8d) Han kilade vanligen in i de enskilda rummen för att skilja sig en smula från mängden. Tyckte inte kamraterna också, att det var bättre här ? Där var så hemtrevligt, och om man kände sig hågad, fanns det ingenting, som hindrade, att man **tog sig en tupplur**. Han frågade efter tidningen, (*Fällan* (EA) 235)

(8e) Hattmakaren trivdes alltid bäst i de enskilda rummen, emedan man där kunde supa bäst man ville utan att väcka uppseende. Var det inte trevligt därinne kanske ? Man var ju alldeles som hemma hos sig ; man kunde till och med **ta sig en lur**, om man ville. Han begärde en tidning, (*Fällan* 2 1913 : 31)

(8f) Lantier förde in kamraterna i ett litet kabinett, som skildes från den stora salen af en mellanvägg med mattslipadt glas. Vanligen tog han sitt rus i enskilda rum, därför att detta var mera passande. Voro de inte bra där kanske ? Man skulle kunnat tro sig vara hemma hos sig och kunnat **ta en lur** utan att genera sig. Han bad om tidningar, som han utbredde framför sig […] (*Krogen* (O.H.D.) 184)

Dans (8), le mot ne pose donc pas de problèmes, ce que montrent les traductions qui emploient le *dialecte à dialecte*. Par contre, dans (9), le même mot a été traduit par le verbe neutre *sova* dans toutes les traductions. Si l'on étudie le reste du roman, l'on constate que *dodo* est le mot dont se sert le père Bazouge, « lui », pour parler de la mort. C'est ce qui ressort de la scène finale du roman quand il parle à Gervaise en la mettant en bière : « Va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle ! » (*Assommoir* 410). Dans (9), quand Gervaise pense intérieurement au père Bazouge, elle emprunte donc le mot qu'il emploie, nuance qui se perd dans les traductions. Par contre, il y a suffisamment d'autres indices pour montrer que c'est un DIL.

[84] (c) omet cette phrase.

(9a) Ne lui avait-il pas offert deux fois de l'emballer, de l'emmener avec lui quelque part, sur un **dodo** où la jouissance du sommeil est si forte, qu'on oublie du coup toutes les misères ? (*Assommoir* 307–8)

(9b) Hade han inte två gånger erbjudit sig att ta henne med någonstans, till en säng där man **sover** så tungt och så ljuvligt att alla bekymmer med ens äro glömda ? (*Krogen* (KdL) 418–9)

(9c) Hade han inte två gånger erbjudit sig att föra bort henne någonstans, där hon kunde **sova** ostört och där sömnen är så djup att man genast glömmer alla sorger och bekymmer ? (*Krogen* (JG) 224)

(9d) Han hade ju lovat att bädda ner henne och föra bort henne till ett ställe, där man **sover** så gott och djupt, att man glömmer bort alla livets ledsamheter ! (*Fällan* (EA) 290)

(9e) Han hade ju redan två gånger erbjudit sig att stoppa ned henne, han hade talat om en säng, där man **sover** så tungt, att man i ett nu glömmer bort alla lidanden. (*Fällan* 2 1913 : 86–7)

(9f) Hade han icke två gånger erbjudit sig att föra bort henne någonstädes, där hon kunde **sofva** ostördt och där sömnen är så djup, att man genast glömmer allt elände ? (*Krogen* (O.H.D.) 229)

Dans l'évaluation des traductions, nous n'avons pas eu comme critère que tous les mots empruntés à un sociolecte doivent être traduits pour garder le ton du passage. Dans (10), toutes les traductions ont pratiqué le *dialecte à dialecte* sans pour autant traduire mot à mot.

(10a) Mais quand ce dernier aperçut Gervaise et Virginie dehors, il se fâcha. Qui est-ce qui lui avait fichu des femelles de cette espèce ? Voilà que les jupons le relançaient maintenant ! Eh bien ! il ne bougerait pas, elles pouvaient manger leur saloperie de dîner toutes seules. Pour l'apaiser, il fallut que Goujet acceptât une tournée de quelque chose ; (*Assommoir* 197)

(10b) Men när denne upptäckte Gervaise och Virginie utanför på gatan, blev han ond. Vem var det som hade prackat på honom de där kvinnsen ? Nu var det slinkorna som rände efter honom... Men de skulle inte få honom därifrån, de kunde äta sin skitmiddag på egen hand. För att lugna honom måste Goujet tacka ja till en sup, (*Krogen* (KdL) 263)

(10c) Men när Coupeau fick se Gervaise och Virginie på gatan utanför, blev han ond. Vem hade understått sig att skicka de förbannade kvinnfolken på honom ? Skulle han lyda de där kjoltygen ? Nej, han skulle inte röra sig från stället, de kunde äta sin struntmiddag bäst de ville ! För att lugna honom måste Goujet vara med på en omgång, (*Krogen* (JG) 144)

(10d) Men då denne fick syn på Gervaise och Virginie därutanför, blev han förargad. Vad tusan hade kvinnfolken där att göra ? Var det meningen, att det skulle bli fruntimmersregemente nu också ? Men han skulle min själ inte röra sig ur fläcken ! De kunde äta sin usla middag ensamma ! För att blidka honom måste Goujet samtycka till att dricka någonting. (*Fällan* (EA) 186)

(10e) Men så snart plåtslagaren blev varse Gervaise och Virginie, blev han utom sig. Vad tusan djävlar hade kvinnfolken där att göra ? Stod han händelsevis under toffeln ? Han skulle visa, han, vem som var herre i huset och stanna där han var ! De kunde själva häva i sig sin middag, han gjorde en konst i den ! För att lugna honom måste Goujet samtycka till att dricka ett glas med honom […] (*Fällan* 1 1913 : 172)

(10f) Men då den sistnämnde fick se Gervaise och Virginie utanför, blef han ond. Hvem hade understått sig att skicka de förbannade kvinnfolken på halsen på honom ? Skulle han kanske lyda kjolarna ! Nej, han skulle inte röra sig från stället, de kunde äta sin struntmiddag bäst de gitte ! För att lugna honom måste Goujet vara med om en omgång, (*Krogen* (O.H.D.) 145)

Dans la majorité des cas, les traductions ne sont pas d'accord sur la stratégie à adopter. Aucune traduction ne censure la langue crue du roman. Si un mot neutre a été choisi à un endroit, un mot plus marqué a été employé ailleurs pour compenser l'omission. Étant donné cette liberté, il est intéressant de noter qu'il y a un passage, l'exemple (11), qui semble avoir gêné les traducteurs.

(11a) Mais la demande des dix sous lui restait dans la gorge, parce qu'elle venait d'apercevoir Boche, carrément assis près du poêle, en train de faire des cancans. Il avait un air de se ficher du monde, cet animal ! Il riait comme un **cul**, le trou de la bouche arrondi, et les joues tellement bouffies qu'elles lui cachaient le nez ; un vrai **cul**, enfin ! (*Assommoir* 370)

(11b) Men hennes begäran att få låna tio sous fastnade i halsen, eftersom hon just fått syn på Boche, som ogenerat installerat sig bredvid kaminen i färd med att skvallra. Han skrattade så att han såg ut som ett par **skinkor** i synen, med munnen öppen som ett runt hål och med kinder så uppblåsta att de dolde näsan. Ackurat som en **ända** ! (*Krogen* (KdL) 507–8)

(11c) […] men hennes anhållan att få låna tio sous fastnade i halsen på henne, då hon fick se Boche, som hade intagit en bekväm ställning vid kaminen och satt där och sladdrade. Han skrattade med hela ansiktet, munnen såg ut som ett runt hål, och kinderna var så uppblåsta att näsan försvann ! (*Krogen* (JG) 284)

(11d) Men hon kom sig ej för att fråga om de tio sous, hon hoppades på, ty hon fick syn på Boche, som satt vid spisen och sladdrade. Den besten såg inte ut att äga hjärta för den, som hade det svårt, han heller. När han satt och trutade så där, så att näsan försvann mellan de feta kinderna, liknade hans ansikte mest **en onämnbar kroppsdel**. Just det var han lik ! (*Fällan* (EA) 349)

(11e) Gervaise svarade ej. Hon hade under veckans lopp ej haft något obytt med Lorilleux's, men hon såg Boche sitta vid kaminen och ryggade därför ännu mera tillbaka för att komma fram med sin begäran. Den elaka karlen skrattade hånfullt och såg försmädlig ut. (*Fällan* 2 1913 : 143)

(11f) Gervaise svarade icke. Hon stod denna vecka icke på alltför dålig fot med makarna Lorilleux, men hennes begäran om tio sous fastnade i halsen på henne, då hon varseblef Boche, som bekvämt satt bredvid kaminen och förde skvaller. Han såg ut, som om han struntade i världen, det kreaturet, skrattade med hela ansiktet, med munnen rundad till ett hål och kinderna tlll den grad uppblåsta, att de gömde näsan ! (*Krogen* (O.D.H.) 277)

Gervaise s'est finalement décidée à aller mendier chez les Lorilleux, mais elle est très contrariée d'y rencontrer Boche. Son irritation ressort de la description peu flatteuse qu'elle fait de lui. Trois des traductions omettent cette conclusion tout en gardant la description qui y amène. Une traduction censure le texte en comparant le visage de Boche à un « onämnbar kroppsdel », voilà donc le narrateur qui s'impose. Finalement, une seule des traductions ose garder la désignation.

Comme nous l'avons constaté dans l'analyse du corpus français-suédois, il n'est aucunement obligatoire d'« emprunter » des passages entiers. Souvent la rupture lexicologique ne consiste qu'en un mot (ou plusieurs) inséré dans des segments qui peuvent être des DIL ou seulement le texte du narrateur contenant une contagion stylistique. Si le mot appartient au même code que celui du narrateur, il risque pourtant de passer inaperçu (s'il n'est pas marqué typographiquement), mais souvent le but est de montrer qu'un autre code fait irruption dans le texte. Le décalage peut être indiqué par une orthographe imitant la prononciation (la prononciation déviante n'est jamais marquée typographiquement dans le corpus français-suédois). Par l'emploi du *gladkopis,* ces décalages disparaissent souvent. Parmi nos exemples, une seule traduction, (12b), garde le décalage indiqué par l'orthographe.

(12a) Askanius beundrade sin fiskal, liksom han adlade allt sitt umgänge så länge de voro hans och därför att de voro hans. Fiskalen var en **o-vanlig människa**, och hans personalkännedom **koll-ossal** ; hans begåvning för polissaker var **ut-om-ordentlig**, och som sällskapsmänniska var han **o-över-träfflig** ; taktfull, diskret, **intress-ant**. Nu var i själva verket fiskalen ingenting av allt det där, men Askanius gjorde homunkler av fullgångna människor och skapade om dem efter sin avbild. (*Syndabocken* 93)

(12b) Askanius admirait le procureur, de la même façon qu'il ennoblissait son entourage, aussi longtemps que c'était le sien et parce que c'était le sien. Le procureur était un homme ***remarquable*** [it], sa connaissance des gens ***colossale*** [it], ses compétences professionnelles

extraordinaires [it], c'était un convive ***insurpassable, plein de tact, discret, fascinant***. [it] En réalité, le procureur ne possédait aucune de ces qualités, mais Askanius réduisait les individus banals à autant d'homoncules et les remodelait ensuite à sa guise. (*Bouc* 52).

Dans l'original, les tirets marquent la prononciation exagérée dont se sert Askanius pour souligner les termes d'adresse positifs qu'il emploie pour décrire le procureur. C'est là un emploi ironique, ce qu'indique aussi la suite du passage, où le narrateur explique combien la description que fait Askanius est loin de la vérité. Dans la traduction, les tirets ont été remplacés par des italiques qui soulignent les mots en tant que tels, sans vraiment indiquer la prononciation. Le surmarquage est donc gardé dans la traduction aussi.

Surmarquage ou non, tous les autres exemples contenant une orthographe imitant la prononciation dans le corpus suédois-français ont été neutralisés, comme c'est le cas dans (13).

(13a) När han kom hem, svällde han av salighet, bjöd på punsch ända ut i köket, visade aktiebreven, som sågo ut likt jättestora riksbankssedlar ; ville bjuda ner professorn och bemötte de andras invändningar däremot med att han var **revisorssuppleant** och kunde vara lika så god som en **tisk** musikant, som inte var någon lärd och inte heller därför någon riktig professor. (*Hemsöborna* 188–9).

(13b) Lorsqu'il arriva à la maison, Carlsson ne se sentait plus de joie et il offrit du punch jusque dans la cuisine et montra ses actions qui semblaient d'énormes billets de banque. Il voulut inviter à dîner le professeur et fit taire les protestations en arguant de son titre de **contrôleur suppléant**, disant qu'il valait bien un musicien **allemand** qui, du reste, n'était pas particulièrement instruit et, par conséquent, ne méritait pas vraiment le titre de professeur. (*Gens de* 151)

(13c) Il éclatait de bonheur : aussitôt rentré, il offrit du punch jusque dans la cuisine, montrant à tous ses actions qui s'ornaient de dessins, comme de gigantesques billets de banque. Il voulut inviter le professeur et répondit aux objections qu'on lui faisait en criant bien haut qu'il était **« réviseur suppléant »** et qu'il valait bien un musicien **allemand** qui n'était peut-être pas professeur. (*Dans les îles* 212)

Dans (13c) on trouve aussi les guillemets de protection (indiquant que le mot n'est pas le « bon », *cf*. 4.4.13), ce qui change la focalisation du passage. L'original est focalisé à travers Carlsson, de là l'emploi de « tisk », mais aussi de « revisorssuppleant », titre que Carlsson croit être important. En réalité, il a été inventé par le directeur qui veut acheter une petite île sans avoir à la payer. (13c) a donc voulu montrer le décalage entre la réalité et la fantaisie de Carlsson par l'emploi des guillemets. Les guillemets de protection marquent aussi d'autres mots « déviants », comme dans (14). La traduction ne les emploie pas. Au lieu du mot *médaille*, le traducteur se sert d'*étoile* qui est plus près de la réalité, car il s'agit de quelques étoiles en papier que Jan croit être de vraies médailles.

(14a) Raskt upp med rocken, så att västen blev synlig, fullsatt med stora, granna **« maljonger »** av både guld och silver ! Han gick eljest med rocken hopknäppt över dem, för de var ömtåliga och blev lätt blekta och stötta. (*Kejsarn* 106)

(14b) Vivement Jan ouvrit sa veste, afin d'exhiber son gilet, couvert de grosses et belles **étoiles** d'or et d'argent. En général, il gardait sa veste fermée, car ces décorations étaient fragiles, se froissant facilement et passant au soleil. (*Empereur* 151)

La traduction peut neutraliser l'orthographe, tout en gardant les guillemets, ce qui souligne l'ironie dans des exemples comme (15), où l'original a des guillemets de protection pour marquer l'orthographe déviante. La traduction se contente de marquer le mot par des guillemets : le mot « parlementaire »,

employé pour désigner un pauvre paysan, suffit déjà comme marque du décalage.

(15a) – Fisket för fiskaren och jorden för jordbrukaren ! förkunnade han, numera oemotståndligt, sedan han av skolläraren på kyrkstämman lärt sig lägga sina ord **« pallementarist ».** (*Hemsöborna* 170–1)

(15b) Le pêcheur à la pêche et le fermier aux champs ! proclamait-il, d'une façon désormais irrésistible, depuis qu'aux assemblées de la paroisse il avait appris de l'instituteur comment formuler ses phrases dans le style **« parlementaire ».** (*Gens de* 137)

Dans *L'Assommoir*, les mots pris dans différents sociolectes ne sont jamais marqués typographiquement. Dans *Bel-Ami*, il y a peu d'emprunts et un seul d'entre eux a été marqué typographiquement, l'exemple (16)[85], peut-être parce que le passage peut être interprété comme un DI avec contagion stylistique. Les traductions gardent ces guillemets, même s'ils ne sont pas nécessaires en suédois. Il est aussi intéressant de noter que les guillemets restent aussi dans les traductions qui ont choisi une formule plus neutre, comme, par exemple, « mycket skönt ».

(16a) Du Roy trouva qu'il faisait **« rudement bon »** là-dedans. (*Bel-Ami* 266)

(16b) Du Roy fann plötsligt, att det var **« förbaskat skönt »** därinne i kyrkorummet. (*Bel-Ami* II (GÅ) 78)

(16c) Du Roy tyckte det var **« förbannat bra »** därinne. (*Bel-Ami* (VH) 224)

(16d) Du Roy tyckte att det var **« förbaskat skönt »** där inne. (*Bel-Ami* (HL) 224)

(16f) Du Roy fann att det var **« förbaskat skönt »** här inne. (*Bel-Ami* (ES) 269)

(16g) Du Roy tyckte att det var **« mycket skönt »** där inne. (*Bel-Ami* 2 (CT) 81)

(16h) Du Roy tyckte att han **« mådde fördömdt bra »** derinne. (*Qvinnogunst* 330)

(16i) Du Roy fann, att det var **« rysligt skönt »** därinne. (*Kvinnogunst* 227)

(16j) Du Roy tyckte, att det var **« mycket skönt »** därinne. (*Bel-Ami* (RM) 270)

La traduction *dialecte à dialecte* est donc rare dans le corpus suédois-français où les traducteurs préfèrent le *gladkopis*. Pour marquer l'appartenance d'un mot à un autre code sans avoir à inventer une orthographe imitant un parler qui n'est pas employé ailleurs dans la traduction, les traducteurs se servent donc d'italiques ou bien de guillemets de protection pour mettre le mot à part. Dans le corpus français-suédois, le *dialecte à dialecte* est plus fréquent à cause de l'importance des emprunts dans *L'Assommoir*.

4.4.2 La focalisation

Nous avons constaté, dans 4.4.1, comment les auteurs et les traducteurs indiquent qu'un mot est emprunté à un personnage. Ici, nous examinerons les emprunts quand seuls le contexte et la focalisation marquent l'origine du passage. Cette focalisation peut être ironique / discordante et concordante en même temps, c'est-à-dire que le narrateur peut sympathiser avec un point de vue qui « en réalité » est discordant. L'exemple de *Kejsarn av Portugallien*, que nous venons d'analyser pour son vocabulaire (4.4.1), illustre cette contradiction apparente. Le lecteur et le narrateur savent que les « médailles » que porte Jan sont des bouts de papier colorés et non pas des honneurs en or et en argent. Dans un autre roman, ce passage serait fortement marqué comme déviant (par le contexte et,

[85] (e) omet ce passage.

peut-être, aussi par des marques typographiques ou par des commentaires), mais le narrateur sympathise avec le pauvre fou : le passage est donc concordant et discordant simultanément.

(1a) Raskt upp med rocken, så att västen blev synlig, fullsatt med stora, granna « maljonger » av både **guld och silver** ! Han gick eljest med rocken hopknäppt över dem, för de var ömtåliga och blev lätt blekta och stötta. (*Kejsarn* 106)

(1b) Vivement Jan ouvrit sa veste, afin d'exhiber son gilet, couvert de grosses et belles étoiles **d'or et d'argent**. En général, il gardait sa veste fermée, car ces décorations étaient fragiles, se froissant facilement et passant au soleil. (*Empereur* 151)

L'emploi de certains mots peut montrer qu'un certain passage est du DIL, comme dans (2) où la formule « ett riktigt glas » est le point de vue du voyageur qui n'est pas satisfait du verre qu'il a reçu.

(2a) En dag kom en tysk handelsresande och beställde öl. Han fick en flaska och ett glas. Men han ville ha ett annat glas, **ett riktigt glas**. Det fanns inte, (*Syndabocken* 69)

(2b) Un voyageur allemand, un jour, commanda une bière. On lui apporta une bouteille et un verre. Il réclama un autre verre, **un vrai**. On n'en avait point. (*Bouc* 11–12)

La focalisation peut aussi se fonder sur une faute, comme dans (3), où Tekla, une femme inculte, prend le lac Mälar pour la mer. Le narrateur souligne la discordance entre la vérité et ce qu'elle croit par la constatation « som hon kallade det », commentaire montrant que le mot « havet » est employé par elle, et non pas par le narrateur. Sans le commentaire (ou sans des connaissances de la géographie de la Suède), la phrase pourrait être interprétée comme venant du narrateur. Dans la traduction, la parole n'est pas donné à Tekla : le narrateur montre simplement qu'elle se trompe.

(3a) Och när de slutligen åkt genom de kungliga Djurparkerna och kommo fram till Blockhuset, där den stora fjärden öppnade sig, föll Tekla i gråt, hänryckt av att se **havet, som hon kallade det.** (*Häxa* 176)

(3b) Lorsqu'ils débouchèrent devant la baie au sortir du parc au Cerf royal, Tekla fondit en larmes, stupéfiée de voir **ce qu'elle croyait être la mer**. (*Sorcière* 1990 : 145)

Un exemple similaire se trouve dans *Bel-Ami* où la mère de Georges ne connaît qu'une variante de parfum : le musc. Le narrateur commente son ignorance, tout en informant le lecteur du fait que Madeleine ne porte pas de musc. La traduction de cette « faute » ne pose aucun problème, c'est pourquoi nous ne citons qu'une des traductions.

(4a) Elle avait l'air d'une traînée, cette dame-là, avec ses falbalas et son **musc**. Car tous les parfums, pour la vieille, étaient du **musc**. (*Bel-Ami* 219)

(4b) Den här människan verkade snarare som ett sämre fruntimmer. Utstyrd som en kokott och stinkande av **mysk**. Ty för den enkla bondkvinnan var all parfym detsamma som **mysk**. (*Bel-Ami* II (GÅ) 26)

Ce genre de focalisation ne pose pas de problèmes particuliers pour les traducteurs : les mots existent en français, il s'agit seulement de décider de la

focalisation à employer. Les changements sont donc dus à l'analyse faite par les traducteurs et non pas à la langue en tant que telle[86].

4.4.3 Les noms propres et les SN désignant les personnages

Nous avons analysé les pronoms personnels, une des possibilités pour désigner les interlocuteurs dans un texte en 4.1. Les autres possibilités, les noms propres et les SN remplaçant les noms propres ou désignant les personnages, seront analysées ici. Les noms propres posent des problèmes par leur présence même tandis que les SN sont centraux grâce à la focalisation qu'ils représentent : il y a une différence de focalisation entre « cet idiot » et « ce génie », par exemple. Notre matériel limite l'analyse sur un point central : comme nous ne travaillons que sur les DIL, il nous est impossible de suivre en détail le jeu entre les noms propres et les SN dans des traductions entières. Un autre problème se pose quand les SN non-anaphoriques son l'un des indices du DIL. Privés de leur contexte global, il est impossible de savoir dans chaque exemple si une expression comme « cet homme » fait référence à un personnage déjà mentionné ou si c'est un indice du DIL. Malgré ces limitations, nous pensons que ces deux formes méritent l'attention. Après une discussion théorique initiale, les noms propres et les SN seront analysés à part. Pour les SN, une étude spécifique a été faite pour les noms de parenté et les SN démonstratifs.

Les noms propres dans le DIL ont suscité beaucoup d'attention, surtout par ceux qui ne semblent pas admettre que le narrateur ait de l'influence sur le DIL. Par conséquent, la présence des noms propres a été analysée comme auto-désignation ou emploi « fautif ». Ce raisonnement est présent par exemple chez Banfield (1995). Elle divise la représentation de conscience en deux catégories : réflexive et non réflexive, la dernière étant la représentation de perceptions et de sentiments (ce que nous n'incluons pas dans la définition du DIL). Elle trouve que les SN agissent différemment dans les deux :

> dans les paroles et pensées représentées, seul un pronom peut occuper la position d'un groupe nominal renvoyant au SOI, les phrases qui représentent des perceptions autorisent l'emploi d'un nom propre dans cette position (1995 : 307).

[86] L'analyse de la focalisation n'est aucunement évidente, surtout dans Strindberg où le narrateur (qui souvent est proche de l'auteur) ne peut s'empêcher de marquer aussi son point de vue. C'est le cas dans l'exemple suivant où Zachris, un homme irritant et dégoûtant, se trouve dans un endroit public. Les adverbes « förresten » et « d'ailleurs » montrent que la phrase qui nous intéresse est un DIL. La chaleur est comparée à son appartement froid : ce sont donc les pensées de Zachris qui sont représentées dans ce passage. Le narrateur ne peut pas s'empêcher de faire un commentaire sur sa redingote « graisseuse », observation que Zachris ne ferait jamais.

Zachris beställde whisky. Han tänkte resa sig och gå, men fruktan att få vara ensam höll honom kvar. **Här var så varmt och skönt för resten, var lagom skumt för hans flottiga bonjour,** luktade så god mat och supar. (*Svarta fanor* 108)

Zachris commanda un whisky. Il voulait se lever et partir, mais la crainte d'être seul le retenait. **D'ailleurs, il faisait si chaud ici, et l'ambiance était si agréable ; la demi-obscurité était ce qu'il fallait pour sa redingote graisseuse ;** la nourriture et les boissons fortes sentaient si bon. (*Drapeaux noirs* 179–80)

La traduction de tels passages ne pose pas de problèmes pour les traducteurs ; la langue peut combiner librement des points de vue.

Pour elle, ce fait s'explique par la grammaire générative :

> le fait que l'énonciateur ne peut jamais apparaître sous autre forme que celle d'un pronom découle du principe général qui veut qu'il n'entretienne de relation structurale (d'arborescence) avec *aucun* des syntagmes d'une expression (1995 : 308, les italiques sont de Banfield).

Ces constatations semblent bien organisées et faciles à suivre. Or, il s'avère que Banfield trouve plusieurs contre-exemples qu'elle doit classer comme des exceptions. Une de ces exceptions a été mise en évidence récemment. L'exemple, pris dans *Mrs Dalloway*, rend une conscience réflexive contenant un nom propre : « Ah, but that aeroplane ! Hadn't **Mrs Dempster** always longed to see foreign parts ? She had a nephew, a missionary » (*Mrs Dalloway* 20). Banfield trouve que c'est « un usage abusif du nom propre » qui n'est pas « tout à fait naturel » (1995 : 462 note 19). Selon elle, cette étrangeté « ne fournit pas vraiment une preuve contre l'argument que seul un pronom peut renvoyer au SOI de la phrase » (1995 : 462 note 19). Banfield rejette donc cet exemple. Ce rejet a suscité l'attention, notamment chez Olsen (2002b), qui se demande si le nom propre n'aurait pas pu être employé comme auto-désignation dans un DD hypothétique (2002b : 72). Olsen pense donc qu'il est possible que la femme se soit nommée elle-même. Il est vrai qu'il y a des gens qui s'auto-désignent, par exemple Monsieur Lampion chez Hergé, mais cette explication ne nous semble pas pertinente pour le passage discuté. Elle le devient encore moins si l'on examine le contexte :

> Roses, she thought sardonically. All trash, m'dear. For really, what with eating, drinking and mating, the bad days and good, life had been no mere matter of roses, and what was more, let me tell you, **Carrie Dempster** had no wish to change her lot with any woman's in Kentish Town ! But, she implored, pity. Pity, for the loss of roses. Pity she asked of Maisie Johnson, standing by the hyacinth beds.
> Ah, but that aeroplane ! Hadn't **Mrs Dempster** always longed to see foreign parts? (*Mrs Dalloway* 20)

La scène se joue à Regent's Park où les actions et les pensées de plusieurs personnes sont rendues. La narration saute d'un personnage à un autre, parfois à cause des mouvements que font les personnages, parfois grâce à l'avion que tout le monde regarde. Mme Dempster n'apparaît que très brièvement quand Maisie passe devant elle. Inspirée par la jeune femme, Mrs Dempster pense à sa propre vie : « let me tell you, Carrie Dempster had no wish to change her lot ». Quand elle fait le bilan elle s'auto-désigne en employant son nom de famille et son prénom et ce serait par conséquent étrange d'avoir encore une auto-désignation formulée « Mrs Dempster ». Il doit donc y avoir une autre explication. Bally constate que le nom propre peut être employé pour éviter la confusion (1914 : 409). Olsen trouve la même explication, mais la nomme *désambiguïsation* (2002b : 74), terme dont nous nous servirons par la suite. Il serait en effet difficile de suivre la narration dans *Mrs Dalloway* sans l'ajout du nom propre. L'ajout que fait le narrateur est probablement dû à l'alinéa qui aurait pu indiquer que la narration s'oriente vers un autre personnage. D'autres éléments, comme les SN, peuvent aussi être employés pour obtenir le même effet. Fludernik note que de nombreux auteurs préfèrent ajouter un SN au lieu d'un nom propre, mais

que cet ajout n'est pas neutre : un effet ironique est souvent obtenu – « a remainder of narratorial manipulation » (2002 : 141).

Fludernik discute en détail les formes que prennent les SN désignant les personnages dans le DIL. Les SN doivent être alignés sur l'énonciateur rapporté et peuvent contenir : des noms affectueux, des SN désignant des relations, des SN formulés très personnellement, des pronoms sans antécédent immédiat résultant du fait que l'on se réfère rarement aux gens avec leur nom propre, références imprécises, SNdéf sans antécédent, SNdém pour montrer la subjectivité, désignations évaluatives (les exemples que donne Fludernik sont tous des évaluations négatives) et désignations exprimant le point de vue subjectif de l'énonciateur (2002 : 141–6). Le problème avec ces catégorisations c'est qu'elles se superposent partiellement, par exemple les SN désignant les relations et les SN formulés personnellement. Hellberg (1984) classe ces SN valorisants comme des marques d'empathie, mais fait une différence importante. Selon Hellberg, une expression comme « stackars varelser » désigne une situation où l'allocutaire n'est pas censé partager l'avis de l'énonciateur, tandis que « stor fin affär » fait partie des jugements généraux qui ne sont pas uniquement associés à la subjectivité d'un protagoniste (1984 : 35–6). Il nous semble que la même différence se trouve dans les relations professionnelles et sociales exprimées dans des désignations comme *baron* et *maîtresse*. Ces désignations ne se trouvent pas uniquement dans les paroles des protagonistes, car elles peuvent être employées par le narrateur. Ceci est vrai en particulier pour le début des romans, où leur emploi aide à établir le point de vue. Elles marquent la subjectivité, et parfois, ce qui nous intéresse, le DIL. Il est possible de voir l'emploi que le narrateur fait de ces SN comme une contagion stylistique faiblement marquée. Ce genre de contagion stylistique peut se trouver aussi dans les répliques, comme dans (1) où le maître parle à sa servante. Au lieu de dire « sa femme », ce qui est sa relation avec elle, il se sert de son titre officiel, « frun », celui que doit employer la servante.

(1a) […] han bad henne därför icke vara ledsen på **frun**, som var mycket sjuk och säkerligen inte hade menat illa. (*Tschandala* 287)

(1b) […] il la pria de ne pas en vouloir à **Madame** qui était très malade et certainement n'avait pas cru mal faire. (*Tschandala* 231)

Ni les noms propres, ni les SN désignant des personnages, n'ont suscité beaucoup d'intérêt en linguistique contrastive. Guillemin-Flescher, par exemple, note simplement que « la relation inter-énoncés [en français] est faiblement marquée » (1993 : 88). Poncharal (2003) montre que le français emploie un repérage qui va du terme le plus déterminé au terme le moins déterminé dans le sens de la lecture, ce qu'il schématise en nom propre > pronom personnel et + déterminé > – déterminé (2003 : 119). Ce schéma nous paraît étrange dans le contexte du DIL, l'objet qu'analyse Poncharal. Le schéma semble montrer l'ordre canonique que doit suivre un texte, tandis qu'un des indices du DIL est la non-anaphoricité qui rompt cet ordre. Il y a encore moins d'études sur la traduction des SN. Peeters (2001) analyse la traduction française des appellatifs dans le DD dans quelques textes américains. Selon lui, l'aspect lexicologique n'est qu'un facteur parmi d'autres : il faut aussi considérer « une théorie générale

des relations sociales ainsi qu'une théorie générale de la norme » (2001 : 130), remarque à laquelle nous reviendront pour l'analyse des noms de parenté[87].

Les noms propres dans le DIL

Au début de cette discussion, nous avons constaté que le nom propre désignant l'énonciateur peut être soit de l'auto-désignation, soit de la désambiguïsation, c'est-à-dire un ajout fait par le narrateur. Les mêmes mécanismes sont en jeu pour les noms propres désignant l'allocutaire ou des êtres délocutés: soit le narrateur les ajoute pour désambiguïser, soit l'énonciateur les emploie. Ce dernier cas est plus marqué surtout dans la représentation de pensées. Normalement l'énonciateur sait parfaitement à qui il pense. Par conséquent, il n'est pas nécessaire d'employer le nom propre. Ces mécanismes sont les mêmes en français et en suédois. Pour cette raison, cette analyse est plutôt un inventaire des formes présentes dans les textes.

La désambiguïsation devient encore plus importante quand les paroles typifiées de plusieurs personnes sont rendues simultanément. Olsen (2002b 74 sqq.) se demande s'il s'agit d'ajouts faits par le narrateur, ou si les paroles sont filtrées à travers la conscience d'un des protagonistes qui penserait « **x** dit **y** alors qu'**a** dit **b** ». Cette dernière explication nous semble moins pertinente : l'énonciateur sait bien à qui il pense, inutile donc d'employer les noms propres. Reste donc la volonté de désambiguïsation dans de tels cas. Dans *Röda rummet* se trouve une scène où les paroles typifiées de plusieurs personnes sont rendues.

(2a) Det blev så tyst att man hörde flugorna surra ; Falk visste icke han, att han trampat på fem liktornar på en gång. Lundell bröt först tystnaden. **Han och Rehnhjelm** skulle äta på Grytan, där de brukade äta, emedan de hade kredit ; **Sellén** ville icke äta där, emedan **han** icke var nöjd med maten, och **han** hade ännu icke deciderat sig för något ställe, vid vilken osanning han kastade en frågande, ängslig blick på modellen. **Ygberg och Montanus** « hade mycket att göra », så att de icke ville « förstöra sin dag » med att « klä sig och gå till sta'n » utan de ämnade skaffa sig något därute ; vad det var för något, sade de inte. (*Röda rummet* 34–5)

(2b) Il y eut un silence si profond qu'on entendait les mouches bourdonner : Falk ne savait pas que d'un seul coup il eût marché sur cinq cors au pied. Lundell rompit le premier le silence. **Lui et Rehnhielm** devaient manger à « la Marmite », où ils avaient coutume d'aller parce qu'on leur y faisait crédit ; **Sellén** ne voulait pas y manger, parce qu'**il** n'y était pas content de la nourriture, mais **il** ne s'était encore décidé pour aucun endroit, et, à ce mensonge, il jeta un regard interrogateur et anxieux vers le modèle. **Ygberg et Montanus** « avaient beaucoup à faire », de sorte qu'ils ne voulaient pas « perdre leur journée à s'habiller pour aller en ville », mais ils pensaient se procurer quelque chose par là dehors ; ce qu'était ce quelque chose, ils ne le disaient pas. (*Bohème* 43)

Lundell est d'abord désigné par son nom propre, ce qui est nécessaire parce qu'il y a plusieurs personnes présentes. Dès que le DIL rendant ses paroles commence, il est désigné par la troisième personne. Le nom Rehnhjelm est moins facile à analyser : il se peut que Lundell l'ait employé, mais il est aussi possible que ce soit le narrateur qui l'emploie. Les autres noms propres – Sellén, Ygberg et Montanus – sont probablement des ajouts faits par le narrateur pour désambiguïser.

[87] Les originaux français ne font pas partie de cette analyse ; le nombre de noms propres et de SN désignant des personnes était trop restreint pour pouvoir servir de base à une étude.

Une autre manière de désambiguïser à l'intérieur du DIL c'est de mettre le nom propre en apposition à côté du pronom qui renvoie à l'énonciateur (Banfield 1995 : 310). Dans (3) le nom propre, mis entre parenthèses, est nécessaire pour la compréhension.

(3a) Labori hade också efter fiaskot i Humbertprocessen ett uttalande, däri han förklarar att i Dreyfusaffären « finns hederligt folk på bägge sidorna vilka trodde sig strida för ett ideal » och « han hade sett personer dekoreras i deras förmenta egenskap av Dreyfusarder, vilka vänt honom **(Labori)** ryggen i fem år. ». – Vilken babylonisk röra ! (*Svarta fanor* 179)

(3b) Labori s'est aussi prononcé, après l'échec du procès Humbert, en disant qu'il y avait eu, dans l'affaire Dreyfus, « des gens honnêtes des deux côtés et qui croyaient lutter pour un idéal » et « qu'il avait vu des personnes, qui lui **(Labori)** avaient tourné le dos pendant cinq ans, être décorées en leur prétendue qualité de dreyfusards. ». Quelle confusion babylonienne ! (*Drapeaux noirs* 300)

Dans la majorité des cas, le nom est ajouté sans parenthèses. Une différence existe entre les langues : le français y recourt plus fréquemment que ne le fait le suédois, comme dans (4).

(4a) Tänk i alla fall, så besynnerligt, att hon gick här i kökskammarn på prästgården och klädde sig ! Just på detta samma Lövdala, där mor hade tjänat som barnpiga, innan hon hade gift sig med far. Skulle **hon** nu komma att tycka lika mycket om sig här, som mor hade gjort ? (*Liljecronas* 95)

(4b) Était-ce assez étrange de se trouver là dans cette chambre, dans ce même Loevdala où la mère avait servi comme bonne d'enfant avant de se marier. **Elle, Nora**, s'y plairait-elle autant que sa mère l'avait fait ? (*Maison* 23–4)

Dans le corpus français-suédois, les noms propres sont presque toujours traduits.

À d'autres endroits, une désambiguïsation ne semble pas nécessaire à cause du contexte, mais le nom propre n'en est pas moins présent dans la citation. C'est le cas de (5), où toute la scène est focalisée à travers Johan. Aussi, il n'y a pas d'autres protagonistes qui pourraient être désignés par un pronom. Il est impossible de dire pourquoi le nom propre a été choisi dans ce contexte : la désambiguïsation n'est pas nécessaire et l'auto-désignation ne semble pas logique.

(5a) – Hm, han brukar förklara, svarade denne och ett par till.
Ja, nog kunde **Johan** förklara gudsbegreppets uppkomst och historia, men det fick han ju inte.
– Ni får vara lediga, sa han, men ni får inte skrika. (*Jäsningstiden* 161)

(5b) – Ben, il explique, répondit celui-ci ainsi que deux ou trois autres.
Eh bien, **Johan** pouvait certainement expliquer les origines du concept de Dieu et son histoire, mais cela, il n'avait pas le droit de le faire.
– Vous êtes libres, dit-il, mais ne criez pas. (*Fermentation* 305)

Cet exemple n'est pas le seul : on trouve fréquemment le nom propre dans les DIL de courte durée, sans qu'il y soit nécessaire parce que le contexte montre l'attribution. Il semble donc qu'il y ait une troisième explication à l'emploi du nom propre : il est simplement le synonyme du pronom sans fonction spécifique.

(6a) Försök inte ! Jag har inga pengar.
Fru Markurell ville inte ha några pengar.
H. H. fullföljde sina beräkningar. (*Markurells* 108)

(6b) – N'essaie pas. Je n'ai pas d'argent.
Mme Markurell se moquait bien de son argent.
H. H. continua ses comptes. (*Markurell* (KDH) 103)

(6c) – N'essayez pas ! Je n'ai pas d'argent.
Mais **Mme Markurell** n'en voulait pas à son argent.
H. H. continua ses comptes. (*Markurell* (GU) 92)

Les auto-désignations sont peu nombreuses, mais existent de fait, comme dans (7), où l'homme se désigne par un nom affectueux. Il est possible d'y voir une contagion stylistique : l'homme emploie le nom que ses amis auraient pu employer. Cette interprétation est soulignée par l'ajout des pronoms possessifs dans les traductions, emploi que relève aussi Guillemin-Flescher (1993 : 134–5).

(7a) – Nej, det var inga löjtnanter, de sågo äldre ut !
– Ha, då visste han ; det var gamla Uppsalavänner, troligen docenten P. och adjunkten Q., som ville se efter hur **gamle Ludde** hade det som gift. (*Giftas* : Kärlek och spannmål 60–1)

(7b) – Non, ce n'étaient pas des lieutenants, ils paraissaient âgés.
– Ah, alors il savait : c'étaient d'anciens amis d'Upsal, probablement le maître de conférences P. et le maître-assistant Q. qui venaient voir comment se portait **leur vieux Ludde** depuis son mariage. (*Mariés* : Amour et céréales 66–7)

(7b) Ce n'étaient pas des lieutenants, ils avaient l'air plutôt vieux, et…
– Alors, c'étaient d'anciens amis d'Upsal, probablement le professeur agrégé P. et le professeur adjoint Q. qui voulaient voir **leur vieux Loulou** dans sa nouvelle position d'homme marié. (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 121–2)

Dans (8), Strindberg ne cesse de répéter le nom propre, chose nécessaire parce que la phrase rend les paroles consécutives des deux hommes, mais le même effet aurait pu être obtenu par un synonyme ou un démonstratif, ce qui a été fait dans la traduction.

(8a) – Då gå vi till lådmästaren genast på gesällhärbärget, sade Claus.
Sten ville minnas, att **Claus** var lådmästare, men **Claus** menade att han avsagt sig ämbetet emedan han haft för mycket att göra. De vandrade sålunda till lådgesällen […] (*Svenska öden* : Odlad frukt 39)

(8b) – Tope là ! Allons tout de suite voir la secrétaire de corporation à l'auberge de compagnons.
Sten croyait se souvenir que **Claus** était secrétaire de corporation mais **ce dernier** lui expliqua qu'il s'était démis de ses fonctions parce qu'il avait trop à faire.
Ils se rendirent donc chez le doyen des compagnons […] (*Destins* : Un fruit de culture 52)

L'emploi du démonstratif anaphorique est aussi possible à l'intérieur de la même réplique, ce qui a été fait dans la traduction de (9), où l'original semble un peu monotone avec la répétition du nom du roi.

(9a) […] förvaltaren, som kände sig befriad från vittnen, började låta tungan löpa.
Detta slott var byggt av **konung Cristian** [sic] **den fjärde**, berättade han, och den här salen hade allerhögstdensamme själv bebott, varför den också kallades kungssalen. Baronessans farfader hade varit hovman hos **konung Christian** och i förläning fått detta slott med tillhörande avelsgårdar, men hade efter landets erövring naturligtvis måst gå ifrån avelsgårdarne. (*Tschandala* 232–3)

(9b) Ce château, raconta-t-il, avait été construit par **le roi Christian IV** et dans cette salle même le grand monarque avait habité, c'est pourquoi on la nommait aussi la salle royale. Le grand-père de la baronne avait été un des courtisans de **ce roi**. (*Tschandala* 185)

Il est pourtant possible de l'analyser d'une autre manière, notamment comme un DIL qui rend assez fidèlement les paroles des protagonistes. Le bohémien essaie d'impressionner le visiteur par le récit de l'histoire du château. Pour souligner la grandeur (imaginée), il emploie le nom du roi autant que possible, ce qui explique la répétition. Quand la traduction choisit le SNdém, cet effet s'affaiblit.

Il y a, dans la langue française, une répugnance pour les répétitions, ce que nous discuterons davantage dans 4.4.11. Pour les éviter, les traducteurs emploient parfois des SN au lieu de noms propres. Dans (10) la femme décrit sa situation en mentionnant deux fois le nom propre de la bonne. Dans (10b), le nom est répété tandis que dans (10c), il a été remplacé par le SNdéf « la bonne », probablement pour éviter la répétition.

(10a) Han upplyste henne, att det var billigare att köpa vävda strumpor. Då brast hon i gråt. Vad skulle hon göra ? **Lina** skötte ju huset, och i köket fanns icke mera att göra än för en person. Hon städade själv rummen. Ville han, att de skulle avskeda **Lina**.
– Å, nej, nej. (*Giftas* : Ersättning 90)

(10b) Il lui fit savoir qu'il était moins cher d'acheter des chaussettes tissées. Alors, elle éclata en sanglots. Qu'allait-elle donc faire ? **Lina** s'occupait de la maison, et une personne suffisait amplement à la cuisine. Elle faisait elle-même le ménage des chambres. Voulait-il que l'on congédie **Lina** ?
– Oh, non, non. (*Mariés* : Compensation 103)

(10c) Il l'informa que c'était moins cher d'acheter des bas faits au métier. Elle éclata en sanglots.
– Que devait-elle faire ? **Lina** soignait le ménage, et à la cuisine il n'y avait de l'ouvrage que pour une personne. Elle époussetait elle-même le logement. Voulait-il qu'on renvoyât **la bonne** ?
– Quelle plaisanterie ! (*Les mariés* : Compensation 144)

La répétition d'un nom propre peut aussi marquer des changements dans la narration. Dans (11), Kaj Lidner est présenté de deux manières : d'abord par Arvid qui le voit et qui le nomme intérieurement, puis par le narrateur qui explique qui il est. La répétition du nom propre est donc nécessaire pour montrer ce changement. Dans la traduction, Arvid omet le prénom de son collègue : rien d'étonnant, il y a des gens qui n'emploient que le nom de famille de leurs connaissances. La fonction de l'explication devient pourtant différente : le narrateur doit aussi donner son prénom.

(11a) Arvid stirrade på skuggspelet utanför. Där gick ju **Kaj Lidner** förbi, med rockkragen uppslagen.
Kaj Lidner var hans ryskkunnige medarbetare på utrikesavdelningen. (*Allvarsamma leken* 256)

(11b) Arvid fixait le jeu des ombres, dehors. Là-bas passait **Lidner**, le col du manteau relevé.
Kaj Lidner, un collaborateur de la section politique étrangère, (*Jeu sérieux* 198)

Le narrateur peut aussi se servir de la répétition d'un nom propre à des fins ironiques, comme dans (12).

(12a) Herr Blomgren ville inte tala om all den ära han och fru Blomgren hade skördat under den tid de hade tillhört en riktig cirkus. Men direktören hade avskedat fru Blomgren, under förevändning att hon hade blivit för korpulent. **Herr Blomgren** hade inte blivit avskedad, han hade begärt sitt avsked. **Ingen hade väl kunnat tro om herr Blomgren, att han skulle tjäna kvar hos en direktör, som hade avskedat hans hustru.**
Fru Blomgren älskade konsten, och för hennes skull hade **herr Blomgren** bestämt sig att bli en fri konstnär, så att hon skulle få fortsätta att uppträda. Om vintern, då det blev för kallt att ge föreställningar på gatan, spelade de i tält. Då hade man en mycket rik repertoar. Man gav pantomimer, man trollade och jonglerade.
Cirkus hade förkastat dem, sade herr Blomgren, men inte konsten. De tjänade alltjämt konsten, den var värd, att man var den trogen in i döden. Alltid, alltid konstnärer ! Det var **herr Blomgrens** mening, och det var likaledes fru Blomgrens.
Hede gick tyst och hörde på. (*Herrgårdssägen* 18)

L'insistance sur « Herr Blomgren » pour désigner l'énonciateur rapporté, forme impossible comme auto-désignation, souligne le caractère de cet homme qui veut paraître grand, malgré le fait qu'il n'est qu'un artiste médiocre. Sa grandeur est particulièrement soulignée dans la phrase « Ingen hade väl kunnat tro om **herr Blomgren**, att han skulle tjäna kvar hos en direktör, som hade avskedat hans hustru », qui décrit le sentiment de fierté que lui procure la décision d'avoir quitté le directeur qui avait insulté sa femme. Cette nuance s'est perdue dans les deux traductions.

(12b) **M. Blomgren** ne voulait point parler de toute la gloire que madame Blomgren et lui avaient récoltée jadis, quand ils appartenaient à un cirque. Mais le directeur avait congédié madame Blomgren sous prétexte qu'elle avait trop d'embonpoint. **M. Blomgren** avait donné sa démission. **Comment aurait-il continué de travailler pour un directeur qui s'était privé des services de sa femme !**
Madame Blomgren aimait l'art, et c'était à cause d'elle et afin qu'elle pût continuer à exercer ses talents, **que M. Blomgren** avait accepté de devenir un artiste libre. En hiver, lorsque le froid ne leur permettait plus de donner des représentations dans la rue, ils jouaient des pantomimes, ou jonglaient, ou faisaient des tours de prestidigitation. Le cirque les avait rejetés, disait M. Blomgren, mais l'art les avait gardés. L'art valait qu'on lui fût fidèle jusqu'à la mort. Toujours, toujours artistes ! C'était l'avis de M. **Blomgren**, et madame Blomgren le partageait.
Hede écoutait sans rien dire. (*Vieux manoir* 17–8)

(12c) **Blomgren** n'avait pas envie de reparler de tous les lauriers que lui-même et son épouse avaient récoltés du temps où ils avaient appartenu à un vrai cirque. Mais le directeur avait licencié **Mme Blomgren** sous prétexte qu'elle était devenue trop corpulente. Pour sa part, il n'avait pas été licencié, mais il avait demandé à l'être. **Pas question que quelqu'un aille s'imaginer que Blomgren continuerait de travailler pour un directeur qui avait licencié sa femme !**
Mme Blomgren adorait cet art, et c'était pour elle que **Blomgren** avait décidé de devenir un artiste libre, afin qu'elle puisse continuer à se produire. En hiver, quand il faisait trop froid pour donner des représentations dans la rue, ils jouaient sous chapiteau. Leur répertoire était riche. Ils pouvaient passer des pantomimes aux tours de magie ou à la jonglerie.
Le cirque les avait rejetés, racontait Blomgren, mais pas l'art. Ils servaient toujours l'art, et celui-ci valait qu'on lui reste fidèle jusqu'à la mort. Toujours, toujours des artistes ! Tel était l'avis de **Blomgren**, et ce1ui de son épouse.
Hede marchait en silence et les écoutait. (*Violon* 21)

(12b) garde la désignation « M. Blomgren », mais la remplace par un pronom dans la phrase qui exprime sa fierté. Dans (12c), seul le nom de famille est employé. La désignation « Mme Blomgren », est employée par Blomgren lui-même et non pas par le narrateur. L'ironie quasi dickensienne disparaît donc dans les traductions.

Dans l'introduction, nous avons mentionné les références imprécises comme des indicateurs de point de vue (Fludernik 2002 : 144) : l'énonciateur sait de qui il parle, il n'a donc pas besoin de le / la nommer. Mais dans certains contextes, les références imprécises montrent plutôt la présence du narrateur. Dans (13) le père fait des reproches à son fils, dans un passage rempli de traits empruntés au DD, par exemple « gubevars » ; mais au milieu de ses exclamations le narrateur exige son pouvoir : le nom de la femme dont il est question est caché.

(13a) […] och han kunde inte förstå hur **mamsell X**., som skulle vara så bildad, gubevars, kunde tillåta sig en sådan ogrannlagenhet. Men hjärtats bildning var icke det samma som bokbildning.
Hon var icke tåld numera i huset och de blevo « förföljda ». (*Tjänstekvinnans* 88)

(13b) […] et qu'il ne pouvait s'expliquer que **Mademoiselle X**., qu'on disait si bien élevée se

permît une telle incorrection. Mais l'éducation du cœur n'était pas celle qu'on apprenait des livres. (*Fils* (CP) 137)

(13c) […] et qu'il ne pouvait pas comprendre pourquoi **Mademoiselle X,** qui passait pour un être si cultivée, mon Dieu, pouvait se permettre une telle indélicatesse. Mais la culture du cœur n'était pas la même que celle des livres. (*Fils* (CGB) 175)

L'emploi du nom propre peut aussi nous laisser dubitatif, comme dans (14). La deuxième mention du nom peut être un DN où le narrateur décrit la facilité avec laquelle Bec-Salé trouve du travail à cause de sa force. D'autre part, le niveau de langue semble indiquer que c'est Bec-Salé qui s'auto-désigne, ce qui n'est pas impossible non plus. Cette ambiguïté reste dans les traductions.

(14a) Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, racontait qu'il y avait une commande pressée dans sa boîte. Oh ! le singe était coulant pour le quart d'heure ; on pouvait manquer à l'appel, il restait gentil, il devait s'estimer encore bien heureux quand on revenait. D'abord, il n'y avait pas de danger qu'un patron osât jamais flanquer dehors **Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif**, parce qu'on n'en trouvait plus, des cadets de sa capacité. (*Assommoir* 247–8)

(14b) Truten, kallad Fyllsvampen, berättade att man hade en brådskande beställning på hans jobb. Å, den apan, nu var han minsann mör i munnen, man kunde skolka, han var snäll i alla fall, han fick allt skatta sig lycklig om man kom tillbaka över huvud taget. För resten var det aldrig någon risk för att en arbetsgivare vågade köra ut **Truten**, för det fanns ingen som gick upp emot honom. (*Krogen* (KdL) 334–5)

(14c) Stortrut berättade att hans verkstad hade fått en brådskande beställning. Nu var chefen mör i mun och sade ingenting, om man tog sig ledigt en kvart. Man kunde utebli vid uppropet, men han var ändå hygglig och visade sig glad för att man kom överhuvudtaget. För övrigt var det ingen risk att någon skulle avskeda **Stortrut**, ty det fanns ingen som var så duktig som han. (*Krogen* (JG) 179)

(14d) Slängakäft, även kallad Bottenlös Törst, berättade, att de hade ett mycket brådskande jobb i hans verkstad. Nu var minsann basen mör i mun. Han sade icke ett ljud, om man också kom en kvart för sent, och han kunde tacka till, om man alls kom tillbaka. Förresten var det ingen fara, att någon arbetsgivare skulle ge **Slängakäft, även kallad Bottenlös Törst**, avsked på grått papper, för det fanns inte många av hans årgång, som voro lika duktiga som han. (*Fällan* (EA) 234)

(14e) Grov-i-truten berättade, att hans mästare fått en stor beställning, som brådskade. Å, nu var han mör i munnen ; han teg till och med, när man klickade vid uppropet, i glädjen över att man kom igen. Vad **Grov-i-truten** beträffar, kunde han vara lugn ; den husbonde var ännu inte född, som körde honom på porten, ty hans make fanns ej. (*Fällan* 2 1913 : 30)

(14f) Stortrut, kallad « Svampen », berättade, att verkstaden fått en brådskande beställning. Å ! nu var babianen mör i käften och öfversåg med kvartstimmarna ; man kunde utebli vid uppropet, men han var ändå hygglig och måste skatta sig lycklig, att man kom. För öfrigt hade det ingen fara, att en mästare skulle våga afskeda **Stortrut**, kallad « Svampen », ty man skulle inte mer finna arbetare så dugliga som han. (*Krogen* (O.H.D.) 183)

Il s'avère donc que les noms propres ont quelques fonctions fondamentales dans les DIL, telles que la désambiguïsation, l'auto-désignation et la référence directe. Leur traduction ne posant pas de problèmes, les transformations ne relèvent souvent que d'un désir d'éviter la répétition.

Les SN désignant les personnages

Les SN désignant des personnages sont intéressants pour le DIL parce qu'ils marquent la focalisation. Ils peuvent être relativement neutres, comme « mère » ou fortement marqués, comme « ce sacré pasteur » ou « son fainéant de fils » (*Testament* 73–4). Dans ce qui suit, nous allons discuter quelques aspects de ces SN : d'abord quelques remarques générales sur les formes et leurs traductions,

puis une discussion de l'emploi des articles dans les SN relationnels et de l'emploi du démonstratif comme marque de subjectivité.

Certains des SN désignant les personnages sont focalisés à travers le narrateur, tandis que d'autres viennent des personnages. Souvent, cette dernière catégorie marque le DIL. La source des SN peut être indiquée par le niveau stylistique ou lexical, ainsi que par leur position dans la phrase ou par des répétitions. Chaque SN désignant les personnages contient un jugement plus ou moins évident. Dans (15) se trouvent quelques-uns de ces indices.

(15a) Sedan överkonstapen upprepade gånger bett konstapeln erinra sig, om icke **fången** gjort motstånd vid förrättningen, och denne försäkrat, att han icke kunde taga på sin ed att **fången** gjort motstånd (vilket i sådana fall kunnat vara betänkligt nog, alldenstund denne hade en lömsk och hotande uppsyn), men väl att han « tyckt » det **fången** försökt göra motstånd genom att fly in i en portgång, så togs detta till protokoll. (*Röda rummet* 75)

(15b) Après quoi le chef du poste, à plusieurs reprises, demanda à l'agent de se rappeler si le **délinquant** n'avait pas fait de résistance lors de l'arrestation. L'agent répondit qu'il ne pouvait point jurer que le **prévenu** eût fait de la résistance (bien que sa mine fourbe et menaçante pût assez le donner à penser) mais que du moins, « à son avis », le **prévenu** avait essayé de faire de la résistance en se réfugiant sous un portail. Cela fut consigné dans le procès-verbal. (*Bohème* 106)

Montanus, un homme pauvre à l'apparence négligée, raconte comment la police l'a arrêté pour un rien. Pour rendre son histoire plus engageante, il rend les paroles des policiers dans le DIL. Dans l'original, la répétition insistante du mot « fånge », « prisonnier », souligne la pénurie de la langue des agents de police, mais aussi un jugement de valeur ; le mot désigne quelqu'un qui est coupable, déjà détenu. Il n'y a donc même pas l'illusion de justice : un homme ayant un extérieur pareil ne peut être qu'un criminel. Dans la traduction, le chef de poste a recours à un autre mot que l'agent, « délinquant ». Ce mot rend bien le préjugé présent dans l'original, tandis que le mot employé par l'agent, « prévenu », implique plus d'égard envers la procédure juridique.

La focalisation peut aussi être marquée par l'orthographe, comme en (16).

(16a) […] ville bjuda ner professorn och bemötte de andras invändningar däremot med att han var revisorssuppleant och kunde vara lika så god som en **tisk** musikant, som inte var någon lärd och inte heller därför någon riktig professor. (*Hemsöborna* 6 :188–9).

(16b) Il voulut inviter à dîner le professeur et fit taire les protestations en arguant de son titre de contrôleur suppléant, disant qu'il valait bien un musicien **allemand** qui, du reste, n'était pas particulièrement instruit et, par conséquent, ne méritait pas vraiment le titre de professeur. (*Gens de* 151)

(16c) Il voulut inviter le professeur et répondit aux objections qu'on lui faisait en criant bien haut qu'il était « réviseur suppléant » et qu'il valait bien un musicien **allemand** qui n'était peut-être pas professeur. (*Dans les îles* 212)

Il s'agit d'une contagion stylistique où Carlsson se moque du professeur allemand en imitant sa prononciation. Il a besoin de le ridiculiser pour se valoriser maintenant qu'il est devenu « contrôleur / réviseur suppléant ». Les deux traductions ont des solutions différentes à cette contagion. Dans (16b), la proposition est un DI rendant le contenu factuel sans la contagion stylistique : le mot « allemand » est aligné sur le narrateur. Dans (16c), c'est le titre, « réviseur suppléant », qui est devenu contagion stylistique. En poussant un peu l'interprétation, il est possible de dire que c'est le narrateur qui se moque de Carlsson dans les traductions. Toutefois, les propos de Carlsson sont absurdes

déjà dans l'original. La différence est que la traduction ne ridiculise pas le professeur, ce que fait l'original.

Il existe aussi des formes mixtes où l'attribution est plus difficile, comme c'est le cas dans (17), où le narrateur semble emprunter « cette satanée gamine » à Gervaise. Les traductions sont tout aussi ambiguës, sauf pour (17d), qui est plus neutre.

(17a) Elle la calotta, parce que **cette satanée gamine** criait que ce n'était pas vrai. (*Assommoir* 199)
(17b) Då **den satans jäntan** skrek att det inte var sant, gav hon henne en sittopp. (*Krogen* (KdL) 267)
(17c) Den **slynan** fick ett par örfilar, därför att hon nekade till vad hon hade gjort. (*Krogen* (JG) 146)
(17d) Hon gav **jäntan** ett par örfilar, för att hon påstod, att det var lögn. (*Fällan* (EA) 188)
(17e) Den **otäcka ungen** fick sig en örfil till lön för det hon skrek, att Nana ljög. (*Fällan* 1 1913 : 175)
(17f) Hon fick sig ett par örfilar, därför att **den slynan** skrek, att det inte var sant. (*Krogen* (O.H.D.) 147)

Certains auteurs, comme par exemple Dickens, ont fait un art des SN désignant les personnages, tandis qu'aucun des auteurs étudiés ne le fait de manière aussi élaborée. Söderberg, Lagerlöf et Strindberg emploient les SN plutôt pour varier l'expression et pour marquer la focalisation, tout comme le font Maupassant, France et Zola. Il n'y a que Bergman qui les élabore dans ses romans burlesques. Une telle virtuosité comporte des éléments qui ne peuvent, et ne doivent, pas être rendus mot à mot dans une traduction, comme c'est le cas dans (18).

(18a) Fru Enberg satt i fönstersmygen och stickade strumpor åt Jacob, **den slitvargen**. Det passade sig icke, att han gick barfota, gossen. Han hade fyllt nitton år, och Blenda – (*Hans nåds* 5)
(18b) Installée dans l'embrasure de la fenêtre, Mme Enberg raccommodait les chaussettes de Jacob, **cet enfant qui en un rien de temps use tout ce que vous lui mettez**. À dix-neuf ans, on ne pouvait tout de même pas le laisser courir pieds nus, ce garçon. Et puis Blenda […] (*Testament* 17)

Mme Enberg raccommode les chaussettes de son fils. Pour indiquer que ce travail fait partie de sa routine journalière, elle désigne son fils par « den slitvargen », expression qui le critique, en même temps qu'elle renferme des signes d'affection maternelle. En français, cette expression doit être explicitée par « cet enfant qui en un rien de temps use tout ce que vous lui mettez », expression qui garde la critique aussi bien que l'affection.

Les différences peuvent être plus importantes, comme dans (19), où la focalisation change.

(19a) […] men svarslös var ingen av **de oskyldiga**, som bedyrade att de icke hört någon kalla på dem, annars skulle de *genast* [it] ha kommit. (*Hemsöborna* 41)
(19b) **Chacun** avait son excuse, mais on déclara en chœur qu'on n'avait pas entendu appeler, autrement, **n'est-ce pas**, on fût accouru sans tarder. (*Gens de* 34)
(19c) **Tous** jurèrent **avec candeur** qu'ils n'avaient entendu aucun appel, que sans cela ils seraient accourus tout de suite. (*Dans les îles* 47)

Dimanche à Hemsö : malgré des invitations, les servants se tiennent à l'écart pendant que Carlsson lit le sermon à Mme Flod. Dès qu'ils entendent le cri « à table », ils accourent tout en prétendant ne pas avoir entendu l'invitation aux

dévotions. Dans l'original, le narrateur focalise son appellation à travers eux : ils sont : « de oskyldiga » (les innocents). Les traductions remplacent l'appellation par des pronoms. La focalisation sur les énonciateurs est maintenue par d'autres moyens : dans (19b) par l'ajout de « n'est-ce pas », tandis que (19c) prétend qu'ils jurent avec « candeur », ce qui est loin d'être vrai.

Le suédois peut se servir de substantifs basés sur des participes passés pour désigner des personnes. Ceci ne se fait pas aussi facilement en français où d'autres stratégies doivent être déployées, comme dans (20).

(20a) Först när han kom i dörren, steg Carlsson ut, såsom varande den modigaste.
Den anlände hade läst en annons… Joho – det var nog här ! och därpå fördes han opp till storstugan. (*Hemsöborna* 56)

(20b) Il était sur le pas de la porte, lorsque Carlsson, n'écoutant que son courage, se porta au devant de lui.
Le visiteur avait lu l'annonce… Mais oui, c'est bien ici ! On le conduisit jusqu'à la grande maison. (*Gens de* 46)

(20c) Lorsqu'il fut près de la porte, Carlsson, le plus courageux de la bande, sortit à sa rencontre.
L'étranger avait lu l'annonce du journal, c'était bien ici. Carlsson le conduisit à la maison […] (*Dans les îles* 61)

Les Hemsöiens regardent un homme inconnu arriver. Le SN désignant l'homme qui arrive est un ajout fait par le narrateur, étant donné que l'auto-désignation est impossible ici. Ce SN est pourtant focalisé à travers les Hemsöiens dans l'original, « den anlände » (« celui qui est arrivé ») constate, de manière neutre, que quelqu'un arrive. Les traductions ont dû choisir d'autres constructions : l'expression « l'étranger » garde toujours la focalisation des insulaires, tandis que « visiteur » indique l'invitation. D'une certaine manière, c'est un invité : ils ont bien mis une annonce dans le journal.

Dans (21), les différences culturelles compliquent davantage la traduction d'un participe passé employé comme SN[88].

(21a) Återigen blev Ingrid skrattlysten. Det vore väl det underligaste av allt, om det komme brev ifrån ett trollslott. Hon undrade om fostermodern trodde, att bergakungen skrev efter **den bergtagna**, då hon glömde sig kvar hos sin moder.
Men om fostermodern hade vetat hur många bud hon fick ! Det skulle nog ha gjort henne huvudyr. (*Herrgårdssägen* 121)

(21c) Une nouvelle fois, Ingrid eut envie de rire. Voilà bien ce qu'il y aurait de plus extraordinaire ! Qu'arrive un jour une lettre du château ensorcelé. Sa mère adoptive s'imaginait-elle que le troll des montagnes allait un beau matin lui écrire pour réclamer **celle qu'il avait un jour conquise** et qui oubliait de revenir auprès de lui ?
Ah, si sa mère adoptive avait su combien de messages elle recevait ! Elle en aurait eu la tête qui tourne. (*Violon* 125)

L'expression *bergtagen*, désignant celui ou celle qui a été enlevé par les trolls, fait partie du folklore suédois, ce qui complique la traduction. Le traducteur a choisi une explicitation rendant le contenu de l'expression suédoise.

Quant aux mots désignant les relations professionnelles ou sociales, les deux sociétés ont suffisamment de structures en commun pour faciliter la traduction. Comme les autres SN, ces mots peuvent être employés pour désambiguïser, par exemple dans (22).

[88] La traduction de 1911 omet ce passage.

(22a) Vad hade hon fått höra hemifrån, som hon icke talat om för honom ! – Å sådana saker ! Sådana brev ! Och de anonyma ! – Än **baronen** då ! Man behandlade honom som en brottsling ! Och han hade ändock icke begått något brott ! (*Giftas* : Slitningar 105–6)

(22b) – Qu'est-ce qu'on lui avait, dit, qu'elle ne lui avait pas raconté ?
– Oh, de telles choses ! Et elle avait reçu de telles lettres ! Et des lettres anonymes !
– Et le **baron** alors ! On le considérait comme un criminel ! Et pourtant il n'avait pas commis de crime ! (*Mariés* : Dissensions 122–3)

(22c) – Que lui était parvenu qu'elle ne lui eût pas mentionné ?
– Oh ! des horreurs ! on était même allé jusqu'au lettres anonymes !
– Et **lui** ! On le traitait comme un criminel ! Il n'avait cependant pas commis de crime ! (*Les mariés* : Déchirements intimes 169–73)

L'exemple couvre, dans son intégralité, presque une page où les répliques sont marquées par des tirets, mais non pas par des alinéas. Il n'y a que deux personnes qui parlent et les incises sont presque inexistantes. Le mot « baron » a la même fonction qu'une incise en ce qu'il marque l'énonciateur rapporté (l'auto-désignation est peu probable ici). Dans (22b) cette expression a été rendue, tandis que (22c) emploie un pronom personnel. Comme c'est une forme disjointe où le masculin et le féminin diffèrent, ce pronom marque le sexe de l'énonciateur, ce qui est central dans cette situation.

En suédois, le titre est muni d'un article défini lors de l'adresse directe (Gårding 1985 : 133), ce qu'on constate dans (22), tandis que l'article est absent lors de la délocution. Grevisse note, sur le français, que « l'article est absent d'ordinaire devant le **nom en apostrophe** » (1993 : 877, c'est Grevisse qui souligne). Dans (23) il y a délocution, emploi qui ne contient pas d'article, alors que les traductions les portent à cause de la construction du verbe.

(23a) När han kom hem, examinerades han av friherrinnan. Vad tyckte han om **baron** ? – Han var snäll och nedlåtande. (*Tjänstekvinnans* 125)

(23b) Lorsqu'il rentra, il fut questionné par la baronne. Que pensait-il **du baron** ? – Il était aimable et bienveillant. (*Fils* (CP) 193)

(23c) De retour à la maison, il dut subir l'interrogatoire de la baronne. Que pensait-il **du baron** ? – Il était gentil et affable. (*Fils* (CGB) 242)

Dans (24), il s'agit de deux hommes en train de boire, un gentilhomme qui vient de perdre sa fortune et un forgeron qui prétend être secrétaire de corporation. L'original se sert du mot « lådmästaren », avec l'article défini, forme irréconciliable avec sa perspective, c'est donc un commentaire du narrateur. La traduction focalise à travers le forgeron : l'article indéfini peut être employé dans une auto-désignation.

(24a) Herr Sten kunde omöjligt dricka mer. Claus blev förnärmad och frågade, om han vägrade dricka med **lådmästaren**. Sten bad förlåta, men han kunde icke. (*Svenska öden* : Odlad frukt 18)

(24b) Le chevalier était incapable de boire davantage. Claus se fâcha et lui demanda s'il refusait de boire avec **un secrétaire de corporation**. Sten s'excusa, il n'en pouvait plus. (*Destins* : Un fruit de culture 31)

Une question que nous n'avons pas traitée jusqu'ici est celle de l'anaphore. C'est à dessein que nous l'avons laissée de côté parce son étude nécessiterait l'établissement de tous les pronoms, tous les SN et tous les noms propres dans chaque roman, ce qui va au-delà de nos possibilités. Il est pourtant possible de

faire de telles analyses aussi sur des passages plus restreints, comme dans l'exemple (25).

(25a) Det knackade på dörren, och med exalterad röst, som om han blivit störd i ett lönnigt möte, frågade han, vem det var.
Det var en hälsning från damerna med förfrågan, om icke **intendenten** vill komma ner.
Därpå svarade **han** med en återhälsning, att han icke hade tid i afton, emedan han måste arbeta, så vida icke hans närvaro var påkallad av någon mera tvingande omständighet.
Så blev det tyst en stund. (*Havsbandet* 105)

(25b) D'une voix exaltée, et comme s'il eût été troublé pendant un rendez-vous secret, il demanda qui était là.
On apportait les compliments de ces dames qui lui faisaient demander s'**il** ne voulait pas descendre leur tenir compagnie.
L'inspecteur envoya ses compliments, et allégua qu'étant obligé de travailler, il n'avait pas le temps ce soir – à moins que sa présence ne fût nécessitée par quelque circonstance grave.
Puis, tout redevint calme pendant un moment. (*Axel Borg* 160–1)

Axel, l'homme dont il est question, essaie de travailler quand les dames qu'il vient de rencontrer lui envoient quelqu'un pour lui demander s'il ne veut pas les rejoindre. Cette demande est un hybride : soit un DIL, indiqué par l'emploi des temps du passé au début de la phrase et la désignation « intendenten », soit un DD à cause de l'emploi du présent à la fin. Quand Axel répond, il ne répète pas le titre, le pronom personnel suffit. La traduction change l'ordre des références. Le messager ne s'adresse pas à lui par l'emploi du titre, tandis qu'Axel l'emploie dans sa réponse, un ordre qui ne paraît pas tout à fait logique.

Les noms de parenté

Lors du dépouillement, nous avons observé des changements dans l'emploi de l'article pour désigner les noms de parenté dans le corpus suédois-français[89]. Selon Gårding, dans son étude du suédois, les noms de parenté, hormis les expressions familières du type *morsan*, sont employés sans article pour l'adresse directe (1976 : 133). Selon Grevisse, les déterminants possessifs sont employés avec les noms de parenté en apostrophe, mais il souligne que l'emploi n'est pas obligatoire (1993 : 913). L'article défini est inhabituel hors de la langue parlée familière tandis que l'absence de l'article est la règle (1993 : 877). Malheureusement, ces observations ne sont pas pertinentes pour nos exemples, ce que montre le tableau ci-dessous. Pour notre analyse, nous nous sommes référée à trois situations énonciatives : *apposition* pour désigner l'adresse directe, *délocution* pour désigner un tiers dont on parle, et *SN narratif* pour les ajouts faits par le narrateur pour désambiguïser le passage. Dans le tableau suivant nous avons mis ensemble l'emploi des articles et des pronoms avec les noms de parenté contenus dans les 40 exemples du corpus. Ces résultats ne sont pas basés sur la fréquence, mais sur l'occurrence. Le signe Ø représente une forme sans article.

[89] Les noms de parenté sont trop peu fréquents dans les DIL du corpus français-suédois pour pouvoir servir à une étude comparative.

En apposition		**SN narratif**		**Délocution**	
Suédois	*Français*	*Suédois*	*Français*	*Suédois*	*Français*
Ø	> pron. poss. > art. déf.	Ø	> pron. poss.	Ø	> Ø > art. déf. > pron. poss.
		Pron. déf.	> pron. poss.		
Pron. dém.	> pron. poss.	Pron. gén.	> pron. poss.		
				Art. déf.	> art. déf. > pron. poss.
				Pron. gén.	> pron. poss.

Les remarques de Gårding sur les appositions semblent donc aussi valables pour le DIL, bien que la forme soit très rare dans notre corpus. L'emploi du pronom possessif dans la traduction était prévu par Grevisse, mais il nous semble que le contexte du DIL ajoute encore une dimension. L'ajout du pronom possessif peut soit augmenter la subjectivité, soit la diminuer s'il est explicatif. La phrase « C'était sa mère qui venait le chercher » peut être interprétée de deux manières : soit l'enfant qui la pense, donc subjectivité, soit une personne qui raconte à un autre ce qu'il / elle a vu, emploi explicatif. Un exemple comme (26), où l'attribution est incertaine, complique la question.

(26a) Modren gick med sorg. Systern kom ! Kristian skulle icke störta henne också i olycka. Kom det nämligen skam över släkten, så kunde icke hennes Peder taga henne. Kristian behövde bara säga ja, så vore han fri, och fadren erlade boten. Men Kristian kunde ju icke säga ja, när han skulle säga nej. Varför kunde icke Kristian det när han gjorde så många människor lyckliga. – Åh, **syster** ville att han skulle ljuga då ? – Varför skulle han icke det, om så också vore ! (*Svenska öden* : En ovälkommen 57–8)

(26b) La mère partie avec force chagrin, ce fut le tout de la sœur. Kristian ne devait pas la précipiter avec lui dans le malheur. Car si la honte tombait sur la famille elle ne pourrait marier son Peder. Kristian n'avait qu'à dire oui, il serait libre et père paierait l'amende. Pourquoi Kristian ne le faisait-il pas puisque le bonheur de tant de personnes en dépendait ? – Ah ! **sa sœur** voulait-elle donc qu'il mentît ? – Et pourquoi pas (*Destins* : L'enfant du mauvais désir 76–7)

Il s'agit d'un dialogue entre un frère et sa sœur, dans lequel la femme essaie de convaincre l'homme. Quand le frère, Kristian, s'adresse à sa sœur, il se sert du nom de parenté. L'emploi peut être expliqué de deux manières : soit il la nomme ainsi, soit c'est le narrateur qui le met à la place d'un nom propre (elle n'en a pas dans la nouvelle). Dans la traduction, la désignation ne peut pas venir de Kristian qui n'emploierait pas le possessif dans cette position qui s'apparente au vocatif. L'emploi de l'article défini, par contre, aurait définitivement catégorisé ce passage comme un SN narratif.

L'emploi de l'article défini dans (27b) change la fonction énonciative du terme d'adresse, « moster », en relation narrative, à cause du choix du mot « patronne ». Dans (27c) l'article avec le terme d'adresse « mère » marque la langue familière, ce qui convient dans ce contexte où Carlsson est l'énonciateur.

(27a) Gumman tyckte att det gick väl raskt och ville först ta ut kläderna för att de inte skulle bli tobaksrökta, men Carlsson lovade att inte röka tobak och bad och besvor att kläderna skulle få vara kvar : han ville inte alls se åt dem, och moster skulle inte göra sig omak och rusta för hans räkning. Han skulle krypa i säng om kvällen och slå ut själv och bädda om morgon, och ingen skulle behöva titta in där, för han förstod nog, att **moster** var rädd om sina tillhörigheter, och här tycktes vara fasligheter med moltum. (*Hemsöborna* 43).

(27b) La patronne le trouva un peu pressé et insista pour retirer d'abord les vêtements qui risquaient de s'imprégner de l'odeur de tabac ; Carlsson jura ses grands dieux qu'il ne fumerait pas et la pria de laisser les vêtements à leur place : il ne les regarderait même pas et la patronne n'avait aucun sujet de s'inquiéter ni de changer ses habitudes pour lui. Il se coucherait tranquillement

et ferait son lit tous les matins et personne n'aurait besoin d'y venir voir ; il comprenait bien que **la patronne** tenait à ses affaires et ce qu'il y avait là semblait avoir de la valeur. (*Gens de* 35)

(27c) Au fond, elle trouvait que l'affaire s'était arrangée bien vite : elle voulut enlever les vêtements, par crainte de la fumée du tabac. Carlsson la conjura de n'en rien faire et promit de ne pas fumer et de ne pas toucher aux habits ; il ne les regarderait même pas. Il ne fallait pas que la mère se donnât du mal pour lui. Il se coucherait le soir, viderait les eaux sales tout seul et ferait son lit le matin : il n'avait besoin de personne. Il comprenait très bien que **la mère** tint à son bien ! Il y en avait, ici, du bien, et pour de l'argent encore. (*Dans les îles* 48–9)

Dans son article, Peeters souligne la nécessité de prendre en compte les relations sociales dans les traductions de termes d'adresse en DD (2001 : 134). Entre autres, il étudie comment est rendu le vocabulaire spécifique des personnages : le terme d'adresse ne peut pas varier sans que le narrateur tienne compte des personnages qui les emploient. Un personnage se sert probablement de la même appellation dans des situations spécifiques[90]. Ceci vaut aussi pour le DIL, ce qui est illustré par (28).

(28a) Där slog han sig ner för att tänka på hur det skulle gå, om han inte bleve människa igen. När nu **far och mor** komme hem ifrån kyrkan, skulle det väl bli ett undrande. Ja, ett undrande skulle det bli över hela landet, och folk skulle komma både från Östra Vemmenhög och från Torp och från Skurup ; från hela Vemmenhögs härad skulle man komma för att titta på honom. Och kanske **far och mor** skulle ta honom med sig och visa honom på Kiviks marknad. (*Nils* 24)

(28b) […] il s'y assit pour réfléchir à ce qui arriverait s'il ne redevenait pas homme. D'abord, lorsque **père et mère** reviendraient de l'église, quel étonnement ! Oui, il y aurait de l'ébahissement dans tout le pays, et des gens viendraient de Vemmenhög-Est, et de Torp et de Skurup ; de toute la commune on viendrait le voir. Et peut-être **ses parents** le conduiraient-ils à la foire de Kivik pour le montrer. (*Nils* (TH) 26–7)

(28c) […] et s'y installa pour réfléchir à ce qui allait se passer s'il ne retrouvait pas sa taille humaine. Quand **papa et maman** reviendraient de l'église, ce serait la grande surprise. Oui, une surprise pour tout le pays même, et des gens viendraient le voir d'Östra Vemmenhög et de Torp et de Skurup ; de tout le canton de Vemmenhög on viendrait le voir. Et **papa et maman** l'emmèneraient peut-être même à la foire de Kivik pour le montrer. (*Nils* (MG / LG) 26)

Nils, qui vient d'être maudit par le gnome, contemple sa situation. Naturellement, c'est la réaction de ses parents qu'il redoute le plus. Dans le DIL, sa propre manière de désigner ses parents, « far och mor » est employée deux fois pour montrer la progression de ses pensées. Dans (28b), la première mention, « père et mère », sans article, imite bien le terme d'adresse du DD, tandis que la deuxième mention contient le mot « ses parents » avec le possessif qui semble explicatif. Le SN « ses parents » est plus neutre que le terme dont se sert Nils habituellement. Dans (28c), par contre, l'expression « papa et maman » est employé deux fois, ce qui donne le même effet que l'original.

[90] Dans *Liljecronas hem*, Lagerlöf se sert de noms de parenté presque comme des noms propres. Le père et la belle-mère sont toujours nommés « söta far » et « söta mor », nuance qui s'est perdue dans la traduction qui contient « père » et « belle-mère ». Il en est de même avec « Lilljänta » qui est désignée par son vrai nom, Nora, dans la traduction.

Les SN démonstratifs

L'adjectif démonstratif aurait pu avoir sa place dans la discussion précédente, mais à cause de son caractère polyphonique il mérite une analyse à part. Dans un article de 2001, Kerstin Jonasson étudie comment le point de vue narratif peut être renforcé par l'emploi de l'adjectif démonstratif en français. Le fait que les traductions françaises comportent plus d'articles démonstratifs que ne le font les originaux a été constaté déjà par Vinay & Darbelnet (1963), Hellberg (1984 : 34) et Gilles Philippe (1998, cité par Jonasson). Commençons par la constatation que ce sont « les SNdém déictiques et non anaphoriques qui peuvent fonctionner comme marqueurs de subjectivité » (Jonasson 2001 : 72). Ici, nous introduisons une autre restriction, celle de s'en tenir aux SNdém employés pour désigner des protagonistes et des délocutés, ce qui exclut les déictiques temporels et spatiaux étudiés dans 4.2.

Jonasson, qui étudie la traduction des SNdéf français, trouve qu'ils sont souvent rendus en suédois par le défini, l'indéfini ou le possessif : « l'usage du démonstratif semble plus étendu en français que dans des langues germaniques […] cette différence s'explique en partie par la fonction du démonstratif comme marqueur d'un point de vue subjectif en français » (2001 : 71) parce que « l'article démonstratif […] a toujours un effet déictique de présence, qui résulte dans l'établissement d'une perspective ou d'un point de vue subjectif » (2001 : 70). L'emploi du démonstratif pour marquer la subjectivité est beaucoup plus restreint dans les langues germaniques. Cette différence explique peut-être pourquoi Banfield (1995) n'en parle pas et pourquoi Fludernik (1993 : 42–3) inclut l'adjectif démonstratif parmi les éléments déictiques temporaux et spatiaux.

Cette tendance est très nette dans nos corpus, que nous traiterons séparément pour faciliter la présentation. Dans le corpus suédois-français se trouvent une vingtaine d'exemples contenant des articles ou des pronoms traduits par le démonstratif en français. Comme les démonstratifs traduits par des démonstratifs sont déictiques, ils ne seront pas traités ici. Dans le tableau ci-dessous, nous avons répertorié les occurrences qui nous semblaient intéressantes dans ce contexte. Ici se trouve aussi, comme référence, le nombre d'occurrences.

Nombre	**Suédois**	**Français**
18	Article défini	> pronom démonstratif
4	Pronom personnel (*hon*)	> pron. dém. + femme / enfant
1	Article indéfini	> pronom démonstratif

Dans un seul exemple, (29), l'article indéfini a été traduit par l'adjectif démonstratif.

(29a) Den arme advokaten förlorade aptiten och gick hem, hungrig.
Vad hjälpte honom nu hans med möda och umbäranden tillkämpade ställning ; när en annan kunde med sin vårdslöshet undergräva den ! Vad båtade att han iakttog sig, uppförde sig oklanderligt, när hans öde låg i främmande händer ? – Skulle han söka upp fadren på bolagskrogen ? Vad kunde han inverka på **en oregerlig människa** ? Bara förvärra saken. (*Syndabocken* 84).

(29b) Le malheureux avocat perdit l'appétit et rentra chez lui sans manger.
À quoi bon conquérir, à force de labeur et d'endurance, une situation respectable, si un autre peut la ruiner par son manque de scrupules ? À quoi bon demeurer sur le qui-vive, avoir une

conduite irréprochable, si votre destin dépend des autres ? Devrait-il aller chercher son père au café de la Guilde ? Comment faire entendre raison à **cet homme insensé** ? Il ne parviendrait qu'à empirer les choses. (*Bouc* 36–7)

Libotz, l'avocat dont il est question, pense à son père qui est en train de le déshonorer. L'article indéfini avec lequel le fils désigne le père montre la distance qu'il veut garder entre eux. Dans la traduction, cette distance est soulignée, mais alors avec une autre valeur : une observation générale sur la manière dont les hommes insensés doivent être traités. Le démonstratif souligne donc le lien qu'il y a entre ces deux hommes.

Les mêmes mécanismes sont en jeu dans les exemples où l'article défini a été traduit par le démonstratif. Cette catégorie est grande, surtout en comparaison des résultats qu'obtient Jonasson (2001). La différence peut pourtant s'expliquer par le fait que nous travaillons sur d'autres textes et dans l'autre direction. Puisque nous avons déjà démontré l'effet du démonstratif, nous nous bornerons à commenter un exemple où les traductions ne sont pas d'accord sur la forme à choisir. Dans (30), même l'original porte un démonstratif marqué par l'emploi double de l'article défini et de la désinence. Malgré cette forme, qui en plus a une connotation anaphorique, (30b) choisit l'article défini dans une formule qui fait penser aux gens sans argent (les pauvres) plutôt qu'aux gens à plaindre (les pauvres gens). Dans ce contexte ce sens n'est pas tout à fait impossible car le sujet de la discussion est la question économique et son importance pour le mariage. L'emploi du démonstratif dans (30c) renforce la sympathie et l'anaphore.

(30a) « Tänk sådana dumma människor som inte gifta sig ! Sådana egoister ; skulle det inte vara skatt på dem som på hundar ! » Men frun vågar invända, så vänligt och undfallande som möjligt, att « hon tycker det nog är synd om **de stackarne** ändå, att de icke alla ha råd att gifta sig, ty hade de råd, skulle de nog gifta sig allesammans ! » (*Giftas* : Kärlek och spannmål 58)

(30b) « Ces gens stupides qui ne se marient pas ! Quels égoïstes ; ne devrait-il pas y avoir un impôt sur eux comme sur les chiens ! » Mais l'épouse ose objecter gentiment et avec autant de déférence que possible, « qu'elle pensait malgré tout que **les pauvres** étaient à plaindre, que tous n'ont pas les moyens de se marier, car, à son avis, s'ils avaient assez d'argent, ils se marieraient tous ! » (*Mariés* : Amour et céréales 63–4)

(30c) Ces gens qui ne se marient pas. Quels égoïstes ! Ne devrait-on pas leur faire payer un impôt spécial ? Mais la jeune dame objecta amicalement et avec douceur qu'elle avait cependant pitié de **ces pauvres malheureux** « qui n'ont pas tous le moyen de se marier, car s'ils l'avaient, ils le feraient bien. (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 114)

Le renforcement de la subjectivité que cause le démonstratif peut changer l'interprétation de la phrase, comme dans (31).

(31a) – Emellertid vi sjöng för kejsarinnan, mina herrar, och kan ni tänka er, hon var klädd, dagen till ära, i blått och gult, det var ju artigt…
Och så kom kejsarn ! **Askanius hade visserligen alltifrån sin ungdom hyst ett obeskrivligt förakt för Sfinxen, Badinguet och allt vad han kallades, men efter den dagen han sjungit för fransmännens kejsare, hade denne blivit som förvandlad.** Det var ett geni, den största politiker som levat, och som härförare kunde han fullt jämföras med Den Store. (*Syndabocken* 96)

(31b) – Ainsi donc, nous avons chanté devant l'impératrice, messieurs, et, figurez-vous, en l'honneur du jour, elle était vêtue en bleu et jaune ; n'était-ce pas galant de sa part ?…
Puis ce fut le tour de l'empereur. **Certes, dans sa jeunesse, Askanius avait tenu en grand mépris ce sphinx, ce Badinguet, cet… etc., mais le jour où il avait chanté devant l'empereur des Français, ce dernier s'était métamorphosé à ses yeux.** Il était devenu le génie, le plus grand homme politique de tous les temps, un chef militaire

comparable à son grand aïeul. (*Bouc* 56–7)

Pour Askanius, l'apogée de sa vie fut quand il chanta devant Napoléon III à Versailles. Dans l'original, la phrase soulignée est difficile à attribuer à Askanius. Il semble plutôt que ce soit le narrateur qui remonte dans le temps pour souligner l'absurdité de ses propos. Mais en même temps l'emploi du mot « visserligen » indique une argumentation. Le narrateur n'a rien à défendre, c'est Askanius qui doit argumenter. Dans ce cas Askanius rend, d'une manière calme, les noms qu'il donna jadis à l'empereur. Il est possible qu'il les rende aussi calmement pour montrer qu'à l'époque tout le monde se servait de ces dénominations sans y attacher beaucoup d'importance. Il est aussi possible qu'il soit suffisamment honnête pour admettre qu'il change d'opinion. La traduction donne une autre impression. Le connecteur argumentatif y est, tandis que les démonstratifs et les points de suspension suggèrent une autre lecture. C'est presque comme si Askanius se voit emporté par la fureur qui l'emporta jadis. Une autre lecture pourrait être que les points de suspension indiquent une volonté de passer vite sur ces termes d'adresse.

Quand le démonstratif est employé pour remplacer un pronom personnel, son sens devient anaphorique, ce qui peut donner des effets bizarres, comme dans (32), où il désigne l'énonciateur.

(32a) Så kom en lång historia : hon hade en gång för ungefär ett år sedan hört på ett samtal mellan mig och hennes man, pastorn – han var dålig, och jag var där på sjukbesök. Vi hade kommit att tala om prostitutionen. Hon mindes allt vad jag hade sagt och upprepade det för mig – det var något mycket enkelt och vanligt, dessa stackars flickor äro också människor och böra behandlas som människor o.s.v. Men **hon** hade aldrig hört någon tala så förr. Sedan dess hade hon sett upp till mig, och det var därför hon nu hade fått mod att anförtro sig åt mig.
Allt det här hade jag glömt, totalt… Gömt i snö, kommer upp i tö. (*Doktor Glas* 271–2)

(32b) Elle me raconta une longue histoire. Il y a à peu près un an, elle avait surpris une conversation entre son mari souffrant et moi-même que le pasteur avait appelé à son chevet. Nous parlions de la prostitution. Elle se souvenait de mes paroles si banales. J'avais dit que ces pauvres filles étaient des êtres humains comme les autres et qu'il était indigne d'un autre être humain de les mépriser. Jamais **cette femme** n'avait entendu de tels propos, et depuis ce jour, elle m'admirait tellement qu'elle s'était promise de se confier à moi.
Tout cela, je l'avais complètement oublié, mais « ce qui disparaît dans la neige reparaît au dégel ». (*Doktor Glas* 34–5)

Lydia raconte à Arvid comment elle a été impressionnée par la manière dont il parle des prostitués. Dans l'original, le pronom personnel « remplace » une référence à la première personne du singulier, tandis que le démonstratif dans la traduction le distancie et le focalise par la personne de Arvid ; comme s'il rendait ses paroles, c'est-à-dire un DD au lieu d'un DIL.

Dans (33) la même situation se produit avec un délocuté, mais dans ce cas, le DIL de paroles est peut-être devenu un DIL de pensées.

(33a) Men Giannita ville inte bli avvisad. Hon var ju sänd av Gud. **Han** skulle förstå, förstå, sade hon och höjde rösten. Hon var från Diamante och hade inte varit i Catania på tolv år. Ända till i går eftermiddag klockan fyra hade hon inte tänkt på att fara dit. Han skulle tänka på det : ända til1 i går eftermiddag klockan fyra.
Betjänten stod orörlig. (*Antikrists* 64)

(33b) Giannita ne se laissa cependant pas éconduire. Elle était envoyée par Dieu lui-même. **Ce valet** devait comprendre qu'elle ne pouvait partir ainsi ; elle élevait la voix. Elle était de Diamante et n'était pas venue à Catania depuis douze ans. Jusqu'à quatre heures la veille elle n'avait jamais même songé à y venir. Songez donc ! La veille à quatre heures, le voyage s'était

soudain décidé.
Le valet demeura immobile […] (*Antéchrist* 42–3)

Giannita s'est rendue chez Michaëla pour la première fois depuis longtemps. Faute d'être reconnue, elle se voit arrêtée à la porte par un valet. Dans l'original, il est impossible de savoir si la phrase « Hon var ju sänd av Gud » est un DIL de pensée ou de paroles. La phrase après l'incise montre clairement qu'il s'agit d'un DIL de paroles. Giannita essaie de convaincre le valet : le pronom « han » s'adresse donc directement à lui, ce qui est souligné par la répétition du mot « förstå ». Dans la traduction, les mots « ce valet » semblent plutôt être du DIL de pensées. Giannita, de basse extraction, ne pourrait pas s'adresser à un valet de telle manière. La phrase semble plutôt rendre sa conviction : coûte que coûte, elle entrera dans la maison. La phrase « elle élevait la voix » peut soit signifier qu'elle a dit à haute voix ce qui précède, interprétation en contradiction avec le démonstratif, soit qu'elle commence à parler avec davantage de conviction.

Dans le corpus français-suédois, le nombre de SNdéf est élevé : il y a presque 170 SNdém. Un peu plus de 70% ont été traduits par un SNdém, ce qui est beaucoup si l'on compare aux conclusions que tire Jonasson. Il y a deux explications possibles : soit il s'agit d'une interférence (si l'on compare les deux corpus, les traductions suédoises sont, en général, plus proches de l'original que ne le sont les traductions françaises), soit, et c'est une conclusion que les résultats dans le corpus suédois-français semblent aussi corroborer, c'est l'influence du DIL qui permet plus de SNdém que le reste du texte. Le nombre de changements vers d'autres articles est donc faible par rapport à ceux du corpus suédois-français.

Nombre	**Français**	**Suédois**
39	Pronom démonstratif	> article défini
9	Nom propre + pron.dém.	> nom propre
4	Pronom démonstratif	> article indéfini
2	Pronom démonstratif	> pronom personnel
1	Pronom démonstratif	> pronom possessif

Dans tout le corpus français-suédois, il n'y a que deux adjectifs démonstratifs ajoutés, tous les deux remplaçant un adjectif possessif, comme dans (34).

(34a) Alors, dès que ces pensées la prenaient, Gervaise regardait dans les rues avec des yeux de gendarme. Ah ! si elle avait aperçu **son ordure**, comme elle l'aurait raccompagnée à la maison ! On bouleversait le quartier, cette année-là. (*Assommoir* 353)

(34b) Så snart dessa tankar kommo för Gervaise, spejade hon ut på gatan med argusögon. Vänta bara om hon fått syn på **det där ludret**, då skulle hon minsann ha kört hem henne !... Man vände upp och ned på stadsdelen det året. (*Krogen* (KdL) 484)

Dans l'étude sur les SN dans le DIL, nous avons pu constater que les deux langues se ressemblent beaucoup dans l'emploi qu'elles en font. Les seules différences se voient dans l'emploi des articles et des pronoms avec les noms de parenté, mais aussi par l'augmentation des démonstratifs dans les traductions françaises et la forte présence des démonstratifs dans les traductions suédoises.

4.4.4 La rupture modale

Tout comme il y a des ruptures lexicologiques indiquant le DIL, il y a aussi des ruptures modales : « [le] passage de l'assertion à d'autres modalités d'énonciation [servant] à repérer le discours cité » (Rosier 1999 : 155). Hormis les constructions exclamatives et interrogatives possibles dans le DIL, il y a aussi des adverbes et des verbes modaux indiquant le décalage (Jørgensen 2002b : 150 et Fludernik 2002 : 237). Pour les traductions, la modalité en tant que telle ne pose pas de problème étant donné que cette notion existe dans les deux langues. En revanche, une sorte de modalité peut être remplacée par une autre, ce que nous étudierons dans la suite.

Le nombre de changements est peu élevé parmi les adverbes et les verbes modaux, car les deux langues s'expriment à peu près de la même manière. Il y a pourtant quelques cas où des verbes modaux ont été traduits par des propositions exclamatives ou interrogatives, ainsi que par des propositions contenant le verbe *måste*, qui dans trois cas a été traduits par des propositions exclamatives dans le corpus suédois-français. Donnons (1) à titre d'exemple.

(1a) Men mer ville hon inte skänka honom, och tiggaren råkade i full förtvivlan. Han **måste** dricka mer av detta starka, söta brännvin. Han **måste** än en gång känna hjärtat dansa i kroppen och tankarna flamma under ruset. (*Gösta Berling* 15–6)

(1b) […] mais elle refusa de lui en donner un troisième, et le mendiant fut saisi de désespoir. **Oh, boire encore cette eau-de-vie forte et sucrée ! Sentir encore une fois son cœur danser dans sa poitrine et ses pensées flamber sous l'ivresse !** (*Légende* 16)

(1c) Mais lorsqu'elle lui refusa le troisième, le mendiant entra dans une violente colère. **Ah ! boire encore cette eau-de-vie forte et sucrée ! Sentir encore une fois le cœur danser dans sa poitrine et les pensées flamber sous l'ivresse !** (*Gösta Berling* 21)

Le corpus français-suédois contient trois exemples de ce changement, comme dans (2), où deux des traductions choisissent cette solution.

(2a) Depuis deux ans, elle rêvait d'avoir ce cœur, et voilà qu'on le lui aplatissait ! **Non, elle trouvait ça trop fort, ça finirait à la fin !** (*Assommoir* 341)

(2c) I två år hade hon önskat sig ett sådant hjärta, och nu trampade han sönder det ! **Nej, detta var för mycket. Det måste någon gång få ett slut.** (*Krogen* (JG) 257)

(2f) I två år hade hon önskat sig ett dylikt hjärta, och nu trampade han sönder det ! **Nej detta var för mycket ; det måste någon gång få ett slut.** (*Krogen* (O.H.D.) 255)

Comme nous le verrons dans 4.4.5, sur les particules énonciatives, des adverbes ou des verbes modaux sont parfois ajoutés dans les traductions françaises pour compenser la non-traduction de la particule, comme dans (3).

(3a) Men gatornas larm rasslade ännu lika febrilt omkring honom, och mistluren stönade åter lika hungrigt som förut, och klockan slog tre.
Hon slog tre… Och han **skulle ju** träffa Hall under Tornbergs klocka […] (*Förvillelser* 100)

(3b) Le brouhaha de la ville s'en donnait à cœur joie ; la trompe de brume, vorace, rugissait ; trois heures sonnèrent.
Trois heures… Ne **devait-**il pas retrouver Hall sous l'horloge de Tornberg ? […] (*Égarements* 161)

Le nombre de phrases exclamatives et interrogatives est grand, surtout dans *Giftas* et dans *L'Assommoir*, mais leur traduction ne pose pas de problèmes importants. Il y a pourtant quelques tendances qui méritent d'être mentionnées. Dans son analyse de la traduction de quelques marqueurs d'oralité en français et

en anglais, Fraix note que le français marque des passages par l'emploi de la ponctuation, là où l'anglais a recours au sémantisme des mots (2001 : 163), c'est-à-dire que l'anglais dépend souvent du sémantisme des mots pour indiquer la modalité, tandis que le français préfère ajouter un signe typographique pour obtenir le même effet. Nous venons d'en voir un exemple dans (1) où le verbe modal *måste* était traduit par une phrase exclamative. Des tendances similaires se trouvent aussi ailleurs, quand des phrases assertives sont devenues interrogatives dans la traduction française. Cette « transformation » semble même nécessaire pour traduire certains adverbes suédois, notamment les particules énonciatives. Le fait que deux traductions différentes du même texte choisissent cette solution montre que cette tendance est forte. Dans (4) une traduction plus littérale aurait même résulté en une phrase compliquée et maladroite.

(4a) Men idag var gossen ändå mera längtad, för hon kände på sig, att han skulle kanske snart gå ifrån henne. Pastorns ord igår kväll och pratet hade tänt på kruttrån och snart skulle det säga puff ! **Vem som kom att sveda ögonbrynen, var inte avgjort, men att det skulle hända någon, det var antagligt.**
Hon gick så och knallade sakta hemåt […] (*Hemsöborna* 110)

(4b) Gusten lui était plus cher que jamais, car elle avait le sentiment que, bientôt peut-être, il allait la quitter. Les paroles du pasteur, la veille, et ces bruits qui couraient au pays, tout cela avait mis le feu aux poudres, et l'on n'allait pas tarder à entendre une détonation ! **Qui en aurait le cuir roussi ?** Difficile à dire. En tout cas, il y aurait nécessairement une victime.
Elle revint à pas lents […] (*Gens de* 88)

(4c) Elle avait le pressentiment que bientôt peut-être il serait perdu pour elle. Les paroles du pasteur, l'autre soir, et les racontars des gens avaient mis le feu à la mèche, et la mine sauterait bientôt. **A qui l'explosion nuirait-elle ?** Personne ne le savait ; mais il était certain qu'il pouvait prévoir un malheur.
Elle revint lentement vers la maison […] (*Dans les îles* 121)

Mais la transformation est aussi possible quand l'original est assertif, comme dans (5b), où l'homme pose une question rhétorique dont le contenu s'apparente à la constatation qu'il fait dans l'original.

(5a) Han sade, att han hade litet svårt att tro på alla detaljer, men för honom låg det en djup mening under alltsammans. **Han ansåg ringen vara en symbol för kärleken till detta jordiska, som håller själen fången och gör den oskicklig att ingå i Guds rike.** (*Charlotte* 135)

(5b) Il confessait qu'il ne croyait guère à tous les détails de cette histoire, mais à son avis il y avait là-dessous un sens profond et caché. **L'anneau ne serait-il pas le symbole de l'amour des biens terrestres qui garde l'âme prisonnière et l'empêche d'entrer dans le royaume de Dieu ?** (*Charlotte* 50)

On devrait donc s'attendre à ce que les traductions suédoises contiennent moins de phrases exclamatives et interrogatives. Les phrases exclamatives et interrogatives sont souvent omises des traductions quelque peu raccourcies, mais nous n'incluons pas ces cas. Par contre, il y a un certain nombre de changements de propositions interrogatives et, surtout, exclamatives en propositions assertives dans les traductions suédoises. Il est pourtant intéressant de noter qu'il n'y a jamais de consensus. Dans la majorité des cas, une seule des traductions fait ce changement, ce qui montre que la tendance de ne marquer la modalité que par le vocabulaire n'est pas aussi forte dans les traductions suédoises que ne le sont les ajouts de signes typographiques dans les traductions françaises. Parfois le changement est compensé par l'ajout d'autres indices, comme par exemple dans (6c) et (6e).

(6a) Et elle l'interrogea sur son travail. Il travaillait toujours là, derrière le mur de l'octroi, au nouvel hôpital. **Oh ! la besogne ne manquait pas, il ne quitterait certainement pas ce chantier de l'année.** Il y en avait des mètres et des mètres de gouttières !
– Vous savez, dit-il, je vois l'hôtel Boncœur, (*Assommoir* 46)

(6c) Hon frågade honom om hans arbete. Han höll fortfarande på vid det nya sjukhuset. **Där hade han nog sysselsättning till årets slut, så många takrännor som skulle sättas upp.**
– Jag ser Hötel Boncœur, när jag är där uppe, sade han. (*Krogen* (JG) 34)

(6e) Hon gjorde honom nu åtskilliga frågor angående hans arbete. Han arbetade fortfarande på det nya sjukhuset bakom tullmuren. Å, göra fattades honom inte, han hade fullt upp för hela året. **Det behövdes minsann många alnar takrännor för en dylik byggnad.**
– När jag står på hospitalstaket, ser jag hotell Boncoeur, sade han. (*Fällan* 1913 : 39)

Dans la majorité des cas, le DIL reste, mais parmi la cinquantaine de cas où une phrase exclamative a été changée en une phrase assertive il y a une dizaine de transformations où l'attribution devient moins certaine. L'exemple (7)[91] montre la variation dans les solutions.

(7a) Coupeau, lui aussi, ne comprenait pas qu'on pût avaler de pleins verres d'eau-de-vie. Une prune par-ci par-là, ça n'était pas mauvais. **Quant au vitriol, à l'absinthe et aux autres cochonneries, bonsoir ! il n'en fallait pas.** Les camarades avaient beau le blaguer, il restait à la porte, lorsque ces cheulards-là entraient à la mine à poivre. (*Assommoir* 43)

(7b) Inte heller Coupeau förstod hur man kunde hälla sig hela glas med brännvin. En plommonlikör däremot, någon gång, det kunde inte skada. **Vad brännvin, absint och sån smörja beträffade, så bort med dem. Sånt var det bäst att låta bli**. Kamraterna drevo med honom, men det struntade han i, han stannade kvar utanför, när fyllbultarna gingo in på krogen. (*Krogen* (KdL) 51)

(7d) Coupeau kunde heller ej begripa, att man kunde vilja kolka i sig det ena glaset brännvin efter det andra. Litet plommonlikör då och då skadade däremot inte. **Vad beträffar finkel, absint och all den andra smörjan, så ger jag den så många som flyger och far.** Kamraterna kunde gärna göra narr av honom, han stannade vackert hemma, då de där gaphalsarna begåvo sig ut på härjningståg. (*Fällan* (EA) 43)

(7e) Coupeau förstod ej heller, att man kunde häva i sig glastals med brännvin. En plommonlikör smakade ej illa för någon gång. **Men finkel, absint och annan smörja, det var ingenting för honom**. Kamraterna kunde gärna driva med honom därför att han stannade utanför, när de gjorde krogrunden. (*Fällan* 1913 : 36–7)

(7f) Coupeau förstod för sin del icke heller, att man kunde svälja det ena glaset brännvin på det andra. Ett plommon då och då smakade ändå icke så illa. **Hvad finkel, absint och dylika svinerier angick, så adjö mcd dem ! så'na behöfde han inte.** Kamraterna kunde gärna göra narr af honom, han stannade utanför, då de där brännvinshalsarna gingo in på krogen. (*Krogen* (O.H.D.) 27)

Seul (7f) garde le point d'exclamation, alors que (7d) emploie une forme mixte avec le DIL au début et le DD à la fin. Les deux autres traductions sont plus neutres. Le contexte aide le lecteur à identifier les DIL, mais à cause de son contenu il pourrait aussi être vu comme du DN.

Le nombre de phrases exclamatives changées en assertives est beaucoup plus réduit dans le corpus français-suédois, seulement une vingtaine de cas. Parmi ces exemples, le DIL reste toujours, souvent grâce à d'autres ajouts, comme par exemple l'emploi de particules énonciatives (PEN), comme dans (8) où le choix de PEN est presque unanime dans les traductions à cause de l'emploi de « n'est-ce pas » dans l'original, emploi que nous discuterons avec les PEN. Les deux autres traductions contiennent soit un DN, soit une phrase exclamative.

[91] (c) omet la phrase qui nous intéresse.

(8a) Elle tourna son roux, en piétinant devant le fourneau, aveuglée par de grosses larmes. Si elle accouchait, **n'est-ce pas ?** ce n'était point une raison pour laisser Coupeau sans manger. Enfin le ragoût mijota sur un feu couvert de cendre. (*Assommoir* 99)

(8b) Hon vände på köttet i stekpannan, medan hon nervöst trampade framför spisen, med blicken skymd av stora tårar. Om det verkligen var på väg, så kunde hon **då** inte bara därför låta Coupeau vara utan middag. Slutligen ställde hon ragun på glöden för att sakta puttra och gick tillbaka in i rummet (*Krogen* (KdL) 127)

(8e) […] men när hon fräste upp fårbitarna i smöret, började svettbadden [sic] åter, och plågorna tilltogo oupphörligt, under det hon rörde mjölet i såsen. Men hon skulle **väl** inte låta Coupeau vara utan mat därför, att hon skulle föda barn. Äntligen hade hon hunnit så långt, att ragouten puttrade på den med aska övertäckta elden, och hon gick in i rummet för att duka på ena bordsändan. (*Fällan* 1913 : 85)

(8f) Köttet fräste redan i pannan, då hon åter började kallsvettas och värkarna återkommo. Hon brynte såsen, trampade af smärta framför spiseln, medan stora tårar skymde hennes blickar. Om förlossningen **nu** också inträdde, var detta dock intet skäl till att lämna Coupeau utan mat. Ragun blef emellertid färdig och ställdes på de af aska täckta glöden för att hållas varm. Hon återvände in i rummet och trodde sig ännu ha tid att duka fram […] (*Krogen* (O.H.D.) 69–70)

Plus surprenant est le nombre de phrases exclamatives ayant été changées en interrogatives dans le corpus suédois-français : une bonne vingtaine. En partie, ce changement peut être expliqué par le fait que les auteurs, surtout Strindberg, ont tendance à se servir de points d'exclamation dans des phrases à contenu interrogatif. Les traducteurs semblent être gênés par cette contradiction, ce qui explique des changements comme ceux dans (9) où les deux traductions optent pour une phrase interrogative, là où l'original a une exclamative (à contenu interrogatif).

(9a) – […] Vad har Karin gjort ?
Ja, det var just olyckan att han icke kunde säga det, ty han fruktade röra vid en öm punkt. Han teg, och han föll. Tusen tankar snurrade genom huvudet. **Hur skulle han uttrycka sig !** Orden trängdes… (*Tjänstekvinnans* 77)

(9b) – […] Qu'est-ce que Karine a fait ?
Oui, mais le malheur était qu'il ne pouvait pas le dire, car il craignait de toucher à un point sensible. Il se tut et succomba. Mille pensées s'agitaient dans sa tête. **Comment s'exprimerait-il ?** Les mots se pressaient… (*Fils* (CP) 119)

(9c) – […] Qu'est-ce que Karin a fait ?
Oui, c'était là le malheur, il ne pouvait pas le dire car il craignait de toucher un point délicat. Il se tut et perdit la bataille. Mille pensées tournoyaient dans sa tête. **Comment s'exprimer ?** Les paroles se bousculaient […] (*Fils* (CGB) 154)

Il n'y a pas que les traducteurs français qui hésitent, les mêmes changements ont été faits par les traducteurs suédois qui travaillent sur les romans français de Strindberg, comme dans (10).

(10a) Je ne me demandais jamais jamais ce qu'elle voulait oublier, ignorant au fond son passé. **Avait-elle peur de donner le mot de son énigme, de délivrer la clef de son caractère ! Désirait-elle l'art du théâtre pour se cacher derrière les masques, ou mieux pour s'amplifier dans les rôles plus grands qu'elle !** (*Plaidoyer* 314)

(10b) Jag frågade henne aldrig vad det var hon ville glömma, eftersom jag egentligen ingenting visste om hennes förflutna. **Var hon rädd för att ge lösningen till gåtan, lämna ut nyckeln till sin karaktär ? Åtrådde hon teaterkonsten för att dölja sig bakom maskerna eller ännu hellre för att kunna växa genom att spela roller som var större än hon själv ?** (*Försvarstal* 58)

Dans le corpus français-suédois, une dizaine de phrases exclamatives ont été changées en interrogatives. Presque toujours une seule traduction fait ce

changement, mais il y a deux exemples où cinq des traductions sont d'accord sur ce choix, par exemple dans (11)[92]. La phrase en question peut, en effet, être interprétée comme une question ou comme une exclamation. La modalité change, mais la force de la phrase reste la même : c'est le moment où *Bel-Ami* commence à douter de Madeleine.

(11a) Il était jaloux enfin, jaloux pour le mort, jaloux pour le compte de Forestier ! jaloux d'une étrange et poignante façon, où entrait subitement de la haine contre Madeleine. **Puisqu'elle avait trompé l'autre, comment pourrait-il avoir confiance en elle, lui !** (*Bel-Ami* 239–40)

(11b) Han var helt enkelt svartsjuk för den dödes räkning, svartsjuk å den stackars Forestiers vägnar ! Och denna svartsjuka drabbade honom plötsligt på ett sällsamt och svidande sätt och övergick i hat mot Madeleine. **Eftersom hon hade bedragit den andre, hur skulle han då själv kunna lita på henne ?** (*Bel-Ami* II (GÅ) 49)

(11c) Han var helt enkelt svartsjuk, svartsjuk på den dödes, på Forestiers vägnar. Besynnerligt och upprörande svartsjuk, det resulterade i ett plötsligt hat mot Madeleine. **Eftersom hon hade bedragit den andre, hur skulle han själv kunna hysa förtroende för henne ?** (*Bel-Ami* (VH) 201)

(11d) Han var svartsjuk, svartsjuk på den dödes, på Forestiers, vägnar ! Han var svartsjuk på ett besynnerligt, smärtsamt sätt, och han kände plötsligt hat mot Madeleine. **Då hon hade bedragit den andre, hur skulle då han själv kunna hysa förtroende för henne ?** (*Bel-Ami* (HL) 201)

(11f) Han var alltså svartsjuk, svartsjuk på den döde, svartsjuk på Forestier ! Svartsjuk på ett sällsamt, beklämmande sätt, med vilken känsla plötsligt blandade sig ett hat mot Madeleine. **Eftersom hon hade bedragit den andre, huru skulle han då för sin del kunna lita på henne ?** (*Bel-Ami* (ES) 241)

(11g) Han var svartsjuk på den döde, svartsjuk för Forestiers skull, en märkvärdig och eggande svartsjuka, som plötsligt blandades med hat mot Madeleine. **Då hon ju bedragit den andre, hur skulle han kunna lita på henne !** (*Bel-Ami* 2 (CT) 53)

(11h) Han kände sig svartsjuk för den dödes, för Forestiers räkning. Men i denna besynnerliga och våldsamma svarsjuka som i ett nu vaknade till lif blandade sig ett nyfödt hat mot Madeleine. **Då hon hade bedragit den andre, så kunde han ju icke heller hysa förtroende till henne.** (*Qvinnogunst* 295–6)

(11i) Han var med ett ord svartsjuk, svartsjuk på den dödes, på Forestiers vägnar, svartsjuk på ett sällsamt och svidande sätt, vari hastigt ingick hat till Madeleine. **Eftersom hon bedragit den andre, huru skulle han kunna hysa något förtroende till henne ?** (*Kvinnogunst* 203-4)

(11j) Han var med ett ord svartsjuk, svartsjuk på den döde, svartsjuk för Forestiers skull, en märkvärdig och eggande svartsjuka, vilken plötsligt blandades med hat mot Madeleine. **Då hon ju bedragit den andre, hur skulle han kunna lita på henne !** (*Bel-Ami* (RM) 232–3)

Par contre, il y a plus de phrases interrogatives qui ont été changées en exclamatives, une vingtaine d'exemples. Cet emploi s'apparente à celui de l'exemple (11) ci-dessus, mais il y a des différences aussi. Nous avons déjà constaté que Strindberg et Lagerlöf se servent parfois du point d'exclamation pour des phrases qui, en réalité, sont des questions. Cette tendance on l'observe aussi dans les traductions suédoises, bien qu'elle soit beaucoup plus faible. La traduction (12f) peut illustrer cet emploi. Les autres traductions gardent la modalité interrogative.

(12a) Resté seul, Duroy tira encore quelques coups, puis il s'assit et se mit à réfléchir. Comme c'était bête tout de même, ces choses-là ! **Qu'est-ce que ça prouvait ?** Un filou était-il moins un filou après s'être battu ? (*Bel-Ami* 160)

(12f) När Duroy blivit ensam, sköt han ännu några skott, satte sig sedan ner och började grubbla.

[92] (e) omet tout ce passage.

Vad det var dumt, alltsammans det här ! **Vad bevisade det !** En skojare, var han mindre skojare efter att ha duellerat ? (*Bel-Ami* (ES) 157–8)

Le fait que les phrases interrogatives ou exclamatives marquent parfois fortement le DIL influence les exemples où les phrases ont été omises ou simplement changées en assertives, comme dans (13).

(13a) Den skar henne i öronen, den korta och kärva ton hon tog, då hon befallde honom. Hon måste ju tala så för att bli lydd. Det gick ju inte an på annat sätt. **Men hon var just den rätta till att befalla över en annan människa, hon, som inte en gång hade rätt att leva !** (*Herrgårdssägen* 64)

(13b) Il lui en coûtait de prendre avec lui un ton brusque et dur, mais elle comprenait que ce n'était qu'en parlant ainsi qu'elle se ferait obéir. **Elle ne se sentait plus aucun droit à la vie**. (*Vieux manoir* 73)

(13c) Elle en eut elle-même les oreilles blessées, de ce ton sec et acerbe qu'elle prit pour lui donner l'ordre. Mais il fallait qu'elle parle ainsi pour être obéie, il ne pouvait en aller autrement. **Et puis, elle était bien la dernière personne qui puisse donner un ordre à quelqu'un, elle qui n'avait même pas le droit de vivre !** (*Violon* 65–6)

Ingrid vient d'être libérée de sa tombe, mais elle vient aussi d'apprendre que les personnes chez qui elle habitait avant sa « mort » ne l'avaient jamais aimée. À sa manière de raisonner, une personne qui n'est pas aimée n'a pas le droit de vivre. Dans l'original et dans (13c), son angoisse est exprimée dans un DIL exclamatif, alors que (13b) transforme la phrase en un discours du narrateur résumant ses pensées.

L'ajout de phrases exclamatives ou interrogatives est bien entendu aussi possible, comme dans (14b). Sten, un aristocrate dépossédé de sa fortune, est exploité par Claus, « han », un homme pauvre et méchant, qui essaie de profiter autant que possible de la naïveté de Sten. Dans l'original, le narrateur commente l'entêtement de l'homme, tandis que la traduction en fait une phrase exclamative qui semble plutôt venir de l'homme (bien qu'il soit possible d'y voir un commentaire fait par le narrateur).

(14a) Han åter förklarade att Stens alla lidanden och olyckor härledde sig från att han var bortskämd och icke lärt sig arbeta, **och den förklaringen höll han på.** (*Svenska öden* : Odlad frukt 37–8)

(14b) L'autre, au contraire, déclare que tous les maux et souffrances de Sten proviennent de ce qu'il a été gâté et n'a jamais appris à travailler ; **et pas question d'autre explication !** (*Destins* : Un fruit de culture 51)

Coïncidence ou non, dans le corpus français-suédois seules les phrases exclamatives remplacent les phrases assertives.

Finalement, nous voulons commenter un des traducteurs, Karin de Laval, (ou bien la maison d'édition) qui remplace souvent (une quarantaine de fois) le point d'exclamation par les points de suspension dans le DIL, ce qui implique que l'emploi du point d'exclamation la gêne. Par contre, trois seulement des points d'interrogations ont été échangés. Deux des autres traductions remplacent aussi le point d'exclamation de cette manière, mais elles ne le font qu'une ou deux fois. Ce remplacement rend le texte un peu plus lent, un peu plus incertain. Au lieu d'affirmer ce qu'ils disent, les protagonistes semblent lâcher les phrases sans savoir comment en venir à bout. Par contre, le DIL en tant que tel reste, comme illustré dans l'exemple (15b) où deux des points d'exclamation ont été

remplacés. En plus, les points de suspension ont été ajoutés dans une phrase assertive.

(15a) – […] Nous sommes pressées, entends-tu !
Elles étaient pressées, eh bien ! quoi ? ce n'était pas sa faute. Il ne faisait rien de mal. Il ne touchait pas, il regardait seulement. Est-ce qu'il n'était plus permis de regarder les belles choses que le bon Dieu a faites ? Elle avait tout de même de sacrés ailerons, cette dessalée de Clémence ! Elle pouvait se montrer pour deux sous et laisser tâter, personne ne regretterait son argent. (*Assommoir* 141)

(15b) – […] Vi har bråttom, förstår du inte det ?
De hade bråttom... jaha, det var då sannerligen inte hans fel. Han tog ju inte i henne, han bara tittade... Det var då inget ont i det. Var det då inte längre tillåtet att titta på allt vackert som den gode Guden hade skapat ? Hon hade fördömt stiliga armar alla fall, den där slinkan Clémence... Hon kunde faktiskt visa sig för två sous och låta folk ta i sig, ingen skulle tycka att det var bortkastade pengar. (*Krogen* (KdL) 186–7)

Dans (16b) tous les points d'exclamation ont été changés en points de suspension, mais dans cet exemple, le passage ne perd pas de son allant ; par contre, le texte paraît plus saccagé.

(16a) Les femmes, surtout, sortaient de leur réserve, refusaient d'ajouter un centime. Ah bien ! merci, elle était jolie, la noce ! C'était mademoiselle Remanjou, qui ne se fourrerait plus dans un de ces dîners-là ! Madame Fauconnier avait très mal mangé ; chez elle, pour ses quarante sous, elle aurait eu un petit plat à se lécher les doigts. Madame Gaudron se plaignait amèrement d'avoir été poussée au mauvais bout de la table, à côté de Mes-Bottes, qui n'avait pas montré le moindre égard. Enfin, ces parties tournaient toujours mal. Quand on voulait avoir du monde à son mariage, on invitait les personnes, parbleu ! Et Gervaise, réfugiée auprès de maman Coupeau, devant une des fenêtres, ne disait rien, honteuse, sentant que toutes ces récriminations retombaient sur elle. (*Assommoir* 89)

(16b) Kvinnorna i synnerhet förlorade besinningen, vägrade att betala en centime till. Det var just ett fint bröllop ... Fröken Remanjou förklarade att hon minsann skulle akta sig för sådana middagar vidare... Fru Fauconnier hade fått urusel mat. För sina fyrtio sous kunde hon ha fått något alldeles delikat hemma los sig. Fru Gaudron beskärmade sig över att ha blivit illa placerad, bredvid Pyret, som inte hade visat henne den minsta hänsyn. Sådana där tillställningar slutade alltid med en skräll. Ville man ha folk med på sitt bröllop, så bjöd man dem, i jösse namn... Gervaise som skamsen hade tagit sin tillflykt till mamma Coupeau […] (*Krogen* (KdL) 115–6)

Finalement, il y a une combinaison, présente une dizaine de fois dans quelques traductions, qui consiste en l'ajout de points de suspension après le point d'exclamation. Dans (17d) l'interjection n'a pas été traduite ; par contre la phrase est devenue inachevée, ce qui souligne aussi bien la menace.

(17a) Madame Boche, à voix basse, accusa Boche de pincer les genoux de madame Lerat. Oh ! c'était un sournois, il godaillait. Elle avait bien vu sa main disparaître. **S'il recommençait, jour de Dieu !** elle était femme à lui flanquer une carafe à la tête. (*Assommoir* 85)

(17d) Fru Boche anklagade i viskande ton sin man för att nypa fru Lerat i benen. Hon hade sett hans hand försvinna. **Om han inte aktade sig, så skulle hon minsann !...** Hon var kvinna att slänga en karaff i huvudet på honom. (*Fällan* (EA) 84)

Nous avons donc pu voir que la modalité en tant que telle reste dans les traductions, mais qu'elle revêt des formes variées. Le français semble plus strict en ce que le contenu de la phrase doit être exprimé dans la modalité, alors que le suédois permet plus de combinaisons contradictoires.

4.4.5 Les particules énonciatives et les adverbes explétifs

Parmi tous les indices marquant l'oralité dans le DIL, deux méritent une mention particulière, à savoir les particules énonciatives (PEN) en suédois et les adverbes explétifs en français. Du point de vue contrastif, l'étude de ces éléments est fascinante, mais ce travail n'est pas le lieu d'une telle étude qui nous mènerait trop loin du DIL. C'est pourquoi nous limiterons notre analyse à l'exploration de problèmes de traduction qui importent dans l'étude du DIL. Premièrement, nous présenterons les particules et les adverbes pour voir leur place dans la langue et dans le DIL. Par la suite, nous étudierons leurs traductions et les conséquences des décisions prises par les traducteurs, ainsi que les contraintes qu'imposent les différences entre les deux langues. Pour faciliter la lecture de l'analyse, nous étudierons les deux corpus séparément.

Le terme, *particule énonciative*, est proposé par Fernandez (1994), qui le motive par une explication des mots : *particule*, étant donné qu'elles sont souvent brèves et difficilement classables grammaticalement et *énonciative*, puisqu'elles ont un fonctionnement discursif (1994 : 3)[93]. Ces mots, syntaxiquement facultatifs, doivent, selon Fernandez, remplir trois critères : être dépourvus de sens propositionnel, qualifier le processus d'énonciation plutôt que la structure des énoncés et ancrer les messages de l'énonciateur dans ses attitudes ou sentiments, directement ou indirectement (1994 : 5)[94]. Parmi ces particules à valeur modale, seules celles exprimant une modalité épistémique, c'est-à-dire exprimant le certain, le plausible, le contestable et l'exclu, nous intéressent, car telle est la fonction des PEN suédoises que nous avons choisies.

La liste des PEN suédoises varie selon les sources. Afin d'en avoir un vaste choix, nous avons combiné un nombre de sources : la grammaire de l'Académie suédoise (*SAG* 4, 1999), qui donne : *ju*, *väl*, *nog*, *faktiskt*, *verkligen* et *egentligen*, et Eriksson qui donne *ju*, *väl*, *visst*, *nog*, *då*, *verkligen, iallafall* et *förstås* (2002a : 32), auxquelles on peut ajouter *nu*[95]. Que les PEN soient bien vivantes dans la langue écrite et fréquemment usitées se voit par le fait que le nombre total d'occurrences est assez élevé. À notre connaissance, il n'y a pas de répartition égale entre les PEN. Par exemple, *ju* domine alors qu'il n'y a pas de *faktiskt* dans le corpus suédois-français. Il faut souligner que la plupart de ces particules peuvent avoir bien d'autres fonctions, notamment adverbiales, qui ne posent pas les mêmes problèmes lors de la traduction. Ces formes ne seront pas traitées parce que c'est la fonction énonciative, ses implications pragmatiques et sémantiques dans le contexte du DIL, qui nous intéresse.

---

[93] Les termes suédois contiennent la même idée : *modala partiklar* (particules modales, Aijmer 1977), *talarattitydsadverbial* (adverbiaux indiquant l'attitude de l'énonciateur, Östman 1979), *modaladverb* (adverbes modaux, Borgstam 1977), *talaktsadverbial* (adverbiaux marquant l'énonciation, Andersson 1976) et, dernièrement, *modala satsadverbial* (adverbiaux de phrase à valeur modale, l'Académie suédoise 1999).

[94] Que des particules ayant cette valeur se trouvent aussi dans d'autres langues germaniques, se voit dans ce commentaire de Fludernik : « German employs a whole battery of sentential or verbal modifyers that constitute an evaluative colloquial or subjective modification of the propositional values in the remainder of the phrase or sentence in which they occur » (2002 : 97).

[95] Aijmer (1978) nomme quelques PEN typiques comme *ju*, *väl*, *nog*, etc. sans en donner une liste exhaustive.

Le français exprime la modalité épistémique autrement que ne le font les PEN suédoises. Grevisse propose un équivalent partiel français, à savoir la fonction explétive de certains adverbes comme *bien* et *donc* (1993 : 1348), mots qui n'ont pas la complexité sémantique et pragmatique des PEN suédoises. Ces adverbes peuvent, selon Grevisse, « être suprimés [sic] sans modifier le contenu de la communication. Ils servent seulement à renforcer ou à atténuer l'expression. Certains participent aussi à la fonction phatique […] du langage » (1993 : 1348). L'ambiguïté de la première phrase de la citation ne permet pas d'évaluer le sens exact du mot « contenu » ; il s'agit probablement du contenu informationnel, tandis que la modalité se voit exprimée dans la fonction phatique. La fonction se rapproche donc de la modalité rhétorique des adverbes suédois. Les adverbes principaux pouvant servir dans cette fonction sont, selon Grevisse, *bien*, *donc*, *là*, *un peu*, *seulement*, *déjà* et *encore* (1348–50). Dans notre corpus, seuls les deux premiers, *bien* et *donc*, figurent. Par contre, deux autres, *n'est-ce pas* et *peut-être*, sont aussi employés dans cette fonction.

Les adverbes explétifs et les PEN ne sont nullement les seuls moyens dont on dispose pour exprimer la modalité épistémique. On trouve aussi des adverbes modaux, des connecteurs et certains verbes, par exemple *devoir* et *falloir*. Même si une PEN suédoise est traduite par un connecteur en français, le DIL reste donc, car les deux le marquent autant. La différence se situe plutôt au niveau stylistique et langagier.

Les PEN appartiennent, avant tout, à la langue parlée, bien que certaines formes simulent l'oral dans la littérature (Fernandez 1994 : 231). Fréquentes dans le DD, elles se trouvent aussi bien dans le DIL et le discours rhétorique. La PEN *ju* est, par exemple, suffisamment fréquente pour être remarquée par les recherches suédoises sur le DIL : Hellberg la liste comme une *marque d'empathie* (notre traduction, 1984 : 43), catégorie à laquelle appartient le DIL. Gullberg la note comme un emprunt à la langue parlée (1939 : 135). Svanberg mentionne *ju* comme marquant les DIL ironiques (1966 : 152), conclusion qui oublie les contextes plus empathiques où le DIL peut figurer.

Les particules énonciatives sont souvent jugées négligeables lors de la traduction (Fernandez 1994 : 236), étant donné qu'elles portent sur le dire et non pas sur le dit (Andersson 1975 : 27). Eriksson, qui étudie la traduction des PEN dans l'œuvre de Pär Lagerkvist, note que ces particules sont plus pragmatiquement que linguistiquement motivées (2002a : 32) et que leur omission résulte en une langue stylistiquement plus neutre et plus « intellectuelle » (2002b : 186). La conséquence pour le DIL, surtout dans les traductions françaises, c'est que la différence stylistique entre le DIL et le reste du texte, s'il y en a, se trouve nivelée. Si le DIL n'est marqué que par cette discordance, il risque de disparaître, mais ces cas sont très rares dans notre corpus.

Du point de vue langagier, il faut souligner le fait qu'il ne s'agit nullement de systèmes parallèles entre les deux langues. Il est vrai que les adverbes explétifs et les PEN expriment tous les deux la modalité épistémique, mais leur emploi diffère. La plus grande différence se trouve dans les fréquences ; les PEN suédoises sont employées plus souvent que ne le sont leurs équivalents français. Par conséquent, une traduction de chaque PEN suédoise ne serait plus du français, mais du *translationese*. Inversement, les traducteurs suédois doivent ajouter des PEN pour expliciter les modalités qui restent implicites dans les

textes français. En outre, les adverbes explétifs ne sont pas automatiquement traduits par des PEN. Il n'y a donc pas de correspondance lexicale entre eux : tel adverbe explétif n'est pas traduit par telle PEN. C'est la situation qui décide du terme à choisir (s'il est nécessaire d'en trouver un). Ceci se voit entre autre par l'énorme variation de termes employés pour traduire les éléments étudiés. Donnons deux cas à titre d'exemple. *Ju*, la PEN suédoise la plus fréquente, a 272 occurrences dans le corpus suédois-français. De celles-ci, 50 ont été traduites (les autres ont été omises) par 26 termes différents en français. Inversement, 40 expressions différentes ont donné les 125 *ju* employés dans les traductions suédoises[96].

Pour bien comprendre la traduction des adverbes explétifs et des PEN, il faut les étudier de quatre points de vue. D'abord, il y a le nombre d'occurrences dans les originaux. Dans le tableau suivant, se trouve la distribution des adverbes explétifs dans le corpus français-suédois. Soulignons encore une fois que nous n'étudions que l'emploi des adverbes explétifs et non pas les autres fonctions qu'ont ces mots. Il faut aussi souligner le fait qu'il y a moins d'originaux dans ce corpus que dans le corpus suédois-français. D'autre part, le nombre de traductions est plus grand pour chaque roman. Dans l'analyse des traductions ci-dessous, nous comptons chaque traduction comme ayant un original à part.

Adverbe	***Maupassant***	***Zola***	***France***	***Total***
Bien	2	14	1	17
Donc	5	10	-	15
Peut-être	-	4	-	4
N'est-ce pas	-	3	-	3
N. total	7	21	1	39

Bien que le nombre d'originaux soit le double dans le corpus suédois-français, il est toujours possible de constater que le nombre de PEN est élevé, fait qu'on constate dans le tableau ci-dessous.

PEN	***Lagerlöf***	***Strindberg***	***Söderberg***	***Bergman***	***Total***
Ju	129	103	32	8	272
Väl	83	15	12	13	123
Nog	58	41	3	8	110
Då	38	43	3	2	86
Visst	42	11	1	3	57
Nu	19	14	2	2	37
Förstås	13	2	–	1	16
Verkligen	5	8	1	–	14
Egentligen	1	–	10	1	12
I alla fall	7	–	–	1	8
N. total	395	237	64	39	735

La grande fréquence des PEN en suédois se voit aussi par le fait que presque la moitié des PEN des traductions y ont été ajoutées (370 occurrences sur 845). Dans les traductions françaises, par contre, plus de la moitié des PEN ont été omises.

[96] Comme nous le verrons par la suite, il y a au total 216 *ju* dans le corpus français-suédois. Les 91 qui « manquent » ont été ajoutés dans la traduction.

Pour souligner encore qu'il ne s'agit nullement de systèmes parallèles, nous constatons qu'une trentaine d'adverbes explétifs ont été ajoutés dans les traductions françaises. Le nombre d'exemples où un adverbe explétif a été ajouté est assez faible et sert plutôt à montrer combien l'emploi est subjectif. Dans les trois exemples de *Giftas*, dont nous ne donnerons qu'un seul, une traduction ajoute un adverbe, tandis que l'autre n'ajoute rien, parce que le reste de la phrase est déjà au DIL.

(1a) Följande dag låg frun sjuk. Skulle han ha hjärta att gå ifrån henne ?
– Tjänsten framför allt ! **Var hon mycket sjuk ?**
– Å, så förfärligt ! (*Giftas* : Naturhinder 119)

(1b) Le lendemain, l'épouse était malade. Aurait-il le cœur de la laisser seule ?
– Le travail avant tout ! **Était-elle très malade ?**
– Oh, terriblement ! (*Mariés* : Cas de force majeure 143)

(1c) Le jour suivant, madame était malade. Aurait-il le cœur de la quitter ?
– Le devoir avant tout ! **Était-elle bien malade ?**
– Affreusement ! (*Les mariés* : Essais de réforme II 333)

La différence entre le suédois et le français est donc que les PEN sont plus fréquentes que ne le sont les adverbes explétifs. Mais en fin de compte, c'est le traducteur qui décide s'il y a lieu de les mettre ou non, comme le montre l'exemple (1).

Le corpus français-suédois

Nous avons déjà constaté que le nombre d'adverbes explétifs est faible dans les originaux français : le nombre reste faible quand toutes les traductions sont prises en compte.

Adverbe explétif	**Traduction**	**Omission**	**N. total**
Donc	77 (79%)	21 (21%)	98
Bien	63 (69%)	28 (31%)	91
Peut-être	12 (93)	1 (7%)	13
N'est-ce pas	4 (36%)	7 (64%)	11
N. total	156 (73%)	57 (27%)	213

La majorité des adverbes a donc été traduite. Le seul adverbe à vraiment poser des problèmes est *n'est-ce pas*. L'omission n'influence que rarement le DIL, illustré par (2).

(2a) Gervaise se moquait pas mal des Lorilleux, des Boche et de tous ceux qui ne disaient point comme elle. S'ils n'étaient pas contents, **n'est-ce pas ?** ils pouvaient aller s'asseoir. (*Assommoir* 152)

(2b) Gervaise struntade blankt i Lorilleuxs, i Boches och alla andra, som inte tyckte som hon. Om de inte voro nöjda, **Ø** så kunde de hålla sig undan. Hon förtjänade så mycket hon behövde, det var hurvudsaken. I kvarteret hade man slutligen fått stor respekt för henne, (*Krogen* (KdL) 203)

(2d) Gervaise struntade i Lorilleux', Boches och alla dem, som ej höllo med henne. Om de ej gillade henne, **Ø** så gjorde det ingenting ! (*Fällan* (EA) 147)

(2e) Om de inte ville vara sams med henne, **Ø** kunde de låta bli. (*Fällan* 1 1913 : 134)

(2f) Gervaise frågade inte det bittersta efter makarna Lorilleux, Boche'ns och alla de andra, som sågo snedt på henne. Om de inte voro nöjda, **Ø** hvad angick det henne ? (*Krogen* (O.H.D.) 111)

Le seul exemple où l'omission semble importer est (3)[97]. Dans l'original, la première phrase est ambiguë : il est possible d'y voir un DN, mais aussi un DIL à cause de l'adverbe. La majorité des traductions omet l'adverbe, ce qui aboutit à une phrase qui semble être un DN qui introduit le DIL qui suit. Une seule traduction a tenu à garder l'ambiguïté, (3c), qui en fait une phrase interrogative.

(3a) Elle cherchait qui elle pourrait **bien** appeler à elle. Quel homme ! Elle n'en trouvait pas ! Un prêtre ! oui, un prêtre ! (*Bel-Ami* 364–5)

(3b) Hon funderade oklart över vem hon skulle kunna vända sig till. En vän ? Nej, hon kunde inte tänka ut någon. Kanske en präst då ? Ja, en präst skulle duga ! (*Bel-Ami* II (GÅ) 189–90)

(3c) Hon letade i sitt minne, **vem kunde hon kalla på ?** Vem ? Hon fann ingen. En präst ? Ja, en präst. (*Bel-Ami* (VH) 306)

(3d) Hon letade i sitt minne efter någon som hon kunde vända sig till, men hon fann ingen. Kanske en präst ? Ja, ja, en präst ! (*Bel-Ami* (HL) 306–7)

(3f) Hon funderade på vem hon kunde tillkalla. Vilken människa ! Hon fann ingen ! En präst ! Ja, en präst ! (*Bel-Ami* (ES) 369)

(3g) Hon sökte efter någon, som hon kunde kalla till sig. Vem ? Hon fann ingen ! En präst ? Jo, en präst ! (*Bel-Ami* 2 (CT) 181)

(3h) Hon kände inom sig ett oemotståndligt behof att fly derifrån, att söka hjelp och räddning, hon hviste icke hvar.
Men hvem skulle hon kalla till sitt bistånd ? En prest ? Ja, en prest borde det vara. (*Qvinnogunst* 447–8)

(3i) Hon sökte i tankarna vem hon skulle kunna kalla till sig. Vilken människa ! Hon fann ingen ! En präst ! ja, en präst ! (*Kvinnogunst* 314)

(3j) Hon sökte efter någon, som hon kunde kalla till sig. Vem ? Hon fann ingen ! En präst ? Jo, en präst ! *Bel-Ami* (RM) 363)

D'après les structures de la langue suédoise, on devrait donc s'attendre à un grand nombre de PEN dans les traductions, ce qui s'avère bien être le cas. Les PEN sont employées pour traduire des éléments différents dans les originaux français : parfois des adverbes explétifs, mais avant tout des connecteurs, des adverbes modaux et des expressions proches de la langue parlée. Ces cas se trouvent sous la rubrique *traductions* dans le tableau ci-dessous. *Ajouts* indique les cas où les traductions ajoutent des PEN pour expliciter une modalité, ou bien parce que la langue suédoise demande une PEN dans cette position.

PEN	**Traductions**	**Ajouts**	**N. total**
Ju	125 (58%)	91 (42%)	216
Väl	68 (50%)	68 (50%)	136
Då	99 (74%)	34 (26%)	133
Nog	53 (47%)	60 (53%)	113
Visst	30 (49%)	31 (51%)	61
Minsann	19 (31%)	42 (69%)	61
Verkligen	22 (59%)	15 (41%)	37
I alla fall	17 (71%)	7 (29%)	24
Egentligen	5 (25%)	15 (75%)	20
Kanske	17 (89%)	2 (11%)	19
Faktiskt	12 (71%)	5 (29%)	17
Nu	7 (100%)	-	7
Förstås	1 (100%)	-	1
N. total	475 (56%)	370 (44%)	845

[97] (e) omet ce passage.

Nous ne nous attarderons pas davantage sur les PEN qui traduisent des mots ou des expressions dans les originaux. Par contre, les PEN « ajoutées » méritent notre attention. Prenons l'exemple (4) comme point de départ pour cette discussion. Dans quatre des neuf traductions, une PEN (*väl* ou *nog*) a été ajoutée pour souligner le côté argumentatif dans ce que dit Bel-Ami.

(4a) Du Roy, pour taquiner sa femme, feignit de n'en rien croire. **On ne serait pas assez fou pour recommencer la bêtise de Tunis.**
Mais elle haussait les épaules avec impatience. (*Bel-Ami* 258)

(4b) Bara för att reta sin fru, låtsades Du Roy inte tro på hennes uppgifter. **Aldrig skulle man väl vara så tokig, att man gjorde om samma dumhet som i Tunis härförliden.**
Hon ryckte otåligt på axlarna. (*Bel-Ami* II (GÅ) 68–9)

(4c) För att reta sin hustru låtsades du Roy inte tro på henne. **Man skulle väl inte vara så tokig och upprepa dumheterna i Tunis.**
Men hon ryckte otåligt på axlarna : (*Bel-Ami* (VH) 217)

(4d) För att reta sin hustru låtsade Du Roy inte tro på någonting av allt detta. **Man skulle väl inte vara så galen, menade han, att man begick samma dumhet som i Tunis**. Men hon ryckte bara otåligt på axlarna.
– Det är sant ! Det är sant, säger jag. (*Bel-Ami* (HL) 217)

(4g) **För att retas med sin hustru låtsades Du Roy inte tro någonting. Man skulle inte vara dåraktig nog att göra om dumheten med Tunis.**
Men hon ryckte otåligt på axlarna och svarade : (*Bel-Ami* 2 (CT) 71)

Toutes les traductions ne sont pas d'accord sur l'ajout de PEN dans les traductions, ce que montre (4), où cinq des traductions n'ajoutent rien dans la traduction.

L'exemple (4) illustre aussi le fait que les traductions ne sont pas d'accord sur l'emploi des PEN. Premièrement : les traductions ne choisissent pas les mêmes PEN pour traduire le passage. Il y a des exemples où quatre PEN différentes sont employées pour rendre le même passage français, comme dans (5). Dans l'original, l'ordre des mots indique la présence du DIL, tandis que les cinq traductions préfèrent employer des PEN pour marquer l'énonciation.

(5a) C'était à présent avec les Lorilleux qu'on godaillait dans la loge, au milieu des attendrissements de la réconciliation. **Jamais on ne se serait fâché** sans cette Banban, qui aurait fait battre des montagnes. (*Assommoir* 149–50)

(5b) Nu var det med Lorilleuxs man smorde kråset inne i skrubben, i försoningens tecken. Man skulle **ju** aldrig ha blivit osams, om det inte varit för den där halta människan, som kunde reta gallfeber på folk. (*Krogen* (KdL) 199)

(5c) Nu var det med dem som man smorde kråset i portvaktslogen under rörd och försonlig stämning. Man skulle aldrig ha blivit osams, om inte « Ett upp och ett i minne » hade funnits, ty hon kunde **verkligen** reta gallfeber på folk. (*Krogen* (JG) 105)

(5d) Nu drack man med varandra och firade återseendets glädje i portvaktsrummet. Om inte Halta Malena varit, skulle man aldrig blivit osams, men hon kunde **sannerligen** reta isberg på varandra. (*Fällan* (EA) 144)

(5e) Nu var det med Lorilleux's, som det pokulerades i portvaktarerummet allt under försoningstårar. De skulle aldrig ha blivit osams, om inte halta bolinkan hade varit, rnen hon kunde **minsann** reta stenar mot varandra.. (*Fällan* 1 1913 : 131)

(5f) Nu var det med dem, som man smorde sig i portvaktarrummet under försoningens rörda stämning. Man skulle aldrig blifvit osams, om inte den där « Ett upp och ett i minnet » funnits, ty hon kunde då **verkligen** reta stenar. (*Krogen* (O.H.D.) 109)

Il y a ainsi un grand nombre d'exemples où les traducteurs ne sont pas d'accord sur la PEN à choisir. Il faudrait faire une analyse plus approfondie pour trouver les raisons exactes de ces différentes interprétations. Nous pouvons dire simplement que *ju* ou *väl* sont souvent employés pour traduire le même passage,

mais que d'autres combinaisons sont aussi possibles. Pourtant, le DIL n'en est que très rarement influencé.

Le corpus suédois-français

Comme il est presque impossible de traduire chaque PEN en français, le nombre d'omissions devrait être grand. C'est en effet le cas. Un peu plus de la moitié des PEN sont omises dans les traductions, ce que montre le tableau suivant.

PEN	Traduction	Omission	N. total
Ju	75 (28%)	197 (72%)	272
Väl	70 (57%)	53 (43%)	123
Nog	62 (57%)	48 (43%)	110
Då	50 (58%)	36 (42%)	86
Visst	38 (64%)	19 (33%)	57
Nu	13 (35%)	24 (65%)	37
Förstås	12 (75%)	4 (25%)	16
Verkligen	8 (57%)	6 (43%)	14
Egentligen	5 (42%)	7 (58%)	12
I alla fall	6 (75%)	2 (25%)	8
Total	339 (46%)	396 (54%)	735

Ces omissions n'impliquent nullement l'omission des DIL. Il est rare que l'omission de la PEN ait pour effet de faire disparaître le DIL. Or, dans quelques cas, il est difficile de décider entre le DIL et le DN. Chez Söderberg se trouvent deux exemples de protagonistes qui observent des gens en les commentant intérieurement.

(6a) Arvid stirrade på skuggspelet utanför. Där gick **ju** Kaj Lidner förbi, med rockkragen uppslagen.
Kaj Lidner var hans ryskkunnige medarbetare på utrikesavdelningen. (*Allvarsamma leken* 256)

(6b) Arvid fixait le jeu des ombres, dehors. Là-bas passait Lidner, le col du manteau relevé.
Kaj Lidner, un collaborateur de la section politique étrangère, […] (*Jeu sérieux* 198)

(7a) Och några av dessa ansikten kände han för övrigt mycket väl. Där borta satt **ju** Henrik Rissler, hans vän ända från ungdomen. De träffades sällan numera, och det var skada, ty Martin kände ingen, som förstod sig bättre på vänskap, tankar och cigarrer än han. Men han var gift nu, sedan flera år tillbaka, och levde ständigt på flyttande fot. (*Martin Birck* 257)

(7b) Certaines de ces têtes lui étaient d'ailleurs très familières. Là, on distinguait Henrik Rissler, son ami d'enfance. À présent, ils se voyaient peu, et Martin le regrettait : il ne connaissait personne de plus expert que lui en amitié, idées et cigares. Marié depuis quelques années, Henrik n'arrêtait pas de déménager. (*Martin Birck* 141)

Dans les deux cas, *ju* indique que c'est le protagoniste qui nomme intérieurement les personnes qu'il voit. Cette interprétation est moins claire dans les traductions : les constatations peuvent aussi bien venir du narrateur. Dans (6b), par exemple, la phrase suivante ne contient pas de marques visibles du DIL. Dans (7b), pourtant, il y a des marques comme les deux points suivis par la description du personnage. Le traducteur peut aussi faire une autre analyse qui changera la focalisation, comme dans (8b).

(8a) Men det var lite långt och invecklat, tröttande genom sin mängd av namn, dock, han talade sig varm, hon gick lättare som efter trumma, och de nådde slutligen Gröndal. Klockan befanns bara vara elva, och det öppnades icke förrän två, då middag skulle ätas. Det var **ju** en ryslig tid. De gingo ner till den lilla skogssjön […] (*Syndabocken* 108)

(8b) Ce dossier était trop long, trop complexe, difficile à suivre à cause de la multitude de noms propres, pourtant son exposé le réconforta, il marcha avec plus d'allégresse – et là-dessus ils arrivèrent à Gröndal. Il était onze heures du matin ; l'établissement n'ouvrait pas avant deux heures de l'après-midi, pour le déjeuner. **L'attente fut pénible.** Ils poussèrent jusqu'au petit lac dans la forêt […] (*Bouc* 77)

Dans l'original, « det var ju en ryslig tid » révèle les pensées de Libotz et de Karin, exprimant le fait qu'ils se sentent tous deux embarrassés. Le vocabulaire focalise leurs pensées bien que d'une manière typifiée, tandis que dans la traduction, c'est le narrateur qui résume leurs sentiments.

Malgré le nombre élevé de PEN omises, le DIL se maintient dans la plupart des cas, en raison d'autres indices comme le temps verbal ou les marques d'oralité, alors que c'est le contexte qui le conserve dans des exemples comme (9).

(9a) Han skyndade bort utan att för någon tala om vart han ämnade sig. Han tyckte inte, att det behövdes. Han skulle **ju** vara så snart tillbaka.
Det dröjde inte länge, förrän han nådde templet […] (*Kristus* : I templet 98)

(9b) Les emballages n'étaient pas finis. Il serait de retour pour le départ.
Il s'esquiva sans rien dire à personne.
Arrivé au Temple […] (*Légendes* : Dans le temple 96)

Dans (9), il faut lire quelques pages pour se rendre compte de la dissonance : le jeune Christ s'oublie à regarder les merveilles qu'il trouve dans le temple et il n'est pas à l'heure pour le départ. Ceci est rendu sans ambiguïté dans la traduction à l'aide du conditionnel qui remplace le futur grammatical dans le DIL. Dans d'autres cas, comme dans (10), le contexte immédiat favorise le maintien du DIL.

(10a) Han sa förstås inte rent ut, att han bara for för att komma igen och bli husbonde på gården, men det låg **ju** under alltsammans. Prästfrun, som tycktes vara ett ovanligt fruntimmer, förstod nog vad meningen var. (*Liljecronas* 213)

(10b) Il ne disait pas ouvertement qu'il partait seulement pour revenir en qualité de maître de la maison, mais cela se sous-entendait. La femme du pasteur qui semblait une femme remarquablement intelligente, ne pouvait manquer de le comprendre. (*Maison* 162)

Örneclou, « il », a l'impression que la fille du prêtre lui est destinée. Flatté, il idéalise tout, y compris la femme du prêtre, qui ailleurs dans le livre est décrite comme une méchante intrigante. Les jugements positifs portés sur la femme ne peuvent donc venir que d'Örneclou.

Les traducteurs recourent à différents stratagèmes pour compenser l'omission d'une PEN. Au cours de l'analyse, nous avons remarqué que quelques stratégies s'appliquent à plusieurs PEN. Vu que notre matériel est restreint, nous avons décidé de partir des stratégies générales au lieu d'analyser en détail les changements mis en œuvre pour les PEN individuelles.

Le choix des verbes, leurs aspects et leurs modes engendrent, à leur tour, un moyen de montrer la modalité épistémique. La racine des verbes peut aussi exprimer une modalité, ce qui se voit dans des verbes comme *devoir* et *falloir*,

qui s'emploient surtout pour rendre *väl*, par exemple dans (11), où *falloir* est auxiliaire, et (12), où *devoir* est auxiliaire.

(11a) Nyårsafton på förmiddagen stack prästen in huvudet genom köksdörrn.
Var hade de gjort av Blåsvädret i dag ? Han hade inte sett henne ute i kälkbacken. Det var **väl** inte meningen, att hon skulle sitta inne från morgon till kväll som de andra kvinnfolkena. (*Liljecronas* 139)

(11b) Le matin de la Saint-Sylvestre, le pasteur montra sa tête à la porte de la cuisine.
Qu'était devenue « Coup-de-Vent » ? Elle n'était pas sur la colline avec sa luge. I1 ne **fallait** pas qu'elle **restât** enfermée du matin au soir avec les autres femmes. (*Maison* 73)

(12a) En av tamburpojkarna anmälde, att herr Ture Törne hade ringt upp och frågat efter honom.
Ture Törne. – Ja visst, det var **väl** fråga om den där teaterpjäsen han hade skrivit. Han hade ju givit sig tusan på att han skulle bli diktare.
Han tog en bunt telegram och ögnade på dem förströdd. (*Allvarsamma leken* 296)

(12b) Un portier lui apprit qu'il avait eu un appel téléphonique de M. Ture Törne.
Ture Törne… Ah, oui, ça **devait être** au sujet de sa pièce. Il était résolu à se mettre en quatre pour devenir écrivain.
Il prit une liasse de dépêches et les parcourut distraitement. (*Jeu sérieux* 229)

Afin de garder l'oralité, l'omission de la PEN peut être compensée par la répétition d'une interjection précédente, stratégie relativement fréquente, comme dans (13), où deux traductions sont d'accord sur la forme à choisir. Le dédoublement de l'interjection n'a rien de surprenant car les PEN suédoises ont la même fonction (l'inverse se trouve aussi dans le corpus français-suédois).

(13a) Hon skrattade. **Nej, visst** inga handskar (*Tjänstekvinnans*. 124)
(13b) Elle éclata de rire. **Non, non,** pas de gants. (*Fils* (CP) 191)
(13c) Elle rit. **Non, non**, pas de gants. (*Fils* (CGB) 240)

Une autre marque d'oralité est de transformer la proposition en exclamative ou en interrogative, procédure omniprésente. Strindberg se sert souvent de ce type de proposition, par conséquent ce changement est moins fréquent dans la traduction de ses romans que chez les autres auteurs. Dans (14) se trouve un exemple où l'affirmation, en combinaison avec l'interrogation, a été rendue en français par une question qui donne le même effet.

(14a) En dag, bäst han höll på med sin läxa, kom en pater och kallade ut honom ur skolrummet, därför att en släkting ville råka honom. Vad ? En släkting ! Han hade alltid hört, att alla hans släktingar voro döda. Men pater Josef påstod, att detta var en livslevande signora, som var släkt med honom och ville ta honom ur klostret. Det blev värre och värre. Ville hon ta honom ur klostret ? Det måtte hon väl inte ha makt till ! **Han skulle ju bli munk.** (*Antikrists* 31–2)

(14b) Un jour, pendant la classe, un frère vint l'appeler au parloir, où une parente demandait à le voir. Une parente ? Gaetano avait toujours entendu dire que tous les siens étaient morts. Mais le père Joseph déclara que c'était bel et bien une signora vivante qui était là et qu'au surplus elle voulait retirer l'enfant du monastère. Le retirer ! Voilà qui était pire. Cette femme n'en avait pas le droit. **Ne devait-il pas être Jésuite ?** (*Antéchrist* 19)

Dans les cas où les PEN ont été traduites par un autre élément en français, il y a peu de différences. Le DIL en soi reste, mais le niveau stylistique peut être changé, comme dans (15).

(15a) – Hu vilken stor säng ! Det var ju som stora barkassen ! Var hade de fått den ifrån ?
O Gud, vad hon rodnade. Men hon hade **ju** förstått hans brev så att de skulle « bo » på gästgivaregården. (*Giftas* : Ett dockhem 122–3)

(15b) – Oh, quel grand lit ! Il était aussi grand que la grande chaloupe ! Où l'avaient-ils trouvé ? **Mon Dieu**, comme elle rougissait. **Pourtant**, elle avait compris dans sa lettre qu'ils allaient « habiter » à l'auberge. (*Mariés* : Une maison de poupée 148)

Déjà l'original est quelque peu énigmatique à cause de l'exclamation qui ne semble pas venir de la femme pieuse, qui l'aurait probablement trouvée blasphématoire. Reste donc la possibilité d'un discours rhétorique, qui, dans l'original, est vite changé en un DIL dans la phrase suivante où le connecteur *men*, à valeur polyphonique, marque le début du DIL. Le même jeu entre les modes de narration se retrouve dans la traduction. Il est vrai que le mot *pourtant* est plus soutenu que *men*, mais il n'est aucunement exclu du vocabulaire de la femme, qui a une certaine éducation. Le pronom possessif à la première personne dans « Mon Dieu » pose des problèmes puisque le narrateur est hétérodiégétique. Il est impossible de l'attribuer à la femme qui ne pourrait pas commenter sa rougeur. Reste l'explication que c'est une expression figée avec un pronom à la première personne sans référent spécifique.

La modalité peut être changée dans les traductions, mais ceci non plus n'a pas d'influence sur le DIL en tant que tel, ce que montre l'exemple suivant (16).

(16a) Morbror visar gossarne att där nere stå blanka likkistor. – Där bor Clara Nunna. – Vem var det ? – Det vet han inte, men det var **väl** ett spöke.
Hans står inne i ett förfärligt stort rum […] (*Tjänstekvinnans* 20)

(16b) L'oncle montre aux enfants qu'il y a là dedans des cercueils blancs. –C'est là qu'habite la nonne Claire. – Qui était-ce ? – Il ne le sait pas, mais c'était **sans doute** un revenant.
Le voici à l'intérieur d'une salle extrêmement grande […] (*Fils* (CP) 30)

(16c) L'oncle montre aux garçons qu'il y a en bas des cercueils brillants.
– C'est là qu'habite la religieuse Klara.
– Qui c'était ?
Il ne le sait pas, ça **devait** être un fantôme.
Il se trouve dans une pièce terriblement grande […] (*Fils* (CGB) 50)

Le verbe *devoir* garde la modalité interrogative sans besoin d'assertion par d'autres intervenants, sens qui est inhérent dans l'adverbe suédois, bien que l'effet semble un peu plus assertif étant donné qu'il ne peut pas intégrer l'effet un peu nonchalant implicite contenu dans le terme suédois. Les possibilités d'interprétation se voient dans (16), où (16b) souligne l'hésitation alors que (16c) semble plus assertif sans pourtant être complètement positif.

Il s'avère donc que les différences entre les adverbes explétifs et les particules énonciatives n'influencent que très rarement le DIL dans les traductions. C'est la conséquence de ce que le cas où le DIL est marqué uniquement par le PEN ou l'adverbe explétif est rare.

4.4.6 Les interjections

Même si toutes les interjections sont des indices du DIL, il y en a qui sont plus intéressantes lors de la traduction du DIL. C'est pourquoi cette analyse est divisée en deux : un premier survol des interjections, suivi d'une section consacrée aux morphèmes d'assertion et de dénégation (*oui*, *non*, *ja*, *nej* etc.).

La subjectivité que marquent la majorité des interjections ne pose pas de problème de traduction. Dans la majorité des cas, les interjections restent, mais elles sont presque toujours omises des traductions raccourcies. Parfois on trouve

même des interjections ajoutées pour souligner l'expressivité, ce qui est le cas dans (1b) où la phrase soulignée est devenue exclamative. L'original est aussi un DIL. Celui-ci n'est pourtant pas aussi fortement marqué.

(1a) Han tänkte, att han hade varit just en sådan präst, som de förtjänade. De söpo ju allesammans. Varför skulle han ensam lägga band på sig ? Mannen, som hade begravt sin hustru, söp sig full på gravölet, fadern, som hade döpt sitt barn, höll supgille efteråt. Kyrkfolket drack på hemvägen från kyrkan, så att de flesta voro fulla vid hemkomsten. **Det var gott nog åt dem att ha en försupen präst.** (*Gösta Berling* 7)

(1b) D'ailleurs n'avait-il pas été le pasteur qui convenait à ces gens ? Ils buvaient tous. Pourquoi pas lui ? Le mari qui enterrait sa femme se grisait après l'enterrement. Le père qui faisait baptiser son enfant achevait le baptême dans une soûlerie. Les paroissiens, au retour de l'église, lampaient tant de petits verres que la plupart rentraient ivres. **Ah, certes, ils ne méritaient pour pasteur qu'un ivrogne !** (*Légende* 6–7)

Les interjections restent, mais leurs formes varient entre les langues en fonction de l'emploi qu'en fait la langue source. Dans quelques cas, les interjections courtes sont plus élaborées dans les traductions, comme dans (2b) et (2c).

(2a) Den där Getabocken, han var unga herrn.
Men till henne skulle ingen komma, ingen hade fört henne, ingen hade väntat henne. Det var drömmar, hugskott, synvilla.
Å, vad detta var bittert ! Om hon bara aldrig hade väntat honom ! (*Herrgårdssägen* 86–7)

(2b) Le *bouc* [it], c'était le jeune maître. Mais personne ne viendrait vers Ingrid. Personne ne l'avait conduite dans cette maison. Personne ne l'avait attendue. C'étaient des rêves, des fantaisies, des mirages. **Quelle amertume !** Si du moins elle n'avait pas tant soupiré dans l'attente ! (*Vieux manoir* 99–100)

(2c) Le Bouc était le jeune maître du domaine.
Mais personne n'allait venir vers elle, personne ne l'avait guidée jusqu'ici, personne ne l'avait attendue ! Tout cela n'était que rêves, lubies, hallucinations.
Mon Dieu, comme tout cela était cruel ! Si au moins elle n'avait jamais rien attendu. (*Violon* 88–9)

Les interjections contenant le mot « Dieu », comme on en a vu dans l'exemple (2), méritent notre attention. D'abord, elles marquent fortement la présence du DIL, comme dans (3), où les traductions doivent être libres pour rendre l'expression typiquement suédoise « kors i herrans namn ».

(3a) Och fram emot morgonen kom gröna jägarn hem ! Hej, vad han var glad ! Och så roligt han haft : **kors i herrans namn** ! han hade aldrig haft en sådan dag på länge, länge ! (*Giftas* : Naturhinder 119–20)

(3b) Au petit matin, le chasseur vert revint au logis ! Ça alors, comme il était de bonne humeur ! Et comme il s'était amusé ! **Dieu du ciel** ! Cela faisait longtemps, bien longtemps qu'il n'avait passé une telle journée ! (*Mariés* : Cas de force majeure 143)

(3c) Le chasseur vert rentra vers le matin. Oh ! comme il était gai ! Comme il s'était amusé ! **Nom d'un petit bonhomme !** De longtemps il n'avait eu un tel jour ! (*Les mariés* : Essais de réforme II 331–333)

Quelques constructions, comme (3b), sont « neutres », c'est-à-dire ne contiennent pas de pronom personnel, alors que d'autres, comme (2c) ci-dessus, contiennent un adjectif possessif à la première personne, emploi qui sort du cadre du DIL qui ne permet pas la première personne en dehors des récits homodiégétiques. La possibilité d'avoir recours à « Son Dieu » existe, mais ne fait que marquer le DIL davantage, ce qui peut être un désavantage dans certains contextes. La présence du pronom à la première personne dans le DIL s'explique

par le fait que l'expression « Mon Dieu » est plus ou moins figée. Ce fait lui permet d'entrer dans le DIL plus facilement que ne peut « Son Dieu » qui ne figure pas dans notre corpus, ni dans les originaux, ni dans les traductions. Le suédois peut se servir du pronom avec *Gud*, mais il est plus habituel de l'omettre. Les traductions françaises ajoutent le pronom dans quelques cas, mais le changement ne semble pas être systématique. Voici quelques-uns des exemples pour illustrer cet emploi. Dans (4a), la répétition du nom « Gud » rend le pronom redondant (mais pas impossible), tandis que la traduction préfère remplacer le mot répété, « Gud, Gud », par un adjectif possessif à la première personne, « Mon Dieu ». Le désespoir que ressent la femme qui parle, est le même pour les deux solutions.

(4a) Han hade alls inte varit länge. Han hade endast varit borta i fem minuter. « **Gud, Gud**, detta var således att sitta fången, detta var Gaetanos liv ! » (*Antikrists* 295–6)

(4a) Il revint cependant, affirmant qu'il n'avait été absent que pendant cinq minutes. **Mon Dieu**, c'était donc cela, la vie de Gaetano ! Comment pourrait-il supporter le supplice épouvantable de la prison ? (*Antéchrist* 195)

La liberté dans la traduction d'expressions contenant le mot « Dieu » est illustrée par les deux traductions de (5a) : (5b) garde la formule de l'original, tandis que (5c) ajoute l'adjectif possessif.

(5a) Dem skulle han väl kunna tala vid ! De dansade med honom, men de svarade honom icke. Han var för oskyldig. Så ställde han sig att lyssna på Fritz' konversation. **Men Gud** sådana saker han talde om i eleganta ordalag, och flickorna voro hänryckta i honom. (*Tjänstekvinnans* 109–10)

(5b) Avec celles-ci il aurait bien pu causer ! Elles dansèrent avec lui, mais elles ne lui répondaient pas. Il était trop candide. Alors il se mit à écouter la conversation de Fritz. **Mais Dieu** de quelles choses il parlait en phrases élégantes, et les jeunes filles en étaient ravies. (*Fils* (CP) 169)

(5c) Avec elles, au moins, il pourrait parler. Elles voulaient bien danser avec lui, mais elles ne lui répondaient pas. Il était trop innocent. Il se mit alors à écouter la conversation de Fritz. **Mais mon Dieu**, de quelles choses ne parlait-il pas en termes élégants, et les filles étaient ravies. (*Fils* 214)

Zola se sert de l'expression « Mon Dieu » une quinzaine des fois. Les traductions ont recours à des solutions différentes pour la rendre. « Herre Gud » est la solution la plus fréquente, mais il y a aussi des omissions. Il est pourtant intéressant de noter qu'O. H. Dumrath emploie souvent, mais pas toujours, « Min Gud », expression qui ne se trouve pas dans les originaux suédois, mais qui peut être interprétée comme une expression figée tout comme c'est le cas en français.

Finalement, nous citerons deux exemples pour faire voir le fonctionnement de la mixité. Normalement, le français ne permet pas d'interjection dans le DI, mais chez Zola il y a deux emplois, contenant le mot *Dieu*, où cette interdiction n'est pas respectée. Il y en a d'autres, mais ces exemples sont très clairs. Le suédois peut très bien combiner une phrase subordonnée avec des interjections, ce que montrent les traductions. Mais la combinaison n'est pas aussi évidente, témoin l'exemple (6), où une seule des traductions conserve l'interjection.

(6a) Mais Coupeau se fâcha et servit un haut de cuisse à Virginie, **criant que, tonnerre de Dieu !** si elle ne le décrottait pas, elle n'était pas une femme. (*Assommoir* 204)

(6b) Men Coupeau blev ond och serverade Virginie en bit av låret, medan han ropade **att hon,**

djävlar anamma, inte var kvinna, om hon inte tog bort lorten. (*Krogen* (KdL) 273–4)

(6c) Men då blev Coupeau arg. Han lade ett lårben på Virginies tallrik och **skrek att** om hon inte gnagde det rent, så var hon ingen riktig kvinna. (*Krogen* (JG) 152)

(6d) Men då blev Coupeau förtretad, stack till Virginie en lårbit och **sade, att** hon var väl inget fruntimmer, om hon inte knaprade i sig det. (*Fällan* (EA) 193)

(6e) Men Coupeau blev ond, han lade ett vingben på hennes tallrik och **förklarade, att** hon skulle sätta det i sig, om hon ville anses duga till någonting. (*Fällan* 1 1913 : 179)

(6f) Men detta förargade Coupeau, som lade ett lårben på Virginies tallrik och **skrek, att** om hon inte gjorde rent hus med det, så var hon ingen riktig kvinna. (*Krogen* (O.H.D.) 150–1)

Dans (7), le placement de l'interjection *sacredié* semble avoir gêné les traducteurs. Seul (7b) garde l'interjection, mais cette fois-ci, elle fait partie du DIL, et non pas d'une forme mixte. (7c), (7d) et (7f) remplacent la subordination par le connecteur polyphonique *mais* qui, dans ce contexte, transforme ce qui suit en DIL. (7e) transforme l'exclamation que fait Lantier en un DD sans interjection, mais avec des jurons ajoutés.

(7a) Mon Dieu ! sans doute, déclarait-il de son air puritain, une demoiselle qui se cavalait offensait toutes les lois ; puis, il ajoutait, avec une flamme dans le coin des yeux, **que, sacredié** ! la gamine était aussi trop jolie pour foutre la misère à son âge. (*Assommoir* 345)

(7b) Herre Gud, en flicka som rymde hemifrån, visst försyndade hon sig mot alla lagar, förklarade han med sin skenheliga uppsyn. **Men för katten,** tillade han med en flammande blick ur ögonvrån, flickungen var då alldeles för söt för att behöva dras med nöd och elände vid de åren. (*Krogen* (KdL) 473–4)

(7c) Visserligen är det illa gjort att hoppa över skaklarna, förklarade han med skenhelig min. **Men** den satungen är alldeles för vacker för att ruttna bort i elände vid sin ålder, tillade han med en glimt i ögonvrån. (*Krogen* (JG) 261)

(7d) Herre Gud, det är visst och sant, förklarade han skenheligt, att en ung flicka som löper sin väg på det viset, försyndar sig mot lag och rätt, **men** tillade han med en viss glimt i ögat, flickan var mycket för vacker för att förspilla sitt liv i fattigdom och elände. (*Fällan* (EA) 326)

(7e) Han medgav, gärna, att en ung flicka som begår ett snedsprång, är tadelvärd, « **men** », tillade han med lysande ögon, « **den satans bytingen är ju så fördömt vacker, att man inte kan begära, att hon skall multna i eländet**. » (*Fällan* 2 1913 : 121)

(7f) Herre Gud ! visserligen, förklarade han med skenhelig min, att en flicka, som hoppar öfver skacklorna, bryter mot alla lagar ; **men** – tillade han med en glimt i ögonvrån – den satans ungen var också alldeles för vacker för att vid sin ålder ruttna i elände. (*Krogen* (O.H.D.) 258)

Des formes mixtes existent aussi dans les traductions. Ici nous mentionnerons la présence de l'adjectif possessif à la première personne dans des expressions figées, comme dans (8), où deux des traductions portent « min själ », qui semble possible dans le DIL. Les autres traductions emploient des expressions plus neutres.

(8a) Tous poussèrent un cri d'horreur. En voilà un, par exemple, qu'ils seraient allés voir raccourcir avec plaisir ! Non, la guillotine, ce n'était pas assez ; il aurait fallu le couper en petits morceaux. (*Assommoir* 249)

(8b) Alla skreko till av fasa. Det var då **min själ** en som man med förtjusning skulle ha sett nackad... Nej, giljotinen, det var inte nog, honom borde man ha hackat sönder i småbitar. (*Krogen* (KdL) 337)

(8d) Alla skreko högt av ogillande. Den skulle de, **min själ**, med förtjusning huggit halsen av ! Nej, giljotinen vore ett alltför milt straff ; han borde hackas i små, små bitar. (*Fällan* (EA) 236)

Hormis l'emploi de l'adjectif possessif à la première personne dans certaines expressions contenant le mot « Dieu », la traduction des interjections ne pose pas

de problème. Analysons maintenant un domaine qui mérite plus d'attention lors de la traduction : les morphèmes d'assertion et de dénégation.

Les morphèmes d'assertion et de dénégation

Avant de commencer l'étude des morphèmes d'assertion et de dénégation, nous commenterons la classification de ces morphèmes, car il semble exister une différence nette entre le suédois et le français. Lors de notre consultation de quelques grandes grammaires et de dictionnaires des deux langues, nous avons constaté que tous les auteurs suédois mettent les morphèmes parmi les interjections, tandis que les auteurs français les mettent parmi les adverbes (ou parfois parmi les « mot-phrases » ; Riegel 2002 : 466)[98]. Notre décision de les ranger dans la catégorie des interjections est la conséquence de l'emploi qu'elles ont dans le DIL, qui s'apparente aux autres interjections plutôt qu'aux adverbes. Pour simplifier la lecture, nous avons choisi de nous servir du mot « morphème » pour référer aux morphèmes d'assertion et de dénégation.

Wilmet constate que « le français utilise comme les idiomes scandinaves […] un système assertif à trois éléments, en l'occurrence *oui*, *si* et *non* » (1976 : 229, c'est lui qui souligne). Dans le même article, il constate qu'il y a des « débordements et [des] empiétements mutuels » des trois morphèmes (1976 : 229). Il est donc impossible de donner une description simple et vraie des emplois. Pour structurer les résultats, nous commencerons par des commentaires sur l'emploi de *ja*, *nej*, *oui*, *non* pour ensuite continuer par les ajouts du connecteur *mais* et la traduction de *jo*.

Avant de commencer l'analyse des morphèmes dans le DIL, soulignons encore une fois qu'ils peuvent aussi figurer dans le discours rhétorique. Parfois, les deux emplois se rapprochent même, comme par exemple dans (9), où le DIL et le discours rhétorique sont combinés de manière astucieuse.

(9a) Lärarne talade ibland med rörelse till lärjungarne om huru otacksamma de voro ; **de visste icke, vilka fördelar deras föräldrar gåvo dem genom att skänka dem denna utbildning, som så många fattiga fingo försaka. Nej, i sanning, de unga voro icke nog fördärvade ännu att kunna genomskåda hela denna gränslösa utsträckning av bedrägeriet och dess fördelar.** Gav undervisningen någon enda gång en ren glädje genom de undervisade själv ? Nej ! Därför måste lärarne oupphörligen vädja till lärjungarnes lägre passioner, ambitionen (ett snyggare namn på den lumpna äregirigheten att vara högre skattad än de andra), intresset, fördelarne. (*Giftas* : Dygdens lön 36)

(9b) Les professeurs reprochaient parfois avec émotion aux élèves leur ingratitude ; **ils ne comprenaient pas les avantages que leurs parents leur donnaient en leur offrant cette éducation à laquelle tant de pauvres devaient renoncer. Non, vraiment, ces jeunes n'étaient pas encore assez corrompus pour être à même de percer à jour cette immense supercherie et ses avantages.** L'enseignement procurait-il une seule fois une joie pure produite par le sujet enseigné ? Non ! C'est pour cela que les professeurs devaient sans cesse faire appel aux passions les plus basses des élèves, à leur ambition (joli nom pour le mesquine avidité d'être plus estimé que les autres), à leur intérêt, aux avantages qu'ils obtiendraient ! (*Mariés* : La Récompense de la vertu 36)

[98] Il y a des théoriciens français et suédois qui ne sont pas d'accord sur cette classification ; nous parlons ici de tendances observées dans quelques textes.

À partir des points-virgules au début, les professeurs expriment leur point de vue sur l'éducation : elle donne des avantages dans la société. La phrase qui suit commence par un morphème de dénégation ; le lecteur croit donc d'abord que c'est la continuation du DIL, mais après quelques mots, il se rend compte que c'est une critique de ce que représente l'éducation. C'est donc la voix du narrateur qui s'impose pour donner, de manière typique pour Strindberg, son point de vue sur un sujet. Cet emploi ne pose pas de problème particulier pour la traduction.

La fonction des morphèmes d'assertion et de dénégation dans le DIL est de marquer l'interlocution, car ils impliquent une interaction, soit avec soi-même, soit avec d'autres personnes. Rosier constate qu'il est souvent difficile de voir la différence entre discours citant et discours cité (1999 : 229), c'est-à-dire la différence entre « dire : oui », le mot exact, et « dire oui », c'est-à-dire acquiescer par un des nombreux moyens mis à notre disposition. Les traducteurs se voient souvent forcés de faire la différence entre les deux emplois dans la traduction. Selon Poncharal, l'emploi du discours citant dans le DIL donne « le sentiment d'un passage du DD […] au DI(L) […] au sein du même énoncé » (2003 : 88). Selon lui, la traduction littérale d'un discours citant serait donc « peu probable » en français (2003 : 88). Par la suite nous verrons que le discours citant est employé aussi dans les traductions, sans vraiment poser de problèmes. Les deux possibilités, discours citant ou discours cité, sont illustrés dans l'exemple (10), où (10b) garde le discours citant de l'original, alors que (10c) transforme le passage en discours cité qui n'est plus du DIL.

(10a) Medan han gick där, kom den gamla gråa förargåsen fram till honom och frågade om han hade funnit något ätbart. **Nej, det, hade han inte**, sade han. Och då försökte hon att hjälpa honom. (*Nils* 63)

(10b) Tandis qu'il errait dans le parc, la vieille oie-guide vint lui demander s'il avait trouvé de quoi manger. **Non, il n'avait rien trouvé.** Alors elle se mit à l'aider. (*Nils* (TH) 54)

(10c) Tandis qu'il marchait, la vieille oie meneuse grise s'approcha de lui et lui demanda s'il avait trouvé de quoi manger. Et, **comme il répondit par la négative**, elle essaya de l'aider. (*Nils* (MG / LG) 73)

La transformation en DI est encore plus claire dans (11c), tandis que (11b) conserve le discours citant.

(11a) Professorn frågade så diskret som möjligt, om han hade något på hjärtat, så skulle han lätta sig. **Nej, han hade icke någon synd**, men han var olycklig. (*Giftas* : Dygdens lön 52)

(11b) Le professeur lui demanda, aussi discrètement que possible, s'il avait quelque chose sur le cœur qu'il voulait lui confier. **Non, il ne dissimulait aucun péché**, mais il était malheureux. (*Mariés* : La Récompense de la vertu 55)

(11c) Le professeur lui dit alors, aussi directement que possible, que s'il avait quelque chose au cœur, il devait s'alléger. **Il répondit qu'il n'avait rien à confesser**, mais qu'il était malheureux. (*Les mariés* : La récompense de la vertu 72)

Dans quelques cas, le choix entre les deux possibilités de traduction semble dépendre soit des préférences personnelles des traducteurs, soit des normes en vigueur au moment de la traduction. Ceci semble être le cas pour les deux traductions de *Giftas* : celle datant de 1885 choisit presque toujours le discours citant pour ce genre de répliques courtes, tandis que la traduction de 1986 garde la forme de l'original.

Dans le corpus français-suédois, le discours cité est presque toujours conservé, sauf pour un original, l'exemple (12a), qui est rendu de manières différentes dans les cinq traductions. Dans l'original, il est impossible de savoir si le « non » fait partie d'un DIL ou d'un DD, mais la suite, « il était bien le maître de ce qui lui appartenait », semble indiquer que l'interjection, qui introduit cette proposition, est aussi un DIL.

(12a) Elle le supplia, se défendit de s'être jamais plainte ; mais il ferma la malle brutalement, s'assit dessus, lui cria : **Non** ! dans la figure. Il était bien le maître de ce qui lui appartenait ! (*Assommoir* 20)

(12b) Hon tiggde och bad, förnekade att hon någonsin beklagat sig. Men han smällde igen kofferten, satte sig på den och skrek « **nej** » rakt i ansiktet på henne. Han hade väl rätt att bestämma över sina egna tillhörigheter. (*Krogen* (KdL) 18)

(12c) Hon bönföll honom och förnekade att hon någonsin hade beklagat sig, men han slog igen locket på kofferten och satte sig på den, medan han röt « **nej** ! » till henne. Han var herre över vad som tillhörde honom. (*Krogen* (JG) 13)

(12d) Hon försökte beveka honom och påstod, att hon aldrig någonsin klagat. Men han stängde bryskt kofferten, satte sig på locket och skrek : **Nej** ! rätt i ansiktet på henne. Han kunde väl bestämma över sina tillhörigheter ! (*Fällan* (EA) 20)

(12e) Hon tiggde och bad och bedyrade att hon aldrig tillåtit sig den ringaste klagan, men han slog häftigt igen kofferten, satte sig på den och skrek : « **Nej** ! » mitt i ansiktet på henne. Han hade väl rättighet att göra vad han ville med sina saker ! (*Fällan* 1913 : 14–5)

(12f) Hon bönföll honom och bestred, att hon någonsin beklagat sig ; men han tillslöt brutalt kofferten och satte sig på locket, i det han röt ett « **nej** » till henne. Han var herre öfver hvad som tillhörde honom ! (*Krogen* (O.H.D.) 8)

Le même effet est obtenu dans (12d) où les signes typographiques – les deux-points et point d'exclamation – restent les mêmes. Les autres traductions y ajoutent pourtant des guillemets qui soulignent le caractère de citation du passage, mais qui, en même temps, semblent suggérer le DD, surtout parce que la phrase suivante n'est pas marquée typographiquement.

Les morphèmes ont plusieurs fonctions ; nous en avons relevé deux qui sont pertinentes pour la traduction : la fonction argumentative et les morphèmes utilisés pour répondre à une question directe. Dans les traductions, *oui* et *non* sont presque toujours gardés quand ils sont la réponse à une question directe, ce qui n'a rien d'étonnant, car leur contenu sémantique est important. Quand ils sont omis, c'est le résultat d'un discours cité devenu citant. La question à laquelle ils répondent peut être indirecte, comme dans (13), ou directe, comme dans (14).

(13a) I kupén frågar jag om fylloxeran. **Nej, den kännes man ej vid**. I Dijon tar jag en vagn och åker till Clos Vougeot. Det är stängt överallt, och onda hundar bevaka entréerna. Jag frågar åter om fylloxeran. **Nej, den har man inte hört talas om**, men man bjuder ut en pipa vin, som jag ej vill ha. (*Bland franska* 189)

(13b) Dans le compartiment je pose des questions sur le phylloxéra. **Non, on fait mine de ne pas le connaître**. A Dijon, je prends une voiture et je vais au vignoble Clos-Vougeot. C'est fermé partout, et des chiens méchants gardent les entrées. Je pose de nouveau des questions sur le phylloxéra. **Non, on n'en a pas entendu parler**, mais on me propose une pipe de vin que je refuse. (*Parmi les paysans* 223)

(14a) Men om någon kommit och frågat vad han ville henne, skulle han icke kunnat säga det. Han ville henne ingenting. Kyssa henne ? **Nej, man kysstes aldrig i hans familj**. Ta i henne ? **Nej !** Mycket mindre då äga henne. (*Tjänstekvinnans* 29)

(14b) Mais si quelqu'un était venu lui demander ce qu'il voulait d'elle, il n'aurait pas pu le dire. Il ne voulait rien d'elle. Lui donner un baiser ? **Non, on ne recevait jamais de baiser dans sa**

famille. La caresser ? **Non !** encore moins la posséder. (*Fils* (CP) 44)

(14c) Mais si quelqu'un lui avait demandé ce qu'il lui voulait, il n'aurait pas pu le dire. Il ne lui voulait rien. L'embrasser ? **Non, on ne s'embrassait pas dans sa famille.** La toucher ? **Non !** Encore moins la posséder. (*Fils* (CGB) 66–7)

Dans les traductions suédoises, l'omission de ce genre de morphème peut être compensé par l'ajout d'une PEN, comme dans (15c). Les changements consistent aussi à ce que la question sous la forme de DD dans l'original a été changée en un DN ; il n'y a donc pas de question à laquelle Bel-Ami doit répondre. Par contre, ce qui est la réponse dans l'original est devenu une question dans la traduction, ce qui explique aussi l'emploi de la PEN.

(15a) Il se mit à raisonner en philosophe sur la possibilité de cette chose : « Aurais-je peur ? » **Non** certes il n'aurait pas peur puisqu'il était résolu à aller jusqu'au bout, puisqu'il avait cette volonté bien arrêtée de se battre, de ne pas trembler. (*Bel-Ami* 163)

(15c) Han började filosofera över möjligheten av att han var rädd.
Han kunde **väl** inte vara rädd eftersom han beslutat att gå till botten av saken, eftersom det var hans oryggliga beslut att slåss och inte darra på handen ? (*Bel-Ami* (VH) 134–5)

La traduction des morphèmes en fonction argumentative, proche de celle des particules énonciatives, diffère dans les deux corpus. Là où les traductions françaises les omettent souvent, les traductions suédoises les gardent presque toujours.

Dans le corpus suédois-français, les morphèmes sont traduits de trois manières. Comme nous venons de le dire, dans la majorité des cas, ce morphème est omis, probablement parce que son contenu sémantique n'a pas d'importance dans le contexte et que d'autres marques de subjectivité existent dans la phrase. C'est le cas dans (16), où le nom propre suivi des points de suspension marque le DIL, même sans équivalent de *ja*.

(16a) Han tömde genast två glas efter varandra och det värmde något.
Ja, Märta… Voro hennes tankar hos honom i kväll ?
Han satt och lekte med revolvern. En liten underlig pjäs […] (*Förvillelser* 109–10)

(16b) I1 vida deux verres d'un trait ; cela le réchauffa un peu.
Marthe… Pensait-elle à lui ce soir ?
Il se mit à jouer avec le revolver. Drôle de jouet […] (*Égarements* 174–6)

La deuxième stratégie est de garder le morphème, ce que font certaines traductions. Dans (17), « ja » et « oui » soulignent l'argumentation que Nils tient avec lui-même : les parents devront bien faire quelque chose quand ils reviendront.

(17a) Där slog han sig ner för att tänka på hur det skulle gå, om han inte bleve människa igen. När nu far och mor komme hem ifrån kyrkan, skulle det väl bli ett undrande. **Ja, ett undrande skulle det bli över hela landet**, och folk skulle komma både från Östra Vemmenhög och från Torp och från Skurup ; (*Nils* 24)

(17b) I1 s'y assit pour réfléchir à ce qu'il arriverait s'il ne redevenait pas homme. D'abord, lorsque père et mère reviendraient de l'église, quel étonnement ! **Oui, il y aurait de l'ébahissement dans tout le pays**, et des gens viendraient de Vemmenhög-Est, et de Torp et de Skurup ; (*Nils* (TH) 26–7)

(17c) […] et s'y installa pour réfléchir à ce qui allait se passer s'il ne retrouvait pas sa taille humaine. Quand papa et maman reviendraient de l'église, ce serait la grande surprise. **Oui, une surprise pour tout le pays même**, et des gens viendraient le voir d'Östra Vemmenhög et de Torp et de Skurup ; (*Nils* (MG / LG) 26)

Une troisième manière de traduire les morphèmes, c'est d'employer d'autres interjections ou même d'autres expressions, comme dans (18) et (19). Or, ces exemples sont peu fréquents.

(18a) Pigorna sade att det spökade. – Vad var det ? Spökade. **Ja, det kunde de inte säga**, men det var närmast döda människor som gingo igen. Så uppfostrades han av pigorna, och så uppfostras vi alla av underklassen. (*Tjänstekvinnans* 16)

(18c) Les bonnes disaient qu'il y avait des fantômes. – Qu'est-ce que c'était, des fantômes ? **Bah, elles ne pouvaient pas dire au juste**, mais c'était plutôt des gens qui étaient morts et qui revenaient sur terre. C'est ainsi que l'élevèrent les bonnes et c'est ainsi que nous sommes tous éduqués par la classe inférieure. (*Fils* (CGB 41)

(19a) Arvid Stjärnblom kände sig lite villrådig…
Och snön, den föll och föll…
Nej, nu kunde han gärna gå. Men först var det något han ville tala med Markel om. (*Allvarsamma leken* 71)

(19b) Arvid Stjärnblom hésitait…
La neige tombait toujours.
[ligne blanche]
En tout cas, à présent il fallait partir. Mais auparavant il devait discuter un point avec Markel. (*Jeu sérieux* 59)

Dans le corpus français-suédois, c'est donc le contraire : presque tous les morphèmes sont traduits. Dans quelques rares cas, une autre catégorie de mots a été employée dans la traduction, mais les traductions ne sont jamais d'accord sur ce choix. Dans (20), c'est l'adverbe *aldrig* qui se répète pour souligner le refus.

(20a) Mais il eut la maladresse de prononcer encore le nom de Virginie, et elle s'entêta alors furieusement. **Non, non, jamais** ! Elle avait toujours douté du cœur de Virginie ; si Virginie ambitionnait la boutique, c'était pour l'humilier. (*Assommoir* 274)

(20b) Han var klumpig nog att åter nämna Virginies namn. Då blev hon ond och vägrade blankt. **Aldrig, aldrig i livet**... Hon hade alltid haft sina dubier angående Virginies goda hjärta. Om Virginie ville ha butiken, så var det bara för att förödmjuka henne. (*Krogen* (KdL) 371–2)

Il y a des cas où le morphème est juxtaposé à une autre interjection, comme dans (21). Les traductions varient considérablement, mais gardent toutes le DIL. Dans la majorité des traductions, des interjections ont été employées, mais dans (21c) la PEN est le seul indice.

(21a) […] d'autant plus que la concierge et la couturière l'effrayaient beaucoup en racontant des histoires terribles, des hommes attendant des femmes avec des couteaux et des pistolets cachés sous leur redingote. **Dame, oui** ! on lisait ça tous les jours dans les journaux ; quand un de ces gredins-là enrage de retrouver une ancienne heureuse, il devient capable de tout. (*Assommoir* 188)

(21b) Allra helst som portvaktsfrun och sömmerskan skrämde upp henne genom att berätta hemska historier om karlar som väntade på kvinnor med knivar och pistoler dolda under rocken. **Jojomän**, sånt kunde man ju läsa om varenda dag i tidningen. När en sådan där slusk satte sig i sinnet att leta reda på en före detta flamma, var han i stånd till allt. (*Krogen* (KdL) 251–2)

(21c) […] i all synnerhet som portvaktsfrun och sömmerskan skrämde upp henne ännu mera med fasaväckande historier om karlar som med knivar och pistoler gömda under rocken stod och väntade på kvinnor. Sådant läste man **ju** om i tidningarna varenda dag. När en dylik skurk blir ursinnig över att en gammal väninna till honom har fått det bra, är han i stånd till allt. (*Krogen* (JG) 136–7)

(21d) […] så mycket mindre som portvaktsfrun och sömmerskan skrämde upp henne med

historier om män, som med kniven i hand och pistoler gömda innanför rocken stodo på lur efter kvinnor. **För katten**, så'nt kunde man läsa i tidningarna snart sagt var dag. En sådan där knöl blir ibland ursinnig och i stånd till vilka ogärningar som helst, då han ser sin gamla flamma tillfreds och välbeställd. (*Fällan* (EA) 178)

(21e) […] i synnerhet som portvakterskan och sömmerskan skrämde upp henne med en mängd hårresande historier om karlar, som med knivar och pistoler gömda under rocken stått i försåt för kvinnor. **Ja, gunås så visst** ! Om dylika saker läste man dagligen i tidningarna ; när en sådan där slok sätter sig i sinnet på att få fatt på en av sina galantor är han i stånd till vad som helst. (*Fällan* 1 1913 : 164)

(21f) […] så mycket hellre som portvaktarhustrun och sömmerskan skrämde ändå mera upp henne med fasliga historier om karlar, som, med knifvar och pistoler dolda under rocken, väntade på kvinnor. **Ja** ! om sådant läste man **ju** alla dagar i tidningarna ; då en dylik usling blev ursinnig öfver att få se en gammal flamma ha det bra, är han i stånd till allt. (*Krogen* (O.H.D.) 138)

Les morphèmes ont aussi d'autres fonctions : l'une est de marquer un renforcement, la fonction argumentative ; une autre est de marquer une correction. Dans (22) un morphème renforçant le contenu de la phrase a été ajouté dans (22b), tandis que (22c) marque par une répétition l'outrage qu'éprouve Anna, « elle ».

(22a) De voro alla frestare. Sintram, grevinnan, alla människor ville locka Gösta Berling till det, som ont var, men hon skulle försvara honom, mot alla skulle hon försvara honom. Om det än skulle kosta hennes hjärteblod, skulle hon göra det. (*Gösta Berling* 179)

(22b) Tous, Sintram, la comtesse, **oui**, tous veulent tenter Gösta Berling et l'entraîner au mal. Mais elle le défendra, fût-ce au prix de ce qu'elle a de plus cher. (*Légende* 145–6)

(22c) Ce sont tous des tentateurs, Sintram, la comtesse, **tous**, **tous**. C'est à qui entraînera au mal Gösta Berling. Mais elle, Anna, le défendra envers et contre tous. (*Gösta Berling* 147)

Dans d'autres cas, l'emploi du morphème a été omis dans la traduction. C'est vrai pour (23), où le renforcement que souligne le morphème est remplacé dans (23b) par une incise entre tirets. La femme s'adresse donc plus directement à son allocutaire, Karl-Artur.

(23a) Han måtte då väl inte ha trott, att hon hade velat stifta någon osämja mellan honom och hans fästmö ? Nej, hon förstod ju, att detta, att ägna sig åt skolan, var ett vackert kall också det, men hon kunde inte hjälpa**, att hon hoppades, ja, att hon varje dag bad till Gud**, att magister Ekenstedt måtte komma att stanna kvar som präst här ute på landsbygden, (*Charlotte* 160)

(23b) Il n'avait pas cru, au moins, qu'elle eût eu l'intention de semer la discorde entre lui et sa fiancée ? Elle comprenait bien que c'était une belle vocation aussi que de se consacrer à l'enseignement. Mais, – **elle ne voulait pas le lui dissimuler**, – elle priait Dieu chaque jour qu'il fût, restât en qualité de pasteur dans cette paroisse de campagne si négligée, (*Charlotte* 80)

Le connecteur *mais* joue un rôle important dans la traduction de tous les trois morphèmes. Dans une dizaine de cas, il figure dans la traduction de *nej*, parfois conjointement au morphème français, parfois seul, comme dans (24) et (25).

(24a) Jan hade blivit fägnad med kaffe, och hans halvmoster hade frågat efter Kattrina och undrat om de hade ko eller gris, om stugan var kall om vintern och om han fick så mycket i dagspenning hos Erik i Falla, att han kunde leva på sin förtjänst och slapp att komma i gäld. **Nej det var inte något med själva besöket, som gjorde Jan bekymmer**. (*Kejsarn* 27–8)

(24b) On avait offert du café à Jan et sa tante lui avait demandé des nouvelles de Kattrinna ; elle voulut savoir s'ils avaient une vache, un cochon, si la cabane était très froide en hiver, et si Jan gagnait assez chez Erik de Falla pour vivre de son salaire et éviter de s'endetter. **Mais non, rien dans cette visite ne pouvait troubler Jan.** (*Empereur* 41–3)

(25a) Hon visste nog att det var hans alltsammans och det skulle de andra också få veta. – **Nej**, min lilla vän, det var bara frågan om, att det drickes punsch var dag, var dag, min ängel. (*Giftas* : För att bli gift 67–8)

(25c) Elle savait parfaitement que tout lui appartenait, et elle le ferait bien entendre aux autres. – **Mais**, ma chère, je ne parle que du ponche qui se boit ici chaque jour ! (*Les mariés* : Pour être mariés 92–3)

Dans chaque cas, nous sommes dans l'emploi argumentatif, où bien dans celui qui s'apparente à la fonction qu'ont les particules énonciatives. Il semble donc que le français préfère souligner la dimension argumentative des réponses plutôt que de la nier, comme c'est souvent le cas en suédois, où les morphèmes ont des fonctions argumentatives plus prononcées. Wilmet constate dans son article que « mais oui » égale « si » (1976 : 235), ce qui montre le côté argumentatif de cette solution. Plus surprenant est le fait que cette construction est rare dans les traductions du *ju* suédois, quatre cas, soit sept pour cent. Il n'y a pas de consensus sur ce choix, ce que montre (26), où le *jo* peut être interprété comme indicateur de l'incrédulité de l'homme : il vient d'écouter la légende du Charretier de la mort sans y croire. Au moment où se joue cette scène, il entend une voiture sans savoir s'il doit croire à ce qu'il a entendu. Il semble que la traduction « Mais oui » indique mieux ce sentiment que le simple « oui », mais les deux sont possibles. Notons aussi qu'il est impossible de se servir de *men* dans cette position : *« Jo men så sant han levde ».

(26a) Mittunder det att han beklagar sig som värst, håller han stilla och lyssnar ansträngt en hel minut. **Jo**, så sant han levde ! Åkdonet har farit Långgatan i ända, men det har inte vikit av neråt torget. (*Körkarlen* 298)

(26b) Au beau milieu de sa complainte, il se calme et s'efforce d'écouter une bonne minute durant. **Oui**, aussi vrai qu'il est là ! Le véhicule est arrivé au bout de la Grand-Rue, mais il n'a pas tourné vers la place. (*Cocher* 37)

(26c) Tout à coup il s'arrête et écoute attentivement une longue minute. **Mais oui** ! La voiture a descendu la grand-rue jusqu'au bout, mais n'a point tourné vers la place. (*Charretier* 30)

Dans les traductions suédoises on pourrait donc s'attendre à une tendance opposée, à savoir que *mais* devrait être traduit par des interjections. C'est en effet le cas, mais ici non plus il n'y a pas de consensus.

(27a) Si elle avait défendu l'entrée de sa demeure ? Si elle racontait… ? **Mais non**, elle ne pouvait rien dire sans laisser deviner la vérité tout entière. Donc il était maître de la situation. (*Bel-Ami* 97)

(27b) Tänk, om hon hade sagt till att han skulle avvisas! Om hon tänkte berätta om... ? **Nej**, det kunde hon ju faktiskt inte göra utan att röja sig själv. Följaktligen var han alltjämt situationens herre. (*Bel-Ami* I (GÅ) 95)

(27c) Tänk om hon inte alls tog emot honom ? Om hon stängt sin dörr för honom ? Om hon skvallrade...? **Men nej**, hon kunde ingenting berätta utan att man gissade hela sanningen. Alltså var det han som behärskade situationen. (*Bel-Ami* (VH) 76)

(27d) Tänk, om hon inte tog emot honom ! Om hon hade befallt att han inte fick släppas in ! Om hon talade om... **Nej**, hon kunde ingenting säga utan att väcka aningar om hela sanningen. Han var alltså herre över situationen. (*Bel-Ami* (HL) 77)

(27e) Och om hon inte tog emot honom alls ? Om hon förbjöd honom tillträde till sitt hem ? Om hon omtalade...? **Men nej**, hon kunde inte säga något, utan att förråda sanningen helt och hållet. Följaktligen var han situationens herre. (*Bel-Ami* (ON) 72–3)

(27f) Och om hon inte tog emot honom ? Om hon förbjudit honom att komma in i sin våning ? Om hon hade berättat...? **Men**, omöjligt, hon kunde ingenting säga utan att röja hela sanningen. Han behärskade alltså situationen. (*Bel-Ami* (ES) 92–3)

(27g) Och om hon inte tog emot honom ! Om hon hade förbjudit honom tillträde till sitt hem. Om hon berättade ?... **Nej**, hon kunde inte säga något utan att förråda hela sanningen. Han var alltså herre över situationen. (*Bel-Ami* 1 (CT) 99)

(27h) Tänk om hon hade förbjudit pigan att släppa in honom ! Och om hon skulle tala om hvad som passerat ! **Men nej**, det kunde hon icke göra utan att man genast skulle gissa sig till hela sanningen. Då var han i alla fall herre öfver situationen. (*Qvinnogunst* 110–1)

(27i) Tänk om hon icke alls tog emot honom ? Om hon förbjudit att släppa in honom.? Om hon berättade...? **Men nej**, hon kunde ingenting säga utan att låta ana hela sanningen. Han var sålunda herre över ställningen. (*Kvinnogunst* 75–6)

(27j) Och om hon inte tog emot honom ! Om hon hade förbjudit honom tillträde till sitt hem. Om hon berättade ?... **Nej**, hon kunde inte säga något utan att förråda hela sanningen. Han var alltså herre över situationen. (*Bel-Ami* (RM) 85)

Dans un seul cas, *men* a été employé pour traduire une interjection française. On aurait pu avoir un *ja*, mais le traducteur a décidé de ne pas rester aussi proche de l'original. La solution de la traduction reflète bien la personnalité de Bel-Ami : qui d'autre aurait introduit l'idée de séduire une femme par « men för övrigt » ?

(28a) Il se le demanda, et s'aperçut que son inquiétude venait d'une de ces arrière-pensées confuses, secrètes, qu'on se cache à soi-même et qu'on ne découvre qu'en allant fouiller au fond de soi.
Oui, pourquoi n'essaierait-il pas lui-même cette conquête ? Comme il serait fort avec elle, et redoutable ! Comme il pourrait aller vite et loin, et sûrement ! (*Bel-Ami* 190-1)

(28b) Den frågan ställde han sig nu, och fann att hans oro och nyfikenhet bottnade i en av dessa oklara, hemliga baktankar, som man döljer till och med för sig själv och som man inte kommer på det klara med förrän man pejlar det innersta djupet av sin egen själ.
Men för övrigt, varför skulle han inte själv kunna försöka sig på denna erövring ? Tänk, så stark han skulle kunna bli med henne vid sin sida, så verkligt mäktig och inflytelserik ! Så snabbt han skulle kunna avancera och så långt han skulle kunna gå ! (*Bel-Ami* (GÅ) 200–2)

L'interjection *jo* est employée deux fois pour traduire des expressions avec *mais*.

(29a) Il la blaguait sur les chemises d'homme. Alors, elle était toujours dans les chemises d'homme. **Mais oui**, elle vivait là-dedans. Ah ! Dieu de Dieu ! elle les connaissait joliment, elle savait comment c'était fait. (*Assommoir* 141)

(29d) Han retades med hennes mansskjortor. Ja, hon sysslade alltjämt med herrskjortorna. **Jo då**, det var hennes liv ! Nog visste hon, hur de voro gjorda, hon hade haft många hundra om hand ! (*Fällan* (EA) 135–6)

(30a) […] appela Goujet qui s'éloignait, après l'avoir saluée d'un nouveau signe de tête. Pourquoi n'acceptait-il pas un verre de vin ? **Mais** il était pressé, il retournait à l'atelier. Alors, ils se regardèrent un moment sans rien dire. (*Assommoir* 290)

(30d) Gervaise dröjde kvar ute på gatan och ropade på Goujet, som avlägsnade sig efter ännu en vänlig nick till henne. Varför ville han inte ha ett glas vin ? **Jo**, han hade bråttom, han skulle tillbaka till verkstaden. Då sågo de ett ögonblick på varandra under tystnad. (*Fällan* (EA) 274)

Nous avons divisé l'emploi du morphème *jo* en trois catégories : la fonction rhétorique, la réponse et la contradiction. Il est vrai que le *si* français est employé aussi en dehors de la fonction de contradiction, mais il n'a pas la même flexibilité que le morphème suédois, dont témoigne le fait qu'il n'est présent que dans la traduction des emplois de contradiction, comme dans (31b). Le morphème « oui, oui » de (31c) semble moins étroitement lié à l'exclamation de la femme.

(31a) – Jaså, hon var för mycket borta ; när läkaren hade « ordinerat » det. Var då hennes hälsa ingenting för honom ?
– **Jo, jo,** men den lilla ! (*Giftas* : Otur 97)

(31b) – Ah bon, elle sortait trop souvent, alors que le docteur le lui avait « prescrit ». Sa santé n'était donc rien pour lui !
– **Si, si**, mais la petite ! (*Mariés* : Malchance 111–2)

(31c) – Ah elle s'absentait trop souvent ! Mais puisque c'était pour obéir à l'ordonnance du médecin ! Sa santé n'était-elle rien pour lui !
Oui, oui, mais la petite ! (*Les mariés* : Guignon 213)

Le morphème *jo* a donc un emploi beaucoup plus varié que son équivalent français. C'est ce que montre le fait que le morphème *oui* est employé dans la majorité des traductions de *jo*, sauf dans la fonction de contradiction où *si* domine (*cf.* Wilmet 1976 et *SAG*. 2 : 751–58). Son emploi comme réponse à une question niée, exemples (32) et (33), est digne de notre attention.

(32a) Magistern följde honom fram genom trädgården, pekade på förödelsen runt omkring och frågade, **om man icke snart skulle gräva upp landen**.
Jo, bevars, vad där skulle bli fint, bara han fick ut den rätte trädgårdsmästaren från Rosenborg vid Köpenhamn, men denna var för tillfället upptagen. (*Tschandala* 243)

(32b) Le professeur le suivit dans le jardin, en fit remarquer l'abandon et demanda **si on retournerait bientôt la terre**.
– **Oui, bien sûr**, cela serait très bien, si seulement il pouvait faire venir le jardinier ordinaire de Rosenborg près de Copenhague, mais, pour l'instant, il n'était pas libre. (*Tschandala* 194)

(33a) – När ses vi härnäst ?
Arvid tänkte efter. **Kunde han inte göra sig ledig från tidningen denna kväll ? Jo**, det var ingenting på Operan och ingen konsert, och han hade inte åtagit sig något särskilt. (*Allvarsamma leken* 101)

(33b) – Quand se reverra-t-on ?
Arvid réfléchit. **Ne pouvait-il se libérer pour cette soirée ? Si,** il n'y avait rien à l'opéra, pas de concert non plus, et il n'était chargé d'aucun travail particulier. (*Jeu sérieux* 83)

Dans les deux originaux, la question niée contient aussi une question non-niée que les énonciateurs ont voulu atténuer par la négation : « skall ni inte snart gräva upp landen ? » équivaut donc à « När skall ni gräva upp landen ? ». Pour répondre de manière affirmative à la question sous-jacente, il faut employer *jo* et *si*, ce qui a été fait partout sauf dans (32b). L'explication de ce changement est pourtant très simple : la question n'est pas niée, car elle équivaut à la question sous-jacente dans l'original.

Dans les originaux français, l'interjection *si* ne figure nulle part. Pourtant, l'interjection *jo* a été employée dans une quinzaine de traductions, ce qui souligne encore sa flexibilité. Souvent, une seule des traductions choisit cette solution, mais dans l'exemple (34), quatre des cinq traductions sont d'accord sur ce choix.

(34a) Sa tante lui prit le bras d'une secousse, la fit trotter sur le pavé, tandis que le particulier emboîtait le pas. Ah ! le matou venait pour Nana ! **Eh bien !** c'était gentil, à quinze ans et demi, de traîner ainsi des hommes à ses jupes ! (*Assommoir* 338)

(34b) Fastern ruskade henne omilt i armen och tvingade henne att trava framåt gatan, medan den där individen följde dem hack i häl. **Åhå**, karlsloken var efter Nana ! Det var just snyggt, vid femton och ett halvt år, att ha karlar hängande i kjolarna på sig på det viset. (*Krogen* (KdL) 463)

(34c) Hennes faster ryckte henne hårt i armen och drog ut henne på trottoaren, medan herrn följde dem i hälarna. Jaså, det var Nana som den där gamle bocken väntade på ! **Jo**, det var snyggt ! Att locka karlar efter sig på det där viset redan vid femton och ett halvt års ålder !

(*Krogen* (JG) 253)

(34d) Fastern grep henne i armen och drog henne med sig, och karlen följde efter. Jaså, den där filuren hade kommit för Nanas skull ! **Jo**, det må man säga ! Att ha karlar i släptåg, då man inte är mer än femton och ett halft år ! (*Fällan* (EA) 319)

(34e) Fastern tog henne i armen och körde ut henne på trottoaren. Men den fine herrn lät ej avskräcka sig för så litet, han följde efter. Den besten var således där för Nanas skull ! **Jo**, det var just snyggt att narra karlar med sig vid femton och ett halft års ålder ! (*Fällan* 2 1913 : 114)

(34f) Hennes faster tog henne med en knyck i armen och körde ut henne på trottoaren, medan herrn följde dem i hälarna. Jaså ! den gamla ufven kom för Nanas skull ! **Jo**, det var fint, att redan vid femton och ett halft års ålder så där locka karlar efter sig ! (*Krogen* (O.H.D.) 252)

Il faut pourtant noter que les *jo* dans ces exemples ne sont pas la traduction d'un morphème d'assertion ou de dénégation, mais la traduction de l'interjection *eh bien*, ce qui souligne la fonction argumentative de ce morphème.

Il y a un grand nombre d'omissions de morphèmes dans le corpus suédois-français, ce qui n'influence pas tellement le DIL parce qu'il y a souvent une question indiquant le DIL. Plus intéressant est l'emploi d'expressions comme *eh bien* qui abondent comme traduction pour les cas où le *jo* suédois est employé pour marquer que l'énonciateur a compris la question (exemple 35).

(35a) **Därpå frågade han om sin toalett**. **Jo**, han kunde åka dit i sina sommarkläder, men ta svarta rocken på armen och så in i lilla gobelinsrummet på nedre botten och kläda sig till middan. (*Tjänstekvinnans* 124)

(35b) **Là-dessus il la consulta de sa toilette**. **Ø** Il pouvait y aller dans son costume d'été, en emportant sous le bras sa redingote noire qu'il endosserait pour le dîner dans la petite salle aux Gobelins ! (*Fils* (CP) 191)

(35c) **Il demanda ensuite comment il fallait s'habiller. Eh bien**, il pouvait y aller dans son costume d'été mais il devait emporter sa redingote noire sur le bras et aller dans la petite chambre aux gobelins au rez-de-chaussée se changer pour le dîner. (*Fils* (CGB) 240)

Nous ne connaissons pas la question exacte, mais le « jo » de la réponse montre que la question est justifiée et importante et qu'elle mérite une réponse plus longue que : « Oui, tu as besoin d'une toilette », formule qui répond à la structure de surface de la question, et non pas au vrai contenu. En français, il est impossible d'employer *si* dans cette fonction. Cependant, on peut employer un *oui*, ou bien des expressions comme *eh bien* qui ont la même fonction. Dans (35b) l'homme ne pose aucune question, car le narrateur ne fait que rendre le sujet qu'ils traitent, ce qui explique l'omission du morphème.

Les morphèmes de négation et d'assertion s'emploient aussi pour traduire des interjections, surtout en suédois. Dans la majorité des cas, il s'agit d'interjections courtes comme *Ah bien*, *Oh* et *Ah*, ce qui les associe à la fonction rhétorique des morphèmes suédois. Par contre, les traductions ne sont jamais d'accord sur ce choix. L'exemple (36) montre la grande variation des traductions.

(36a) **Ah** ! vrai, dans cette vie, on a beau être modeste, on peut se fouiller ! Pas même la pâtée et la niche, voilà le sort commun. Et ce qui redoublait son mauvais rire, c'était de se rappeler son bel espoir de se retirer à la campagne, après vingt ans de repassage. **Eh bien !** elle y allait, à la campagne. Elle voulait son coin de verdure au Père-Lachaise. (*Assommoir* 392)

(36b) **Ånej**, det hjälper minsann inte att man är anspråkslös här i livet, man blir ändå lurad på konfekten ! Inte en brödbit en gång, inte tak över huvudet, det är människors vanliga lott. Vad som kom henne att skratta ännu mera elakt, det var då hon mindes sin ljusa förhoppning att få flytta ut på landet, sedan hon haft strykinrättning i tjugo år. **Ja då**, hon skulle komma dit, ut på landet. Hon ville ha sin lilla gröna vrå på Père-Lachaise. (*Krogen*

(KdL) 540)

(36c) **Ja**, även om man är aldrig så blygsam i sina pretentioner på livet, så får man ändå försaka ! Inte ens bröd för dagen och tak över huvudet, det är den vanliga lotten. Vad som mer allt förorsakade hennes elaka skratt var minnet av hennes vackra hopp att kunna dra sig tillbaka till landet, sedan hon hade haft strykinrättning i tjugo år. **Än sen då !** Nu skulle hon flytta till landet. Hon ville ha en skön vrå på Pére-Lachaise-kyrkogården. (*Krogen* (JG) 306)

(36d) Det tjänar **sannerligen** ingenting till att vara blygsam här i världen, det är bäst att hugga till !
En sak, som kom henne att skratta ännu värre, var minnet av hennes vackra förhoppningar om ett hem på landet efter tjugo års knog med strykinrättningen. **Jo, pytt**, vad hon fick flytta på landet ! Nu brydde hon sig ej om något annat än en bit gräsmatta på kyrkogården. (*Fällan* (EA) 369)

(36e) Men man må vara hur anspråkslös som helst här i livet, så hjälper det ändå inte. Hon hade inte en gång föda och husrum, och det är väl det minsta, man kan begära. Och hon hånskrattade ännu hemskare, när hon tänkte på sina ljuva förhoppningar att få slå sig i ro på landet, sedan hon varit tvätterska i tjugu år. **Ja**, nog skulle hon till landet alltid ! Det är grönt och vackert på kyrkogården. (*Fällan* 2 1913 : 160–1)

(36f) **Ja, sannerligen**, man må vara aldrig så blygsam här i lifvet, man får ändå försaka ! Icke ens bröd och tak öfver hufvudet, det är den vanliga lotten. Hvad som ändå mer framkallade hennes stygga skratt, var minnet af hennes vackra hopp att kunna dra sig tillbaka till landet, sedan hon haft strykinrättning i tjugu år. **Nåväl**, nu flyttade hon till landet. Hon ville ha sin sköna vrå på Père Lachaise (*Krogen* (O.D.H.) 295)

Des morphèmes peuvent aussi être ajoutés dans les traductions, phénomène fréquent dans le corpus français-suédois. Il y a encore d'autres commentaires à faire sur les traductions, mais cela nous mènerait trop loin du DIL.

Pour ce qui est de la traduction des interjections du DIL, seule la différence entre le discours cité et le discours citant peut influencer la forme du DIL. De même, le suédois permet davantage de morphèmes de dénégation et d'assertion dans le DIL.

4.4.7 Les expressions associées à la langue parlée

Un groupe proche des interjections, ce sont les expressions associées à la langue parlée. La plupart de ces expressions ne peuvent pas être transformées en DI (Liljestrand 1983 : 167), alors que d'autres ne peuvent pas être transformées en DI sans perdre leur sens (Banfield 1995 : 153). La phrase « Je disais que j'en suis morte » indique que l'énonciateur est soit très fatigué, soit qu'il a beaucoup ri, tandis que « Elle dit qu'elle en est morte » veut dire que la personne est décédée (ce qui rend la phrase bizarre par son contenu). Le DIL, par contre, permet ce genre de transformations sans que le sens premier se perde, comme dans (1) où Karl-Artur, « han », n'est pas mort de chagrin.

(1a) Charlotte hade svarat ja. Han skulle mista henne. **Han skulle dö av förtvivlan.** (*Charlotte* 142)

(1b) Charlotte avait accepté. Il allait la perdre. **Il mourrait de désespoir**. (*Charlotte* 59–60)

Dans d'autres cas, c'est la formule elle-même qui reste proche du DD, comme dans (2), où il y a encore une référence à Dieu (*cf*. 4.4.6). Il ne s'agit nullement d'une invocation, car l'homme est athée ; l'expression exprime simplement son exaspération.

(2a) Han öppnade den och **bad henne för guds skull gå** ; ty Jensen kunde få veta något om saken,

och då var hon förlorad. (*Tschandala* 326)

(2b) Il ouvrit et la pria de **s'en aller pour l'amour de Dieu** car Jensen pourrait apprendre quelque chose et alors elle serait perdue. (*Tschandala* 263)

L'exemple (3) contient un bon nombre de ces expressions figurées qui ont été rendues dans la traduction. L'expression « förstår sig » que la femme adresse à son allocutaire contient un pronom à la troisième personne, c'est-à-dire que le DIL se trouve être plus marqué par l'emploi de cette expression qui d'habitude ne se trouve que dans le DD. L'expression semble gêner le traducteur qui préfère se servir d'une tournure plus neutre : « bien sûr ».

(3a) Men mamsellen svarade, att adoratörer hade hon så många, **att hon kunde hänga en på vart finger och en på var tå.** Även hade hon varit förlovad med tre stycken, **i följd förstår sig**, **så där klämde icke skon.** Utan det var äktenskapet, som gjorde henne bekymmer. (*Herr von H* 18)

(3b) Mais mademoiselle répondit qu'elle avait tant d'adorateurs **qu'elle pouvait en suspendre un à chaque doigt des mains et des pieds.** Même qu'elle avait été fiancée avec trois garçons, l'un à la suite de l'autre **bien sûr**, **ce n'était donc pas là que le bat blessait**. C'était plutôt le mariage qui lui causait des tracas. (*M. von H* 11)

Parfois il y a hésitation quant aux transformations, ce que montre (4). Gervaise ne leur souhaite pas « bon voyage », elle les envoie au diable. La tournure de la phrase ne permet pas de savoir s'il s'agit de discours citant ou cité, confusion qui n'est pas moins évidente dans les traductions dans lesquelles le temps du verbe varie. Quand le présent a été employé, on pourrait s'imaginer un discours cité, mais rien n'est certain.

(4a) Gervaise, sans perdre un coup de dents, **leur criait bon voyage**, les arrangeait d'une propre manière, en se disant joliment contente de ne plus avoir à fouiller dans leur infection. (*Assommoir* 266)

(4b) Utan att försumma något tillfälle **bad Gervaise dem dra så långt vägen räckte** och behandlade dem efter förtjänst, medan hon förklarade att hon var storbelåten över att inte längre behöva rota i deras lort. (*Krogen* (KdL) 360)

(4c) Utan att göra det minsta för att behålla kunderna bad **Gervaise dem dra så långt vägen räcker**. (*Krogen* (JG) 190)

(4d) Gervaise underlät aldrig att ge svar på tal och skrek åt dem, att hon var lika nöjd att inte behöva befatta sig med deras lort. (*Fällan* (EA) 250)

(4e) Nu var Gervaise likgiltig för allt. Var och en, som förargade henne, **bad hon att dra så långt vägen räckte** ; hon begärde ingenting mera än sina tre goda mål om dagen. (*Fällan* 2 1913 : 47)

(4f) Utan att göra det minsta för att hålla dem kvar, **bad Gervaise dem dra för hin** och förklarade, att hon var mycket belåten med att inte behöfva syssla med deras smuts. (*Krogen* (O.H.D.) 197)

Le fait de ne pas « transformer » ce genre d'expressions peut donner des résultats assez amusants, comme dans (5e), où la première et la troisième personnes désignant le même personnage, Mme Lorilleux, sont juxtaposées dans la même phrase.

(5a) […] madame Lorilleux, ne se contenant plus, éclata. Elle fichait le camp, elle ! Voilà ce qu'elle faisait ! Est-ce qu'on se moquait du monde ? Elle s'habillait, elle recevait la pluie, et c'était pour s'enfermer chez un marchand de vin ! Non, non, elle en avait assez d'une noce comme ça, **elle préférait son chez elle**. Coupeau et Lorilleux durent barrer la porte. (*Assommoir* 73)

(5e) Nu var det slut med fru Lorilleux's tålamod. Hon gick sin väg, det var vad hon gjorde ! Var det meningen att driva gäck med folk ? Hade hon klätt sig, hade hon gått i regnvädret för att

springa gatlopp eller för att stänga in sig på en krog ? Nej, minsann ! Men nu hade hon också fått nog ! Bevare en Gud för ett dylikt bröllop ! ... **Tacka vet jag hennes eget trevliga hem !** Coupeau och Lorilleux nödgades spärra vägen för henne […] (*Fällan* 1913 : 63)

Il est vrai que certaines de ces expressions posent des problèmes lors de la traduction, mais elles sont toujours traduites, soit par un équivalent, soit par une autre forme qui a la même fonction. Un matériel plus riche en ce genre d'expressions aurait pu inviter à une analyse plus profonde, mais dans le corpus dont nous disposons, elles sont trop rares pour se prêter à une telle étude.

4.4.8 L'ordre des mots

Une autre manière de montrer l'expressivité de l'énonciateur rapporté est de garder un ordre des mots imitant celui de la langue parlée (Fludernik 2002 : 244). Nous avons déjà constaté dans 4.4.4, sur la modalité, comment l'ordre des mots dans les phrases exclamatives et interrogatives les marque comme telles et que ces constructions s'intègrent facilement dans le DIL. C'est pourquoi, dans cette analyse, nous laisserons de côté ce genre de constructions. Pourtant, elles montrent une chose importante : certains types de DR, par exemple le DIL, peuvent contourner certaines contraintes langagières (*cf.* Larsson 1979 : 67). Avant de comparer l'emploi de l'ordre des mots en suédois et en français, il est important de souligner que seules les constructions où il y a un choix entre plusieurs variantes sont intéressantes pour l'étude du DIL.

La fonction de l'ordre des mots varie considérablement entre le suédois et le français. Pour notre part, il y a deux raisons qui sont d'une importance particulière pour le DIL. En suédois, les inversions sont employées autant dans la langue vulgaire que dans la langue soutenue, tandis qu'elles se trouvent surtout dans le registre soutenu en français (Fludernik 2002 : 274). Il est donc difficile de traduire un DIL en langue vulgaire, marqué uniquement par l'ordre des mots, sans avoir à ajouter d'autres éléments. Larsson-Ringqvist et Robach (2003) montrent dans leur analyse que le suédois peut mettre l'accent sur un mot, tandis que le français doit recourir à une phrase clivée pour obtenir le même résultat (2003 : 69). Erikson constate qu'en français, la dislocation à gauche met l'accent sur le mot plutôt que sur la phrase (2002a : 157), ce qui change l'effet obtenu par cette construction. L'emploi de la dislocation diffère aussi sur d'autres plans : en français elle est, par exemple, stylistiquement neutre (Sundin 2002 : 7), ce qui peut influencer les possibilités de marquer les discordances dans un texte. Cette neutralité vient de ce que l'emploi est beaucoup plus automatisé en français qu'en suédois, où plusieurs autres constructions ont cette fonction (Larsson-Ringqvist 2003 : 141).

Malheureusement, il est difficile de faire la différence entre les structures préférées des auteurs, celles employées par les traducteurs et celles indiquant le DIL. Fludernik ajoute un autre paramètre à ce problème : différentes constructions marquent l'expressivité plus ou moins fortement (2002 : 255). Plusieurs emplois ne sont donc discernables qu'après une analyse méticuleuse, ce qui est impossible dans ce travail.

Pour illustrer l'emploi de l'ordre des mots comme indice du DIL et les problèmes qu'il pose pour la traduction, nous avons choisi d'étudier les négations mises en tête de la phrase. Dans la majorité des cas, cette construction

a été omise dans la traduction française, comme dans (1), où la même tournure est impossible en français.

(1a) Klara Gulla svarade ganska saktmodigt, att hon inte visste hur hon skulle ställa på annat sätt. **Inte kunde hon ta en galen människa med sig** till en främmande stad, och **inte kunde hon själv stanna kvar i Svartsjö**. Det hade Jan sörjt för. (*Kejsarn* 166)

(1b) Claire-Belle répondit avec assez de modération qu'elle ne voyait pas comment s'arranger autrement. **Elle ne pouvait amener un fou** dans une ville étrangère, **ni rester elle-même à Svartsjœ**. Jan lui-même lui avait d'ailleurs rendu cette dernière solution impossible : (*Empereur* 228–9)

Dans d'autres cas, l'omission est un choix fait par le traducteur, souvent dans des traductions relativement libres, comme *Jérusalem*.

(2a) Ibland, då det hade varit mycket brått, hade Hellgum kastat av sig rocken och hjälpt till i sågen. Då hade Ingmar blivit häpen. **Aldrig förr hade han träffat någon, som hade varit så rask att arbeta.** (*Jerusalem* I 122)

(2b) Et quand, la besogne pressant, le forgeron enlevait son paletot et donnait un coup de main à Ingmar, **celui-ci n'en revenait pas, qu'on pût travailler si vite et si bien.** (*Jérusalem* I 123)

Les mêmes différences se trouvent aussi dans les traductions plus fidèles, comme dans (3).

(3a) Pastorn var alldeles utom sig. **Icke hade han**, han som kom från en stilla landsbygd, dock kunnat tro, att en ungdom kunde vara så djupt fördärvad, sjunken i osedlighet, i synd, och på förtappelsens väg så långt kommen som denna. (*Giftas* : Dygdens lön 39–40)

(3b) Le pasteur était hors de lui. **Il n'aurait jamais** pu s'imaginer, lui qui venait d'un petit village tranquille, que la jeunesse pût être aussi pervertie, aussi profondément plongée dans le vice. (*Mariés* : La Récompense de la vertu 40)

Dans quelques rares cas, l'ordre inverse a été gardé (exemple 4b).

(4a) Hon förstod inte bilder. Hade inte fått så fin uppfostran, att hon förstod bilder, men pikar förstod hon ! **Å aldrig hade hon trott**, att det var så att vara gift. Mannen var ju aldrig hemma, och när han var hemma sov han eller grälade han. (*Giftas* : För att bli gift 67–8)

(4b) – Elle ne comprenait pas les métaphores. Elle n'avait pas reçu l'éducation nécessaire pour comprendre les métaphores, mais elle comprenait les allusions ! **Oh, jamais elle n'aurait pu s'imaginer** que c'était ça, être mariée. Le mari n'était jamais à la maison et, quand il était à la maison, il dormait ou la grondait. (*Mariés* : Pour être marié 75–6)

Nous avons constaté plusieurs fois que l'emploi de phrases exclamatives et interrogatives peut compenser le manque d'autres indices du DIL. Dans (5b) la question exprime exactement la même chose que la phrase suédoise, qui marque l'expressivité par le placement de la négation.

(5a) Men så snart som vagnen hade försvunnit bakom trädgårdshörnet, satte Charlotte på sig hatt och mantilj och gick till kyrkan. **Inte kunde hon motstå lusten att höra Karl-Artur predika på det nya, kraftiga sättet, som hade vunnit honom alla människors hjärtan. Inte kunde hon avstå från glädjen att bevittna all den dyrkan, som nu omgav honom**. (*Charlotte* 283)

(5b) Or, la voiture n'eut pas plutôt tourné le coin du jardin que Charlotte mit son chapeau et sa mantille et partit à son tour pour l'église. **Comment aurait-elle pu résister à l'envie d'entendre prêcher Karl Artur de cette nouvelle façon si vivante et si forte, qui lui avait valu les sympathies de la paroisse ? Comment aurait-elle pu renoncer au bonheur d'être témoin de l'adoration qui entourait le suffragant ?** (*Charlotte* 232)

L'inversion peut aussi être ajoutée dans les traductions pour souligner la subjectivité, ce qui a été fait dans (6b). Sans cet ajout, la phase serait un DI traditionnel.

(6a) När allt blev sammanlagt, fattades hon slutligen av den tanken att hon varit för länge kvar, men när hon dagen förut ånyo framkastat sitt förslag att resa, hade fröken Ebba bedyrat henne **att hon icke kunde vara för länge, och uttryckligen bett henne stanna**. (*Häxa* 193–4)

(6b) Additionnant tout cela, elle s'était dit finalement qu'elle était restée trop longtemps. La veille, pourtant, lorsqu'elle avait émis le désir de partir, mademoiselle Ebba lui avait certifié **que jamais elle ne resterait trop longtemps et elle lui avait expressément demandé de rester**. (Une sorciére 1990 : 159)

Dans le corpus français-suédois, les négations mises en tête de la phrase sont rares. Dans les traductions, elles sont soit conservées, soit « remplacées » par des PEN, comme dans (7), où la PEN *då* se retrouve dans toutes les traductions.

(7a) La blanchisseuse était devenue toute pâle. Que lui voulait-il donc, ce malheureux ? Et justement il tombait en plein dans les préparatifs de la fête. **Jamais elle n'avait eu de chance** ; on ne pouvait pas lui laisser prendre un plaisir tranquillement. (*Assommoir* 187)

(7b) Tvätterskan hade blivit alldeles blek. Vad ville han henne egentligen, den olycksfågeln ? Och han damp ner mitt under förberedelserna till namnsdagen. **Hon hade då alltid otur,** aldrig kunde hon få njuta av något i lugn och ro. (*Krogen* (KdL) 249–50)

(7c) Tvätterskan hade blivit alldeles blek. Vad kunde den där olycksfågeln vilja henne ? Och så skulle han komma mitt under förberedelserna till festen ! **Hon hade då alltid otur.** Man unnade henne inte ens att ha litet roligt i lugn och ro. (*Krogen* (JG) 134)

(7d) Strykerskan hade blivit likblek. Vad ville han egentligen, den olycksfågeln ? Och just nu då hon hade kalaset att tänka på ! **Hon hade då alltid otur,** hon kunde aldrig få njuta av någonting i lugn och ro. Men Virginie svarade, att det var dumt av henne att ta så illa vid sig. (*Fällan* (EA) 177)

(7e) Tvätterskan bleknade. Vad ville han henne då, den olycksfågeln ? Och nu mitt under förberedelserna till kalaset ! **Hon hade då otur** ; aldrig kunde hon få ha litet roligt i fred. (*Fällan* 1 1913 : 162)

(7f) Tvätterskan hade blifvit alldeles blek. Hvad ville han henne då, den där olycksfågeln ? Och så skulle han komma midt i förberedelserna till festen ! **Hon hade då aldrig haft lycka med sig** ; man unnade henne inte ens ett litet nöje i lugn och ro. (*Krogen* (O.H.D.) 137)

Il y a quelques négations ajoutées en tête de la phrase. Dans la majorité des cas, une seule traduction fait cet ajout, comme dans (8b).

(8a) Du Roy, pour taquiner sa femme, feignit de n'en rien croire. **On ne serait pas assez fou pour recommencer la bêtise de Tunis.**
Mais elle haussait les épaules avec impatience. (*Bel-Ami* 258)

(8b) Bara för att reta sin fru, låtsades Du Roy inte tro på hennes uppgifter. **Aldrig skulle man väl vara så tokig, att man gjorde om samma dumhet som i Tunis härförliden.**
Hon ryckte otåligt på axlarna. (*Bel-Ami* II (GÅ) 68–9)

Nous n'avons pu illustrer que quelques solutions qui se trouvent dans les traductions. Une étude plus approfondie demanderait plus de temps et de matériel.

4.4.9 Les phrases inachevées et les phrases nominales

Notons d'abord que nous avons déjà discuté quelques problèmes liés à la traduction de phrases inachevées et de phrases nominales dans 4.4.4, sur les phrases interrogatives et les exclamatives.

Deux des nombreuses particularités de la langue parlée que le DIL peut « emprunter » sont les phrases inachevées et les phrases nominales qui ont ceci en commun qu'elles indiquent la subjectivité. Les romans que nous étudions ne contiennent pas un grand nombre de ces phrases, qui en plus ne posent pas de problèmes lors de la traduction : aucune phrase n'a été changée, comme par exemple dans (1) où elle est la réponse à une question.

(1a) De voro tokiga, tyckte Johan, och slängde dem. Och sådant skulle man läsa.
Han började reflektera över sin ställning. Vad skulle han göra i Uppsala ? **Ta graden på sex år med 80 kronor.** Och sedan ? (*Jäsningstiden* 146)

(1b) Des fous, estima Johan, en jetant des livres. Et c'était cela qu'il fallait lire.
Il commença à réfléchir sur sa situation. Qu'allait-il faire à Uppsala ? **Consacrer six ans à passer un examen avec 80 couronnes.** Et après ? (*Fermentation* 277–8)

Par contre, des phrases inachevées ou nominales ont été ajoutées dans quelques traductions françaises, mais il s'agit presque toujours de phrases exclamatives ou interrogatives, comme dans (2).

(2a) Hede rasade över att sitta instängd, hänvisad till böckerna**. Det var vansinne att sätta sig till att taga en långsam examen**, då han behövde pengar [sic] pengar, pengar. (*Herrgårdssägen* 12–13)

(2b) Hede s'exaspérait. Sa chambre lui semblait une odieuse prison. La vue des livres lui devenait insupportable**. Quelle absurdité de préparer un long examen !** Il avait besoin d'argent, d'argent, d'argent. (*Vieux manoir* 11)

Il ne semble donc exister aucune contrainte stylistique ou grammaticale qui influence la traduction des phrases inachevées et des phrases nominales.

4.4.10 Les hésitations et les interruptions

Les phrases interrompues ou celles marquées par l'hésitation, ou bien les deux à la fois partagent des similitudes avec les phrases inachevées et les nominales. Il est possible que le narrateur soit hésitant, surtout s'il est homodiégétique, mais dans la majorité des cas, l'hésitation indique le DIL (ou un autre genre de DR). Nous avons trouvé plusieurs types de corrections qui résultent d'hésitations : l'autocorrection (l'énonciateur se corrige), l'autocorrection accompagnée d'un développement du sujet, (l'énonciateur élabore, car il voit que les allocutaires ne comprennent pas ce qu'il dit) et finalement l'interruption faite par un autre énonciateur. Souvent, le narrateur commente même cette interruption ou cette hésitation (exemple 1).

(1a) Moster ville svara, men han gav henne inte tid. Jo, det var sant, att de hade undrat just på detta, och de hade kanske haft skäl till det. De visste vad de hade för ett boställe att bjuda sin präst och vad han fick för lön hos dem, och de hade klart för sig, att de inte kunde få andra präster än just sådana, som ingen annan ville ha. **Och när de nu hade fått se honom …**
Den ståtliga karlen avbröt sig och visste inte hur han skulle fortsätta, men moster fyllde ut meningen åt honom. (*Liljecronas* 187–8)

(1b) La tante voulut répondre, mais il ne lui en laissa pas le temps. Oui, ils avaient été intrigués, c'est sûr. Mais au fond ils avaient leurs raisons de l'être. Ils savaient ce qu'était la résidence qu'ils avaient à offrir à leur pasteur, et quels étaient les émoluments qu'ils lui donnaient. Aussi ne se dissimulaient-ils pas qu'ils ne pouvaient avoir d'autres pasteurs que ceux dont aucune autre commune ne voulait. **Et alors en le voyant…**
Le grand et bel homme s'interrompit ne sachant comment continuer, mais la tante de Maya Lisa termina la phrase pour lui. (*Maison* 131)

Comme avec les exemples dans l'analyse précédente, la traduction ne pose pas de problème : c'est une question de contenu et non pas de langue. Pourtant, il y a un exemple, (2b), où une phrase interrompue (ici par l'intervention de l'ours) a été complétée.

(2a) […] gingo tankarna, som de ville, och de började nu syssla med allt det, som han hade sett, medan han flög fram över Bergslagerna. Nog var det bra märkvärdigt, att det fanns så mycket liv och rörelse, så mycket arbete borta i vildmarken. Tänk så fattigt och öde här skulle ha varit, om det inte hade funnits järn ! **Han tänkte på den här verkstaden, som hade gett arbete åt så många, allt sedan den hade börjat byggas, och som nu hade samlat omkring sig så många hus, fulla av människor, och som hade dragit till sig järnvägar och telegraftrådar, och som sände ut…**
« Nå, hur går det ? » sade björnen. » (*Nils* 336)

(2b) […] était trop troublé pour ordonner ses pensées, qui toujours revenaient à ce qu'il avait vu en survolant le district minier. Quelle chose extraordinaire que toute cette vie, tout ce mouvement dans un pays perdu ! Que cette région aurait donc été pauvre et déserte, si l'on n'y avait trouvé du fer ! Cette usine faisait travailler tant d'ouvriers, depuis qu'on avait commencé à la construire. **A présent, elle s'environnait de tant de maisons habitées, et tant de voies ferrées et de lignes télégraphiques y aboutissaient, qui, elles-mêmes envoyaient des messages dans le monde entier !**
– Que décides-tu ? dit l'ours. (*Nils* (TH) 259)

Il est vrai que la phrase est devenue une exclamative, ce qui marque la subjectivité, mais le rythme du passage n'est plus le même. Sans l'intervention de l'ours dans l'original, Nils aurait probablement continué ses réflexions sur les bénéfices de la mine de fer. Dans la traduction on a l'impression que Nils a terminé quand l'ours commence à parler.

Les seuls changements constatés pour cette catégorie sont donc ceux que font les traducteurs, car aucune contrainte stylistique ou grammaticale ne les gouverne.

4.4.11 Les répétitions

Le narrateur peut se servir de répétitions pour obtenir des effets stylistiques. Le suédois se sert, sans contraintes, de répétitions, tandis que le français les évite (Delisle 1984, Kundera 1998, Bouquet 2000, Eriksson 2001, etc.). Hormis cette tendance générale, un facteur influence encore leur omission : les maisons d'édition semblent particulièrement hostiles à cet usage (Bouquet 2000). Dans le DIL, les répétitions imitent celles de la langue parlée, emploi qui met l'emphase sur un mot ou sur une expression pour indiquer une hésitation ou bien pour montrer de l'enthousiasme, pour ne mentionner que quelques possibilités. La répétition peut consister en un mot (ou expression) répété instantanément ou bien avec un délai. De plus, il est possible d'employer un mot anaphoriquement. Finalement, il est possible de répéter des phrases ou des passages entiers.

Vu le caractère colloquial du DIL, les répétitions y sont plus facilement acceptées que dans le texte du narrateur. Malgré ce fait, elles sont souvent omises dans les traductions françaises. Dans l'exemple (1), un hybride, la première traduction garde la répétition, alors que la dernière l'omet, tout en ajoutant un point d'exclamation.

(1a) Hon visste nog att det var hans alltsammans och det skulle de andra också få veta.

– Nej, min lilla vän, det var bara frågan om, att det drickes punsch **var dag, var dag**, min ängel.
– Det var då inte sant, för i går dracks ingen. (*Giftas* : För att bli gift 67–8)

(1b) Elle savait bien que c'était à lui, tout cela, et les autres allaient aussi l'apprendre.
– Non, ma petite amie, je faisais simplement remarquer que l'on boit du punch **tous les jours, tous les jours**, mon ange. (*Mariés* : Pour être marié 75–6)

(1c) Elle savait parfaitement que tout lui appartenait, et elle le ferait bien entendre aux autres.
– Mais, ma chère, je ne parle que du ponche qui se boit ici **chaque jour !** (*Les mariés* : Pour être mariés 92–3)

Les anaphores, par contre, sont toujours traduites (exemple 2) :

(2a) Jag begynte skutta runt kring tallen som en ovettig pojke och rätt vad det var satte jag av över ängen i en dansande galopp. **Visst skulle jag** åka på bocken ! **Visst skulle jag** följa min Nora ! **Visst skulle jag** draga fingerkrok med kaptenskan och Tomson vid den långa näsan hans ! (*Herr von H* 261)

(2b) Je me suis mis à gambader autour du sapin, comme un petit gamin, puis je me suis élancé à travers la prairie, comme si je dansais le galop. **Pour sûr que je** ferai le voyage sur le siège du cocher ! **Pour sûr que je** suivrai ma Nora ! **Pour sûr que j'**allais encore jouer au bras de fer avec la capitaine, ainsi qu'avec Tomson, promis juré par son long nez à lui ! (*M. von H* 227)

La répétition de phrases entières semble gêner davantage, comme dans (3), où (3b) omet les deux phrases, tandis que (3c) en garde une.

(3a) Det lät hjärtslitande. Ingrid blev också hemskt uppskakad. Vad var det här på gården, som gjorde allt så besynnerligt ? Var det något förfärligt, som hon inte visste ? Voro sonen och bergsrådinnan ovänner ? **Vad var det, vad var det ?** (*Herrgårdssägen* 85–6)

(3b) Elle dit ces mots d'un accent déchirant. Ingrid en fut très émue. Que tout était étrange en cette maison ! Y avait-il donc quelque chose de terrible qu'elle ignorait ? La mère et le fils étaient-ils ennemis ? **Ø** (*Vieux manoir* 98–9)

(3c) C'était à vous arracher le cœur, et Ingrid en fut étrangement ébranlée. Qu'est-ce qui, dans ce domaine, rendait tout si bizarre ? Existait-il quelque épouvantable secret dont elle n'était pas au courant ? Madame et son fils étaient-ils en mauvais termes ? **Mais de quoi pouvait-il donc bien s'agir ?** (*Violon* 87–8)

Il en va de même avec un passage dans *Kejsarn av Portugallien*, trop longue pour citer ici, où Jan répète la phrase « Han var i alla fall den han var, han » trois fois (pp. 113–5). Dans la traduction, il n'y a aucune trace de la phrase.

Dans les originaux français, il y a peu de répétitions, cinq cas seulement. La répétition est presque toujours maintenue dans la traduction, mais il y a quelques exceptions. Aucune des omissions n'influence de DIL, car il y a toujours d'autres indices.

Bien que les répétitions semblent plus acceptées dans le DIL que dans d'autres parties du texte, plusieurs d'entre elles disparaissent dans la traduction.

4.4.12 Les connecteurs

L'étude des connecteurs comme indices du DIL a été menée par les Polyphonistes Scandinaves qui travaillent à partir des théories de Ducrot (1980, 1984, 1989, etc.) et de Nølke (1993). Le champ est trop vaste pour être étudié en détail ici, de sorte que nous renvoyons à leurs travaux pour une discussion plus approfondie.

Des connecteurs comme *mais, certes, après tout* et *car* sont des indices de l'interlocution (et donc du DIL) par l'argumentation qu'ils impliquent. Rosier

constate qu'ils assurent la cohérence du texte tout en signalant des changements (1999 : 153) : le texte continue, mais dans une autre direction. Ce changement est souligné par le fait que les connecteurs sont souvent accompagnés de signes typographiques comme les deux points ou le point virgule. Jørgensen (2002a) montre dans un article que le même connecteur, en l'occurrence *mais*, peut être indice intérieur du DIL, mais qu'il peut aussi marquer le début ou la fin du passage : tout dépend du contexte. L'exemple (1) montre le connecteur comme signe d'ouverture, interprétation ensuite renforcée par le reste de la phrase. Au début Nora, la bonne, regarde par la fenêtre pour vérifier la description qu'une des femmes vient de lui donner. Le connecteur indique qu'elle n'est pas d'accord avec ce qu'on lui a raconté : c'est donc un indice d'ouverture.

(1a) Den främmande pigan vände också huvudet mot fönstret. Boningshuset låg på en så pass hög kulle, att de låga husen omkring det inte stängde bort all utsikt. Över lagårdstaket kunde man se neråt en milslång dal med en botten så jämn som ett golv.
Men hon ville inte tro, att hushållerskan menade, att denna släta marken skulle vara en gammal sjöbotten. Hon hade alltid tänkt, att där det hade funnits en sjö, skulle det vara brant och djupt. (*Liljecronas* 102–3)

(1b) La nouvelle bonne tourna aussi la tête vers la fenêtre. La maison d'habitation était assez élevée pour que les constructions basses de l'autre côté de la cour ne pussent lui boucher la vue. Par-dessus le toit de l'étable, on pouvait promener ses regards sur une vallée étroite, longue de deux ou trois lieues.
Mais la nouvelle servante ne pouvait pas se figurer que ce sol uni fût un ancien fond de lac. Là où il y avait eu un lac, il devait, selon elle, y avoir une grande profondeur et des bords escarpés. (*Maison* 32)

Mais nous rencontrons aussi des cas plus compliqués, comme le passage suivant tiré de *L'Assommoir*.

(2a) La sage-femme refusa ; **mais elle voulut bien boire un verre de vin**, parce que ça l'avait émotionnée, disait-elle, de trouver la malheureuse femme avec le bébé sur le paillasson. (*Assommoir* 100)

(2b) Barnmorskan tackade nej. **Ett glas vin sade hon däremot inte nej till**, det hade gått henne på nerverna förklarade hon, då hon hittat den stackars kvinnan med den lilla nyfödda på mattan. (*Krogen* (KdL) 129)

(2d) Barnmorskan avböjde, **men hon ville gärna ha ett glas vin**, ty hon hade blivit så uppskakad av att se den arma kvinnan liggande på golvet med sitt barn. (*Fällan* (EA) 97)

(2e) Barnmorskan vägrade, **men hon ville gärna ha ett glas vin**, ty hon hade blivit så uppskakad, när hon såg den stackars människan ligga på golvet med barnkräket. (*Fällan* 1913 : 86)

(2f) Barnmorskan tackade, **men sade nej ; ett glas vin skulle hon däremot gärna dricka**, ty, såsom hon förklarade, hade hon känt sig i hög grad upprörd, då hon fann den olyckliga kvinnan med sitt lilla barn på halmmattan. (*Krogen* (O.H.D.) 71)

Après l'accouchement de Gervaise, Coupeau offre le dîner à la sage-femme. Celle-ci ne voulant rien manger, elle accepte un verre de vin. Son refus est bien une phrase introductrice du DIL, terminée par le point-virgule. Après le signe typographique vient le connecteur *mais* qui souligne la présence du DIL. La suite de la phrase complique pourtant l'analyse, car le verbe est au passé simple, ce qui indique plutôt un DN. Voilà donc un exemple mixte fournissant la preuve de l'existence du passé simple dans le DIL. Les traductions suédoises ne contiennent pas de complications pareilles. (2b)[99] fait une nouvelle phrase pour

[99] (c) omet ce passage.

indiquer le début du DIL sans avoir recours au connecteur. Les autres traductions gardent le connecteur, mais le vrai DIL ne semble venir qu'après le connecteur *ty*.

Les traductions ajoutent parfois des connecteurs pour conserver le DIL malgré le fait d'avoir divisé une phrase en deux. C'est le cas dans deux des traductions de (3a). On peut aussi voir cet ajout comme une compensation de l'omission de la modalité interrogative, ou bien comme la non-traduction de *n'est-ce pas*.

(3a) Elle tourna son roux, en piétinant devant le fourneau, aveuglée par de grosses larmes. Si elle accouchait, **n'est-ce pas** ? ce n'était point une raison pour laisser Coupeau sans manger. Enfin le ragoût mijota sur un feu couvert de cendre. (*Assommoir* 99)

(3c) Allt gick bra, medan hon skalade potatis. Köttet fräste redan i stekpannan, då värkarna kom tillbaka. Hon brynte såsen, kallsvettades, trampade av smärta framför spisen, medan hennes blick skymdes av stora tårar. **Men hon fick inte lämna Coupeau utan mat,** ragun blev färdig och ställdes på glöden för att hållas varm. (*Krogen* (JG) 72)

(3e) […] men när hon fräste upp fårbitarna i smöret, började svettbadden [sic] åter, och plågorna tilltogo oupphörligt, under det hon rörde mjölet i såsen. **Men hon skulle väl inte låta Coupeau vara utan mat därför**, att hon skulle föda barn. Äntligen hade hon hunnit så långt, att ragouten puttrade på den med aska övertäckta elden […] (*Fällan* 1913 : 85)

La traduction de ces connecteurs ne pose pas de problèmes, la différence consistant en ce que le connecteur peut varier d'une langue à l'autre, comme dans (4), où « men » est traduit par « cependant ».

(4a) **Men** se, en sak var det ändå, som gjorde henne orolig. Hon tyckte, att solen sjönk så hastigt borta i sydkanten av himlen. Inte visste hon vad klockan var, men tänk, om det var så långt lidet, att de redan satt till bords i Nygård ! (*Liljecronas* 89)

(4b) **Cependant,** il y avait une chose qui ne laissait pas que de l'inquiéter un peu : il lui semblait que le soleil baissait bien vite dans le ciel, là-bas au Sud. Elle ne savait pas quelle heure il pouvait bien être. Songez donc, s'il était tard et qu'on fût déjà à table là-bas à Nygard ! (*Maison* 17)

L'omission peut pourtant influencer l'attribution d'un passage, comme en (5). L'emploi du connecteur *mais* indique que la phrase contient ce que dit Forestier pour s'excuser du retard. La phrase suivante « M. Morel, député radical… » peut être interprétée comme un DIL aussi, puisqu'il n'y a pas de rupture de DR entre les deux. Dans les traductions qui gardent le connecteur, le DIL reste tandis que l'attribution du passage devient plus difficile dans les traductions (5b), (5d) et (5h), qui omettent le connecteur.

(5a) Et Forestier entra à son tour en s'excusant d'être en retard. **Mais il avait été retenu au journal par l'affaire Morel. M. Morel, député radical, venait d'adresser une question au ministère sur une demande de crédit relative à la colonisation de l'Algérie.** (*Bel-Ami* 37)

(5b) Allra sist uppenbarade sig Forestier själv och bad alla om ursäkt för sin sena ankomst. **Han hade blivit uppehållen på tidningen av affären Morel. Det rörde sig om den radikale deputeranden med detta namn, som just hade interpellerat ministären beträffande den begärda krediten till koloniseringsarbetet i Algeriet.** (*Bel-Ami* I (GÅ) 31)

(5c) Och Forestier kom nu i sin tur in och bad om ursäkt för att han var försenad. **Men han hade blivit uppehållen på redaktionen av affären Morel. Morel, deputerad för de radikala, hade interpellerat regeringen i en fråga om kredit för koloniseringen av Algeriet.** (*Bel-Ami* (VH) 23–4)

(5d) Därpå kom Forestier, som bad om ursäkt för att han var försenad. **Han hade blivit uppehållen på redaktionen av affären Morel. Herr Morel, en radikal deputerad, hade**

framställt en interpellation till regeringen angående ett begärt anslag till koloniseringen av Algeriet. (*Bel-Ami* (HL) 26)

(5e) Så kom även Forestier och bad om ursäkt för att han var försenad, **men han hade blivit uppehållen på tidningen av affären Morel. Morel, den radikale deputeraden, hade just interpellerat ministären angående den begärda krediten till kolonisering.** (*Bel-Ami* (ON) 24)

(5f) Och Forestier trädde in i sin tur med ursäkter över sin sena ankomst. **Men han hade blivit uppehållen på tidningen med affären Morel. Morel en radikal deputerad, hade riktat en interpellation till koloniministern angående ett anslagsäskande för Algeriets kolonisering.** (*Bel-Ami* (ES) 30)

(5g) Och så kom även Forestier in, bad om ursäkt för att han var försenad, **men han hade blivit uppehållen på tidningen av affären Morel. Morel, de radikalas deputerade, hade just interpellerat ministären angående den begärda krediten till Algeriets kolonisering.** (*Bel-Ami* 1 (CT) 32)

(5h) Nu inträdde Forestier i sin tur och bad om ursäkt för att han försenat sig. **Han hade blifvit hindrad på byrån i följd af den Morelska affären. Monsieur Morel, deputerad och tillhörande den radikala partiet, hade just nyss ställt en interpellation till minstèren angående anslagen till Algeriets kolonisation.** (*Qvinnogunst* 31)

(5i) Nu kom även Forestier i sin ordning och ursäktade sig för sitt dröjsmål. **Men han hade kvarhållits på tidningen av interpellationen Morel. Den radikale deputeranden herr Morel hade interpellerat ministären angående en begäran om anslag till Algeriets kolonialisering.** (*Kvinnogunst* 22)

(5j) Och så kom även Forestier in, ursäktade sig för att han var försenad, **men han hade blivit uppehållen på tidningen av affären Morel. Morel, de radikalas deputerade, hade just interpellerat ministären angående den begärda krediten till Algeriets kolonialisering.** (*Bel-Ami* (RM) 28)

Il s'avère donc que les connecteurs ont des fonctions similaires dans les deux langues, ce qui explique pourquoi leur traduction n'influence pas le DIL de manière décisive.

4.4.13 La typographie

Nous avons constaté que l'omission d'un indice n'influence que rarement le DIL qui se caractérise par un certain surmarquage. Cette redondance est présente aussi dans l'emploi des signes typographiques, ajoutés dans certains cas pour indiquer les limites du DIL, ou bien pour marquer une transition interne. L'étude des signes typographiques se heurte pourtant au fait que nous ne travaillons pas nécessairement sur les originaux dont se sont servis les traducteurs : il est donc impossible de savoir exactement à partir de quelles formes le traducteur a travaillé. En plus, il est difficile d'analyser l'emploi de signes typographiques même dans l'original, car les maisons d'édition modifient parfois la typographie pour « améliorer » le texte (*cf.* Rosier 1999 : 72 sqq. et Poncharal 2003 : 192). C'est pourquoi nous avons décidé de n'étudier que les tendances générales dans les traductions.

Nous avons divisé l'étude des signes typographiques en deux parties: une première portant sur les signes typographiques employés à l'intérieur du DIL, cette analyse, et la seconde faisant partie de l'étude des indices extérieurs (4.5.2). Tout comme les autres indices, les signes typographiques n'existent pas dans un vacuum, en témoigne le fait que nous avons déjà commenté certains emplois dans les discussions sur la rupture modale (4.4.4), sur les hésitations (4.4.10), sur les phrases inachevées (4.4.9) et dans la discussion sur les connecteurs (4.4.12), pour ne donner que quelques exemples. Pour clarifier certains emplois, nous

avons voulu réunir les commentaires dans une étude consacrée spécialement à ce sujet.

Dans notre analyse des signes typographiques intérieurs seront inclues cinq manières de marquer le texte, à savoir : les points de suspension, les points d'exclamation, les points d'interrogation, les italiques et les guillemets. L'emploi de certains signes typographiques dépend de la tradition de chaque langue et n'est que rarement un choix libre. C'est pourquoi nous avons décidé de ne pas étudier des signes comme les virgules : les deux langues les emploient différemment, mais cette différence n'affecte pas le DIL. Le fait que les deux langues marquent certains emplois par des signes différents n'influence pas le DIL : peu importe si, par exemple, les points de suspension sont indiqués par des points ou par des tirets, leur fonction est la même. Les signes en tant que tels n'influencent donc pas la traduction.

D'autre part, il est intéressant d'étudier les omissions et les ajouts, ce qui a été fait par Fraix (2001). Dans sa comparaison entre l'anglais et le français, elle constate que ce dernier comporte davantage de marqueurs d'ordre ponctuationnel (2001 : 163). Une telle constatation est fondée sur l'étude d'un grand nombre de textes, sans prendre en compte le DIL en particulier. Dans notre corpus, nous avons plutôt une tendance opposée : les DIL suédois comportent plus de marques typographiques que ne le font les textes français, tendance qui est la même dans les originaux et dans les traductions. Il est donc possible de tirer la conclusion que le DIL suédois est surmarqué typographiquement par rapport au DIL français. Peut-être est-ce là une manière de rendre le texte moins ambigu. Nous avons déjà constaté dans l'étude des temps verbaux que le temps des verbes aide le lecteur d'un texte français à identifier le DIL dans certains cas, tandis que les différences entre les niveaux de l'énonciation ne sont pas repérables uniquement à partir du temps verbal en suédois. Une autre différence est les choix que font les auteurs. Strindberg marque souvent des mots ou des phrases typographiquement pour les mettre en valeur, tandis que Zola n'y recourt que très rarement, parce que son but est d'intégrer le parler de ces personnages dans la trame du récit. Comme nous le verrons par la suite, les traducteurs suédois ajoutent très peu de signes typographiques, tandis que les traducteurs français en emploient davantage. La majorité de leurs ajouts vient de ce que des phrases interrogatives et exclamatives s'emploient pour traduire des constructions qui n'existent pas en français, par exemple des particules énonciatives. Commençons l'étude par les points de suspension.

Les points de suspension

Comme nous l'avons constaté dans 4.4.9, les points de suspension marquent la fin d'une phrase incomplète. Dans les deux langues, on trouve indifféremment les tirets et les trois points pour indiquer cette rupture. Le signe en soi n'a donc pas d'importance. Dans la majorité des cas, il n'y a pas de différence entre l'original et la traduction dans le corpus suédois-français. C'est pourquoi nous nous sommes concentrée sur quelques exceptions présentant des ajouts ou des omissions. Dans un seul cas, (1), une phrase incomplète de l'original a été

complétée dans la traduction[100]. Le nouveau propriétaire menace d'expulser Katrinna et Jan, des paysans pauvres. Dans l'original, l'homme n'achève pas la phrase, ce qui souligne la menace : « si vous payez tout ira bien, si non… », tandis que la traduction en fait un constat qui semble presque amiable.

(1a) Ja, det vore ju inte heller meningen, sa den nya ägarn med försonlig röst. Han ville bara, att allting skulle bli ordnat. **Det var det enda han ville. Om Jan kunde ge honom hundra riksdaler till oktobermarknaden...**
– Hundra riksdaler ! Utbrast Kattrina, och rösten gick nästan över i ett skrik. (*Kejsarn* 57)

(1b) – Mais personne n'en a l'intention ! fit le nouveau propriétaire d'un ton conciliant. Je voulais dire simplement que les choses doivent être faites régulièrement. **Jan pourrait me verser cent rixdales pour la foire d'octobre.**
– Cent rixdales ! s'exclama Kattrinna ; elle criait presque d'indignation. (*Empereur* 82)

Le contraire se produit dans deux autres exemples parce que des phrases inachevées sont employées dans les traductions. Dans (2a), il est difficile de décider s'il s'agit d'un DIL ou d'une représentation typifiée des paroles, mais l'ordre des mots et l'emploi de l'adverbe *nu* suggèrent des paroles au DIL. Le suédois, qui mélange plus facilement les niveaux d'énonciation, peut terminer la phrase par la description du geste que fait le maître de maison (geste qui suggère un contact physique, « drog » signifiant « tira », ce qui est un peu bizarre puisque c'est un fantôme, mais Torarin, à travers qui ce passage est focalisé, ne le sait pas encore). Le traducteur, qui a voulu marquer la différence entre les niveaux, a opté pour les points de suspension qui opèrent une rupture entre les paroles et les événements.

(2a) Torarin såg genast, att ingen här tänkte på att göra sina vapen i ordning till att utföra blodsdåd. Han slog igen dörren och ville gå sin väg, men värden kom efter honom. **Han bad Torarin, att han skulle stanna, då han nu en gång var ditkommen, och drog in honom i stugan.** (*Herr Arne* 14)

(2b) Au premier coup d'œil, Torarin vit que personne ici ne songeait à fourbir ses armes en vue d'une action sanglante. Il referma donc la porte et voulut s'en aller, **mais le maître de maison le suivit et le pria de s'arrêter quelques instants, puisque aussi bien il avait poussé jusqu'à Branehög…** et il le ramena dans la salle. (*Écus* 19–20)

L'autre ajout, fait dans (3b), sert à souligner la surprise qu'exprime le mot « mais ».

(3a) Hon måtte väl gråta. Det var ju så svårt, att hon hade bedragit Britta.
Det var besynnerligt ! Hon tyckte, att hon hörde bjällerklang och hästtramp. Och fiolspel, det var nu inte att ta miste på. (*Liljecronas* 159)

(3b) Et voilà qu'elle avait bien lieu de pleurer pour avoir, en fin de compte, trompé l'attente de Britta.
Mais… quel était ce bruit ? On eût dit les carillons de grelots et les pas de chevaux. Et puis des violons ! Il n'y avait pas à s'y tromper. (*Maison* 96–7)

Comme nous l'avons constaté dans 4.4.4, au sujet des modalités, Karin de Laval se sert souvent de points de suspension là où l'original contient une phrase exclamative à fonction rhétorique. Mais elle en ajoute aussi dans une vingtaine de cas quand des phrases dans l'original peuvent être interprétées comme des exclamatives, comme par exemple dans (4). L'original ne marque la modalité

[100] Dans cet exemple tiré de *Nils Holgersson*, que nous avons étudié sous (4.4.10), il ne s'agit pas d'une suspension, mais d'une interruption omise dans la traduction.

exclamative que dans la première phrase, tandis que la traduction a des points de suspension dans les deux.

(4a) Lui, rigoleur, ne s'embarrassait pas de l'avenir. **Les jours amenaient les jours, pardi ! On aurait toujours bien la niche et la pâtée.** Le quartier lui semblait propre, à part une bonne moitié des soûlards dont on aurait pu débarrasser les ruisseaux. (*Assommoir* 50)

(4b) Han tog dagen som den kom, gjorde sig inga bekymmer för framtiden. **För tusan, det var ju inget annat att göra... Alltid fick man sig ett krypin och en bit mat...** Kvarteret var snyggt, tyckte han, om man bortsåg från en del fyllbultar, som man gott kunde ha befriat rännstenarna ifrån. (*Krogen* (KdL) 60)

Encore un emploi des points de suspension mérite notre attention. Dans les romans étudiés, surtout *L'Assommoir*, il y a un grand nombre de mots ou d'expressions crus. Parfois les auteurs ont préféré atténuer une de ces expressions, comme dans (5) où Gervaise se plaint de M. Marescot, le propriétaire du bâtiment où elle habite, qui exige le paiement des termes arriérés. Elle n'a pas d'argent, et même si elle en avait, elle préférerait le manger plutôt que le lui donner. Le narrateur parle au lecteur en plein milieu du DIL : « elle l'avait où vous savez, et profondément encore ! ». Dans la traduction, cette omission a été soulignée par des points de suspension, ce qui donne à la phrase un autre rythme. Il ne s'agit plus d'une phrase mixte, mais de deux passages : un premier où Gervaise se plaint, et un second où le narrateur impose sa voix pour épargner aux lecteurs sensibles les mots crus.

(5a) Nom d'un chien ! au lieu de se serrer le gaviot, elle aurait commencé par se coller quelque chose dans les badigoinces ! Vrai, elle le trouvait trop rossard, cet entripaillé, **elle l'avait où vous savez, et profondément encore !** C'était comme sa bête brute de Coupeau, qui ne pouvait plus rentrer sans lui tomber sur le casaquin : (*Assommoir* 367)

(5c) Hellre hade hon väl i alla fall sett till, att hon fått något i magen. **Hon skulle ha velat be honom dra åt..., ja, ni förstår.** Det var samma sak med den odågan Coupeau, som aldrig kunde komma hem utan att överfalla henne med hugg och slag : (*Krogen* (JG) 281–2)

Les points de suspension ne posent donc pas de problèmes lors de la traduction, alors que le grand nombre d'ajouts faits par un seul traducteur montre que le choix est personnel.

Les points d'exclamation et d'interrogation

Les points d'exclamation et d'interrogation ne sont pas des marques du DIL ; le narrateur peut les employer aussi dans le discours rhétorique. Il y a même un grand nombre d'exemples dans lesquels il est difficile de déterminer si les signes sont employés par le narrateur ou s'ils font partie du DIL (Olsen 2003 : 38). Comme nous avons étudié ailleurs les phrases interrogatives et exclamatives (4.4.4), cette discussion met l'accent sur les signes en tant que tels, notamment dans les phrases dépourvues d'indices grammaticaux d'exclamation ou d'interrogation.

Tous les écrivains étudiés se servent de points d'exclamation et d'interrogation pour souligner l'expressivité des phrases. Strindberg mérite pourtant une mention à part, car il s'en sert à profusion, surtout dans *Giftas*.

L'exemple (6), qui n'est pas présenté dans son intégralité, illustre bien le grand nombre de signes, dans le texte suédois aussi bien que dans les traductions.

(6a) Slutligen gav han med sig och han läste ensam sina brev. **Slutligen kom kusinen igen !** Då brast det löst ! Baronen hade upptäckt, att han icke kunde leva utan henne ! **Vad skulle man göra !** Skiljas ? Det vore att dö ! Fortsätta ! Omöjligt ! Upplösa äktenskapet, som baronen numera ansåg vara prostitution, och gifta sig med varandra ? Ja, det var det enda hederliga, om ock det var smärtsamt.2
Men det ville hon icke ! Hon ville icke hetas ha lockat en man från sin hustru ; och skandalen, skandalen ! (*Giftas* : Slitningar 104)

(6b) Enfin il céda, et il lut seul ses lettres. **Et puis la cousine revint !** Les passions se déchaînèrent ! Le baron avait découvert qu'il ne pouvait plus vivre sans elle ! **Qu'allait-on faire ?** Divorcer ? Ce serait mourir ! Continuer ? Impossible ! Annuler le mariage que le baron considérait à présent comme de la prostitution, et se marier ? Oui, c'était la seule solution honorable, même si c'était douloureux. Mais elle ne voulait pas ! Elle ne voulait pas que l'on dît qu'elle avait enlevé un mari à sa femme ; et le scandale, le scandale ! (*Mariés* : Dissensions 119–20)

(6c) À la fin, cependant, il céda et lut seul. **La cousine finit par revenir**. Alors la mine éclata ! Le baron avait découvert qu'il ne pouvait plus vivre sans elle ! **Que faire maintenant !** Se séparer ? C'était mourir ! Continuer ? Impossible. Dissoudre le mariage qui, le baron le voyait maintenant, était une prostitution, et se marier ensemble ? C'était la seule chose honnête, quoique douloureuse ! La cousine ne voulait pas ! Elle ne voulait pas qu'on dit qu'elle avait enlevé un mari à sa femme ; et le scandale, le scandale ! […] (*Les mariés* : Déchirements intimes 165–6)

D'une manière générale, *Mariés !*[101] reste très proche de l'original, avec une multitude de signes, tandis que *Les mariés* fait des ajouts et des omissions de manière régulière. Le traducteur semble avoir mis des marques là où bon lui semblait tout en gardant l'abondance. Étant donné le caractère dialogique de tous les DIL de *Giftas*, cette différence ne porte pas vraiment à conséquence. On peut pourtant constater que *Les mariés* omet souvent les marques employées par le narrateur (ainsi que ceux à attribution incertaine). Dans certains cas, notamment dans (6c), ces omissions rendent les passages moins expressifs, sans toutefois affecter le DIL. L'exemple (6a) illustre aussi l'emploi inhabituel que fait Strindberg du point d'exclamation : il le met souvent à la fin des questions, comme : « Vad skulle man göra ! » Dans la majorité des cas, la traduction le remplace par un point d'interrogation, comme dans (6b), mais des exceptions existent, comme dans (6c). Cet emploi est aussi inhabituel en suédois, ce qui se voit par la tendance des traducteurs suédois à les remplacer, comme dans (7b), où la question est marquée par le signe qui lui convient et pas par celui choisi par Strindberg.

(7a) En repassant dans ma mémoire cet incident avec tous ses détails saugrenus, la conviction m'envahit que je fus pour le moins affecté d'une bouffée d'égarement mental.
Que fallut-il faire ! Prévenir mes amis à temps, avant que le bruit ne se fût répandu à la ville. Mais la honte, le déshonneur de se ranger d'entre les mineurs d'esprit ! C'était à n'en pouvoir supporter ! (*Plaidoyer* 344)

(7b) När jag drog mig till minnes denna händelse med alla löjliga enskildheter, blev jag fast

[101] Ahlstedt explique que le point d'exclamation figurant dans le titre est l'invention de l'éditeur et ajouté à l'insu des traducteurs, mais que « Strindberg [,] qui a toujours eu un faible pour les points d'exclamation [,] l'aurait peut-être aimé lui aussi » (1994 : 127). Le mot *giftas* n'a pas d'équivalent français exact car c'est un néologisme : Strindberg a substantivé l'infinitif du verbe *gifta* [*sig*] pour avoir un terme plus général qui comprenne à la fois ceux qui vont se marier, ceux qui sont mariés et ceux qui hésitent.

övertygad om att jag drabbats av en attck av sinnesförvirring allra minst.
Vad skulle jag ta mig till ? Förbereda mina vänner i tid, innan ryktet spritts över hela staden. Men skammen, vanäran att behöva bli inrangerad bland de mindre vetande ! Det var outhärdligt ! (*Försvarstal* 88)

Comme les points d'exclamation et d'interrogation marquent tous les deux la subjectivité des phrases, ils sont souvent interchangeables. La modalité change, mais le DIL en tant que tel reste (exemple 8).

(8a) Hon rusade fram till prästen med kinderna i brand och rösten darrande av iver och utropade, att visst skulle han stanna i Finnerud. Varför skulle han flytta till Sjöskoga ? Där kunde de nog bärga sig honom förutan. **Han, som hade gjort så mycket för finnbönderna, att han bara kunde tänka sig att flytta ifrån dem !** (*Liljecronas* 193)

(8b) Elle se précipita vers le pasteur, les joues en feu, et cria, la voix tremblant d'ardeur, qu'il fallait qu'il restât à Finnerud. Qu'irait-il faire à Sjoeskoga qu'un autre ne ferait pas aussi bien que lui ? **Comment, lui qui avait tant fait pour les pauvres Finnois, pouvait-il songer à les quitter ?** (*Maison* 138)

Dans la majorité des cas, les signes et les modalités restent dans les traductions, mais les ajouts et les omissions se rencontrent bien entendu. Au total, une vingtaine de points d'exclamation ont été omis et une trentaine ajoutée dans le corpus suédois-français (les ajouts et les omissions dans le corpus français-suédois ont été étudiés dans 4.4.4). Parmi les points d'interrogation, sept ont été omis, et une dizaine ajoutés. Les ajouts compensent souvent l'omission d'une particule énonciative suédoise, comme dans (9).

(9a) Men gatornas larm rasslade ännu lika febrilt omkring honom, och mistluren stönade åter lika hungrigt som förut, och klockan slog tre.
Hon slog tre… **Och han skulle ju träffa Hall under Tornbergs klocka […]** (*Förvillelser* 100)

(9b) Le brouhaha de la ville s'en donnait à cœur joie ; la trompe de brume, vorace, rugissait ; trois heures sonnèrent.
Trois heures… **Ne devait-il pas retrouver Hall sous l'horloge de Tornberg ? […]** (*Égarements* 161)

Il ne semble pas exister de système expliquant toutes les omissions et tous les ajouts : il semble y avoir une certaine licence. Ceci ressort des traductions doubles où l'emploi diffère dans presque la moitié des cas. Dans (10), l'original contient un hybride : proposition subordonnée comportant une expression proche de la langue parlée terminée par un point d'exclamation. Cette combinaison est conservée dans (10b), alors que (10c) opte pour une phrase plus proche du DI.

(10a) Men det såg en repslagaregosse, vilken en gång varit på artilleriet för att bli trumpetare, och som han ansåg sig förbigången vid domens fällande, kunde icke hålla mun, utan förklarade, **att de skulle få bita honom i ryggen om det inte var en värja !** (*Giftas* : Dygdens lön 39)

(10b) Mais un apprenti cordier le vit aussi, et comme il avait été dans l'artillerie pour devenir trompette et qu'il était vexé de ne pas avoir été consulté au moment du verdict, il ne put se retenir et déclara **qu'il donnerait son doigt à couper si ce n'était pas une épée !** (*Mariés* : La Récompense de la vertu 39–40)

(10c) C'est que vit un apprenti cordier, jadis élève trompette à l'artillerie. Se considérant mis de côté dans le prononcé du jugement, il ne put se retenir de déclarer **qu'il leur permettait de le mordre au bas du dos, si ce n'était pas une épée.** (*Les mariés* : La récompense de la vertu 35)

Dans (11), l'original indique le DIL par l'emploi d'une phrase incomplète, tandis que les traductions sont d'accord sur la nécessité de marquer le passage par une modalité, sans pourtant être d'accord sur la forme à choisir : (11b) contient une exclamation, tandis que (11c) se sert d'une question. Les deux traductions montrent aussi la modalité par la structure même de la phrase.

(11a) Han skyndade sig genast att kyssa sin hustru, men hon stötte honom tillbaka. Han luktade rå fisk och tobak. **Att en bildad man kunde finna nöje i en sådan simpel sysselsättning.** Och så hade hon fått vänta med frukosten. (*Giftas* : Otur 95)

(11b) Il courut aussitôt embrasser sa femme, mais elle le repoussa. Il sentait le poisson cru et le tabac. **Qu'un homme cultivé puisse trouver du plaisir à une occupation aussi vulgaire !** D'ailleurs, elle avait dû attendre pour prendre le petit déjeuner. (*Mariés* : Malchance 109)

(11c) Il voulut embrasser son épouse, mais elle le repoussa en lui disant qu'il puait le poisson cru et le tabac. **Comment un homme cultivé pouvait-il trouver du plaisir à une occupation si vulgaire ?** Ce qui pis était, il l'avait fait attendre pour le déjeûner [sic]. (*Les mariés* : Guignon 207–8)

Dans son étude de la traduction du DIL, Poncharal constate que l'omission en français des signes typographiques est souvent le résultat de la nécessité de différencier les niveaux d'énonciation (2003 : 204–5). C'est le cas dans (12), où la phrase qui nous intéresse fait partie de celles qui sont indécidables : l'exclamation émane de Jan, mais en même temps du narrateur. La traduction réduit les deux phrases à une seule où le narrateur explique les sentiments de Jan.

(12a) Han mistade inte sansen, han visste hela tiden, att han stod kvar på jorden, men på samma gång kände han hur ljuvligt det var att kunna stiga så högt, att han kom över alla andra. På den ena sidan bars han upp av äran och på den andra av härligheten. De tog honom på starka vingar och satte honom upp på en kejsartron, som svävade långt borta bland de röda kvällsmolnen.
Det var bara en enda sak, som fattades. Tänk, om den stora kejsarinnan, den lilla Klara Gulla från Skrolycka, också hade varit med där ! (*Kejsarn* 107–8)

(12b) Il ne perdit pas connaissance, il savait qu'il avait les pieds sur le sol, mais en même temps il éprouva la sensation exquise d'être ainsi capable de s'élever au-dessus de tous les autres. Il était porté par la Gloire. Elle l'emportait sur ses ailes puissantes et le déposait sur un trône impérial, qui planait au loin, parmi les nuages rouges du couchant.
Il n'y avait qu'une chose qui manquait à son bonheur : la présence de la grande impératrice, la petite Claire-Belle de Skrolycka. (*Empereur* 153)

L'emploi des signes typographiques est aussi un choix que fait l'auteur. On constate, par exemple, un grand nombre de points d'interrogation et d'exclamation chez un auteur français comme Zola qui en emploie presque autant que Strindberg.

Il est vrai que l'emploi des points d'interrogation et d'exclamation est dicté par des normes, mais le caractère hybride du DIL permet à l'écrivain d'aller au-delà des conventions, phénomène qui caractérise aussi les traductions où le choix personnel du traducteur et son analyse du style de l'écrivain a une grande influence sur le résultat final.

Les guillemets et les italiques

Les guillemets et les italiques ont presque la même fonction dans le DIL : marquer un mot ou une phrase. Derrière cet emploi se trouve deux notions fondamentales du DR : la question de la fidélité et la notion d'attribution. Rosier

l'exprime de la manière suivante : « [l]'attribution et la fidélité du rendu énonciatif dominent le modèle idéologique du *discours rapporté* dans nos pratiques linguistiques socialisées » (1999 : 65, c'est elle qui souligne).

Un des emplois fondamentaux des guillemets et des italiques est de montrer qu'un emprunt est fidèle : ce qui est marqué par ces signes a vraiment été écrit ou dit. Leur emploi dans la fiction est plus compliqué, car il n'y a pas d'énoncé d'origine. La fidélité n'est donc qu'une illusion, tout comme les personnages. Dans la discussion sur les indices extérieurs, nous considérerons l'emploi de ces signes pour marquer des citations entières dans le DIL ; ici ne seront étudiés que les *îlots textuels* qui diffèrent des citations en ce qu'ils ne contiennent pas de phrase ou de proposition entière (Fløttum 2002b : 3). Ces *îlots* peuvent être employés pour indiquer la fidélité d'une citation : le narrateur montre qu'un personnage se sert vraiment de ce mot ou de cette expression. Mail il est aussi possible de leur faire indiquer l'attribution. Le narrateur peut, par cet emploi, marquer qu'il n'est pas d'accord sur le contenu (Fløttum 2002b : 7), mais qu'il le rend pour obtenir un effet particulier : refus, contestation, mise en cause ou simplement pour ridiculiser l'énonciateur. Dans d'autres cas, le narrateur veut montrer que l'expression ne fait pas partie de son propre vocabulaire, ce que Genette caractérise comme une « marque de timidité » (1972 : 200).

Selon Banfield, les italiques sont des marques de DIL (1995 : 152) et non pas des indices. Vetters montre qu'ils ont, en effet, plusieurs autres emplois : souligner une expression, marquer le *code-switching* ou bien indiquer les titres ou le texte des enseignes (1998 : 198–200). Dans le DIL, ils soulignent ou marquent un emprunt. Les guillemets ont ces mêmes fonctions et encore d'autres. Rosier cite trois types de guillemets d'après Maingueneau : les guillemets de distinction (montrent qu'on est au-delà de ses propres énoncés), les guillemets pédagogiques (pour indiquer que le mot appartient à un autre niveau stylistique) et les guillemets de protection (pour signaler que le terme n'est qu'approximatif) (1999 : 234). Finalement il faut noter que les guillemets et les italiques peuvent être employés pour indiquer l'autonymie (Grevisse 1993 : 171), c'est-à-dire le mot employé comme tel : l'adverbe *bien*, etc., comme nous le faisons tout au long de cette thèse.

Les guillemets et les italiques s'emploient donc souvent indifféremment. Grevisse essaie de mettre de l'ordre dans ce chevauchement : « dans un texte imprimé, il est préférable de réserver les guillemets pour l'usage qui leur est propre : encadrer les citations » (1993 : 171). Il est clair que cette division n'est pas mise en pratique dans le corpus sur lequel nous travaillons : parfois les emprunts sont marqués par des guillemets et parfois par des italiques, etc. Il est donc sans importance si un signe se change en un autre : ce qui importe c'est la marque en tant que telle. C'est à partir de cette constatation que nous avons fait notre analyse, qui est divisée en deux parties selon les signes typographiques employés dans l'original. Les guillemets et les italiques sont employés très rarement dans le corpus français-suédois, tandis qu'ils sont relativement fréquents dans le corpus suédois-français, ce qui explique la pénurie d'exemples pris dans le corpus français-suédois.

Pour structurer l'analyse, nous avons catégorisé l'emploi des guillemets en cinq catégories : guillemets de distinction, de protection, d'autonymie, guillemets pédagogiques et guillemets employés pour encadrer des noms

propres. Les guillemets pédagogiques ne seront pas étudiés ici, car une partie de 4.4.1, sur la rupture lexicologique, s'en occupe.

Les guillemets de distinction, c'est-à-dire les emplois où le narrateur tient à souligner qu'il n'est pas d'accord sur le contenu, dominent dans le corpus suédois-français. Les différences dans les traductions relèvent souvent du *gladkopis*, étudié ailleurs (4.4.1). Il y a peu de consensus entre les traductions doubles, ce qui peut être expliqué par des normes stylistiques en vigueur à l'époque dans laquelle vécut le traducteur. Typiquement, les traductions faites autour de 1900 changent les expressions entre guillemets afin de les rendre plus conformes au texte du narrateur, tandis que les traductions plus récentes gardent le décalage, comme dans (13).

(13a) – Kapa gajet bara ! hann han säga innan prästen fick tid att uppge ett nytt anskri såsom en hysterisk kvinnas och därmed bokstavligen skrämde ned sjömannen, vilken bedyrade, att **« fallet hade skäggat sig »** och att ingenting annat var att göra än att **« kapa ».** (*Giftas* : Dygdens lön 39–40)

(13b) – Faut sabrer les drisses ! eut-il le temps de dire avant que le pasteur ne pût pousser un nouveau cri de femme hystérique, ce qui effraya tant le marin qu'il sauta à terre en répliquant que **« la drisse était foutue »** et qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de la **« sabrer ».** (*Mariés* : La Récompense de la vertu 40)

(13c) « Couper cette m… » eut-il le temps de dire avant que le prêtre n'eût trouvé celui de pousser un nouveau cri comme une femme hystérique, et littéralement effrayé, le mousse assura, sur tous les saints de l'enfer, **que la drisse ne valait plus rien et qu'il n'y avait plus d'autre remède que de la couper.** (*Les mariés* : La récompense de la vertu 36–7)

Cet emploi est rare dans le corpus français-suédois, mais il y a un exemple, discuté aussi ailleurs, qui mérite l'attention[102]. Il s'agit d'une phrase mixte où l'original aussi bien que toutes les traductions emploient les guillemets pour rendre l'exclamation de Bel-Ami.

(14a) Du Roy trouva qu'il faisait « rudement bon » là-dedans. (*Bel-Ami* 266)
(14b) Du Roy fann plötsligt, att det var « förbaskat skönt » därinne i. kyrkorummet. (*Bel-Ami* II (GÅ) 78)
(14c) Du Roy tyckte det var « förbannat bra » därinne. (*Bel-Ami* (VH) 224)
(14d) Du Roy tyckte att det var « förbaskat skönt » där inne. (*Bel-Ami* (HL) 224)
(14f) Du Roy fann att det var « förbaskat skönt » här inne. (*Bel-Ami* (ES) 269)
(14g) Du Roy tyckte att det var « mycket skönt » där inne. (*Bel-Ami* 2 (CT) 81)
(14h) Du Roy tyckte att han « mådde fördömdt bra » derinne. (*Qvinnogunst* 330)
(14i) Du Roy fann, att det var « rysligt skönt » därinne. (*Kvinnogunst* 227)
(14j) Du Roy tyckte, att det var « mycket skönt » därinne. (*Bel-Ami* (RM) 270)

Ailleurs aussi, cet emploi mixte avec une subordination accompagnée du DIL semble avoir gêné les traducteurs, ce qui est surprenant quand on se rappelle que cette forme est acceptée en suédois. Dans (15), l'emploi des guillemets vient probablement de ce que l'original les porte. Pourtant, il est possible de constater que deux des traductions (15c) et (15e) préfèrent transformer cette courte phrase en DD.

(15a) Mais Coupeau entendit sa sœur qui disait entre ses dents que « ça commençait bien ». (*Assommoir* 67)
(15b) Men Coupeau hörde systern mumla mellan tänderna att « det började bra ». (*Krogen* (KdL) 83)

[102] (e) omet ce passage.

(15c) Coupeau hörde emellertid sin syster halvhögt säga : « Det här börjar bra ! » (*Krogen* (JG) 50)
(15d) Coupeau hörde systern mumla mellan tänderna, att « det här börjar just vackert ». (*Fällan* (EA) 65)
(15e) Systern däremot mumlade mellan tänderna, så att han hörde det : « Det börjar just bra ! » (*Fällan* 1913 : 57)
(15f) Coupeau hörde emellertid sin syster halfhögt säga, att « det där började bra ». (*Krogen* (O.H.D.) 45)

Dans l'exemple (16), l'original laisse la vérité implicite : Forestier n'écrit rien, c'est Madeleine, sa femme, qui s'occupe de tout ; c'est pourquoi il rentre chez lui pour écrire. Deux des traductions soulignent le fait qu'il ment ; elles emploient les guillemets et l'incise (sur laquelle nous reviendrons dans l'étude des indices extérieurs). Les autres traductions suivent l'original.

(16a) Forestier, rédacteur politique, n'était que l'homme de paille de ces hommes d'affaires, l'exécuteur des intentions suggérées par eux. Ils lui soufflaient ses articles de fond qu'il allait toujours écrire chez lui **pour être tranquille, disait-il.** (*Bel-Ami* 133)
(16b) Forestier som politisk redaktör var endast ett lydigt språkrör för alla dessa affärsmän och skrev sina ledare enligt de linjer de förelade honom. Och det var från dem han fick impulsen till alla de affärspolitiska artiklar han brukade gå hem och skriva – **enligt vad han själv sade, « för att få vara bättre i fred ».** (*Bel-Ami* I (GÅ) 135)
(16d) Forestier, den politiske redaktören, var i dessa affärsmäns händer bara en docka, som utförde deras planer. Det var de som inspirerade de ledare som han alltid skrev hemma, **« för att få vara i fred », såsom han sade.** (*Bel-Ami* (HL) 109)

Cette différence entre les traductions n'est pas reflétée dans l'emploi des guillemets de protection, c'est-à-dire ceux qui indiquent que le mot n'exprime pas exactement ce que veut dire l'énonciateur, mais qu'il ne trouve pas de meilleur mot. Une variante de cet emploi se trouve chez Strindberg qui y a recours pour indiquer qu'il n'est pas d'accord sur le terme. L'avis du narrateur est presque toujours présent dans ce qu'il écrit, comme dans (17a), où le narrateur indique clairement qu'il prend le parti du mari contre la femme.

(17a) Dagen därpå kom frun hem från **« Professorn »**, som på det strängaste ordinerat ritt. Han hade **« ordinerat »** hör du ! Det fanns ingen hjälp. (*Giftas* : Otur 96)
(17b) Le lendemain, l'épouse revint de chez le **« Professeur »**, qui lui avait ordonné expressément de faire du cheval. Il l'avait **« prescrit »**, tu entends ! Il n'y avait rien à faire. (*Mariés* : Malchance 110)
(17c) Le jour suivant madame arriva de chez **l'Esculape à la mode**, qui avait expressément ordonné l'équitation. Il l'avait **« ordonné »,** et il n'y avait pas à marchander. (*Les mariés* : Guignon 210)

Le lecteur comprend grâce aux guillemets que ce n'est pas un vrai professeur et que l'ordination a pour seul but d'irriter et d'humilier le mari (selon l'avis du narrateur). (17b) suit l'original, tandis que (17c) invente une formule qui donne la même impression sans avoir recours aux guillemets : au lieu de rendre le point de vue de la femme, la traduction focalise à travers le mari (et le narrateur).

Les guillemets marquant l'autonymie, c'est-à-dire le mot en tant que tel, sont rares, mais ils existent. Dans (18a), Carl Nicolaus pense à une scène dans laquelle il a humilié son frère. Il pense surtout à deux mots dont il s'est servi. Le premier mot, « skurk » est entouré de guillemets, alors que le deuxième, « spark », ne l'est pas. La traduction est plus conséquente en ce qu'elle marque les deux expressions par des guillemets.

(18a) Pausen blev längre än ämnat var. Carl Nicolaus hade sålunda tid att i minnet genomgå sina triumfer från nyss. Det där lilla ordet **« skurk »** gjorde så gott i tungan att få uttala, det gjorde lika gott som att säga **spark** ; och dörrens öppnande och Anderssons svar och papperets entré, allt hade gått så väl ; (*Röda rummet* 24–5)

(18b) La pause fut plus longue qu'on n'avait pensé. Charles-Nicholas eut ainsi le temps de repasser en sa mémoire ses récents triomphes. Ce petit mot de **« coquin »** faisait si bien sur les lèvres quand on le prononçait, presque aussi bien que le mot **« coup de pied »** ; et le geste d'ouvrir la porte, la réponse d'Andersson, l'entrée en scène du papier, tout avait si bien marché ! (*Bohème* 28)

Le français doit donc marquer l'autonymie d'une manière ou d'une autre, ce qui explique les guillemets ajoutés dans (19b).

(19a) Den gamla stackarn visste, att i det landet fanns det ingen svält och ingen fattigdom, inga råa människor, som gjorde narr av en olycklig, inga barn, som följde efter ensamma, hjälplösa vandrare långa vägar och kastade sten på dem. Där rådde ständig frid och goda år, och dit ville hon bli förd bort ifrån allt sitt arma livs elände. Hon bad och hon grät, och hon brukade all sin övertalningsförmåga, **men hon fick bara nej och nej till svar**. (Kejsaren 120)

(19b) La pauvresse savait que dans ce pays-là on ne mourait pas de faim, on ne souffrait pas de la pauvreté, qu'il n'y avait pas de gens cruels pour se moquer d'une malheureuse, pas d'enfants pour suivre les voyageurs solitaires et sans défense le long des chemins en leur lançant des pierres. Dans ce pays-là régnait l'abondance et une paix perpétuelle, et elle aspirait à y aller, à être emmenée bien loin de la détresse de sa misérable vie. Elle pleurait, elle suppliait, elle usait de tout son pouvoir de persuasion, **mais elle se heurtait à des « non » et des « non »**. (*Empereur* 168–9)

Même si le français a tendance à marquer les emplois autonymiques par des guillemets, il y a cependant des exceptions, comme dans (20b), où c'est la désignation « le titre de père » qui a cette fonction.

(20a) […] bad herr Lindbom att i krypande ordalag anhålla som den största hedersbetygelse att få begagna det ganska brukliga tilltalsordet **farbror**, hvilket han bedyrade skulle adla honom, själf en folkets son, (*Romantiske klockaren* 70)

(20b) À bout de politesses, le jeune épicier, en phrases ordinaires, le supplie de l'autoriser à lui donner **le titre de père**, jurant que cela l'ennoblira, lui, un fils de peuple, (*Sacristain* 697)

(20c) À la fin, M. Lindbom en arriva à quémander, par des tournures obséquieuses, l'ultime honneur de l'appeler **« tonton »**, une forme d'adresse assez courante, mais qui, selon lui, l'ennoblirait, lui, un fils du peuple, (*Sacristain romantique* 46)

Pour ce qui est des noms propres inventifs, les auteurs étudiés n'ont pas la même créativité que Dickens, le maître dans ce domaine. Pourtant il y a quelques exemples, (21) et (22), marqués par des majuscules en suédois et par des majuscules et par des guillemets dans la traduction.

(21a) På detta sätt blev han fortare bekant med dem, och de upplyste honom i gengäld om mycket som en nykomling kunde ha nytta av att veta : vilka bland lärarna som brukade slåss och vilka som bara brukade ge anmärkningar ; [...] att **Korvkakan** var hygglig, fast han var snål på betyg, men att **Loppan** var en förbannad stövel. (*Martin Birck* 199)

(21b) De cette manière, il se rapprocha vite de ses camarades et, à leur tour, ils lui fournirent maintes informations utiles à un nouveau venu : qu'un tel parmi les professeurs avait l'habitude de distribuer des claques, que tel autre se contentait de mauvaises notes, […] que l'**« Andouille »** était un brave type, mais avare de bonnes notes, tandis que la **« Puce »** était un vrai salaud. (*Martin Birck* 49)

(22a) Nyårsafton på förmiddagen stack prästen in huvudet genom köksdörrn.
Var hade de gjort av **Blåsvädret** i dag ? Han hade inte sett henne ute i kälkbacken. Det var väl inte meningen, att hon skulle sitta inne från morgon till kväll som de andra kvinnfolkena. (*Liljecronas* 139)

(22b) Le matin de la Saint-Sylvestre, le pasteur montra sa tête à la porte de la cuisine.
Qu'était devenue **« Coup-de-Vent »** ? Elle n'était pas sur la colline avec sa luge. I1 ne fallait pas qu'elle restât enfermée du matin au soir avec les autres femmes. (*Maison* 73)

Dans *L'Assommoir*, les personnages principaux ont tous des noms que leurs amis ou leurs ennemis leur ont donnés. Il y a même trois ouvriers qui n'ont même pas de « vrai » nom, Mes-Bottes, Bibi-la-Grillade et Bec-Salé, dit Boit-sans-soif. Zola ne marque jamais ces sobriquets par des guillemets, ils sont toujours traités comme des noms propres à part entière, choix que font la majorité des traductions. Il y a pourtant des exceptions, par exemple pour Bec-Salé où les guillemet autonymiques, ou de protection, sont possibles pour la dernière partie du nom, ce que fait Dumrath avec : Stortrut kallad « Svampen ». Gervaise a un nom peu flatteur, La Banban. Ce mot n'a pas de bonne traduction suédoise, de sorte que les traducteurs ont dû inventer des termes. Trois des traducteurs sont pourtant d'accord sur le choix, ce qui indique qu'ils connaissent les autres traductions, car ils la nomment « Ett upp och ett i minne », expression mathématique décrivant sa marche boiteuse. Dumrath met toujours des guillemets autour de ce nom, Gunnarsson le fait parfois, tandis que de Laval ne le fait jamais. Pour les noms qui ne sont pas aussi « imaginatifs » les guillemets n'ont pas été employés, ni dans l'original, ni dans les traductions.

Les objets inanimés peuvent aussi être désignés par des noms inhabituels. Dans (23b), il s'agit probablement des guillemets de protection, la notion de « pierre de repos » étant typiquement suédoise.

(23a) Hon talade inte om styvmodern eller om något tråkigt, utan bara om sådant, som hon inte kunde bli ledsen för. [...] Och satt trasten i grantoppen borta vid **Vilarsten** och spelade om vårkvällarna ? (*Liljecronas* 181)

(23b) Elle ne parla pas de la belle-mère, ni de choses tristes. […] Et le merle continuait-il comme par le passé à s'installer au sommet du grand sapin près de la **« pierre du repos »** pour siffler les soirs de printemps ? (*Maison* 123–4)

Continuons avec les italiques qui ont des emplois qui ressemblent à ceux des guillemets. La différence est que les italiques marquent l'autonymie plus clairement que ne le font les guillemets, ce qui est illustré dans (24). Dans (21) et (22) nous avons constaté que le français marque volontiers les noms propres innovateurs par les guillemets (mais qu'un auteur peut, comme Zola, choisir de ne pas le faire). Dans (24b) le sobriquet est marqué par des italiques, sans la majuscule, ce qui change l'interprétation du mot : au lieu d'un nom propre (ce qu'il est en réalité) le lecteur a l'impression qu'Ingrid se rend compte pour la première fois qu'il s'agit d'un homme et non pas d'un animal, ce qui est contredit par le contexte du livre où il est clair que le Bouc est un homme.

(24a) Så kom sanningen över Ingrid, kom slående och förödande, så att hon hade kunnat skrika. Det var inte den älskade, som hade vakat över henne. Den där dåren var det. Hon hade fått stanna där, därför att hon hade talat väl om honom. För att hans mor hade velat fullborda en god gärning, som han hade påbörjat !
Den där **Getabocken**, han var unga herrn. (*Herrgårdssägen* 86–7)

(24b) Tout à coup, la vérité frappa Ingrid et elle faillit pousser un cri. Ce n'était donc pas au bien-aimé qu'elle devait sa sécurité présente, c'était à ce pauvre insensé ! On l'avait gardée parce

qu'elle avait dit du bien de lui. On l'avait gardée parce que la mère avait voulu achever la bonne œuvre commencée par son fils. Le ***bouc*** [it], c'était le jeune maître. (*Vieux manoir* 99–100)

(24c) Puis la vérité s'abattit sur Ingrid, la frappa si violemment qu'elle faillit en hurler. Ce n'était pas son adoré qui avait veillé sur elle. C'était ce fou. Si on l'avait autorisée à rester ici, c'était parce qu'elle avait dit de lui tant de bien. Parce que sa mère avait tenu à poursuivre une bonne action qu'elle-même avait commencée !
Le **Bouc** était le jeune maître du domaine. (*Violon* 88–9)

Dans la majorité des cas, les italiques s'emploient pour mettre l'accent sur un mot particulier, comme dans (25a), où ils marquent l'emphase que la femme met sur le mot « han », mais aussi parce qu'elle le croyait différent des autres hommes. Les formes disjointes en français ont la fonction de souligner le pronom, tandis que les italiques de (25c) soulignent encore le fait que l'homme aurait dû être une exception.

(25a) – Karlar och fruntimmer voro ju lika, och det förvånade henne att ***han*** [it], som alltid predikat kvinnans frigörelse, kunde ha något emot att hon gick !
Han erkände, att det var gamla fördomar som sutto kvar i honom, han erkände att hon hade rätt, att ***han*** [it] hade orätt, men han bad henne låta bli ; han kände det så obehagligt ! Han kunde inte frigöra sig från det ! (*Giftas* : Naturhinder 117–8)

(25b) – Des homme ou des femmes, c'était pareil, et elle fut étonnée que **lui**, qui avait toujours prêché l'émancipation de la femme, pouvait s'opposer à ce qu'elle y assistât !
– Il reconnut que c'étaient de vieux préjugés qu'il avait gardés en lui, il reconnut qu'elle avait raison, que **lui** avait tort, mais il la pria de ne pas y aller ; cela le contrarierait beaucoup ! Il ne pouvait pas se défaire de cette idée-là ! (*Mariés* : Cas de force majeure 141–2)

(25c) – Oh ! les hommes et les femmes sont égaux, et comment ***lui*** [it], qui prêchait l'émancipation de la femme, pouvait-il avoir une objection à ce qu'elle allât ?
– Il reconnaissait que c'étaient de vieux préjugés qui n'étaient pas encore extirpés de son esprit ; il avouait qu'elle avait raison et qu'**il** avait tort, mais il ne l'en priait pas moins de rester à la maison. Cela lui causait un malaise impossible à surmonter. (*Les mariés* : Essais de réforme II 326–30)

Dans le corpus français-suédois, il n'y a pas d'italiques dans l'original (sauf pour des titres comme *La Vie Française*, où travaille Bel-Ami). Les traductions ne contiennent que très peu d'italiques ajoutés ; tous servant à mettre en emphase un mot, un verbe ou un pronom. Il n'y a jamais de consensus sur ce choix, comme en témoigne (26), où trois seulement des traductions se servent d'italiques pour souligner le besoin que Coupeau sent d'embrasser Gervaise.

(26a) – […] Reste tranquille, nous avons fini.
Non, il voulait l'embrasser, **il avait besoin de ça**, parce qu'il l'aimait bien. (*Assommoir* 138)

(26b) – […] Håll dig lugn, vi har strax slutat.
Nej, han ville kyssa henne, han **måste** göra det, eftersom han älskade henne så. (*Krogen* (KdL) 182)

(26c) – [...] Håll dig stilla, vi har strax slutat.
Nej, han ***måste*** [it] kyssa henne, eftersom han älskade henne så mycket. (*Krogen* (JG) 96)

(26d) – [...] Håll dig lugn nu, vi ha snart slutat.
Nej, han **måste nödvändigt** få kyssa henne nu, för han tyckte så mycket om henne. (*Fällan* (EA) 133)

(26e) – [...] Håll dig stilla tills vi har slutat.
Nej, han ville kyssa henne, han ***måste*** [it] kyssa henne, ty han tyckte så mycket om henne. (*Fällan* 1 1913 : 121)

(26f) – Håll dig stilla, vi ha strax slutat.
Nej, han ville ovillkorligen kyssa henne, han ***måste*** [it] kyssa henne, eftersom han älskade henne så mycket. (*Krogen* (O.H.D.) 100)

Il s'avère donc que l'emploi des signes typographiques est similaire dans les deux langues, mais que le français préfère marquer les emplois autonymiques et les noms propres inventifs, ce qui peut influencer le DIL : pour les personnes qui parlent, ces noms n'ont pas besoin d'être marqués, c'est le narrateur qui en a besoin. Le changement n'est pourtant pas décisif pour le DIL.

Sur ce, nous concluons l'étude des discordanciels, un groupe hétérogène avec un facteur en commun : ils ne posent pas de grands problèmes lors de la traduction. Les plus grandes différences se trouvent parmi les mots indiquant la rupture lexicologique, dans la manière d'employer les modalités et parmi les particules énonciatives. Les traducteurs emploient plusieurs stratégies pour compenser ces problèmes, ce qui est particulièrement vrai pour les particules énonciatives qui n'ont pas d'équivalents français. Malgré le fait qu'il n'existe pas de raisons formelles prohibant l'emploi de certains indices, nous avons constaté que plusieurs d'entre eux ne sont pas traduits. Il s'agit simplement d'équilibrer le texte : si la traduction est libre ou quelque peu raccourcie, des éléments comme le DIL sont souvent omis, ou bien compensés par des ajouts ailleurs dans le texte.

4.5 Les indices extérieurs

Avec cette étude, nous proposons de sortir du cadre du DIL pour étudier ce qui l'entoure. Même si le DIL dépend largement du contexte, il y a aussi des indices marquant son début et sa fin. Dans un grand nombre de cas, ces indices consistent en éléments identiques à ceux qui créent le DIL. Pour cette raison, les problèmes que pose la traduction de ces indices ressemblent à ceux qui se trouvent à l'intérieur du DIL. Étudier les indices extérieurs en détail ne serait donc qu'une répétition de ce qui a déjà été dit dans les analyses précédentes. C'est pourquoi nous traiterons ici des indices extérieurs de manière plus générale.

Il s'avère que les indices sont interchangeables dans la plupart des cas. Une phrase ou une proposition décrivant un geste associé à l'énonciation marque le DIL autant qu'une phrase introduisant plus explicitement le DIL: la différence est d'ordre stylistique et non pas décisive pour le DIL en tant que tel. Pour cette raison, la structure de cette analyse diffère de celle que nous avons employée pour décrire les indices intérieurs. Pour illustrer l'interchangeabilité des indices, nous discuterons leurs fonctions et leurs positions. Nous avons décidé d'élaborer une analyse générale étayée sur aussi peu d'exemples que possible. Parmi tous ces indices qui ne posent pas de problèmes lors de la traduction, il y en a deux qui méritent l'attention, à savoir les incises et la typographie, indices qui seront étudiés plus en détail vers la fin de la discussion.

Le terme *indice extérieur* semble indiquer que ces éléments se trouvent uniquement dans une position initiale ou finale. Or, ils se trouvent aussi au milieu du DIL. L'appellation *extérieur* indique simplement que l'information qu'il contient ne fait pas partie de l'énoncé ; il s'agit d'information ajoutée par l'énonciateur rapporteur (souvent le narrateur) pour faciliter la lecture. Les indices extérieurs ont deux fonctions principales : d'abord montrer qu'une énonciation a lieu, information nécessaire pour la différencier du texte du

narrateur, puis marquer le(s) énonciateur(s), c'est-à-dire la désambiguïsation discutée au 4.4.3. La différence entre les différents indices se montre dans l'aisance avec laquelle le lecteur peut identifier le passage. Une incise où une phrase introductive marque le DIL plus fortement que ne le fait la mention d'un geste associé plus vaguement à l'énonciation.

Hormis ces deux fonctions, il y en a une troisième liée à l'obstination. Tout marquage, implicite ou explicite, ayant pour fonction de différencier les formes du DR est nécessaire pour indiquer les changements des niveaux énonciatifs, mais aussi pour marquer les différentes formes du DR. Cela implique donc que le lecteur assume qu'il reste dans le même cadre jusqu'à indication contraire (Fludernik 2002 : 285). Sans cette obstination, il serait nécessaire de cribler les textes d'indications. L'obstination permet aussi aux auteurs de marquer les « jointures » entre les formes du DR et le texte du narrateur plus ou moins explicitement, en fonction du degré de complexité qu'ils veulent obtenir dans le texte. Certains auteurs, par exemple Woolf et Joyce, excellent dans l'art de faire dépendre leur DIL du seul contexte et de la seule obstination, alors que les auteurs que nous étudions surmarquent souvent le DIL, en particulier les auteurs suédois. L'emploi d'indices extérieurs repose donc sur la volonté du narrateur de faciliter la lecture, mais aussi sur les choix stylistiques. Cet ordre semble aussi refléter l'évolution historique du DIL ; dans un premier temps, les auteurs doivent le surmarquer afin de montrer de quel genre de DR il s'agit. Au fur et à mesure que la théorisation et la familiarisation avec la littérature augmentent, les lecteurs apprennent à reconnaître le DIL (ainsi que les autres formes du DR) sans surcroît de marques. Dès lors, l'emploi d'indices extérieurs devient un choix stylistique plutôt qu'une nécessité.

D'une certaine manière, les indices extérieurs peuvent être de deux sortes : différenciation entre le DI, le DD et le DIL, et différenciation entre le DIL et le texte du narrateur. Dans la plupart des cas, les indices sont les mêmes pour les deux emplois, car les formes se ressemblent ; constatation nettement illustrée par les similarités de formes entre le texte du narrateur et le DI : le temps verbal, l'emploi de pronoms, etc. Pour le développement théorique, exceptées les incises et la typographique étudiées dans des analyses particulières, nous avons divisé les indices en trois groupes : les indices délimitant le DIL des autres types de DR, les indices intérieurs marquant une rupture et les autres indications de l'énonciation.

La manière la plus simple de délimiter le DIL est de le faire précéder ou suivre par un DD, par un DI ou par une autre forme de DR. Ces limites sont une des premières stratégies à être répertoriées de manière exhaustive dans la littérature théorique ; voir par exemple l'inventaire qu'en fait Lips (1926). Ces combinaisons ne posent pas de problèmes : ce n'est que la fantaisie de l'auteur qui décide des possibilités. Une analyse de ces méthodes est intéressante pour une étude stylistique, mais n'a pas un grand intérêt dans une étude comme la nôtre ; c'est pourquoi nous la laissons de côté. Avant de continuer avec le deuxième groupe d'indices, donnons un exemple de la combinaison la plus fréquente : un DI initial indiquant l'énonciation, qui continue par un DIL, comme dans (1)[103], où nous avons marqué le DI initial.

[103] Selon certains (par exemple Lips 1926), l'origine du DIL se trouve exactement dans cette combinaison. Le français moderne, ainsi que plusieurs autres langues, préfère ne pas répéter la

(1a) **Då talade mor om för dem, att de skulle ha gått till Per Jansas i Nygård.** Han var svåger till henne, fast han var likaså rik, som hennes man hade varit fattig. Han brukade hålla kalas varje annandag jul, och hon, som var svägerska, var självskriven gäst. (*Liljecronas* 87–8)

(1b) **La mère leur raconta alors qu'on se rendait chez Per Jansa à Nygard.** C'était son beau-frère, bien qu'il fût aussi riche que son mari avait été pauvre. À Nygard, il était de tradition de donner un dîner le lendemain de Noël, et comme belle-sœur elle y assistait pour ainsi dire de droit. (*Maison* 14–5)

Dans le deuxième groupe d'indices extérieurs, nous avons mis ceux marquant la rupture entre les différents plans d'énonciation. En réalité, tous les indices intérieurs marquent la rupture entre le DIL et le reste du texte, tandis que certains servent aussi à marquer l'énonciateur. Un cas déjà discuté dans 4.4.3 est l'emploi des SN et des noms propres pour indiquer les interlocuteurs, ajoutés pour désambiguïser des passages où le contexte ne donne pas suffisamment d'information pour que le lecteur puisse attribuer le DIL à un certain personnage. L'emploi des connecteurs peut aussi marquer la rupture entre les plans d'énonciation en ce qu'ils marquent des changements de point de vue. Placés au début, ils indiquent l'ouverture, tandis que le placement à la fin montre que le narrateur résume, comme dans (2a).

(2a) Tänk, om Erik i Fallas häst skulle skena, eller tänk, om prästen skulle tappa barnet, när han tog emot det av gudmodern, eller tänk, om mor i Falla skulle lägga för många schalar omkring den lilla flickan, så att hon vore kvävd, när de kom fram till prästgården med henne !
Han sa till sig själv, att det var orätt, att han gjorde sig sådana bekymmer, då han hade Erik i Falla och hans hustru till gudfolk. **Men** oron ville inte ge med sig. (*Kejsarn* 11)

(2b) Et si le cheval d'Erik de Falla prenait le mors aux dents ! Ou bien si le pasteur laissait tomber la petite en la recevant des mains de la marraine ! Ou bien si la maîtresse de Falla l'avait enveloppée de trop de châles et qu'elle fût étouffée en arrivant au presbytère !
Jan voulait se persuader qu'il était injuste de se tourmenter ainsi, du moment qu'Erik de Falla et sa femme étaient parrain et marraine. **Mais** l'angoisse ne cédait pas. (*Empereur* 19)

Les indices les plus probants sont certainement les marqueurs déictiques, notamment les pronoms personnels et les adverbes ainsi que le temps et l'aspect des verbes, tous indiquant la « jointure » plus ou moins forte selon les contextes entre le DIL et les autres formes. Les formes en soi servent donc comme d'indicateurs du DIL. Comme nous l'avons constaté dans 4.1 et 4.2, les pronoms personnels marquent la différence entre le DD et le DIL (dans la narration hétérodiégétique), tandis que les adverbes marquent la différence entre le DI et le DIL (avec quelques exceptions). Pour les verbes, la situation est plus compliquée.

Nous avons constaté dans la discussion sur le temps et l'aspect des verbes que presque chaque temps et mode verbal peut être employé dans le DIL, mais qu'il y a des temps, surtout le passé simple, qui y sont rares ou bien contestables. Il s'ensuit que dans plusieurs cas, un passé simple suivi d'un imparfait (où l'inverse) indique le DIL, pourvu qu'il soit dans un contexte où une énonciation est possible. En suédois, la situation n'est pas la même, car cette différence aspectuelle n'existe pas. Il s'ensuit que la « jointure » entre le DIL et le contexte

---

subordination après une première mention, emploi typique pour la langue classique. Cette théorie a pourtant été mise en question parce que le DIL a d'autres fonctions que le DI et que certaines formes ne permettent pas de tirer une telle conclusion.

narratif est plus marqué en français (Poncharal 2003 : 181). Le passé simple peut donc être vu comme un indice extérieur au DIL, bien que cette analyse soit incertaine dans certains contextes, problème discuté déjà dans 4.3.1. Il en est de même du plus-que-parfait dans les contextes où il marque la différence de niveau énonciatif entre le narrateur et l'énoncé rapporté plutôt que la temporalité (Poncharal 2003 : 178). L'exemple (3) montre ce jeu entre les niveaux. Le texte du narrateur se sert du *preteritum* dans l'original et du passé simple dans la traduction, tandis que l'emploi du *pluskvamperfekt* et du plus-que-parfait indique que le segment fait partie d'un autre cadre. Ce cadre établi, il n'est plus nécessaire de garder cette forme encombrante qui est remplacée par le *preteritum* et l'imparfait.

(3a) Slutligen gav han med sig och han läste ensam sina brev. Slutligen kom kusinen igen ! Då brast det löst ! Baronen **hade upptäckt**, att han icke kunde leva utan henne ! Vad skulle man göra ! Skiljas ? Det vore att dö ! Fortsätta ! Omöjligt ! Upplösa äktenskapet, som baronen numera ansåg vara prostitution, och gifta sig med varandra ? Ja, det **var** det enda hederliga, om ock det var smärtsamt. (*Giftas* : Slitningar 104)

(3b) Enfin il céda, et il lut seul ses lettres. Et puis la cousine revint ! Les passions se déchaînèrent ! Le baron **avait découvert** qu'il ne pouvait plus vivre sans elle ! Qu'allait-on faire ? Divorcer ? Ce serait mourir ! Continuer ? Impossible ! Annuler le mariage que le baron considérait à présent comme de la prostitution, et se marier ? Oui, c'**était** la seule solution honorable, même si c'était douloureux. (*Les mariés* : Déchirements intimes 165–6)

Zola a recours au PQP dans un passage de *L'Assommoir*, ceci pour marquer l'attribution du passage sans avoir recours à une incise. L'introduction du DIL donne Gervaise comme énonciateur, mais le PQP facilite la compréhension du passage, car elle rend ce que Coupeau dit d'elle. Les traductions gardent toutes le PKP, ce qui est nécessaire pour la compréhension du passage.

(4a) Gervaise, de son côté, un jour que Coupeau regrettait leur mariage, s'emporta. Ah ! elle lui **avait apporté** la resucée des autres, ah ! elle **s'était fait ramasser** sur le trottoir, en l'enjôlant par ses mines de rosière ! Nom d'un chien ! il ne manquait pas d'aplomb ! Autant de paroles, autant de menteries. Elle ne voulait pas de lui, voilà la vérité. (*Assommoir* 318–9)

Dans le troisième groupe se trouvent les autres marques de l'énonciation, des indices extérieurs nécessaires pour désambiguïser le texte (si l'auteur a l'intention de le faire). Ces indices, qui peuvent être plus ou moins explicites, se trouvent avant, après ou au milieu du DIL. Leur formes sont illimitées selon deux paramètres : les formes peuvent être plus ou moins inventives de même que l'énonciation peut être indiquée de manière plus ou moins implicite. Il y a donc tout entre un verbe introducteur indiquant fortement le DIL et une phrase dénotant l'énonciation de manière implicite.

Déjà Bally notait que le sens du verbe indiquant le DIL peut être assez éloigné de celui des verbes *dicendi* et *sentiendi* (1912 : 553). Toutes les expressions ayant le sens de dire, penser et interroger peuvent donc être employées (1914 : 411). Mais il n'y a pas que le sémantisme des verbes qui varie : il existe une autre possibilité, c'est la position et la présentation. Dans certains cas, les verbes peuvent presque se cacher dans le texte, un peu comme avec le DI, tandis que d'autres emplois s'approchent du DD en ce que le verbe sert comme une phrase introductrice terminée par les deux points. Pourtant, il n'est aucunement nécessaire d'avoir un verbe : Liljestrand mentionne des signes paralinguistiques (*paralingvistiska signaler*) indiquant la qualité de la voix et les

signes extralinguistiques (*extralingvistiska signaler*) indiquant le regard, les expressions faciales, les gestes, la posture, etc. (1983 : 185–94), procédures qui permettent à la trame narrative une insertion moins marquée. Les indications peuvent devenir encore plus implicites ; Fludernik se sert de la notion de *script*, qui pour le DIL indique une situation où l'énonciation peut avoir lieu sans mention explicite (2002 : 457), par exemple deux personnes qui se rencontrent, un problème à résoudre, etc.

Ce survol des indices extérieurs montre la multitude de possibilités, mais aussi qu'ils ont tous deux fonctions : marquer l'énonciation et l'énonciateur. Il s'ensuit que les indices sont interchangeables, ce qui donne une grande liberté aux traducteurs : un SN désignant un geste peut être remplacé par un SN indiquant une mine sans que le DIL change. Il en est de même quand une forme du DR est changée en une autre : c'est un choix fait par le traducteur ou imposé par les différences dans les délimitations des niveaux énonciatifs, problème discuté dans l'analyse des indices intérieurs. Ces changements sont importants lors de l'analyse stylistique d'un auteur spécifique, mais ils n'affectent pas le DIL en tant que tel. L'ajout ou l'omission d'indices extérieurs servent à marquer plus ou moins le DIL, tandis que le contexte entre en jeu pour le sauver, si nécessaire. La question de savoir si le changement d'indices intérieurs influence les indices extérieurs ou bien si c'est le contraire, voilà ce qui est difficile à résoudre avec la méthode que nous employons. Peut-être serait-il possible de tirer des conclusions à partir de *Think Aloud Protocols* (Jonasson 1998b), mais une telle étude nous éloignerait trop de notre but principal. Continuons maintenant l'analyse plus détaillée des deux indices, les incises et la typographie, qui méritent une attention particulière du point de vue de la traduction.

4.5.1 Les incises

Le DIL s'apparente au DD en ce qu'il peut se servir d'incises[104] pour marquer l'énonciation. Historiquement, celles-ci ont longtemps été considérées comme une forme intermédiaire (Fludernik 2002 :285), ou bien comme « une impureté » dénaturant « la pureté » du DIL, mais à présent elles sont acceptées. Par leur forme même, elles combinent les deux fonctions primaires des indices extérieurs : désambiguïsation et indication de l'énonciation.

Poncharal (2003) analyse ce qui se passe avec les incises anglaises dans les traductions françaises. Son étude nous est bénéficiaire car, nous nous sommes inspirée des conclusions auxquelles il arrive. Pour faciliter la lecture des résultats, nous les avons divisés en cinq parties traitant de la variation des verbes des incises, du temps des incises, du placement des incises, de l'ajout ou de l'omission des indices et de l'emploi d'un complément d'attribution. Avant de

[104] Poncharal préfère le terme *énoncé primaire* à celui d'*incise*, car les incises peuvent être anté- ou postposées aussi bien qu'intercalées (2003 : 65). Tout en étant d'accord sur ce raisonnement, nous avons décidé de garder le terme *incise* qui est plus connu. En outre, Grevisse définit les incises comme « incidentes particulières indiquant qu'on rapporte les paroles ou les pensées de quelqu'un. Elles sont placées à l'intérieur de la citation ou à la fin de celle-ci » (1993 : 573), définition indiquant que la position finale est aussi possible. De même, *énoncé primaire* pourrait être confondu avec la notion d'*énoncé rapporté* ».

commencer cette discussion, nous voulons mettre les incises en contexte en les comparant à celles d'un DR voisin, le DD.

Comparées à la forte fréquence des incises dans le DD, les incises sont rares dans DIL : dans notre corpus il n'y a que 62 occurrences dans les originaux suédois[105], tandis qu'il y en a 20 parmi les originaux français. Comme le DIL peut être marqué de tant de manières, il n'y a rien de surprenant dans cette rareté d'exemples. L'exemple (5a)[106] illustre parfaitement la différence de fréquence pour les incises du DIL et celles du DD. Les deux DD au début sont marqués par des incises, tandis que les DIL qui suivent en manquent.

(5a) Det blev allt ettrigare och den gröna jägaren sökte andliga äktenskap med skogsskötare och övergav bagagetrafiken, som han aldrig förstått.
– Du förstår mig inte, **upprepade hon så ofta** !
– Nej, jag har inte lärt på det, **sa han**.
En natt, eller rättare sagt morgon, berättade han, att han skulle gå ut med en flickpension och botanisera. Han var lärare i en flickpension.
– Å ! Och det hade han inte talat om ! Stora flickor !
– Kolossala ! Sexton till tjugo år !
– Hm ! … Det var på förmiddagen ?
– Nej, på eftermiddagen. Och så skulle de ha en liten sexa på Lidingöbro !
– Hm ! Lärarinnan var väl med ?
– Nej ! Men hon hade ett sådant förtroende till jägmästaren, för han var gift ! Ser du, det är gott att vara gift ibland.
Följande dag låg frun sjuk. Skulle han ha hjärta att gå ifrån henne ? (*Giftas* : Naturhinder 119–20)

Étant donné que nous avons trouvé des différences dignes d'intérêt dans l'emploi que font de l'incise les quatre auteurs suédois, Lagerlöf, Strindberg, Söderberg et Bergman, il semble justifié, pour une fois, de faire quelques remarques sur leurs styles individuels. Il est difficile de tirer des conclusions à propos des deux derniers auteurs : Söderberg ne marque pas le DIL par des incises, et Bergman n'y recourt qu'une fois (le verbe « suckade », *Herr von H* p. 18). Les soixante incises restantes sont distribuées à peu près également entre Strindberg et Lagerlöf : cette dernière a une dizaine d'emplois de plus que Strindberg. La différence entre l'emploi qu'en font les deux auteurs, se situe sur le niveau sémantique. Lagerlöf n'emploie en principe que *sa* ou *sade* : il n'y a que cinq incises contenant d'autres verbes que ces deux formes du verbe neutre *säga* « dire ». Pour Strindberg, c'est le contraire : le seul verbe employé de manière systématique c'est *menade* (six occurrences). Cette différence n'est pas étonnante parce que Strindberg est un des auteurs suédois les plus innovateurs[107] dans le domaine de l'incise (Wennerström 1935, Liljestrand 1983 : 194–5 et

[105] Poncharal constate qu'il est rare de voir des incises indiquer des DIL de pensées (2003 : 73), chose qu'on peut constater dans notre corpus où 19% seulement des incises (12 occurrences) sont employées dans cette fonction dans les originaux suédois. Parmi les originaux français, il n'y a qu'une seule occurrence, chez Maupassant.

[106] Nous ne citons que l'original, parce que la traduction rend toutes les incises.

[107] Strindberg est aussi inventif en français, ce qui ressort du seul exemple de notre corpus à présenter un verbe en incise.

Mais c'était aussi un repas sacré, **me poëtisai-je**, puisque à tout prendre, j'irais y sacrifier mon cœur, mon repos, ma vie peut-être, tout pour le bonheur de mes amis. (*Plaidoyer* 334)

Men det var också en offermåltid, **idealiserade jag**, ty när allt kom omkring skulle jag nu offra mitt hjärta, mitt lugn, mitt liv kanske, allt för mina vänners lycka . (*Försvarstal* 78–9)

Tegelberg 1999). Pourtant, les incises du DIL contiennent moins de formes innovatrices que celles du DD, chose qui ressort de *Hemsöborna*, le roman célèbre pour les incises innovatrices dans le DD. Les verbes dont se sert Strindberg pour les incises du DIL sont presque tous traditionnels, le seul qui se distingue est « drog han till med » sur lequel nous reviendrons par la suite. Une telle comparaison entre les auteurs français n'est pas possible puisque le corpus ne contient que peu de romans. La différence entre leurs emplois d'incises ne semble pourtant pas aussi grande que parmi les auteurs suédois, ni du point de vue sémantique, ni du point de vue de la fréquence (3 incises chez Maupassant, 4 chez France et 13 chez Zola).

Sur ce, nous terminons l'analyse stylistique pour rentrer dans l'analyse des traductions, avec un premier arrêt sur la variation des verbes dans le DIL.

La variation des verbes utilisés dans les incises

La catégorie grammaticale contenant les verbes de l'incise est ouverte, ce qui permettrait un grand nombre de formes, plus ou moins innovatrices. Dans son étude du DIL, Banfield essaie de montrer que le DIL peut accepter un plus grand nombre d'incises que ne le peut le DD (1993 : 131–6), constatation vraie sur le plan théorique, mais non pas dans la réalité. La possibilité de faire des innovations existe, mais les auteurs ne l'exploitent que rarement. Poncharal (2003) constate que le nombre de verbes employés dans le DIL est faible, observation vraie aussi pour notre matériel, ce que nous avons déjà constaté dans notre survol des formes dont se servent les auteurs.

Les traducteurs français bénéficient de cette uniformité, qui les sauve de problèmes vu que le français n'admet pas aussi facilement d'incises innovatrices, que ce soit dans le DIL ou dans le DD (*cf.* Tegelberg 1999 : 74). Il est difficile de définir exactement ce que c'est qu'une incise acceptée, problème illustré par une étude faite par Fónagy (1986). Après avoir laissé un groupe de Français juger de l'acceptabilité de certaines incises, Fónagy constate qu'il n'y a pas de consensus. Selon lui, cette incertitude indique un changement en cours (1986 : 271). Des grammaires constatent aussi que la fréquence d'incises innovatrices a nettement augmenté dans le français moderne (Tegelberg 1999 : 74). Changement ou non, les formes innovatrices posent des problèmes lors de la traduction vers le français où elles sont toujours contestées (Poncharal 2003 : 102 et Tegelberg 1999 : 74–5).

Dans notre corpus, il y a trois incises suédoises illustrant une certaine innovation : « lekte », « drog till med » et « förstod », toutes les trois chez Strindberg. Toutes les trois ont été traduites par des formes plus neutres. La traduction la plus fidèle se trouve dans (6b) où l'incise rend le contenu de la phrase suédoise.

(6a) Å ja, sådant var retsamt, det **förstod** mor Margreta. Kanske det var för detta, som han hade sökt sig därifrån ? (*Liljecronas* 191)

(6b) « Eh bien, oui, ces choses-là étaient agaçantes, mère Margareta **en convint**. Était-ce par hasard pour cela qu'il avait cherché à se faire nommer ailleurs ? (*Maison* 134–5)

Vu la difficulté de rendre « drog han till med » de (7a), les deux traductions ont opté pour d'autres solutions : (7b) emploie un commentaire du narrateur

soulignant le mensonge impliqué dans l'original. (7c) est plus neutre en ce qu'elle emploie un DI avec le verbe *songer* : c'est donc la situation qui doit indiquer le décalage entre ce que prétend Carlsson et la vérité.

(7a) Ingen visste, vad fältspat var, och ingen hade nånsin tänkt på skatten, utom Carlsson, som nog hade haft sina tankar ditåt, men saknat kapital, **drog han till med**. (*Hemsöborna* 182)

(7b) Personne ne savait ce que c'était que le feldspath et personne n'avait songé à l'existence de tels trésors, excepté Carlsson qui **à ce qu'il prétendait**, n'avait pas réalisé ce vieux rêve, faute de capital. (*Gens de* 146)

(7c) Personne ne savait ce que c'était que le feldspath, à l'exception de Carlsson **qui raconta,** plus tard, **qu'il avait songé** maintes fois à exploiter ce trésor, mais qu'il avait abandonné ces projets faute de capitaux. (*Dans les îles* 204)

L'incise innovatrice, « lekte », dans (8) est inspirée par le début de la scène où le narrateur montre que Herr Lundstedt se laisse entraîner par son imagination. Dans les deux traductions, cette scène (qui s'étend sur plusieurs pages) contient deux types de texte : le texte du narrateur suivi d'un DD, dans lequel les incises se trouvent. Le contenu de l'incise suédoise a été neutralisé dans les traductions en ce qu'elle indique l'énonciation sans mentionner les fantaisies.

(8a) Men nere vid en nu synlig hafsfjärd, som tycktes sakna stränder och flyta under alar och pilar, låg ett hvitt slott med röd- och hvitrandiga bolstervarsmarkiser för fönstrena. Där bodde grefven, eller kammarherrn, eller excellensen, **lekte herr Lundstedt**, och därinne fanns oljefärgstaflor och marmorbilder, (*Romantiske klockaren* 18–20)

(8b) Près d'une baie, qu'il découvre maintenant à travers des aunes et des saules et dont il n'aperçoit pas la plage, s'élève un château blanc, aux fenêtres closes de stores à raies rouges et blanches. « Là demeure certainement un comte, ou un chambellan, ou une Excellence, – **se dit Lundstedt ;** – là, il y a des tableaux, des statues, (*Sacristain* 678)

(8c) Plus loin, près de la mer – on la voyait déjà, mais curieusement dépourvue de rivages et comme flottant entre les aulnes et les saules – s'élevait un château blanc aux fenêtres ornés de marquises en toile rayée rouge et blanc. Le comte vit là, ou le chambellan, ou Son Excellence, **se disait M. Lundstedt** ; à l'intérieur, il y a des tableaux peints à l'huile et des statues de marbre, (*Sacristain romantique* 18–9)

Dans le corpus, il y a quelques DIL à l'intérieur d'autres DIL ou à l'intérieur des DD. Dans (9), l'incise dont se sert Linnart, « jag », pour marquer les paroles de Jan, « han », est aussi rendue en dialecte : « sa'n » est l'équivalent à « sa han ». La traduction contient une langue neutre dans tout ce passage.

(9a) Det kunde jag ju inte neka te, å då kom tårarna störtande ur ögona på'n. Han hade vart på väg te Bro, **sa'n**, men han hade känt en sån oro, så han hade vänt om. (*Kejsarn* 174)

(9b) Naturellement, je n'ai pu dire que oui, et alors ses larmes se sont mises à couler. Il avait été en route pour Bro, **disait-il**, mais il s'était senti pris d'une telle inquiétude qu'il avait dû revenir sur ses pas. (*Empereur* 238)

Contraintes linguistiques ou non, il n'y a jamais de traduction fixe d'un mot, ce que montrent les traductions doubles comme (10b) et (10c). Les deux traductions rendent le contenu du verbe suédois « trodde », même si le cadre de l'énoncé a changé de DIL en DI dans (10c).

(10a) – Det är otur att ni råkat på varandra ! Otur, min vän !
Ja, det var en förklaring, **trodde** också herr Ernst, men någon tröst var det inte ! (*Giftas* : Otur 99)

(10b) – Vous avez eu la malchance de vous rencontrer ! La malchance, mon ami !
Oui, c'était une explication ; Monsieur Ernst le **pensait** aussi, mais ce n'était pas une

consolation ! (*Mariés* : Malchance 114)

(10c) – C'est un guignon mutuel que vous vous soyez rencontré. Un simple guignon, mon cher ! Ernest **trouva** que c'était sans doute une explication, mais elle n'eut pas précisément le don de le consoler. (*Les mariés* : Guignon 218–9)

Dans l'exemple (11) la même différence existe en ce que (11c) se sert du DI pour rendre ce qui dans l'original est un DIL. La traduction littérale de « försvarade han sig » semble difficile. C'est la raison pour laquelle on a eu recours à des verbes plus neutres comme « pensait » et « se disait » qui, tous les deux, soulignent que le DIL rend des pensées et non pas des paroles.

(11a) Att nu komma och redogöra för henne om ett krokhårigt blomfoder, föreföll honom själv löjligt ; men, **försvarade han sig**, det var icke frågan om ett krokhårigt eller rakhårigt blomfoder, (*Giftas* : Dygdens lön 29)

(11b) Venir à ce moment lui parler d'un calice de fleur aux poils crochus lui paraissait ridicule ; mais, **pensait-il pour s'excuser**, il ne s'agissait pas d'un calice à poils crochus ou à poils droits, (*Mariés* : La Récompense de la vertu 28)

(11c) Venir lui parler, à ce moment suprême, d'un calice à poils crochus, c'eût été tout au moins ridicule ; cependant **il se disait pour s'excuser** qu'il n'était pas question ici d'un calice à poils crochus ou à poils droits, (*Les mariés* : La récompense de la vertu 6–7)

Comme nous l'avons déjà constaté dans l'analyse des incises chez les auteurs suédois, le nombre de verbes employés dans le DIL est relativement faible. *Sade* (et sa variante *sa*) domine avec ses 32 occurrences, suivi de *menade* avec 6, *frågade* (*sig*) avec 3, et finalement *tänkte* et *svarade* avec 2 occurrences chacune. Dans les traductions, la variation est beaucoup plus grande, fait qui reflète une des caractéristiques du français. Poncharal constate que l'incise doit être plus précise en français qu'en anglais (2003 : 84–5, constatation vraie aussi pour le suédois), car « la nature du message véhiculé par l'énoncé rapporté, affirmation, question, ordre etc., va influer sur le verbe de l'énoncé primaire » (2003 : 83, note 59). Dans une langue comme le suédois, des verbes relativement neutres peuvent être employés pour rendre une énonciation précise : il n'est pas rare de voir le verbe *säga* désigner une question, emploi difficile en français où il est plus correct d'employer le verbe *répondre*, qui précise l'énonciation.

Cette différence entre les langues est démontrée dans la traduction des verbes *mena* et *säga*. *Mena*, employé six fois, est traduit par quatre verbes différents : *penser*, *expliquer*, *répliquer* et *dire*, le dernier usité trois fois. Neuf verbes différents sont employés pour traduire les 32 emplois du verbe *säga*. Le verbe *dire* domine avec 17 emplois tandis que les autres, sauf *faire* (« fit »), employé deux fois, ne sont utilisés qu'une fois. La précision de l'énonciation ressort de l'emploi de verbes comme : *reprendre*, *répondre*, *acquiescer*, *bougonner* et *continuer*.

Selon Poncharal (2003 : 84–5), le verbe *dire* ne peut être employé que quand l'énonciation est neutre. Pour vérifier cette hypothèse, nous avons regardé les emplois de ce verbe et son contexte dans les traductions françaises. Dans la majorité des cas, le contexte est neutre, comme le constate Poncharal, mais il y a des exceptions. Le verbe *dire* est souvent employé quand le verbe suédois a un sens qui ne peut pas être traduit tel quel en français, ce que nous avons constaté dans l'exemple (8). Parfois une explication peut être ajoutée, comme c'est le cas dans (11b), discuté ci-dessus : l'incise suédoise « försvarade han sig » est traduite par « il se disait pour s'excuser ». Dans d'autres cas, comme dans

l'exemple (12), on aurait pu imaginer un verbe avec un contenu plus complexe, comme, par exemple, *expliquer*.

(12a) Det kunde jag ju inte neka te, å då kom tårarna störtande ur ögona på'n. Han hade vart på väg te Bro, **sa'n**, men han hade känt en sån oro, så han hade vänt om. (*Kejsarn* 174)

(12b) Naturellement, je n'ai pu dire que oui, et alors ses larmes se sont mises à couler. Il avait été en route pour Bro, **disait-il**, mais il s'était senti pris d'une telle inquiétude qu'il avait dû revenir sur ses pas. (*Empereur* 238)

La neutralité du verbe *dire* amène donc à des emplois presque contradictoires qui pourtant aboutissent à un résultat très logique : il ne peut être employé que dans des contextes neutres, mais, en revanche, sa neutralité lui permet de remplacer toute sorte de verbe.

Le verbe *dire* est employé dans des contextes neutres aussi dans les originaux français. Tout comme le verbe suédois *sade*, *dire* domine dans le corpus, mais la domination est plus grande, car c'est le seul verbe qui est employé plus d'une fois (12 occurrences). France ne se sert que de ce verbe, alors que Maupassant se sert aussi de *penser* une fois. Zola varie davantage ; outre *dire*, il a recours à *assurer*, *crier*, *faire* et *déclarer*, tous une seule fois. Dans les traductions, la variation est plus grande, comme c'est aussi le cas dans les traductions françaises. Deux des exemples relevés chez Maupassant méritent notre attention à cause de différences entre les traductions. Quand Bel-Ami est accepté à *La Vie Française*, Norbert de Varenne lui apprend comment est géré le journal. Ils discutent entre autre de l'homme à qui Bel-Ami doit sa position, Forestier. Le lecteur apprend, par l'insinuation dans (13a)[108], qu'il y a quelque chose de bizarre chez lui, car il rentre toujours à la maison (et à sa femme, une journaliste douée) pour écrire. La phrase indique, de façon oblique, que Forestier n'écrit pas lui-même ses articles, ce qui est marqué par l'emploi de l'incise. De Varenne rend donc l'explication qu'en donne Forestier, tout en indiquant que la vérité est ailleurs. La majorité des traductions a tenu à souligner le « mensonge » en ajoutant des expressions comme « selon lui » ou des verbes comme *uppge* et *påstå*.

(13a) Forestier, rédacteur politique, n'était que l'homme de paille de ces hommes d'affaires, l'exécuteur des intentions suggérées par eux. Ils lui soufflaient ses articles de fond **qu'il allait toujours écrire chez lui pour être tranquille, disait-il.** (*Bel-Ami* 133)

(13b) Forestier som politisk redaktör var endast ett lydigt språkrör för alla dessa affärsmän och skrev sina ledare enligt de linjer de förelade honom. Och det var från dem han fick impulsen till alla de affärspolitiska artiklar han brukade gå hem och skriva **– enligt vad han själv sade, « för att få vara bättre i fred ».** (*Bel-Ami* I (GÅ) 135)

(13c) Forestier, den politiske redaktören, var ingenting annat än dessa affärsmäns bulvan, han gav uttryck åt åsikter som inspirerats av dem. De lade orden i munnen på honom för hans ledare, som han alltid skrev hemma för att ha arbetsro, **som han uppgav**. (*Bel-Ami* (VH) 107–8)

(13d) Forestier, den politiske redaktören, var i dessa affärsmäns händer bara en docka, som utförde deras planer. Det var de som inspirerade de ledare som han alltid skrev hemma, **« för att få vara i fred », såsom han sade.** (*Bel-Ami* (HL) 109)

(13f) Forestier, tidningens politiske redaktör, var endast en bulvan för dessa affärsherrar, och satte i verket de idéer, de själva kläckt ut. De sufflerade hans ledande artiklar, som han alltid skrev hemma hos sig för att få vara i fred, **som han påstod**. (*Bel-Ami* (ES) 129–30)

(13g) Forestier, redaktören för den politiska avdelningen var blott en bulvan för dessa affärsmän. De gav honom materialet till hans artiklar, vilka han alltid skulle skriva hemma för att sitta

[108] (e) omet ce passage.

mer i ro, **som han sa**. (*Bel-Ami* 1 (CT) 140)

(13h) Forestier, tidningens politiske redaktör, var endast en nolla i dessa affärskarlars händer och var endast en blind verkställare af deras planer och idéer. De inspierade alla hans artiklar, hvilka han sedan måste nedskrifva hemma för att kunna utarbeta dem i lugn och ro, **som han brukade säga.** (*Qvinnogunst* 158)

(13i) Forestier, den politiske redaktören, var endast bulvan för dessa affärsmän, verkställare av deras avsikter. De ingåvo honom hans artiklar, som han alltid skrev hemma, **« för att vara i fred », sade han**. (*Kvinnogunst* 108)

(13j) Forestier, redaktören för det politiska, var blott en bulvan åt dessa affärsmän. De gåvo honom stoffet till hans artiklar vilka han alltid skulle skriva hemma för att sitta mera i ro, **som han sade**. (*Bel-Ami* (RM) 121)

Un autre exemple de Maupassant mérite aussi l'attention. Après leur mariage, Madeleine Forestier et Bel-Ami discutent de leur économie.

(14a) Le jeune homme apportait quatre mille francs, **disait-il**, mais, sur cette somme, il en avait emprunté quinze cents. Le reste provenait d'économies faites dans l'année, en prévision de l'événement. La jeune femme apportait quarante mille francs que lui avait laissés Forestier, **disait-elle**. (*Bel-Ami* 211)

Le lecteur sait bien que Bel-Ami est pauvre et que Madeleine est une veuve assez riche. Le lecteur apprend plus tard que c'est de Varenne qui l'a dotée. Sa fortune, elle la tient donc probablement de lui. Par conséquent, elle ment sur l'origine de sa fortune, tout comme Bel-Ami. Il est impossible de savoir exactement s'il dit à Madeleine qu'il a emprunté de l'argent ou si c'est un commentaire que fait le narrateur. Étant donné l'emploi du connecteur *mais*, indiquant une rupture dans ces contextes, il est plus logique de voir la dernière partie de la phrase comme un commentaire fait par le narrateur. Maupassant montre implicitement dans ce passage que tous les deux mentent en insérant une incise neutre « disait-il » et « disait-elle ». L'incise a donc deux fonctions : identifier l'énonciateur, mais aussi montrer que le passage est discordant. Déjà dans ce passage le lecteur reçoit la clé d'un des problèmes dans ce mariage, mais lors de la première lecture, le lecteur a du mal à se rendre compte des implications de ce passage, car tout est si subtil. Les traductions de ce passage peuvent être divisées en trois catégories. D'abord il y a celles qui gardent l'ambiguïté de l'original.

(14d) Den unge mannen medförde i boet fyratusen francs, **sade han**, men av denna summa hade han lånat femtonhundra. Det övriga bestod av de besparingar han hade gjort under året för att bereda sig på sitt giftermål. Den unga kvinnan medförde fyrtiotusen francs, som hon hade ärvt efter Forestier, **sade hon**. (*Bel-Ami* (HL) 176)

(14e) Den unge mannen förde med sig fyratusen francs, **sade han**, men av denna summa hade han lånat femtonhundra. Resten utgjordes av de besparingar, han gjort under året. Den unga kvinnan medförde fyrtiotusen, som hon fått ärva efter Forestier, **sade hon**. (*Bel-Ami* (ON) 142)

(14g) Den unge mannen förde med sig i boet fyra tusen francs, **sa han**, men av denna summa hade han lånat femtonhundra. Det övriga var besparingar han gjort under året för att bereda sig på sitt giftermål. Den unga kvinnan förde med sig fyrtiotusen, som Forestier lämnat efter sig. (*Bel-Ami* 2 (CT) 19)

(14j) Den unge mannen förde med sig i boet fyra tusen francs, **sade han**, men av denna summa hade han lånat femtonhundra. Det övriga var besparingar han gjort under året med sitt giftermål för ögonen. Den unga kvinnan förde med sig fyrtiotusen, som Forestier lämnat efter sig, **sade hon**. (*Bel-Ami* (RM) 204)

Puis viennent celles qui explicitent le mensonge par le choix de l'incise et par le choix du cadre dans lequel les passages sont insérés. Le verbe *påstå*, « prétendre », y est souvent employé, mais on trouve aussi *uppge*, « alléguer », et « enligt egen uppgift », « selon lui ». Dans ces exemples, le lecteur comprend la situation plus facilement.

(14b) Den unge mannen medförde **enligt egen uppgift** fyratusen francs i boet, men av denna summa hade han lånat femtonhundra francs. Resten utgjordes av de besparingar han hade gjort under det senaste årets lopp, med tanke på det kommande giftermålet. Den kvinnliga parten medförde fyrtiotusen francs, **som hon påstod sig** ha ärvt efter Forestier. (*Bel-Ami* II (GÅ) 18)

(14c) Den unge mannen medförde i boet fyratusen francs, **påstod han**, i själva verket var ettusenfemhundra lånade pengar. Återstoden var besparingar som han gjort under årets lopp, med tanke på den stora händelsen. Den unga hustrun medförde fyrtiotusen francs som hon **uppgav** att Forestier efterlämnat åt henne. (*Bel-Ami* (VH) 176)

(14f) Den unge mannen medförde fyra tusen francs, **påstod han**, men av denna summa hade han lånat femton hundra. Resten härrörde av besparingar han gjort under året med tanken på den förestående händelsen. Den unga kvinnan medförde fyrtiotusen francs, som Forestier lämnat efter sig, **påstod hon**. (*Bel-Ami* (ES) 211–2)

(14h) Den unge mannen medförde fyra tusen francs, **sade han**, men af denna summa hade han lånat femtonhundra. Det öfriga var besparingar gjorda under året i afbidan på hvad som skulle inträffa. Den inga frun medförde fyrtiotusen francs som Forestier efterlemnat, **påstod hon**. (*Qvinnogunst* 261)

Une traduction peut être interprétée de deux manières en raison de l'emploi du verbe *förklara*, « expliquer ». Il est possible que le traducteur ait mal compris les explications : l'homme et la femme expliquent en toute sincérité leur situation financière, ce qui est signalé par le manque de connecteur dans la première phrase, où il semble que Bel-Ami avoue les emprunts. Mais il est aussi possible d'interpréter le passage comme aussi ambigu que l'original, car il est toutefois aussi possible de s'expliquer sans dire la vérité.

(14i) Den unge mannen medförde i boet fyratusen francs, **förklarade han**, av vilken summa han lånat femtonhundra. Återstoden var de besparingar han gjort under året med anledning av sitt förestående giftermål. Den unga kvinnan medförde fyratiotusen francs, vilka, **såsom hon förklarade**, Forestier efterlämnat åt henne. (*Kvinnogunst* 178)

Anatole France n'emploie que le verbe *dire* dans ses quatre incises. Dans trois cas, le verbe neutre *säga* est employé en suédois aussi, tandis que le verbe *anmärka* est employé dans une des traductions (15b). Le passage est pourtant un peu particulier, car l'incise est plus longue que d'habitude. « Anmärka » est donc probablement employé pour rendre le contenu de l'adverbe « judicieusement ».

(15a) Mais la réaction tenait le clergé, la magistrature, l'armée, l'aristocratie territoriale, l'industrie, le commerce, une partie de la Chambre et presque toute la presse. Et, **comme le disait judicieusement le jeune Lacrisse**, si le garde des sceaux s'avisait de faire opérer des perquisitions au siège des Comités royalistes et antisémites, il ne trouverait pas dans toute la France un commissaire de police pour saisir des papiers compromettants. (*Monsieur Bergeret* 70–1)

(15b) Men reaktionen hade i sin hand prästerskapet, ämbetsmannakåren, armén, den jordägande adeln, industriens, handelns män, en del av Kammaren och nästan hela pressen. Och om – **som unge Lacrisse mycket riktigt anmärkte** – justitieministern skulle falla på den tanken att låta anställa rättslig undersökning inom de rojalistiska och antisemitiska föreningarna, skulle han icke i hela Frankrike finna en poliskommissarie, som åtoge sig att lägga beslag på några kompromitterande papper. (*Herr Bergeret* (AB) 77)

Dans Zola, le verbe *dire* domine aussi parmi les incises. Les traductions varient pourtant. Le verbe *säga* est le plus fréquent, mais le verbe *förklara*, « expliquer », est presque aussi fréquent (le consensus sur ce choix est grand). L'explication peut être trouvée dans le fait qu'il s'agit souvent d'explications. Dans ce roman, le narrateur laisse souvent la parole aux protagonistes, qui, de cette manière, peuvent s'expliquer.

Nous pouvons donc constater que la variation sémantique des verbes dans les incises est plus grande en suédois qu'en français, mais les traductions font preuve de variation.

La temporalité des incises

Le temps des verbes dans le DIL, ainsi que dans les incises, a été discuté au 4.3. Les mêmes temps verbaux sont employés aussi bien dans les incises que dans le DIL, à cette différence près que le passé simple est plus fréquent. Le futur, le conditionnel et le plus-que-parfait (PQP) sont rares dans les incises, tandis que le *preteritum*[109], l'imparfait et le passé simple sont fréquents. Parmi les formes rares, seul le PQP existe dans le corpus, à savoir dans l'exemple (16b), où Ebba, « hon », pense à une scène à laquelle elle vient d'assister. Le suédois, qui change de cadre temporel plus facilement, se sert du *preteritum* pour l'incise dans ce contexte avec une séquence introductrice au PKP. Le français garde les deux niveaux : le récit de Ebba (avec l'incise) au PQP et les paroles du garçon à l'IMP.

(16a) Medlidsamt hade hon frågat vad som vållade sorgen, och då hade han fallit på knä, lagt sitt huvud i hennes sköte och öppnat sitt hjärta. Han trodde, **sade han**, att fröken Ebba aldrig skulle komma att älska honom riktigt, därför att hans mor varit en utländsk kvinna och en vanbörding. (*Häxa* 180)

(16b) Compatissante, elle lui avait demandé la cause de son chagrin et il était alors tombé devant elle, avait posé sa tête sur ses genoux et lui avait ouvert son cœur. Il était certain, **avait-il dit**, que jamais mademoiselle Ebba ne l'aimerait vraiment parce qu'il était fils d'une étrangère de basse extraction. (*Sorcière* 1990 : 148)

Comme les incises se trouvent dans le DIL et dans le DD, il est intéressant d'étudier les différences entre les deux, surtout parce qu'il y a quelques incises qui, dans la traduction, marquent un DIL devenu DD. Poncharal constate que les incises du DIL peuvent avoir soit le PS soit l'IMP, mais que les incises du DD n'ont que rarement l'IMP (2003 : 75), conclusion corroborée par notre corpus. Parmi les huit incises employées pour un DIL devenu DD dans les traductions françaises, tous, sauf un, (17b), sont au PS. Si l'on penche vers la conclusion que les incises du DD ne sont qu'au PS, l'exemple (17c), qui est ambigu par le manque de verbe, pourrait être interprété comme un DIL uniquement à cause de l'imparfait employé dans l'incise.

(17a) Var det möjligt att dessa skulle resa till helvetet ? Ja, visserligen ! Orimligt, **svarade hans goda förstånd**. Men det var så. (*Tjänstekvinnan*s 84)

[109] Poncharal souligne qu'il y a une différence entre le prétérit des énoncés rapportés et le prétérit des incises. Le premier n'est pas une rupture, mais une « transformation », tandis que le second marque une rupture (2003 : 59).

(17b) Était-il possible que tous ceux-là feraient le voyage en enfer ? Oui, certainement ! C'est absurde, **lui répondait son bon sens**. Mais il en était ainsi. (*Fils* (CP) 131)

(17c) Était-il possible que ce monde dût aller en enfer ? Oui, certes ! Absurde, **lui répondait son bons sens**. Mais c'était ainsi. (*Fils* (CCGB) 168)

Pour les incises indiquant le DIL, l'imparfait domine (dans les originaux français, il n'y a que l'imparfait dans les incises), ce qui semble être le résultat de plusieurs facteurs. Comme illustré par l'exemple de Mérimée discuté en 4.3.1, Poncharal voit l'emploi de l'imparfait comme une marque de subjectivité indiquant la présence d'un personnage à travers lequel le passage est focalisé. Ceci semble être une possibilité dans des exemples comme (18b) et (18c). Le contexte, mais aussi la dernière phrase, « Hede écoutait sans rien dire », indique que le passage est focalisé à travers lui, constatation qui semble confirmée par l'emploi de l'imparfait dans les deux traductions.

(18a) Cirkus hade förkastat dem, **sade herr Blomgren**, men inte konsten. De tjänade alltjämt konsten, den var värd, att man var den trogen in i döden. Alltid, alltid konstnärer ! Det var herr Blomgrens mening, och det var likaledes fru Blomgrens.
Hede gick tyst och hörde på. (*Herrgårdssägen* 18)

(18b) Le cirque les avait rejetés, **disait M. Blomgren**, mais l'art les avait gardés. L'art valait qu'on lui fût fidèle jusqu'à la mort. Toujours, toujours artistes ! C'était l'avis de M. Blomgren, et madame Blomgren le partageait.
Hede écoutait sans rien dire. (*Vieux manoir* 17–8)

(18c) Le cirque les avait rejetés, **racontait Blomgren**, mais pas l'art. Ils servaient toujours l'art, et celui-ci valait qu'on lui reste fidèle jusqu'à la mort. Toujours, toujours des artistes ! Tel était l'avis de Blomgren, et ce1ui de son épouse.
Hede marchait en silence et les écoutait. (*Violon* 21)

La focalisation est encore soulignée dans les cas où un personnage cite les paroles d'un autre, comme dans (19b).

(19b) – Pourtant elle n'était pas folle… Elle avait fait cela, paraît-il, pour se venger de moi, parce que je l'avais prise de force. Elle ne l'aurait point fait, **disait-elle**, si je l'avais menée à l'église ; mais, dans son idée, du moment que je ne voulais pas mon enfant avec honneur, je ne devais pas en avoir. (*Jérusalem* I 20)

L'imparfait peut aussi être employé pour des énoncés représentant des pensées ou des paroles souvent répétées. Le passé simple dans ces contextes aurait indiqué un acte accompli, tandis que l'imparfait indique la répétition. Dans (20b), l'incise à l'imparfait marque la question qu'Ebba, « hon », ne cesse de se poser tout au long de cette scène.

(20b) Elle restait de longs moments au cimetière, solitaire, à réfléchir, à essayer de mettre de l'ordre dans ses pensées et à méditer sur elle-même. Que voulait-elle à ce jeune homme ? **se demandait-elle**. Supposons qu'il lui parlât, qu'il entrât dans sa chambre quand elle y était seule et qu'il dit : Me voici, que me veux-tu ? Car je lis dans tes yeux que tu me veux quelque chose. Elle serait incapable de répondre car c'était pour elle un secret si profond qu'elle eût préféré mourir, même si un bref instant elle sentait ce qu'elle aurait répondu. Que ferait-elle de lui ? Rien ! Elle voulait qu'il eût envie de venir à elle, de demander à embrasser ses yeux, de l'étreindre, tout aussi innocemment que ce soir dans l'église, qu'il demandât la permission de vivre pour elle, de travailler pour elle, de la consoler, de la soigner. Que lui voulait-elle donc ? Elle voulait qu'il demandât la permission de lui offrir quelque chose ! Était-ce alors qu'elle réclamait quelque chose de lui ? Oh non ! Réclamer, mendier ? Non, non, non ! Il viendrait et demanderait s'il pouvait lui offrir... Là s'arrêtait le ballet de ses réflexions […] (*Sorcière* 1990 : 116)

Dans d'autres cas, le sémantisme du verbe semble déterminer le choix du temps : *penser*, par exemple, est toujours rendu à l'imparfait, même quand il désigne des paroles et non pas des pensées. Dans (21b), le contexte montre que Ernest dit ce qui est rendu en DIL (il est vrai qu'il le pense aussi, mais cela n'a pas d'importance dans ce contexte).

(21b) – Vous avez eu la malchance de vous rencontrer ! La malchance, mon ami !
Oui, c'était une explication ; **Monsieur Ernst le pensait aussi**, mais ce n'était pas une consolation !
Une erreur avait été commise, mais il était impossible de la corriger.
– Car si on se convient, on ne l'apprend qu'après coup, et alors c'est trop tard ! dit l'ami. (*Mariés* : Malchance 114)

La théorie qui associe certains temps à certains verbes dans le DIL se vérifie aussi ailleurs, surtout pour le verbe *penser*. Selon les exemples du *Petit Robert*, les incises en DD sont au PS tandis que celles du DIL sont à l'imparfait. Dans la pratique, les différences ne sont pas aussi nettes. Nous avons fait une étude supplémentaire sur l'emploi du temps verbal pour le verbe *penser* dans les incises dans *Madame Bovary* et *L'éducation sentimentale*[110]. Le verbe s'emploie rarement dans les incises ; dans les deux romans il n'y en a qu'une dizaine d'exemples, ce qui ne permet pas de tirer des conclusions décisives. Le passé simple n'était employé que dans les incises du DD, tandis que l'imparfait se trouvait avec le DD et le DIL. Il semble donc que le verbe *penser*, employé comme incise pour un DIL, se mette à l'imparfait.

Finalement, commentons les quatre incises à l'imparfait qui ne peuvent pas être expliquées par les théories mentionnées dans cette analyse. Nous ne donnons qu'un seul exemple pour illustrer ces exceptions, dues peut-être à un facteur inconnu.

(22b) Le grand Bengt, prit un air bête et poursuivit son chemin. Il se rendait à l'étable, **disait-il**, et il ne savait pas qu'il était défendu de passer devant la buanderie.
« Le grand Bengt, en effet, alla à l'étable (*Maison* 60)

Poncharal veut expliquer l'imparfait dans les incises par le fait qu'elles font partie d'un énoncé adressé à quelqu'un, ce qui expliquerait la subjectivité qu'exprime le temps verbal (2003 : 76). Il est vrai que nos exemples contiennent des personnes qui peuvent influencer l'incise d'une telle manière, mais avec un tel critère, toutes les incises, sauf celles désignant quelqu'un qui pense tout haut ou pense tout simplement, devraient être à l'imparfait, ce qui n'est pas le cas.

Le placement des incises

Avant de commencer cette partie de l'analyse, soulignons que seul le placement de l'incise par rapport au DIL sera étudié. En réalité, le placement de l'incise a peu d'importance pour le DIL en tant que tel : il n'affecte que l'analyse du passage spécifique, c'est-à-dire le temps dont a besoin le lecteur pour identifier le genre de DR dont il est question. La majorité des incises se trouvent au milieu

[110] Il a été nécessaire d'élargir la recherche, car le verbe *penser* ne figure qu'une seule fois dans les originaux français.

des DIL, notamment aux endroits où une désambiguïsation est nécessaire. La position de l'incise est presque toujours gardée dans les traductions ; les quelques exceptions étant dues presque toujours au fait que le passage a été changé en un autre type de DR. Les incises à l'intérieur du DIL ne posent pas de problèmes dans les traductions, si bien que nous ne commenterons que les deux autres positions.

Nous n'avons pas trouvé d'incises antéposées au DIL dans le corpus suédois-français : ce sont plutôt des phrases introductives, pas étudiées ici, qui s'y trouvent. L'antéposition est par contre représentative pour le DI, ce qu'on voit dans (23b), où le DIL est devenu DI.

(23a) Hon talade om, att föräldrarna hade stängt in henne. – Det hade djävulen förmått dem till, **sa då Hellgum**. (*Jerusalem* I 126–7)

(23b) Elle leur raconta que son père l'avait enfermée. **Hellgum déclara que** c'était le diable qui avait inspiré le père. (*Jérusalem* I 127–8)

La position est aussi possible dans le DD, fait illustré par (24a)[111] et ses traductions. Dans l'original, l'incise (ou la phrase introductive) introduit le DIL dans lequel Bel-Ami commente ce qu'il attend de Suzanne. Cette position initiale dans le DIL semble gêner les traducteurs, car seuls (24f) et (24i) gardent l'incise. (24b), par exemple, la met à l'intérieur du DIL, tandis que les autres traductions la font glisser vers le DD.

(24a) Georges ne disait plus rien. **Il songeait** : Donc, si cette petite avait un peu d'audace, il allait réussir, enfin ! (*Bel-Ami* 357)

(24b) Georges var mycket tystlåten på hemvägen. Om nu den här lilla ungen verkligen hade kurage tillräckligt, **tänkte han för sig själv**, kunde han anse sig äntligen ha nått sitt mål ! (*Bel-Ami* II (GÅ) 181)

(24c) Georges yttrade sig inte mera. **Han tänkte** : « Alltså, om den där ungen är en smula djärv, så lyckas jag äntligen. » (*Bel-Ami* (VH) 300)

(24d) Georges sade nu knappt ett ord. **Han tänkte** : « Om den där lilla flickan är en smula djärv, skulle jag vara framme vid målet. » (*Bel-Ami* (HL) 301)

(24f) Georges sade icke längre någonting. **Han tänkte** : – Om flickungen där verkligen ägde en smula mod, så skulle han lyckas. Äntligen ! (*Bel-Ami* (ES) 361)

(24g) Georges sa ingenting mera. **Han tänkte** :
– Om nu bara denna lilla flicka är en smula djärv, kommer det att lyckas. (*Bel-Ami* 2 (CT) 174)

(24h) Georges sade ingenting mera. Han drömde.
– Om den der lilla tösen bara besitter en smula djerfhet, **tänkte han**, så skulle jag äntligen ha nått mitt drömda mål. (*Qvinnogunst* 437)

(24i) Georges sade ingenting mera. **Han tänkte** : om den där lilla flickan vore litet djärv, skulle han omsider lyckas ! (*Kvinnogunst* 307)

(24j) Georges sade ingenting mera. **Han tänkte**.
– Om nu bara denna lilla är en smula djärv, kommer det äntligen att lyckas. (*Bel-Ami* (RM) 356)

Les incises postposées, position rare, ont souvent été mises à l'intérieur du DIL dans les traductions, ce qui rend l'attribution plus claire (exemple 25b).

(25a) Men denne ville icke släppa det ur händerna, **han skulle nog läsa det, men det skulle komma att dröja, förklarade han.** (*Röda rummet* 59)

(25b) Mais celui-ci ne voulut pas le lâcher. **Il le lirait, déclara-t-il, mais cela demanderait quelque temps.** (*Bohème* 81)

[111] (e) omet ce passage.

Dans (26), un exemple court, l'incise a été déplacée encore une fois, créant un glissement vers le DD. L'ajout de signes typographiques marque aussi plus fortement les limites entre le texte et le DD, différence qui est moins nette dans l'original.

(26a) Om en stund gick Stark Ingmar från arbetet. Han ville gå ner till kyrkbyn och tala med sin vän korpral Fält. **Han hade inte samspråkat med någon klok människa på långan tid, sade han.** (*Jerusalem* I 125)

(26b) Ces paroles imposèrent silence au vieux tenancier, qui, un instant après, s'en alla. Il descendait au bourg, chez son ami le caporal Falt.
« **Depuis des siècles, bougonna-t-il, je n'ai pas causé avec une personne sensée.** »
(*Jérusalem* I 126)

Les incises ajoutées ou omises

Dans sa comparaison entre l'anglais et le français, Poncharal constate que l'anglais a tendance à surmarquer le DIL par l'emploi d'un grand nombre d'incises. Dans la traduction française de ces textes, presque toutes les incises sont omises, ce qu'il explique par des différences langagières, illustrées dans ces exemples qu'il cite.

> After all, **she said**, she had taught them all they knew…
> Après tout, **Ø** c'était elle qui leur avait appris tout ce qu'elles savaient…[112]

Selon Poncharal : « si le traducteur avait conservé l'incise en français, l'énoncé aurait compté pas moins de trois occurrences du pronom personnel féminin de troisième personne » (2003 : 76). L'omission vient donc d'un souci d'éviter les répétitions et les juxtapositions dues à l'inversion obligatoire de l'incise.

Le même problème existe aussi dans la traduction à partir du suédois, mais il y a une différence en ce que les incises sont relativement rares en suédois : le nombre d'omissions n'est donc pas aussi grand. Parmi les dix omissions dans le corpus suédois-français, la plupart semblent motivées par des choix personnels faits par les traducteurs, ainsi que par la manière d'exprimer le contenu de la phrase, ce qu'on constate dans les quatre cas où les traductions doubles ne sont pas d'accord sur l'omission. Dans (27a), l'auteur a cru bon de renforcer la phrase introductive par l'emploi de l'incise ; l'incise n'est donc pas indispensable au DIL. Dans (27b) l'incise reste, car la fin de la phrase ne contient pas de pronoms qui gênent l'incise, ce qui est le cas dans (27c), chose qui explique probablement l'omission.

(27a) **Tomten började tala och bad så innerligt att bli frigiven**. Han hade gjort dem gott under många år, **sade han**, och var värd bättre medfart. (*Nils* 17–8)

(27b) **Le tomte se mit à parler et de tout son cœur le supplia de lui rendre la liberté.** Il leur avait fait du bien pendant de longues années, **dit-il**, et méritait un autre traitement. (*Nils* (TH) 21)

(27c) **Le tomte se mit à parler et le supplia de toute son âme de le relâcher**. Depuis des années il leur rendait de bons services et il méritait meilleur traitement. (*Nils* (MG / LG) 18–9)

[112] 2003: 76, c'est Ponhcaral qui souligne.

Il est bien sûr possible d'ajouter des incises, ce qui a été fait quatre fois dans les traductions françaises. Quelquefois cet ajout a été fait pour compenser l'omission d'un autre élément (exemple 28).

(28a) – Jag blev förvånad, jag som Klara Gulla, å jag fråga'n vilka han mena. Jo, **han mena dom**, som hade legat på lur omkring kejsarinna, medan ho hade vart hemma. (*Kejsarn* 175)

(28b) – J'ai été étonné, moi aussi, et je lui ai demandé de qui il parlait. Il **parlait de** ceux qui avaient guetté l'impératrice pendant tout le temps qu'elle était restée à la maison, **dit-il**. (*Empereur* 239)

Dans l'original, le DIL est signalé par le « jo » au début de la phrase, mais aussi par l'incise qui suit directement. Dans la traduction, l'incise est formulée comme une phrase introductive, « Il parlait de… ». Il a donc été nécessaire d'ajouter une incise finale pour marquer qu'il s'agit d'un DIL et non pas d'un compte rendu.

Dans (29b), le pronom personnel postposé en dislocation a été remplacé par une incise dans la traduction.

(29a) Långe-Bengt gjorde sig en enfaldig uppsyn och gick vidare. Han skulle till lagården, **han**. Det var väl inte straff på att gå förbi brygghuset heller. (*Liljecronas* 127)

(29b) Le grand Bengt, prit un air bête et poursuivit son chemin. Il se rendait à l'étable, **disait-il**, et il ne savait pas qu'il était défendu de passer devant la buanderie. (*Maison* 60)

Dans les traductions suédoises, il y a six ajouts et sept incises omises. Il n'y a jamais de consensus sur ces choix, ce qu'indique l'importance des choix faits par les traducteurs dans ces cas. Par exemple, quatre des ajouts ont été faits par le même traducteur, à savoir celui qui a fait la traduction de 1913 (malheureusement, il a été impossible de trouver son nom).

L'emploi d'un complément d'attribution

Les compléments d'attribution sont assez rares dans les incises (il n'y en a pas dans le corpus français-suédois). Poncharal (2003) constate que le français omet souvent ces compléments dans les traductions pour éviter la répétition de pronoms homonymes. Une autre raison justifiant l'omission est que les pronoms risquent de compliquer l'attribution au lieu de la faciliter. Il y a, surtout dans la narration hétérodiégétique, tant de pronoms à la troisième personne que leur accumulation risque de faire obstacle à la compréhension. La situation devient encore plus compliquée du fait que les pronoms peuvent renvoyer à des animés aussi bien qu'à des inanimés (2003 : 94–5). Presque par analogie, les noms propres, avec une attribution beaucoup plus certaine, employés comme complément d'attribution, semblent aussi être des éléments à éviter, comme cela ressort de notre corpus où presque tous les compléments ont été omis. Un exemple, (30), où l'original contient un pronom personnel, suffit pour illustrer cette omission.

(30a) Den enda, som sökte försvara henne, var donna Micaela. Aldrig skulle hon ha bett Marcia bekänna, **sade hon till Piero**, om hon hade vetat hurudan han var. (*Antikrists* 323–4)

(30b) Micaela seule essaya de prendre la défense de Marcia. Elle ne l'aurait jamais poussée à avouer, **disait-elle**, si elle n'avait pensé avoir affaire à un homme bon et noble. (*Antéchrist* 210)

Comme toujours, on rencontre des exceptions : certaines traductions ajoutent des compléments. Dans (31), il y a même consensus entre les deux traductions, ce qui est probablement lié au choix du verbe *répondre*.

(31a) I Hagaparken sutto små familjer med matkorgar, och ungdom lekte. Var det möjligt att dessa skulle resa till helvetet ? Ja, visserligen ! Orimligt, **svarade hans goda förstånd**. Men det var så. (*Tjänstekvinnans* 84)

(31b) Dans le parc de Haga il y avait de petites familles avec des paniers de provisions et la jeunesse jouait. Était-il possible que tous ceux-là feraient le voyage en enfer ? Oui, certainement ! C'est absurde, **lui répondait son bon sens**. Mais il en était ainsi. (*Fils* (CP) 131)

(31c) Dans le parc de Haga de petites familles étaient installées avec leurs paniers à provisions et les jeunes jouaient. Était-il possible que se monde dût aller en enfer ? Oui, certes ! Absurde, **lui répondait son bons sens.** Mais c'était ainsi. (*Fils* (CGB) 168)

Pour terminer cette discussion, nous allons comparer les résultats que nous avons obtenus dans notre étude sur les incises dans le DIL avec l'analyse des incises du DD faite par Tegelberg (2000 : 118–157). Dans son étude sur les traductions françaises des incises suédoises, Tegelberg constate que ces dernières sont les plus flexibles. Nos études se diffèrent étant donné le fait que la plupart des incises du DIL contiennent des verbes relativement neutres. Tegelberg arrive à cinq stratégies pour la traduction, mentionnées en ordre décroissant de fréquence : 1. les traductions françaises sont sémantiquement plus neutres, 2. le contenu du verbe change dans la traduction (par exemple : au lieu de marquer la tonalité le verbe indique la modalité), 3. Un verbe neutre accompagné d'une expression explicative est employé, 4. Le verbe est déplacé et 5. Le verbe est omis (2000 : 156). Nous pouvons constater que la tendance générale est la même pour les incises du DIL, mais qu'il y a des différences, notamment en ce que la diversification des verbes est plus grande dans les traductions que dans les originaux, ce qui contredit le premier point. Il faut cependant souligner que Tegelberg travaille sur un matériel contenant plus d'incises innovatrices, ce qui influence les résultats.

4.5.2 La typographie

Nous avons déjà discuté les fonctions de la typographie à l'intérieur du DIL dans 4.4.13. Ici, nous discuterons la typographie au sens large, à savoir les stratégies employées pour la mise en page : les guillemets, le tiret, l'alinéa et les deux points. Comme avec toute étude dans ce domaine, il faut prendre en compte au moins deux facteurs centraux : la contrainte linguistique et le nombre de personnes impliquées dans le procès.

Poncharal constate que la faible contrainte linguistique réglant l'emploi des signes typographiques demande une approche assez généreuse (2003 : 67). Les lois qui président à l'emploi de la typographie s'enchaînent et se superposent souvent : il n'y a pas vraiment de différence entre, par exemple, l'emploi des tirets et celui des guillemets pour marquer un DD. Cette souplesse n'empêche pas les auteurs d'inventer des systèmes qui leurs sont propres, ce que nous avons vu dans l'emploi que fait Strindberg des points d'exclamation. La même liberté existe aussi dans la traduction : « [la] contrainte pour le traducteur, en ce qui concerne par exemple l'emploi des guillemets avec le DIL, apparaîtra donc assez faible ; c'est-à-dire qu'il pourra les reproduire ou pas dans sa traduction en

fonction de la stratégie adoptée » (Poncharal 2003 : 69). À cette liberté s'ajoute une contrainte imposée par les maisons d'édition. Avant d'être envoyé à l'imprimerie, le texte passe par plusieurs instances :

> Aujourd'hui, trois protagonistes sont engagés dans la bataille ; l'écrivain, qui, le plus souvent, se réclame d'une ponctuation 'respiratoire' ; le grammairien, qui voit dans la ponctuation une simple partie de la syntaxe ; le typographe (devenu 'claviste'), qui rectifie les erreurs les plus grossières (quand il sait encore le faire), […] À quoi il faut ajouter le secrétaire de rédaction, quatrième personnage, jeune souvent, et mystérieux toujours, qui travaille aux côtés du journaliste que l'écrivain est presque toujours devenu : il tient Grevisse sous son coude gauche, et le Code typographique sous le droit. (Drillon 1991 : 62)

Il est donc difficile de faire une étude détaillée de l'emploi exact de la typographie : pour cela il faudrait avoir accès à toutes les versions, chose impossible pour nous. Ce fait peut gêner dans une étude sur les intentions d'un auteur spécifique, mais tel n'est pas l'objet de notre démarche. Nous travaillons simplement sur ce que les lecteurs des éditions employées dans le corpus voient quand ils lisent les romans et leurs traductions. Aussi notre analyse est-elle assez brève, un simple survol de cet indice du DIL.

Avant de commenter les traductions, regardons la fonction des quatre signes typographiques que nous étudierons. Les guillemets et les tirets[113] ont deux fonctions : rapprocher le DIL du DD, mais aussi de marquer la frontière entre deux plans d'énonciation (Poncharal 2003 : 191). Il s'agit donc de ce que nous avons qualifié de guillemets de distinction sous 4.4.13, c'est-à-dire ceux montrant que l'énonciateur est au-delà de ses propres énoncés (ou bien qu'il rend les siens). Étant donné que les guillemets et le tiret ont les mêmes fonctions, le choix entre les deux dépend largement des traditions ; le premier est, par exemple, plus fréquent en français qu'en suédois, mais tous les deux sont possibles.

L'alinéa est encore un des signes qui rapprochent le DIL et le DD : il est employé pour marquer le début et la fin d'un DR, ou bien le changement d'énonciateur. Il y a des DIL qui ne se servent que de l'alinéa, mais il est fréquent d'employer aussi des guillemets ou des tirets, ce qui rapproche encore le DIL du DD. Dans *Giftas* Strindberg a, par exemple, choisi de marquer presque chaque DIL de cette manière. Les deux points, finalement, introduisent le DIL, par exemple en marquant la limite entre une phrase introductrice et le DIL. Il s'ensuit que toutes ces marques sont plus ou moins interchangeables, car elles ont les mêmes deux fonctions : faciliter l'identification des interlocuteurs et l'identification du DIL. La manière de marquer est donc moins importante que l'acte de marquer en soi. Le traducteur est, par conséquent, libre de marquer le texte comme bon lui semble, sauf, peut être, quand un même signe est employé avec une certaine insistance, comme c'est le cas avec les tirets et l'alinéa dans *Giftas*.

Il y a une évolution historique des signes typographiques dans le DIL qui mérite l'attention. Fludernik constate que les textes plus anciens portent plus de marques typographiques dans le DIL que ne le font les plus récents (2002 : 230). Elle ne définit pas « ancien », mais les changements commencent à se montrer

[113] Pour une comparaison de l'emploi typographique de l'anglais et du français, nous renvoyons à Chuquet & Paillard 1989 : 419.

chez des auteurs comme Flaubert pour être ensuite développés par Woolf, Joyce, etc. Les romans étudiés, surtout ceux écrits par les auteurs suédois, contiennent donc un surmarquage. De manière logique, la même évolution a eu lieu dans la traduction. Le DIL dans *Les mariés* de 1885 contient, par exemple, plus de marques que ne le fait celui dans *Mariés !* de 1986.

L'interchangeabilité des signes typographiques dans le DIL se manifeste dans les corpus où toutes sortes de combinaisons sont présentes : les DIL peuvent être privés de tout signe typographique, contenir des guillemets ajoutés ou omis, des alinéas remplacés par des tirets et l'inverse, pour ne mentionner que quelques exemples. Étant donné la futilité d'une analyse détaillée des changements, nous avons décidé de ne commenter que quelques cas qui nous paraissent particulièrement intéressants.

Le roman *Giftas* pose des problèmes particuliers pour les traducteurs, car il contient la forme dialogique du DIL, souvent marquée par les tirets / guillemets et l'alinéa. À cause de la dominance de cette mise en page, les traducteurs la gardent. La différence mentionnée ci-dessus, la haute fréquence de signes typographiques dans la traduction centenaire, donne pourtant lieu à des différences entre les traductions, ce qu'on constate dans (32c), où des tirets et des alinéas ont été ajoutés.

(32a) Han framkastade en ny fråga om hon icke föredrog den lagad med olja. Nej, hon tålde icke olja. Men man kunde ju laga särskilt med olja åt honom. Inte ville han bråka, det var inte värt alls. Det fick vara som det var. (*Giftas* : Otur 94)

(32b) Il se hasarda à lui demander si elle ne préférait pas l'assaisonner à l'huile. Non, elle ne supportait pas l'huile. Mais on pourrait en préparer avec de l'huile, spécialement pour lui. Oh non, il ne voulait pas faire le difficile ; cela n'en valait pas la peine. C'était bien comme ça. (*Mariés* : Malchance 108)

(32c) Il hasarda une nouvelle question, et lui demanda si elle ne préférait pas l'huile.
– Elle ne pouvait souffrir l'huile. Mais on lui en préparerait spécialement de cette façon s'il le désirait.
– Il ne voulait pas causer de l'embarras pour si peu de chose : C'était bien comme ça ! (*Les mariés* : Guignon 204–5)

Dans la majorité des cas, une telle explicitation n'altère pas le sens du passage ; il ne fait que le marquer davantage. Or, chaque DIL ne marque pas aussi nettement la différence entre les énonciateurs, ce qui oblige les traducteurs à tendance explicative à interpréter le passage au lieu de le laisser imprécis. C'est le cas en (33). L'original semble avoir un système fixe où chaque changement d'énonciateur est marqué par un tiret, mais pas par un alinéa. Le début ne pose pas de problème pour les traductions qui ajoutent simplement un alinéa pour faciliter la lecture. Le problème se pose dans ce qui semble être la harangue du mari : un passage où il se pose des questions pour ensuite y répondre, ce qui semble être le cas aussi dans (33b). (33c) fait comme s'il y a deux interlocuteurs à l'intérieur de cette réplique, interprétation incertaine.

(33a) Men han förblev tankfull. – Slutligen kastade han fram : Hur kan man ha ont samvete, då man har gjort rätt ? – Det visste hon ej ! **– Var det därför att societeten uppfostrade oss till att ha ont samvete var gång vi reste oss mot den ? Troligen ! Varför hade icke den rätt att anfalla orättfärdigheten som blivit kränkt av orättfärdigheten ? Är det för att någon annan än den som blivit kränkt aldrig skulle komma sig för att anfalla, och societeten ville icke bli anfallen. Varför anföll han icke societeten förut, när han tillhörde den ? Därför, naturligtvis, att han då icke visste vad den var ! Man måste avlägsna sig från en tavla för att kunna få synpunkten på den !** – Inte tala om sådana

grymma saker nu på julafton. – Det var sant, det var julafton, « denna högtid… »
Och så åkte de hem. (*Giftas* : Slitningar 107–8)

(33b) Mais il reste plongé dans ses pensées. – Enfin, il jeta :
– Comment peut-on avoir mauvaise conscience quand on a bien agi ?
– Elle ne le savait pas !
– N'était-ce pas parce que la bonne société nous avait éduqués de manière à avoir mauvaise conscience chaque fois que nous nous rebellions contre elle ? Probablement ! Pourquoi celui qui avait été traité d'une façon injuste n'avait-il pas le droit de dénoncer l'injustice ? Parce que seul celui qui a été traité injustement s'aviserait d'attaquer, et la bonne société ne voulait pas être attaquée. Pourquoi n'avait-il pas attaqué la bonne société autrefois, lorsqu'il en faisait partie ? Évidemment parce qu'il ne savait pas, à cette époque-là, ce qu'elle était ! Il faut s'éloigner d'un tableau pour en avoir une vue d'ensemble !
Il ne devrait pas parler de choses aussi cruelles, en cette veille de Noël.
– C'était vrai, c'était la veille de Noël, « cette fête… »
Ils rentrèrent chez eux. (*Mariés* : Dissensions 125–6)

(33c) Mais il resta soucieux. À la fin, il lança cette question :
– Comment peut-on avoir une mauvaise conscience, quand on a fait ce qui est juste ?
– Elle ne le savait pas.
– Était-ce par la raison que cet être aux mille têtes nommé la Société nous élève à avoir une mauvaise conscience chaque fois que nous nous élevons contre elle ?
– Probablement !
– Pourquoi la personne lésée par l'injustice n'avait-elle pas le droit d'attaquer l'injustice ?
– Parce qu'une autre personne que l'individu lésé ne pourrait jamais se résoudre à attaquer, et que la société ne veut pas être attaquée. Pourquoi n'attaquait-il pas la société jadis, quand il lui appartenait encore ?
– Naturellement par la raison qu'il ne la connaissait pas suffisamment à cette époque. On doit s'éloigner d'un tableau pour prendre son point de vue et en saisir l'ensemble.
– Oh ! ne parle pas de choses si cruelles la veille de Noël.
– C'est vrai, on avait la veille de Noël, cette fête, etc.
Ils retournèrent en voiture à la maison (*Les mariés* : Déchirements intimes 178–9)

Dans les traductions suédoises, peu de changements existent. Dans quelques cas, des tirets ont été ajoutés dans des DIL courts (forme qui semble généralement plus acceptée en suédois qu'en français), comme dans (34d), mais ce choix n'est jamais unanime.

(34a) – Madame redouble ? demanda Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif.
Non, elle en avait assez. Elle hésitait pourtant. L'anisette barbouillait le cœur. (*Assommoir* 324)

(34d) – Vill frun ha ett glas till ? frågade Slängakäft, även kallad Bottenlös Törst.
– Nej, tack, det var bra nu. Men hon föreföll tveksam. Hon tyckte ej om anisetten. Hon ville hellre ha någonting starkt, som dövade hungern. (*Fällan* (EA) 306)

Les guillemets ont été ajoutés dans les traductions de (35a), pour souligner le fait que la fin de la phrase n'est qu'un prétexte : Forestier ne rentre pas pour être « tranquille », mais pour que sa femme puisse écrire ses articles. Trois des traductions ont senti le besoin de marquer cette discordance par des guillemets, malgré les commentaires que fait le narrateur (exprimé par l'incise dans l'original).

(35a) Forestier, rédacteur politique, n'était que l'homme de paille de ces hommes d'affaires, l'exécuteur des intentions suggérées par eux. Ils lui soufflaient ses articles de fond qu'il allait toujours écrire chez lui pour être tranquille, disait-il. (*Bel-Ami* 133)

(35b) Forestier som politisk redaktör var endast ett lydigt språkrör för alla dessa affärsmän och skrev sina ledare enligt de linjer de förelade honom. Och det var från dem han fick impulsen till alla de affärspolitiska artiklar han brukade gå hem och skriva – enligt vad

han själv sade, « för att få vara bättre i fred ». (*Bel-Ami* I (GÅ) 135)

(35d) Forestier, den politiske redaktören, var i dessa affärsmäns händer bara en docka, som utförde deras planer. Det var de som inspirerade de ledare som han alltid skrev hemma, « för att få vara i fred », såsom han sade. (*Bel-Ami* (HL) 109)

(35i) Forestier, den politiske redaktören, var endast bulvan för dessa affärsmän, verkställare av deras avsikter. De ingåvo honom hans artiklar, som han alltid skrev hemma, « för att vara i fred », sade han. (*Kvinnogunst* 108)

Arrivée à la fin de l'analyse des indices extérieurs du DIL, nous constatons qu'ils sont presque tous interchangeables, car ils ont les mêmes fonctions : marquer le DIL et, dans certains cas, indiquer le locuteur. C'est donc à l'auteur (et parfois au traducteur) de choisir la forme qu'il veut donner au DIL : le cacher dans le texte ou bien le mettre à part. Les incises demandent pourtant plus d'attention, notamment dans le choix du temps verbal, mais aussi dans leur sémantisme où il y a des différences entre les deux langues. Le suédois peut être innovateur, mais dans la majorité des cas, il se contente d'un verbe neutre. Pour le français, c'est le contraire : il n'est pas aussi inventif, et en même temps il doit préciser l'acte locutoire par le choix du verbe.

4.6 Conclusion à l'analyse des indices individuels

Dans cette analyse nous avons fait deux choses : premièrement nous avons discuté les fonctions qu'ont les indices dans le DIL et deuxièmement nous avons discuté leurs traductions. La discussion sur les traductions a été divisée en deux parties, une première, plus théorique, focalisant les possibilités de traduction et les différences qui existent entre les deux langues. Dans la seconde, nous avons examiné les traductions de notre corpus pour voir les solutions aux problèmes, car la possibilité de traduire un trait particulier n'oblige pas le traducteur à l'utiliser. Tout en analysant les traductions, nous avons aussi engagé une réflexion sur les formes du DIL ainsi que sur leurs fonctions.

Puisque aucun indice du DIL n'est obligatoire, il est impossible de formuler des lois pour leur traduction. Certains indices sont pourtant plus pertinents que d'autres, comme par exemple les pronoms et le temps des verbes, qui peuvent être vus comme des indices de base. Par conséquent, leur forme importe beaucoup pour le DIL final. Les changements survenus dans la traduction des pronoms (la différence entre première et deuxième personne) peuvent presque tous être vus comme dus à des facteurs contextuels à cause de leur faible fréquence. La traduction des temps verbaux contient pourtant plus de contraintes, entre autre à cause de la nécessité de choisir entre le passé simple et l'imparfait là où le suédois n'a que le *preteritum*. Ce choix n'amène pourtant pas automatiquement la disparition du DIL, mais donne lieu à des raccourcissements, car souvent ce ne sont que les premières phrases dans une traduction du DIL qui portent le PS. On a donc souvent quelques phrases introductives en français là où le suédois a un DIL (ou bien un de ces nombreux cas où il est difficile de savoir s'il s'agit du DIL où du DN).

Les adverbes ont une position plus incertaine, car ils ne sont que rarement le seul indice du DIL. Le grand nombre de formes mixtes possibles permet une plus

grande flexibilité dans leur emploi. Néanmoins, la focalisation de l'adverbe importe pour l'impression globale d'un texte. L'omission d'un *nu* dans la traduction diminue la présence d'un personnage, mais cela n'est pas automatiquement au détriment du texte français, car le français ne se sert pas de l'adverbe *maintenant* aussi fréquemment et aussi librement.

Les discordanciels sont importants pour créer le mélange des niveaux de l'énonciation, si caractéristique du DIL. Leur fréquence est pourtant une question stylistique liée, en partie, à l'évolution du DIL. Avant le commencement de la discussion théorique sur le DIL, certains auteurs, mais de loin tous, préféraient surmarquer le DIL pour indiquer la présence de quelque chose de particulier. Les auteurs suédois que nous étudions, peut-être à l'exception de Söderberg, font exactement ce surmarquage, souvent parce que leur DIL reste très proche du DD, la différence n'étant parfois que le temps du verbe et le pronom personnel. Parmi les auteurs français, seul Zola fait ce genre de surmarquage par son recours insistant à la rupture lexicale, entre autre. Le traducteur doit donc décider s'il veut garder tous les discordanciels, ou s'il veut adoucir leur présence dans le texte. Les particules énonciatives suédoises omniprésentes dans les textes sont un bon exemple de ce choix. Si le traducteur tient à garder le ton colloquial dans les DIL, il doit peut-être penser à trouver un équivalent français ou bien à ajouter un autre élément discordant. Si, par contre, le traducteur estime que le DIL est suffisamment marqué sans les PEN, il n'a qu'à les omettre. Pour ce qui est des indices extérieurs, les similarités entre les deux langues sont grandes, y compris l'emploi peu fréquent des incises. Ces dernières présentent des différences sémantiques en ce que le suédois peut avoir recours à des formes plus innovatrices là où le français doit préciser l'acte locutoire. Pour le DIL en soi, cette différence n'a pas grande importance, car c'est la présence ou l'absence de l'incise qui importe.

Cette longue première analyse a eu pour but d'étudier en détail les mécanismes qui président à la traduction du DIL, ainsi que les formes qui le créent. Les résultats obtenus dans cette analyse à l'appui, nous continuerons par une étude des mécanismes qui sous-tendent le glissement du DIL vers d'autres formes de DR dans les traductions.

5 La traduction du DIL et le glissement vers d'autres formes de DR

Au cours du chapitre 4, nous avons étudié en détail la traduction des indices du DIL. Le but principal était de comprendre certaines des contraintes de la traduction, mais en même temps, nous avons étudié la forme même du DIL et le rôle qu'y jouent les indices. Les conclusions que nous avons tirées dans cette

analyse deviennent le point de départ pour ce cinquième chapitre où nous allons étudier la traduction du DIL en contexte. Nous examinerons essentiellement les glissements vers d'autres formes de discours rapportés qui se produisent lors de la traduction, ce qui nous permettra d'étudier subsidiairement l'impact qu'a ou que n'a pas la modification d'un indice particulier. Avant de commencer l'analyse propre, nous présenterons la méthode.

5.1 Méthode

Pour cette analyse nous nous sommes intéressée aux travaux de Taivalkoski-Shilov (2003), dans lesquels elle étudie la traduction de toutes les formes de DR dans les romans de Henry Fielding traduits en français au cours du XVIII^{e} siècle. Le but de Taivalkoski-Shilov diffère pourtant du nôtre en ce qu'elle étudie en détail le travail des traducteurs individuels afin de les comparer. Par conséquent, ses conclusions ne contiennent que peu de commentaires sur le sort du DIL en soi ; elle constate seulement qu'il y a une grande variation entre les traducteurs (constatation qui n'est pas valable pour notre corpus). Son étude est pourtant intéressante parce qu'elle contient une comparaison entre la fréquence en traduction des différentes formes de discours rapporté. Dans ce contexte, Taivalkoski-Shilov constate que le DIL est le moins fidèlement traduit des DR, ce qu'elle explique par le fait qu'il n'y avait aucune connaissance théorique du phénomène à l'époque des traductions. Selon elle, il y a donc un lien entre la découverte théorique du DIL (vers la fin du XIX^{e} siècle) et l'attitude des traducteurs envers ce genre de DR, hypothèse à laquelle nous reviendrons à la fin de l'analyse.

Pour nos études, l'unité de traduction que définit Taivalkoski-Shilov est d'une grande utilité. Pour elle, c'est : « un segment de DR où le(s) locuteur(s) et le type de discours restent invariables » (2003 : 167). Avec cette unité comme base, nous avons élaboré la nôtre qui ne tient pas compte de la variation des locuteurs. Pour réduire au minimum le nombre d'unités, nous n'avons pris en compte que les variations entre les formes du DR. Notre définition de l'unité est: un segment de DR où le type de discours reste invariable. Nous sommes donc retournée aux corpus pour marquer ces unités. En fonction du contexte, l'original ou la traduction a déterminé les limites des unités ; si la traduction changeait de genre de DR la première, elle décidait les limites, et *vice versa*.

L'exemple (1) peut illustrer ce mode de travail. Dans l'original, il y a du DIL à partir de la phrase « Sa maîtresse avait parlé… » jusqu'à « Quelle honte ! ». Le DIL a la même étendue dans (1c) (et les autres sept traductions). La traduction (1b) est d'un autre avis : la formulation de la phrase « Han kom ihåg… » suggère un DN. Il faut donc diviser l'exemple en deux unités en adéquation avec la version qui contient le plus grand nombre d'unités, dans ce cas (1b).

(1a) Puis, tout à coup, il devina, et une colère indignée le saisit. **1)** Sa maîtresse avait parlé, en effet, de monnaie glissée dans la doublure et qu'on retrouvait aux heures de pauvreté. **2)** C'était elle qui lui avait fait cette aumône. Quelle honte !
Il jura : (*Bel-Ami* 115–6)

(1b) Men så begrep han plötsligt, hur det hängde ihop, och greps av häftig vrede. **1)** Han kom ihåg, hur hans älskarinna hade talat om pengar, som halkat in mellan tyget och fodret och som man ibland hittar när rnan är som värst pank. **2)** Det var alltså hon, som hade skänkt

honom denna allmosa! En sådan skam !
« Det skall hon, ta mig tusan, få för, när vi träffas i övermorgon » (*Bel-Ami* I (GÅ) 115)

(1c) Så med ens förstod han och han blev lika upprörd som förargad. **1)** Hans älskarinna hade ju faktiskt nämnt något om slantar som glidit in under fodret och som man återfann i fattiga tider. **2)** Det var hon som givit honom den här allmosan. Vilken skam !
Han svor till : (*Bel-Ami* (VH) 92)

Notons qu'il y a des formes autres que le DIL intercalées dans les originaux aussi: elles n'ont pas été répertoriées car, de notre point de vue dans cette étude, leur seule fonction est de délimiter le DIL.

Pour un bon nombre d'exemples nous avons hésité sur la catégorisation. Dans ces cas, deux possibilités se présentaient : s'il était possible d'y voir aussi un DIL, nous l'avons classé comme tel, selon le principe du proverbe « dans le doute, abstiens-toi ». Par contre, s'il était impossible de placer l'unité dans les catégories, nous l'avons classée comme étant une forme mixte. Par conséquent, le groupe DIL > DIL (DIL traduit comme un DIL) contient un grand nombre d'exemples qui peuvent aussi être interprétés comme d'autres formes de DR, notamment des DN, mais puisque cette ambiguïté est fréquente aussi dans les originaux, nous n'avons pas senti le besoin de les classer à part. La notion de mixité ne nous a pas posé de problèmes, car nous avons décidé de définir les formes canoniques du DR de manière à inclure aussi la majorité des formes mixtes, comme cela a été fait ailleurs dans cette thèse. Par exemple, nous permettons la subordination initiale par *que* dans le DIL si le reste du passage porte suffisamment d'autres marques pour indiquer le DIL, forme qui dans d'autres classifications, par exemple celle de Taivalkoski-Shilov, reçoit un autre terme, à savoir celui de discours indirect mimétique (DIM). Nous pensons pourtant que les formes sont trop similaires pour justifier cette division. Les formes canoniques sont donc vues, dans ce travail, comme les noyaux dans les descriptions sans pourtant être les seules formes possibles. Les quelques exemples que nous avons classés comme mixtes (M) sont ceux où des indices typiques de plusieurs formes de DR ont été mélangés sans qu'aucune ne puisse dominer sur les autres. Par la méthode décrite au début de ce chapitre, nous avons ainsi relevé les catégories suivantes, qui seront analysées dans ce qui suit :

DIL > DIL : un DIL qui a été traduit comme tel (ou bien d'une manière qui permet une telle interprétation confrontée à une autre, par exemple un DN, dans des cas indécidables)
DIL > DI : un DIL qui a glissé vers un DI dans la traduction
DIL > DD : un DIL qui a glissé vers un DD dans la traduction
DIL > M : un DIL qui a été traduit par une forme mixte (cette catégorie a uniquement été employée en dernier ressort)
DIL > Ø : un DIL qui a été omis dans la traduction.
DIL > pas trad. : indique que tout le passage est omis, et non uniquement le DIL, comme par exemple dans *Bel-Ami* traduit par Nachman où tout ce qui concerne le duel a été omis (et le DIL avec).
DIL > DN : un DIL qui a glissé vers un discours narratif, c'est-à-dire, le texte du narrateur dans lequel les paroles sont rendues moins explicitement, ou seulement comme une mention de l'énonciation.

Après la classification des exemples du corpus, nous avons eu recours à deux manières pour les analyser : présentation des données statistiques et analyse détaillée à partir du genre de glissement. Ces deux manières d'aborder le matériel permettaient de voir plusieurs aspects, mais aussi de vérifier certaines des hypothèses, par exemple l'influence du traducteur, des normes et des contraintes grammaticales. L'étude statistique permet de s'approcher du matériel de plusieurs points de vue selon les critères choisis, tandis que l'étude du glissement permet de voir certaines régularités et certaines irrégularités.

Le DIL > pas trad. et le DIL > Ø seront étudiés autrement que les autres glissements. Ils seront inclus dans l'analyse quantitative, mais ils seront exclus de l'analyse qualitative. La structure des omissions est difficile à comprendre sans faire une analyse détaillée des omissions dans le texte entier. Parfois l'omission d'un DIL fait partie d'un raccourcissement général (d'un chapitre, d'un événement, etc.), ce que nous avons mis dans la catégorie DIL > pas trad., parfois le DIL en soi a été écourté parce qu'il contenait trop de détails, ce que nous avons dans DIL > Ø. Les deux variantes sont également fréquentes, mais la première domine au début du siècle dans les traductions raccourcies. Étant donné que la structure du DIL consiste souvent en une phrase introductive dont le contenu est par la suite élaboré dans le DIL, le DIL est souvent omis dans les traductions raccourcies. Pour cette raison, il ne nous semble pas logique de faire une analyse uniquement sur les omissions dans le DIL.

Parmi les autres catégories se trouvent DIL > DI, DIL > DD, DIL > DN et DIL > M, que nous nommerons des *glissements* en adoptant le terme employé par Folkart (1991).

Les deux corpus diffèrent déjà en ce qui concerne leur structure, car dans le corpus suédois-français il y a un grand nombre d'originaux avec, dans la majorité des cas, une seule traduction, tandis que le corpus français-suédois ne contient que quatre originaux avec un grand nombre de traductions. L'analyse a aussi montré qu'il y avait une autre différence : dans le corpus français-suédois 91% des DIL ont été gardés, tandis que le chiffre correspondant pour le corpus suédois-français est seulement de 82%. Pour cette raison, nous avons choisi de présenter séparément les résultats des deux corpus. La grande partie théorique se trouve toutefois dans l'étude du corpus suédois-français, qui a été faite la première.

5.2 Étude statistique du corpus suédois-français

Nous avons choisi le titre « étude statistique » pour souligner que les conclusions de cette partie de l'analyse sont tirées presque sans exception à partir de calculs statistiques, et non à partir d'une étude qualitative des exemples. Nous avons voulu employer cette méthode pour étudier les facteurs influençant la traduction, sans avoir à faire d'analyses trop profondes, ceci à cause des restrictions qu'impose le corpus. Pour dégager des paramètres selon lesquels les statistiques devraient être faites, nous avons d'abord examiné les facteurs influençant la traduction, puis nous avons eu recours à des hypothèses survenues lors de l'étude du corpus. Le principal critère était que la classification devait être possible à

faire à partir des unités. Comme point de départ, nous avons fait une statistique générale sur les fréquences des glissements, selon les glissements et selon un axe chronologique (Tableau 2). Puis, nous avons étudié le glissement dans les traductions doubles, dans les textes raccourcis et chez les traducteurs (à condition qu'ils aient traduit plus d'un roman). Aucune de ces statistiques ne peut mener à des conclusions définitives sur les facteurs influençant la traduction du DIL, mais elles peuvent donner des indications intéressantes.

Avant de commencer par l'étude des statistiques générales, nous voulons présenter encore deux hypothèses sur les glissements. D'abord, nous avons étudié leur placement. La distribution est très variée, mais il est possible d'y voir un système en ce que le DI est, de manière habituelle, un peu plus fréquent au début des unités, souvent parce que l'introduction au DIL est déjà un DI. En outre, nous avons voulu voir s'il y avait des différences de glissement entre le DIL de pensées et le DIL de paroles, étant donné qu'il y a de grandes discussions théoriques sur la différence entre ces deux formes de DIL. Dans les deux cas, les glissements vers le DN sont les plus fréquents, avec le DIL > DD en deuxième position. Par contre, le DIL > DI est rare parmi les DIL de pensées. Après ce préambule, continuons par l'étude détaillée des glissements dans le corpus.

Les **statistiques générales** sont un point de départ nécessaire pour les analyses qui suivent, car elles portent sur l'ensemble du corpus. Nous avons constaté au cours du chapitre 4 que la grande majorité des DIL est traduit comme telle. Maintenant nous pouvons constater que 82% des DIL sont, en effet, traduits (1052 unités sur 1286). Soulignons pourtant encore une fois que ce chiffre comprend aussi les exemples indécis où le DIL est une des possibilités interprétatives. Les études que nous avons faites ne montrent que le sort du DIL dans les originaux. Or, il y a des instances où d'autres formes de DR sont devenues des DIL dans les traductions. Une étude de ce genre de glissement nécessite un corpus qui comprenne tous les glissements, et non seulement ceux qui se trouvent cachés à l'intérieur des passages que nous avons choisis pour étudier le DIL ; c'est pourquoi ils ne seront pas étudiés ici.

L'étude du corpus montre donc que les glissements discutés sous « Méthode » se sont produits dans 18% des cas, soit dans 234 exemples, selon la distribution indiquée dans les tableaux 1 et 2. La colonne « taux » dans le tableau 1 indique la fréquence du glissement parmi l'ensemble des glissements (c'est-à-dire sans les DIL > DIL), tandis que « pourcentage général » est basé sur toutes les unités.

Tableau 1

Glissement	Pourcentage général	Nombre d'exemples	Taux
DIL > DN	7%	94	40%
DIL > DD	4%	57	24%
DIL > DI	2%	30	13%
DIL > Ø	1,5%	21	9%
DIL > pas trad.	1,5	21	9%
DIL > M	1%	11	5%

Le tableau montre que le DIL > DN domine, ce que l'analyse de la traduction des indices individuels suggère aussi. Il est pourtant plus surprenant qu'il y ait plus de DIL > DD que de DIL > DI, étant donné que le premier glissement implique des modifications plus importantes dans le texte.

Chaque **temps** a ses propres normes gouvernant la traduction en général, ce qui influence aussi la traduction du DIL. Nous avons voulu voir s'il y avait des tendances liées à l'époque à laquelle la traduction appartient, tendances qui pourraient être expliquées à partir des normes en vigueur à une certaine époque. Pour voir ces tendances, il fallait faire des statistiques de toutes les traductions selon plusieurs catégories, ce que nous avons fait dans le Tableau 2. Les traductions y sont organisées selon l'ordre de leur première publication. Pour chaque traduction, nous avons aussi indiqué le nombre d'unités de DIL, ce qui permet de voir le nombre de DIL dans le texte en question, le nombre de DIL > DIL et la fréquence de cette catégorie. Les autres glissements, avec le nombre d'unités, ont aussi été répertoriés. Les catégories DIL > Ø et DIL > pas trad. ont été réunies en une seule dans ce tableau. La distribution entre les deux est indiquée dans une note : l'absence de la note montre que seuls des DIL > Ø existent dans la traduction.

Tableau 2

Date	Titre	N. total d'unités	N. de >DIL	% de >DIL	N. de >DN	N. de >Ø	N. de >DD	N. de >DI	N. de DIL>M
1885	*Les mariés*	96	76	79%	9	1	5	4	1
1898	*Axel Borg*	7	6	86%	1	-	-	-	-
1903	*Jérusalem*	25	14	61%	3	4	2	2	-
1904	*Légende*	49	23	47%	5	20[114]	-	1	-
1908	*Bohème*	24	22	92%	-	-	-	1	1
1909	*Dans les îles*	30	18	60%	7	2	-	3	-
1909	*Sacristain*	6	2	33%	2	-	1	1	-
1910	*Argent*	5	3	60%	1	-	1	-	-
1911	*Vieux manoir*	25	20	80%	3	-	1	1	-
1912	*Nils*	41	27	66%	6	7[115]	1	-	-
1921	*Fils*	43	38	88%	1	-	3	1	-
1922	*Charretier*	12	9	75%	-	2	1	-	-
1924	*Antéchrist*	50	35	70%	4	2	7	1	1
1931	*Markurell*	10	10	100%	-	-	-	-	-
1935	*Charlotte*	51	47	92%	2	-	-	2	-
1935	*Anneau*	7	6	86%	-	-	-	-	1
1937	*Gösta Berling*	56	45	80%	3	1	4	-	3
1937	*Légendes*	6	5	83%	-	-	-	1	-
1937	*Maison*	105	90	86%	4	1	9	1	-
1939	*Écus*	4	3	75%	1	-	-	-	-
1944	*Empereur*	67	59	88%	5	-	3	-	-
1962	*Gens de*	32	25	78%	5	-	1	1	-
1967	*Seul*	5	4	80%	1	-	-	-	-
1969	*Doktor Glas*	3	1	33%	1	-	-	1	-
1984	*Drapeaux*	20	18	90%	2	-	-	-	-
1985	*Destins*	23	20	87%	1	-	2	-	-
1986	*Mariés*	115	105	91%	4	1	2	1	2
1988	*Parmi les*	6	5	83%	1	-	-	-	-
1990	*Fils*	43	41	95%	-	-	1	1	-
1990	*Fermentation*	22	19	86%	1	-	2	-	-
1990	*Chambre rouge*	4	4	100%	-	-	-	-	-
1990	*Écrivain*	3	3	100%	-	-	-	-	-
1990	*Couronnement*	8	7	88%	1	-	-	-	-
1990	*Abbaye*	20	17	85%	1	-	1	1	-
1990	*Bienheureux*	5	5	100%	-	-	-	-	-
1990	*Sorcière*	12	9	75%	2	-	-	-	1
1990	*Tschandala*	13	10	77%	1	-	1	1	-
1990	*Nils*	41	35	85%	3	-	-	3	-
1992	*Égarements*	39	36	92%	2	-	1	-	-

[114] Dont 7 DIL > Ø et 13 DIL > pas trad.
[115] Uniquement des DIL > pas trad.

Date	Titre	N. total d'unités	N. de >DIL	% de >DIL	N. de >DN	N. de >Ø	N. de >DD	N. de >DI	N. de DIL>M
1993	*Martin Birck*	12	11	92%	-	-	-	-	1
1995	*Jeu sérieux*	29	26	90%	1	-	2	-	-
1997	*Tribulations*	8	8	100%	-	-	-	-	-
1997	*Bouc*	16	11	69%	4	-	1	-	-
1998	*Testament*	25	21	84%	1	-	3	-	-
1998	*Markurell*	10	9	90%	1	-	-	-	-
1998	*Cocher*	12	11	92%	-	-	1	-	-
1999	*Le sacristain*	6	1	17%	3	-	1	1	-
2001	*Violon*	23	21	91%	1	1[116]	-	-	-
2002	*M. von H*	12	11	92%	-	-	-	1	-

Dans le Tableau 2, nous voyons que le pourcentage de DIL traduits augmente au fil du temps, mais qu'il y a beaucoup d'exceptions. Le nombre relativement faible de DIL traduits au début du siècle dernier est dû au fait que les traductions raccourcies, sur lesquelles nous revenons par la suite, ont été faites à cette époque. Mais il y a aussi des traductions plus récentes contenant un certain nombre de glissements, notamment *Le sacristain romantique de Rånö* de 1999. Il est clair que la majorité des traductions avec plus de 90% des DIL traduits comme tels ont été faites pendant les vingt dernières années. Au cours de cette époque ont aussi été faites quatre des cinq traductions où tous les DIL ont été traduits. Il faut pourtant se méfier de conclusions hâtives, car ces quatre romans contiennent peu de DIL, entre huit et trois unités seulement. D'une manière générale, on peut donc dire que le nombre de DIL traduits est un peu plus élevé dans les traductions récentes, mais que la différence n'est pas importante.

Dans le Tableau 2, nous avons aussi indiqué la fréquence des glissements ; de cette manière, il est possible de voir s'il y a des différences entre les traductions qui datent depuis un siècle et les plus récentes. Comme indiqué dans le Tableau 1, le glissement vers le DN est le plus fréquent dans le corpus. Le Tableau 2 montre que cette prédominance s'étend à toute la période étudiée. Hormis cette constatation générale, il est possible de voir que le glissement vers le DI est plus fréquent au début du siècle, alors que celui vers le DD tend à se produire vers la fin. Le glissement vers les formes mixtes est un peu plus fréquent au début de la période que nous étudions, celle où la plupart des omissions ont été faites. L'évolution historique est le plus claire dans la catégorie contenant les DIL > Ø et les DIL > pas trad., car la dominance de ce glissement au début du XX^{e} siècle diminue vers sa fin. Ceci s'explique en partie par l'évolution des attitudes à l'égard de la traduction : les traductions « complètes » sont devenues de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que la littérature suédoise se fait plus connaître en France. Il y a aussi d'autres facteurs : dans le corpus il n'y a presque que les romans de Lagerlöf qui aient été raccourcis, une majorité d'entre eux traduite par Thekla Hammar. Il est possible que la maison d'édition ait demandé ces raccourcissements, mais il est aussi possible que ce soit un choix fait par Thekla Hammar elle-même[117]. Dans les études consacrées aux traductions françaises de Lagerlöf, il y a deux explications des omissions. Torpe écrit, à propos de la première traduction de *Gösta Berlings saga*, que le traducteur semble omettre les passages qui sont trop étranges ou déviants (1994 : 34), tandis que Salevid est

[116] Uniquement un DIL > pas trad.

[117] Pourtant, Lagerlöf était d'accord sur les omissions, surtout celles dans *Jerusalem.* Elle a même proposée des manières de compenser les passages omis (Torpe 1994 : 24).

plus nuancée dans ses commentaires sur la traduction de *Jerusalem*. Selon elle, le but des omissions était de faciliter l'acceptation du texte dans la culture francophone (1994 : 139).

Les **traductions doubles**, les cas où il y a deux traductions d'un même roman, permettent d'étudier l'aspect chronologique, mais aussi l'influence de la retraduction. Dans ses recherches, Taivalkoski-Shilov (2003) semble attribuer toutes les différences entre une première traduction et la retraduction aux mécanismes de la retraduction. Pour nous, l'époque à laquelle la traduction a été faite semble importer plus que le fait d'être une retraduction. Dans notre corpus, les retraductions (qui datent des dernières 20 années) gardent plus de DIL que la première traduction (à l'exception de *Markurells* et de *Sacristain*). Comme nous l'avons dit, cela peut être le résultat d'une autre tradition traductionnelle, mais il faut souligner que la différence n'est pas grande. La différence réside aussi en ce qu'une traduction raccourcie est souvent retraduite dans le but d'y inclure les passages omis. En effet, une retraduction est, dans la majorité des cas, faite parce que le traducteur, la maison d'édition, le public ou un expert trouvent qu'il manque quelque chose à la première traduction. Il nous semble donc difficile de tirer des conclusions définitives sur la base d'une seule retraduction par roman. Nous verrons par la suite que le fait d'avoir plusieurs retraductions ne facilite pas la tâche.

Il nous est impossible de décrire, dans notre projet de recherche, les raisons exactes de chaque retraduction, mais il semble y avoir certaines tendances. Une des raisons les plus probables pour entreprendre une retraduction est que la première traduction n'est pas complète, comme c'est le cas pour *Hemsöborna*, *Gösta Berlings saga*, *Nils Holgerssons underbara resa genom Sverige*, *Herr Arnes Penningar* et *Körkarlen*. Dans d'autres cas, la raison semble être le fait que chaque génération sent le besoin d'avoir sa propre traduction. Ceci semble être le cas pour les traductions de *Giftas*. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, la traduction la plus ancienne de notre corpus, *Les mariés* de 1885, garde plus de DIL que la moyenne des traductions. Celle-ci, qui garde 79% des DIL, fait donc peu de glissements, la majorité vers le DN, tout comme dans la traduction de 1986 qui garde un peu plus de DIL. La retraduction est probablement due au fait que *Giftas II*, écrit en 1886, ne figurait pas dans la première traduction. Il y a d'autres différences entre les traductions, mais du point de vue du DIL, elles se ressemblent beaucoup, probablement parce que *Giftas* est dominé par la forme dialogique du DIL, emploi qui donne au roman son ton. Le changement systématique de ces DIL donnerait un roman complètement différent.

Encore une traduction et sa retraduction méritent une mention à cause de leur particularité, à savoir celle de *Den romantiske klockaren på Rånö,* qui, pourtant, contient peu de DIL, seulement six unités. Cette longue nouvelle, ou roman court, contient plusieurs DIL longs rendant les fantaisies du personnage principal. Apparemment, ces exemples ont gêné les deux traducteurs, car c'est le roman qui contient le plus de glissements vers d'autres formes de DR : la traduction de 1909 ne garde que 33% des DIL, et celle de 1999 seulement 17%. Le fait que deux traductions, faites avec 90 ans d'écart, contiennent un grand nombre de ces glissements indique que c'est la forme même des exemples qui gêne.

Il est possible de considérer l'aspect chronologique d'un autre point de vue, à savoir à travers la fréquence des omissions dans les **traductions raccourcies**. Pour nous, une traduction raccourcie est une traduction dans laquelle on a pratiqué l'omission de façon systématique (les exemples dans la catégorie DIL > pas trad.). C'est-à-dire que l'omission occasionnelle d'une phrase ou d'un passage d'une traduction ne compte pas, faisant peut-être partie d'une stratégie par laquelle l'élément omis est compensé par un ajout ailleurs dans le texte. Avec ces critères il y a six traductions raccourcies, et un cas limite, *Les miracles de l'Antéchrist*, qui contient beaucoup de réécritures, mais peu d'omissions ; elle ne sera donc pas incluse ici. Soulignons pourtant qu'il s'agit dans chaque cas de raccourcissements modérés loin des *belles infidèles* dont parle Mounin. Les textes en question sont *Dans les îles*, *La légende de Gösta Berling*, *L'argent de Monsieur Arne*, *Le charretier de la mort*, *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson* (la traduction de Thekla Hammar) et *Jérusalem*. Le DIL, étant un des éléments qui donnent des détails ou qui développent l'histoire, est souvent omis dans ces traductions, mais, en même temps, un grand nombre d'entre eux est aussi maintenu. Souvent le début d'un DIL, avec un contenu plus général, est gardé, tandis que la fin est omise. Dans l'exemple (1c) le DIL est faible, et il est possible d'interpréter le passage que nous avons souligné comme du DI, mais l'ordre de la présentation indique la possibilité d'y voir un DIL.

(1a) Och inte heller fick jag hjälpa henne. **Nej, jag hade ju själv sagt, att det kunde vara smitta i rocken ; det gick alls inte an, att jag rörde den. Hon stod i ansvar för mig därför att jag var hennes underordnade, och hon fick se till, att jag inte företog mig något, som var skadligt för hälsan.** Men själv satte hon sig att sömma och sy på den där rocken hela nyårsnatten. (*Körkarlen* 318)

(1c) Et elle n'a jamais voulu me permettre de l'aider. **Comme j'avais dit moi-même que ce pouvait être dangereux de le manier à cause de la contagion, elle n'admettait pas que je pusse y toucher**. Mais elle se mit à coudre et à travailler à ce veston pendant toute cette nuit de la Saint-Sylvestre. (*Charretier* 51)

Le DIL en tant que tel reste donc, bien que plus court. Une autre possibilité est que le DIL soit changé en un DN qui rend le même contenu de manière plus concise. Ceci ressort de (2c), où le lecteur apprend que la jeune fille cherche un travail, là où l'original, de même que la traduction complète, mentionne aussi les sacrifices que la jeune fille consent à faire pour obtenir le travail (qui ne sont pas, en réalité, des sacrifices ; étant un fantôme, elle n'a pas besoin de biens terrestres).

(2a) Jungfrun varken lyfte upp ögonen eller eljest gjorde den minsta rörelse, men hon bad på nytt att bli tagen i tjänst. **Hon begärde varken kost eller lön, sade hon, endast att få en syssla att sköta.** (Herr A 44)

(2b) La jeune fille ne releva pas les paupières, elle ne fit aucun mouvement, mais elle supplia derechef qu'on la prît pour servante. **Elle ne demandait pas à être nourrie ou payée, elle désirait seulement trouver du travail.** (*Écus* 74)

(2c) La jeune fille ne leva pas les yeux et ne fit aucun mouvement, **mais elle demanda de nouveau à travailler.** (*Argent* 60)

Mais il y a toujours des exceptions ; dans quelques cas, le DIL est devenu plus prononcé dans la traduction raccourcie, comme dans l'exemple (3), où le contenu du DIL a été explicité.

(3a) Han var på resa med fisk till stan och hade fått stormen över sig, så att han måste i land över natten ; svor och bannade att han inte kunde komma in i tid och bli av med sin fisk, **nu då « alla djävlar var ute och klådde efter vart levande liv som gick i vatten ».** (*Hemsöborna* 101)

(3b) Il allait en ville avec du poisson et la tempête l'avait surpris, l'obligeant d'accoster pour la nuit. Il jura et pesta à la pensée qu'il n'arriverait pas à temps pour se débarrasser de sa pêche. **« D'autant qu'à c't'heure, tous les salopards étaient de sortie à écumer la mer ».** (*Gens de* 80)

(3c) Le pasteur raconta qu'il était parti pour vendre son poisson à la ville, quand la tempête l'avait saisi en route et forcé à rebrousser chemin vers la terre : Il jurait et maugréait contre la fatalité qui l'avait empêché d'arriver à temps là-bas pour se débarrasser de son poisson. **Car il fallait arriver de bonne heure au marché si l'on voulait écouler sa cargaison, tous les diables du monde se mêlant aujourd'hui de pêcher.** (*Dans les îles* 112)

La mixité de l'original fait aussi écho dans la traduction, par exemple dans l'emploi de l'adverbe déictique *aujourd'hui*. La traduction complète de 1962, (3b), préfère expliciter le passage en coupant la longue phrase de l'original en plusieurs parties ; par conséquent il s'y trouve un DIL plus canonique (bien qu'innovateur à cause des guillemets) que celui de l'original où les niveaux de l'énonciation se mêlent plus librement, comme c'est souvent le cas en suédois.

Le but de notre travail n'est pas d'étudier le projet ou le style d'un **traducteur particulier**, une impossibilité parce que la majorité des traducteurs n'est représentée que par une seule traduction. Il est cependant possible de faire une petite étude sur des glissements à partir des traducteurs, car il y a une dizaine de traducteurs qui sont représentés par plusieurs traductions. Nous avons donc pris ceux représentés par au moins deux traductions, pour étudier leurs stratégies. Commençons par Georges Ueberschlag qui a fait deux des traductions dans notre corpus. Il traduit le DIL très fidèlement et n'a fait que deux glissements, un vers le DI et un vers le DN. Pierre Morizet et Eva Ahlstedt ont fait quatre traductions, avec presque 90% des DIL traduits tels quels. Ils font toutes sortes de glissements, mais ceux vers le DN dominent. Carl-Gustaf Bjurström, parfois avec son fils, parfois avec Georges Perros, a fait six des traductions : lui aussi a fait peu de modifications. La variation dans les glissements est grande ; toutes les possibilités sont représentées et aucune ne domine. Elena Balzamo a aussi fait six des traductions. Elle garde la majorité des DIL ; le taux de DIL gardés est plus élevé que la moyenne, à l'exception de *Le sacristain romantique de Rånö*, que nous avons discuté ci-dessus. Balzamo se sert aussi de tous les glissements possibles, mais il y en a deux qui dominent : DIL > DN et DIL > DD. Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, avec sept traductions, traduisent aussi le DIL fidèlement. Chez eux aussi, les glissements vers le DN dominent, mais il y a aussi beaucoup de DIL > DD et de DIL > DI. Finalement, il y a les dix traductions faites par Thekla Hammar (seule ou avec Marthe Metzger). Parmi ces traductions, se trouvent plusieurs de celles qui sont raccourcies. Par conséquent, le nombre de DIL traduits comme tels est faible, mais la variation est grande puisqu'il y a tout entre 61% et 92% de DIL traduits. L'omission et le glissement ne semblent donc pas être une aversion personnelle envers le DIL, mais plutôt le cours naturel dans les traductions raccourcies. Si nous comparons ces résultats à ceux de Taivalkoski-Shilov (2003), qui ne concernent que cet aspect de la traduction, il y a des différences en ce qu'elle trouve une grande variation dans le traitement du DIL chez les traducteurs qu'elle étudie. Chez

nous, il n'y a que Thekla Hammar qui se distingue, mais c'est seulement parce qu'elle fait des traductions raccourcies.

Sur ce, nous concluons cette discussion basée sur les statistiques des traductions. Nous pouvons constater encore une fois que de nombreux facteurs influencent les traductions, par exemple les contraintes grammaticales, l'influence des traducteurs et le rôle des normes, mais qu'il y a quand même des régularités dans les glissements. Nous continuons maintenant par une analyse qualitative des glissements.

5.3 Le glissement dans le corpus suédois-français

Pour comprendre encore mieux le phénomène de glissement, nous avons voulu étudier les variations séparément pour voir s'il y avait des raisons particulières influençant le choix d'une certaine forme. Soulignons que les conclusions que nous présenterons ci-dessous ne sont que des tendances générales et qu'il y a toujours des cas où le choix d'un certain glissement se fait sous l'influence d'un facteur particulier, voire unique. Il nous est impossible, sans des entretiens avec chaque traducteur, tâche impossible car plusieurs d'entre eux sont morts, de comprendre la raison exacte de chaque glissement particulier. Il est aussi probable que le traducteur en question ignore les raisons ayant dicté ses choix. Chesterman constate que la dernière phase dans l'évolution professionnelle d'un traducteur, « expert », est que l'intuition gouverne les choix (1997 : 149) ; par conséquent, le traducteur ne peut pas toujours expliquer chaque décision prise. Ce qui suit n'est donc qu'un essai d'expliquer les raisons qui se cachent derrière les glissements qui se sont produits. Le traducteur a souvent plusieurs possibilités entre lesquelles il peut choisir ; par conséquent il est intéressant d'analyser dans quelle mesure ces choix sont contraignants. S'il y a une grande variation dans le choix d'une solution, il est possible d'y voir des variantes possibles, tandis que le choix de la même solution implique une contrainte plus ou moins évidente. Comme nous l'avons constaté au cours du chapitre 4, il y a des contraintes grammaticales qui influencent la traduction, notamment la liaison entre certains adverbes et le temps grammatical, mais aussi la nécessité de choisir entre l'imparfait et le passé simple. Dans ces cas, le traducteur doit prendre en compte certaines contraintes, tandis qu'il est plus libre de traduire, par exemple, les discordanciels. Pour arriver un peu plus près d'une explication, nous avons employé les romans qui ont été traduits plusieurs fois. Si les deux traductions choisissent le même glissement, il y a la possibilité, mais non pas la certitude, que le choix s'approche de la contrainte. Comme avec les glissements, nous présenterons les facteurs séparément, sans toutefois prétendre qu'un passage soit sous l'influence d'un seul de ces facteurs : évidemment, plusieurs facteurs coopèrent dans chaque segment.

5.3.1 DIL > DN

Le glissement DIL > DN est le plus fréquent (94 cas), ce qui n'est pas surprenant étant donné le lien fort entre ces deux genres de DR. Toutes les variantes sont

possibles : le glissement peut se produire dans la première phrase avec le reste du DIL maintenu, tout le passage peut être « glissé » dans le DN sans autres modifications dans le contenu, ou bien, le DN peut résumer, de manière plus ou moins succincte, le contenu du DIL. La dernière modération est fréquente, surtout quand le DIL original contient un grand nombre de détails ou des phrases répétées pour souligner un point dans le texte, comme par exemple dans (1), où le contenu du DIL a été gardé, mais non pas les détails.

(1a) Ingmar sökte tala om för henne, **att han nu höll henne kär, att han inte hade en tanke för någon utom henne. Han hade inte vetat om hur det stod till med honom, förrän hon hade farit hemifrån.** Barbro svarade bara fåordigt. (*Jerusalem* II 365–6)

(1b) Ingmar essaya **de lui parler de son amour, de cet amour qu'il n'avait senti que du jour où elle était partie.** Barbro répondit par monosyllabes. (*Jérusalem* II 124)

Nous avons discuté de manière détaillée une des raisons principales de ce glissement dans l'étude sur les temps verbaux, à savoir l'emploi du passé simple. Étant donné ce fait, nous n'illustrerons ce glissement que par un seul exemple, (2). Comme c'est le cas avec tous les facteurs que nous discutons, il n'est pas le seul, mais il est d'une grande importance.

(2a) Tomas gick in till modern och pratade en stund ; men han hade icke ro att sitta länge. **Han skulle gå hem och läsa.**
Han lovade att komma tillbaka och äta kväll.
Himmelen hade klarnat upp, när det led mot skymningen, och blåsten hade saktat av. (*Förvillelser* 80)

(2a) Thomas alla voir sa mère et bavarda avec elle ; mais il était trop agité pour rester. **Il partit chez lui pour lire mais promit de revenir pour le dîner.**
A la fin du jour, le ciel s'était éclairci et le vent soufflait moins fort. (*Égarements* 129)

Le lecteur sait, ou devine, que le prétexte que donne Tomas, à savoir celui de rentrer pour lire (ou pour faire des études), n'est pas vrai. Par conséquent, la phrase « Han skulle gå hem och läsa » est un DIL discordant, tandis que la phrase qui suit est un DN racontant le reste de la conversation avec la promesse faite à sa mère. Dans la traduction, l'organisation du texte est différente, car les deux phrases ont été réduites à une seule, réorganisation fréquente dans les traductions. La phrase pose pourtant deux problèmes : d'abord l'emploi du passé simple change le contenu du passage, car avec une telle tournure Tomas rentre en effet chez lui. Voici le deuxième problème ; à savoir le fait que le contenu de la phrase suédoise ne montre pas ce qui se passe en réalité. Mais ceci est un exemple exceptionnel ; d'habitude, ce genre de glissement ne pose pas de tels problèmes.

Un autre facteur important pour ce glissement est la modification dans l'ordre de la présentation, notamment par l'emploi de tournures situées sur un haut niveau stylistique. Il est vrai que la langue dans le DIL peut être très proche de celle du narrateur, mais il doit toujours y avoir des éléments indiquant la différence, soit des marques dans le texte, soit le contexte ou le contenu du DIL. Mais il y a aussi bon nombre de cas où le DIL est marqué par les déviances, comme par exemple les discordanciels que nous avons discutés dans le chapitre 4. Le fait que ces discordanciels sont plus ou moins évidents dans le texte influence la traduction. Un DIL qui est marqué seulement par un discordanciel « faible » risque de disparaître. Des DIL disparaissent en effet dans une trentaine

de cas, soit presque un tiers des exemples de la catégorie DIL > DN. Il y a plusieurs explications possibles ; un traducteur qui ne cherche pas activement le DIL risque de « rater » ces DIL « faibles », qui, en plus, sont souvent ambigus, car il est aussi possible de les interpréter comme des DN. Il est aussi possible que le traducteur juge difficile de trouver une solution au problème, ou qu'il préfère le traduire comme un DN, etc. Finalement : un traducteur fait plusieurs lectures de la traduction sans avoir l'original sous les yeux dans le but d'arriver à une traduction sans trop d'interférences. Une petite, ou grande, correction peut alors donner des glissements « involontaires ».

Pour mieux comprendre le glissement vers le DN qui s'est produit à cause de changements dans le niveau stylistique ou dans l'ordre de la présentation, nous avons cherché quelques facteurs qui influencent ce glissement. Un facteur est que le commentaire est devenu constat ; c'est-à-dire que la réplique « vécue » par le personnage est rendue par le narrateur, de son point de vue, comme dans (3) où les deux traductions sont d'accord sur ce glissement dans la première partie du DIL (seule cette première partie est marquée par des gras).

(3a) […] gick han ner på vedbacken, där spelet redan var i full gång. **Förargligt var det, syntes honom, att han skulle behöva mäta sig med Norman just** ; hade det varit Gusten åtminstone ; men den lilla strunten Norman ! Nå, han skulle få !
– God afton, Ida ! (*Hemsöborna* 66)

(3b) […] il descendit au bûcher où les jeux d'amoureux commençaient.
La perspective de se mesurer avec Norman l'ennuyait un peu ; si seulement ç'avait été Gusten ! Mais ce vaurien de Norman ! Enfin, il allait lui donner une leçon, à celui-là.
Bonsoir Ida ! lança-t-il… (*Gens de* 52)

(3c) Il descendit dans la cour du bûcher où la joute d'amour commençait. **En somme, il regrettait de n'avoir que Norman comme adversaire.** Si seulement c'eût été Gusten ! Quoi qu'il en soit, Norman aurait son affaire.
– Bonsoir, Ida, dit-il […] (*Dans les îles* 71)

La même chose se produit quand la présence du DIL dépend de la structure de la phrase et que celle-ci est modifiée, comme dans (4b), où la perspective du narrateur est plus prononcée que dans l'original parce qu'il rend l'ordre des mots qu'emploie Vickberg, ce qui a été modifié dans la traduction.

(4a) – […] Vad har han vidare att andraga, min söte ?
Vickberg ville ödmjukast råda hans nåd att genast gå till sängs. Doktorn hade sänt bud, att han skulle komma till Rogershus först följande morgon. Men han hade på det strängaste anbefallt fullständig vila.
– Ja, sir han – anbefalla, det kan jag också. (*Hans nåds* 183)

(4b) – […] Autre chose ?
Très humblement, Vickberg suggéra à Sa Grâce de se mettre au lit immédiatement. Le docteur avait fait savoir qu'il ne repasserait pas à Rogershus avant le lendemain matin, mais il avait ordonné, de la façon la plus stricte, le repos complet.
– Ordonné – regardez-moi ça ! Voilà qui est facile à dire : (*Testament* 229)

Cette différence est encore mieux illustrée par l'exemple (5), où les deux traductions proposent des solutions différentes. Nous avons abrégé le DIL, mais il est quand même évident que le lecteur doit lire jusqu'à la dernière phrase avant de voir confirmer l'impression que donne le début, à savoir que c'est le pasteur qui parle de ses origines. C'est donc l'ordre des mots « Icke hade han » etc., qui donne la clé de l'énigme, impression qui est gardée dans (5b), mais non pas dans

(5c), qui, par l'emploi du participe présent, fait tout de suite pencher l'interprétation vers le DN.

(5a) Pastorn var alldeles utom sig. **Icke hade han, han som kom från en stilla landsbygd, dock kunnat tro, att en ungdom kunde vara så djupt fördärvad, sjunken i osedlighet, i synd, och på förtappelsens väg så långt kommen som denna.** Och så en lång historia om Jesu dyra blod. (*Giftas* : Dygdens lön 39–40)

(5b) Le pasteur était hors de lui. Il n'aurait jamais pu s'imaginer, lui qui venait d'un petit village tranquille, que la jeunesse pût être aussi pervertie, aussi profondément plongée dans le vice. Là-dessus un long discours sur le précieux sang de Jésus. (*Mariés* : La Récompense de la vertu 40)

(5c) Le prêtre était hors de lui. **Venant d'un paisible et obscur recoin de la campagne, il n'aurait jamais cru que la jeunesse pût être aussi profondément pervertie, plongée dans l'immoralité, le péché, et déjà parvenue si loin dans la voie de la perdition.** Là-dessus, une longue digression sur le précieux sang de Jésus. (*Les mariés* : La récompense de la vertu 36–7)

Le point de vue du narrateur, indice du DN, peut être marqué de plusieurs manières. Dans l'exemple (6b), la PEN *nog*, indiquant le point de vue de la femme dans l'original, a été changé par l'expression « à ses propres yeux », qui est une conclusion typique pour un narrateur : pour Karin, la constatation qu'elle n'est pas attirante est la vérité, tandis que la traduction rend cette constatation comme un point de vue personnel et non comme une vérité générale.

(6a) Nu var det så, att Karin alltid hade trott, att Halvor hade friat till henne, därför att hon var rik och av en god släkt. Hon hade aldrig tänkt på att han kunde tycka om henne för hennes egen skull. Hon visste **nog**, att hon inte var en sådan flicka, som karlarna bry sig om. (*Jerusalem* I 71)

(6b) Elle avait toujours eu dans l'idée que Halfoor l'avait recherchée en mariage parce qu'elle était riche et de bonne famille. Et comme, **à ses propres yeux**, elle n'était point de celles qui attirent l'attention des hommes, la fille d'Ingmar n'avait jamais conçu qu'on pût l'aimer pour elle-même. (*Jérusalem* I 75)

Nous avons constaté, dans le chapitre 4, que les références à l'énonciateur dans le DIL peuvent être de plusieurs genres : auto-désignation, pronoms neutres ou ajouts pour désambiguïser, le tout selon le contexte. Le changement d'un genre de référence à un autre dans la traduction peut pourtant donner lieu à des glissements, comme dans (7b), où le pronom neutre, « hon », de l'original a été changé en « cette femme ». Cette modification n'est pas nécessaire pour désambiguïser, le narrateur ne parlant que d'elle ; par conséquent il y a un glissement du DIL en DN.

(7a) Hon mindes allt vad jag hade sagt och upprepade det för mig – det var något mycket enkelt och vanligt, dessa stackars flickor äro också människor och böra behandlas som människor o.s.v. Men **hon** hade aldrig hört någon tala så förr. Sedan dess hade hon sett upp till mig, och det var därför hon nu hade fått mod att anförtro sig åt mig. (*Doktor Glas* 271–2)

(7b) Elle se souvenait de mes paroles si banales. J'avais dit que ces pauvres filles étaient des êtres humains comme les autres et qu'il était indigne d'un autre être humain de les mépriser. Jamais **cette femme** n'avait entendu de tels propos, et depuis ce jour, elle m'admirait tellement qu'elle s'était promise de se confier à moi. (*Doktor Glas* 34–5)

Au cours du chapitre 4, nous avons discuté l'importance des connecteurs pour la délimitation du DIL. Par conséquent, leur omission ou leur déplacement influencent le DIL, comme dans (8b).

(8a) Herr Clement lämnade sina gäster och bad om den äran att få senare träffa dem, **ty** han var såsom ledamot upptagen för tillfället. (*Häxa* 150)

(8b) Le sieur Clement quitta ses cavalières après leur avoir demandé l'honneur de les retrouver plus tard, **Ø** sa qualité de membre l'obligeait à des occupations. (*Sorcière* 1990 : 123)

La même chose se produit avec l'omission ou le déplacement d'adverbes d'assertion ou de dénégation, le changement d'une phrase interrogative ou exclamative en affirmative, l'emploi du *gladkopis*, le changement dans l'ordre des mots, etc., pourvu que ces discordanciels soient les seuls indices du DIL dans un passage.

Finalement, nous voulons aussi montrer comment la modification dans les indices extérieurs peut influencer le glissement vers le DN. Nous avons constaté, dans le chapitre 4, que les deux-points ou le point-virgule peuvent indiquer le début ou la fin d'un DIL. Par conséquent, leur omission peut influencer l'extension du DIL. La même chose vaut pour les quelques cas où deux phrases ont été réduites à une seule au début d'un DIL, car la rupture nécessaire pour « ouvrir » le DIL ne se produit pas. C'est le cas dans (9c) qui illustre parfaitement le fait que les traductions ont une tendance à devenir plus analytiques et plus raisonnées que l'original.

(9a) **Detta trodde hon på, och därför bad hon nu, att de skulle kasta ut henne ur stugan och aldrig se åt henne. Hon ville inte bringa olycka över så gott folk, som de voro.** Men föräldrarna hade inte gjort, som hon hade bett dem. (*Nils* 507)

(9c) **Elle croyait à cela et leur demandait par conséquent de la mettre à la porte sans s'occuper d'elle, puisqu'elle ne voulait pas attirer le malheur sur des gens aussi bons qu'eux.** Mais les parents, bien qu'effrayés, ne l'avaient pas écoutée, ils n'étaient pas gens à mettre à la porte un être pauvre et moribond. (*Nils* (MG / LG) 593)

Un grand nombre de glissements vers le DN sont donc dus à des modifications dans les indices du DIL. Si le nombre d'indices est faible dans l'original, le DIL court un plus grand risque de glisser vers un DN dans la traduction.

5.3.2 DIL > DD

Comme nous l'avons déjà constaté dans l'étude des pronoms personnels, les glissements vers le DD sont les plus fréquents dans des DIL courts, presque tous du genre dialogique. Au total, il y a 57 glissements vers le DD. Ce glissement semble pourtant être une option et non pas une servitude, car aucune des traductions doubles n'est d'accord sur ce choix, comme par exemple dans (10).

(10a) Han frågade Johan om han ville predika. – **Men han var icke student**. – **Det gjorde ingenting**. – Hm ! Det var något att tänka på !
Komministern tog fast på honom. (*Tjänstekvinnans* 126)

(10b) Il demanda à Jean s'il voulait prêcher. – **Mais je ne suis pas étudiant**. – **Cela ne fait rien**. – Hem ! cela demande réflexion !
Le pasteur auxiliaire se cramponna à lui. (*Fils* (CP) 194)

(10c) Il demanda donc à Johan s'il avait envie de prêcher. – **Mais il n'avait pas encore passé son baccalauréat. – Ça ne faisait rien**. – Hum ! il fallait y réfléchir !
Le vicaire ne le lâcha plus. (*Fils* (CGB) 244)

Le DD est aussi employé pour varier un long DIL, changement assez fréquent. Il y a deux traductions qui sont d'accord sur ce glissement, à savoir celles de *Den romantiske klockaren på Rånö*, le roman dans lequel tant de DIL ont disparu. Ce

passage montre que les traducteurs ont senti le besoin de séparer les niveaux dans la narration, ce qui nécessitait le glissement vers le DD (indiqué dans l'emploi de temps des verbes). Dans (11), Lundstedt, un homme avec une imagination vive, s'imagine tout un paysage féerique autour de lui. Dans l'original, le narrateur reste proche de lui, tandis que les traducteurs ont senti le besoin de souligner d'une manière ou d'une autre que Lundstedt ne voit ce qu'il décrit que dans son imagination. Ainsi, l'emploi du DD dans la traduction modifie le point de vue : dans l'original le lecteur accepte les visions, tandis que la traduction montre clairement comment Lundstedt ne fait que s'imaginer. Il y a la possibilité de voir le passage comme une forme mixte, car il n'y a pas de pronom personnel à la première personne ; pourtant la présence des guillemets dans (11b) suggère un DD.

(11a) Herr Lundstedt, hvars drömmande och lekfulla sinnelag vi ofvan antytt, roade sig, för att fördrifva tiden, att leka att han var Napoleon, som nu på en släde ilade från det brinnande Moskva, föreställdt af den sjunkande månen bakom en klockstapel i fjärran, och han hälsade då och då med en nickning och ett dystert ögonkast sina tappra trupper, som syntes göra uppmarscher i häck på ömse sidor om landsvägen utan att någonsin hinna fram förr än kärran redan var förbi.

Under det den stora armén defilerade utan att ta slut – och herr Lundstedt visste nog att han kunde åka ända upp till Norrland på denna årstid utan att se något slut – hade det börjat ljusna i öster, och trött av att leka soldat med rågskylar, föll herr Lundstedt i en liten morgonslummer, hvarur han snart vaknade med en frossbrytning, med solen midt i ögonen och en kvittrande lärka öfver hufvudet. Och nu var slagfältet betäckt av hästar och vagnar, som af landtfolket utförts att hämta upp fallna och sårade, hvilka fördes till de stora röda ambulanserna när och fjärran.

Men nere vid en nu synlig hafsfjärd, som tycktes sakna stränder och flyta under alar och pilar, låg ett hvitt slott med röd- och hvitrandiga bolstervarsmarkiser för fönstrena. **Där bodde grefven, eller kammarherrn, eller excellensen, lekte herr Lundstedt, och därinne fanns oljefärgstaflor och marmorbilder, porträtt af Lennart Torstensson och Karl den niondes andra gemål ; och där innanför balkongfönstren stod säkerligen en flygel som van Bloom spelat på, och en harpa som grefvinnan ärft av sin farmor som varit hoffröken hos Gustaf III ; och där i flygeln sofvo fröknarna som guds änglar, under lapptäcken av rosenrödt siden och skulle snart dricka kaffe med saffransbröd på sängen – och Gud var god som kunde låta några människor också vara lyckliga !** Och så ställde sig en lund björkar framför trollslottet och det syntes bara björklöf och näfver en lång, lång stund, tills ett stort blått vatten skymtade och skjutspojken pekade med piskskaftet på ett kyrktorn och sade att det var Södertelje. (*Romantiske klockaren* 18–20)

(11b) […] là-bas, derrière un clocher, lui procure l'illusion d'un incendie : l'œil sombre, il salue ses vaillantes troupes, qui marchent des deux côtés de la route sans jamais pouvoir le dépasser. Tandis que la Grande Armée défile sans fin, – et Lundstedt sait bien qu'en cette saison il peut aller jusqu'à Norrland sans voir changer ce spectacle, – le jour se lève : fatigué de jouer aux soldats avec des bottes de seigle, il fait un petit somme. Un frisson le réveille : il a le soleil dans les yeux, une alouette chante au-dessus de sa tête ; et voilà que le champ de bataille est couvert de chevaux et les blessés qu'on transporte dans les grandes ambulances rouges, – les fermes voisines, ou plus ou moins distantes.

Près d'une baie, qu'il découvre maintenant à travers des aunes et des saules et dont il n'aperçoit pas la plage, s'élève un château blanc, aux fenêtres closes de stores à raies rouges et blanches. **« Là demeure certainement un comte, ou un chambellan, ou une Excellence, – se dit Lundstedt ; – là, il y a des tableaux, des statues, des portraits de Lennart Torstensson et de la seconde femme de Charles IX ; à coup sûr, derrière la fenêtre du balcon, se trouve un piano à queue, sur lequel Van Bloom a joué, et une harpe que la comtesse a héritée de sa grand'mère, dame d'honneur à la cour de Gustave III ; et dans cette aile-ci dorment les nobles petites demoiselles, pareilles à des anges de Dieu, sous des couvertures de soie rose : tout à l'heure, au lit, on leur apportera, avec des gâteaux, leur café au lait… » Ah ! Dieu est bon, qui permet que d'autres êtres soient aussi heureux que lui, Lundstedt ! …** Mais un rideau de bouleaux s'allonge devant le château enchanté. Longtemps, longtemps, on ne voit plus que le feuillage

et l'écorce des bouleaux. Enfin apparaît une grande nappe d'eau bleue, et le cocher, montrant avec le manche de son fouet une tour d'église, articule ce nom :
– Sœdertelje ! (*Sacristain* 678)

(11c) Plus loin, près de la mer – on la voyait déjà, mais curieusement dépourvue de rivages et comme flottant entre les aulnes et les saules – s'élevait un château blanc aux fenêtres ornées de marquises en toile rayée rouge et blanc. **Le comte vit là, ou le chambellan, ou Son Excellence, se disait M. Lundstedt ; à l'intérieur, il y a des tableaux peints à l'huile et des statues de marbre, des portraits de Lennart Torstensson et de la seconde femme de Charles IX ; dans le salon, dont la porte-fenêtre donne sur le balcon, se trouve certainement le piano à queue sur lequel joua van Bloom, ainsi que la harpe que madame la comtesse a reçue en héritage de sa grand-mère paternelle qui fut demoiselle d'honneur sous Gustave III ; et là-bas, dans l'aile, mesdemoiselles ses filles dorment comme des anges du bon Dieu sous leurs couvertures de soie rose piquée ; dans peu de temps, on leur servira au lit leur café et leurs petits pains au safran – ah, comme le bon Dieu est bon de permettre à quelques êtres de goûter au bonheur !** Soudain, un bosquet de bouleaux dissimula le merveilleux château, et pendant un long moment, il ne vit plus que du feuillage et de l'écorce, jusqu'à ce que le garçon cocher, désignant un clocher d'église avec le manche de son fouet, lui annonçât qu'ils étaient arrivés à Södertälje. (*Sacristain romantique* 18–9)

Le glissement vers le DD est aussi employé pour actualiser ce qui est accompli dans le DIL. Il s'agit souvent d'une vérité générale qui est soulignée par ce glissement. Cependant, des exemples bizarres existent, comme par exemple (12b), où il n'est pas vraiment possible de parler de vérité générale. Une autre possibilité serait que le glissement se produit pour marquer le changement d'énonciateur, mais cette possibilité n'explique pas le glissement dans cet exemple.

(12a) Långe-Bengt var inte sen att svara söta far. Han sa, att om pastorn skulle hålla på att sköta sin jord såsom nu, så skulle han snart inte få någon, som ville slå gräset åt honom. **Det var ett elände att ta sig fram genom en sån här vall.** Och de två Vetterpojkarna höll med Långe-Bengt och försäkrade, att hellre ville de kämpa med alla västgötar på Broby marknad än att slå ett sånt gräs ett annat år. (*Liljecronas* 111)

(12b) « Le grand Bengt riposta du tac au tac : si M. le Pasteur continue à cultiver ses terres comme il le fait un jour viendra où il ne trouvera plus personne pour lui couper son herbe. **C'est une misère que de se frayer un chemin dans une prairie pareille**. » Et les deux fils Vetter renchérissaient en disant qu'ils préféreraient devoir se battre avec tous les Vestrogoths de la foire de Broby que de faucher encore une fois une herbe pareille. (*Maison* 42)

Il y a aussi un grand nombre d'exemples où le glissement vers le DD souligne le point central dans une discussion. Dans (13b), le traducteur a peut-être voulu compenser les omissions en soulignant, par l'emploi du DD, la seule des trois phrases qui restent.

(13a) Han pekade på den gamla stolmakaren, som var lika fattig som Assunta och därtill mycket sjuk, **och han frågade om hon trodde, att man längre kunde uthärda, att det inte fanns fattigförsörjning och sjukhus. Kunde hon inte förstå, att detta omöjligt kunde fortfara ? Kunde de inte alla förstå, att hädanefter skulle det bli sörjt för de gamla och sjuka ?**
Han såg också några barn […] (*Antikrists* 164)

(13b) Il montra du doigt le vieux rempailleur de chaises qui était aussi pauvre qu'Assunta et en outre malade et demanda : **« Peut-on encore tolérer qu'il n'y ait ni hôpital ni asile pour les pauvres ? »** Puis apercevant à ses côtés quelques enfants […] (*Antéchrist* 106)

Le glissement vers le DD peut aussi être employé pour souligner des modifications aux niveaux de l'énonciation, surtout dans la reproduction de

pensées. Dans (14), Nora essaie de comprendre tout ce qui se passe dans la salle où elle se trouve. Dans l'original, cette différence entre ses réflexions sur ce qui se passe autour d'elle et les questions qu'elle se pose pour se distraire du fait que la tête lui tourne est indiquée par des guillemets : elle ne pense plus à ce qui se passe autour d'elle, elle essaie plutôt de se concentrer sur son travail, pour ensuite revenir à ses réflexions sur ce qui se passe dans la salle. Pour souligner encore le fait que ces questions se trouvent sur un autre niveau dans l'énonciation, le passage entre guillemets a été changé en un DD dans la traduction.

(14a) Hon började bli yr igen, och hon fick lov att göra sig desamma nyttiga frågorna, för att yrseln skulle släppa taget.
« Hur många härvor garn kunde de hinna med att spinna här på en enda morgon ? Och hur många knippor med garnhärvor kunde de allaredan ha hängande … »
Men det var sant ! Hon hade inte sett till prästdottern. Hon borde väl ha suttit här och spunnit, hon såväl som prästfrun. Fast det var kanske dumt att tro, att hon skulle sitta och spinna bland pigorna. Det var hon för fin till, förstås. Ett sånt lite fingergull som prästdottra ! (*Liljecronas* 97)

(14b) La tête commençait de nouveau à lui tourner, et elle dut recommencer à se poser les questions de calcul recommandées par la mère.
« Combien d'écheveaux de fil peut-on arriver à filer ici dans la matinée ? Et combien de paquets d'écheveaux avait-on pu déjà suspendre au grenier ? »
Mais comment se faisait-il qu'elle n'eût pas encore vu la fille du pasteur ? Elle aurait dû pourtant être là pour filer tout comme sa belle-mère. Mais il ne fallait peut-être pas s'imaginer qu'elle resterait là à filer au milieu des bonnes ? Ce serait indigne d'elle, bien sûr ! Un petit joujou en or comme la fille du pasteur ! (*Maison* 26)

Le glissement vers le DD peut aussi homogénéiser un passage mixte, ce qui est le cas dans (15c).

(15a) En dag vågade Adolf en liten försiktig anmärkning om den myckna punschen, som han aldrig fick smaka.
Huj då ! Det skulle ingen av hennes släkt sätta sin fot i hans hus mera. Hon visste nog att det var hans alltsammans och det skulle de andra också få veta.
– Nej, min lilla vän, det var bara frågan om, att det drickes punsch var dag, var dag, min ängel.
– Det var då inte sant, för i går dracks ingen.
– Visserligen, men när det inte dracks en dag av trettio, så kunde man ju bildligt säga att det dracks var dag.
Hon förstod inte bilder. Hade inte fått så fin uppfostran, att hon förstod bilder, men pikar förstod hon ! (*Giftas* : För att bli gift 67–8)

(15c) Un jour Adolphe osa faire une petite observation très anodine sur la quantité de ponche qui se consommait, sans qu'il en eût jamais une traîtresse goutte.
– Ah ! on le prenait sur ce ton ! Pas un membre de la famille ne mettrait désormais le pied chez lui. Elle savait parfaitement que tout lui appartenait, et elle le ferait bien entendre aux autres.
– Mais, ma chère, je ne parle que du ponche qui se boit ici chaque jour !
– Ce n'est pas vrai, car hier on n'en a pas pris.
– Sans doute, mais, quand on n'en consomme pas, un jour sur trente, il est bien permis de dire figurément qu'on en boit chaque jour.
– Madame ne comprenait pas le langage figuré ; elle n'avait pas reçu une éducation assez soignée. Mais elle sentait parfaitement bien les allusions. (*Les mariés* : Pour être mariés 92–3)

Mais le contraire est aussi possible, comme dans (16c). Dans l'original, tout le passage est un DIL (qui, dans cet exemple, est proche du DI), tandis que la traduction mélange le DIL et le DD de manière libre.

(16a) När det led mot kvällen, kom sir Archie till henne. **Han var helt glad, han hade inte varit plågad av onda tankar, och han trodde, att detta kom sig därav, att han hade lovat att göra gott mot en ung jungfru vad han hade förbrutit mot en annan.**
När Elsalill såg honom och hörde honom tala […] (Herr A 56–7)

(16c) Vers le soir, Sir Archie arriva. **Il était si heureux ! Il n'avait pas été troublé par de mauvaises pensées et se disait : C'est parce que j'ai promis de racheter auprès d'Elsalil le mal que j'ai fait à une autre ; voilà pourquoi je suis si heureux !**
Aussitôt que Sir Archie fut là, Elsalil oublia ses souffrances et n'osa rien lui avouer. (*Argent* 75)

Il y a d'autres raisons pour expliquer le glissement, par exemple, l'omission d'une PEN, l'ajout d'un verbe implicite dans l'original, le changement de pronoms, l'ajout de tirets, etc. ; c'est donc un phénomène hétérogène. Ce fait est aussi reflété en ce qu'il n'y a que deux traductions doubles qui sont d'accord sur ce glissement. Mais la raison sous-jacente du glissement semble être la volonté de distinguer les niveaux dans l'énonciation.

5.3.3 DIL > DI

Le glissement vers le DI, changement relativement rare avec seulement une trentaine d'occurrences, se produit presque toujours sous l'influence d'un DI précédent. Le Français, ou plutôt les traducteurs français, semblent parfois être gênés par le grand nombre de phrases courtes que le DIL peut contenir. Pour homogénéiser le texte, ces phrases courtes peuvent être liées si elles sont transformées en DI. Il faut pourtant souligner que peu de traductions doubles semblent être d'accord sur ce glissement, ce qui peut indiquer que c'est le goût personnel des traducteurs qui préside à ce choix.

Le facteur le plus important pour le glissement du DIL vers le DI semble donc être la volonté de fondre deux, ou plusieurs, phrases en une seule, comme dans (17b) et (18b). Dans (17a), seule la dernière phrase marquée est du DIL.

(17a) Så kom hon då in till slut. **Hon rodnade och stammade. Till sist fick hon fram någonting om att hon hade ont i halsen. Ja, det var för resten bättre nu.** – Jag kommer igen i morgon, sade hon, jag har så bråttom nu […] (*Doktor Glas* 264)

(17b) **Puis, la rougeur au front, elle est entrée dans mon cabinet, et a réussi à dire qu'elle avait mal à la gorge mais qu'elle se sentait mieux…** Elle reviendrait. Tellement à faire, vous comprenez ? Je ne l'ai pas revue. (*Doktor Glas* 22)

(18a) Svaret blev, att moran redan bäddat åt mig på loftet utanför kaptenens vindskammare : **där fingo vi samsas, bäst vi gitte**. Jag tog min skyddsling under armen och vi stretade uppför den branta trappan […] (*Herr von H* 46)

(18b) On me répondit que l'hôtesse avait déjà préparé un lit pour moi sous les combles devant la mansarde du capitaine, **et qu'il fallait donc nous en accommoder aussi bien que nous pouvions.** Je pris mon protégé par le bras pour monter ensemble l'escalier, (*M. von H* 37)

Le glissement peut aussi émaner d'un nivellement dans le vocabulaire, surtout dans les DIL mixtes, comme dans (19a), où la proposition subordonnée contient un adverbe déictique et une contagion stylistique (marquée par des guillemets). Les deux traductions optent pour un glissement vers le DI, pour ne pas avoir à imiter la mixité de l'original.

(19a) Han blev grön i ögonen, men visste inte vem han skulle bryta ut emot. Rundqvist hjälpte honom till en avledare med förklaringen, **att det var ett vanligt « ralleri » här på orten, när någon skulle sta och gifta sig.** Olyckligtvis kom Gusten strax in och **uttryckte genast sin förvåning över att lumpsamlaren kommit så här tidigt på hösten, för han bruka' inte visa sig förrän på nyåret ;** och samtidigt passade Norman på att upplysa det ingen lumpsamlare varit här […] (*Hemsöborna* 123)

(19b) Ses yeux tournèrent au vert, mais il ne sut à qui s'en prendre. Rundquist lui fournit une diversion en **expliquant que, dans la contrée, la coutume voulait que l'on fît cette farce à ceux qui étaient à la veille de se marier.** Malheureusement, Gusten entra à ce moment précis et se montra fort **surpris que le chiffonnier passât au début de l'automne, lui qui ne se montrait habituellement qu'au Nouvel An.** Aussitôt, Norman se mit en devoir de préciser que le chiffonnier n'était pas passé du tout […] (*Gens de* 99–100)

(19c) Carlsson blêmit, ne sachant pas contre qui tourner sa fureur. Rundquist s'efforça de le calmer en lui disant **que c'était une coutume du pays, bien innocente à l'égard des fiancés.** Par malheur, Gusten entrait en ce moment. **Il demanda en riant si le chiffonnier allait passer, quoiqu'il ne vînt jamais qu'après le jour de l'an.** Norman répondit que non […] (*Dans les îles* 137–8)

L'ajout d'un verbe interrogatif avec subordination peut aussi provoquer le glissement, comme dans (20b).

(20a) Fågeln flög ned i paradiset under djupt begrundande. **Vad skulle en liten fågel som han kunna göra för att skaffa sig röda fjädrar ?** (*Kristus* : Fågel rödbröst 182)

(20b) Le Rouge-gorge, très perplexe, **se demanda ce qu'un petit oiseau comme lui pouvait bien faire pour mériter la couleur désirée**. (*Légendes* : L'oiseau rouge-gorge 185)

Il est aussi possible de changer une incise de DIL en une incise de DI par l'ajout d'une subordination, et parfois par le déplacement de l'incise, comme dans (21b), où l'incise finale a été placée en position initiale.

(21a) Mitt i natten kom de och knackade på fönstret i lillrummet och frågade Gunhild varför hon inte hade flyttat till Ingmarsgården. Hon talade om, att föräldrarna hade stängt in henne. – **Det hade djävulen förmått dem till, sa då Hellgum.** (*Jerusalem* I 126–7)

(21b) – […] Au milieu de la nuit, ils frappèrent à la fenêtre de la petite chambre et demandèrent à Gunhild pourquoi elle n'était pas venue à Ingmarsgard. Elle leur raconta que son père l'avait enfermée. **Hellgum déclara que c'était le diable qui avait inspiré le père.** (*Jérusalem* I 127–8)

L'omission des deux-points indiquant l'ouverture du DIL peut influencer le DIL, comme dans (22c), où le DI est marqué par l'ajout d'une subordination nécessaire pour lier les deux propositions quand les deux-points n'y sont plus. Il est aussi possible d'interpréter la phrase comme un DN. (22b) garde la structure de l'original : le DIL reste donc.

(22a) Hustrun kom nämligen ned med ett dödfött, alldeles för tidigt fött foster. Omständigheterna voro dessutom oroande och läkaren förklarade bestämt, att nu var det slut : **inga barn mer** ! (*Hemsöborna* 171–2)

(22b) […] : son épouse accoucha avant terme d'un enfant mort. Des complications s'ensuivirent et le médecin fut formel : **plus jamais d'enfants !** (*Gens de* 138)

(22c) La Flod accoucha avant terme d'un enfant mort. Son état inspira de l'inquiétude et le médecin ne cacha pas à Carlsson **qu'il ne lui fallait plus compter sur un héritier.** (*Dans les îles* 192)

L'emploi du DI peut aussi résulter de la volonté d'éviter le mélange de plusieurs niveaux énonciatifs dans une même phrase. Dans cette catégorie, nous trouvons le seul exemple de deux traductions d'un même roman contenant le même

glissement, à savoir l'exemple (23), qui illustre aussi le fait que le début d'un DIL est souvent changé en un DI, mais que la suite reste sans glissements. L'original est aussi mixte en ce que la première partie de la phrase est un DI qui continue par un DIL après la virgule.

(23a) Blir ond och sparkar undan ; han var för trött att buga sig ned och ta upp.
Hon säger något vasst om hans oartighet.
Han svarar, att han inte har tid att tänka på hennes skräp, och hon kunde förresten ta sig för något nyttigt. Han måste tänka på sin avhandling om han vill ha en framtid. Och därför måste de tänka på inskränkningar.
Nu var det färdigt. (*Giftas* : Ersättning 90)

(23b) Il s'emporte et donne un coup de pied pour se libérer, trop fatigué pour se baisser et la ramasser. – Elle dit quelque chose de cinglant sur son manque de courtoisie. **– Il répond qu'il n'a pas le temps de penser à ses chiffons, et qu'elle pourrait d'ailleurs s'occuper à quelque chose d'utile.** Il faut qu'il pense à sa thèse s'il veut bâtir in avenir. Et c'est pour cela qu'ils doivent faire des économies.
Ce fut la fin de la paix. (*Mariés* : Compensation 103)

(23c) […] se fâcha et l'envoya plus loin d'un coup de pied, étant trop las pour le ramasser.
Elle lui dit quelque chose d'assez piquant sur sa brusquerie.
Il répondit qu'il n'avait pas le temps de penser à ses vieilles loques, et que du reste elle pourrait s'occuper d'ouvrages plus utiles. Il devait songer enfin à sa thèse pour se faire un avenir, et par cette raison il leur faudrait réduire leurs dépenses.
L'affaire était montée ! (*Les mariés* : Compensation 144)

Le glissement vers le DI ne concerne donc souvent qu'une partie du DIL, ce qui s'explique par le fait que l'entassement de *que* consécutifs est sorti de l'usage à l'époque du français classique. Il suffit de lire des auteurs classiques comme Corneille, par exemple, pour se rendre compte de cette différence. Cependant, rien n'empêche un auteur moderne d'employer des *que* consécutifs (par exemple, Anatole France y recourt souvent). La différence est que cet emploi est maintenant marqué et considéré comme déviant de la norme littéraire.

5.3.4 DIL > M

Voici la catégorie *ad hoc* dans laquelle nous avons mis les exemples incertains. C'est le groupe le plus petit, onze exemples seulement. Dans la majorité des cas, il s'agit de traductions où tous les indices du DIL sont présents, mais où le verbe est au présent dans une citation qui ne peut pas être vue comme une vérité générale. Que le contenu de la phrase soit vrai lors de l'énonciation, est probablement la raison de cet emploi, mais ce fait est aussi vrai dans le DIL qui pourtant contient le passé dans ce contexte. Souvent il s'agit de phrases contenant des constructions impersonnelles qui font référence à quelque chose de particulier. Nous avons trouvé trois instances dans lesquelles cette mixité se trouve. D'abord il y a trois cas où une seule phrase porte cette combinaison, à savoir celle de DIL au présent, ce qui souligne la mixité, comme dans (24c), où il n'y a que la première phrase qui contienne cette forme mixte, le reste du DIL ayant été conservé (l'exemple est beaucoup plus long, nous n'en reproduisons que le début). (24b) conserve le DIL par l'emploi de l'imparfait.

(24a) Medan han läste upp inledningen, sköljde blodvåg efter blodvåg upp i hans ansikte. Det var vreden.
Det var nog sant, att han hade supit, men vem hade rätt att anklaga honom därför ? Hade någon sett prästgården, där han skulle leva ? Granskogen stod mörk och dyster tätt

inpå fönstren. Fukten dröp ner genom de svarta taken, utför de mögliga väggarna. Behövdes det inte brännvin för att kunna hålla modet uppe, när regnet eller yrsnön jagade in genom bräckta rutor, när den vanskötta jorden inte ville ge bröd nog för att hålla hungern fjärran ? (*Gösta Berling* 7)

(24b) Pendant qu'il lisait l'Introduction, un flot de sang lui empourpra le visage. **Oui, c'était vrai : il avait bu. Mais qui avait le droit de l'en accuser ?** Avait-on vu le presbytère où il devait vivre ? La forêt de sapins, sombre et lugubre, se dressait jusque devant les fenêtres. L'humidité suintait à travers le toit noir, le long des murs moisis. Est-ce que l'eau-de-vie n'était pas seule capable de donner du cœur, quand la pluie et les tourbillons de neige entraient comme à coups de fouet par les carreaux brisés et que, des sillons mal cultivés, on pouvait à peine arracher de quoi ne pas sentir la faim ? (*Légende* 6)

(24c) Pendant qu'il lisait l'Introduction, des vagues de sang se succédaient sur son visage. **C'est vrai qu'il avait bu, mais qui avait le droit de lui en faire un grief ?** Avait-on regardé le presbytère, où il devait vivre ? La forêt de sapins se dressait, sombre et sinistre, jusque devant les fenêtres. L'humidité suintait par les toits noirs, le long des murs moisis. N'avait-on pas besoin d'un verre d'eau-de-vie pour ne pas succomber au découragement, lorsque la pluie ou le grésil entraient par les carreaux cassés, et que la terre, mal cultivée, ne donnait même pas de quoi éloigner la faim ? (*Gösta Berling* 14)

Dans un cas, l'exemple (25), les deux traductions sont d'accord sur le choix de cette forme mixte contenant le DIL avec les verbes au présent.

(25a) Och notarien känner en tagg i hjärtat, och blir rädd ett ögonblick, som efter att ha varit övermodig. **Hela hans lycka vilade ju på en ekonomisk fråga, och om, om…** Bah ! Ett glas Bourgogne ! Nu skulle det bli arbeta av ! De skulle få se ! (*Giftas* : Kärlek och spannmål 58)

(25b) Et le notaire sent un coup au cœur et prend peur un instant, comme s'il avait été trop téméraire. **Il est vrai que tout son bonheur repose sur une question financière, et si, si…**Bah ! Un verre de bourgogne ! à présent il va se remettre au travail ! Ils allaient voir ! (*Mariés* : Amour et céréales 63–4)

(25c) Le notaire sent, à cette réponse, une épine s'enfoncer dans son cœur, et une certaine terreur s'empare de lui comme lorsqu'on a été trop téméraire. **Tout son bonheur repose sur une question économique, et si… si…** Bah ! Un verre de Bourgogne ! on saura bien travailler ! les gens verront ! (*Les mariés* : L'amour et le prix des grains 114)

Parfois tout le DIL est transformé dans cette forme mixte. Dans l'exemple (26), l'emploi donne l'impression d'un DD à cause de l'emploi du présent et du futur grammatical, mais ce n'est pas un vrai DD, car l'énonciateur, Anna, se réfère à elle-même à la troisième personne.

(26a) De **voro** alla frestare. Sintram, grevinnan, alla människor **ville** locka Gösta Berling till det, som ont **var**, men hon **skulle** försvara honom, mot alla **skulle** hon försvara honom. Om det så skulle kosta hennes hjärteblod, **skulle** hon göra det.
Hon tänker, att hon måste se de där blommorna rivna ur grevinnans hand och förkastas, förtrampas, förkrossas, innan hon går ut ur det lilla blå kabinettet. (*Gösta Berling* 179)

(26b) Tous, Sintram, la comtesse, oui, tous **veulent** tenter Gôsta Berling et l'entraîner au mal. Mais elle le **défendra**, fût-ce au prix de ce qu'elle **a** de plus cher. Elle ne **quittera** pas le boudoir que ces fleurs tombées à terre n'y aient été foulées aux pieds. (*Légende* 145–6)

(26c) Ce **sont** tous des tentateurs, Sintram, la comtesse, tous, tous. **C'est** à qui **entraînera** au mal Gösta Berling. Mais elle, Anna, le **défendra** envers et contre tous. Elle ne **quittera** pas le cabinet bleu sans avoir arraché ces fleurs des mains de la comtesse et les avoir foulées aux pieds. Et elle part en guerre contre les petites étoiles. (*Gösta Berling* 147)

L'influence d'un adverbe déictique comme *maintenant* peut aussi amener l'emploi d'un verbe au présent dans cette forme mixte, ce qui semble être le cas dans (27).

(27a) – Han frågade far varför han hade behållit ringen under alla dessa år, då det var så farligt att äga den. Men far svarade, att han hade trott att ryttmästarn skulle låta hänga honom, om han hade bekänt sin gärning. Han hade inte något att välja på, utan var tvungen att behålla den. **Men nu visste han, att han skulle dö, och nu ville han lämna ringen till prosten, för att den skulle bli nerlagd i graven till generalen och vi barn komma lös ur förbannelsen och kunna flytta ner till bygden.**
– Jag är glad, att prosten är här, sade flickan. (*Löwensköldska* 27–8)

(27b) – Il demande pourquoi le père a gardé la bague pendant tant d'années, alors que sa possession attirait sur nous de tels dangers. Mais le père dit qu'il pensait que le capitaine le ferait pendre s'il avouait son crime. Il n'avait pas le choix et a été obligé de garder l'objet volé. **Mais maintenant il sait qu'il va mourir et il veut remettre l'anneau au pasteur pour qu'il soit déposé dans la tombe du général, et que nous, enfants, soyons délivrés de la malédiction, et puissions retourner au village.**
– Je suis contente de ce que le pasteur soit ici, dit la petite, […] (*Anneau* 54)

Du fait de notre définition large du DR, beaucoup de formes « mixtes » peuvent s'y intégrer ; c'est pourquoi nous n'avons trouvé que peu de formes qui semblaient difficiles à classer. Les raisons exactes de ce glissement semblent énigmatiques, mais une possibilité est que le traducteur a voulu actualiser certains points dans le récit par l'emploi du présent, sans pourtant changer la phrase complètement en un DD.

5.4 Étude statistique du corpus français-suédois

Nous avons déjà constaté que 91% des DIL sont traduits dans le corpus français-suédois ; plus de DIL restent donc dans les traductions suédoises que dans les françaises. De manière générale, les traductions suédoises gardent plus de structures de l'original que ne le font les traductions françaises, ce qui explique en partie la grande fréquence de DIL traduits en suédois. Dans le corpus suédois-français, nous avons constaté qu'il y a des glissements faits à dessein, par exemple ceux vers le DD, mais qu'il y a aussi ceux qui sont le résultat de différences langagières, comme, par exemple, les glissements vers le DN dus à l'emploi du passé simple. Dans le corpus français-suédois, il n'y a pas de tendance aussi claire, surtout parce que les glissements sont peu nombreux. L'hypothèse qui veut que ce soient les modifications dans les discordanciels qui amènent le plus grand nombre de glissements dans le DIL est corroborée par le traitement du DIL dans les romans d'Anatole France. Il emploie peu de discordanciels ; la majorité de ces DIL est repérée grâce au contexte. Par conséquent, tous les DIL (22 unités) ont été traduits comme tels. Puisque leur contenu, plus que leur forme, importe pour le repérage, ils restent dans chaque cas. Un bon exemple se trouve dans (1), où seules les phrases introductrices et le DI final marquent le DIL. Le terme d'adresse « Monseigneur » pourrait être vu comme un discordanciel, mais c'est aussi un terme que peut emprunter le narrateur. Un tel DIL reste donc facilement dans une traduction (pourvu qu'elle ne soit pas trop libre ou trop réduite, mais ce n'est pas le cas pour les traductions dans le corpus).

(1a) Henri de Brécé, le regard fixé sur son registre, répondit que c'était impossible. Le successeur de Worms-Clavelin était déjà nommé. **Monseigneur** avait désigné Jacques de Cadde, un des

premiers souscripteurs des listes Henry.
Lacrisse objecta que Jacques de Cadde était étranger au département ; (*Monsieur Bergeret* 116)

(1b) Henri de Brécé svarade, med blicken fäst på förteckningen, att detta var omöjligt. Worms-Clavelins efterträdare var redan utnämnd. **Hans kunglig höghet** hade därtill bestämt Jacques de Cadde, en av de första som tecknat sig på listorna för Henry.
Lacrisse invände, att Jacques de Cadde var obekant med departementet; (*Herr Bergeret* (AB) 127)

Comme le corpus français-suédois diffère du corpus suédois-français en ce que le nombre de traductions pour chaque roman est plus grand, la présentation des statistiques sera un peu différente. D'abord seront discutées les statistiques générales, puis nous comparerons les traductions pour voir s'il y a consensus ou non pour les glissements. Avec ce corpus il est impossible d'étudier des traducteurs individuels, car aucun n'a fait plus d'une traduction. Il y a même quelques traductions pour lesquelles il a été impossible de trouver le nom du traducteur.

Déjà ailleurs dans ce travail, nous avons discuté la nécessité de traiter toute traduction comme ayant un original, chose qui devient encore plus importante pour ce corpus. Afin de pouvoir gérer les traductions, nous avons donc dû compter un même original plusieurs fois. Par exemple : un DIL dans *Bel-Ami* a neuf traductions différentes, cet exemple compte donc comme neuf, avec neuf originaux. Voilà la raison du grand nombre d'unités, 1775. Il a été nécessaire de prendre cette mesure, car toutes les traductions ne sont pas d'accord sur les solutions ; les traiter séparément permet une structure plus organisée.

Les données dans les **statistiques générales** permettent de constater que le nombre d'unités est plus grand dans les corpus des originaux français, 1775, que dans celui des originaux suédois, qui n'en contient que 1286. La différence n'étant pas grande, il est possible de faire des comparaisons prudentes, tout en gardant en mémoire le fait que les corpus sont construits différemment. Presque tous les DIL ont été traduits dans les corpus français-suédois, mais, tout comme pour l'autre corpus, ces traductions incluent aussi des exemples indécidables. Dans Zola et Maupassant, nous avons aussi trouvé quelques exemples de mixité proches du DIL qui sont intéressants du point de vue de la traduction. Ces exemples ont donc été inclus dans la catégorie DIL > DIL. Il s'agit de 38 exemples (à partir de 6 passages dans les romans), que nous traiterons par la suite. La catégorie DIL > DIL contient aussi les exemples où le DIL a été réduit, tout en demeurant.

Les glissements, peu nombreux, ne se sont donc produits que dans 167 cas, selon la distribution présentée dans le tableau ci-dessous. Comme il ne s'agit que de 9% de toutes les traductions, nous n'avons pas donné les pourcentages observés pour le corpus entier. Les pourcentages ne montrent que la fréquence d'un certain glissement parmi les autres.

Tableau 3

Glissement	Nombre d'exemples	Taux parmi les glissements
DIL > pas trad.	74	46%
DIL > DN	41	24%
DIL > Ø	21	13%
DIL > DD	13	8%
DIL > M	11	7%
DIL > DI	4	2%

Nous avons divisé les omissions en deux catégories afin de pouvoir voir la différence entre l'omission de toute une partie, comme dans *Bel-Ami* de Nachman, où, par exemple, tout le passage décrivant le duel a été supprimé, et l'omission du DIL uniquement. Le fait d'omettre tout un passage est le glissement le plus fréquent. Sans compter les DIL > pas trad., le pourcentage de DIL gardés sera encore plus élevé, 95%, ce qui souligne encore la haute fréquence de DIL traduits[118]. Hormis les omissions, les glissements vers le DN dominent, tout comme dans l'autre corpus. Nous verrons par la suite que ce glissement vient de l'omission de certains indices. Les glissements qui demandent plus de modifications, comme DIL > DI et DIL > DD, sont peu nombreux.

Nous avons voulu faire une étude sur l'influence de l'**époque** sur les traductions. Dans le corpus suédois-français, il y avait des tendances qu'il serait intéressant de vérifier dans le corpus avec les originaux français. Or, il s'avère que les tendances ne sont pas les mêmes. Dans le **Tableau 4**, les traductions sont répertoriées dans l'ordre de leur première publication. Le nombre d'unités n'est pas marqué dans le tableau, car il n'y a que quatre originaux : *Bel-Ami* contient 64 unités, *L'Assommoir* en contient 236, *Monsieur Bergeret à Paris* en contient 6 et *Les Dieux ont soif* 16.

Tableau 4

Date	Titre	N. de >DIL	% de >DIL	N. de >DN	N. de >Ø	N. de pas trad.	N. de >DD	N. de >DI	N. de >M
1885	*Qvinnogunst*	60	94%	1	1	-	1	-	1
1907	*Bergeret*	6	100%	-	-	-	-	-	-
1910	*Krogen* (OHD)	230	98%	1	-	-	1	-	2
1912	*Gudarna*	16	100%	-	-	-	-	-	-
1913	*Fällan*	204	87%	10	5	9	2	1	3
1915	*Kvinnogunst*	63	98%	1	-	-	-	-	-
1923	*Bel-Ami* (ES)	63	98%	-	-	-	1	-	-
1928	*Fällan* (EA)	214	91%	7	2	2	1	2	5
1940	*Bel-Ami* (ON)	24	38%	1	1	40	-	-	-
1945	*Bel-Ami* (VH)	62	97%	1	-		1	-	-
1946	*Bel-Ami* (RM)	62	97%	-	-	-	1	-	1
1946	*Krogen* (KdL)	230	98%	2	-	-	1	-	1
1971	*Bel-Ami* (GÅ)	60	94%	4	-		-	-	-
1974	*Bel-Ami* (CT)	62	97%	1	-	-	1	-	-
1975	*Krogen* (JG)	189	81%	10	12	20	2	1	1
1979	*Bel-Ami* (HL)	58	91%	2	-	3	1	-	-

Le nombre de DIL gardés dans les traductions est important au fil du temps. En fait, seules les traductions raccourcies, comme *Fällan* de 1913, *Krogen* de Gunnarsson et *Bel-Ami* de Nachman omettent les DIL de manière plus systématique. Pourtant, l'omission ne découle pas de la volonté d'omettre le DIL, car tout un passage manque dans la majorité des cas.

Dans l'étude du corpus suédois-français, nous avons pu constater que les **retraductions** sont faites pour compléter une traduction raccourcie. Évidemment, ce n'est pas toujours le cas dans le corpus français-suédois à cause du nombre de traductions. La traduction de Gunnarsson de 1975 montre plutôt une autre tendance, celle de vouloir raccourcir un roman connu afin de le

[118] L'omission de la catégorie DIL > pas trad. dans le corpus suédois-français n'influence pas autant le taux de traduction. Dans ce cas 84,5% des DIL sont gardés dans les traductions et non pas 82%.

présenter à un public plus large. Les romans de Zola et de Maupassant sont de vrais classiques qui ne cessent d'être retraduits car chaque génération semble en vouloir sa traduction. Dans toutes les traductions complètes, plus de 90% des DIL restent, indépendamment de leur place dans la chronologie des retraductions. Dans ce matériel, le fait de retraduire ne semble donc pas influencer le DIL. Ceci pose donc la question de l'importance du DIL dans les textes. Quand le DIL a un rôle central dans un roman, il est probablement traduit plus fréquemment que ne l'est le DIL dans un roman où il a moins d'importance[119]. *L'Assommoir* étant connu pour son DIL audacieux, les traducteurs s'efforcent de le garder autant que possible (la même tendance se trouve dans les traductions de *Giftas* dans lesquelles la forme « dialogique » du DIL domine), ce qui expliquerait peut-être aussi la forte fréquence de DIL traduits. Pourtant, *Bel-Ami*, qui ne contient pas autant de DIL, et qui n'est pas vraiment connu pour ce genre de DR, reçoit le même traitement. Une possibilité serait que les traductions en général suivent de près la structure de l'original, peut-être parce qu'il s'agit de romans canoniques. Une autre possibilité serait que le suédois accepte facilement le mélange des niveaux de l'énonciation qui se trouve dans le DIL. L'exemple (2) peut illustrer ce fait. Madame Lerat questionne Nana sur les hommes qui l'entourent incessamment. La réponse de Nana contient des discordanciels pris dans la langue parlée ; il y a même le pronom à la première personne dans une expression si figée qu'elle n'est pas « transformée » dans le DIL, à savoir « mon Dieu ! ». En même temps, son nom propre, Nana, est inséré dans une position impossible pour l'autodésignation. Il s'agit donc probablement d'une désambiguïsation nécessaire pour montrer que le passage contient la réponse de Nana : les niveaux de l'énonciation sont donc mélangés. La majorité des traductions gardent cette forme mixte (bien que le pronom à la première personne n'existe que dans une d'entre elles). Une traduction, (2e), a changé le début du DIL en DN sans les interjections : « Men Nana visste ingenting ».

(2a) Et madame Lerat, vivement, la questionnait. Oh ! mon Dieu ! Nana ne savait pas : il la suivait depuis cinq jours seulement, (*Assommoir* 338)
(2b) Och fru Lerat frågade ivrigt ut henne. Herre Gud, Nana visste inte. Han hade följt efter henne i fem dar bara, (*Krogen* (KdL) 463)
(2c) Fru Lerat började genast fråga ut Nana. Herre Gud ! Nana visste ingenting, han hade bara följt efter henne i fem dagar – (*Krogen* (JG) 253)
(2d) Fru Lerat utfrågade henne ivrigt. O, Herre Gud, Nana visste ingenting alls ! Han hade följt efter henne de fem senaste dagarna. (*Fällan* (EA) 319)
(2e) Fru Lerat ställde nu den ena frågan efter den andra till brorsdottern. Men Nana visste ingenting ; han hade bara förföljt henne i fem dar, (*Fällan* 2 1913 : 114)
(2f) Fru Lerat började genast utfråga Nana. Ack, min Gud ! Nana visste ingenting, han hade bara följt efter henne i fem dagar (*Krogen* (O.H.D.) 252)

L'exemple (2) illustre un autre aspect du corpus, à savoir le fait que le glissement vers une autre forme de DR ne se produit que dans une des traductions. Cela implique que les glissements ne sont que rarement apportés par des contraintes langagières générales, mais qu'ils sont plutôt le résultat de choix faits par un traducteur, ou bien qu'ils viennent d'un changement ultérieur dans le texte. Rares

[119] Constatation qui ne vaut que pour les langues et les cultures aussi similaires que le suédois et le français. La situation est différente dans la traduction vers d'autres langues, comme par exemple le japonais.

sont les cas où plus de trois traductions soient d'accord sur un glissement dans un DIL particulier. Nous n'avons trouvé que quatre exemples dans lesquels au moins trois des traductions sont d'accord sur un glissement donné. Déjà dans l'original, le DIL est faiblement marqué, ou bien proche du DN. Par conséquent, quand l'indice marquant le DIL disparaît dans la traduction, le DIL le fait aussi. C'est par exemple le cas dans (3), qui, d'ailleurs, est difficilement classable. Arrivé à l'immeuble qu'habite Forestier, lieu qu'il ne connaît pas, *Bel-Ami* monte les escaliers. Tout en montant, il s'admire dans les glaces qui se trouvent à chaque étage.

(3a) En arrivant au second étage, il aperçut une autre glace et ralentit sa marche pour se regarder passer. Sa tournure lui parut vraiment élégante. **Il marchait bien**. Et une confiance immodérée en lui-même emplit son âme. (*Bel-Ami* 33)

(3b) I andra våningen fanns en likadan spegel, och han saktade sina steg för att iaktta hur han tog sig ut då han gick förbi. **Han tyckte, att han gick väl** och förde sig riktigt elegant, och plötsligt uppfylldes han av ett omåttligt självförtroende. (*Bel-Ami* I (GÅ) 27–8)

(3c) Då han kom till nästa trappavsats fick han syn på en ny spegel, och han saktade stegen för att kasta en blick i den då han gick förbi. Han verkade sannerligen elegant **och hans gång var det ingenting att anmärka på.** Han fylldes av ett omåttligt självförtroende. (*Bel-Ami* (VH) 21)

(3d) Då han kom upp i andra våningen, upptäckte han en ny spegel och han saktade sina steg för att se sig gå förbi. Hela hans utseende föreföll honom verkligen elegant **och han förde sig väl**. Han fylldes av ett omåttligt självförtroende. (*Bel-Ami* (HL) 23)

(3e) I nästa farstu såg han ännu en spegel och gick långsammare för att kunna spegla sig i den, när han gick förbi. Hans hållning föreföll honom verkligen elegant. **Han gick väl.** Och ett omåttligt självförtroende uppfyllde hans själ. (*Bel-Ami* (ON) 21)

(3f) I andra våningen fick han syn på en annan spegel och saktade gången för att se sig själva [sic] passera. Hans hållning verkade sannerligen elegant. **Han gick väl.** Och han fylldes av ett omätligt självförtroende. (*Bel-Ami* (ES) 26)

(3g) Då han kom upp på andra våningen, fick han syn på ännu en spegel och han saktade in sina steg för att kunna se sig själv gå förbi. Hans hållning föreföll honom verkligen elegant. **Ø** Och han uppfylldes av en omåttlig självsäkerhet. (*Bel-Ami* 1 (CT) 28–9)

(3h) Då han kom upp till andra våningen fann han der en likadan spegel och saktade nu sin gång för att ännu en gång ta sin bild i skärskådande och tyckte då att han föreföll riktigt elegant. Hans hållning var korrekt **och han gick väl.** Ett obegränsadt sjelfförtroende fick med ens makt med honom. (*Qvinnogunst* 26–7)

(3i) Då han kom upp till andra våningen, såg han en annan spegel och saktade sin gång för att i denna se sig gå förbi. Han tyckte, att han verkligen hade en elegant hållning. **Han hade en vacker gång**, och ett överdrivet självförtroende uppfyllde hans själ. (*Kvinnogunst* 19)

(3j) Då han kom upp på andra våningen, fick han syn på en spegel till och saktade in sina steg för att kunna se sig själv gå förbi. Hans hållning föreföll honom verkligen elegant. **Han gick väl.** Och han uppfylldes av ett omåttligt självförtroende. Han skulle säkert lyckas tack vare sitt utseende, (*Bel-Ami* (RM) 25)

La phrase « Il marchait bien », étant donné son placement et sa structure simple, est probablement un DIL rendant l'opinion qu'a Bel-Ami sur lui-même. Ce qui fait pencher l'analyse vers le DIL est le fait qu'il y une rupture entre les deux phrases courtes, un des indices d'ouverture d'un DIL. Certains des traducteurs semblent être gênés par cette courte phrase, ce qui explique le fait qu'ils l'aient intégrée à la précédente. Cette modification, toute naturelle dans une traduction, a pourtant l'inconvénient d'enlever le signe d'ouverture du DIL ; le résultat est un DIL moins certain, car il est aussi possible de voir la phrase comme un commentaire que fait le narrateur. Le glissement vers le DN vient donc probablement d'une volonté d'augmenter la fluidité dans le texte. Le fait que la phrase ne contienne aucun indice fort de DIL importe aussi pour ce glissement,

car il n'y aucune stratégie générale chez les traducteurs consistant à omettre les phrases courtes qui abondent dans le texte.

Les autres exemples contiennent des modifications similaires ; il s'agit toujours de DIL faiblement marqués, comme par exemple l'omission du connecteur « mais » dans l'exemple (5), discutée dans l'analyse des connecteurs (4.4.12). Si le consensus sur les glissements est rare, il est encore plus rare d'avoir des glissements différents dans un même exemple. Dans notre corpus il n'y en a que deux exemples. Dans (4a) il y a un DIL dialogique court, du même genre que chez Strindberg et Lagerlöf. Nous avons déjà constaté que ce DIL gêne les traducteurs français qui préfèrent les glissements vers le DD. C'est aussi le cas pour les traducteurs suédois dans (4) : la majorité des traductions est d'accord sur le glissement vers le DD, tandis qu'une seule traduction, (4e), choisit d'en faire un DI.

(4a) Mes-Bottes, soufflant dans ses doigts, fit tout haut une remarque : **Ah ! tonnerre de Dieu ! non ! la pauvre maman Coupeau n'allait pas avoir chaud !** (*Assommoir* 289)

(4b) Pyret blåste på fingrarna och anmärkte högt :
– För tusan hakar, mamma Coupeau salig i åminnelse behöver då inte pinas av värme[…] (*Krogen* (KdL) 394)

(4c) Stövelknekt blåste i händerna och utbrast :
– Stackars mamma Coupeau ! Hon får det min själ inte alltför varmt ! (*Krogen* (JG) 209)

(4d) Stöveln blåste i fingrarna och anmärkte ljudligt : **Nej, för tusan, det blir inte vidare varmt för gumman Coupeau.** (*Fällan* (EA) 274)

(4e) Stövelknekt blåste i fingrarna och gjorde den anmärkningen, **att gumman Coupeau just icke skulle komma att plågas av värmen därnere.** (*Fällan* 2 1913 : 69)

(4f) Stöfvelknekt blåste i händerna och anmärkte helt högt :
– Besitta, den stackars gumman Coupeau ska inte få det för varmt ! (*Krogen* (O.H.D.) 215)

Au sujet du consensus dans le domaine de la traduction, nous voulons aussi commenter les exemples que nous avons classés comme M > M, mais que nous avons inclus parmi les DIL > DIL. Il s'agit de cinq exemples qui pourront être décrits comme un hybride du DIL et du DI. Ce qui est intéressant, c'est que toutes les traductions suédoises gardent scrupuleusement cette forme, contrairement aux traductions françaises qui dans des cas pareils font souvent des glissements vers des formes plus canoniques. L'exemple (5) montre combien les traductions suédoises sont proches de l'original (avec une exception dans (5d), car « jänta » n'est pas aussi marqué que « cette satanée gamine »).

(5a) Elle la calotta, parce que cette satanée gamine criait que ce n'était pas vrai. (*Assommoir* 199)

(5b) Då den satans jäntan skrek att det inte var sant, gav hon henne en sittopp. (*Krogen* (KdL) 267)

(5c) Den slynan fick ett par örfilar, därför att hon nekade till vad hon hade gjort. (*Krogen* (JG) 146)

(5d) Hon gav jäntan ett par örfilar, för att hon påstod, att det var lögn. (*Fällan* (EA) 188)

(5e) Den otäcka ungen fick sig en örfil till lön för det hon skrek, att Nana ljög. (*Fällan* 1 1913 : 175)

(5f) Hon fick sig ett par örfilar, därför att den slynan skrek, att det inte var sant. (*Krogen* (O.H.D.) 147)

Après ce survol « statistique », continuons par l'analyse des glissements individuels.

5.5 Le glissement dans le corpus français-suédois

Tout comme pour le corpus suédois-français, nous étudierons les glissements individuels. Il y a pourtant une différence en ce que le nombre de glissements est faible ; impossible donc d'en tirer des conclusions sûres. De même, une systématisation semble difficile parce que le matériel est si restreint. Les traductions suédoises sont plus fidèles aux originaux que ne le sont les traductions françaises, ce qui explique en partie pourquoi tant de DIL sont gardés. Une autre différence est qu'en suédois, les niveaux dans le discours rapporté ne sont pas aussi séparés qu'en français. Le fait qu'il n'y a pas de différence entre le passé simple et l'imparfait, donne naissance à plus d'exemples ambigus. La prolifération des particules énonciatives (discutées dans 4.4.5) pourrait être vue comme un indice qui marquerait le DIL plus fortement. Ceci ne semble pourtant pas être le cas, en partie parce qu'elles sont bien présentes aussi hors du DIL. Le DIL peut être renforcé d'autres manières aussi, comme dans (6)[120], exemple que nous avons déjà discuté pour son emploi du verbe *menacer*. Dans l'étude du temps des verbes, nous avons constaté que *menacer* ne peut pas faire partie du DIL, car le père Bijard « il » ne dit pas : « Je te menace » : la menace est dans la situation et dans le fait qu'il veut « lui enlever le troufignon ». La majorité des traductions gardent la forme que contient l'original « Han hotade… » etc., tandis que deux des traductions, (6c et f), préfèrent rendre le contenu de la menace, ce qui renforce le DIL.

(6a) Alors, il entrait en rage. Qui est-ce qui lui avait fichu une voirie pareille ! Elle perdait l'argent, maintenant ! Et **il menaçait** de lui enlever le troufignon, si elle ne ramassait pas l'argent tout de suite. (*Assommoir* 311)

(6b) Då blev han alldeles vild. Hade man nånsin sett maken till slyna ? ... Nu tappade hon pengar också... Och **han hotade** att ge henne ett kokt stryk, om hon inte ögonblickligen plockade upp slantarna. (*Krogen* (KdL) 423–4)

(6c) Då blev han ursinnig. Hade någon sett maken till slyna ? Nu tappade hon pengarna också ! **Men han skulle ge henne ett kok stryk, som hon inte glömde**, om hon inte genast tog upp slantarna. (*Krogen* (JG) 228)

(6d) Då bröt han ut i raseri. Hur handskades hon med pengarna ! På det där sättet kunde de ju komma bort ! **Han hotade** att lugga håret av henne, om hon inte ögonblickligen samlade upp dem. (*Fällan* (EA) 294)

(6f) Då blef han ursinning. Hade man sett en så'n slyna ! Nu tappade hon bort pengarna också ! **Men han skulle ge henne en bastonad, så hon mindes det,** om hon inte genast tog upp slantarna. Då den lilla flickan tvekade, fick hon en första varning, (*Krogen* (O.H.D.) 231–2)

L'analyse des glissements individuels prendra son départ dans le glissement le plus fréquent, à savoir DIL > DN.

5.5.1 DIL > DN

Comme dans le corpus suédois-français, le glissement vers le DN domine (sauf pour les catégories DIL > Ø et DIL > pas trad., qui ne sont pourtant pas de vrais glissements), mais il est important de souligner que ce groupe ne contient que 41

[120] (e) récrit ce passage.

unités, soit 2% de toutes les unités. Pourtant, la raison principale de ce glissement reste la même dans les deux corpus, à savoir le fait de changer le commentaire en constat. Le narrateur rend donc ce que le personnage « dit » dans le DN. Souvent, le passage est aussi un peu raccourci, comme dans (7c). Il est possible de voir une forme mixte dans la dernière phrase et le DIL y est beaucoup moins clair que dans l'original.

(7a) Madame Boche, à voix basse, accusa Boche de pincer les genoux de madame Lerat. Oh ! c'était un sournois, il godaillait. Elle avait bien vu sa main disparaître. S'il recommençait, jour de Dieu ! elle était femme à lui flanquer une carafe à la tête. (*Assommoir* 85)

(7c) Fru Boche beskyllde med låg röst sin man för att krama fru Lerats knän. Om han fortsatte med det, hotade hon att kasta en karaff i huvudet på honom. (*Krogen* (JG) 64)

Le contenu du DIL entier peut aussi être gardé dans un DN, comme dans (8b). Les autres traductions gardent le DIL de l'original.

(8a) Elle arriva, tendre, empressée, pleine de craintes. **Comment allait-il la recevoir ?** Et elle l'embrassa avec persistance pour éviter une explication dans les premiers moments. (*Bel-Ami* 116–7)

(8b) När hon kom, var hon ömmare och hängivnare än någonsin **och verkade en smula nervös för hur han skulle ta emot henne.** Och hon kysste honom upprepade gånger, för att undvika en förklaring under de första ögonblicken. (*Bel-Ami* I (GÅ) 116)

L'omission d'un passage peut aussi influencer le reste du passage, comme dans (9c). Dans l'original, le calcul du temps « suffisant » pour se rendre rue du Caire a été fait par Gervaise et Lantier, conclusion qui se confirme par la fin de la phrase avec son SNdém « ces tortillons de filles ». Ils ne veulent pas avoir une fille (il s'agit de Nana) traînant dans la rue, c'est pourquoi ils ne lui accordent pas beaucoup de temps pour se rendre au travail. Dans (9c) n'est pas mentionné le fait que « ces tortillons de filles ont des jambes de cerf ». Le fait que le temps est suffisant peut donc être interprété comme le commentaire du narrateur.

(9a) On lui donnait vingt minutes pour aller de la rue de la Goutte-d'Or à la rue du Caire, **ce qui était suffisant, car ces tortillons de filles ont des jambes de cerf.** Des fois, elle arrivait juste, (*Assommoir* 332)

(9c) Hon hade tjugo minuter på sig för att gå från rue de la Goutte-d'Or till rue du Caire, **vilket var alldeles tillräckligt**. Ofta kom hon i rätt tid men så röd och andfådd att hon säkert hade sprungit på tio minuter efter att ha uppehållit sig för länge på vägen. (*Krogen* (JG) 246)

Il y a quelques exemples où l'omission d'une interjection a donné lieu à un glissement, comme dans (10c).

(10a) Et madame Lerat, vivement, la questionnait. Oh ! mon Dieu ! Nana ne savait pas : il la suivait depuis cinq jours seulement, elle ne pouvait plus mettre le nez dehors, sans le rencontrer dans ses jambes ; **elle le croyait dans le commerce, oui, un fabricant de boutons en os**. Madame Lerat fut très impressionnée, (*Assommoir* 338)

(10c) Fru Lerat började genast fråga ut Nana. Herre Gud ! Nana visste ingenting, han hade bara följt efter henne i fem dagar – hon kunde inte sticka näsan utom dörren utan att ha honom i hälarna. **Hon trodde att han var fabrikör och tillverkade knappar**. Detta gjorde ett djupt intryck på fru Lerat. (*Krogen* (JG) 253)

Le glissement se produit aussi quand un connecteur est enlevé ou que deux phrases ont été transformées en une seule, ce que nous avons discuté ci-dessus.

La plupart des glissements viennent donc de ce qu'un commentaire a glissé vers un constat, tout comme c'est le cas dans le corpus suédois-français.

5.5.2 DIL > DD

Dans le corpus suédois-français, le glissement vers le DD se produit dans bon nombre de cas, notamment dans des DIL courts, mais aussi dans des DIL longs pour en varier la tournure. Dans le corpus français-suédois, le nombre de glissements est faible, 13 cas. Ce glissement n'est jamais employé pour varier un DIL long ; ces DIL restent toujours. Par contre, il y a quelques cas où il est employé pour rendre un DIL court. L'exemple (11)[121] illustre ce fait : le DIL y est introduit comme un DD avec l'incise et les deux-points (ce qui d'ailleurs est possible aussi pour le DIL). Deux des traductions, (11b) et (11f) gardent le DIL, tandis que les autres sept contiennent un glissement vers le DD. Parfois il n'y a que les pronoms personnels et le temps du verbe qui ont été modifiés. Des marques typographiques, des guillemets ou des tirets, ont été ajoutés dans d'autres traductions ; dans quelques traductions il y a même un alinéa.

(11a) Georges ne disait plus rien. **Il songeait : Donc, si cette petite avait un peu d'audace, il allait réussir, enfin !** Depuis trois mois il l'enveloppait dans l'irrésistible filet de sa tendresse. (*Bel-Ami* 357)

(11b) Georges var mycket tystlåten på hemvägen. **Om nu den här lilla ungen verkligen hade kurage tillräckligt, tänkte han för sig själv, kunde han anse sig äntligen ha nått sitt mål !** Under de senaste tre månaderna hade han skickligt snärjt henne i ett oemotståndligt nät av finkänslig ömhet. (*Bel-Ami* II (GÅ) 181)

(11c) Georges yttrade sig inte mera. Han tänkte : **« Alltså, om den där ungen är en smula djärv, så lyckas jag äntligen. »** Sedan tre månader höll han på att snärja in henne i ett oemotståndligt nät av ömhet. (*Bel-Ami* (VH) 300)

(11d) Georges sade nu knappt ett ord. Han tänkte : **« Om den där lilla flickan är en smula djärv, skulle jag vara framme vid målet. »** Han hade under de tre senaste månaderna spunnit sin oemotståndliga kärleks trådar kring henne. (*Bel-Ami* (HL) 301)

(11f) Georges sade icke längre någonting. Han tänkte **: – Om flickungen där verkligen ägde en smula mod, så skulle han lyckas. Äntligen !** I tre månader hade han insvept henne i sitt oemotståndliga nät av kärlek. (*Bel-Ami* (ES) 361)

(11g) Georges sa ingenting mera. Han tänkte :
– Om nu bara denna lilla flicka är en smula djärv, kommer det att lyckas. Under tre månaders tid hade han snärjt in henne i sin ömhets oemotståndliga nät. (*Bel-Ami* 2 (CT) 174)

(11h) Georges sade ingenting mera. Han drömde.
– Om den der lilla tösen bara besitter en smula djerfhet, tänkte han, så skulle jag ändligen ha nått mitt drömda mål.
Sedan hela tre månader till baka hade han omspunnit henne med sin ömhets trådar. (*Qvinnogunst* 437)

(11i) Georges sade ingenting mera. Han tänkte : **om den där lilla flickan vore litet djärv, skulle han omsider lyckas !** I tre månader hade han insvept henne i sin ömhets oemotståndliga nät. (*Kvinnogunst* 307)

(11j) Georges sade ingenting mera. Han tänkte.
– Om nu bara denna lilla är en smula djärv, kommer det äntligen att lyckas. Under tre månaders tid hade han snärjt in henne i sin ömhets oemotståndliga nät (*Bel-Ami* (RM) 356)

Un dernier exemple, (12), mérite notre attention, car les solutions y varient de manière intéressante. Quand les Lorilleux se plaignent de Nana qui court les

[121] (e) omet ce passage.

rues, Lantier la défend : de manière générale, il ne faut pas « cavaler », mais pourquoi pas si on est aussi jolie que Nana ? Il s'agit donc d'une vérité générale suivie par un commentaire sur une situation spécifique. Dans l'original, la vérité générale est exprimée dans un DIL avec le verbe au passé, tandis que le commentaire que fait Lantier sur Nana se trouve dans un DIL à tendance mixte, car une subordination et une interjection y sont juxtaposées (voilà là un bon exemple montrant que le français peut aussi employer des formes mixtes).

(12a) Seul, Lantier défendait sournoisement Nana. Mon Dieu ! sans doute, déclarait-il de son air puritain, une demoiselle qui se cavalait offensait toutes les lois ; puis, il ajoutait, avec une flamme dans le coin des yeux, que, sacredié ! la gamine était aussi trop jolie pour foutre la misère à son âge. (*Assommoir* 345)

Les traductions choisissent des solutions différentes dans (12). Une seule d'entre elles garde le DIL de l'original tel quel. La seule différence est que la subordination a été enlevée, ce qui est intéressant à son tour, car le suédois peut s'en servir sans contraintes dans ce cas. Mais en même temps, l'emploi est un peu surprenant ; il est donc possible que le traducteur l'ait « ratée », ou qu'il l'ait jugée sans importance.

(12b) Lantier var den ende som bakslugt tog Nana i försvar. Herre Gud, en flicka som rymde hemifrån, visst försyndade hon sig mot alla lagar, förklarade han med sin skenheliga uppsyn. Men för katten, tillade han med en flammande blick ur ögonvrån, flickungen var då alldeles för söt för att behöva dras med nöd och elände vid de åren. (*Krogen* (KdL) 473–4)

Dans deux des traductions, la première partie du DIL, celle qui contient la vérité générale, a été mise au présent, emploi possible dans ce genre de DIL[122]. Il serait, en effet, logique d'y voir un DIL car la deuxième partie de la phrase, celle contenant le commentaire sur Nana, est rendue au *preteritum*. Il faut aussi noter que le suédois peut mélanger le temps des verbes à l'intérieur d'une même phrase. Par contre, la subordination n'a pas été traduite.

(12d) Endast Lantier tog Nana så smått i försvar. Herre Gud, det är visst och sant, förklarade han skenheligt, att en ung flicka som löper sin väg på det viset, försyndar sig mot lag och rätt, men tillade han med en viss glimt i ögat, flickan var mycket för vacker för att förspilla sitt liv i fattigdom och elände. (*Fällan* (EA) 326)

(12f) Lantier var den enda, som försvarade Nana. Herre Gud ! visserligen, förklarade han med skenhelig min, att en flicka, som hoppar öfver skacklorna, bryter mot alla lagar ; men – tillade han med en glimt i ögonvrån – den satans ungen var också alldeles för vacker för att vid sin ålder ruttna i elände. (*Krogen* (O.H.D.) 258)

La troisième possibilité de traduction c'est de garder le verbe au présent dans la dernière phrase aussi, c'est-à-dire un glissement vers le DD, ce qui devient particulièrement clair dans (12e) qui ajoute aussi des guillemets. L'importance du contexte est illustrée encore une fois par cet exemple, qui, à cause de ce changement (ou contagion, comme le nommerait Bally), semble contenir un DD dans la première partie.

(12c) Paret Lorilleux triumferade. Var det inte det de alltid hade sagt ? Alla fleurister råkade illa ut. Makarna Boche och Poisson hånskrattade också och tog munnen full av dygdiga

[122] *Cf.* 4.3.1 sur le présent grammatical dans le DIL.

talesätt. Lantier var den ende som försvarade Nana. Visserligen är det illa gjort att hoppa över skaklarna, förklarade han med skenhelig min. Men den satungen är alldeles för vacker för att ruttna bort i elände vid sin ålder, tillade han med en glimt i ögonvrån.
– Vet ni vad ! utbrast fru Lorilleux […] (*Krogen* (JG) 261)

(12e) Men makarna Lorilleux triumferade. Å, de hade alltid sagt, att det skulle så gå. Det var rätt åt brodern och svägerskan, ty alla fleurister äro ju lätta på tråden. Också Bochens och Poissons tyckte det var mycket roligt. Endast Lantier försvarade Nana. Han medgav, gärna, att en ung flicka som begår ett snedsprång, är tadelvärd, « men », tillade han med lysande ögon, « den satans bytingen är ju så fördömt vacker, att man inte kan begära, att hon skall multna i eländet. » (*Fällan* 2 1913 : 121)

Parfois une expression proche de la langue parlée semble être la raison du glissement. L'exemple (13d) en donne un bon exemple, en même temps qu'il illustre bien comment le suédois mélange les niveaux dans le DR, car les phrases qui précèdent et suivent, également énoncées par Lantier, sont bien des DIL.

(13a) Coupeau, lui aussi, ne comprenait pas qu'on pût avaler de pleins verres d'eau-de-vie. Une prune par-ci par-là, ça n'était pas mauvais. **Quant au vitriol, à l'absinthe et aux autres cochonneries, bonsoir ! il n'en fallait pas.** Les camarades avaient beau le blaguer, il restait à la porte, lorsque ces cheulards-là entraient a la mine à poivre. Le papa Coupeau, qui était zingueur comme lui, s'était écrabouillé la tête sur le pavé de la rue Coquenard, en tombant, un jour de ribote, de la gouttière du n° 25 ; et ce souvenir, dans la famille, les rendait tous sages. (*Assommoir* 43)

(13d) Coupeau kunde heller ej begripa, att man kunde vilja kolka i sig det ena glaset brännvin efter det andra. Litet plommonlikör då och då skadade däremot inte. **Vad beträffar finkel, absint och all den andra smörjan, så ger jag den så många som flyger och far.** Kamraterna kunde gärna göra narr av honom, han stannade vackert hemma, då de där gaphalsarna begåvo sig ut på härjningståg. Pappa Coupeau, som också var plåtslagare, knäckte nacken på sig mot gatstenarna en dag i fyllan och villan, när han höll på med takrännan till tjugofemman. Och det har blivit ett varnande exempel för hela familjen. (*Fällan* (EA) 43)

Le glissement vers le DD, qui demande plus de modifications dans le texte, est donc rare dans le corpus. Il semble pourtant y avoir consensus sur le glissement dans quelques DIL courts.

5.5.3 DIL > DI

Le glissement vers le DI est rarissime : quatre cas seulement. Ceci s'explique probablement par le fait que les originaux français contiennent un certain nombre de formes mixtes, des DIL avec subordination, forme que le suédois accepte facilement. Dans ce corpus, les deux glissements vers le DI viennent de la même modification : les deux-points ont été remplacés par une subordination. Un des exemples, (4e), a déjà été commenté ci-dessus, tandis que l'autre est (14d). Il n'y a pourtant que la première partie de la phrase qui a glissé dans le DI, car le point-virgule marque le début du DIL dans la deuxième partie de la phrase. Les autres traductions conservent le DIL à travers l'exemple.

(14a) […] lorsque Lantier, avec son grand air d'homme comme il faut, lui infligea une leçon **: on payait sa tournée, au moins, avant de se cavaler ; on ne lâchait pas des amis comme un pleutre, même pour se rendre à son devoir.**
– Est-ce qu'il va nous bassiner longtemps avec son travail ! cria Mes-Bottes. (*Assommoir* 246)

(14d) […] men då satte sig Lantier på sina höga hästar **och sade, att det minsta man kunde**

begära, var, att han betalade sin omgång, innan han smet sin väg; inte ens för pliktens skull lämnar man sina kamrater i sticket på det viset.
– Hur länge skall han egentligen gå på och tjata om sitt arbete! skrek Stöveln. (Fällan (EA) 232)

Dans un seul cas, deux des traductions sont d'accord sur le glissement, à savoir dans l'exemple (15), où deux des traductions ont transformé l'incise du DIL en une introduction au DI.

(15a) Alors, elle en vint à causer de sa jeunesse, à Plassans. Elle n'était point coureuse du tout ; les hommes l'ennuyaient ; quand Lantier l'avait prise, à quatorze ans, elle trouvait ça gentil, parce qu'il se disait son mari et qu'elle croyait jouer au ménage. Son seul défaut, **assurait-elle**, était d'être très sensible, d'aimer tout le monde, de se passionner pour des gens qui lui faisaient ensuite mille misères. (*Assommoir* 41–2)

(15c) Så kom hon att tala om sin ungdom i Plassans. Hon var inte alls lättsinnig, karlarna tråkade bara ut henne. När Lantier tog henne, tyckte hon det var roligt, därför att han sade att han var hennes man och trodde att han skulle gifta sig med henne. **Hon försäkrade att** hennes enda fel var att hon var så känslig, att hon tyckte om alla, att hon blev så intagen i människor, som sedan tillfogade henne tusen smärtor. (*Krogen* (JG) 30)

(15d) Och så kom hon att tala om sin ungdom i Plassans. Hon var inte alls nöjeslysten, och hon brydde sig inte om karlfolk. Då Lantier tog henne vid fjorton års ålder, tyckte hon, att det var roligt, därför att han kallade henne sin lilla fru, och hon låtsades, att hon var gift. **Hon försäkrade, att** hennes enda fel var, att hon var så känslig, tyckte om alla och blev förtjust i människor, som sedan drogo över henne idel elände. (*Fällan* (EA) 42)

La faible fréquence de glissements vers le DI tient probablement en ce que le suédois permet plus de formes mixtes et en ce qu'il mélange librement les niveaux de l'énonciation.

5.5.4 DIL > M

Comme pour le corpus suédois-français, la catégorie *mixte* contient les exemples qui peuvent être mis dans plusieurs catégories simultanément. Comme dans le corpus suédois-français, un certain nombre de ces exemples font voir la combinaison d'indices de DIL et d'un verbe au présent dans un contexte où il ne s'agit pas d'une vérité générale. Dans (16) aussi, l'original est plutôt mixte à cause de l'expression « allons donc » à la fin. (16j) mélange la troisième personne et le présent.

(16a) « … Tu ne serais rien sans elle. »
Il admettait parfaitement que Forestier n'eût rien été sans Madeleine ; **mais quant à lui, allons donc !**
Puis, rentré chez lui, l'obsession continuait. (*Bel-Ami* 233)

(16j) Han medgav villigt, att Forestier inte skulle varit något utan Madelene, **men vad beträffar honom**, var det något helt annat.
Och när han sedan kom hem […] (*Bel-Ami* (RM) 226)

Les adverbes déictiques peuvent aussi donner des exemples mixtes, comme dans (17h). L'original emploie trois phrases pour rendre ce que la traduction rend en une seule. La rupture entre la première et la deuxième phrase indique l'ouverture du DIL, rupture qui n'existe pas dans la traduction, qui en fait plutôt un DN. L'adverbe déictique « här nere » est pourtant plus typique du DIL, ce qui donne une forme mixte.

(17a) On trouvait drôle cette idée de bal organisé par les retardataires. Ils ne devaient pas s'embêter, ceux-là. On aurait bien voulu être au-dessus.
Mais deux nouveaux combattants s'étaient salués, (*Bel-Ami* 256)

(17h) Man fann den der idén att arrangera en bal för de utestängda mycket lustig och man hade mycket helre velat vara der uppe än **här nere**.
Men två nya fäktare helsade nu hvarandra […] (*Qvinnogunst* 317)

Il est possible que la mixité soit moins prononcée dans la traduction, comme dans une partie des traductions dans (18). L'original contient une phrase intéressante, car elle montre que le français peut aussi avoir plusieurs formes de DR dans une même phrase. Au début, le narrateur explique la situation dans laquelle se trouve Virginie, puis vient ce qui semble d'abord être un DI, mais qui par la suite s'avère être un DIL ou un DI mixte à cause de l'interjection. La majorité des traductions gardent cette mixité, tandis que (18c) enlève les interjections. La traduction (18d) garde les interjections, mais le fait de les placer dans une phrase postposée altère la structure de la phrase : la première devient un DI, tandis que la phrase contenant l'interjection devient un DIL.

(18a) Quant à Virginie, dont la boutique tournait de plus mal en plus mal, et qui avait une figure d'enterrement, elle se contenta de murmurer que la vie n'était pas toujours gaie, ah ! sacredié, non ! On acheva le cassis, (*Assommoir* 399)

(18b) Vad Virginie beträffade, som det gick allt sämre för med butiken och som såg ut som en död i synen, nöjde hon sig med att mumla att livet inte alltid var så muntert, nej, för tusan, det var det inte ! Man drack ur saften, (*Krogen* (KdL) 548)

(18c) Virginie, vars butik gick allt sämre, såg dyster ut och sade att livet inte alltid var så glatt. Man drack ur likören, och Gervaise sade god natt. (*Krogen* (JG) 312)

(18d) Virginie för sin del såg ut, som om hon varit på sin egen begravning. Det gick dåligt med hennes butik, och hon mumlade, att livet inte alltid är en dans på rosor. Nej minsann ! Man drack ur glasen, och Gervaise tackade och gick. (*Fällan* (EA) 374–5)

(18e) Virginie, som blev allt mer och mer modstulen i följd av de intrasslade affärerna, sade, att livet just inte alltid är så glatt ; nej, minsann ! Man fortfor att dricka saft och vatten, (*Fällan* 2 1913 : 166)

(18f) Virginie, hvars butik gick allt sämre och som hade en verklig likbjudarmin, nöjde sig med att säga, att lifvet inte alltid är så gladt, ack ! nej ! Man drack ur sin vinbärslikör, (*Krogen* (O.D.H.) 299)

Sur ce, nous terminons la discussion sur la mixité dans les traductions.

5.6. Bilan des glissements dans les deux corpus

Les deux corpus ont déjà été comparés au cours de la description du corpus français-suédois (3.2). Ici, nous ne ferons que mettre au point ces observations. Premièrement, nous pouvons constater que le nombre de raccourcissements et d'omissions est deux fois plus grand dans le corpus français-suédois. Mais il faut souligner que ces omissions ne sont pas l'effet d'une volonté d'omettre le DIL en tant que tel ; elles font partie d'une stratégie générale dans les traductions. La raison de la différence entre les deux corpus doit donc être cherchée dans ces stratégies, étude qui n'entre pas dans le cadre de ce travail.

Les traductions suédoises gardent plus de DIL que ne le font les traductions françaises. Une explication à cela est que les niveaux de l'énonciation sont plus séparés en français qu'en suédois ; les traducteurs ne se sentent probablement

pas à l'aise avec les formes trop innovatrices. Pourtant, il ne faut pas croire qu'elles soient tout à fait impossibles en français, ce qui se voit par l'emploi qu'en fait surtout Zola. Il faudra donc dire que la langue des traductions françaises, et non pas la langue française en tant que telle, permet moins de formes innovatrices. Si cette tendance vient des traducteurs ou des éditeurs, ou des deux, voilà qui est impossible à déduire du corpus étudié.

Une autre différence entre les deux corpus est qu'il y a une évolution dans la traduction française du DIL en ce que les glissements varient à travers le temps (hormis le glissement vers le DN qui domine à travers toutes les époques) ; une tendance pareille n'existe pas dans les traductions suédoises. Les déclencheurs de glissements semblent être les mêmes dans le suédois et le français : le glissement vers le DN vient de la non-traduction (volontaire ou involontaire) de certains indices du DIL, le glissement vers le DD semble être dû à un malaise provoqué par des DIL courts formulés comme des DD, le glissement vers le DI, finalement, rare dans les traductions suédoises, vient de l'extension d'un DI précédent. La différence en fréquence dans les glissements entre les deux corpus pourrait être expliquée par le fait que le français, comme nous venons de le constater, n'accepte pas aussi facilement le mélange des niveaux de l'énonciation.

L'hypothèse qui veut que le nombre de DIL traduits augmente dans les retraductions, hypothèse proposée entre autres par Taivalkoski-Shilov, ne peut pas être corroborée dans le corpus. Le nombre de DIL dans les traductions suédoises ne varie pas de manière frappante à travers le temps. Ce mécanisme ne peut donc pas être vu comme un facteur central, bien qu'il ait une certaine importance. Une autre hypothèse proposée par Taivalkoski-Shilov est que la traduction du DIL dépendrait de la « découverte » théorique du DIL. Selon elle, le fait que le DIL n'était pas connu théoriquement au XVIII^{e} siècle expliquerait, selon elle, la haute fréquence des omissions du DIL dans les traductions françaises des romans de Fielding faites à cette époque. La « découverte » théorique du DIL date du début du XX^{e} siècle. Or les traductions du corpus faites avant cette époque contiennent autant de DIL que ne le font celles qui sont plus récentes. Nous pensons donc que l'explication se trouve ailleurs, plutôt dans la littérature elle-même, fait indiqué par nos résultats. La clé du mystère se trouve probablement dans la narration. Lors de l'évolution du roman au cours du XIX^{e} siècle se forme aussi une autre conception des DR, évolution qui explose à partir du nouveau roman, qui se sert de formes de plus en plus audacieuses.

5.6.1 Les DIL > DIL et l'évaluation de la traduction du DIL

Le but principal de ce travail est de faire un inventaire du destin du DIL dans les traductions et les facteurs influençant les choix que font les traducteurs. Le point de départ est donc linguistique, départ qui est ensuite complété par une étude des formes et des normes qui influencent la traduction du DIL. Ici, nous allons faire un pas en arrière dans le but d'étudier ce même problème du point de vue du lecteur, à savoir l'importance des modifications et des glissements pour la qualité du produit final. Après avoir étudié le DIL en détail tout au long de la thèse, nous réserverons cette partie de la thèse à une discussion plus générale des œuvres et des textes entiers.

Ayant constaté que la majorité des DIL est traduite, la question qui se pose est de savoir comment se présentent ces DIL, s'ils se prêtent à la même interprétation que ceux de l'original, ou s'il y a des différences importantes. Il s'agit donc de voir si le but et la fonction du DIL reste le même dans la traduction. La réponse à cette question peut être trouvée dans l'étude du but qu'a le DIL chez les auteurs. Les auteurs étudiés ont souvent recours au DIL pour varier l'expression, une fonction qui est gardée dans la traduction. Hjalmar Bergman emploie aussi le DIL dans un but comique. Dans la dissonance entre le point de vue du narrateur (exprimé dans les pronoms et les verbes) et les « bêtises » que font ses personnages (visibles dans des expressions colloquiales, des idées saugrenues, etc.) se crée, en partie, l'effet comique si central dans les textes que nous avons étudiés. Cette dissonance comique est gardée dans les traductions, nonobstant que quelques indices ne sont pas traduits. La traduction de *Hans Nåds testamente* contient quant à elle plus de mixité et de désordre que l'original à cause de certaines modifications faites dans le DIL. Hormis les quelques exemples devenus moins clairs, le DIL reste avec sa multitude de jurons, de mots colloquiaux et d'exclamations dramatiques.

Söderberg se sert du DIL d'une autre manière ; parfois il s'agit de rendre des paroles de façon lapidaire, mais dans la majorité des cas, il l'emploie pour rendre des pensées. Söderberg fait pourtant une différence entre certaines structures dans les pensées. Pour des pensées « organisées », par exemple le fait de se poser explicitement une question, il choisit le DD, tandis qu'il garde le DIL pour les pensées errantes, plus désordonnées, comme dans (1), qui contient aussi des formes mixtes. Arvid semble préparer la réplique « *Har* jag någon ärelystnad », au DD, avec des pensées rendues au DIL[123].

(1a) Denna dikt var nästan den enda han någonsin skrivit. I vart fall den enda han skrivit färdig.
Nej – poet var han inte. Han såg för torrt och nyktert på världen till det. Hade inte den lyckliga förmåga av självillusion och självberusning, som behövs till det. Kanske inte heller den fullständiga samvetslöshet som behövs till det ! Nog för att en diktare kan ha ett slags samvete ; men hans samvete är av det lösaktigaste slag som finns.
Nej, *det* [it] var verkligen inte hans ärelystnad. Att bli diktare. Nej tack !
---Ärelystnad ?…
– *Har* jag någon ärelystnad ?
Han gick fram och åter i rummet, (*Allvarsamma leken* 45)

(1b) Il avait six ans quand elle était morte.

[123] D'ailleurs, Maupassant se sert du DIL de la même manière, comme par exemple dans le passage suivant :

« Est-ce que j'aurais peur ? »

Pourquoi son cœur se mettait-il à battre follement à chaque bruit connu de sa chambre ? Quand son coucou allait sonner, le petit grincement du ressort lui faisait faire un sursaut ; et il lui fallait ouvrir la bouche pour respirer pendant quelques secondes, tant il demeurait oppressé.

Il se mit à raisonner en philosophe sur la possibilité de cette chose : « Aurais-je peur ? »

Non certes il n'aurait pas peur puisqu'il était résolu à aller jusqu'au bout, puisqu'il avait cette volonté bien arrêtée de se battre, de ne pas trembler. Mais il se sentait si profondément ému qu'il se demanda : « Peut-on avoir peur malgré soi ? » Et ce doute l'envahit, cette inquiétude, cette épouvante ! Si une force plus puissante que sa volonté, dominatrice, irrésistible, le domptait, qu'arriverait-il ? Oui, que pouvait-il arriver ?

Certes il irait sur le terrain puisqu'il voulait y aller. Mais s'il tremblait ? Mais s'il perdait connaissance ? Et il songea à sa situation, à sa réputation, à son avenir.

Et un singulier besoin le prit tout à coup de se relever pour se regarder dans sa glace. (*Bel-Ami* 163)

Quasiment son unique poème ; le seul en tout cas qu'il eût achevé.
Non, poète, il ne l'était pas. Il envisageait la vie d'une manière trop sobre, trop sèche. Il lui manquait l'heureuse capacité, indispensable à l'artiste, de s'illusionner, de s'enivrer. Et, peut-être l'immoralisme, tout aussi indispensable. Non que l'artiste soit totalement dépourvu de conscience morale, mais c'est pour lui une notion tellement floue.
Non, son ambition ne s'y reconnaissait pas. Être poète ? Merci !
L'ambition ?
Ai-je de l'ambition ?
Il reprit sa marche : (*Jeu sérieux* 38)

Nous avons déjà constaté que le DIL est surmarqué chez les auteurs que nous étudions. Le DIL de Söderberg, par contre, contient peu d'indices, ce qui est intéressant à cause du fait que le DIL chez lui est le plus fidèlement traduit. Il semble donc que ce soit le surmarquage qui gêne les traducteurs et non pas le DIL en soi. Cela, il faudrait le vérifier dans un corpus plus large, mais la conclusion reste néanmoins digne d'intérêt.

Lagerlöf et Strindberg emploient le DIL dans le même but, celui de créer de la sympathie pour un, ou plusieurs, personnages, mais les moyens qu'ils emploient pour arriver à ce but varient. Chez Strindberg le DIL montre combien un personnage central est intelligent et combien les personnes autour de lui sont stupides. Les traductions ont tendance à devenir plus analytiques parce qu'elles soulignent davantage l'idiotie de ceux que Strindberg veut ridiculiser. Il est vrai que le point de vue du narrateur est fortement valorisé déjà dans les originaux, mais ceci devient encore plus évident dans la traduction, comme par exemple dans (2b), où la phrase « à ce qu'il prétendait » souligne, plus que ne fait l'original, le mensonge de Carlsson.

(2a) Ingen visste, vad fältspat var, och ingen hade nånsin tänkt på skatten, utom Carlsson, som nog hade haft sina tankar ditåt, men saknat kapital, drog han till med. (*Hemsöborna* 182)
(2b) Personne ne savait ce que c'était que le feldspath et personne n'avait songé à l'existence de tels trésors, excepté Carlsson qui **à ce qu'il prétendait**, n'avait pas réalisé ce vieux rêve, faute de capital. (*Gens de* 146)

La présence du narrateur est souvent plus forte dans les traductions, soit par le glissement d'une partie du DIL dans le DN, soit par l'emploi du DI, comme dans (3b).

(3a) När nu samtalet kom ned på jorden igen, passade han på och frågade om svärfadren, vars frånvaro förundrat honom. **Han var icke här, men skulle komma imorgon kväll.**
Svägerskan uppenbarade sig nu […] (*Klostret* 69)
(3b) La conversation revenue sur terre, il en profita pour demander des nouvelles de son beau-père, dont l'absence l'avait surpris. **On lui répondit qu'il n'était pas là, mais qu'il viendrait le lendemain soir.**
Sa belle-sœur fit alors son entrée […] (*Abbaye* 95)

Lagerlöf se sert plutôt de la compassion pour obtenir de la sympathie pour un personnage particulier, fait illustré clairement au cours du *Kejsarn av Portugallien* ; les pensées et les opinions de Jan, brouillées par la maladie, sont toujours rendues de manière respectueuse et compatissante. Aussi, Lagerlöf nuance les points de vues sur les personnages, souvent par l'emploi consécutif de DIL discordants et concordants. Lagerlöf emploie aussi des DIL pour rendre de longs dialogues, ce qui est traduit parfois avec des glissements vers le DD pour varier. Mais, en général, le but et la fonction du DIL sont gardés dans la

traduction. Dans quelques textes, le *gladkopis* a été employé dans la traduction, transformation presque nécessaire à cause du grand nombre d'expressions teintées de traits dialectaux et sociolectaux dans Lagerlöf. La neutralisation de ces discordanciels concerne le texte entier, et non seulement le DIL. Par conséquent, si ces discordanciels se trouvent dans tout le texte, leur suppression ne change pas l'équilibre des parties du texte. Par contre, si l'emploi de discordanciels de ce genre est particulièrement saillant dans le DIL, mais non pas dans le reste du texte, leur enlèvement peut avoir des conséquences pour le DIL, mais ces cas sont rares.

L'emploi que fait Zola du DIL s'approche de celui de Lagerlöf, car, tout comme elle, il surmarque le DIL par l'emploi de sociolectes. Le ton même du roman est dicté par le DIL qui contient souvent des expressions assez crues, prises dans le parler des ouvriers. Étant donné le rôle important du DIL pour le ton du roman, il est peu surprenant qu'il ait été gardé aussi soigneusement dans les traductions. Même les traductions raccourcies en gardent des parties. Zola se sert aussi beaucoup de ce qui peut être nommé « formes mixtes », formes qui ont été soigneusement conservées dans les traductions par le fait que le suédois les accepte facilement.

Chez Maupassant, le DIL rend souvent des pensées, surtout celles de Bel-Ami, mais aussi celles de Mme Walter. Le nombre de discordanciels est faible, hormis les phrases interrogatives et les phrases exclamatives qui abondent ; le contexte est donc important pour l'identification du DIL. La traduction en est facilitée, car il faut faire de grandes modifications dans le texte pour faire disparaître le DIL. Le nombre de discordanciels est faible dans les romans d'Anatole France, fait qui explique pourquoi tant de DIL restent dans les traductions.

Nous avons constaté, dans l'étude des temps des verbes, que l'emploi du passé simple peut réduire le nombre de DIL ambigus dans un texte suédois, ce qui impliquerait que le nombre de DIL de ce genre devrait augmenter dans les traductions suédoises. Que ce ne soit pas le cas peut s'expliquer par l'emploi prolifique de discordanciels, par exemple de particules énonciatives, dans les traductions. Nous n'avons donc pas pu constater une augmentation de DIL ambigus.

5.7 Conclusion à l'analyse des glissements

Dans la conclusion, nous diviserons les glissements en deux catégories. Premièrement il y a ceux qui découlent d'omissions ou de raccourcissements dans le texte. L'omission totale du DIL (DIL > Ø), ou de tout un passage qui en contient (DIL > pas trad.), vient d'une décision prise par le traducteur (ou par la maison d'édition). C'est aussi le cas pour les glissements vers le DN où seulement une partie du contenu du DIL original est gardée. Ces deux glissements sont donc dus à une volonté de réduire le texte pour une raison ou par une autre ; c'est pourquoi ils ont été mis dans un même groupe.

Les autres glissements (DIL > DN, DIL > DI, DIL > DD et DIL > M) forment l'autre groupe qu'il s'avère intéressant de comparer aux mécanismes qui

sous-tendent le DR quand il s'agit de l'influence qu'exercent le narrateur et le traducteur. Dans l'original et dans la traduction, le narrateur joue un grand rôle dans le DR, car il décide de la forme qu'aura un énoncé. Il est même possible de classifier les formes du DR à partir de l'influence apparente qu'exerce le narrateur, *cf.* la classification que fait Taivalkoski-Shilov. Quand le narrateur a recours au DD, il donne au moins l'illusion de ne pas manipuler l'énoncé, alors qu'il contrôle complètement les formulations dans le DI et le DN. Dans la traduction, la voix du traducteur s'impose aussi. Tout comme le narrateur, le traducteur influence le choix du DR, mais son influence sur les formes du DR est différente de celle du narrateur. Le narrateur a le plus d'influence sur le DN, alors que le glissement vers le DN dans la traduction vient d'une action plus ou moins passive de la part du traducteur. Ce glissement n'est que rarement une décision active, sauf dans des traductions raccourcies. Dans la majorité des cas, le traducteur ne fait pas une traduction littérale, mais une traduction où les normes et la grammaire de la langue cible sont aussi prises en considération. Parfois, ce qui doit être modifié ou omis est un indice du DIL. S'il est enlevé, le DIL peut disparaître sans que ce soit l'intention du traducteur. Il est donc possible de dire que, la plupart du temps, le glissement vers le DN n'est pas une décision active faite par le narrateur ; son influence est donc minime. Au contraire, là où l'influence du narrateur est le plus faible, à savoir dans le DD, l'influence du traducteur est le plus grande, car il est nécessaire, pour obtenir le glissement vers le DD, de changer activement les pronoms personnels et le temps des verbes. Le glissement vers le DI se trouve entre les deux extrêmes (le DIL > DD et le DIL > DN). Souvent le traducteur ne fait qu'y ajouter l'élément *que*, sans modifier le reste du passage.

Nous pouvons donc constater que le glissement vers le DN se produit à la suite de la non-traduction de certains indices, que le glissement vers le DD est un acte volontaire et réfléchi (vu la nécessité de modifier les pronoms personnels et le temps des verbes), que le glissement vers le DI est le résultat de la volonté d'homogénéiser le texte et que, finalement, les omissions viennent de ce que le DIL contient ce genre de détail qui se voit souvent omis dans des traductions raccourcies.

Après le survol des emplois du DIL chez les sept auteurs étudiés dans cette thèse, nous pouvons donc constater que les fonctions et les buts du DIL sont maintenus, surtout dans les traductions suédoises. Dans les traductions françaises la présence du narrateur est plus prononcée, conséquence logique du fait que les traductions sont, en général, plus analytiques que ne le sont les originaux. Aussi, le nombre de DIL ambigus (c'est-à-dire ceux qui pourraient aussi être interprétés comme des DN) deviennent moins nombreux dans les traductions françaises. Au centre de l'évaluation de la traduction du DIL se trouve la question de l'importance de l'indice individuel. Dépendant du contexte, parfois un seul indice suffit, mais il est possible d'en ajouter à son gré. La question qui se pose est donc de savoir quelle est la différence entre un DIL marqué par un seul indice, et celui qui en porte plusieurs. Une classification et une évaluation des indices à partir de leur importance pour l'identification d'un DIL particulier semblent difficiles, car les indices n'ont pas de valeur en soi ; tout dépend du contexte. Dans un texte comptant beaucoup de contagions stylistiques et d'expressions colloquiales, le DIL contenant ces éléments n'est pas aussi clairement marqué que celui qui se trouve dans un texte qui, hormis celles dans

le DIL, n'emploie que la langue standard. Il semble donc que la seule possibilité d'évaluer le DIL soit de demander aux lecteurs quel est l'impact que le DIL a sur eux. Faute d'une telle analyse, nous devons donc nous arrêter sur la constatation que l'objectif assigné au DIL dans l'original semble être maintenu dans les traductions étudiées ici (bien sûr à l'exception des textes raccourcis).

6 Conclusion

Cette thèse a un double objectif : faire l'inventaire du DIL dans quelques romans suédois et français et étudier les traductions dans les deux langues. Pour atteindre ce but, nous avons établi un corpus composé de romans de quatre écrivains suédois et de trois écrivains français.

Les formes du DIL dans les deux corpus dépendent des choix personnels des auteurs : Zola emploie le DIL pour introduire le lecteur dans le monde des ouvriers parisiens ; Maupassant et Söderberg s'en servent pour décrire les pensées et les émotions de leurs personnages principaux ; Lagerlöf et Strindberg emploient le DIL de manière peu habituelle, notamment le DIL « dialogique », mélangeant les traits du DIL et du DD. L'emploi du DIL semble parfois être dicté par une volonté d'éviter la première personne (surtout dans *Giftas*) tout en invitant le lecteur à se rapprocher autant que possible des protagonistes. Chez Bergman, le DIL a des visées satiriques, profitant de la discordance qu'il peut créer entre le contenu de l'énoncé et « la vérité ». Finalement, France se distingue par le fait qu'il se sert de très peu de DIL.

Il est impossible sur la base d'un nombre aussi réduit d'auteurs de tirer des conclusions définitives sur la forme du DIL en suédois et en français. En revanche, il est possible de constater qu'il existe une différence en ce que les niveaux de l'énonciation sont plus séparés en français qu'en suédois. On le constate, entre autres, dans l'emploi des adverbes de temps. En français, cet emploi est limité par les temps des verbes, qui à leur tour soulignent encore les différences entre le niveau de l'énoncé rapporté et celui de l'énoncé rapportant. Le suédois présente des limites plus floues, laissant aux écrivains plus de liberté de combiner des éléments pris à plusieurs niveaux. Par conséquent, le suédois contient plus de formes « mixtes » que ne le fait le français. Le français peut aussi employer des formes « mixtes » (par exemple des pronoms à la première personne de certaines expressions idiomatiques dans le DIL), mais elles sont toujours plus marquées qu'en suédois, où elles sont plutôt normales.

Ces différences se reflètent aussi dans les traductions. La faculté qu'a le suédois d'accepter plus de mélanges entre les niveaux de l'énonciation dans le texte contribue probablement au fait que presque tous les DIL (91%) sont traduits. Certains traits syntaxiques dans le français, notamment la différence entre le passé simple et l'imparfait et les contraintes imposées à l'emploi des adverbes de temps, expliquent en partie le fait que le taux de traduction est plus bas en français (82%). Pourtant, il est intéressant de noter que la large majorité des DIL dans les deux corpus a été traduite. Ce fait est particulièrement intéressant quand on le confronte aux résultats qu'a obtenus Taivalkoski-Shilov dans son étude sur la traduction des DR dans quelques romans de Fielding écrits au XVIII^{e} siècle (2003). Il est clair que le malaise qu'éprouvent à cette époque les traducteurs à l'égard de cette forme a diminué dans les traductions que nous

étudions. En effet, nous avons été surprise par la fréquence élevée des DIL traduits.

Retournons à la liste des facteurs influençant la traduction du DIL présentée dans le bilan au 3.5. Le premier sujet concerne les différences structurales entre les deux langues. Comme nous venons de le constater, les temps des verbes et leur relation aux adverbes de temps influencent la traduction en ce que quelques DIL disparaissent ou sont raccourcis dans les traductions françaises. Un autre facteur est la présence des formes mixtes dans la langue cible. Nous avons pu constater que le français accepte plus difficilement les formes mixtes, tandis que le suédois en abonde. Ces traits peuvent être considérés comme un reflet des normes en jeu dans les deux langues, facteur qui est aussi présent dans les hésitations qui se produisent dans la traduction de certains discordanciels, par exemple les répétitions. Les autres points de la liste concernent l'influence des traducteurs et leurs opinions sur les traductions et le DIL. Dans cette étude nous n'avons pas élucidé la relation entre les traducteurs et les maisons d'édition : il se peut qu'un changement soit le résultat de contraintes imposées par ces dernières. Nous avons pourtant pu constater qu'il y a un certain malaise relativement aux DIL « dialogiques » courts dans certaines traductions françaises. Les traductions suédoises ont de leur côté parfois des objections face à des expressions trop crues (surtout dans *L'Assommoir*). Comme nous travaillons sur un grand nombre de traducteurs, nous n'avons pas pu étudier les conditions de travail pour chaque traduction, ce qui nous empêche de tirer des conclusions quant à l'influence des circonstances matérielles sur la traduction.

La traduction en tant que telle est parfois interprétée comme une sorte de DR, ce qui expliquerait quelques changements, théorie proposée par Folkart (1993) et élaborée par Taivalkoski-Shilov (2003). Dans notre corpus, ce lien n'est pas aussi fort. D'autre part, il y a une intéressante corrélation entre l'influence du narrateur sur les différentes formes de DR et l'influence qu'a le traducteur sur les glissements vers d'autres formes. Dans le DN, le narrateur a le plus d'influence, alors que les glissements vers le DN dans les traductions semblent surtout être déterminés par des contraintes linguistiques et l'omission d'indices du DIL, omission nécessaire puisqu'il ne s'agit pas de traductions mot à mot. En outre, cette omission peut être une stratégie employée pour ne pas avoir à traduire un élément difficile. Le DD, le DR où le narrateur a le moins d'influence (c'est au moins l'impression qu'il donne par définition), n'apparaît pas aussi facilement dans les traductions. Ce glissement implique souvent des transformations dans les formes des verbes et des pronoms ainsi que dans la mise en page, ce qui manifeste une plus grande influence du traducteur.

Cette étude n'est que l'amorce de l'inventaire des traductions entre le suédois et le français. Nous avons choisi de couvrir autant de questions que possible de manière relativement superficielle pour avoir un point de départ. Nous avons pu constater que différents facteurs influencent la traduction des indices, ainsi que celle des glissements qui s'opèrent. Reste alors à faire une analyse plus détaillée des raisons profondes de ces transformations, mais aussi au fait que tant de DIL restent dans les traductions. Il serait par exemple intéressant d'élucider si le DIL et les autres formes « mixtes » sont traduits aussi « fidèlement » dans les romans plus modernes.

Bibliographie

Ouvrages théoriques, dictionnaires et grammaires

AHLSTEDT, E., 1994, « L'Accueil critique des Mariés en France en 1885 et cent ans plus tard », *Strindberg et la France*, éd. Gunnel Engwall, Stockholm, Almqvist & Wiksell International, pp. 127–133.

AIJMER, K., 1977, « Partiklarna *ju* och *väl* », *Nysvenska studier* 57, Uppsala, pp. 205–16.

AIJMER, K., 1978, « Några talaktsfunktioner hos adverb i svenskan », *Förhandlingar vid sammankomst för att dryfta frågor rörande svenskans beskrivning* 11, éd. Josephson *et al.*, Stockholm, pp. 5–20.

ANDERSSON, L-G., 1975 et 1976, « Talaktsadverbial », *Nysvenska studier* 57, Uppsala, pp. 23–46.

ARRIVE, M. *et al.*, 1986, *La Grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.

AUERBACH, E., 2002, *Mimesis*, Stockholm, Albert Bonniers förlag.

AUTHIER, J., 1979, « Problèmes posés par le traitement du discours rapporté dans une grammaire de phrase », *Lingvisticæ Investigationes* III : 2, Amsterdam, John Benjamins B. V., pp. 211–228.

BAKHTINE, M., 1977, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Éditions de minuit.

BAKHTINE, M., 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

BAL, M., 1997 [1985], *Narratology – Introduction on the Theory of Narrative*, 2e édition, Toronto, University of Toronto Press.

BALLU, D. 1995, *Lettres nordiques en traduction française : 1720–1995*, Nantes, L'Élan.

BALLU, D., 2001, « Éditer de la littérature suédoise : Quelle littérature ? Pour qui ? Pourquoi ? », *Aspekter av litterär översättning*, éd. Eriksson, Växjö, Växjö University Press, pp. 13–33.

BALLU, D. 2004, « Au fil du temps : Strindberg en français », *Strindberg et la langue française,* éd. Eriksson, Växjö, Växjö University Press, pp. 11–34.

BALLY, C., 1912, « Le Style indirect libre en français moderne I » et « Le Style indirect libre en français moderne II », *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, pp. 549–556 et 597–606.

BALLY, C., 1914, « Figures de Pensée et Formes Linguistiques », *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Heidelberg, Carl Winter's Universitäts-buchhandlung, pp. 405–422 et 456–470.

BALLY, C., 1930, « Antiphrase et style indirect libre », *A Grammatical Miscellany offered to Otto Jespersen on his seventieth birthday*, Copenhagen et London, Levin & Munksgaard et George Allen & Unwin Ltd., pp. 331–340.

BALZAMO, E., 1995, « Hur mycket exotism kan man tåla ? », *Den mångsidige Stockholmsflanören*, Stockholm, Höjerings, pp. 172–182.

BANFIELD, A., 1995, *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, Éditions du Seuil.
BENDER, J., 1987, *Imagining the Penitentiary*. Chicago and London, The University of Chicago Press.
BENVENISTE, É, 2002 [1966], *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.
BENVENISTE, A., 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
BERMAN, A., 1995, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.
BJURSTRÖM, C. G., 1988, « Strindberg på franska », *Strindbergiana*, 3, Stockholm, Atlantis, pp. 45–64.
BJÖRCK, S., 1964, « I marginalen till Hemsöborna », *Strindbergs språk och stil*, Stockholm, Gleerups, pp. 110–126.
BJÖRCK, S., 1970 [1953], *Romanens formvärld*, Stockholm, Natur och kultur.
BORGSTAM, S., 1977, « Nog är tillräckligt », *Nysvenska studier*, 57, Uppsala, pp. 217–226.
BOUQUET, P., 2000, « Les Stratégies en matière de traduction », *Översättning och språkkontrast i nordiskt-franskt perspektiv*, éd. Eriksson, Rapporter från Växjö universitet n° 9, pp. 1–13.
BOYSEN, G., 1996, *Fransk grammatik*, Lund, Studentlitteratur.
CASSIRER, P., 1979, *Stil Stilistik Stilanalys*, Stockholm, Almqvist & Wiksell Förlag AB.
CATFORD, J. C., 1969, *A Linguistic Theory of Translation*, London, Oxford University Press.
CHESTERMAN, A., 1997, *Memes of Translation*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.
CHUQUET, H. et PAILLARD, M., 1989 [1987], *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais ↔ français*, 2e édition, Paris, Ophrys.
COHN, D., 1978, *Transparent Minds*, Princeton New Jersey, Princeton University Press.
CULIOLI, A., 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation,* tome 2 *Formalisation et opérations de repérage*, Paris, Ophrys.
DAVIDSSON, H., 1990, *Han hon den. Genusutvecklingen i svenskan under nysvensk tid*, Lund, Lund University Press.
DELISLE, J., 1984, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
Dictionnaire d'analyse du discours, 2002, éd. Charaudeau et Maingueneau, Paris, Éditions du Seuil.
DRILLON, J, 1991, *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard.
DUCROT, O. *et al.* 1980, *Les Mots du discours*, Paris, Les Éditions de minuit.
DUCROT, O., 1984, *Le Dire et le dit*, Paris, Les Éditions de minuit.
DUCROT, O., 1989 *Logique, structure, énonciation*, Paris, Les Éditions de minuit.
ENGWALL, G., 1980, « 'Le plaidoyer d'un fou' : Un plaidoyer de Strindberg ou de Loiseau ? », *Studier i modern språkvetenskap*, Stockholm, Almqvist & Wiksell International, pp. 29–54.
ENGWALL, G., 1983, « En dåres försvarstal i Samlade Skrifter », *Från språk till språk*, éd. Engwall et Geijerstam, Lund, Studentlitteratur, pp. 168–196.

ENGWALL, G., 1995, « ‘Det knastrar i hjärnan’. Strindberg som sin egen franske översättare », *August Strindberg och hans översättare,* Föredrag vid symposium i Vitterhetsakademien 8 september 1994, Konferenser 33, éd. Meidal et Nilsson, pp. 35–51.

ERIKSSON, O., 1997, *Språk i kontrast*, Göteborg, Akademiförlaget.

ERIKSSON, O., 2000, « Meningsstrukturen i svenskan och franskan », *Översättning och språkkontrast i nordiskt-franskt perspektiv*, 2000, éd. Eriksson, Rapporter från Växjö universitet, n° 9, pp. 14–25.

ERIKSSON, O., 2001, « Répétition, variation, précision – observations sur le style de Pär Lagerkvist en traduction française », *Aspekter av litterär översättning*, éd. Eriksson, Växjö, Växjö University Press, pp. 47–60.

ERIKSSON, O., 2002a, *Stil och översättning. Pär Lagerkvists prosastil ur franskt översättningsperspektiv*, Växjö, Växjö University Press.

ERIKSSON, O., 2002b, « Ett lagerkvistiskt stilmedel i franskt översättnings-perspektiv: ‘småorden’ ju, väl, visst... och erlebte Rede », *Mélanges publiés en hommage à Gunnel Engwall*, éd. Bartning *et al.*, CD-ROM, Stockholm, Almqvist & Wiksell International.

ERIKSSON, O., 2004, « Entre traductologie et linguistique contrastive : la notion de ‘transposition’ », *Actes du 6e Colloque franco-finlandais de linguistique contrastive*, éd. Härmä et Tuomarla, Publications du Département des Langues Romanes de l’Université de Helsinki 15, Helsinki, Yliopistopaino, pp. 88–103.

FERNANDEZ, M. M. J., 1994, *Les Particules énonciatives dans la construction du discours*, Paris, Presses Universitaires de France.

FLUDERNIK, M., 2002 [1993] *The Fictions of Language and the Languages of Fiction*, London et New York, Routledge.

FLØTTUM, K., 2002b, « Fragments guillemetés dans une perspective polyphonique », 2002-10-09, http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Diverse%20artikler/Flottum_guillemets.htm

FOLKART, B., 1991, *Le Conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, Québec, Les Éditions Balzac.

FÓNAGY, I. 1986, « Reported Speech in French and Hungarian », *Direct and Indirect Speech*, éd. Coulmas, Trends in Linguistics, Studies and Monographs 31, éd. Winter, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 255–309.

FRAIX, S., 2001, « La traduction de quelques marqueurs d’oralité dans un roman britannique contemporain », *Oralité et traduction*, éd. Ballard, Arras, Artois Presses Université, pp. 153–180.

GALLAGHER, J. D., 2001, « Le Discours indirect libre vu par le traducteur », *Oralité et traduction*, éd. Ballard, Arras, Artois Presses Université, pp.209–244.

GÅRDING, E. (éd.), 1976, *Kontrastiv fonetik och syntax med svenska i centrum*, Lund, Beta Grafiska.

GELLERSTAM, M., 1998, « Översättning och formalisering av kontext » *Översättning och tolkning*, Rapport från ASLA:s höstsymposium Stockholm, 5–6, éd. Dimitrova, pp. 133–44.

GENETTE, G., 1972, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil.

GREVISSE, M., 1993, *Le bon usage. Grammaire française*, 13e éd. refondue par André Goosse, Paris, Duculot.

GUILLEMIN-FLESCHER, J., 1993 [1981], *Syntaxe comparée du français et de l'anglais. Problèmes de traduction*, Paris, Éditions Ophrys.
GULLBERG, H., 1939, *Berättarkonst och stil i Per Hallströms prosa*, Göteborg.
GULLIN, C., 1998, *Översättarens röst*, Lund, Lund University Press.
GULLIN, C., 2002 [1998], *Översättarens röst*, 2e édition, Lund, Studentlitteratur.
HÄGGKVIST, A., 1935, « Indirekt anföring », *Nysvenska studier*, Uppsala, pp. 184–196.
HELKKULA-LUKKARINEN, M., 1999, *Construction de la scène d'énonciation dans* À la recherche du temps perdu, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki Tome LVII, Helsinki, Société Néophilologique.
HELLBERG, S., 1984, « Satsens subjekt och textens », *Nysvenska studier* 64, Lund, pp. 29–82.
HERDIN, E., 1919, « Le Style indirect libre (imperfektsanföring) », *Moderna språk*, Lund, pp. 2–9.
HURTADO ALBIR, A., 1990, *La notion de fidélité en traduction*, Collection *Traductologie*, no 5, Paris, Didier Érudition.
INGO, R., 1991, *Från källspråk till målspråk*, Lund, Studentlitteratur.
JAHN, M., 1983, « Narration as Non-Communication, on Ann Banfield's Unspeakable Sentences », *Kölner Anglistische Papiere* 23, pp. 1–20.
JENNER, S., 1985, « Fröken Julie i fransk översättning – ett drama i förvandling », *August Strindberg och hans översättare*, Föredrag vid symposium i Vitterhetsakademien 8 september 1994, Konferenser 33, éd. Meidal et Nilsson, pp. 53–60.
JONASSON, K., 1998a, « Translation and Deixis. Demonstrative Determiners in a French Narrative Text translated into Swedish » *Översättning och tolkning*, Rapport från ASLA :s höstsymposium Stockholm, 5–6, éd. Dimitrova, pp. 173–81.
JONASSON, K., 2001, « Traduction et point de vue narratif », *Aspekter av litterär översättning*, éd. Eriksson, Växjö, Växjö University Press, pp. 69–81.
JØRGENSEN SØRENSEN RAVN, K. 2002a, « Le Connecteur *mais* et le discours indirect libre », *Polyphonie – linguistique et littéraire,* no IV, Roskilde, Samfundslitteratur, pp. 57–76.
JØRGENSEN SØRENSEN RAVN, K., 2002b, « Les Verbes de perception, les connecteurs et le discours indirect libre embryonnaire », *Polyphonie – linguistique et littéraire,* no V, Roskilde, Samfundslitteratur, pp. 149–181.
JØRGENSEN SØRENSEN RAVN, K, 2002c, « Stylistique et polyphonie», 2002-10-09, http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Tribune9/ravnstrib.htm.
KEARNS, M., 1999, *Rhetorical Narratology*, Lincoln et London, University of Nebraska Press.
KLUM, A, 1961, *Verbe et adverbe. Étude sur le système verbal indicatif et sur le système de certains adverbes de temps à la lumière des relations verbo-adverbiales dans la prose du français contemporain*, Stockholm, Almqvist & Wiksell.
KOLLER, W., 1972, *Grundprobleme der Übersetzungstheorie*, Bern et München, Francke Verlag.
KUNDERA, M., 1998, « En mening », *Med andra ord*, éd. Kleberg, Stockholm, Natur och kultur, pp. 285–300.
LACAPRA, D., 1982, *Madame Bovary on Trial*, Ithaca et London, Cornell University Press.

LÅFTMAN, E., 1918, « Är ‘Le style indirect libre’ ett indirekt framställningssätt ? », *Moderna språk*, Lund, pp. 171–74.
LÅFTMAN, E., 1919, « ‘Le style indirect libre‘ än en gång », *Moderna språk*, Lund, Moderna språk, pp. 30–33.
LÅFTMAN, E., 1930, « Referat. En studie i nusvensk syntax », Uppsala, *Nysvenska studier*, pp. 91–118.
LAROSE, R., 1989, *Théories contemporaines de la traduction*, Québec, Presses de l’Université de Québec.
LARSSON, E., 1979, *La Dislocation en français*, Études romanes de Lund 28, Lund, C W K Gleerup.
LARSSON RINGQVIST, E. (éd) et ROBACH, I.-B., 2003, *Ordföljd och informationsstruktur i franska och svenska*, Växjö, Växjö University Press.
LAURIDSEN, K. M., 1994, « Text corpora and contrastive linguistics : Which type of corpus for which type of analysis ? », *Languages in Contrast, Papers from a Symposium on Text-based Cross-linguistic Studies Lund 4–5 March 1994*, éd. Aijmer, Altenberg, Johanson, Lund, Lund University Press, pp. 63–71.
LE GOFFIC, P., 1993, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
Le Nouveau Petit Robert, 1993, deuxième édition, Paris, Dictionnaires Le Robert.
LEVINSON, S. C., 1983, *Pragmatics*, London, Cambridge University Press.
LEVÝ, J., 1998, « Konstnärlig stil och ‘översättarstil’ », *Med andra ord*, éd. Kleberg, L., Stockholm, Natur och kultur, pp. 156–71.
LEWIS, P. E., 1985, « The Measure of Translation Effects », *Difference in Translation*, éd. Graham, Ithaca et London, Cornell University Press, pp. 31-62.
LI, C. N., 1986, « Direct speech and indirect speech : A functional study », *Direct and Indirect Speech*, éd. Coulmas, Trends in Linguistics, Studies and Monographs 31, éd. Winter, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 29–45.
LILJESTRAND, B., 1982, *Tal i prosa 1 Forskningsöversikt*, Umeå, Meddelanden från institutionen för nordiska språk vid Umeå universitet n° 21.
LILJESTRAND, B., 1983, *Tal i prosa*, Umeå, Acta Universitatis Umensis 54.
LILJESTRAND, B., 1987, *Talspråk och prosadialog – Tre specialstudier*, Umeå, Nordsvenska.
LINDBERG, E., 1998, *När voro blev var – Så skapades den moderna svenskan*, Stockholm, Norstedts Ordbok AB.
LIPS, M., 1926, *Le style indirect libre*, Paris, Payot.
MAINGUENEAU, D., 1997 [1993], *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod.
MAINGUENEAU, D., 2003 [1986], *Linguistique pour le texte littéraire*, quatrième édition, Paris, Nathan.
MARNETTE, S., 2002, « Aux frontières du discours rapporté », *Revue romane* n° 1, pp. 3–30.
MEIDAL, B., 1995, « ‘En klok råtta måste ha många hål !’ Strindberg och översättarna », *August Strindberg och hans översättare*, Föredrag vid symposium i Vitterhetsakademien 8 september 1994, Konferenser 33, éd. Meidal et Nilsson, pp.11–24.
MERIMEE, P., 1993, *Colomba et autres nouvelles*, Paris, Bookking International.

MESTERTON, E., 1998, « Om möjligheten och omöjligheten att översätta », *Med andra ord*, éd. Kleberg, Stockholm, Natur och kultur, pp. 172–88.
MOUNIN, G., 1971 [1963], *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
MOUNIN, G., 1994 [1955], *Les Belles infidèles*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
NIDA, E. A., 1964, *Toward a Science of Translating*, Leiden, E. J. Brill.
NØLKE, H., 1993, *Le Regard du locuteur*, Paris, Éditions Kimé.
NØLKE, H., 2002, « La Polyphonie : analyses littéraire et linguistique », 2002-10-09 http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Tribune9/Nolketrib.htm.
NØLKE, H. et OLSEN, M., 2002, « Polyphonie: Théorie et terminologie », 2002-10-19, http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Polyphonie_II/poly2_NolkeOlsen-article.htm.
NOREN, C., 2002, « Remarques sur la notion de point de vue », 2002-10-09, http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Polyphonie_II/poly2_CocoNoren.htm.
OLSEN, M., 2002a, « Le Passé simple subjectif », *Polyphonie – linguistique et littéraire*, n° IV, Roskilde, Samfundslitteratur Roskilde, pp. 101–23.
OLSEN, M., 2002b, « Remarques sur le dialogisme et la polyphonie », *Polyphonie – linguistique et littéraire*, n° VI, Roskilde, Samfundslitteratur Roskilde, pp. 1–174.
OLSEN, M., 2003, « La Métaphysique des points d'exclamation », *Polyphonie – linguistique et littéraire*, n° VII, Roskilde, Samfundslitteratur Roskilde, pp. 33–61.
ÖSTMAN, J-O., 1979, « Om svenskans talarattitydsadverbial », *Förhandlingar vid sammankomst för att dryfta frågor rörande svenskans beskrivning* 11, éd. Josephson *et al.*, Stockholm, pp. 195–209.
PAGE, N., 1973, *Speech in the English Novel*, London, Longman.
PÅLSSON, M., 2003, « Un problème qui mérite qu'on s'y arrête : la traduction en français du mot suédois *nu* », *Recherches actuelles en langue et littérature françaises à l'Université de Växjö*, éd. Angelfors *et al.*, Rapporter från Växjö Universitet Humaniora, n° 13, pp. 81–106.
PASCAL, R., 1977, *The Dual Voice*, Manchester, Manchester University Press.
PEDERSEN, J., *et al*., 1989 [1982], *Fransk universitetsgrammatik*, 2e édition Göteborg, Akademiförlaget.
PEETERS, J., 2001, « Sur la traduction des appellatifs », *Oralité et traduction*, éd. Ballard, Arras, Artois Presses Universitaires, pp. 129–152.
PERRET, M., 1994, *L'énonciation en grammaire du texte*, Paris, Nathan.
PERRUCHOT, C., 1975, « Le style indirect libre et la question du sujet dans *Madame Bovary* », *La Production du sens chez Flaubert*, Colloque de Cerisy, éd. Gothot-Mersch, Paris, Union générale d'éditions, pp. 253– 285.
PONCHARAL, B., 1998, « Étude contrastive du discours indirect libre en anglais et en français : problèmes aspectuels », *Linguistique contrastive et traduction*, n° 4, éd. Guillemin-Flescher, Paris, Ophrys, pp. 1–24.
PONCHARAL, B., 2003, *La Représentation de paroles au discours indirect libre en anglais et en français*, numéro spécial de *Linguistique contrastive et traduction*, Paris, Ophrys.
RAMAZANI, V. K., 1988, *The Free Indirect Mode*, Virginia, The University Press of Virginia.

RIEGEL, M. *et al*. 2002 [1994], *Grammaire méthodique du français*, 5e édition, Paris, Presses Universitaires de France.
ROSIER, L., 1999, *Le discours rapporté*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
SALEVID, E., 1994, « Att ansa en författarinna. Selma Lagerlöfs *Jerusalem* i fransk språkdräkt », *Selma Lagerlöf ur franskt perspektiv*, éd. Clason, Lagerlöfstudier 1994, pp. 133–147.
SANDBERG, V., 1997, *Temps et traduction. Étude constrastive des temps de l'indicatif du français et du suédois*, Études Romanes de Lund 59, Lund, Lund University Press.
STANZEL, F. K., 1996, «Free Indirect Discourse / Erlebte Rede – An Irritation to Grammar and Narratology », *Perspectives on narratology*, éd. Wahlin, Frankfurt am Main, Peter Lang, pp. 141–153.
STEENE, B., 1989, « Sommarlovets hägring är inte nödvändigtvis översättarens vision... », *Strindbergiana* 4, Stockholm, Atlantis, pp. 56–66.
STEINBERG, G., 1971, *Erlebte Rede*, Vol. I et II, Göppinger Arbeiten zur Germanistik, Göppingen, Verlag Alfred Kummerle.
STOLPE, J., 1998, « Blunda ett ögonblick och tänk. Om att översätta », *Språk- och kulturkontraster*, éd. Eriksson, Åbo, Åbo Akademis förlag, pp. 87–91.
SUNDIN, U., 2002, *Ordföljd i franska och svenska – en kontrastiv studie av satsens tre första positioner*, MISS 42, Göteborg.
SVANBERG, N., 1966 [1936], *Svensk stilistik*, 3e édition, Stockholm, C E Fritzes bokförlag.
Svenska Akademiens Ordbok, ressource informatisée, http://g3.spraakdata.gu/saob.
TAIVALKOSKI-SHILOV, K., 2002, « Traduire la mixité formelle : l'exemple des premières (re)traductions de Fielding en France », *Faits de langues*, Evry, P. U. F., pp. 85–97.
TAIVALKOSKI-SHILOV, K., 2003, *La Tierce main. Discours rapporté, traduction et Fielding en France au XVIIIe siècle*, manuscrit.
TEGELBERG, E., 1999, « Les Verbes d'incise dans *Hemsöborna* et sa traduction française. Étude contrastive », *Studia Neophilologica*, 71 :1, pp. 72–96.
TEGELBERG, E., 2000, *Från svenska till franska. Kontrastiv lexikologi i praktiken*, Lund, Studentlitteratur.
TEGELBERG, E., 2001, « Réflexions sur deux traductions de *Utvandrarna* de Vilhelm Moberg », *Aspekter av litterär översättning*, éd. Eriksson, Växjö, Växjö University Press, pp. 135-87.
TELEMAN *ET AL.*, 1999, *Svenska Akademiens grammatik* tome 2 : *Ord*. (*SAG* 2), Stockholm, Norstedts Ordbok.
TELEMAN *ET AL.*, 1999, *Svenska Akademiens grammatik* tome 4 *Satser och meningar* (*SAG* 4), 1999, Stockholm, Norstedts Ordbok.
TIDSTRÖM, K., 1999, *Cette fameuse* Sonate des spectres..., Forskningsrapporter / Cahiers de la recherche 9, éd. Engwall et Nystedt, Stockholm.
THIBAUDET, A., 1973 [1922], *Gustave Flaubert*, Paris, Gallimard.
TODOROV, T., 1984, *Mikhail Bakhtin The Dialogical Principle*, Theory and History of Literature, Volume 13, Manchester, Manchester University Press.
TOOLAN, M., 2001 [1988], *Narrative. A critical linguistic introduction*, 2e édition, London et New York, Routledge.

TORPE, U., 1994, « Jordens röst och vindens mun. Selma Lagerlöf och Frankrike », *Selma Lagerlöf ur franskt perspektiv*, éd. Clason, Lagerlöfstudier 1994, pp. 11–83.
TOURY, G., 1995, *Descriptive Translation Studies and Beyond,* Amsterdam et Philadelphia PA, John Benjamins Publishing Co.
TUOMARLA, U., 2000, *La Citation mode d'emploi – sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct*, Annales academiæ scientiarum fennicæ 308, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica.
UEBERSCHLAG, G., 2001, « De l'hyperbole… ou le mal de mots. À propos de la traduction de *Herr von Hancken* de Hjalmar Bergman », *Aspekter av litterär översättning*, éd. Eriksson, Växjö, Växjö University Press, pp. 175-86.
ULLMANN, S., 1964, *Style in the French Novel*, Oxford, Basil Blackwell.
VETTERS, C., 1994, « Free indirect speech in French », *Direct and Indirect Speech*, éd. Coulmas, Trends in Linguistics, Studies and Monographs 31, éd. Winter, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 179–225.
VINAY, J.-P. et DARBELNET, J., 1963 [1958], *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, 2e édition, Paris, Didier.
VIOLI, P., 1986, « Review article: Unspeakable Sentences and Speakable Texts », *Semiotica* 60. 3–4, pp. 361–78.
VUILLAUME, M., 1998, « Le Discours indirect libre et le passé simple », *Temps et discours*, éd. Vogeleer *et al.*, Louvain-la-Neuve, Peeters, pp. 191–201.
WEINRICH, H., 1973, *Le Temps*, Paris, Le Seuil.
WENNERSTRÖM, E., 1935, « Expressiva anföringsverb », *Svensk stil. Studier tillägnade Bengt Hesselman*, Uppsala, pp. 151–60.
WILMET, M., 1976, « 'Oui', 'si' et 'non' en français moderne », *Le français moderne – revue de linguistique française*, No 3, tome XLIV, pp. 229-251.
WOOLF, V., 1996, *Mrs Dalloway*, Ware, Wordsworth Editions Limited.
YAMAGUCHI, H., 1989, « On 'Unspeakable Sentences' : A Pragmatic Review. » *Journal of Pragmatics* 13, pp. 577–96.

Le corpus suédois-français[124]

BERGMAN, H., 1965 [1920], *Herr von Hancken*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag. (*Herr von H*)
BERGMAN, H., 2002, *Monsieur von Hancken*, Nantes, L'Élan. Trad. Georges Ueberschlag. (*M. von H*)

BERGMAN, H., 1970 [1910], *Hans nåds testamente*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Hans nåds*)
BERGMAN, H., 1998, *Le testament de Sa Grâce*, Nantes, L'Élan. Trad. Elena Balzamo. (*Testament*)

BERGMAN, H., 1952 [1919], *Markurells i Wadköping, Markurells i Wadköping* (pièce de théâtre, pas utilisé) et *Herr Markurells död* (pas utilisé), Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Markurells*)

[124] Les abréviations des textes utilisés dans la thèse se trouvent entre parenthèses à la fin de la description de chaque roman.

BERGMAN, H., 1931, *Les Markurell*, Paris, Librairie Stock. Trad. K. Dubois-Heyman. (*Markurell* (KDH)
BERGMAN, H., 1998, *Les Markurell de Wadköping*, Nantes, L'Élan. Trad. Georges Ueberschlag, préface par Elena Balzamo. (*Markurell* (GU))

LAGERLÖF, S., 1910 [1897], *Antikrists mirakler*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Antikrists*)
LAGERLÖF, S., 1924, *Les Miracles de l'Antéchrist*, Paris, Librairie Stock. Trad. T. Hammar. (*Antéchrist*)

LAGERLÖF, S., 1959 [1899], *En herrgårdssägen*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Herrgårdssägen*)
LAGERLÖF, S., 1911, *Le Vieux manoir*, Paris, Librairie Académique Perrin et Cie. Trad. Marc Hélys. (*Vieux manoir*)
LAGERLÖF, S., 2001, *Le Violon du fou,* Arles, Actes Sud. Trad. Marc de Gouvenain et Lena Grumbach. (*Violon*)

LAGERLÖF, S., 1978 [1891], *Gösta Berlings saga*, Stockholm, Bonniers Grafiska Industrier. (*Gösta Berling*)
LAGERLÖF, S., 1928 [1904], *La Légende de Gösta Berling*, Paris, Librairie Stock. Trad. André Bellessort. (*Légende*)
LAGERLÖF, S., 1957 [1937], *Gösta Berling*, Paris, Éditions Je Sers. Trad. Thekla Hammar et Marthe Metzger. (*Gösta Berling*)

LAGERLÖF, S., 1997, *Herr Arnes penningar* [1904], *Liljecronas hem* [1911] et *Körkarlen* [1912], Stockholm, Bonnier Pocket. (*Herr Arne*, *Liljecronas*, *Körkarlen*)
LAGERLÖF, S., 1910, *L'Argent de Monsieur Arne*, Poissy, Lejay fils et Lemoro. Trad. Élisa Girod-Hoskier. (*Argent*)
LAGERLÖF, S., 1992 [1939], *Les Écus de messire Arne*, Paris, Stock. Trad. Thekla Hammar et Marthe Metzger. (*Écus*)
LAGERLÖF, S., 1937, *La Maison de Lilliecrona*, Paris, Éditions Je Sers. Trad. Thekla Hammar et Marthe Metzger. (*Maison*)
LAGERLÖF, S., 1972 [1922], *Le Charretier de la mort et autres nouvelles fantastiques*, Paris, Bibliothèque Marabout. Trad. Th. Hammar, F. Palmer et A. Bellessort[125]. (*Charretier*)
LAGERLÖF, S., 1998, *Le Cocher*, Arles, Actes Sud. Trad. Marc de Gouvenain et Lena Grumbach. (*Cocher*)

LAGERLÖF, S., 1958 [1901–2], *Jerusalem I–II*, Stockholm, Bonniers förlag AB. (*Jerusalem* I et II)
LAGERLÖF, Selma, 1988 [1903], *Jérusalem en Dalécarlie*, Paris, Stock. Trad. André Bellessort. (*Jérusalem* I)
LAGERLÖF, S., 1988 [1904], *Jérusalem en Terre Sainte*, Paris, Stock. Trad. André Bellessort. (*Jérusalem* II)

[125] Seul *Le charretier de la mort*, traduit par Thekla Hammar, utilisé. C'est cette traduction qui date de 1922.

LAGERLÖF, S., 1998 [1914], *Kejsarn av Portugallien*, Stockholm, Bonnier Pocket. (*Kejsarn*)
LAGERLÖF, S., 1995 [1944], *L'Empereur du Portugal,* Paris, Stock. Trad. Ih [sic] Hammar et Marthe Metzger. (*Empereur*)

LAGERLÖF, S., 1910 [1904], *Kristuslegender*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Kristus*)
LAGERLÖF, S., 1952 [1937], *Légendes de Christ*, Paris, Librairie Académique Perrin. (pas de traducteur indiqué[126]). (*Légendes*)

LAGERLÖF, S., 1994 [1925], *Löwensköldska ringen* et *Charlotte Löwensköld*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Löwensköldska*, *Charlotte*)
LAGERLÖF, S., 1935, *L'Anneau des Löwensköld*, Paris, Éditions Je Sers. Trad. Marthe Metzger. (*Anneau*)
LAGERLÖF, S., 1935 [1935], *Charlotte Löwensköld*, Paris, Éditions Je sers. Trad. Thekla Hammar. (*Charlotte*)

LAGERLÖF, S., 1998 [1906–7], *Nils Holgerssons underbara resa genom Sverige I–II*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Nils*)
LAGERLÖF, S., 1985 [1912], *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, Paris, Librairie Académique Perrin. Trad. T. Hammar. (*Nils* (TH))
LAGERLÖF, S., 1995 [1990], *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, Paris, Le livre de Poche. Trad. Marc de Gouvenain et Lena Grumbach. (*Nils* (MG / LG))

STRINDBERG, A., 1973 [1889], *Bland franska bönder*, Stockholm, Aldus / Bonniers. (*Bland franska*)
STRINDBERG, A., 1988, *Parmi les paysans français*, Arles, Actes sud. Trad. Eva Ahlstedt et Pierre Morizet. (*Parmi les paysans*)

STRINDBERG, A., 1909 [1888], *Den romantiske klockaren på Rånö*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Romantiske klockaren*)
STRINDBERG, A., 1909, « Le sacristain de Ronœ », *La revue de Paris,* juin. Trad. W. Molard et J. Leclercq. (*Sacristain*)
STRINDBERG, A., 1999, *Le Sacristain romantique de Rånö*, Paris, Viviane Hamy. Trad. Elena Balzamo. (*Sacristain romantique*)

STRINDBERG, A., 1999, *En dåres försvarstal* et *Le plaidoyer d'un fou* [1895], Stockholm, Nordstedts. Trad. Hans Levander et Gunnel Engwall. (*Försvarstal*, *Plaidoyer*)

STRINDBERG, A., 1957 [1886], *Ensam* (aussi *Tjänstekvinnans son*, pas employé), Stockholm, Bonniers. (*Ensam*)
STRINDBERG, A., 1967, *Seul,* Paris, Mercure de France. Trad. Helen et Hervé Coville. (*Seul*)

[126] Ballu (1995) donne Monique Pauly comme traductrice pour cette édition.

STRINDBERG, A., 2000 [1884 et 1886], *Giftas I–II*, Stockholm, Natur och Kultur. (*Giftas*)
STRINDBERG, A., 1885, *Les Mariés*, Lausanne et Paris, Belhatte et Thomas. Trad. Jules Henri Kramer et B. Benda. (*Les mariés*)
STRINDBERG, A., 1986, *Mariés!*, Arles, Actes Sud. Trad. Pierre Morizet et Eva Ahlstedt. (*Mariés*)

STRINDBERG, A., 1921 [1887], *Hemsöborna*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Hemsöborna*)
STRINDBERG, A., 1909, *Dans les îles,* Paris, R. Roger & F. Chernoviz, éditeurs. Trad. Georges Montignac et Jaques Monnier. (*Dans les îles*)
STRINDBERG, A., 1991 [1962], *Les gens de Hemsö*, Nantes, L'Élan. Trad. Jean-Jacques Robert. (*Gens de*)

STRINDBERG, A., 1971 [1890], *I havsbandet*, Stockholm, Bokförlaget Aldus / Bonniers. (*Havsbandet*)
STRINDBERG, A., 1898 [1898], *Axel Borg*, Paris, Société de Mercure de France. Trad. L. Littmansson. (*Axel Borg*)
STRINDBERG, A., 1993 [1981], *Au bord de la vaste mer*, Paris, Flammarion. Trad. L. Littmansson, préface par Régis Boyer. (pas utilisé dans le corpus)

STRINDBERG, A., 1994, *Inferno* [1897], version bilingue, Stockholm, Norstedts. Trad. Eugène Fahlstedt avec révision faite par Redaktionskommittén för nationalutgåvan. (*Inferno*)

STRINDBERG, A., 1994 [1902], *Klostret* et *Fagervik och Skamsund* (pas utilisé), Stockholm, Norstedts. (*Klostret*)
STRINDBERG, A., 1990, *Œuvre autobiographique tome II*, *L'Abbaye*, *Inferno*, *Légendes*, *Seul* et *Harriet Bosse* (seul le premier est utilisé), Paris, Mercure de France. Trad. Carl Gustaf Bjurström et Georges Perros. (*Abbaye*)

STRINDBERG, A., 2001, *Legender* [1898] et *Légendes* [1967], Stockholm, Norstedts. Trad. Eugène Fahlstedt. (*Legender*, *Légendes*)

STRINDBERG, A., 1993 [1879], *Röda rummet*, Stockholm, Natur och Kultur. (*Röda rummet*)
STRINDBERG, A., 1908, *Bohème suédoise*, trad. E. Avenard, Paris, Librairie Nilsson. (*Bohème*)
STRINDBERG, A., 1925, *La Chambre rouge,* Paris, Librairie Stock. Trad. E. Avenard. (pas utilisé dans le corpus)
STRINDBERG, A., 1969, *Le Cabinet rouge*, Antwerp, Éditions Beckers. Trad. Roger F. Rodoniy. (pas utilisé dans le corpus)

STRINDBERG, A., 1979 [1903], *Sagor*, Stockholm, Atlantis. (*Sagor*)
STRINDBERG, A., 1997, *Les tribulations du pilote et autres contes*, Nantes, Le Passeur / Cecofop. Trad. Carl-Gustaf et Christoffer Bjurström. (*Tribulations*)

STRINDBERG, A., 1962 [1907] *Svarta fanor*, Stockholm, Bokförlaget Aldus / Bonniers. (*Svarta fanor*)

STRINDBERG, A., 1984, *Drapeaux noirs*, Arles, Actes Sud. Trad. Pierre Morizet et Eva Ahlstedt. (*Drapeaux noirs*)

STRINDBERG, A., 1981 [1882–3], *Svenska öden och äfventyr*, Stockholm, Almqvist & Wiksell. (*Svenska öden*)
STRINDBERG, A., 1985, *Destins et visages*, Paris, Flammarion. Trad. Marc de Gouvenain et Lena Grumbach. (*Destins*)

STRINDBERG, A., 1922 [1882-3], *Svenska öden och äventyr*, utilisé pour *En häxa* et pour *Tschandala*, Stockholm, Albert Bonniers förlag. (*Häxa*, *Tschandala*)
STRINDBERG, A., 1983 [1884], *De lycksaliges ö*, Stockholm, Gidlunds. (*Lycksaliges*)
STRINDBERG, A., 1990, *Tschandala, L'île des bienheureux, Une sorcière,* Paris, GF Flammarion. Trad Émile Poulenard, Marc de Gouvenain et Lena Grumbach. (*Tschandala*, *Bienheureux*, *Sorcière*)

STRINDBERG, A., 1984 [1906], *Taklagsöl, Syndabocken*, Stockholm, Almqvist & Wiksell förlag. (*Taklagsöl*, *Syndabocken*)
STRINDBERG, A., 1990, *Le Couronnement de l'édifice,* Arles, Actes Sud. Trad. Eva Ahlstedt et Pierre Morizet. (*Couronnement*)
STRINDBERG, A., 1997, *Le Bouc émissaire*, Paris, Viviane Hamy. Trad. Elena Balzamo. (*Bouc*)

STRINDBERG, A., 2000 [1886–7], *Tjänstekvinnans son, Jäsningstiden, I röda rummet* et *Författaren*, Stockholm, Bokförlaget Natur och kultur. (*Tjänstekvinnans*, *Jäsningstiden*, *I Röda rummet*, *Författaren*)
STRINDBERG, A., 1973 [1921], *Le Fils de la servante*, Paris, Gallimard. Trad. Camille Polack. (*Fils* (CP))
STRINDBERG, A., 1990, *Œuvre autobiographique tome I*, *Le fils de la servante, Fermentation, Dans la chambre rouge et L'écrivain*, *Le plaidoyer d'un fou* (pas utilisé) et *Lui et elle* (pas utilisé), Paris, Mercure de France. Trad. Carl Gustaf Bjurström. (*Fils* (CGB), *Fermentation*, *Chambre rouge*, *Écrivain*)

SÖDERBERG, H., 1948 [1912], *Den allvarsamma leken*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag. (*Allvarsamma leken*)
SÖDERBERG, H., 1995, *Le Jeu sérieux*, Paris, Viviane Hamy. Trad. Elena Balzamo. (*Jeu sérieux*)

SÖDERBERG, H., 1992, *Förvillelser* [1895], *Historietter* (pas utilisé), *Martin Bircks ungdom* [1901] et *Doktor Glas* [1905], Stockholm: Gedins förlag. (*Förvillelser*, *Martin Birck*, *Doktor Glas*)
SÖDERBERG, H., 1992, *Égarements*, Paris, Viviane Hamy. Trad. Elena Balzamo. (*Égarements*)
SÖDERBERG, H., 1993, *La jeunesse de Martin Birck*, Paris, Viviane Hamy. Trad. Elena Balzamo. (*Martin Birck*)
SÖDERBERG, H., 1969, *Doktor Glas*, Paris, Julliard. Traduit du danois par Marcellita de Moltke-Huitfeld et Ghislaine Lavagne. (*Doktor Glas*)

Le corpus français-suédois[127]

FRANCE, A., 1964 [1892], *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, Paris, Calmann-Lévy. (*Rôtisserie*)

FRANCE, A., 1944 [1899], *Drottning Gåsfot,* Stockholm, Bokförlaget Natur och Kultur. Trad. Hjalmar Söderberg. (*Gåsfot* (HS))

FRANCE, A., 1967 [1928], *Drottning Gåsfot*, Stockholm, Saxon & Lindströms förlag. Trad. Fanny Alving. (*Gåsfot* (FA))

FRANCE, A., 1955, *Drottning Gåsfot*, Stockholm, AB Lindqvists förlag. Trad. Bernt Ahliny. (*Gåsfot* (BA))

FRANCE A., 1960 [1912], *Les Dieux ont soif*, Paris, Calmann-Lévy. (*Dieux*)

FRANCE, A., 1958 [1912], *Gudarna törsta*, Stockholm, Vingförlaget. Trad. Hugo Hultenberg. (*Gudarna*)

FRANCE, A., 1991 [1901], *Monsieur Bergeret à Paris*, Paris, Presses Pocket. (*Monsieur Bergeret*)

FRANCE, A., 1928 [1907], *Herr Bergeret i Paris*, Stockholm, P. A. Norstedt & Söners Förlag. Trad. Anna Beijer. (*Herr Bergeret* (AB))

MAUPASSANT, G. de, 1989 [1885], *Bel-Ami*, Paris, Le livre de poche. (*Bel-Ami*)

MAUPASSANT, G. de, 1885, *Qvinnogunst (Bel-Ami)*, Upsala, B. Almqvist & J Wiksell. (trad. inconnu) (*Qvinnogunst*)

MAUPASSANT, G. de, 1915, *Kvinnogunst*, Stockholm, Björck & Börjesson. Trad. O. H. D[umrath]. (*Kvinnogunst*)

MAUPASSANT, G. de, 1923, *Bel-Ami*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag. Trad. Eric Swenne. (*Bel-Ami* (ES))

MAUPASSANT, G. de, 1946 [1940], *Bel-Ami*, troisième éd., Stockholm, B. Wahlströms Bokförlag. Trad. Oscar Nachman. (*Bel-Ami* (ON))

MAUPASSANT, G. de, 1985 [1945], *Bel-Ami*, Stockholm, Bokförlaget Prisma. Trad. Victor Hoving. (*Bel-Ami* (VH))

MAUPASSANT, G. de, 1946, *Bel-Ami : Kvinnogunst I à III*, Malmö, Världslitteraturens förlag. Trad. Ragnar Malmberg. (*Bel-Ami* (RM))

MAUPASSANT, G. de, 1971, *Bel-Ami*, tome I et II, Stockholm, Lindqvist. Trad. Greta Åkerhielm. (*Bel-Ami* (GÅ))

MAUPASSANT, G. de, 1974, *Bel-Ami*, tome I et II, Malmö, Världslitteraturens förlag AB. Remanié par Christer Topelius. (*Bel-Ami* (CT))

MAUPASSANT, G. de, 1979, *Bel-Ami*, Stockholm, Niloé. Trad. Harry Lundin. (*Bel-Ami* (HL))

SAND, G., 1993 [1846], *La Mare au diable*, Paris, Bookking International. (pas utilisé dans le corpus)

SAND, G., 1888, *Djefvulskärret*, Stockholm, Fahlcrantz & C°. Trad. Ernst Lundquist. (pas utilisé dans le corpus)

[127] Les abréviations des textes utilisés dans la thèse se trouvent entre parenthèses à la fin de la description de chaque roman.

ZOLA, É., 1993 [1877], *L'Assommoir*, Paris, Bookking International. (*Assommoir*)
ZOLA, É., 1910, *Krogen*, Stockholm, Fröléen & Comp.. Trad. O. H. D[umrath]. (*Krogen* (O.H.D.))
ZOLA, É., 1913, *Fällan*, tome I et II, Stockholm, Nordiska förlaget. (trad. inconnu) (*Fällan* 1913) (pas utilisé dans le corpus)
ZOLA, É., 1919, *Fällan*, Stockholm, Åhlén & Åkerlunds Förlags A. B. (trad. inconnu)
ZOLA, É., 1928, *Fällan*, Malmö, Baltiska Förlaget Aktiebolag. Trad. Eva Ahlman. (*Fällan* (EA))
ZOLA, É., 1980 [1975], *Krogen*, traduction raccourcie, Stockholm, Niloé. Trad. Jacob Gunnarsson. (*Krogen* (JG))
ZOLA, É., 2000 [1946], *Krogen*, Stockholm, Natur och Kultur. Trad. Karin de Laval. (*Krogen* (KdL))

Acta Wexionensia

Nedan följer en lista på skrifter publicerade i den nuvarande Acta-serien, serie III. För förteckning av skrifter i tidigare Acta-serier, se Växjö University Press sidor på www.vxu.se

Serie III (ISSN 1404-4307)

1. *Installation Växjö universitet 1999. Nytt universitet – nya professorer. 1999.* ISBN 91-7636-233-7
2. *Tuija Virtanen & Ibolya Maricic*, 2000: Perspectives on Discourse: Proceedings from the 1999 Discourse Symposia at Växjö University. ISBN 91-7636-237-X
3. *Tommy Book*, 2000: Symbolskiften i det politiska landskapet – namn-heraldik-monument. ISBN 91-7636-234-5
4. *E. Wåghäll Nivre, E. Johansson & B. Westphal* (red.), 2000: Text im Kontext, ISBN 91-7636-241-8
5. *Göran Palm & Betty Rohdin*, 2000: Att välja med Smålandsposten. Journalistik och valrörelser 1982-1998. ISBN 91-7636-249-3
6. *Installation Växjö universitet 2000, De nya professorerna och deras föreläsningar*. 2000. ISBN 91-7636-258-2
7. *Thorbjörn Nilsson*, 2001: Den lokalpolitiska karriären. En socialpsykologisk studie av tjugo kommunalråd (doktorsavhandling). ISBN 91-7636-279-5
8. *Henrik Petersson*, 2001: Infinite dimensional holomorphy in the ring of formal power series. Partial differential operators (doktorsavhandling). ISBN 91-7636-282-5
9. *Mats Hammarstedt*, 2001: Making a living in a new country (doktorsavhandling). ISBN 91-7636-283-3
10. *Elisabeth Wåghäll Nivre & Olle Larsson*, 2001: Aspects of the European Reformation. Papers from Culture and Society in Reformation Europe, Växjö 26-27 November 1999. ISBN 91-7636-286-8
11. *Olof Eriksson*, 2001: Aspekter av litterär översättning. Föredrag från ett svensk-franskt översättningssymposium vid Växjö universitet 11-12 maj 2000. ISBN 91-7636-290-6.
12. *Per-Olof Andersson*, 2001: Den kalejdoskopiska offentligheten. Lokal press, värdemönster och det offentliga samtalets villkor 1880-1910 (Doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-303-1.
13. *Daniel Hjorth*, 2001: Rewriting Entrepreneurship. Enterprise discourse and entrepreneurship in the case of re-organising ES (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-304-X.
14. *Installation Växjö universitet 2001, De nya professorerna och deras föreläsningar*, 2001. ISBN 91-7636-305-8.
15. *Martin Stigmar*, 2002. Metakognition och Internet. Om gymnasieelevers informationsanvändning vid arbete med Internet (doktorsavhandling). ISBN 91-7636-312-0.
16. *Sune Håkansson*, 2002. Räntefördelningen och dess påverkan på skogsbruket. ISBN 91-7636-316-3.
17. *Magnus Forslund*, 2002. Det omöjliggjorda entreprenörskapet. Om förnyelsekraft och företagsamhet på golvet (doktorsavhandling). ISBN 91-7636-320-1.

18. *Peter Aronsson och Bengt Johannisson (red)*, 2002. Entreprenörskapets dynamik och lokala förankring. ISBN: 91-7636-323-6.
19. *Olof Eriksson*, 2002. Stil och översättning. ISBN: 91-7636-324-4
20. *Ia Nyström*, 2002. ELEVEN och LÄRANDEMILJÖN. En studie av barns lärande med fokus på läsning och skrivning (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-351-1
21. *Stefan Sellbjer*, 2002. Real konstruktivism – ett försök till syntes av två dominerande perspektiv på undervisning och lärande (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-352-X
22. *Harald Säll*, 2002. Spiral Grain in Norway Spruce (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-356-2
23. *Jean-Georges Plathner*, 2003. La variabilité du pronom de la troisième personne en complément prépositionnel pour exprimer le réfléchi (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-361-9
24. *Torbjörn Bredenlöw*, 2003. Gestaltning – Förändring – Effektivisering. En teori om företagande och modellering. ISBN: 91-7636-364-3
25. *Erik Wångmar*, 2003. Från sockenkommun till storkommun. En analys av storkommunreformens genomförande 1939-1952 i en nationell och lokal kontext (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-370-8
26. *Jan Ekberg (red)*, 2003, Invandring till Sverige – orsaker och effekter. Årsbok från forskningsprofilen AMER. ISBN: 91-7636-375-9
27. *Eva Larsson Ringqvist* (utg.), 2003, Ordföljd och informationsstruktur i franska och svenska. ISBN: 91-7636-379-1
28. *Gill Croona*, 2003, ETIK och UTMANING. Om lärande av bemötande i professionsutbildning (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-380-5
29. *Mikael Askander*, 2003, Modernitet och intermedialitet i Erik Asklunds tidiga romankonst (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-381-3
30. *Christer Persson*, 2003, Hemslöjd och folkökning. En studie av befolkningsutveckling, proto-industri och andra näringar ur ett regionalt perspektiv. ISBN: 91-7636-390-2
31. *Hans Dahlqvist*, 2003, Fri att konkurrera, skyldig att producera. En ideologikritisk granskning av SAF 1902-1948 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-393-7
32. *Gunilla Carlsson*, 2003, Det våldsamma mötets fenomenologi – om hot och våld i psykiatrisk vård (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-400-3
33. *Imad Alsyouf*, 2004. Cost Effective Maintenance for Competitive Advantages (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-401-1.
34. *Lars Hansson*, 2004. Slakt i takt. Klassformering vid de bondekooperativa slakteriindustrierna i Skåne 1908-1946 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-402-X.
35. *Olof Eriksson*, 2004. Strindberg och det franska språket. ISBN: 91-7636-403-8.
36. *Staffan Stranne*, 2004. Produktion och arbete i den tredje industriella revolutionen. Tarkett i Ronneby 1970-2000 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-404-6.
37. *Reet Sjögren*, 2004. Att vårda på uppdrag kräver visdom. En studie om vårdandet av män som sexuellt förgripit sig på barn (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-405-4.
38. *Maria Estling Vannestål*, 2004. Syntactic variation in English quantified noun phrases with *all*, *whole*, *both* and *half* (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-406-2.

39. *Kenneth Strömberg*, 2004. Vi och dom i rörelsen. Skötsamhet som strategi och identitet bland föreningsaktivisterna i Hovmantorp kommun 1884-1930 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7686-407-0.
40. *Sune G. Dufwa*, 2004. Kön, lön och karriär. Sjuksköterskeyrkets omvandling under 1900-talet (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-408-9
41. *Thomas Biro*, 2004. Electromagnetic Wave Modelling on Waveguide Bends, Power Lines and Space Plasmas (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-410-0
42. *Magnus Nilsson*, 2004, Mångtydigheternas klarhet. Om ironier hos Torgny Lindgren från *Skolbagateller* till *Hummelhonung* (doktorsavhandling). ISBN:91-7636-413-5
43. *Tom Bryder*, 2004. Essays on the Policy Sciences and the Psychology of Politics and Propaganda. ISBN: 91-7636-414-3
44. *Lars-Göran Aidemark*, 2004. Sjukvård i bolagsform. En studie av Helsingborgs Lasarett AB och Ängelholms Sjukhus AB. ISBN: 91-7636-417-8
45. *Per-Anders Svensson*, 2004. Dynamical Systems in Local Fields of Characteristic Zero (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-418-6
46. *Rolf G Larsson*, 2004. Prototyping inom ABC och BSc. Erfarenheter från aktionsforskning i tre organisationer (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-420-8
47. *Päivi Turunen*, 2004. Samhällsarbete i Norden. Diskurser och praktiker i omvandling (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-422-4
48. *Carina Henriksson*, 2004. Living Away from Blessings. School Failure as Lived Experience (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-425-9
49. *Anne Haglund*, 2004. The EU Presidency and the Northern Dimension Initiative: Applying International Regime Theory (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-428-3
50. *Ulla Rosén*, 2004. Gamla plikter och nya krav. En studie om egendom, kvinnosyn och äldreomsorg i det svenska agrarsamhället 1815-1939. ISBN: 91-7636-429-1
51. *Michael Strand*, 2004. Particle Formation and Emission in Moving Grate Boilers Operating on Woody Biofuels (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-430-5
52. *Bengt-Åke Gustafsson*, 2004. Närmiljö som lärmiljö – betraktelser från Gnosjöregionen. ISBN: 91-7636-432-1
53. *Lena Fritzén* (red), 2004. På väg mot integrativ didaktik. ISBN: 91-7636-433-X
54. *M.D. Lyberg, T. Lundström & V. Lindberg*, 2004. Physics Education. A short history. Contemporary interdisciplinary research. Some projects. ISBN: 91-7636-435-6
55. *Gunnar Olofsson (red.)*, 2004. Invandring och integration. Sju uppsatser från forskningsmiljön ”Arbetsmarknad, Migration och Etniska relationer” (AMER) vid Växjö universitet. ISBN: 91-7636-437-2
56. *Malin Thor*, 2005. Hechaluz – en rörelse i tid och rum. Tysk-judiska ungdomars exil i Sverige 1933-1943 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-438-0
57. *Ibolya Maricic*, 2005. Face in cyberspace: Facework, (im)politeness and conflict in English discussion groups (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-444-5
58. *Eva Larsson Ringqvist* och *Ingela Valfridsson* (red.), 2005. Forskning om undervisning i främmande språk. Rapport från workshop i Växjö 10-11 juni 2004. ISBN: 91-7636-450-X
59. *Vanja Lindberg*, 2005. Electronic Structure and Reactivity of Adsorbed Metallic Quantum Dots (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-451-8
60. *Lena Agevall*, 2005. Välfärdens organisering och demokratin – en analys av New Public Management. ISBN: 91-7636-454-2

61. *Daniel Sundberg*, 2005. Skolreformernas dilemman – En läroplansteoretisk studie av kampen om tid i den svenska obligatoriska skolan (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-456-9.
62. *Marcus Nilsson*, 2005. Monomial Dynamical Systems in the Field of *p*-adic Numbers and Their Finite Extensions (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-458-5.
63. *Ann Erlandsson*, 2005. Det följdriktiga flockbeteendet: en studie om profilering på arbetsmarknaden (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-459-3.
64. *Birgitta Sundström Wireklint*, 2005. Förberedd på att vara oförberedd. En fenomenologisk studie av vårdande bedömning och dess lärande i ambulanssjukvård (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-460-7
65. *Maria Nilsson*, 2005. Differences and similarities in work absence behavior – empirical evidence from micro data (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-462-3
66. *Mikael Bergström och Åsa Blom*, 2005. Above ground durability of Swedish softwood (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-463-1
67. *Denis Frank*, 2005. Staten, företagen och arbetskraftsinvandringen - en studie av invandringspolitiken i Sverige och rekryteringen av utländska arbetare 1960-1972 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-464-X
68. *Mårten Bjellerup*, 2005. Essays on consumption: Aggregation, Asymmetry and Asset Distributions (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-465-8.
69. *Ragnar Jonsson*, 2005. Studies on the competitiveness of wood – market segmentation and customer needs assessment (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-468-2.
70. *Ali M. Ahmed*, 2005. Essays on the Behavioral Economics of Discrimination (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-472-0.
71. *Katarina Friberg*, 2005. The workings of co-operation.. A comparative study of consumer co-operative organisation in Britain and Sweden, 1860 to 1970 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-470-4.
72. *Jonas Sjölander*, 2005. Solidaritetens omvägar. Facklig internationalism i den tredje industriella revolutionen – (LM) Ericsson, svenska Metall och Ericssonarbetarna i Colombia 1973-1993 (doktorsavhandling) ISBN: 91-7636-474-7.
73. *Daniel Silander*, 2005. Democracy from the outside-in? The conceptualization and significance of democracy promotion (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-475-5.
74. *Serge de Gosson de Varennes*, 2005. Multi-oriented Symplectic Geometry and the Extension of Path Intersection Indices (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-477-1.
75. *Rebecka Ulfgard*, 2005. Norm Consolidation in the European Union: The EU14-Austria Crisis in 2000 (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-482-8
76. *Martin Nilsson*, 2005. Demokratisering i Latinamerika under 1900-talet – vänstern och demokratins fördjupning (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-483-6
77. *Thomas Panas*, 2005. A Framework for Reverse Engineering (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-485-2
78. *Susanne Linnér*, 2005. Värden och villkor – pedagogers samtal om ett yrkesetiskt dokument (doktorsavhandling). ISBN: 91-7636-484-4.
79. *Lars Olsson* (red), 2005. Invandring, invandrare och etniska relationer I Sverige 1945-2005. Årsbok från forskningsmiljön AMER vid Växjö universitet. ISBN: 91-7636-488-7.

80. *Johan Svanberg*, 2005. Minnen av migrationen. Arbetskraftsinvandring från Jugoslavien till Svenska Fläktfabriken i Växjö kring 1970. ISBN: 91-7636-490-9.
81. *Christian Ackrén*, 2006. On a problem related to waves on a circular cylinder with a surface impedance. ISBN: 91-7636-492-5.
82. *Stefan Lund*, 2006. Marknad och medborgare – elevers valhandlingar i gymnasieutbildningens integrations- och differentieringsprocesser. ISBN: 91-7636-493-3.
83. *Ulf Petäjä*, 2006. Varför yttrandefrihet? Om rättfärdigandet av yttrandefrihet med utgångspunkt från fem centrala argument i den demokratiska idétraditionen. ISBN: 91-7636-494-1.
84. *Lena Carlsson*, 2006. Medborgarskap som demokratins praktiska uttryck i skolan – diskursiva konstruktioner av gymnasieskolans elever som medborgare. ISBN: 91-7636-495-X
85. *Åsa Gustafsson*, 2006. Customers´ logistics service requirements and logistics strategies in the Swedish sawmill industry. ISBN: 91-7636-498-4.
86. *Kristina Jansson*, 2006. Saisir l'insaisissable. Les formes et les traductions du discours indirect libre dans des romans suédois et français. ISBN: 91-7636-499-2

Växjö University Press
351 95 Växjö
www.vxu.se